

JEAN  
MARKALE

# Notre-Dame de la Nuit

ROMAN



PRESSES DE LA CITÉ

J e a n M a r k a l e

NOTRE-DAME  
DE LA NUIT

*Roman*

*Production*

*Jeannine Balland*

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5,2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L 1224).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Presses de la Cité, 1998.

ISBN 2-258-04587-8

PREMIÈRE PARTIE

LE PONT DU NORD

*Le pont du Nord est en fait une digue de pierre qui relie l'île Noire au continent, percée de trois arches sous lesquelles passent le flux et le reflux. C'est le jeudi 5 septembre, et il est vingt heures trente.*

Après avoir solidement noué le cordage à un anneau scellé dans la pierre, l'homme grimpa sur l'avant du bateau et, prenant appui sur le parapet, il se haussa et enjamba celui-ci pour se retrouver sur la chaussée du pont du Nord. Le soleil disparaissait lentement derrière les maisons et l'église de l'Île-Noire, mais, entre les murs, des rayons rouges parvenaient jusqu'à l'homme, éclaboussant son abondante chevelure qui flottait au vent et ravageant un peu plus son visage harcelé de cicatrices comme celles qui auraient résulté de sa présence au milieu de flammes ardentes. L'air humide s'infiltra jusqu'à sa peau pourtant protégée par un épais blouson et il frissonna, sentant le besoin de boire quelque chose de fort et d'âpre qui eût pu réveiller ses muscles engourdis dans la torpeur et la moiteur du soir.

Tournant le dos à l'île Noire, il se dirigea d'un pas nonchalant vers le continent. Il n'y avait personne aux alentours, ni sur le pont ni sur le petit port qui s'étalait sur sa droite. À gauche, à l'entrée même du pont du Nord, la taverne des Algues trouait la pénombre d'une lumière un peu crue qui émanait de l'intérieur. On entendait des bruits de voix, des discussions, des rires aussi, une sorte de bruissement humain qui répondait à celui du ressac sur les grandes dalles inclinées sur lesquelles somnolaient des barques qu'on avait retirées de l'eau pour les mettre à l'abri d'une prochaine tempête. L'homme se dirigea vers la porte de la taverne, et il avait déjà la main sur la poignée quand son geste s'arrêta brusquement, tandis que son visage, encore léché par les dernières lueurs du couchant, se crispa jusqu'à complète immobilisation.

Elle était là, assise auprès d'une table, la tête penchée en avant, ses cheveux sombres plongeant jusqu'au rebord de la table, masquant un peu ses traits, pas assez cependant pour qu'on n'aperçût point des traces de larmes sur ses joues. Elle fixait son regard sur un verre à moitié plein et semblait silencieuse. En face d'elle, il y avait un homme assis, qu'on ne voyait que de dos, mais qui avait également la tête penchée et qui gardait le silence. Tout autour, les pêcheurs et les ostréiculteurs qui composaient l'habituelle clientèle de la taverne des Algues menaient leurs conversations sans s'occuper de ce couple qui venait d'ailleurs et qui avait échoué là on ne savait comment ni pourquoi. L'homme se remit à bouger et sa première idée fut d'entrer, car il savait quelle ne pourrait pas le reconnaître, mais quelque chose l'en empêcha : il recula lentement, se retourna et s'en alla de l'autre côté de la route.

Il y avait un petit tertre rocheux dans le dos d'une maison, et qui dominait le port. Sur ce tertre, on avait élevé une croix de granit très simple, dépourvue de sculptures, mais dont les bras semblaient s'ouvrir sur la mer comme pour inviter les navires en perdition à se réfugier dans cette anse protégée des grands vents du large. L'homme grimpa sur le tertre et parvint jusqu'à la croix. Il s'y adossa, regardant fixement devant lui la vitrine éclairée de la taverne des Algues. De là, il pouvait voir tout ce qui se passait à l'intérieur de l'établissement. La femme n'avait pas bougé. Quant à celui qui lui faisait face, il buvait le contenu de son verre à petites gorgées, secouant parfois sa tête à gauche et à droite, mais

ne paraissant prononcer aucune parole.

L'homme ne pouvait détacher son regard de la femme, comme s'il voulait par l'intensité de ses yeux découvrir les secrets qu'elle cachait derrière ses cheveux. Il retenait sa respiration comme s'il avait peur d'être surpris dans cette attitude de guetteur. Le froid s'empara de son corps, plus particulièrement de son dos, et il sentit des ondes mortelles se propager le long de sa colonne vertébrale. Mais il ne bougeait pas. Il n'était plus qu'un oiseau de nuit tel qu'on en rencontre le soir, sur les routes, envoûté par la lumière des phares et ne sachant plus quel serait le chemin qui permettrait de se fondre dans l'ombre complice des rêves. Ce n'était pas un rêve qui envahissait l'homme, c'était l'image hallucinante d'un soir semblable à celui-ci, avec un ciel sanglant quelque part du côté du nord-ouest. Et cette image bougeait, bousculait le temps et l'espace, traversait les airs, se reposait sur les nuages qui voilaient une lune prête à surgir de son antre pour inonder la terre de sa froide clarté.

Il marche dans les rues de Keris. Depuis la gare souterraine de Saint-Gwennolé, il ne s'est écoulé que quelques minutes, mais il lui a semblé que le temps s'était allongé sous ses pas. Il fait presque nuit, et il n'a rencontré personne sur son chemin. Les rues sont vides. La ville de Keris est une ville morte. Non, il y a des lumières aux fenêtres des maisons. Les habitants sont rentrés chez eux, craignant certainement le vent qui commence à souffler, venant du grand large et annonciateur d'une grande tempête. Et puis, il y a des bruits, des éclats de voix, des musiques : la vie continue derrière les murs, vibrante, chaleureuse, rassurante. Demain, le soleil surgira de nouveau et fera briller les toits d'ardoises des maisons qui se pressent le long de la mer, encore ruisselants des embruns de la nuit. Alors, un autre monde surgira du sommeil et s'éparpillera dans les rues, remplissant celles-ci de cris et de rires. Mais maintenant, tout est vide, étrangement abandonné. Quelques feuilles mortes tournoient sur les trottoirs, au gré des rafales. Depuis trois jours qu'il s'est absenté, il ne reconnaît presque plus l'univers qui lui est pourtant si familier.

Il arrive devant une porte cochère, s'arrête un instant, regarde autour de lui et s'engage dans un passage. Il débouche dans une cour. Il n'y a aucune lumière dans la maison, au fond, mais c'est vers elle qu'il se dirige. Il sort un trousseau de clés de sa poche et ouvre une porte. Il entre dans l'obscurité. Un chat miaule et se frotte contre ses jambes. Il hésite, puis appuie sur l'interrupteur. La lumière le fait tressaillir et, à l'instant même, il s'aperçoit que quelque chose ne va pas. Il manque un meuble dans le vestibule. Il entre dans la salle de séjour, celle qui donne sur la mer. Il n'y a plus ni divan, ni fauteuils, ni table. Il n'insiste pas et va dans la cuisine. Là, tout est en place. Il s'engage dans l'escalier et pénètre dans sa chambre : tout y est normal. Mais dans la chambre à côté, il n'y a plus rien. Alors, il redescend et s'assoit sur une chaise dans la cuisine, tandis que le chat grimpe sur ses genoux. C'est un chat blanc et noir, au poil épais et soyeux, qui le regarde de toute l'intensité de ses yeux verts et qui ronronne, attendant la caresse qui va venir calmer son angoisse. Il tend sa main et la pose sur le dos de l'animal qui frémit. Ses doigts s'égarèrent dans la fourrure et grattent sa nuque. Il se penche : le chat se hausse jusqu'à son visage et frotte son nez sur sa joue. L'homme et l'animal restent ainsi pendant de longues minutes.

— Mon pauvre Gwenthadu ! murmure-t-il en accentuant sa caresse sur le dos du chat.

C'est alors qu'un vide effrayant se creuse sous sa poitrine, atteignant son estomac et s'y engouffrant comme une vrille torturante. Il n'a que le temps de se lever et de se précipiter vers l'évier. Là, il vomit en longs spasmes qui le font terriblement souffrir. Il ouvre le robinet et fait couler de l'eau. Il tremble. Sa tête lui tourne et il sent qu'il va tomber. Il parvient cependant à s'asseoir sur la chaise et s'appuie les coudes sur la table de cuisine. Il pleure.

Le chat a sauté sur la table. Il vient se frotter contre les joues de l'homme, mêlant l'humidité de son petit nez aux larmes qui coulent doucement. Ses yeux se fixent sur ceux de l'homme et celui-ci sent bien que l'animal veut lui dire quelque chose, qu'il veut le consoler, qu'il veut lui témoigner toute son affection et toute sa confiance. L'homme esquisse un sourire.

— Oui, Gwenhadu, murmure-t-il, tu es là, petit être... Tu sais, mon chaton, je me doutais bien que cela arriverait un jour ou l'autre, mais je ne pensais pas que cela fit si mal...

Le chat s'est couché sur la table, face à l'homme, respectant son immobilité. Cela dure longtemps. La chaleur revient dans le corps de l'homme, sans doute parce que le chat lui a transmis la sienne. Il se décide et se lève.

— Mon pauvre minou, dit-il, tu dois avoir faim.

Il va jusqu'au réfrigérateur et y prend une boîte de pâtée déjà ouverte. Il en remplit un plat qui se trouve sur le carrelage de la cuisine. Le chat descend de la table, se frotte contre ses jambes pour le remercier et, tout en ronronnant, il commence à manger. L'homme remplit un bol avec de l'eau et le place à côté de l'assiette. Puis, il se redresse. Il sait qu'il ne pourra pas rester ici cette nuit, ce serait trop pénible. Il éteint les lumières, ouvre la porte et s'engouffre dans le vent qui tourmente l'ombre de la ville.

Dans la taverne des Algues, la femme venait de se lever d'un bond, repoussant loin d'elle sa chaise qui se renversa sur le sol, et elle se dirigea vers la porte, tandis que les conversations s'arrêtaient autour d'elle. Son compagnon se leva et la suivit. Immédiatement, l'homme quitta le terre où il se tenait immobile et se précipita vers une camionnette qui était en stationnement sur les quais du petit port. Il ouvrit la portière, se hissa sur le siège du conducteur et, sans hésiter, mit le contact. Une fois le temps du préchauffage accompli, il lança le moteur Diesel qui se mit à ronfler dans la nuit. Mais il attendit, guettant à travers la vitre.

Le couple était sorti de la taverne et longeait une rangée de bateaux tirés au sec sur la berge inclinée du port. La femme allait devant, silencieuse. Elle s'arrêta près d'une voiture grise. Son compagnon la rejoignit et ouvrit les portes avant de s'installer au volant. La femme prit place à ses côtés. Il y eut un bruit de moteur, les phares s'allumèrent et la voiture grise, après une manœuvre en arrière, se lança vers l'étroite rue qui s'ouvrait entre deux maisons, constituant le seul accès au port. Alors, l'homme embraya, et comme la camionnette était rangée dans le bon sens, elle s'engouffra dans le passage à la suite de la voiture qui venait de disparaître.

Il y avait encore de grandes traînées rougeoyantes dans le ciel sur la mer, à travers des nuages qui s'effondraient eux aussi dans l'immensité de la nuit. La route qui reliait l'île Noire et le pont du Nord à la ville de Keris, vers le sud, était étroite et sinueuse. Elle

s'attardait sur les pentes des vallons et des estuaires qui échantraient la côte, se noyant dans l'ombre et surgissant aussitôt dans une sorte de halo où la brume se chargeait déjà de débris d'étoiles. L'homme connaissait bien cette route et conduisait calmement sans chercher à rattraper ceux qu'il suivait : il savait qu'ils étaient devant lui et qu'ils ne pouvaient pas emprunter une autre route. Son visage était tendu, harcelé par une sorte de volonté farouche qui aurait pu ressembler à de la colère ou de la haine s'il n'y avait pas eu dans ses yeux une effrayante lassitude qui le rendait inapte à tout geste de violence. La lumière des phares faisait alterner des plaques de bitume noir et rouge, comme un damier qui se déroulait devant lui et comme si lui-même était en train de jouer une partie désespérée contre un ennemi invisible qui guettait la moindre faute qu'il eût pu commettre.

Il ne sait pas pourquoi, mais il sent qu'il est épié. Pourtant, la rue est vide. Pourtant toutes les rues de Keris sont désertes ce soir. Quelque chose s'est brisé dans l'ordre du temps, comme si toutes les horloges de la ville s'étaient mises à tourner à l'envers, devenant muettes au fur et à mesure qu'elles revenaient vers l'heure zéro, la seule qui soit digne d'intérêt puisqu'elle équivaut à l'éternité. Mais personne ne le guette, sinon sa mémoire. Personne ne le suit, personne ne s'intéresse à lui pendant cette marche inconsciente qu'il accomplit de rue en rue, vers on ne sait quel palais perdu dans l'ombre où s'ouvrirait enfin le sanctuaire illuminé qui le ferait bondir comme un tigre heurté par les flèches du soleil. De rue en rue, sans y penser, c'est son parcours, mais il a l'impression qu'il glisse sur le sol sans même poser les pieds sur le bitume ou les rebords des trottoirs. Ah ! s'il pouvait voler comme en certains de ses rêves, au-dessus des pierres qui hérissent le monde et qui blessent cruellement ceux qui les heurtent avant de s'abîmer dans les gouffres toujours ouverts devant soi !

Il ne sait pas où il va. Il se trouve maintenant dans une ruelle assez étroite et il se demande sur quel désert elle va déboucher. Pourquoi la ville de Keris est-elle abandonnée de tous ses habitants, ce soir ? Est-ce une malédiction apportée par le vent qui vient des îles perdues aux confins du monde, ces îles que nul ne peut aborder sans risquer de se faire dévorer par des femmes aussi cruelles que belles et dont l'unique nourriture est la chair des malheureux errant sur les vagues de la mer ? Elles sont là, tapies dans l'ombre, ces femmes qui lui lancent le sortilège suprême, elles sont là, prêtes à bondir sur lui, et il n'a même plus la force de résister au vent qui l'entraîne sous leurs griffes et leurs mâchoires ensanglantées.

— Tu montes avec moi ? demande la fille d'une voix étouffée.

Elle est blottie sous un porche, tentant de se dérober autant aux souffles du vent qu'aux regards des passants. Mais il n'y a pas de passants, et elle va devoir remonter chez elle sans avoir travaillé, comme on dit dans son genre de métier. Il continue son chemin en haussant les épaules. Brusquement, il se rend compte qu'il se trouve dans une de ces ruelles de l'arrière-port de Keris, dans un quartier vétuste où les maisons, croulant d'humidité, abritent cependant les vestiges fastueux de l'ancien temps, quartier où se réfugient celles qui n'osent pas se faire aborder dans les avenues de la ville neuve. La voix de la fille lui revient à l'esprit : c'est une voix triste, désespérée, comme un appel au secours, un appel surgi d'une barque en perdition ballottée dans les remous d'un grand navire dont le pilote ne voit rien d'autre que l'horizon vide.

Il s'arrête et demeure un instant immobile. Puis il se décide, se retourne et revient en arrière. Il la regarde attentivement. Elle essaye de sourire, mais il voit bien qu'elle s'est placée en retrait pour se protéger. Elle a sans doute peur, mais elle a froid parce qu'elle est restée là sans bouger pendant longtemps. Elle est assez jolie, avec des cheveux courts qui tirent sur le blond. Elle est vêtue d'un chemisier vert et d'une jupe noire, et par-dessus, un imperméable gris entrouvert de façon que sa poitrine soit en vue. Elle ouvre la bouche.

— Viens avec moi, tu ne le regretteras pas, dit-elle.

— Après tout, pourquoi pas ? répond-il.

Elle pousse la porte et le précède dans un couloir qui sent le rat crevé. Les voici dans une cour aux pavés disjoints. Les chaussures de la fille claquent sur la pierre et elle manque de se tordre le pied parce qu'elle a des talons hauts et qu'ils se prennent entre les pavés. Elle grimpe les marches d'un escalier en bois qui devait être en chêne autrefois, du temps où des pirates possédaient cette maison et y entassaient leur butin. Maintenant, il y a des trous et des morceaux de sapin cloués, le tout évoquant un patchwork ruisselant de brume.

Ils pénètrent dans un petit logement du deuxième étage, traversent une cuisine qui paraît bien en ordre et aboutissent dans une chambre meublée sobrement d'un lit et d'une commode, avec une porte qui doit mener à la salle d'eau, pièce sans aucun doute indispensable quand on pratique une semblable activité. La fille pose son sac sur la commode d'un air détaché qui en dit long sur son silence. Il a envie de rire, mais il se retient. Il met la main à sa poche et en retire quelques billets qu'il lui tend avec la même feinte indifférence. La fille les saisit avec une certaine précipitation et les range immédiatement dans le tiroir, probablement sous ses photos de famille.

— Qu'est-ce que tu aimes ? demande-t-elle en se retournant.

Il hésite. Il cherche ses mots.

— Écoute, lui dit-il enfin, j'aimerais qu'on joue.

Le visage de la fille se renfroge. L'homme s'en aperçoit.

— Ne t'inquiète pas ! continue-t-il, je ne te demande rien d'extraordinaire. Je vais t'expliquer. Je vais m'étendre sur le lit, comme si je dormais. Et toi, tu vas jouer le rôle d'une femme qui n'a pas vu son amant depuis longtemps et qui est éperdue de désir. Tu te tiendras dans la cuisine, tu entreras brusquement dans la chambre et tu te jetteras sur moi. Tu vois, cela n'a rien d'extraordinaire, et, si tu joues bien ton rôle, je te donnerai un petit supplément.

— D'accord, répond la fille en retournant dans la cuisine et en refermant la porte derrière elle.

Il a donné le signal. Quand elle rentre dans la chambre, il est allongé sur le lit, les yeux clos. Mais il regarde à travers ses paupières entrouvertes comme celles d'un chat qui ne veut pas s'endormir avant de s'être assuré qu'aucun danger ne le menace. Il la voit refermer la porte avec violence, se dépouiller de son imperméable et le jeter sur le plancher, puis s'approcher du lit. Elle est belle ainsi, le regard fixé sur son amant endormi. Son corps frémit. Elle arrache son corsage et fait glisser sa jupe le long de ses jambes. Le

corsage et la jupe rejoignent l'imperméable, dans le plus grand désordre. Oui, elle brûle de désir, elle ne peut plus attendre. Son ventre est une torche qui brûle et ne peut s'éteindre que si on l'inonde d'une eau salvatrice. Maintenant, elle dégrafe son soutien-gorge, mais elle est tellement impatiente de libérer ses seins qu'elle s'embrouille et que les crochets résistent. Elle insiste. Enfin, l'étoffe s'effondre. Les aréoles sont larges et brunes, contrastant avec la blondeur de sa chevelure. Les pointes durcissent et se dressent dans les nuages. Et son pubis ? De quelle couleur sont ses poils ? Plus vite ! elle met ses doigts sous l'élastique de sa culotte et baisse celle-ci le long de ses cuisses puis de ses mollets. Les poils sont noirs, il l'aurait parié : c'est une fausse blonde. Mais la fente s'écarte, ténébreuse, encadrée de lèvres sanglantes. Elle se précipite sur lui, vorace, goulue, friande de cette chair qui ne demande qu'à se tendre désespérément vers les profondeurs inconnues de son ventre parcouru d'insupportables frissons.

Il n'y a plus rien que deux êtres qui se cherchent. L'étreinte est brève, mais elle est violente parce que tous les deux en sont arrivés à un point de non-retour. Deux cris rauques. Neuf vagues qui déferlent sur le rivage. La dernière se termine en lente caresse qui n'en finit plus d'éparpiller les algues sur son passage. La fille s'est rejetée sur le côté. Elle a mis sa tête entre ses mains. Elle sanglote.

— Pourquoi pleures-tu ? demande-t-il.

— Excuse-moi, répond-elle. Je ne peux m'en empêcher.

Il s'est levé. L'attitude de la fille le déconcerte et le rend mal à l'aise. D'une façon générale, ces créatures subissent ce qu'on leur impose. Elles attendent patiemment que le client ait fini de jouer sa petite comédie en essayant de composer une œuvre d'art à partir des taches des plafonds. Oui, comédie ! après tout, il lui a demandé de jouer un jeu : et elle l'a bien interprété. Elle mérite donc une récompense. Il se rajuste. Il fouille encore dans sa poche et en retire des billets qu'il dépose sur la commode. Alors, elle bondit du lit, se dresse près de lui, ouvre le tiroir, prend les billets qu'il lui a donnés tout à l'heure et s'écrie :

— Non ! je ne veux rien ! tu m'as demandé de jouer, mais j'ai cru que c'était pour de bon ! je ne veux pas de ton argent. Un instant de bonheur, ça ne se paie pas.

Elle se remet à sangloter. Il la regarde avec un étonnement de plus en plus grand : qu'est-ce qui lui prend ? Il ne sait trop quoi faire. Cette fille est une pute, et c'est tout. Il l'a payée parce qu'il voulait savoir. Maintenant, il sait. Il en sait même plus que tout à l'heure lorsqu'il est monté avec elle : il a compris que tout cela n'est qu'une histoire d'hormones, d'odeurs étranges et impalpables, impondérables, indicibles qui se répandent dans l'air ambiant et qui se conjuguent parfois pour le meilleur et pour le pire. Foutaises que tout cela... Pourtant, les pleurs de cette fille ne sont pas de la comédie. Son cri de jouissance non plus n'a pas jailli pour donner le change. Étrange, étrange... Il ne sait vraiment plus ce qu'il est venu chercher ici. Il écarte la main qui lui rend l'argent. Il lui donne un baiser sur les lèvres.

— Garde cela, lui dit-il. Je te souhaite d'être heureuse...

Et, sans attendre de réponse, il sort, traverse la cuisine, ouvre la porte du palier, la referme avec fracas derrière lui et descend l'escalier. Il sent l'amertume lui monter aux lèvres. Il sent le besoin d'exploser quelque part, n'importe où, de crier la connerie

humaine, l'imbécillité de la vie, la stupidité du sexe, l'horreur d'être né. Qui est-il ? Il crache dans la cour, il respire les remugles qui émanent du corridor. Tout cela pue la mort, autrement dit la pourriture éternelle des cimetières. Il se demande ce que devient le foutre, une fois celui-ci éjecté du plus profond de l'être. La mort du sperme n'est-elle pas la mort de l'être ? Non, il n'y a pas de quoi rire : la substance n'est pas autre chose que ce qui se tient *au-dessous*. Le drame, ou plutôt la tragédie, par principe sacrifice sanglant, c'est que tout être qui aspire à parvenir *au-dessus* dépend de ce qu'il y a *au-dessous*. Et, *au-dessous*, il y a tout ce qui est louche, tout ce qui est sordide, tout ce qui est instable.

Le voici de nouveau dans la rue, et le vent le prend dans son tourbillon infernal. L'enfer, c'est bien ce qu'il y a *au-dessous*, non ? Il reprend sa marche, puisqu'il faut aller plus loin et que le présent n'existe pas : chaque fois qu'on essaye de le saisir, il éclate, car il n'est que la nostalgie du passé projeté dans l'avenir. Donc, il marche, mais il ne sait pas où il va. Mais, dès qu'il a accompli trois pas, il entend un bruit de moteur. Une voiture démarre derrière lui, prend son élan, le frôle et le dépasse. C'est une voiture noire, assez spacieuse, dont il ne reconnaît pas la nature, ni la marque. Ce qu'il peut apercevoir, c'est seulement une forme féminine qui se trouve au volant. La voiture parcourt la rue et disparaît ensuite dans la nuit. Peu importe ! il marche, et il atteint bientôt les quais de l'arrière-port de Keris. Et le vent qui jusque-là n'a pas cessé de le harceler, le plaquant parfois contre le mur des maisons, l'abandonne subitement pour se fondre dans la moiteur et la pénombre que les lampadaires, dispersés çà et là comme des éclairages d'arbres de Noël, ne parviennent pas à dissoudre dans le silence. La ville est muette. Il n'y a personne sur les quais de l'arrière-port. Il n'y a que lui, seul dans l'univers qui s'effondre.

Le vent vient de tomber, subitement, libérant l'homme de son étreinte et le laissant sans réaction devant les eaux sombres qui scintillent maintenant de toutes les étoiles qui s'y sont noyées. Peut-être se trouve-t-il dans l'œil du cyclone qui continue à ravager le monde autour de lui. Il ne sait pas. Cela sent le goudron, le mazout, la vase, le goémon décomposé, le bois vermoulu, une immense odeur de pourriture qui s'abat sur lui et qui lui donne la nausée. L'arrière-port de Keris n'est plus occupé que par des bateaux hors d'usage qui finissent de pourrir en paix à l'amarrage, et qui servent de refuges à des vagabonds lorsqu'ils veulent dormir tranquilles et à l'abri du vent. L'eau est sale, ruisselante de taches d'huile, agitée de troubles remous comme si les étoiles noyées respiraient encore dans les profondeurs. Pourquoi ne pas aller rejoindre ces étoiles dans la paix éternelle des espaces interdits ? Il avance encore de quelques pas et le voici sur l'extrême bord du quai. Il regarde les bateaux devant lui, se demandant combien certains d'entre eux, dont la coque a déjà presque disparu, mettront de temps à s'engloutir définitivement.

La camionnette roulait au fond d'une vallée, le long d'un estuaire qui n'en finissait pas de s'égarer à travers les rochers abrupts et les bouquets de pins. Sur les rivages, des épaves de bateaux semblaient des squelettes à demi dressés dans la lumière des phares qui les frôlait par intermittence, selon les virages de la route. Il faisait déjà très sombre dans cette vallée et l'homme accéléra pour en sortir le plus vite possible. Lorsqu'il fut sur le plateau qui dominait largement la mer, il se sentit libéré de ce qui l'opprimait. Au loin, il y avait encore quelques reflets de soleil qui s'épandaient entre deux nuages.

Il appuya sur la touche du poste de radio et aussitôt une musique lancinante envahit la

cabine, rendant encore plus lointaine, plus irréelle aussi, la pénombre un peu ambrée de ce crépuscule qui s'éteignait en lentes harmonies. L'homme reconnaissait la musique qu'il entendait : un passage de la *Deuxième symphonie* de Gorecki. Il avait plané bien souvent dans les sphères d'un autre monde à cause de cette mélodie douloureuse qui s'échappait par fragments des souffles de la mémoire. Puis, brusquement, la musique s'interrompt et une voix de femme, sonore, cristalline, aérienne prononça ces paroles :

*Notre-Dame de la Nuit,  
le soleil s'écrase en flammes  
dans le chagrin de la femme  
où le monde s'engloutit...*

Oui, s'engloutir dans la nuit ou dans l'eau du port, peu importe, pour éviter de s'engloutir dans le chagrin. Il a envie de pleurer. Il fixe avec intensité le léger ressac qui vient heurter les dalles du quai. Mais il n'entend rien, seulement le bruit d'un véhicule qui s'arrête derrière lui. Il se retourne : c'est la voiture sombre qui l'a frôlé tout à l'heure dans la rue, alors qu'il sortait de chez la fille. Il se décide. Il veut savoir ce qu'on lui veut. Il se dirige vers la voiture, mais celle-ci démarre aussitôt et va s'immobiliser un peu plus loin, à l'autre extrémité de l'arrière-port. Alors, oubliant son angoisse et la nausée qui étreint son ventre, il se met à marcher, résolu à savoir qui semble s'intéresser ainsi à lui.

Mais au moment où il rejoint la voiture, celle-ci fait encore un bond en avant et s'engage dans la rue qui mène en direction de la cathédrale. Il n'y a qu'une personne à bord, et c'est une femme dont il n'a pas pu distinguer le visage. Il voit la voiture déboucher sur la petite place qui est au sud de la cathédrale. Alors, il marche à grands pas, s'engage à son tour dans la rue. Les pavés disjoints font résonner ses pas. Il se met à courir et perd sa respiration. Le voici maintenant sur la petite place. La voiture est là, immobile, moteur arrêté et tous feux éteints, dans un angle qui forme impasse, le long du chevet de la cathédrale. Il s'avance. C'est alors que le vent se remet à rugir sur la ville avec une telle violence qu'il est projeté contre le mur du sanctuaire. Le choc est rude. Il tombe. Quand il se relève, il sent une douleur à son genou gauche.

Mais le vent le plaque à nouveau contre la pierre. Il veut aller vers la voiture, mais il ne peut que glisser le long de la cathédrale. Il parvient enfin dans l'impasse, et, là, il a l'impression que le vent n'a plus de prise sur lui. Il regarde : la voiture est vide. Il en fait le tour. C'est à ce moment que le vent se jette sur lui avec violence et le jette contre une porte, au fond de l'impasse. Sous son poids, la porte s'ouvre et il est projeté dans un couloir très sombre. Il tombe sur le sol. Derrière lui, la porte s'est refermée avec fracas. Où est-il ?

Hébété par le silence et le calme autant que par sa chute, il se redresse, il se met à genoux, puis se relève complètement. Il est dans une obscurité complète, dans un corridor qui sent l'humidité et l'odeur âcre du salpêtre. Il étend les bras à droite, à gauche, se heurtant à des murs froids. Il ne sait plus si la porte est devant ou derrière. Il marche. Une vague lumière pointe quelque part et, ses yeux s'habituant aux ténèbres, il finit par distinguer un escalier, sur la droite, qui descend dans les profondeurs de la terre. Il s'y engage prudemment, s'arrête sur chacune des marches, autant pour reprendre le souffle qui lui manque que pour essayer d'en savoir plus sur cet étrange endroit. Il aboutit dans un

couloir au bout duquel il discerne cette faible lueur qui l'a guidé jusque-là. À quoi bon réfléchir ? Il faut aller jusqu'au bout. Il marche. Sa tête heurte le plafond. Il s'aperçoit que la hauteur du couloir diminue au fur et à mesure qu'il avance. Bientôt, il marche à quatre pattes, puis il se résout à ramper, attiré qu'il est par cette sorte de lueur qu'il entrevoit vaguement plus loin et qui constitue son unique espoir de sortir de cet antre infernal. Il va, il va. Et brusquement, il se retrouve dans un vaste espace inondé d'une lumière dont on ne distingue pas l'origine.

— Tu es venu jusqu'à moi, dit alors une voix de femme répercutée par l'écho d'une voûte. Tu dois maintenant m'écouter.

Il a sursauté. Il tente de savoir d'où vient la voix, mais il a beau écarquiller les yeux, il ne voit qu'une masse de feu qui l'entoure, comme si des flammes froides le léchaient. Aveuglé par l'intensité lumineuse, il ferme ses paupières.

— Je connais tout de toi, reprend la voix. En fait, ta vie m'appartient, mais je voudrais savoir si tu acceptes vraiment d'être à moi, corps et âme, quoi qu'il puisse arriver, quelque aspect que tu puisses revêtir, quelque nom dont tu puisses te vanter, et cela pour toujours.

— Qui êtes-vous ? gémit-il.

— Là n'est pas la question, répond sèchement la voix. Acceptes-tu de n'être plus toi-même tout en étant celui que tu étais à ta naissance ?

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écrie l'homme, toujours harcelé par cette lumière qui surgit de l'ombre.

La voix s'élève de nouveau en un ricanement sonore qui s'amplifie sur des voûtes qu'on ne peut voir. L'homme ne comprend rien à ce qu'elle dit. Ce sont des mots sans suite qui s'amoncellent dans son esprit. Il ne sait plus qui il est. Il ne sait plus ce qu'il veut.

— Cela ne sert à rien de comprendre, dit-elle enfin. Je te demande seulement si tu acceptes de ne plus être celui que tu étais. Mais je dois te prévenir : personne ne pourra plus te reconnaître, tu seras vraiment un autre. Et si par malheur quelqu'un s'avisait de prononcer ton nom réel, tu ne pourrais pas le supporter : tu mourrais immédiatement. Quelle est ta réponse ?

Il tente encore une fois de voir d'où provient la voix, mais la lumière est si intense, si étrange qu'il ne distingue rien d'autre. Mais il sent ces flammes lui lécher le visage, prêtes à mordre sa chair, prêtes à le ravager sauvagement.

— Oui ! s'écrie-t-il avec rage et désespoir.

Aussitôt qu'il a parlé, tout ce qu'il y a autour de lui explose. Une terrible brûlure meurtrit son corps. Il pousse un long hurlement, puis tout s'apaise dans le silence. Il est toujours accroupi sur le sol. Ses yeux sont ouverts sur la lumière, et il s'aperçoit que cette lumière s'écarte lentement, laissant place à une forme humaine qui est assise sur une table de pierre, au fond d'une salle voûtée. Cette forme se fait plus précise au fur et à mesure que la lumière se dissipe. Il distingue maintenant les traits d'une femme aux cheveux longs, très noirs. Cette femme est nue, les cuisses largement ouvertes, et elle le regarde avec des yeux de braise étincelants, rouges comme le feu, bleus comme le ciel, noirs

comme la nuit.

— Qui es-tu ? demande-t-il avec un tremblement dans la voix.

— Appelle-moi Moïra, répond-elle simplement.

Et tout bascule dans les ténèbres.

Le visage de l'homme était ruisselant de sueur, et pourtant il faisait frais dans la cabine, et le pare-brise se chargeait des premiers embruns de l'air nocturne. Il conduisait la camionnette avec précision, veillant au moindre virage, les yeux braqués sur la route qui se déroulait en lambeaux multicolores sous la lumière blanche des phares. La musique n'était plus la même : à présent, c'était le final du *Chant de la Terre* de Gustav Mahler qu'on entendait, avec l'étrange voix de Kathleen Ferrier qui se mourait dans les derniers sursauts d'une planète en perdition. L'homme se demandait jusqu'où le conduirait ce lancinant parcours vers des aubes qui s'annonçaient plus que douteuses. Et quand le chant se fut évanoui dans la nuit, la voix de femme se fit entendre à nouveau :

*Notre-Dame de la Nuit,  
toi qui luis dans les ténèbres,  
chante-nous le chant funèbre  
de la journée qui s'enfuit...*

Ce fut tout. Seul, le ronflement du moteur servit de point d'orgue à ces paroles qui semblaient provenir du plus lointain de la mémoire humaine. L'homme éteignit le poste avec un geste d'impatience que la tension de son visage rendait encore plus désespéré. Il venait de dépasser le bourg de Porz-Gwenn, et la camionnette roulait maintenant sur un haut plateau recouvert de landes désertiques. La route était entourée de bouquets de pins rachitiques, à demi brûlés par le vent salé de la mer et de touffes d'ajoncs qui se balançaient au gré de la lumière des phares comme des fantômes réveillés au moment des rêves les plus fous et implorant qu'on les emmenât vers d'autres horizons susceptibles de les endormir dans la torpeur des îles bienheureuses. Et derrière, deux ou trois plaies de soleil mourant se desséchaient du côté de l'île Noire déjà perdue dans la brume.

L'homme ralentit l'allure du véhicule. Il s'approchait du village de Henlé et savait que la route effectuait un angle droit très dangereux au milieu des maisons blotties les unes contre les autres pour échapper à l'emprise des vents. Alors, tout se passa très vite. Il aperçut au loin les trois éclats blancs du phare de l'île Vierge, au milieu des récifs et des écueils qui parsemaient la côte, et dans le crissement de ses freins, il entendit le cri de la femme :

— Laissez-moi ! hurlait-elle. Je vous dis que je n'ai rien !

Elle se débattait avec fureur pour écarter ceux qui voulaient la soutenir. Sa veste était en lambeaux. D'un geste brusque, elle s'en débarrassa et la jeta sur le sol. La voiture grise s'était complètement encastrée dans le mur qui faisait face à la route, et un corps d'homme inerte gisait près des débris. À la lueur des lampadaires, l'angoisse et l'émotion se lisaient sur le visage de ceux qui s'agitaient tout autour. Un vieillard était agenouillé et se penchait sur le corps, palpant la tête avec d'infinies précautions. Il se remit debout.

— On peut encore le sauver, dit-il, mais c'est une question de minutes. Il faut le conduire immédiatement à l'hôpital de Kerpuns !

Tous les regards se tournèrent vers l'homme à la camionnette. Il avait laissé son moteur tourner et était descendu de son siège pour s'informer de ce qui s'était passé. Sans répondre, il alla ouvrir les portes à l'arrière du véhicule. On y déposa le blessé le plus doucement possible, et le vieillard monta péniblement et s'assit à côté de lui. L'homme revint à son volant et l'on installa la femme sur le siège du passager. Alors, l'homme passa une vitesse, embraya et lança son véhicule dans la nuit.

— Vous connaissez le chemin ? demanda le vieillard.

— Bien sûr ! marmonna l'homme.

À la sortie du village, il obliqua sur la gauche, empruntant une voie assez étroite qui menait vers la grande route de Keris à Kermerzhin. C'était là que se trouvait, en pleine campagne, l'hôpital de Kerpuns. Il suffisait d'un quart d'heure à peine pour y parvenir.

— Je suis médecin en retraite, reprit le vieillard, c'est pourquoi je prends la responsabilité de conduire ce blessé à l'hôpital sans attendre une ambulance. Il est très mal en point, sachez-le, mais si nous arrivons à temps, nous pourrons le sauver.

L'homme ne répondit rien. Il conduisait son véhicule avec une extrême précision, apparemment très calme et détendu. Quant à la femme, elle était figée dans sa raideur et dans son silence, le visage enfoui dans sa chevelure, les yeux fixés sur la nuit, au-delà de la lumière des phares. Mais elle ne regardait rien. Elle sentait l'ombre peser sur elle et l'engloutir dans d'infinies sargasses d'où il était impossible de se dégager. Oui, la nuit était totale à présent, surtout depuis qu'on roulait vers l'intérieur des terres. On n'apercevait aucun village, on ne sentait aucune présence humaine dans cette contrée en dormition que seules les tempêtes venaient parfois faire basculer de l'autre côté de l'horizon. Mais, y avait-il vraiment un horizon ? N'était-ce pas plutôt un vide immense dans lequel la camionnette allait bientôt disparaître à jamais, emportant avec elle jusqu'au moindre souvenir des êtres qui s'y trouvaient dissimulés ?

Mais l'immobilité de la femme n'était qu'une apparence dérisoire : elle se débattait au milieu d'un océan d'ombres éparses et tentait parfois de reprendre pied sur le rivage. De temps à autre, un soubresaut agitait son corps, et ses lèvres s'ouvraient comme pour lancer un appel de détresse. L'homme l'examinait avec une froide indifférence, cherchant cependant à surprendre un geste, un signe quelconques, écoutant patiemment pour saisir au vol une syllabe, un mot, quelque chose qui eût pu faire connaître l'angoisse qui la rongait. Toutefois, il se gardait bien de parler, de poser la moindre question, de susciter une quelconque réaction. Les mains crispées sur son volant, le visage à peine effleuré par la lumière du tableau de bord, il faisait naviguer la camionnette au gré des vagues qui déferlaient des grandes landes pour se briser sur les écueils sournoisement éparpillés dans le fond des vallées.

Alors, le moteur, qui jusque-là ronflait dans la monotonie de ce voyage au bout de la nuit, fit entendre un crachement insolite. Brusquement, la vitesse du véhicule diminua tandis que le bruit s'effaçait. L'homme immobilisa la camionnette sur le bord de la route, et ce fut le silence. La femme le regarda et l'homme soutint son regard : il fut effrayé d'y voir autant de désir de fuite que de peur ou de désespoir. Il savait qu'elle était prête à

bondir et à se mettre à courir n'importe où comme une folle harcelée par la pleine lune.

— Que se passe-t-il ? s'écria le médecin d'une voix rauque.

— Panne sèche, répondit tranquillement l'homme.

— Ce n'est pas possible ! se lamenta le vieillard. Ce n'est pas possible ! Faites quelque chose ! C'est une question de vie ou de mort !

— La vie n'est qu'une lutte perpétuelle contre la mort, répondit l'homme.

— Eh bien ? Qu'est-ce que vous attendez pour agir ? Vous n'avez pas de réserve de carburant ?

— Mais si, mais si, ne vous énervez pas.

L'homme éteignit les phares, ne gardant allumés que les feux de position. Il descendit de son siège, alla vers l'arrière de la camionnette, ouvrit l'une des portes et se saisit d'un bidon qui se trouvait attaché contre la paroi. Il posa le bidon sur le sol, revint chercher les clés sur le tableau de bord et se mit en devoir de déverrouiller la prise d'alimentation. Mais il agissait avec une telle lenteur que le médecin se mit à crier sur un ton de colère :

— Dépêchez-vous ! Si cet homme meurt, ce sera bien de votre faute !

— Ma camionnette n'est pas une ambulance, et ce n'est pas ma faute si le réservoir était presque vide ! rétorqua l'homme d'une voix méchante. Mêlez-vous de ce qui vous regarde et laissez-moi faire ce qu'il me semble bon.

Il vida le contenu du bidon de gazole dans le réservoir. Il verrouilla de nouveau la prise, rangea le bidon où il l'avait pris et dit :

— Je vous préviens. Le système est désamorcé, et je vais avoir du mal à démarrer.

Il revint au volant, engagea la clé et mit le contact. Mais le moteur ne réagit pas. Alors, il fouilla sous son siège, ouvrit une trousse d'outils, prit une clé anglaise et redescendit. Il s'efforça d'enlever la calandre du moteur. Mais, visiblement, le mécanisme était rouillé, car il n'arrivait pas à soulever le capot.

— Descendez ! dit brutalement le médecin à la femme, et mettez-vous aux aguets. Si une voiture passe, arrêtez-la ! Je vous répète que le blessé est en danger !

Elle descendit de son siège et se plaça au milieu de la route. Elle vit l'homme s'affairer. Enfin, il ouvrit le capot. Mais avant de faire le moindre geste à l'intérieur, il la regarda. Dans la faible lueur des lanternes, son visage était impassible, comme absent. Il resta debout, immobile. À ce moment, on entendit un bruit de moteur qui semblait s'approcher. Le vieux médecin avait tendu l'oreille, retenant sa respiration. L'homme regarda la femme et les yeux de celle-ci plongèrent dans les siens. Ce fut un étrange regard, chargé d'angoisse, mais surtout lourd de sous-entendus. Et le bruit de moteur, après avoir augmenté plusieurs fois, sans doute au gré des vallées, devint plus faible et s'estompa dans la nuit. La femme parut soulagée. Elle respira largement, et elle détourna son regard de celui de l'homme.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? reprit le médecin. Faites ce qu'il faut pour repartir !

L'homme s'accroupit devant le capot de la camionnette et commença à fouiller à

l'intérieur du moteur. La femme se tenait immobile auprès de lui. Il remit en place la calandre et il se redressa de toute sa taille. Dans la lueur des lanternes, elle distingua les cicatrices qui meurtrissaient son visage et vit que ses cheveux n'avaient plus de couleur : étaient-ils blonds, blancs ou gris ? Elle sentit une immense lassitude sur ses traits, pire que cela même, un désespoir qui n'arrivait pas à surgir tant il s'était resserré au plus profond de son être. Elle frémit : elle savait maintenant que cet inconnu cachait en lui-même une souffrance qui pouvait se comparer à la sienne. Pourtant, dans l'ombre, le rayonnement qui émanait de ses yeux était si intense et si puissant qu'elle se sentait incapable de parler, incapable d'exprimer ce qui la tourmentait et qu'il aurait nécessairement compris.

Il lui fit un signe et elle remonta sur son siège. L'homme se remit au volant et engagea sa clé dans le démarreur. Mais il ne tourna pas la clé. Il regardait la femme. Elle avait repris son attitude figée, son visage encore une fois masqué par ses cheveux, immobile comme une statue de pierre sur le porche d'une église, qui subit la pluie et le vent venus du grand large.

— J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard ! gémit le médecin à l'arrière de la camionnette.

L'homme tourna la clé de contact et le moteur se mit à rugir en violentes saccades triomphales qui semblaient trop soudaines pour être naturelles. Il ralluma les phares et se lança de nouveau dans la nuit tandis que le vieillard prononçait quelques paroles qui se perdirent dans le tintamarre du diesel qui, sans élan, avait peine à gravir la côte. De nouveau ce fut le plateau. La route était maintenant rectiligne et la camionnette roulait à plus vive allure. Quelques instants plus tard, à l'amorce d'une descente, dans une série de virages étroits, on aperçut des lumières au milieu d'une végétation abondante.

— C'est là ! dit le médecin. Franchissez la première grille que vous verrez et continuez tout droit jusqu'aux urgences.

L'homme obéit et s'engagea bientôt entre deux rangées d'arbres. Il s'arrêta devant un porche violemment éclairé tout en faisant fonctionner son avertisseur. Aussitôt, deux infirmiers sortirent avec un lit roulant. Le vieux médecin avait ouvert les portes de la camionnette et les avait hélés. Ils déposèrent le blessé sur le lit et rentrèrent précipitamment dans le bâtiment, suivis par le vieillard qui avait claqué les portes derrière lui.

Alors la femme tendit le bras et toucha l'épaule de l'homme.

— Je vous en supplie ! s'écria-t-elle. Partons d'ici au plus vite !

La voix était si étrange, si désespérée que l'homme n'hésita pas. Il n'avait pas coupé le contact et le moteur tournait toujours. En desserrant le frein à main, il passa une vitesse et démarra en trombe. La camionnette se précipita dans une autre allée bordée de grands arbres et eut tôt fait de sortir de l'enceinte de l'hôpital. Ils étaient maintenant sur la grande route, et quelques voitures arrivaient en sens inverse.

— Où voulez-vous aller ? demanda l'homme.

— N'importe où ! répondit-elle.

Il comprit qu'elle pleurait, mais il se demanda si c'était de tristesse ou de joie.

— Je rentre sur Keris, dit-il. Est-ce que cela vous convient ?

— Oui, murmura-t-elle.

Cette fois, elle pleurait, mais il se garda bien de poser une quelconque question, car elle venait de nouveau de se plonger dans un silence farouche. Les phares des véhicules qu'ils croisaient ne parvenaient pas à éclairer son visage. Elle s'était figée dans cette immobilité irréaliste qui semblait être pour elle un refuge absolu. Et pourtant, de multiples images s'entrechoquaient dans sa tête, se déversaient en un tel flot sur sa mémoire qu'elle ne savait plus ce qu'elle avait vécu, ni même qui elle était. Elle pensa tout à coup qu'en ce moment même, dans une rue discrète de la ville neuve de Keris, le cabaret mondain de Perig Rohald commençait à déballer sa cargaison de filles nues, mais que cela n'avait guère d'importance puisque, le lendemain, on apprendrait que Rohald était mort des suites d'un accident de la circulation. Personne ne le pleurerait, assurément, mais certains se réjouiraient, les uns parce qu'ils le haïssaient, les autres parce qu'ils hériteraient de son aimable fortune amassée à coups de fesses et de cuisses généreusement étalées pour le plus grand plaisir des bourgeois de Keris. Ils reprendraient le cabaret à leur compte, et les habitués continueraient à y venir, comme si rien ne s'était produit.

Tout cela ne méritait aucune larme, aucun regret. Le guetteur de Keris, qui, traditionnellement depuis des siècles, avait fonction de parcourir les remparts et la digue qui protégeaient la ville, pourrait toujours clamer sa mélodie : « Bonnes gens ! dormez en paix ! il est minuit et tout est calme ! », cela ne changerait rien. D'ailleurs, les habitants de Keris ne dormaient pas la nuit : ils se terraient chez eux comme des bêtes craintives. Et si certains d'entre eux osaient sortir dans l'ombre, c'était pour se disputer les épaves que la mer rejetait lors des grandes tempêtes d'équinoxe. Elle eut envie de cracher sur le monde, non seulement sur la terre et tous les êtres qui la peuplaient, mais également sur le soleil, sur les étoiles, sur les planètes et sur les plus fulgurantes comètes qui pleuvaient parfois entre deux éclipses.

L'homme, lui, ne pensait à rien d'autre qu'à la route qui menait vers Keris. Il conduisait calmement, mais à grande vitesse. La camionnette franchissait sans arrêt des zones d'ombre où elle se perdait, puis des zones de lumière où elle ruisselait de mille feux. Il aperçut alors dans la brume qui commençait à se lever le reflet des éclairages monstrueux de la ville : c'était un halo presque opaque dans lequel il allait devoir s'engouffrer pour mieux discerner la frontière indécise qui sépare le monde des vivants de celui des défunts. La camionnette franchit bientôt les remparts de Keris et allait aborder un rond-point giratoire quand la voix de la femme retentit dans l'atmosphère pesante de la cabine.

— Je vous en prie, dit-elle, laissez-moi ici !

Il freina et arrêta la camionnette le long du terre-plein central. Il regarda la femme, mais celle-ci ne le regardait pas. Elle tournait la tête vers l'extérieur.

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? répondit-elle avec violence et méchanceté.

— Dites-moi au moins votre nom ? reprit-il.

Elle ouvrit la portière et se laissa glisser jusqu'à la chaussée. Elle le regarda, et ses

yeux rencontrèrent les siens. Ils étaient très bleus, mais très durs. Elle soutint son regard pendant une fraction de seconde, comme par défi.

— Anne, dit-elle enfin, on m'appelle Anne.

Elle claqua la portière et traversa la place en courant vers une rue sombre qui s'ouvrait au-delà. Alors, elle s'arrêta, se retourna et regarda un long moment dans sa direction. Puis, elle se remit à courir et il vit disparaître sa jupe couleur de bronze et son corsage blanc dans le gouffre que constituait la rue où elle venait de s'engager.

L'homme hésita. Le moteur tournait toujours au ralenti. Il aurait pu facilement la rattraper, ou tout au moins savoir où elle allait. Ses poings se crispèrent et l'envie lui prit de casser quelque chose. Mais il sombra dans une sorte de torpeur dont il ne s'évada que quelques minutes plus tard. Une voiture de police passa deux fois près de lui, ses occupants se demandant sans doute pourquoi il restait ainsi à l'arrêt près du terre-plein central. Il passa sa vitesse, embraya et, dans un crissement de pneus, il s'engagea dans une rue qui descendait vers le port, au milieu de la vieille ville.

*La ville de Keris est bâtie sur les pentes de deux falaises rocheuses d'un promontoire qui sépare la mer Intérieure de l'Océan. Le port est du côté de la mer Intérieure, mais se prolonge vers l'océan, protégé par une grande digue. C'est là que s'étage la vieille ville, avec ses rues étroites et ses maisons vétustes. La ville nouvelle est au nord, bordée par le parc Saint-They. Les deux grandes artères sont un boulevard circulaire qui longe parfois la mer et la Rabine qui joint la nouvelle ville à l'ancienne. C'est le vendredi 6 septembre, et il est huit heures et demie.*

L'homme avait garé sa camionnette sur une petite place de la ville nouvelle et il descendait le long de la Rabine, marchant lentement, les deux mains dans les poches de son blouson, le visage impassible et les cheveux épars dans le vent frais du matin. Il y avait des nuages, mais aussi de grandes trouées bleues dans le ciel, et la ville s'éveillait comme une femme qui s'étire et dont les veines charrient un sang neuf chargé de rêves qui ne sont que des réalités refoulées. C'était l'heure où les commerçants ouvraient leurs boutiques et où les écoliers et les lycéens se répandaient dans les rues avec plus ou moins de nonchalance ou de vivacité selon qu'ils étaient résignés ou non. L'homme croisa des groupes de fillettes et d'adolescentes qui remontaient la Rabine vers le lycée Taliesin, à l'entrée du parc Saint-They. Il y en avait de toutes les tailles et de tous les âges, et l'homme ne put s'empêcher de sourire au spectacle de ces petits bouts de femme qui jouaient ainsi de leur fraîcheur et de leur ingénuité pour faire croire à leur maturité ceux qui avaient le bon goût de les regarder.

Il en remarqua particulièrement une dont la figure mince et enfantine se perdait dans un dédale de cheveux blonds qui virevoltaient autour d'elle. Elle marchait vite, comme impatiente d'arriver, avec une telle aisance qu'on aurait dit que ses pieds ne touchaient pas le sol. Qui était-elle ? Peut-être une fée réveillée de sa torpeur par l'odeur âcre des marées... D'où venait-elle ? Peut-être d'une de ces îles du nord du monde, là où jaillissent spontanément des perles d'ambre doré qui sont les larmes du soleil, de toute façon bien loin des côtes déchiquetées sur lesquelles se brisent les navires au moment des grandes tempêtes...

Cette vision et son prolongement dans le rêve le firent vibrer d'une joie profonde. Il sentit monter en lui le désir de vivre et de s'envoler à travers le monde pour y explorer des espaces encore enfouis dans la brume. Il se retourna et revint en arrière, voulant profiter un peu plus de cette image d'espoir qui s'imposait avec tant de force dans sa mémoire encore ruisselante des cauchemars de la nuit. Il remonta la Rabine jusqu'à un carrefour : là, il la perdit de vue dans la foule qui devenait de plus en plus dense sur les trottoirs. Il rebroussa donc chemin, mais son visage harcelé de cicatrices semblait plus douloureux que jamais.

C'est alors que ses yeux rencontrèrent les yeux d'une autre gamine qui arrivait en sens inverse, marchant avec nonchalance et balançant son cartable de la main droite comme elle eût fait d'un disque qu'elle s'apprêtait à lancer. C'était une petite brune dégingandée, un peu vulgaire, les cheveux ramassés en queue de cheval, vêtue d'une jupe étroite de couleur rouge, d'un pull-over jaune et d'une gabardine grise par-dessus. Elle soutint son regard avec autant d'ironie que de provocation. L'homme haussa les épaules et

poursuivit son chemin, mais au bout de quelques pas, il se retourna : la fille s'était retournée, elle aussi, et elle souriait d'une étrange façon. L'homme détourna la tête et se remit à descendre la Rabine, mais quand il dut s'arrêter à un carrefour pour laisser passer le flot des voitures, il s'aperçut que la fille se trouvait à côté de lui et qu'elle continuait à le défier avec arrogance.

Ils traversèrent ensemble et marchèrent quelques instants. Elle balançait toujours son cartable du bout des doigts avec désinvolture. Il la regardait, mais il faisait mine de ne pas la voir. À la fin, ce fut elle qui parla la première :

— J'ai l'impression que vous êtes timide, murmura-t-elle.

— Et moi, répondit l'homme, j'ai l'impression que tu ne prends pas le chemin du lycée.

Elle éclata de rire.

— Et alors ? s'écria-t-elle. Vous n'êtes pas chargé de me surveiller, je suppose. Mettez-vous dans la tête que je ne fais que ce que je veux. Et je ne veux pas aller au lycée. La rentrée des classes, c'était il y a deux jours, et j'en ai déjà ma claque.

L'homme s'arrêta et la regarda plus attentivement. Elle était jolie malgré son aspect provocateur, son air buté et ses allures de fille folle. Dans ses yeux bleus, il semblait y avoir une profonde mélancolie, ou plutôt quelque chose qui était nettement du domaine de la désillusion.

— Cela ne m'étonne pas, reprit-il. Tu n'as pas l'air d'une élève de lycée, mais celui de ces putes qui hantent les bars du port.

— Et vous ! rétorqua-t-elle. Vous avez l'air d'un vieux satyre ! Vous n'avez pas honte ?

— C'est toi qui auras honte quand je t'aurai flanqué une paire de gifles ! s'écria l'homme quelque peu décontenancé.

— J'aimerais mieux une fessée, dit la fille.

Le regard de l'homme se fit très dur et la fille en fut toute bouleversée : elle se rendit compte qu'elle avait franchi certaines bornes. Cet homme devait avoir de redoutables pouvoirs pour émettre ainsi un regard aussi perçant. Elle en éprouva un violent frisson, mais cela ne fit qu'accroître l'intérêt qu'elle lui portait.

— Bon, bon, dit-elle, ne vous fâchez pas. C'est d'accord, je n'ai pas envie d'aller au lycée, je suis une cancre. Emmenez-moi faire un tour.

Ils empruntèrent la première rue sur leur droite et se retrouvèrent dans le quartier des pavillons entourés de petits jardins fleuris qui recouvraient la pente méridionale de la falaise de Saint-They. Là, tout était calme, paisible, très à l'écart de la circulation qui se faisait de plus en plus bruyante sur la Rabine. Ils demeurèrent un long moment silencieux, marchant côte à côte, elle balançant son cartable avec le même rythme nonchalant, lui les deux mains dans les poches de son blouson.

— Quel âge as-tu ? demanda soudain l'homme.

— J'ai quatorze ans, répondit-elle, mais j'en parais davantage, pas vrai ?

Elle écarta son imperméable et gonfla ostensiblement sa poitrine. Elle devait avoir des petits seins bien formés, mais qui n'en étaient encore qu'au stade du développement. Le geste qu'elle fit dévoila une petite chaîne d'argent qui pendait à son cou et à laquelle se balançait une triple spirale. L'homme éclata d'un grand rire.

— Heureusement que tu m'avoues ton âge, s'écria-t-il, car j'aurais plutôt cru que tu étais déjà grand-mère !

— Ne vous moquez pas de moi, rétorqua-t-elle sans se démonter, je n'aime pas cela. Je préfère qu'on m'engueule franchement.

— Alors, si c'est ton désir, je vais t'engueuler : tu ne crois pas que tu as tort de suivre des inconnus ?

Elle éclata de rire à son tour et son visage prit une expression mutine.

— Ce n'est pas moi qui vous suis, je vous ferai remarquer, mais vous qui me suivez !

L'homme regarda la fille plus attentivement et un trouble désir le saisit tout à coup. Oui, elle était tentante, elle était agréable, fraîche, et bien sûr prête à tout.

— Il n'empêche, reprit-il, que tu as tort de parler à des inconnus que tu rencontres dans la rue.

— Que voulez-vous qu'il m'arrive ? demanda-t-elle.

Le ton de sa voix était ironique. Elle ferma sa paupière gauche d'un air complice et il ne put se défendre d'un sentiment d'admiration devant ce mélange de naïveté et de perversité qui émanait de tout son être. *Un joli petit lot !* pensa-t-il, *et dont l'éducation n'est plus à faire !* Mais il eut immédiatement honte de ce qu'il pensait.

— Et vous ? reprit-elle. Quel est votre âge ?

— Cela n'a aucune importance. J'ai l'âge qu'on me donne.

— Vous semblez triste, comme si vous supportiez tous les malheurs du monde. C'est ça qui me plaît en vous. Vous êtes marqué. Vous avez des cicatrices sur votre visage. Non, ce sont des traces de brûlures. Vous avez eu un accident ?

— Ne me parle pas de cela.

À force de marcher dans les rues sans itinéraire précis, ils étaient revenus sur la Rabine à l'endroit où celle-ci traversait une place. Un marché en plein air s'y tenait et une foule assez nombreuse commençait à se répandre au milieu des étalages. Des rayons de soleil étaient parvenus à traverser les nuages et les frappaient de plein fouet. Dans le ciel, une nuée de mouettes tournoyait en hurlant.

— Vous me prenez certainement pour une gourde, reprit la gamine.

— Peut-être, répondit l'homme évasivement.

— Eh bien ! vous avez tort. Je sais ce que c'est que la vie. Il y a bien longtemps que je ne suis plus vierge.

Cela, il n'avait pu que le deviner dès le début de leur conversation. Mais le *bien longtemps* passait mal. Il se retint de rire, voulant la laisser aller dans ses derniers

retranchements, à moins que ce ne fussent ses derniers délires.

— Oh ! continua-t-elle, de la même voix, je ne vais pas avec les garçons de mon âge. Ils sont trop bêtes et bien trop maladroits. J'aime quand même mieux les hommes mûrs comme vous, des vrais hommes, quoi...

— Les vrais hommes, comme tu dis, ce sont bien souvent de vrais salauds ! Il t'arrivera des ennuis, ma petite, à force de jouer avec le diable !

— Quels ennuis ? Ils ne me font pas de mal puisque je suis gentille avec eux. Et puis, si c'est aux conséquences possibles que vous pensez, sachez que je suis très prudente. Il n'y a rien à craindre. J'ai une copine qui est la fille d'une pharmacienne. Elle fauche des trucs à sa mère et elle partage avec moi.

La gamine avait réellement réponse à tout et sa paisible insouciance bouleversait l'homme. Il imagina un instant ce qui pourrait se passer entre eux, les gestes que l'un et l'autre feraient, la vision de ce corps jeune, délicat mais chargé d'effluves mystérieux, surgissant de l'ombre et dont il s'emparerait pour ne plus avoir envie de s'en séparer, la douceur de sa peau, la fermeté de ses seins et de ses fesses, le moelleux sans doute humide de ce qu'elle dissimulait sous sa jupe, entre ses cuisses de petite femelle égarée dans des landes sans fin. Il frémit, prit une cigarette dans sa poche, l'alluma et se mit à fumer par saccades. Il se sentit très malheureux et très désemparé, mais elle n'avait pas remarqué son trouble, car elle continuait à parler de sa voix douce et assurée, comme celle d'un ange gardien qui se révèle tout à coup au milieu de la foule. Et cette foule était dense autour d'eux, dense et bruyante, envahissant l'air et l'espace de cris et de piétinements. C'était une mer profonde qui se creusait devant l'homme et qui menaçait à chaque instant de l'engloutir.

— Vous savez, reprit-elle, mes parents ont un bateau de plaisance qui est ancré dans le port, et j'en ai la clé. C'est très pratique lorsqu'on veut s'isoler. Et, de plus, je trouve ça formidable de faire l'amour sur la mer : on danse comme si on se laissait aller sur les vagues.

— Bon, dit brutalement l'homme. Maintenant, ça suffit. File à ton lycée et tâche d'être une bonne élève afin de te préparer à ta vie de femme.

La fille s'arrêta et le dévisagea froidement, comme si elle n'avait pas compris le sens de ses paroles. Elle haussa les épaules.

— En somme, dit-elle, si je comprends bien, vous ne voulez pas coucher avec moi ?

— Non ! s'écria-t-il. Nous avons assez perdu de temps comme ça. File au lycée et que je ne te revoie plus sur les trottoirs !

— C'est dommage. Vous me plaisiez pourtant beaucoup.

Il tourna les talons, se heurta presque aux caisses remplies de légumes que les marchands avaient déposées à la suite de leurs étalages, et traversa la Rabine à toute vitesse. Une fois sur le trottoir d'en face, il eut une sorte de remords : il se retourna pour voir ce que faisait la fille. Elle était restée immobile au même endroit et semblait complètement désorientée. Son regard se perdait en direction de l'homme, très lointain, mais très intense, et il comprit qu'une grande tristesse submergeait son visage. Le

sentiment trouble qui l'avait bouleversé quelques instants plus tôt s'imposa de nouveau et mordit cruellement sa chair. Instinctivement, il lui adressa un sourire. Le visage de la fille s'éclaira et, d'un élan brusque comme celui d'un automate, elle bondit sur la chaussée pour le rejoindre.

C'est à ce moment qu'une voiture, roulant à allure modérée, heurta la fille qui ne l'avait pas remarquée. Son corps bondit au-dessus du capot pour retomber, complètement disloqué, sur le trottoir. Des cris fusèrent de toutes parts, se mêlant au crissement des freins de la voiture.

L'homme se précipita et s'agenouilla sur le sol, près de la fille. Son premier geste fut de mettre la main sur sa poitrine. Le cœur battait. Il sentit ses seins sous la paume et cela lui procura une étrange sensation. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Il accentua sa pression pour vérifier si le rythme cardiaque était sinon normal, du moins susceptible d'espérance.

— Je veux que tu vives ! murmura-t-il entre ses dents.

Et lorsqu'il retira sa main, celle-ci entraîna un petit objet qu'il se garda bien d'examiner. Il savait que c'était la chaîne et la triple spirale que portait la gamine autour du cou et qui avaient dû se détacher pendant le choc. Il referma la main et se releva. Un agent de la *Garda* qui surveillait le marché se trouvait là, et il écartait les gens qui voulaient à tout prix faire quelque chose pour aider la victime.

— Elle est vivante, lui dit l'homme. Vite, une ambulance !

L'agent de la *Garda* pianota sur son téléphone mobile et entra en conversation avec son standard. Mais il n'avait pas prononcé trois mots qu'une ambulance qui portait le sigle du SAMU s'arrêta à proximité immédiate. Trois personnes en surgirent. C'étaient trois femmes. L'une d'elles se pencha sur la gamine, l'examina un instant et fit un signe aux deux autres. Elles prirent un brancard et très délicatement y déposèrent la jeune blessée. Puis, sans attendre plus longtemps, les trois femmes placèrent le brancard à l'intérieur du véhicule, y sautèrent elles-mêmes et en refermèrent les portières de l'arrière. L'ambulance prit son élan dans un grand bruit de sirène, mais l'homme, avant qu'elle ne disparût, avait eu le temps de voir le conducteur et de remarquer que son visage était couvert de cicatrices, comme des vestiges d'anciennes brûlures.

Il chancela et dut faire un terrible effort pour rester debout. Comme l'agent de la *Garda* demandait des témoins pour établir son rapport, il se glissa au milieu des personnes qui affluaient là comme des mouches autour d'un pot de miel et s'éloigna sans rien dire et surtout sans avoir l'air de s'éclipser. Une fois parvenu de l'autre côté du marché, il regarda ce qu'il avait dans la main : oui, c'était bien la chaîne et la triple spirale que portait la gamine. Il les pressa entre ses doigts comme pour y infuser une force nouvelle, à moins que ce ne fût pour s'en imprégner, puis il les rangea dans l'une des poches de son blouson. Après quoi, il quitta le marché et remonta la Rabine.

Sa démarche n'était pas assurée. Il tremblait, et il dut s'arrêter souvent pour reprendre son souffle. Pourtant, il ne marchait pas vite. Il regarda plusieurs fois derrière lui, comme s'il craignait que quelqu'un l'eût suivi pour lui demander des comptes. Il arriva bientôt sur la petite place où il avait garé sa camionnette, non loin des murs du parc Saint-They.

C'était une place d'aspect désuet, bordé par des immeubles de pierre grise à trois ou quatre étages. Quelques arbres se dépouillaient de leurs feuilles au milieu du terre-plein central. L'homme jeta un coup d'œil sur sa camionnette, mais ce n'est pas vers elle qu'il se dirigea. Il avait remis les mains dans les poches de son blouson et paraissait avoir repris toute son assurance. Il alla jusqu'à un porche et il le franchit, débouchant dans un vaste corridor. Là, il hésita un instant, puis se mit à gravir un escalier dont la rampe était en bois sculpté. Il s'arrêta au premier étage et sonna à une porte. Des bruits de pas lui parvinrent derrière le panneau, puis la porte s'ouvrit, laissant apparaître une vieille femme aux cheveux blancs.

— Bonjour, dit l'homme. Puis-je entrer ?

Elle s'écarta et il se trouva dans une vaste antichambre dont les murs étaient recouverts de lourdes tentures brunes. Il faisait très sombre. La vieille femme lui désigna une porte.

— Tout au fond du couloir, dit-elle simplement.

Le couloir était très étroit, très long et presque entièrement plongé dans l'obscurité. Seules quelques lucarnes minuscules dont les vitres étaient de couleur jaune répandaient une vague clarté par endroits. L'homme marcha lentement, mais s'aperçut que le couloir ne comportait aucune porte. Au fond, trois marches sur la droite menaient à un autre couloir, tout semblable au premier, et au fond de celui-ci, il dut encore grimper trois marches sur la gauche cette fois. Il se trouva alors dans un salon, à peine éclairé par une fenêtre qui devait donner sur une cour étroite, et meublé avec une certaine recherche, comportant de nombreux fauteuils et un divan, le tout recouvert de velours cramoisi. L'homme s'installa dans son fauteuil et se plongea dans la contemplation d'un tableau qui représentait un bateau luttant contre une mer en furie. Il le trouva parfaitement laid et d'une insupportable facture académique.

Les minutes passaient et personne ne se manifestait. Il tendit l'oreille pour guetter des bruits éventuels, mais il ne perçut rien d'autre que le silence : tout semblait vide et inhabité dans cet étrange appartement. L'homme commença à s'énerver. Il se releva et, apercevant une porte en face du couloir qu'il avait emprunté pour arriver jusque-là, il l'ouvrit : elle débouchait sur un autre couloir, et il s'y engagea doucement, prenant soin de ne pas faire craquer le bois du parquet.

Il s'arrêta soudain. Il avait cru entendre un chuchotement, mais comme plus rien ne se produisait, il conclut que c'était son imagination qui tentait de venir au secours de l'angoisse qui commençait à l'assaillir. Il continua sa marche silencieuse dans une obscurité plus épaisse au fur et à mesure qu'il avançait. Alors, il aperçut un rai de lumière filtrer sur le sol. Il s'approcha et découvrit une porte. Il tourna la poignée, poussa la porte et pénétra dans une chambre. Il vit un lit recouvert d'une fourrure blanche dans un des angles, une belle armoire en merisier en face, puis, dans un recoin, un lavabo dont le robinet mal serré laissait tomber des petites gouttes d'eau avec un bruit léger mais lancinant de métronome. Au-dessus du lavabo, il y avait un grand miroir, et il y remarqua le reflet de son visage qui lui parut très pâle.

À ce moment, il entendit des pas. Il recula et se blottit entre le flanc de l'armoire et le mur d'angle, ce qui lui laissait suffisamment de place pour se dissimuler. Une porte qu'il

n'avait pas remarquée s'ouvrit et une jeune fille entra. Il ne la voyait pas de face, car elle lui tournait le dos. Elle portait un caraco blanc sur lequel se répandait sa longue chevelure noire, mais elle était nue au-dessous de la ceinture. Elle alla directement au lavabo et ouvrit grand le robinet. Ses cuisses étaient longues et fines et une touffe de poils apparaissait au bas de ses petites fesses. Alors l'homme glissa silencieusement sur le plancher, parvint juste derrière la fille et lui mit la main entre les cuisses.

Elle sursauta et se retourna. Mais elle ne dit rien. Elle enveloppa l'homme de ses bras et, se haussant légèrement sur la pointe des pieds, elle posa ses lèvres sur les siennes. L'homme ferma les yeux. La sensation qu'il avait eue en mettant sa main entre les cuisses de la fille bouleversait tout son corps, se répandant en ondes étranges le long de ses bras et de ses jambes.

— Reviens dans une heure, murmura-t-elle dans un souffle.

Elle avait laissé retomber ses bras et, de nouveau tournée vers le lavabo, elle se lava les mains. L'homme s'éloigna d'elle, comme à regret. Il pensa à la gamine étendue sur le trottoir, et fut ravagé par une douloureuse nausée. Il sortit de la chambre, retrouva le salon où il s'était assis, refit en sens inverse le long chemin qu'il avait accompli dans le couloir et se retrouva dans l'antichambre. La vieille femme n'était pas là. Il ouvrit la porte, la fit claquer derrière lui et descendit l'escalier.

Dehors, la lumière du soleil l'aveugla complètement. Il demeura immobile pendant un long moment, se demandant s'il n'irait pas dans la plus proche taverne boire un verre d'alcool qui lui redonnerait toute sa lucidité. Mais l'alcool suffirait-il à calmer cette sourde angoisse qui montait par vagues successives dans sa poitrine et qui s'attaquait maintenant à sa gorge ? Il se décida brusquement et se mit à marcher très vite le long du parc Saint-They, en direction de la mer. Il obliqua ensuite sur la gauche et emprunta une rue qui descendait vers le port, mais il s'arrêta à la troisième maison, un immeuble en pierre de taille dont le porche était surmonté d'un fronton fourmillant de décorations fantastiques. Sans hésiter, il gravit quatre étages et frappa à une porte sur laquelle s'étalait le nom de Rhiannon Merzhinn.

La femme qui vint lui ouvrir paraissait avoir à peu près cinquante ans. Elle était vêtue d'un caleçon bleu et d'une blouse blanche à peine boutonnée, tous deux couverts de taches de peinture. Elle tenait d'ailleurs à la main un pinceau et un tube de couleur.

— Ah ! c'est toi, dit-elle. Entre...

Il se trouvait dans une grande pièce remarquablement éclairée par une large baie vitrée qui donnait sur les toits au-delà desquels on pouvait apercevoir la mer. Contre l'un des murs, des tableaux étaient entassés, et deux chevalets portaient des toiles montées sur châssis. L'homme n'était pas plus tôt entré qu'un chat blanc et noir fit irruption et se précipita à ses pieds. Il commença par faire ses griffes sur les jambes de son pantalon, puis, prenant son élan, il se mit en devoir de grimper le long de son corps en s'accrochant non seulement aux vêtements, mais à la chair elle-même. L'homme ne dit rien. Le chat arriva jusqu'à ses épaules et s'y installa confortablement, blotti contre son cou, tout en ronronnant éperdument et en frottant son museau contre ses joues. L'homme caressa longuement la tête de l'animal avec beaucoup de tendresse. Il souriait. Il s'assit dans un fauteuil tandis que le chat continuait à manifester sa joie, frémissant de tous ses muscles et

de tous les poils de sa fourrure.

La femme avait déposé son pinceau et son tube de couleur et s'était retirée dans une pièce voisine. Elle en revint, tenant un plateau avec une tasse fumante et un sucrier qu'elle tendit à l'homme.

— Tiens ! dit-elle. Bois ce café. Cela te fera sûrement plus de bien que l'alcool que tu avais envie d'ingurgiter au moment où tu es arrivé.

Elle souriait en regardant l'homme et le chat d'un air complice. L'homme but le contenu de la tasse à petites gorgées, puis, sans déranger le chat, il reposa le plateau sur le plancher. Il paraissait détendu et son maigre visage sillonné de cicatrices avait repris une teinte normale. Ses yeux se fixèrent sur les deux tableaux. L'un était à peine commencé : on y discernait un arbre sur la branche duquel un oiseau se balançait. L'autre représentait un homme et une femme de chaque côté, tous deux les bras tendus en une sorte de tâtonnement dans l'espace. Mais entre eux, il n'y avait rien, qu'une grande tache blanche.

— Rhiannon, dit soudain l'homme, pourquoi ce vide entre l'homme et la femme ?

Elle éclata d'un grand rire et passa ses doigts dans ses cheveux bruns parsemés de fils blancs.

— Tu ne comprends pas, dit-elle enfin, que c'est à toi de compléter ce tableau lorsque tu le regardes ? J'ai laissé ce vide entre l'homme et la femme précisément pour que le spectateur ne soit pas seulement un élément passif de l'œuvre d'art. Il ne s'agit pas de subir, mais d'agir, même si c'est en imaginant ce qui n'est pas.

Il la regarda, se demandant ce dont elle voulait réellement parler, puis il partit dans un rêve. Ce fut d'abord l'image d'un arbre qui s'imposa entre l'homme et la femme, un arbre majestueux qui n'avait produit qu'un seul fruit, une pomme. Mais il écarta cette vision qui comportait trop d'impressions fugitives liées à la notion de péché. Pourquoi l'homme et la femme ne pourraient-ils se rencontrer que dans la faute, dans le péché ? Alors, soudain, il vit un château qui s'ouvrait, et, en même temps, l'homme et la femme y pénétraient, s'engageaient dans d'obscurs souterrains. Ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, ils se tenaient par la main, et le visage était tendu vers le plus lointain, là où brillait une étrange lueur couleur d'arc-en-ciel.

Au sortir de son rêve, il rencontra le regard de Rhiannon. Ses yeux étaient infiniment clairs, presque transparents, tout piquetés de points gris qui pouvaient être des oiseaux perdus dans le ciel. À ce moment, le chat quitta ses épaules et vint se blottir sur ses genoux. Les yeux du chat se levèrent vers lui et il aperçut des myriades d'étincelles qui jaillissaient du fond de la nuit et qui retombaient en pluie bienfaisante sur son front et son visage ravagés par le vent d'un désert. Il caressa doucement le petit animal, observant un silence obstiné qui n'était troublé que par le ronronnement du chat, tandis que Rhiannon s'était approchée de la baie vitrée, la tête tournée vers le large, plongée elle aussi dans un mutisme qui, pour être absolu, n'en était pas moins une réponse complice et affectueuse à celui de l'homme.

Ils demeurèrent ainsi durant d'innombrables minutes pendant lesquelles les rayons du soleil devenaient plus intenses en traversant la vitre pour frapper le tableau qui représentait les deux personnages séparés par cette surprenante blancheur. Après tout, c'était peut-être

la lumière absolue du soleil qui pouvait ainsi jaillir entre ces deux êtres afin de les réunir dans la totalité de la non-existence... L'homme se leva alors, et, avec beaucoup de précautions, il déposa le chat sur le fauteuil tout en lui donnant une dernière caresse.

— Il faut que j'y aille, dit-il.

Rhiannon l'accompagna jusqu'à la porte et elle l'embrassa sur le front sans prononcer une seule parole. Il descendit calmement l'escalier, se retrouva dehors, respira le vent chargé d'effluves marins et se dirigea vers la petite place où il avait laissé sa camionnette. Parvenu là, il regarda l'heure à sa montre et pénétra dans l'immeuble où il était déjà allé.

Ce ne fut pas la vieille femme aux cheveux blancs qui vint lui ouvrir, mais la jeune fille qui lui avait dit de revenir dans une heure. Elle n'était plus dénudée, cette fois. Elle portait une petite robe rouge, très courte, et un collier d'or où pendait une curieuse figure sur sa poitrine. Elle mit ses lèvres sur celles de l'homme et le prit par la main, l'entraînant à travers les trois couloirs jusqu'au salon où il s'était déjà assis. L'homme remarqua qu'un parfum exotique qu'il était incapable de déterminer rôdait à travers ce sombre et immense appartement. Mais, quand ils furent dans le salon, la jeune fille poussa une porte et ils se trouvèrent brutalement dans une pièce assez grande éclairée par des lumières rouges indirectes qui rendaient l'atmosphère insoutenable. De plus, l'homme vit que les fenêtres avaient été masquées avec de lourdes tentures également de couleur rouge. Et il y avait là plusieurs jeunes gens affalés sur des fauteuils, tenant chacun un verre à la main et fumant de longues cigarettes d'où s'exhalait ce parfum insinuant qui avait tant intrigué l'homme. Il se sentit très mal à l'aise. Les jeunes gens n'avaient même pas remarqué sa présence : ils continuaient à parler, à boire et à fumer sans paraître s'occuper de ce qui se passait autour d'eux.

La jeune fille lui tendit un verre. Il ne savait pas ce que c'était, mais cela avait une odeur forte. Il but. C'était de l'alcool, bien sûr, mais il se demanda de quel étrange pays provenait ce breuvage dont il n'avait jamais expérimenté le goût. Comme tous les sièges étaient occupés, il s'assit sur le rebord de la fenêtre, crispant ses doigts autour de son verre. Il alluma une de ses propres cigarettes et se mit à fumer nerveusement.

La fille, elle, ne fumait pas et ne buvait pas. Elle se tenait debout au milieu de la pièce. Et tout à coup, elle se mit à rire bruyamment, d'un rire qui semblait ne jamais pouvoir s'arrêter. Le son produit par ce rire était à la fois rauque et aigu et il perçait les tympans à force d'intensité. Il y avait en effet dans les vibrations quelle émettait ainsi une tornade qui bousculait l'ordre des choses et qui rendait impossible toute concentration de l'esprit. Puis elle s'arrêta brusquement de rire et demeura immobile, toujours debout au milieu de la pièce.

Quant aux jeunes gens, pendant le rire de la fille, ils avaient cessé de parler, ils avaient posé leurs verres et écrasé leurs cigarettes dans des cendriers. Ils l'avaient écouté avec une sorte de ravissement intérieur comme si les sons qu'ils entendaient réveillaient en eux les rêves les plus extravagants qui avaient pu les perturber pendant leur enfance, le rire des fées par exemple, ou le ricanement du diable. Quoi qu'il en fût, lorsqu'elle se fut arrêtée, ils demeurèrent un long moment immobiles et silencieux. Alors la fille bougea : elle vint vers chacun d'eux et leur mit la main sur la tête, et, quand elle eut fait le tour, elle revint vers le premier, le fit lever en lui saisissant le bras et l'entraîna derrière une porte

qu'elle referma.

Les jeunes gens qui restaient semblaient s'être figés. En les regardant, l'homme eut l'impression qu'ils communiaient ensemble à une cérémonie magique qui était célébrée de l'autre côté de la porte. Ils écoutaient, mais leurs yeux demeuraient vides et sans expression. L'odeur âcre qui provenait des fumées de cigarettes se répandait sournoisement un peu partout et l'air devenait irrespirable. L'homme se sentait défaillir et n'eut bientôt plus qu'une seule idée, celle de s'enfuir au plus vite de cet endroit maudit dans lequel il avait été projeté sans le vouloir et surtout sans comprendre ce qui se passait. La tension devenait intolérable. Il lâcha le verre qu'il tenait à la main et celui-ci se brisa à ses pieds. Les jeunes gens n'y prêtèrent aucune attention : ce n'était pas ce bruit qu'ils attendaient. L'homme s'accrocha aux tentures rouges qui masquaient la fenêtre tant il suffoquait et avait peur de tomber.

Alors, de l'autre côté de la porte, un cri jaillit, un cri strident, terrible, inhumain. À l'instant même, les jeunes gens se précipitèrent vers la porte qu'ils enfoncèrent et entrèrent dans la pièce contiguë. L'homme les entendit pousser des hurlements sauvages et, s'arrachant péniblement à cette sorte de torpeur qui l'alourdissait, il alla les rejoindre.

La première chose qu'il vit, ce fut la fille. À présent, elle était entièrement nue, n'ayant sur elle que cette chaîne d'or terminée par la figure énigmatique qu'il avait remarquée auparavant et qui ballottait sur sa poitrine. Du sang coulait de son cou, ruisselait entre ses deux seins, s'éparpillait sur son ventre, se perdait dans la toison noire de son pubis et réapparaissait sur ses cuisses, répandant à l'infini les mailles d'un étrange filet. Mais, malgré tout, le visage de la fille ne présentait aucune trace de souffrance : bien au contraire, ses lèvres esquissaient un léger sourire et ses yeux brillaient d'une lueur dorée.

Les hurlements des jeunes gens redoublèrent. Ils se bousculèrent les uns et les autres pour s'approcher de la fille. Ils tombaient, se relevaient, fléchissaient de nouveau, rampaient sur le plancher, tous saisis d'une frénésie sans limites. Et ils tendaient leurs bouches vers le ventre de la fille pour laper le sang frais qui s'écoulait doucement sur sa peau. Puis ils se mirent à se battre entre eux sauvagement, à coups de poing, en échangeant les pires injures. Le vacarme devint tel que l'homme crut encore une fois défaillir. Il se tenait debout, appuyé contre un mur, ne sachant que faire. Quant à la fille, elle était toujours droite et immobile au milieu de la pièce, et semblait parfaitement indifférente à cette fureur qui l'entourait de toutes parts.

Mais un nouveau personnage fit irruption, un immense Noir bâti comme un colosse, dont le visage exprimait la rage. Il hurla des imprécations en une langue que l'homme ne connaissait pas, et sa voix était si puissante qu'elle recouvrit entièrement le tumulte. Il se précipita sur la meute des jeunes gens, une hache au bout de son bras dressé. La hache décrivit une courbe dans l'air, et tomba brutalement une première fois, puis une deuxième. Elle fut brandie une troisième fois et, quand elle retomba, le tumulte devint un horrible râle de souffrance.

L'homme se décida. Il s'avança vers le colosse et lui cria d'arrêter. Mais l'autre n'entendit rien. D'ailleurs personne ne faisait attention à sa présence. La hache tournoya encore dans les airs et l'homme se retrouva projeté sur le plancher. Les mains tremblantes

et les jambes peu assurées, il se ramassa sur lui-même et bondit. Il bouscula un corps, marcha sur un autre et se précipita dans le couloir. Là, il se mit à courir éperdument, franchit la porte d'entrée sans la refermer, dégringola l'escalier sans s'occuper des marches et se retrouva dehors, en plein soleil, sur la petite place qui était toujours aussi paisible et silencieuse. Il gagna alors sa camionnette et se hissa sur son siège. Épuisé, il s'effondra sur le volant.

Tout à coup, il y eut un bruit de sirènes. Trois véhicules de la *Garda* débouchèrent en trombe sur la place et s'arrêtèrent devant l'immeuble. Il en jaillit un groupe de policiers qui s'y précipitèrent. Alors l'homme mit le moteur en marche et s'éloigna rapidement, rejoignant la route qui allait vers le nord. Et ce n'est qu'une fois franchis les remparts de Keris qu'il s'aperçut qu'il tenait encore à la main une hache tachée de sang.

*Au nord de Keris, la côte est déchiquetée, souvent envahie par la mer en de profonds estuaires qui se glissent sous les rochers des falaises. Mais il y a aussi de nombreuses petites criques dissimulées dans les creux et recouvertes de sable fin et qui ne sont accessibles que par des chemins instables criblés de trous et envahis par des herbes sèches. C'est toujours le vendredi 6 septembre, aux alentours de midi.*

L'homme avait emprunté la vieille route qui menait à l'île Noire, mais, après avoir dépassé le bourg de Plouarzel, il ralentit et engagea la camionnette sur un chemin étroit qui s'ouvrait sur la gauche en direction de la mer. Les roues patinèrent plusieurs fois dans les ornières où stagnaient les eaux de la dernière pluie, mais l'homme ne s'en souciait guère. D'une main ferme, il évitait les obstacles petits ou grands qui se présentaient çà et là. Le chemin traversait un bois de pins ; il déboucha sur une lande parsemée d'ajoncs rabougris dont les fleurs jaune orangé semblaient répondre aux flammes du soleil. Et, arrivé au bout de la lande, il prit une pente sablonneuse qui le fit parvenir sur la grève. C'était mer basse, et le sable encore humide offrait une stabilité suffisante pour que l'on ne pût s'y enliser. Il fit un demi-tour afin que l'avant fût en direction de la terre, puis il arrêta le moteur et se laissa glisser sur le sol.

Il tenait à la main la hache où le sang s'était desséché et formait des taches brunes sur le métal. Il s'avança le plus loin possible sur la grève et, quand il fut à proximité des premières vagues, il fit tournoyer la hache et la lâcha de telle façon qu'elle décrivit une sorte de spirale dans les airs avant de s'engloutir dans les vagues. Cela fait, il revint un peu en arrière et, remarquant une série de blocs granitiques qui émergeaient du sable, il s'assit sur l'un d'eux, tira une cigarette de sa poche, l'alluma et se mit à fumer, le regard perdu vers le large, se demandant si le monde n'était pas sur le point de s'enfouir dans la brume d'une galaxie inconnue. Pourtant l'horizon était clair et il n'y avait aucune trace de brume. Il pensa alors que c'était le soleil qui, de temps à autre, obscurci par quelques nuages, couvait dans les profondeurs du sol avant de renaître en torrents de feu pour ravager le monde. Mais rien n'était plus calme que cette crique : l'air était doux, le vent léger caressait le front de l'homme comme pour lui signifier que la paix du ciel le protégeait, et les vagues qui mouraient sur le rivage n'étaient que les soupirs d'une tempête d'autrefois égarée dans la mémoire de la terre.

Il se pencha et saisit un galet avec lequel il traça sur le sable un cercle autour de lui, puis un second et un troisième. Alors, il se redressa de toute sa taille, fit tournoyer son bras et lança le galet le plus loin qu'il put dans la mer où il mêla l'écume de sa chute au tourbillon interne de la marée. Enfin, il se rassit sur le rocher, la tête entre les mains, mais les yeux tournés vers le large. Une nuée de mouettes hurlantes passa au-dessus de lui dans un vacarme assourdissant, et son attention fut attirée par un goéland gris et blanc qui poursuivait une pêche solitaire non loin de la limite du rivage, là où les eaux devaient abriter d'innombrables petits poissons. Il le voyait voguer tranquillement sur le ressac et, tout à coup, prendre un envol rapide pour retomber le bec et la tête dans l'eau en un extraordinaire plongeon. Il pensa que le monde était bien cruel puisque la règle essentielle de la vie était qu'on ne pouvait survivre qu'en dérobant la vie des autres. Un grand pli d'amertume ravagea son front.

Il abandonna sa rêverie au moment où il entendit un léger bruit de moteur qui venait de la mer. Un nuage absorba le soleil pendant un court instant et la lumière dorée cessa de couler vers le rivage. Plus loin, là-bas, derrière quelques récifs à peine recouverts par les eaux, la forme hésitante d'un bateau oscillait sur les vagues, et cette forme s'approchait, précédée du bruit qui devenait de plus en plus net. L'homme fixa son regard dans cette direction et reconnut un Zodiac qui glissait sur la mer au rythme régulier de son moteur. Le bateau devint plus visible, louvoyant au milieu des récifs, se frayant un passage parmi l'écume et les algues qui s'accumulaient à l'entrée de la crique. Bientôt le moteur s'arrêta et l'homme distingua deux silhouettes assises dans le Zodiac. Celui-ci dériva lentement puis s'échoua sur le rivage en pente douce. Un homme, chaussé de grandes bottes, sauta dans l'eau, tenant une corde à la main, et s'avança sur le sable, tirant le canot pneumatique derrière lui. Il enroula la corde autour d'un rocher et se mit en devoir d'amener le bateau sur le sable où il glissa avant de s'immobiliser. Alors, l'homme aux grandes bottes revint vers l'embarcation, tendit une main que saisit une jeune femme qu'il aida ainsi à mettre le pied sur la grève.

Cette jeune femme était vêtue d'un ensemble de jean en toile bleue délavée. Elle suivit docilement celui qui lui avait pris la main et s'arrêta net lorsqu'il la lâcha devant l'homme à la camionnette qui, toujours impassible en apparence, n'avait pas bougé et se trouvait toujours assis sur son rocher.

— Salut ! dit-il d'un ton neutre qui n'exprimait ni surprise ni contentement, pas même un quelconque intérêt.

— Salut ! lui répondit l'homme à la camionnette sur le même ton.

Le nouvel arrivant s'assit sur un autre rocher, non loin de l'homme à la camionnette. Il était coiffé d'une casquette de marin et son visage était recouvert de cicatrices. Il prit une cigarette et se mit à fumer comme si de rien n'était. L'homme à la camionnette fit de même et, pendant de longues minutes, ils restèrent tous les deux silencieux.

— On m'a dit de t'amener ça, dit enfin le marin.

En prononçant ces mots, il désigna la femme qui se tenait debout sur le sable, immobile et quasi inexistante à l'endroit même où il lui avait lâché la main. Elle était jeune, avec de longs cheveux blonds qui s'éparpillaient sur ses épaules, et, ce qui surprenait le plus, c'était son regard fixe, avec des yeux qui n'exprimaient ni sentiment ni intérêt d'aucune sorte. En fait, elle ne semblait rien regarder, sinon une vision intérieure que personne n'aurait pu imaginer un seul instant.

Les deux hommes ne la regardaient même pas. Ils ne se regardaient pas non plus l'un et l'autre. Incontestablement, ils n'avaient rien à se dire. À la fin, le marin, qui avait fini sa cigarette, se leva.

— Je dois repartir, dit-il. Bonne chance !

L'autre ne répondit rien. Le marin détacha la corde et, après avoir remis le Zodiac à flot, il fit rugir le moteur et l'embarcation bondit vers le large. Bientôt, le bruit s'estompa et il n'y eut plus rien à l'horizon que le vol des mouettes hurleuses qui continuaient à tournoyer dans l'espoir de découvrir des proies faciles à atteindre. Le soleil inondait de nouveau le rivage et la mer.

L'homme demeura assis sur son rocher le temps de fumer une autre cigarette. Puis il se leva à son tour et, se dirigeant vers la camionnette, il dit à la fille :

— Viens avec moi.

Elle le suivit docilement et, sans manifester la moindre expression, après que l'homme lui eut ouvert la portière de droite, elle s'installa sur le siège. L'homme se mit lui-même au volant, mais au lieu de mettre le moteur en marche, il brancha la radio. Une musique envahit alors la cabine et déborda sur la grève par la vitre entrouverte. En entendant la musique, la fille tressaillit, se cabra même comme si elle était sous le coup d'une violente angoisse, et des gouttes de sueur surgirent sur son visage inexpressif. L'homme avait reconnu qu'il s'agissait du début de *Ainsi parlait Zarathoustra* de Richard Strauss, et il se plongea avec une certaine délectation dans ce flot d'harmonie qui grondait, grandissait, puis éclatait comme le tonnerre dans une vallée envahie par les eaux. Mais, brusquement, la musique s'arrêta et une voix de femme un peu rauque se fit entendre :

*Elle est venue, la fille de la mer,  
au gré des barques du naufrage,  
elle s'est échouée sur le rivage,  
la bouche emplie de sable amer.  
C'est à la croix Noire qu'elle ira,  
sur un cheval aux crins de flamme,  
à la croix Noire où une femme  
dans ses ténèbres la prendra.*

La voix s'interrompit et la musique reprit avec autant de violence. L'homme coupa le son, brancha le préchauffage et fit ronfler le diesel. La camionnette, patinant légèrement sur le sable humide, prit son essor et bondit dans le chemin par lequel elle était arrivée. Mais à la sortie du bois de pins, l'homme s'aperçut que le chemin était occupé par une voiture de la *Garda* placée ostensiblement en travers afin de lui barrer le passage. Il ralentit et arrêta tranquillement sa camionnette presque au ras de la voiture.

Deux hommes en uniforme surgirent alors, l'un d'eux arborant un insigne de prévôt. Il salua le conducteur et celui-ci ouvrit sa vitre toute grande.

— Pouvons-nous voir les papiers du véhicule ? demanda le prévôt.

L'homme fouilla dans la poche supérieure de son blouson et tendit au policier un étui à cartes.

— Voilà, dit-il, tout y est, y compris mon permis de conduire.

Le prévôt examina soigneusement les papiers, puis il fit le tour de la camionnette, vérifiant les plaques d'immatriculation et l'état des pneus.

— Pourriez-vous nous ouvrir les portes de l'arrière ? demanda-t-il.

L'homme coupa le moteur et se glissa à terre. Il alla ouvrir les portes de l'arrière. Le prévôt regarda l'intérieur : il n'y avait rien.

— Que transportez-vous habituellement ? reprit le prévôt.

— Ce que ma société me donne à transporter, répondit l'homme. C'est très variable. Ce peut être un simple colis à livrer rapidement à l'autre bout du pays, ou bien des meubles.

— Si je comprends bien, dit encore le prévôt, il vous arrive aussi de prendre livraison de colis humain.

Tout en parlant, il désignait de la main la passagère, toujours figée dans son mutisme et dans son immobilité.

— C'est exact, répondit calmement l'homme. Cette jeune fille a passé quelques jours sur une île, chez des amis, et on m'a demandé de la ramener à Keris.

Le prévôt n'insista pas, et tandis que l'homme refermait les portes de la camionnette, il alla à sa voiture. Là, il décrocha son téléphone et entra en communication avec son central, signalant à n'en pas douter le numéro d'immatriculation de la camionnette, la raison sociale indiquée sur la carte grise et l'identité du conducteur. Au bout de quelques instants, il reçut une réponse, raccrocha son téléphone et revint vers l'homme, les documents à la main, dans l'intention évidente de les lui rendre.

— Une simple question, dit-il. Où étiez-vous hier soir vers 21 heures ?

— Oh ! répondit froidement l'homme, ça n'est pas difficile : je quittais Saint-Judikaël où j'avais livré un colis et je rentrais sur Keris. Pourquoi cette question ?

— Ne m'en veuillez pas, reprit le prévôt. Nous recherchons une camionnette qui correspond au signalement de la vôtre, mais dont nous ignorons l'immatriculation.

— Eh bien ! dit l'homme, ce n'est sûrement pas la mienne. D'ailleurs, vous pouvez vérifier tout cela au bureau de la société. Tout est soigneusement noté, les horaires comme les itinéraires.

Le prévôt tendit les papiers à l'homme et celui-ci se hâta de les remettre dans la poche de son blouson.

— Vous pouvez aller, dit encore le prévôt. Nous allons vous dégager le passage.

Après avoir exécuté une courte manœuvre, la voiture de la *Garda* se mit à rouler lentement sur le chemin de terre. L'homme la vit tourner à droite une fois arrivée sur la route, et, tout en remettant le contact, il se plongea dans une profonde méditation. Puis, il embraya et arriva bientôt à la route. Il tourna également à droite, dans la direction de Plouarzel, et donc de Keris. Mais il se mit à rouler très doucement, observant de tous ses yeux ce qui se passait aux alentours. C'est ainsi qu'il distingua, sur la gauche, dans une sorte de clairière à demi masquée par un bouquet d'arbres, la voiture de la *Garda*. Il se mit à rire : ainsi donc, ils avaient décidé de le guetter et de le suivre pour savoir où il allait réellement. Il continua à rouler lentement et vit en effet dans son rétroviseur que la voiture des policiers était derrière lui. Il éclata de rire une nouvelle fois. Il savait que, juste avant d'arriver à Plouarzel, la route formait trois virages aveugles et que, dans celui du milieu s'ouvrait un étroit chemin qui rejoignait une autre route remontant vers le nord.

Il ralentit encore son allure, comme par prudence, en abordant les virages. Mais,

parvenu au deuxième, complètement à l'abri des regards, il tourna brusquement sur la gauche, s'engagea dans le chemin et, appuyant à fond sur l'accélérateur, il entreprit une course folle à travers les landes. Cela ne dura guère, car il déboucha bientôt sur la route qu'il connaissait. Là, sans perdre de temps, il prit la direction du nord et roula à toute allure pendant cinq bonnes minutes. Après quoi, il bifurqua sur la droite, empruntant une petite route bitumée qui serpentait au milieu des landes et des collines.

Il brancha de nouveau le poste de radio. C'était toujours la même musique lancinante de Richard Strauss qui s'empara de l'espace, mais aucune voix humaine ne vint l'interrompre. La camionnette roulait lentement, épousant les moindres détours de la route, plongeant dans des vallons étroits et émergeant tout à coup au milieu des bruyères mauves sur des landes d'où il était possible d'apercevoir le grand large. Elle traversait parfois des groupes de trois ou quatre maisons blotties dans la verdure, à l'abri des tempêtes, et un chien, réveillé de sa torpeur, se mettait à aboyer contre ce monstre rugissant qui avait osé le déranger mais qu'il était impossible de mordre sans y perdre ses dents. Elle arriva enfin près d'une chapelle dont les pierres étaient rongées par le lichen, au-dessus d'une fontaine d'où coulait paisiblement une eau cristalline qui s'en allait rejoindre un ruisseau dissimulé à travers des rangées d'aulnes aux formes tourmentées. Sur le côté gauche de la chapelle s'étendait un vaste placître planté de chênes magnifiques dont les feuilles commençaient à tomber. Sur le côté droit, un chemin empierré s'ouvrait vers le sommet de la colline. C'est dans ce chemin que l'homme s'engagea.

La pente était rude. Il rétrograda plusieurs fois et fut bientôt en première. Le chemin dépassa le clocher de la chapelle et, à partir de là, il obliquait, formant une longue spirale autour des flancs de la colline. L'homme repassa en seconde. Il conduisait calmement, le regard absent, comme s'il connaissait cet endroit depuis toujours, sûr de lui et dominant le reste du monde. Après avoir ainsi contourné le sommet, le véhicule déboucha alors sur une sorte de terre-plein dénudé que couronnait une masse d'ajoncs de grande taille, échevelés, hirsutes, agressifs et ondulant sous la poussée du vent comme un de ces océans dorés qu'on aperçoit parfois dans les rêves. Sur ce terre-plein, s'étaient étalés les vestiges d'une allée couverte. En fait, il n'y avait plus que les supports qui étaient debout, avec encore deux dalles sur la chambre funéraire. Des herbes folles jaillissaient entre les supports, et des oiseaux s'envolèrent en poussant de grands cris. En face, sur un socle de pierre grise, se dressait une croix en granit noir dont les branches semblaient déchirer le ciel, mais dont le centre recelait d'étranges gravures, ravagées par la pluie mais livrant des passages inconnus vers des domaines invisibles. L'homme immobilisa la voiture le long de la rangée de pierres et il arrêta le moteur. Il se tourna vers la fille.

— Descends ! lui dit-il sèchement.

Elle ouvrit la portière et la referma derrière elle, puis elle s'avança de quelques pas. Alors, elle se figea dans la même attitude que celle qu'elle avait observée sur la grève lorsqu'elle avait quitté le Zodiac qui l'avait amenée. L'homme était lui-même descendu de son siège et il s'était assis sur le socle de la croix. Il se mit à fumer, les yeux perdus dans le vague.

En réalité, son regard perçait l'horizon, et cet horizon était immense. Il se trouvait sur un des sommets les plus hauts de toute la région, et le vent qui frémissait autour de lui indiquait suffisamment qu'il se trouvait en un lieu privilégié autour duquel les ombres et

les lumières finissaient par se confondre dans une fantastique fusion de tous les éléments, la terre d'abord, que la roche marquait de sa profondeur, l'air que le vent faisait tournoyer et qui fouettait même le sang de la pierre, l'eau enfin, plus lointaine mais présente, le grand océan, aux vagues grises et vertes, et la mer Intérieure qu'on apercevait vers le sud, beaucoup plus calme, beaucoup plus bleue, et qui se confondait avec le ciel dans une brume de toutes les couleurs. Quant au feu, il gisait dans les yeux de l'homme, prêt à dévorer le paysage pour le transformer en étoiles filantes parcourant un ciel inexistant.

Pendant ce temps, la fille, qui ne regardait rien, était restée à la même place, sa chevelure flottant dans le vent, ses bras rigides, pendus le long de son corps, les doigts écartés. Non, elle ne voyait rien et ne savait pas ce qui se passait. L'homme regarda le renflement de ses fesses légèrement cambrées et pensa qu'il devait être agréable de s'y vautrer en imaginant faire l'amour avec une de ces femmes translucides qu'on aperçoit parfois sur les rochers des îles du nord du monde. Il avait terminé sa cigarette, mais avant de jeter ce qu'il en restait, il en alluma une autre et se remit à fumer nerveusement.

Il en était à la troisième quand il entendit le bruit d'un moteur qui peinait sur le chemin. Le bruit grandit et, bientôt, une voiture noire apparut sur le terre-plein qui constituait le sommet de la colline. La voiture s'arrêta près de la camionnette et le bruit cessa. Une femme ouvrit la portière, se glissa le long des tôles et se déploya dans la lumière du soleil.

Cette femme était intensément belle. Ses cheveux, très noirs, étaient tirés en arrière et retenus par un petit peigne d'écaille étincelant. Son visage, soigneusement entretenu, mettait en relief la pureté de ses traits et l'harmonie entre les couleurs de ses joues et de ses lèvres. Ses yeux étaient profonds, lumineux, d'un bleu que l'éclat sombre de ses cils et de ses sourcils rendait encore plus dense et plus étrange. De longues boucles d'oreilles en cuivre pendaient de chaque côté de ses joues. Son cou était dissimulé dans un foulard de soie écru qui retombait dans l'échancrure du corsage, faisant mieux apparaître le creux qui annonçait la naissance de ses seins. Elle portait une jupe de cuir noir qui lui arrivait aux genoux et ses jambes, longues et fines, revêtues de bas noirs, semblaient la faire glisser sur le sol. Et, dès qu'elle fut devant elle, la fille qui, jusque-là, s'était tenue immobile, debout et raide, se mit à genoux et se prosterna dans une attitude de vénération absolue. La femme la regarda avec un air de mépris et lui lança un violent coup de pied qui la projeta sur le sol.

— Va m'attendre dans ma voiture ! s'écria la femme d'une voix rauque et méchante.

La fille se releva et, sans dire un mot, elle se dirigea vers la voiture noire où elle s'installa sur le siège du passager. La femme souriait d'un air de triomphe et de satisfaction. Elle fit quelques pas et se planta devant l'homme qui, toujours assis sur le socle de la croix, n'avait pas bougé et continuait de fumer. Arrivée là, elle le toisa avec arrogance. L'homme la regarda avec une feinte indifférence, sans rien dire. Quand sa cigarette fut presque entièrement consumée, il la jeta violemment contre la terre et, regardant la femme droit dans les yeux, il dit :

— Eh bien, Moïra ! qu'est-ce que tu attends pour me flanquer un coup de pied à moi aussi ?

Les muscles de la femme qu'il avait appelée Moïra se raidirent et son visage se durcit.

Ses yeux cherchèrent ceux de l'homme, mais elle ne parvint pas à les fixer. Il regardait les touffes d'herbes entre les jambes de celle qui le dominait de toute sa hauteur. De là, son regard remonta lentement le long de ses jambes jusqu'aux limites de la jupe. Il savait que Moïra ne portait jamais de culotte et il imagina un instant l'ouverture béante de son sexe perdu dans une forêt que la noirceur et l'obscurité rendaient encore plus mystérieuse et tentante.

— Tu mériterais bien pire qu'un coup de pied ! s'écria-t-elle.

— Vraiment ? répondit l'homme avec une ironie qu'il ne chercha pas à dissimuler.

Il la vit serrer les poings. Il savait qu'elle pourrait le frapper, mais qu'elle ne le ferait pas. Il leva les yeux à la recherche des siens.

— Je n'aime pas ce qui s'est passé hier soir, dit-elle d'un ton sec.

Il souffla de la fumée par le nez, mais son visage ne bougea pas. Il était devenu totalement inexpressif, comme figé dans la pierre.

— Et moi, répondit-il, je n'aime pas ce qui s'est passé ce matin.

Il sentit qu'elle frémissait, sans doute d'une rage contenue à grand-peine. Leurs regards se firent plus intenses, sans ménagement, et ils se pénétrèrent mutuellement avec une sorte de voracité, comme si l'un et l'autre guettaient le moment propice pour se dévorer.

— Si c'est le sort de la petite conne avec laquelle tu te promenais dans les rues qui t'intéresse, dit Moïra, sache quelle est vivante.

— Peut-être, reprit l'homme, mais à quelle condition ?

— Cela ne te concerne pas. De toute façon, tu n'as pas à discuter.

— D'accord, dit l'homme. Alors, cessons de discuter.

Ils continuèrent à se défier en silence. L'homme fut presque sur le point de sourire, car il pensa tout à coup quelle ne pouvait rien contre lui. Mais ce sourire ne se manifesta pas ; immédiatement après, il réfléchit que lui-même ne pouvait rien contre elle. Ils étaient deux comètes flamboyantes jetées au hasard dans les espaces infinis, mais si elles se cherchaient, elles ne pouvaient se rencontrer qu'en éclatant l'une dans l'autre. La tension devint si insupportable que l'homme sentit qu'il allait bientôt bondir sur ses pieds et attaquer Moïra. Mais que lui ferait-il ? Il la renverserait sur le sol afin de lui démontrer qu'il était quand même le plus fort et elle devrait s'avouer vaincue. Mais il savait qu'une femme telle que Moïra ne pourrait jamais avouer ses faiblesses. Alors l'amertume le gagna et l'angoisse recommença à mordre sa poitrine. Il prit une autre cigarette et l'alluma, répandant autour de lui quelques petits nuages de fumée qui se perdirent dans le vent.

— Il me semble, reprit Moïra, que tu oublies certaines choses élémentaires.

— Lesquelles ? répondit l'homme d'un ton qu'il s'efforça de rendre moqueur.

— Tu disposes de certains pouvoirs, dit Moïra, c'est vrai, et tu en as même plus que les autres. Le malheur, c'est que tu ne les as pas tous.

L'homme éclata de rire.

— Mais toi non plus ! s'écria-t-il. Tu n'as pas tous les pouvoirs. Je connais tes limites et je sais très bien jusqu'où je peux aller.

— Tais-toi ! je ne supporte plus tes insolences !

— Je ne demande pas mieux. Cela me fatigue de parler.

Ils recommencèrent à se défier en silence. À la fin, ce fut Moïra qui abandonna le combat. Elle se retourna sans dire un mot et revint à sa voiture. Avant de s'y engouffrer, elle lui jeta un dernier regard, puis elle se mit au volant, fit ronfler rageusement le moteur de la voiture, et bientôt l'homme se retrouva seul sur le terre-plein qui couronnait la colline, toujours assis sur le socle de la croix Noire.

Quand il n'entendit plus le bruit de la voiture de Moïra, il se releva, fit quelques mouvements pour assouplir ses membres engourdis, saisit un caillou et le lança en direction de l'allée couverte. Le caillou rebondit sur l'une des dalles qui restaient en place en produisant un bruit qui ressemblait à celui d'une cloche heurtée par un oiseau égaré. Il alla vers le monument et posa sa main sur l'un des supports comme s'il voulait s'imprégner de la force qui en émanait. Enfin, très lentement, il se remit à sa place au volant de la camionnette. Là, il consulta la montre du tableau de bord et réfléchit quelques instants. Enfin, il se décida et fit ronfler le moteur. Il redescendit le chemin jusqu'à la chapelle, mais, au lieu de reprendre la petite route qu'il avait empruntée, il continua plus loin vers l'est et déboucha sur la grande route qui menait de Keris à Kermerzhin. Avant de s'y engager, il regarda prudemment aux alentours pour voir s'il apercevait la voiture de Moïra, à moins que ce ne fût celle du prévôt de Plouarzel. Il n'observa rien qui lui parût suspect. Alors, il prit la direction de Keris et, appuyant férocement sur l'accélérateur, il roula à une folle allure jusqu'aux remparts de la ville.

Avant de les franchir, il ralentit et, peu après, il se retrouva sur le rond-point où, la veille au soir, la femme s'était glissée hors de la camionnette et s'était enfuie dans une rue perdue dans l'ombre. Il s'arrêta à l'angle de cette rue et resta un long moment plongé dans une méditation qui devait être douloureuse, car son visage s'était crispé et quelques larmes jaillirent de ses yeux. Il se ressaisit pourtant et, après avoir embrayé, il lança la camionnette en avant.

C'était l'heure où la circulation commençait à devenir très dense en ce début d'après-midi. Comme il y avait des encombrements à chaque carrefour, il mit beaucoup de temps à descendre une partie de la Rabine. Alors, comprenant que la vieille ville était saturée, il s'engagea dans une rue perpendiculaire qui le mena rapidement jusqu'au boulevard circulaire. Une fois là, il n'eut plus qu'à suivre le front de mer et atteignit sans trop de peine la gare centrale. Mais un autre problème se posa à lui, car il n'y avait plus de place disponible sur le parking. De guerre lasse, après avoir accompli plusieurs tours, il abandonna la camionnette juste en face de l'entrée principale, et, sans prendre le soin de fermer les portières, il se précipita dans la salle des pas perdus, la traversa rapidement et s'arrêta en haut de l'escalier par lequel s'effectuait l'arrivée des voyageurs.

Une fois là, il choisit un emplacement qui lui permettait de surveiller l'ensemble de l'escalier et il s'appuya tranquillement le dos contre une colonne. Il savait que la navette de l'aéroport n'allait pas tarder à pénétrer en gare. Effectivement, quelques minutes plus

tard, il entendit le bruit d'un train qui s'arrêtait en bas, et bientôt, une foule de voyageurs commença à gravir l'escalier. Parmi eux, il remarqua une jeune femme blonde, revêtue d'un uniforme d'hôtesse, d'un gris-bleu caractéristique, et coiffée d'un calot de même couleur. Au moment où elle parvenait à son niveau, il s'avança vers elle. Elle le vit, se mit à sourire et se précipita dans sa direction. Elle se blottit contre lui et l'embrassa avec fougue.

— Je suis heureuse que tu sois venu me chercher ! dit-elle. Je ne m'y attendais pas.

— Tu sais bien, Arianrod, répondit l'homme, qu'avec moi il faut s'attendre à tout !

Celle qu'il avait appelée Arianrod se mit à rire. Elle le prit par la main et tous deux sortirent de la gare. Il l'emmena vers la camionnette et elle s'installa à côté de lui. Il remit le moteur en marche et sortit de l'enclos, s'engageant de nouveau sur le boulevard circulaire. Mais le trajet fut de courte durée. Bientôt, il obliqua sur sa droite dans une rue tranquille et y chercha un emplacement pour garer la camionnette. Il n'en trouva pas et dut revenir en arrière, et ce fut sur le boulevard qu'il put enfin arrêter le véhicule. Alors, ils descendirent et, toujours la main dans la main, ils suivirent le trottoir qui les ramena bientôt dans la rue où il avait tenté de trouver une place. Ils pénétrèrent dans un immeuble de pierre grise. Dans le couloir, la jeune femme sortit un trousseau de clés, ouvrit une boîte à lettres et en retira une pile de papiers qu'elle ne regarda même pas. Ils montèrent ensuite un escalier et s'arrêtèrent au troisième étage. Ils entrèrent dans un petit studio bien en ordre, dont la fenêtre donnait sur une cour plantée d'arbres aux feuilles jaunissantes.

Jusqu'alors, ni l'un ni l'autre n'avaient échangé de paroles. Arianrod avait l'air fatiguée, mais elle semblait heureuse de la présence de l'homme. Elle ôta sa veste et la rangea sur le dossier d'une chaise. Lui, il alla vers la fenêtre et regarda au dehors. Des nuages arrivaient par l'ouest et assombrissaient le ciel.

— Au lieu de rester planté là, lui dit la jeune femme, sers-nous du whiskey. J'ai besoin d'un remontant, j'ai eu une semaine très chargée. Tu ne peux pas t'imaginer combien c'est épuisant d'enchaîner vol sur vol. Heureusement, j'ai plusieurs jours de repos, et je n'ai pas envie de t'ennuyer avec tout cela.

Il alla vers un bahut qu'il ouvrit. Il en sortit une bouteille et deux verres. Il versa une bonne rasade d'alcool dans les verres. Arianrod s'était isolée un instant dans la salle d'eau contiguë et elle réapparut sans sa jupe et sans son chemisier, en caraco, porte-jarretelles et bas, le tout de couleur noire. L'homme lui jeta un regard admiratif, il la trouvait pour le moins désirable. Il lui tendit un verre. Elle s'assit sur le divan et lui-même prit place en face, dans un fauteuil de velours rouge. Ils burent, elle très lentement, les paupières à demi fermées, dans une attitude de détente absolue qui ressemblait à de l'abandon, lui avalant tout le contenu du verre presque d'un seul coup. Il se releva et alla se servir de nouveau, mais, cette fois, il se mit à boire par petites gorgées après avoir allumé une cigarette.

— Sais-tu ce que nous devrions faire ? dit alors Arianrod. Aller passer deux ou trois jours dans la montagne, en un endroit tranquille, et ne plus penser à rien...

L'homme reposa son verre sur une petite table et fronça les sourcils. Il parut soudain embarrassé, comme si cela lui coûtait de répondre. Arianrod l'observa attentivement et ne fut pas longue à comprendre sa muette réponse.

— Très bien, dit-elle, je me ferai une raison. Pour une fois que j'avais du temps devant moi, c'est toi qui n'es pas libre.

Elle avait parlé d'une voix très triste. Elle avait l'habitude de passer toute seule les rares moments de détente dont elle bénéficiait, mais, cette fois, elle était déçue, elle s'était fait une joie d'aller tout oublier en compagnie de cet homme impossible, qui surgissait de temps à autre dans sa vie aux moments les plus imprévus et les plus insolites pour disparaître peu après, mais quelle ne pouvait s'empêcher d'aimer de tout son être. Et pourtant, que de mystère dans cette figure ravagée, que d'angoisse dans son regard, que d'incertitude dans son comportement... Il lui avait demandé de ne jamais poser de questions sur ses activités, et elle obéissait : elle ne demandait rien quand il décidait brusquement de partir et qu'elle le voyait parfois se perdre dans la nuit au volant de sa camionnette. Mais elle en souffrait, et ce jour-là plus que tout autre, semblait-il.

L'homme devina parfaitement ce qui assombrissait ainsi l'esprit d'Arianrod et il se sentit très mal à l'aise. Il se leva et alla s'asseoir sur le divan à côté de la jeune femme. Celle-ci, sans rien dire, se blottit dans ses bras pour y chercher un refuge contre la tempête qui l'envahissait. De sa main droite, il caressa doucement son épaule dénudée. Sa chaleur tenta de pénétrer la fraîcheur de sa peau, mais ce fut toute l'intensité du désir d'Arianrod qui ravagea son propre corps. Il atteignit bientôt un point de non-retour absolu et il se coucha sur elle, en proie à un orage qui n'avait cessé de s'amplifier depuis la veille au soir et où se mêlaient la figure tragique d'Anne, la silhouette mince et puérile, mais perverse, de la gamine rencontrée sur la Rabine et les cuisses de Moïra dissimulées dans l'ombre violente que suscitait sa jupe lorsqu'elle était debout devant lui. Mais, en ce moment, c'était Arianrod qui se trouvait là contre lui, le corps frémissant de toutes ses attentes déçues. Il ne put que s'engloutir en elle afin de se perdre à jamais comme une épave qui tourbillonne au gré des courants sous-marins.

Ils finirent par s'abattre dans une torpeur embuée, l'un à côté de l'autre, reprenant lentement leur respiration au rythme de la pénombre qui s'infiltrait dans la pièce. Les nuages étaient très bas et il n'y avait plus aucune trace de soleil. Arianrod se leva la première et, après un court passage dans la salle d'eau, elle prit le verre de whiskey qu'elle n'avait pas terminé et revint s'asseoir près de l'homme. Celui-ci, plongé dans une rêverie où les images défilaient sans suite, l'observait à travers ses paupières mi-closes. Il était devenu indifférent, se demandant pourquoi il était là et surtout avec qui il se trouvait. C'était toujours la même chose à chaque fois qu'il avait fait l'amour. Il aurait voulu s'enfuir et s'en aller courir dans le vent en hurlant comme un démon qu'on vient d'asperger d'eau bénite, et seule l'appréhension de se voir accuser d'égoïsme le retenait. Pourtant, Arianrod était belle, très douce, affectueuse, délicate, et il aimait le velouté de son ventre, la douce épaisseur de sa toison pubienne, la fermeté de ses seins, et surtout l'odeur de son corps qui lui rappelait des sensations d'autrefois, quand son jeune corps était en proie à des émois dont il ignorait encore les causes et les effets. Et brusquement, le voile de sa mémoire se déchira comme le voile du temple de Jérusalem au moment de la mort du Christ et les images qui se succédaient au gré des houles émergèrent du plus profond de la mer avec une incroyable précision, les images de sa première rencontre avec Arianrod.

Il roule à travers la nuit sur la route qui va de Saint-Trémeur à Keris. C'est une nuit de

pleine lune, et la lumière des phares se distingue à peine de celle qui tombe du ciel et qui frappe violemment les prés et les bois qu'il traverse. Il est très tard, sans doute deux heures du matin, et il se sent oppressé par une irrésistible envie de boire. Mais tout est vide dans les villages. Il sait qu'il ne trouvera aucune taverne encore ouverte sur cette route. La seule solution, s'il veut absolument boire un verre d'alcool, c'est de gagner l'aéroport qui est situé à peu près à mi-chemin entre Saint-Trémeur et Keris, sur un grand plateau désolé qui s'ouvre sur la mer Intérieure. Là, le bar reste ouvert toute la nuit pour l'usage des voyageurs attardés ou en avance et pour celui des employés de l'aéroport qui font la pause. Il décide donc de bifurquer et il emprunte une petite route qui rejoint la voie express. Cela ne le retardera guère, et de toute façon, personne ne l'attend à Keris, il est libre, libre comme les oiseaux de nuit dont le vol lourd traverse parfois la route devant lui, à l'abri du faisceau aveuglant des phares.

Le parking n'est guère encombré à cette heure de la nuit. L'homme s'arrête le plus près possible de l'entrée, il descend de son véhicule et gagne rapidement le bar. Là aussi, il y a de la place. Il s'assoit sur un tabouret et commande un whiskey sans glace au barman. Puis il en boit une grande gorgée et se sent tout à coup réconforté, prêt à repartir pour de folles randonnées sous la lune.

Non loin de lui, assises également sur des tabourets, il y a deux femmes qui boivent un café. Ce sont deux hôtesse de l'air bien reconnaissables à leur uniforme gris-bleu. L'une est blonde et l'autre rousse. La blonde lui tourne le dos et parle à sa voisine dont le visage est couvert de taches de rousseur qui lui donne une allure de petite fille qui n'a pas grandi. Mais, curieusement, c'est l'autre qui l'intéresse, celle dont il ne voit pas la figure. Il regarde son dos, puis sa croupe, et il devine ses jambes croisées. D'étranges pensées viennent alors s'infiltrer au travers de sa vision, des pensées qui superposent le temps et l'espace et les confondent dans un univers chaotique de sensations éparses et diffuses.

C'était pendant la guerre, alors qu'il n'était qu'un timide adolescent qui rougissait chaque fois qu'une jeune et jolie femme lui adressait la parole. Il se souvient bien de tout cela. Le pays était occupé par une armée ennemie, et, dans cette armée d'occupation, il y avait des *soldâtes*, comme il disait, des auxiliaires féminines qui portaient un uniforme gris, ce qui justifiait parfaitement l'expression de *souris grises* dont on les qualifiait. Il les voit encore dans sa mémoire déambuler devant lui, leurs formes moulées dans le tissu souple de leurs vestes et de leurs jupes. C'est toujours ce que l'œil ne voit pas qui est intéressant et il s'efforçait alors d'imaginer ce qu'il y avait en dessous. Il se projetait dans une sorte de réduit obscur en compagnie de l'une de ces femmes et il la déshabillait lentement jusqu'à découvrir le mystère de la féminité. Cela lui avait procuré tant d'émois qu'il en est encore tout troublé et qu'il ne peut oublier la délicieuse langueur qui s'emparait de lui pendant ces secrètes mais honteuses évocations.

Or, c'est cette même délectation qui l'inonde cette nuit lorsqu'il regarde l'hôtesse blonde qui lui tourne le dos. Est-elle belle ? Peu lui importe. Elle n'est pas en gris, fort heureusement, mais en gris-bleu, et ce n'est pas une *soldate*, mais le passé et le présent ne font qu'un en lui. Un désir violent l'envahit de caresser le dos de cette femme et de sentir ses muscles frémir de plaisir sous ses doigts. Alors, elle se retournerait et il commencerait à explorer les moindres parties de son corps sous les vêtements, sans s'arrêter, mais très lentement, jusqu'à l'ultime découverte, celle dans laquelle on se perd pour ne plus jamais

en sortir. Il avale son reste de whiskey et en commande un autre.

À ce moment, l'hôtesse rousse se déhanche, quitte son tabouret et se laisse glisser à terre. Elle est plus grande qu'il ne le pensait.

— Bon, dit-elle, il faut que j'y aille. Je reprends mon service sur le vol de quatre heures. Et toi, tu rentres à Keris ?

— Je voudrais bien, répond la blonde, mais il n'y a plus de navette et je ne sais pas si je trouverai un taxi à cette heure-ci.

Les deux femmes s'embrassent et la rousse s'éloigne d'un bon pas, faisant valser son sac autour de ses hanches.

— Si vous me permettez d'intervenir, dit l'homme tout à coup, je vous signale que je remonte sur Keris. Si vous voulez en profiter...

Elle virevolte sur son tabouret et se présente de face. Elle le regarde, et, par ce regard, sans savoir pourquoi, il comprend qu'il couchera avec elle. Ce sont là des choses qui ne s'expliquent pas, mais qui se sentent confusément. Elle sourit. Il la trouve très belle.

— C'est vraiment gentil, dit-elle. J'accepte bien volontiers.

— Mais, reprend-il, je dois vous avertir que je suis en camionnette et non pas en voiture.

— Aucune importance pourvu qu'elle roule ! s'exclame-t-elle en riant.

Il termine son verre, paie le barman et invite la jeune femme à le suivre. Elle est de taille moyenne et elle marche avec élégance sur ses hauts talons. Ils quittent le bar et s'en vont vers la camionnette. Il ouvre la portière du côté passager.

— Voilà mon carrosse ! dit-il en souriant.

Elle prend place et l'homme s'installe lui-même à son volant. Il met le contact, attend le temps du préchauffage et lance le diesel. La camionnette s'ébranle, sort de l'aire réservée au stationnement et s'engage sur la route directe qui mène à Keris. Une fois franchies les limites de l'aéroport, la lumière de la lune prend le relais de l'éclairage électrique et envahit la cabine. Il jette un coup d'œil sur la jeune femme, se demandant si elle n'a pas été effrayée par ses cicatrices. Il la voit au milieu d'un halo, le visage détendu, son calot retombant légèrement sur son front, ce qui dégage l'arrière de sa tête et met en relief le chignon grâce auquel elle a rassemblé une chevelure qui doit être abondante.

— Puis-je savoir votre prénom ? demande-t-il.

— Arianrod, répond-elle. C'est dur à porter.

— Je ne pense pas, dit l'homme, surtout en cette nuit de pleine lune. Vous êtes vraiment un *cercle d'argent* ! Vous méritez votre nom.

La jeune femme le regarde avec un étonnement qui se double d'une certaine admiration.

— Ah ! s'exclame-t-elle, c'est bien la première fois que quelqu'un fait allusion à ce que signifie mon nom !

— On peut passer son temps sur les routes en pensant à toutes sortes de choses, y compris à des problèmes d’onomastique.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Cela se voit. Je conduis une camionnette pour livrer ce qu’on me donne à livrer dans tous les coins et recoins du pays. Je suppose que pour vous, c’est un peu pareil, sauf que vous accompagnez des voyageurs et non des paquets.

— Oui, c’est vrai. Je suis sur les lignes internationales et je me retrouve du jour au lendemain à chaque extrémité de la terre.

— Nous sommes donc deux astres errants dans l’univers, vous et moi, dit l’homme en riant. Êtes-vous mariée ?

Le visage de la jeune femme se crispe et il remarque qu’elle serre les poings.

— Je l’ai été, répond-elle. Mais comme c’est une triste histoire et qu’elle n’intéresse personne d’autre que moi, il vaut mieux ne pas en parler. Et vous ?

— Pour moi aussi, c’est une triste histoire. Il est donc préférable de ne pas en parler, c’est vous qui le dites, et je crois que vous avez raison.

Ils se réfugient l’un et l’autre dans le silence. La route est déserte et la camionnette roule à toute allure vers le nord. L’homme est troublé par la présence de cette femme. Il émane d’elle quelques traces tenaces d’un parfum de bonne qualité qui a mis toute la journée à s’évaporer, mais surtout son odeur à elle, l’odeur de la sueur que, malgré les onguents dont elle a dû s’enduire, son corps a sécrétée pendant de longues heures dans l’air pressurisé de l’intérieur des avions. Cette odeur est discrète, mais elle est réelle, insinuante, étrangement subtile, et elle fait basculer l’homme dans des vagues que le vent fait enfler au fur et à mesure que le temps s’écoule et que la tempête surgit de l’horizon. Il voudrait que cela n’ait plus de fin et que ce voyage sous la lune puisse aboutir dans les plus lointaines constellations.

Une fois dans la ville de Keris, c’est elle qui le guide. Ils aboutissent dans une rue tranquille et la jeune femme lui montre l’immeuble dans lequel elle habite. Il y a une place pour stationner immédiatement après. L’homme se gare, éteint ses lumières et coupe le contact. Il attend.

— Montez avec moi, dit-elle. Je vais vous faire un café.

— Je ne demande pas mieux, murmure-t-il d’une voix étouffée.

Il gravit les marches de l’escalier immédiatement derrière elle, dans le sillage de cette odeur qui le hante et sans plus penser à rien d’autre qu’à s’enfouir au fond de la tempête. Elle ouvre une porte, elle le fait entrer dans son studio. Elle enlève sa veste. Elle va jusqu’à la petite cuisine. Elle sort deux tasses et manipule son appareil à café.

C’est alors qu’il s’approche d’elle. Elle est de dos, mais elle sent qu’il est là, présent contre elle. Elle se retourne. Il la prend dans ses bras. Elle se colle à lui. Leurs lèvres se rejoignent. À quoi bon parler. La main de l’homme caresse la joue de la femme, puis sa nuque. Elle parvient au chignon. Il le dénoue et un flot de cheveux blonds s’écoule dans son dos. Elle ne résiste pas, bien au contraire. Elle attendait ce moment privilégié entre

tous.

Ils sont trop à l'étroit dans la petite cuisine. L'homme ramène la jeune femme au milieu du studio et là, il commence à déboutonner son corsage, puis il l'enlève et le jette sur un fauteuil. Il dégrafe alors son soutien-gorge, libère ses seins, s'attaque à la fermeture Éclair de sa jupe, la fait glisser le long de ses jambes. Ils vacillent tous les deux, emportés par le souffle de cette tempête qui les guettait depuis si longtemps. Il n'en faut pas plus pour tout oublier.

Ce n'est qu'au matin qu'Arianrod prépare le café. Il est allongé sur le lit et elle est nue devant lui. Elle lui présente une tasse fumante. Elle sourit. Elle est heureuse.

L'homme ouvrit les yeux et se redressa. L'obscurité commençait à envahir le studio. Arianrod était assise auprès de lui et lui caressait doucement les cheveux.

— J'ai dû m'endormir, balbutia-t-il.

— Oui, répondit-elle, et je te regardais. Tu étais beau dans ton sommeil. Tu ressemblais à un enfant qui vient de téter sa mère et qui retourne au pays des fées. J'aimerais tant vivre avec toi et te bercer ainsi toutes les nuits...

— Tu t'en lasserai bien vite, dit-il avec amertume.

Elle le regarda tendrement, mais il évita ses yeux. Il se releva, se rhabilla et enfila son blouson.

— Il est tard, dit-il, il faut que je m'en aille.

— Tu ne restes même pas dîner avec moi ? demanda Arianrod.

— Je ne peux pas.

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui. Elle se blottit dans le creux de son épaule, comme si elle voulait se fondre dans sa chair et partir avec lui dans la nuit des temps. Il ne la repoussa pas, attendit quelques instants, et, très doucement, il se dégagea.

— J'essaierai de revenir dimanche ou lundi, dit-il.

Il alla vers la porte. Ils échangèrent un dernier baiser et l'homme descendit l'escalier. Dehors, le vent frais le fit frissonner. Il mit les mains dans les poches de son blouson et suivit le trottoir jusqu'au boulevard circulaire. Avant d'arriver à sa camionnette, il chercha ses clés et se souvint qu'il n'avait pas fermé les portières. Il haussa les épaules : il n'y avait rien à voler dans sa camionnette.

Il y avait pourtant quelqu'un à l'intérieur, sur le siège du passager. Il se mit à sa place et ne regarda même pas qui se trouvait là. Il savait que c'était Anne.

*La nuit, les routes qui s'écartent de Keris charrient les mauvais rêves accumulés pendant le jour. L'ombre envahit lentement la ville. Ce sera bientôt la lune noire et rien ne pourra plus guider les voyageurs égarés sur les landes et les rivages. C'est encore le vendredi 6 septembre, et il est un peu plus de dix-neuf heures.*

L'homme brancha le poste de radio, mais aucun son ne sortit du haut-parleur. La circulation devenait moins dense sur le boulevard et, dans le ciel, les nuages sombres qui masquaient le soleil couchant renvoyaient vers les toits des maisons les lumières que la ville lançait comme autant d'appels de détresse.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-il.

— Pourquoi le ciel est-il si noir, ce soir ? répondit Anne.

Un tourbillon de vent vint heurter les vitres de la camionnette et les fit vibrer comme les cordes d'un violon lorsqu'on les effleure avec les doigts. L'homme se tourna vers Anne. Elle était blottie contre la portière dans une attitude qui révélait son désarroi et aussi sa peur. Ses cheveux étaient dans le plus complet désordre et ses vêtements fripés offraient un aspect lamentable. Ses mains étaient crispées sur son sac quelle tenait sur ses genoux. L'homme la sentit prête à ouvrir la portière et à s'enfuir en hurlant.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il encore.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je passais par là et j'ai reconnu votre camionnette. Alors, j'y suis montée et je vous ai attendu.

À ce moment, une voix féminine très rauque surgit du haut-parleur :

*Les barques tournent sur les vagues,*

*les barques longent les récifs,*

*les barques rêvent dans la nuit,*

*elles ne savent plus où elles vont,*

*ni quels pilotes les dirigent...*

Anne avait sursauté.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-elle.

— Rien, dit l'homme.

Et il coupa le son. Le silence qui suivit devint intolérable. L'homme avait envie de lui poser des questions, mais il se taisait. Anne avait envie de parler, mais les mots qu'elle accumulait ne parvenaient pas à s'exprimer. Elle secouait la tête comme si elle voulait nier ce qui l'étouffait, et, si sa bouche s'ouvrit plusieurs fois, ce fut pour exhaler une sorte de sanglot. À la fin, l'homme se décida.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Étant donné les circonstances, et quelque déraisonnable qu'elle fût, cette réponse en valait bien une autre. L'homme mit le contact.

— Bon, dit-il, je vous ramène chez vous.

— Non ! cria-t-elle d'un ton désespéré.

— Comme vous voudrez, reprit-il. Alors, puisque vous vous êtes reposée, puisque vous m'avez vu, laissez-moi tranquille et descendez.

Il l'avait vue peu de temps auparavant prête à bondir au-dehors et à s'enfuir, mais il sentit qu'elle tentait maintenant de s'accrocher au siège et qu'elle lutterait avec la plus grande énergie pour y rester.

— Où voulez-vous que j'aille ? murmura-t-elle.

Il haussa les épaules et pianota des doigts sur le volant.

— Ce n'est pas à moi d'en décider, dit-il. Je ne peux que vous donner un conseil : rentrez chez vous, couchez-vous, et, après une bonne nuit de sommeil, tout ira bien.

— C'est que, dit Anne avec hésitation, je n'ai pas de chez moi.

— Eh bien, prenez une chambre d'hôtel.

— Je n'ai pas d'argent.

L'homme fouilla dans la poche intérieure de son blouson et en sortit une liasse de billets. Anne fit un geste de refus.

— Non. Je ne suis pas venue mendier.

— Alors ! s'écria-t-il avec colère, que signifie cette comédie ? Cessez de me prendre pour un imbécile et dites-moi ce que vous avez dans la tête !

Le ton de sa voix était rude, mauvais même. Anne enfouit son visage dans ses mains et se mit à sangloter. L'homme la laissa pleurer. Quand elle se fut un peu calmée, elle essuya ses larmes du revers de ses mains et se redressa.

— Je vous demande pardon, dit-elle d'une voix étouffée. Je me conduis comme une sottise, mais je suis si désemparée que je ne sais plus très bien ce que je dis et ce que je fais. J'ai erré toute la nuit et toute la journée dans les rues de Keris, avec le vague espoir de vous rencontrer. Et quand j'ai reconnu votre camionnette, je n'ai pas pu m'empêcher d'y monter, d'autant plus que vous l'aviez laissée ouverte.

— Mais pourquoi vouloir ainsi me rencontrer ?

Elle le regarda avec une sorte de tendresse, et il en fut bouleversé.

— J'avais besoin de parler à quelqu'un, besoin d'être à côté de quelqu'un. Et vous êtes le seul homme qui, depuis bien longtemps, ne m'ait pas regardée avec désir ou mépris. C'est atroce d'être seule, surtout au milieu d'une foule.

Elle avait un air lamentable. L'homme crut qu'elle allait se remettre à pleurer, mais elle se secoua, rejeta ses cheveux en arrière. Cette chevelure tremblait comme si toutes les brumes de la mer s'étaient abattues sur sa tête, y imprégnant leur froide humidité. Une épave, c'était une épave rejetée par les flots, ou peut-être une fille de la mer venue

s'échouer sur le rivage, les yeux encore éblouis par les grandes avalanches de cristal qui inondent de lumière les palais des domaines sous-marins. Elle le regarda droit dans les yeux.

— Emmenez-moi avec vous ! dit-elle d'une voix ferme.

— Où donc ? répondit-il sans laisser paraître le moindre sentiment.

— Où vous irez. N'importe où, cela ne m'importe pas. Je veux partir avec vous.

Il éclata d'un rire sonore qui lui fit mal aux oreilles.

— Je n'ai jamais rien entendu de plus stupide, dit-il. Assurément vous êtes complètement folle. Vous ne me connaissez même pas, et vous voulez que je vous emmène n'importe où. Mais vous ne vous rendez même pas compte du ridicule de vos paroles. Je ne suis attaché à rien. Je n'ai pas de maison. Je n'ai ni jour, ni nuit, ni heure qui ne soit vraiment à moi. Je passe mon temps à rouler sur les routes, la nuit de préférence, parce que j'aime la nuit et tous ses mystères. Oui, j'aime l'ombre, je m'y complais parce que l'on peut ainsi échapper aux regards de ceux qui se permettent de juger le comportement des autres, ceux qui décident de notre vie, de notre destin, de nos joies et de nos peines, ceux qui s'arrogent le droit d'être la conscience du monde. Quelle horreur ! Et ces gens-là ne cessent de me harceler, ne cessent de me guetter au détour du plus petit chemin que j'emprunte. Alors, je m'enfuis, je me précipite dans la nuit, je roule sur des routes qui ne mènent nulle part parce que je n'ai aucun désir d'aboutir en un endroit qui me servirait de prison. Vous voyez bien que je ne peux rien pour vous.

— Vous vous trompez. Vous pouvez tout pour moi. J'en suis arrivée à un point où je ne pourrais plus rester nulle part sans être assaillie par des créatures de cauchemar qui me poursuivent chaque minute de ma vie. Il faut que je m'en aille, le plus vite possible, et n'importe où !

Sa main se posa sur le poignet de l'homme et ses doigts le pressèrent avec une force terrible. Elle se fit suppliante.

— Je vous en prie ! emmenez-moi avec vous !

— Pour être poursuivi moi aussi par vos créatures de cauchemar ? Merci bien ! il y a déjà assez de monstres dans mes propres rêves !

— Et si vos monstres et les miens luttèrent les uns contre les autres, ne pensez-vous pas qu'ils nous laisseraient en paix ?

L'homme s'enferma dans un long mutisme. Anne le regardait avec une émotion qu'elle ne pouvait expliquer. Il avait l'air aussi perdu qu'elle-même dans la pénombre où ils commençaient à s'enfouir. Elle avait pris conscience qu'il n'y avait plus de phares pour les guider à travers les récifs qui les séparaient encore du port. Elle ne voyait plus rien. Elle ne savait pas qui était cet homme au visage ravagé par des cicatrices de brûlures, mais elle sentait, sans pouvoir l'expliquer, que quelque chose le liait à elle. Était-ce l'angoisse qui l'avait ainsi jetée contre lui dans cette nuit mauvaise qui se préparait ? Mais quelle angoisse ? Celle de se retrouver seule à tout jamais dans un univers délabré où les êtres vivants se déchiraient les uns et les autres pour tenter d'échapper à la mort ? Elle essayait de discerner ce qui se cachait derrière les traits de son visage meurtri, mais la lumière du

soleil de midi n'aurait pas suffi à lever le voile qui masquait son âme. D'ailleurs, n'avait-il pas dit qu'il aimait l'ombre ? Peut-être était-ce un de ces êtres surgis du passé et qui rôdent, sans qu'on puisse les remarquer, dans le monde des apparences présentes... La veille au soir, quand elle avait pris place auprès de lui dans la camionnette, elle s'était tout de suite sentie rassurée, délivrée d'un poids terrible, prête à s'élancer de nouveau vers une aube fraîche et vivifiante. Et, lorsque, au moment de la panne, ils avaient entendu le bruit d'un moteur dans la nuit, lorsque le vieux médecin les suppliait de faire quelque chose pour sauver le blessé, quelle était donc la signification du regard qu'ils avaient échangé, l'homme et elle, tous deux tremblants de peur qu'il n'arrivât quelque secours inattendu ? Elle savait qu'il existait entre lui et elle une complicité inexprimable et que rien de ce qui la concernait ne lui était inconnu. Elle se sentait bercée par une houle silencieuse qui la déposait endormie sur un lit de primevères quand se mettent à chanter les premiers coucous de l'été.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle soudain.

Il tapota nerveusement le tableau de bord.

— À quoi bon ? dit-il. Il y a si longtemps que personne ne m'a appelé par mon nom que je doute d'en avoir jamais eu un...

Elle pensa qu'elle-même n'avait plus de nom et que la plupart des gens qu'elle avait côtoyés depuis l'éveil de sa conscience n'étaient que des ombres projetées par un machiniste infernal qui faisait croire aux spectateurs que les silhouettes qu'il leur montrait étaient des êtres vivants. Au fond, rien n'était réel de ce quelle avait entrevu jusqu'alors.

— Emmenez-moi avec vous ! reprit-elle.

Il avait détourné la tête et elle ne voyait plus son visage, mais elle savait qu'il hésitait. Elle demeurait immobile, retenant son souffle, anxieuse de connaître la réponse qu'il donnerait, car ce serait l'ultime, la définitive. De toutes ses forces, elle souhaita qu'il acceptât de l'emmener, au bout du monde ou en enfer, peu importait, mais qu'il se décidât enfin.

— Vous l'aurez voulu, dit-il brusquement. Mais à une condition absolue. Hier soir, quand vous m'avez supplié de nous enfuir de l'hôpital de Kerpuns, je vous ai obéi et je n'ai posé aucune question. Alors, ce soir, je vous demande une chose : quoi qu'il arrive, quelque étranges que puissent vous paraître mon comportement ou mon activité, ne posez pas de questions. Est-ce clair ?

— Oui, répondit-elle. Je vous le promets.

Elle était visiblement soulagée d'un grand poids et elle se mit à respirer plus calmement. L'homme fit ronfler le moteur de la camionnette et celle-ci démarra en trombe sur le boulevard circulaire. Après un demi-tour à un carrefour, elle redescendit vers la gare centrale qu'elle longea par une avenue bordée d'immeubles neufs. Ils franchirent les limites de Keris en direction de l'est, par la porte qu'on appelait Dor-ann-Sav-Heol. Et l'homme, forçant l'allure du véhicule, les fit plonger dans l'ombre des quartiers périphériques.

Il ne resta cependant pas longtemps sur la grande route et prit une voie qui remontait légèrement vers le nord à travers des villas qui s'étagaient sur la pente d'une colline. Ils

étaient à présent sortis de l'agglomération et s'engageaient sur de grandes landes incultes qui n'avaient pas encore tenté les promoteurs immobiliers parce qu'elles étaient exposées à tous les vents. La camionnette roula à travers des massifs d'ajoncs que la lumière des phares décorait de verroteries multicolores comme sur des arbres de Noël. Il faisait très sombre, ce soir, mais il n'y avait pas de brume. Celle-ci devait inonder quelque région inconnue, bien au-delà de la mer. Après avoir parcouru une assez longue distance, l'homme obliqua sur la droite, revenant vers la mer Intérieure, la lumière de ses phares se fondant dans celle qui jaillissait de Keris.

L'homme semblait parfaitement savoir où il allait, mais il n'empruntait pas les chemins habituels, balisés par les panneaux qui régissaient arbitrairement la circulation dans les banlieues de la capitale fédérale. Ils abordèrent ainsi Skaer par le nord, traversant la nouvelle faculté des sciences, construite sur d'anciennes mines de plomb, et, sans rencontrer le moindre obstacle, le moindre feu rouge, ils se retrouvèrent à la hauteur du pont de Skaer, près de la gare de triage et des ateliers du chemin de fer. Mais là, ils aperçurent un groupe de personnes qui entouraient une forme étendue sur le sol. Quelqu'un se précipita sur la chaussée et leur fit de grands gestes, dans l'intention évidente de les arrêter. Or, au lieu de freiner, l'homme appuya de plus belle sur l'accélérateur. Ils eurent à peine le temps d'entendre une bordée d'injures, et la camionnette s'engagea dans les rues étroites de la vieille ville de Skaer.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté ? s'écria Anne. C'était un blessé qui avait sans doute besoin d'être transporté à l'hôpital !

— Et hier soir ? répondit l'homme avec violence. J'ai assez donné comme ça ! De toute façon, je croyais vous avoir dit que j'avais horreur des questions stupides !

Elle se retrancha dans son mutisme, se plaquant dans l'angle que formait la portière avec le dossier du siège. Ils longèrent l'ancienne voie ferrée qui allait de Keris à Saint-Trémeur et qui était toujours utilisée par les rames de banlieue et les trains de marchandises. Une rame stationnait d'ailleurs dans une gare. Pendant un court instant, une cascade d'éclairs provenant des lampadaires d'un village déjà presque endormi déferla sur le pare-brise de la camionnette, mais l'ombre ne tarda pas à reprendre possession de son domaine familier sur toute la distance qui séparait Skaer de Saint-Trémeur. Anne se reconnut, comme dans un rêve, dans l'avenue centrale de Saint-Trémeur, bordée d'arbres dont les couleurs étaient décomposées par le rayonnement des lampadaires au néon, mais elle n'eut même pas l'idée de se demander jusqu'où irait ce voyage apparemment sans but dans cette nuit sans lune.

Ils durent s'arrêter à quelques carrefours, en raison des feux rouges. Ils passèrent par un vaste rond-point dont le centre était occupé par une gigantesque statue éclairée par des projecteurs et, abandonnant l'avenue qui menait au port de commerce, ils prirent la direction du nord-est, longeant les quartiers industriels pour se retrouver sur une petite route étroite et sinueuse où les phares de la camionnette se remirent à dévorer les ombres.

Anne sentait le sommeil la gagner, et elle s'efforçait d'y résister. Depuis l'incident du pont de Skaer, elle n'avait échangé aucune parole avec l'homme. Elle le voyait conduire, crispé sur son volant, attentif au moindre relief, au moindre virage. Son regard se perdait dans la nuit. Il semblait ignorer la présence d'Anne à ses côtés. Tout à coup, elle aperçut

une silhouette immobile sur la route, la silhouette d'un homme debout qui semblait faire un signe.

— Attention ! cria-t-elle. Il y a quelqu'un en face !

Son compagnon ne parut pas entendre ce qu'elle disait. Il continua imperturbablement à appuyer sur l'accélérateur, et Anne sentit que la vitesse du véhicule devenait encore plus grande. Elle se plongea la tête entre les mains pour ne rien voir. Quelques secondes passèrent. Elle saisit le bras de l'homme et le serra.

— Arrêtez-vous ! cria-t-elle. Arrêtez-vous, pour l'amour du ciel !

Sans répondre, et sans paraître nullement surpris, il freina et la camionnette s'immobilisa bientôt dans un crissement aigu des pneus sur le bitume. Il se tourna alors vers elle.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda-t-il.

— Vous ne vous êtes pas aperçu que vous venez de renverser quelqu'un ! cria-t-elle.

— Comment cela ? Je n'ai vu personne sur la route.

— Quand je vous ai dit de faire attention, vous êtes allé encore plus vite ! Reculez, je veux me rendre compte de ce qui s'est passé.

— Il ne s'est rien passé, grommela l'homme.

Néanmoins, il fit reculer la camionnette, très lentement, en se guidant sur la lueur des phares de recul. Anne s'était retournée et elle fixait son attention sur les bordures de la route.

— C'est là ! dit-elle.

Elle ouvrit la portière et se glissa à terre. L'homme était déjà à côté d'elle. Il tenait à la main une torche électrique allumée et la lui tendit.

— Prenez ça, dit-il, sinon vous n'y verrez rien.

Elle remarqua qu'il ricanait, mais elle ne lui fit aucune réflexion. Elle saisit la torche et courut à l'endroit où elle avait entrevu la silhouette dans la lumière des phares. Elle reconnaissait les buissons qui limitaient la route. C'était bien là. Elle balaya le sol avec le faisceau de la torche, mais n'y découvrit rien de suspect. Elle inspecta les bas-côtés aux alentours. Il n'y avait aucune trace particulière. Elle revint vers la camionnette et en examina soigneusement les roues. Elle se pencha même pour regarder sous le véhicule. Rien, il n'y avait rien d'anormal. Après un instant d'hésitation, elle remonta dans la cabine. L'homme, qui était déjà à sa place au volant, l'accueillit avec un rire joyeux.

— Alors, dit-il, quels sont les résultats de vos recherches ?

Elle ne répondit pas, se contentant de lui rendre la torche qu'il rangea soigneusement. Elle évita son regard qu'elle sentait rempli de sarcasmes. Après tout, elle était fatiguée, elle avait dû s'assoupir et commencer à rêver. Elle ferma les yeux.

— Un conseil pour la prochaine fois, murmurait l'homme, méfiez-vous des ombres ! elles jouent parfois de mauvais tours !

Il lança de nouveau la camionnette dans la nuit. Bientôt de grands arbres surgirent de l'ombre encadrant une route qui serpentait à travers une forêt. Malgré les secousses, Anne se sentait emportée dans un demi-sommeil, et sa tête se penchait, ballottait au gré des virages et se rapprochait de plus en plus de ses genoux. La route gravissait une pente assez raide et le moteur se mit à peiner. Bientôt l'homme aperçut des lumières à travers les arbres. Il savait qu'une hôtellerie se trouvait là, isolée au milieu des bois, sur le versant de la montagne. Il ralentit, s'engagea dans un espace réservé au stationnement et rangea la camionnette le long d'un trottoir en bois.

Anne se redressa brusquement, émergeant de sa torpeur. Les lumières lui firent mal aux yeux et elle dut fermer les paupières.

— Vous êtes épuisée, dit l'homme. Nous allons dîner et dormir dans cette hôtellerie. Elle est très confortable.

Ils entrèrent dans une salle comme il y en a dans presque toutes les auberges de campagne, en faux rustique, avec des marmites en cuivre pendues aux murs parmi des têtes de cervidés recouvertes de poussière mais rongées par la fumée des cigarettes, et, au plafond, des poutres en polystyrène expansé. Anne fut saisie d'une sorte de vertige dû à la chaleur soudaine et aux odeurs de cuisine et l'homme dut la tenir par le bras. Elle se raidit et retrouva sa lucidité tandis que l'homme discutait avec le tenancier des lieux, demandant s'il restait des chambres libres et s'il était possible de dîner malgré l'heure tardive.

Une servante en minijupe les installa à une petite table, un peu à l'écart dans un angle de la salle, non loin d'une vaste cheminée où se consumaient quelques bûches. Aux autres tables, quelques couples étaient sur le point d'achever leur repas, ils les examinèrent avec un certain étonnement. Il y avait de quoi, d'ailleurs. L'homme, avec ses cheveux hirsutes, son blouson défraîchi et son pantalon de velours râpé, et Anne, flottant dans une robe froissée, déchirée et tachée, la chevelure en désordre, ne constituaient guère le genre de clientèle d'une telle auberge, surtout un vendredi soir, le soir où tout bon patron sort sa secrétaire pour la récompenser du travail qu'elle a fourni pendant la semaine et dans l'espoir qu'elle consente à lui manifester sa reconnaissance dans la plus stricte intimité.

Anne se sentait très mal à l'aise. Elle s'en alla aux toilettes afin d'arranger sa tenue le mieux possible, et surtout de peigner ses cheveux éparpillés sur ses épaules. Quand elle revint dans la salle, la peur la fit trembler et elle n'osa regarder personne. Elle regagna sa place en face de l'homme. Celui-ci venait de passer une brève commande et on leur apporta bientôt les éléments d'un repas simplifié. Anne se jeta sur la nourriture, ne sachant plus depuis combien de temps elle ne s'était pas restaurée. Elle se sentit bientôt réconfortée et apprécia également un excellent vin rouge qui la réchauffa intérieurement. Mais cela ne l'empêchait nullement de se demander ce qu'elle faisait là, dans cette auberge perdue dans la montagne, en compagnie d'un homme qu'elle connaissait à peine.

Depuis qu'ils s'étaient installés à cette table, il n'avait prononcé aucune parole à son intention, se contentant de lui passer les plats et de remplir son verre. Quand ils eurent fini de manger, elle l'entendit commander deux cafés. Elle le vit alors terminer le fond de son verre, tirer une cigarette de sa poche et l'allumer à la flamme de la bougie qui faisait partie du décor. Il se mit alors à fumer en contemplant le plafond. Elle se décida à rompre le silence qui les séparait bien davantage que la table à laquelle ils se trouvaient l'un en face

de l'autre.

— Je crois bien, dit-elle, que je suis déjà venue ici, autrefois, il y a bien longtemps.

— Ah ! répondit-il sans baisser les yeux. C'est bien votre droit.

Il se replongea dans son mutisme obstiné. Les autres clients avaient quitté la salle et l'on n'entendait plus que le bruit du vent qui heurtait les vitres, rythmé par les derniers crépitements des bûches dans la cheminée. Anne regarda longuement l'homme, essayant vainement de deviner qui il était exactement. Elle l'avait entendu demander deux chambres à l'aubergiste, tout à l'heure, et c'était bien la première fois qu'elle était invitée par un homme qui ne l'obligeât pas à partager le même lit. Maintenant, il regardait la cheminée. À quoi rêvait-il ? Il n'avait pas l'air très vieux, mais ses cheveux étaient gris, presque sans couleurs. Que pouvait-il se cacher derrière les cicatrices qui ravageaient son visage ?

Il semblait hypnotisé par le feu qui mourait lentement. Les braises s'éteignaient peu à peu et devenaient cendres grises, comme ses cheveux. De temps à autre, un coup de vent tournoyait dans la cheminée et les dispersait sur les parois où elles disparaissaient, fondues dans la pierre. Tout à coup, sa bouche s'ouvrit et il murmura :

— Le feu, le feu comme aujourd'hui, dans une salle d'auberge comme celle-ci...

Il tressaillit et se tourna vers Anne, se sentant coupable d'avoir prononcé ces paroles banales qui témoignaient pourtant de la remontée brutale d'un flot d'images figées dans le passé. Son regard devint étrange, pénétrant. Anne y discerna une lumière ravageuse qui inonda tout son être et la brûla cruellement tant son intensité était forte. Il sourit et se passa la main dans les cheveux.

— J'ai quand même envie de vous raconter une histoire, dit-il, une histoire qui ne m'est peut-être pas arrivée, je n'en sais plus rien. Est-ce que je l'ai vécue ? Est-ce que je l'ai rêvée ? Ma mémoire est incapable de discerner cette subtile distinction.

Elle fit un léger signe de tête par lequel elle l'encourageait à exprimer ce qu'il avait envie de raconter. Il écrasa ce qui restait de sa cigarette dans le cendrier.

— C'était une soirée d'automne, une de ces soirées qui font de n'importe qui un être doué de ce qu'on appelle parfois le don de double vue, et qui n'est en réalité que le refus de reconnaître notre passé. Disons que je me sentais prêt à recevoir le ciel sur la tête. Il avait fait très beau dans la journée. Le vent m'apportait l'odeur âcre des feuilles jaunes ou rouges qui jonchaient le sol sous les grands arbres d'un parc. Je me trouvais dans une salle d'auberge, non loin de la mer, et l'on voyait, ou plutôt on devinait, à travers un écran de tamaris une masse flamboyante, devenant à chaque seconde plus énorme, s'effondrer dans les vagues d'un océan qui n'avait pas de limites. J'aime le soleil qui meurt, parce qu'alors je sais qu'il va explorer pendant la nuit cette partie de l'univers qui nous est interdite. Cela me fait pourtant mal aux yeux, mais, depuis mon enfance, je n'ai jamais cessé de m'abreuver ainsi à cette source aveuglante.

« J'étais heureux, je crois, du moins en avais-je l'impression. J'essayais de vivre cet instant dans sa plénitude, sans m'interroger sur des lendemains brumeux toujours possibles. J'avais sans doute bu plus que de raison, et je me laissais aller dans une errance insouciance au milieu d'écueils que je ne voulais pas voir. J'aurais voulu m'écraser dans

l'éternité comme un insecte sur le pare-brise d'une voiture, en emportant avec moi le seul souvenir de cet instant, unique entre tous parce que déchirant, violent, douloureux comme une brûlure.

« C'est alors que la femme qui était avec moi se leva en disant qu'elle allait se recoiffer. Je la vis disparaître par une porte et je me remis à boire en l'attendant. Mais j'attendis longtemps. J'avais beau fixer mes yeux sur la porte, celle-ci ne s'ouvrait pas. Je commençai à douter que cette porte pût exister et je me levai pour l'examiner de plus près. C'était une porte authentique et elle menait aux toilettes. Mais les toilettes étaient vides. Pourtant, il n'y avait pas d'autre issue que cette porte. Je demandai aux uns et aux autres si quelqu'un avait remarqué cette femme dont je donnai la description précise, mais je compris bientôt que personne ne l'avait vue entrer ou sortir. En fait, ils prétendirent tous qu'aucune femme ne m'avait accompagné et que j'étais seul à ma table.

« J'étais hors de moi, dans un état d'angoisse et de fureur extrêmes, incapable de me contrôler. Je me mis à hurler et à invectiver le patron et les serveuses de l'auberge, les accusant d'avoir volontairement fait disparaître ma compagne. Deux hommes, surgis des cuisines, se précipitèrent vers moi afin de me maîtriser. Je les écartai à coups de pied et à coups de poing. J'avais mal et je ne savais que faire pour me libérer de cette souffrance. Alors, je pris dans ma poche un petit objet que je lançai au milieu de la salle. Une flamme terrible jaillit aussitôt et se répandit jusqu'au plafond, dévorant tout sur son passage. J'entendis des cris, des hurlements, des plaintes insupportables. Je me précipitai dehors et je courus vers la mer, abandonnant derrière moi cette flamme que j'avais libérée et qui menaçait maintenant d'embraser le monde entier...

L'homme s'arrêta brusquement de parler. Il saisit le cendrier et eut le geste de le projeter contre le mur. Il se retint et son visage devint hagard. Il regarda Anne de ses yeux intensément brillants.

— Qu'est-ce que je raconte ! s'écria-t-il. Ce sont des histoires de fous ! Allons nous coucher, cela vaudra beaucoup mieux !

Il se leva brusquement, manquant de renverser sa chaise. Il appela la serveuse et celle-ci les guida dans l'escalier jusqu'au premier étage. Ils suivirent un long couloir éclairé faiblement par de petites ampoules, mais le parquet ne fit aucun bruit sous leurs pas. Presque au fond, la serveuse leur désigna deux portes et, après leur avoir souhaité bonne nuit, elle s'éloigna, intriguée, semblait-il, par un couple qui occupait deux chambres. L'homme tendit le bras et dit à Anne :

— Choisissez.

Elle ouvrit la première porte et, après avoir murmuré un timide bonsoir, elle entra dans la chambre et disparut. L'homme ne l'entendit pas tirer le verrou. Il demeura un instant immobile, comme pour vérifier si tout se passait bien, puis il s'éloigna. Mais au lieu d'entrer dans la deuxième chambre, il redescendit l'escalier et sortit de l'hôtellerie par la porte de derrière.

Le premier réflexe d'Anne, après avoir branché l'éclairage, fut de s'asseoir sur le lit. Elle était épuisée, abasourdie, la tête à la fois pleine de bruits et d'images et vide de toute pensée cohérente. La chambre était coquette, mais banale, anonyme, comme toutes les autres chambres d'hôtel, donc triste et sans vie. Elle se releva, tira les rideaux et

commença à se déshabiller.

Elle était sale, et elle le savait. Elle fut bientôt entièrement nue et jeta sa culotte d'un geste rageur dans la poubelle. Il était inutile d'essayer de la laver. D'ailleurs personne ne s'apercevrait qu'elle ne portait rien sous sa robe. Elle eut même envie de déchirer sa robe et de la lancer par la fenêtre pour qu'elle pût se dissoudre dans les tourbillons du vent de la nuit. Elle s'assit sur le siège des toilettes et déféqua abondamment. Oui, il lui fallait se libérer, se délivrer de cette abomination qui pesait sur elle. La passion de Perig Rohald était de l'enculer. Il l'avait fait tant de fois qu'elle se sentait complètement inondée. Il lui fallait expulser le foutre qu'il avait répandu en elle. Elle n'en pouvait plus. Elle tira la chasse d'eau. Elle ricana en pensant qu'elle évacuait cette merde frelatée par la semence inféconde de Perig Rohald. Mais qui était merde, à présent ? Elle eut la vision de Rohald en train de pourrir, de se dissoudre, de devenir merde à son tour. Ce n'était que justice. Maintenant, il fallait fuir, mais, avant de fuir, elle devait se purifier. Elle se précipita sous la douche et régla le débit de telle sorte que le jet pût la fouetter jusqu'au sang. Elle eut un sanglot qui était plutôt un spasme. Allait-elle vomir ?

Non. Il ne lui fallait pas succomber à une faiblesse passagère. Elle continua à s'asperger le corps de cette eau qui provenait sans doute de quelque source perdue dans la montagne et qui n'avait pas été polluée par les crachats humains. La violence de cette cascade était à la mesure de son angoisse, mais elle réveillait des sensations qu'elle avait crues enfouies pour l'éternité dans les limbes de sa jeunesse. Quand elle se fut suffisamment douchée, elle sortit de la cabine et s'enveloppa dans une grande serviette. Elle commença à trembler.

— Quel gâchis !... murmura-t-elle.

Elle se frotta énergiquement et fut bientôt sèche. Elle jeta la serviette sur le dossier d'une chaise, revint vers le lavabo et se regarda dans le miroir. Elle y vit l'image d'une femme qui ne savait plus quel était son âge, une femme dont le visage était marqué de rides et dont les yeux étaient cernés d'ombres. Elle eut soudain peur. Alors, elle se précipita vers le lit, l'ouvrit et, après avoir éteint la lampe de chevet, elle se glissa toute nue sous les draps.

Elle se mit à trembler, saisie par le froid contact du tissu. Elle entendit un chien hurler au-dehors, puis une voiture qui s'arrêtait devant l'auberge. Une portière claqua. Des voix retentirent dans la nuit, puis tout retomba dans un grand silence. Anne sentait que le sommeil l'engourdissait, mais quelque chose de plus fort l'empêchait d'y sombrer tout à fait : trop d'images bien réelles s'insinuaient entre elle et le néant des songes.

C'était dans le temps. Toute la journée, ils avaient erré dans la campagne au gré des chemins et des sentiers bordés de haies vives qui sentaient bon les premières fleurs du printemps. Ils s'étonnaient l'un et l'autre de la beauté du ciel et, au rythme de leurs pas, les oiseaux chantaient leur joie de vivre dans le vent léger qui s'évanouissait à travers les branches des arbres. Ils passaient entre deux talus couverts de violettes. Elle s'était penchée, elle en avait cueilli quelques-unes et elle les avait mangées devant lui, qui ne comprenait pas et qui avait ouvert de grands yeux en la voyant faire. Elle était heureuse. Le soir, ils étaient venus se blottir dans une auberge très semblable à celle-ci. Il y avait un grand feu de bois dans la cheminée, et de grandes étincelles qui jaillissaient comme des

comètes à la recherche d'une planète pour s'enrouler autour d'elle. Ils avaient mangé silencieusement dans la salle de l'auberge, puis ils étaient allés se coucher dans leur chambre, dans un grand lit recouvert d'une étoffe rouge. Ils s'étaient regardés intensément, cherchant à pénétrer la moindre de leurs pensées, avides de se dévorer et de se digérer afin de ne plus constituer qu'un seul être, un être unique, éternel, infini. Ils n'avaient pas besoin de parler. Ils avaient seulement besoin des flammes qui surgissaient de leurs yeux et des houles qui faisaient chavirer leurs corps dans une mer aussi bleue que le ciel, afin d'atteindre enfin ces citadelles mystérieuses qui gisent dans les profondeurs. Ils étaient heureux.

Anne se retourna, cherchant la position idéale pour s'abandonner au sommeil. Le sang frappait ses tempes comme le balancier mal réglé d'une horloge qui oublie de sonner le temps qui passe. À quoi bon se complaire dans ces images vieillies comme d'anciennes photos de famille ? Elle se leva d'un bond, alla boire au robinet quelques gorgées d'une eau qu'elle trouva très fade, puis elle alla jusqu'à la fenêtre dont elle n'avait pas tiré les rideaux. Au-dehors, il faisait très sombre, très noir. Elle revint vers le lit, se glissa de nouveau entre les draps et se mit à sangloter.

*Le centre du pays est occupé par un massif montagneux qui s'étend d'ouest en est. Au sud, les pentes descendent doucement vers la mer, échancrées de vallées verdoyantes. Au nord, la montagne est abrupte, dominant d'immenses landes stériles, inhabitées, battues par tous les vents de la mer du Nord, les sommets sont peu élevés, mais si déchiquetés, si criblés de profonds ravins que seuls des sentiers étroits permettent d'y accéder. C'est déjà le samedi 7 septembre, car il est plus de minuit.*

Derrière l'hôtellerie, un chemin s'ouvrait à travers un bois de hêtres et gravissait le flanc de la montagne, profondément défoncé par les roues des tracteurs. C'est dans ce chemin que l'homme s'était engagé après être sorti discrètement par la porte de service. Il marchait d'un bon pas malgré les ornières et la raideur de la pente. Parvenu à l'endroit où le chemin s'arrêtait, il se glissa dans un sentier perdu parmi les fourrés et continua son ascension dans l'ombre, semblant parfaitement savoir où il allait.

Au fur et à mesure qu'il montait, le sentier devenait plus étroit et plus sinueux. Les buissons avaient laissé place à une végétation plus maigre d'arbustes épineux et le sol, dépouillé de terre par le ruissellement des pluies, n'était plus qu'une suite de rochers nus aux aspérités provocantes. Le sentier frôlait des zones plus obscures où se dessinaient vaguement les parois abruptes de ravins aux profondeurs insoupçonnées. Parfois, le vent venait heurter l'homme de face, avec une telle force qu'il devait prendre garde non seulement à ne pas glisser sur les pierres, mais à conserver coûte que coûte un équilibre que peu de choses auraient suffi à rompre. Il savait qu'il côtoyait des précipices, mais il ne voulait pas les voir, même si ses yeux perçants étaient capables de les discerner dans l'obscurité. Il montait toujours, faisant résonner ses pas qu'un écho emportait bien loin, légèrement essoufflé par son effort et usant de toute sa volonté pour ne pas succomber au vertige qui le menaçait.

Il déboucha bientôt sur une sorte de plate-forme assez vaste entre deux parois rocheuses et où s'engouffrait le vent. Mais il y avait là de grands arbres dont il pouvait distinguer la masse compacte dans la nuit. Dès qu'il fut arrivé là, il distingua une silhouette humaine qui s'avança à sa rencontre et lui barra le passage.

— Halte ! dit une voix de femme. D'où viens-tu ?

— De la mer, répondit l'homme sans hésiter.

— Et qu'as-tu vu sur la mer ? continua la voix.

— Une barque aux voiles rouges.

La silhouette s'effaça sur le côté.

— Bon, dit-elle. Tu es en retard. On t'attend là-bas.

L'homme reprit son chemin. Après avoir traversé une zone boisée, il déboucha dans une clairière. Au centre de celle-ci se dressait une maison dont les fenêtres étaient éclairées. Il alla directement à la porte et entra dans une salle, une grande salle de ferme comme il y en avait dans les montagnes, tout entourée de placards et de portes en bois. Un grand feu brûlait dans la cheminée, et une lampe à pétrole suspendue au plafond répandait une lumière blanche, presque blafarde. Autour de la table, quatre femmes étaient assises,

toutes vêtues de la même façon, d'un pantalon et d'un blouson en vinyle de couleur argentée et brillante, les cheveux longs rejetés en arrière et ramassés en queue de cheval. Il y avait une cafetière sur la table et elles étaient en train de boire dans des tasses blanches. À l'entrée de l'homme dans la salle, elles se levèrent.

— Salut ! dit l'une d'elles. Nous n'attendions plus que toi.

L'homme ne répondit rien, se contentant de leur faire de la main un geste qu'il aurait voulu rendre amical. Au fond de la salle, il aperçut trois autres femmes, très jeunes, affalées sur un canapé, vêtues de longues robes noires, avec des colliers composés de dents de fauves. Ces trois femmes avaient les lèvres très rouges et du noir autour des yeux, ce qui contrastait avec la blondeur de leurs chevelures. Elles ne s'étaient pas levées et ne paraissaient même pas se soucier de la présence du visiteur : leur regard était perdu dans une sorte de rêverie au-delà du temps et de l'espace, et pourtant, il semblait qu'elles avaient les yeux fixés sur la lumière de la lampe. En les voyant, l'homme ne put se défendre de frissonner, et il se hâta de détourner la tête. Les autres femmes s'étaient rassises et s'étaient remises à boire leur café comme si de rien n'était.

— En veux-tu ? demanda l'une d'elles à l'homme.

— Non merci, j'aimerais mieux de l'alcool.

Celle qui avait parlé se leva, alla vers un placard et en sortit une bouteille et un verre qu'elle tendit à l'homme. Il se versa une rasade et s'assit à son tour sur une chaise vide. Il ne disait rien, et aucune des femmes ne lui posa d'autre question. Ils ne se regardaient même pas les uns et les autres, ils respectaient un étrange et pesant silence, et cela dura pendant un assez long moment. À la fin, l'homme but la dernière gorgée de son verre et se leva.

— Où sont-ils ? demanda-t-il.

— Dans la cabane, répondit celle qui avait déjà parlé.

— Alors, allons-y.

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Un coup de vent violent pénétra à l'intérieur de la salle. Les quatre femmes le suivirent dans la nuit, et l'une d'elles portait une lampe-tempête à la lumière de laquelle ils se dirigèrent vers une cabane de rondins qui se dressait à l'autre extrémité du terre-plein, presque au bord du précipice. La porte était fermée et munie d'un cadenas que celle qui portait la lampe fit cliqueter. Une fois la porte ouverte, l'homme et les quatre femmes entrèrent dans la cabane.

Il y avait là, couchés sur le sol, deux hommes dont les poignets et les chevilles avaient été ligotés. Quand la lumière frappa leur visage, ils tressaillirent tous deux et ouvrirent péniblement les yeux car ils étaient éblouis à la suite d'un séjour sans doute prolongé dans l'obscurité la plus totale. L'un d'eux était assez jeune, mais l'autre paraissait avoir dans les cinquante ans. De toute façon, il était difficile de leur donner un âge précis, et même s'ils ne se ressemblaient pas, ils avaient un point commun : tous deux portaient sur le visage de profondes cicatrices provenant sans doute d'anciennes brûlures. Quand ils furent habitués à la lumière, ils regardèrent l'homme, mais, bien qu'ils eussent vu les cicatrices de son visage, ils ne marquèrent ni étonnement ni intérêt particulier.

— Eh bien ! dit l'homme d'une voix qu'il s'efforçait de rendre nette, avez-vous quelque chose à nous dire ?

Le plus jeune se redressa au prix de grands efforts. Quand il fut assis, il fixa l'homme dans les yeux avec intensité, puis il cracha dans sa direction avant de détourner la tête et de se laisser retomber sur le sol. L'autre regarda également l'homme, mais sans manifester la moindre révolte ou le moindre signe de mépris. Ses vêtements étaient dans un état lamentable, tout déchirés et maculés de boue. Lui aussi, il se redressa péniblement, et ses yeux se remplirent d'un étonnant mélange de peur et de ruse. Mais il garda également le silence.

— Bien, dit l'homme. J'ignore exactement pourquoi vous êtes ici et ce n'est pas mon affaire. J'ai seulement reçu la mission de vous voir, de vous demander si vous aviez quelque chose à dire, et si les ordres qui ont été donnés ont été exécutés. Là se borne mon rôle.

— J'aurais honte de jouer ce rôle d'espion ! cria le plus jeune.

Malgré ses liens, il se tordait de rage. S'il l'avait pu, il se serait précipité sur l'homme et l'aurait sans doute frappé avec une rage que le désespoir rendait encore plus violente et même aurait rendue plus efficace. Mais comprenant que tout effort était inutile, il s'immobilisa dans un mutisme farouche.

— Je me conforme à la règle, reprit l'homme d'une voix mal assurée. Il y a une règle, et vous la connaissiez. Or, vous l'avez transgressée. C'est la seule chose qui m'importe. Le reste ne me concerne absolument pas.

Un vague sourire s'esquissa sur les lèvres du plus vieux des prisonniers. On aurait pu croire qu'il allait se décider à parler. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun son ne sortit de sa gorge. L'homme s'en était aperçu, et il garda le silence un instant, comme pour inviter l'autre à s'exprimer. Ce fut peine perdue.

— On prétend, enchaîna-t-il alors, qu'il y a encore des loups dans ces montagnes. On y a même retrouvé des carcasses de gens qui avaient été dévorés. De toute façon, la montagne est dangereuse, on le sait bien, et les accidents ne s'y comptent plus. Demain, ou plutôt dans de nombreuses semaines, il est fort possible qu'on retrouve vos corps déchiquetés et lacérés au fond de quelque précipice. On lira encore des articles sur les journaux à propos des loups, mais surtout à propos des imprudents qui se risquent dans ces parages.

— Salaud ! hurla le plus jeune.

— Mais, continua l'homme, si on ne vous retrouve qu'au bout d'un an, je suppose qu'on ne vous reconnaîtra même pas. D'ailleurs, vous savez bien qu'il est impossible qu'on puisse vous reconnaître.

L'homme avait prononcé ces dernières paroles d'un ton rempli d'amertume. Le plus vieux des prisonniers tenta de s'avancer vers lui.

— Je voudrais te parler, dit-il enfin.

— Eh bien ! je t'écoute.

— Non ! fit-il à voix basse. Je veux te parler seul à seul.

Son regard exprimait autant d'insistance que d'imploration. L'homme hésita et se tourna vers les femmes, mais celles-ci ne semblaient pas avoir réagi aux paroles du prisonnier.

— Libérez-lui les chevilles, leur dit-il. Je l'emmène dehors un instant.

— Ce n'est pas régulier, répondit l'une des femmes.

— Vous savez bien qu'il ne peut pas s'échapper. De toute façon, c'est moi qui décide.

La femme s'accroupit et entreprit de dénouer les liens qui retenaient les chevilles du prisonnier. Il essaya de se lever, mais ne put y parvenir. L'homme l'aida et le soutint lorsqu'il fut debout, car il chancelait, ses muscles ayant été trop longtemps soumis à une complète immobilité. Il l'entraîna dehors et referma la porte derrière eux. Le vent les prit dans un grand tourbillon.

— Voilà, dit l'homme. Nous sommes seuls. Tu peux parler librement.

— Aurais-tu une cigarette ?

L'homme sortit une cigarette de sa poche, l'alluma avec peine à cause du vent, puis la mit entre les lèvres du prisonnier. Celui-ci tira quelques bouffées avec une intense satisfaction. L'homme l'examinait dans la pénombre et cherchait à deviner où il voulait en venir. Il se sentait pris d'une immense pitié envers lui.

— Parle sans crainte, insista-t-il. Les filles ne peuvent pas entendre.

— Emmène-moi avec toi. Tu ne le regretteras pas.

L'homme sursauta, soudain très mal à l'aise.

— Tu sais bien que c'est impossible, répondit-il. Je n'ai absolument aucun grief contre toi, mais nous sommes tous les deux sous la dépendance de qui tu sais. Si je t'emmenais avec moi et si je te libérais, je m'exposerais à un sort encore pire que le tien.

— Non, car je te donnerai en échange le moyen d'y échapper.

L'homme se mit à ricaner.

— Tu me prends pour un imbécile ! s'écria-t-il. Si tu connaissais le moyen, tu l'utiliserais toi-même sans avoir besoin de moi !

— Justement, reprit le prisonnier, c'est là que tout réside. Pourquoi crois-tu que Moïra ne soit pas venue elle-même et qu'elle t'ait envoyé ici à sa place ?

— Elle doit avoir ses raisons.

— Oh ! oui, elle en a ! et surtout une. Elle doit éviter à tout prix de se trouver en ma présence. C'est pour cela qu'elle t'a délégué ici.

L'homme commençait à être intrigué.

— Explique-toi un peu plus clairement, dit-il.

— Voici. Nous sommes, toi et moi, dans la même galère, tu le sais, avec cette différence que toi, tu es l'homme de confiance de Moïra. Tu peux commander à ses filles,

et elles seront obligées de t'obéir. Mais tu connais aussi le sort qui pèse sur nous, sur moi, bien sûr, mais sur toi et sur Moïra elle-même. Nous serons anéantis si on prononce devant nous notre véritable identité, celle de notre naissance. C'est pour cette raison que Moïra n'est pas venue.

— Tu ne veux pas prétendre que tu sais qui est réellement Moïra ?

— Si, je le sais, et c'est un pouvoir considérable que je peux avoir sur elle. Voilà pourquoi elle se garde bien de se présenter devant moi.

— Comment as-tu appris cela ?

— Par hasard. Un jour, un petit détail dans ses paroles a attiré mon attention et j'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai recueilli des informations et je les ai confrontées : elles concordait. Alors je suis remonté à la source, j'ai rencontré des témoins et j'ai trouvé. Si tu me sauves, je te dévoilerai ce secret, et il te rendra invulnérable.

— Je ne suis pas assez naïf pour te croire sur parole. C'est une histoire que tu inventes pour essayer de te tirer d'affaire. Si je te libérais, tu t'empresserais de disparaître sans rien dire.

— Tu sais bien qu'on ne peut échapper à Moïra. Elle me rattraperait d'une façon ou d'une autre si je n'avais pas une monnaie d'échange.

— Alors, parle. Qui est Moïra ?

— Libère-moi et tu le sauras.

L'homme esquissa un geste de colère à l'intention du prisonnier. Il se retint, mais il se sentit dévoré par d'étranges pensées.

— Il n'est pas question que je fasse quoi que ce soit avant que tu m'aies tout raconté. Je n'ai pas confiance en toi. Parle, et je verrai ce que je peux faire.

Le prisonnier comprit qu'il n'obtiendrait rien sans donner des gages de sa bonne foi. Au fond, il n'avait plus rien à perdre, et sa dernière chance était de parler.

— J'ai peur qu'on nous entende. Approche-toi de moi.

L'homme s'approcha avec une grande méfiance. Il saisit le prisonnier par les épaules et l'adossa au mur de la cabane en évitant soigneusement d'être du côté du ravin. Tout en demeurant constamment sur ses gardes, il approcha son oreille, et l'autre lui murmura un flot de paroles dont la plupart se perdaient dans le vent. Mais l'homme en retenait l'essentiel, et plus le discours se prolongeait, plus l'homme, le souffle coupé, frémissait de ce qu'il entendait. Quand ce fut terminé, il ne prononça aucun mot, ne posa aucune question, ne fit aucun commentaire. Il semblait figé dans une froide immobilité qui le rendait incapable de la moindre réaction. Le prisonnier s'en aperçut bien, mais ne fit aucune tentative pour s'échapper : il savait trop bien qu'il n'irait pas loin : les filles de Moïra étaient là, dans la cabane, prêtes à se ruer sur lui en cas de nécessité. Tout reposait donc sur ce que déciderait celui auquel il s'était laissé aller à de terribles confidences.

— Alors ? dit-il enfin. N'est-ce pas sensationnel ?

L'homme ne répondit rien. Il saisit le prisonnier par le bras et revint vers la porte. Quand ils furent à l'intérieur de la cabane, il dit sèchement aux femmes :

— Attachez-le.

Quand ce fut fait, il les fit sortir et se dirigea avec elles vers la maison. Il alla directement se servir un verre d'alcool et se mit à boire de fortes rasades. Il tremblait et son visage crispé avait pris une teinte livide. Il s'assit sur le rebord de la table tandis que les quatre femmes, surprises par ce comportement, demeuraient debout dans la salle.

Égaré dans d'invisibles marécages, l'homme ne parvenait pas à rassembler les images éparses qui fuyaient à toute vitesse hors de sa mémoire et menaient une ronde infernale devant ses yeux qui ne voyaient plus rien. Il était également assailli par des sons, ou plutôt des bruits inorganisés, qui déferlaient sur lui, venant des plus hautes cimes et se précipitant avec furie dans les profondeurs de la terre. Au milieu de ce cataclysme, de ce déchaînement de forces obscures, de cette absurde cacophonie que même des diables d'enfer n'auraient pu réaliser, il se sentait perdu pour l'éternité. Mais bientôt, l'alcool qui brûlait sa gorge réveilla sa conscience. Il se calma. Ses yeux recommencèrent à voir ce qui l'entourait, et même si le visage des femmes était impassible, l'homme comprenait, à l'intensité de leur regard, quelles attendaient quelque chose de lui. Pourtant, il savait qu'il n'avait rien à dire. Aussi se contenta-t-il de secouer la tête en avant et en arrière, puis de gauche à droite. Qu'allait-il faire ? Il pouvait ordonner aux femmes de libérer le prisonnier : elles auraient obéi sans poser de question. Mais après ?

Il ne pouvait se défendre d'une immense pitié envers les deux hommes qui gisaient, pieds et poings liés, dans la cabane. Certes, ce n'étaient pas des petits saints, il le savait, et s'ils en étaient là, s'ils se trouvaient dans cette situation lamentable, c'est qu'ils l'avaient bien cherché. Mais de quel droit les envoyer à la mort ?

Il jeta un rapide coup d'œil sur les trois filles en robe noire toujours affalées sur le divan, parfaitement absentes. Elles avaient des mains très longues et très fines et leurs doigts se terminaient par des ongles rouges, comme des griffes déjà couvertes de sang frais. Cela lui donnait la nausée. Il pensa à celui qui avait parlé. Par quels tortueux moyens avait-il réussi à savoir ce qui ne devait pas être dévoilé ? Et s'il était libre, que ferait-il de ce secret ? Ils étaient maintenant deux à le connaître. Il y en avait un de trop.

Brusquement, il se remit sur ses pieds, avala le reste de son verre, le reposa bruyamment sur la table et bondit vers les trois filles dont les yeux vides n'étaient ouverts que sur les grands espaces du néant.

— Debout ! cria-t-il.

Elles se levèrent et se tinrent toutes droites devant lui. Leurs robes noires, qui leur descendaient aux genoux, étaient si étroites qu'on pouvait distinguer les moindres détails de leurs corps, même le renflement du pubis. Visiblement, elles étaient nues en dessous.

— Les prisonniers sont à vous ! leur dit-il avec une violence qu'il ne cherchait pas à contenir. Vous savez ce que vous avez à faire !

Les trois filles ne répondirent rien. Elles s'en allèrent vers la porte d'une démarche lente et saccadée comme celle des automates et disparurent dans la nuit. Les quatre femmes les suivirent. Alors l'homme se versa une rasade d'alcool et l'avalait d'un seul trait. Puis il bondit dans la nuit et reprit le chemin par lequel il était venu.

Il avait à peine dépassé l'endroit où se tenait la femme qui surveillait les abords de la

plate-forme qu'il entendit des cris, puis un long et horrible hurlement qui se perdit bientôt dans les tourbillons du vent. Il marchait à pas redoublés, glissant parfois sur les cailloux ou butant contre des racines d'ajoncs mises à nu par le ravinement des pluies. Il descendait la pente comme poursuivi par d'invisibles ennemis, sans se soucier des branches épineuses qui le griffaient et le déchiraient au passage. Il courait presque, il fuyait à travers des paysages chaotiques que l'obscurité rendait encore plus fantastiques, il sautait par-dessus les obstacles, frôlait le vide qui s'ouvrait sur les bords du sentier. Et le vent continuait à le frapper violemment, lui coupant la respiration et le déportant parfois dans des buissons inextricables d'où il arrivait cependant à s'extraire en bondissant comme un animal poursuivi par une meute de chiens de chasse acharnés à sa perte.

Il déboucha bientôt sur le chemin qui traversait le bois de hêtres, mais ne ralentit pas son allure pour autant. Il se mit à courir. La nuit était très noire, mais ses yeux discernaient le moindre trou sur le sol, le moindre amoncellement de pierres dans lequel il aurait pourtant pu buter. Au terme de cette course folle, il arriva derrière les bâtiments de l'hôtellerie et, haletant, suffoquant, il s'arrêta enfin et appuya son dos contre le tronc d'un arbre.

Son visage était inondé de sueur. Il s'essuya d'un revers de manche. Dans un grand effort de volonté, il s'efforça de calmer le rythme de son cœur et de respirer profondément de façon à évacuer l'air malsain qu'il avait accumulé au cours de sa descente. Il avait mal.

Il n'y avait aucune lumière aux fenêtres de l'hôtellerie et aucun bruit n'en émanait. L'homme reprenait lentement sa respiration. C'est alors que, sans doute sous l'action prolongée du vent, les nuages sombres qui alourdissaient le ciel se dissipèrent à travers la montagne. Des étoiles apparurent, et bientôt leur timide et lointaine lueur ruissela sur le mur en face, découpant les rebords de la toiture et révélant des creux insoupçonnés dans la façade. L'homme traversa la cour et s'en alla à la porte de service. Il savait quelle n'était pas fermée et n'eut aucune peine à pénétrer dans le bâtiment.

En évitant de faire craquer le parquet sous ses pieds, il se faufila jusqu'à l'escalier, en gravit les marches et se retrouva au premier étage. Le couloir était faiblement éclairé par des veilleuses. Il s'y engagea et repéra la porte de sa chambre. Mais il n'y entra pas. Il revint vers celle d'Anne et, silencieusement, il ouvrit la porte. Comme les rideaux de la fenêtre n'étaient pas tirés, le halo mystérieux des étoiles se répandait dans la chambre, y faisant surgir des formes inconsistantes mais bien réelles. Il glissa lentement dans cette pénombre et parvint auprès du lit.

Anne dormait, mais son sommeil semblait peuplé de cauchemars : elle respirait bruyamment et sa bouche s'ouvrait de temps à autre pour prononcer des bribes de phrases incomplètes et incohérentes. Son front et son visage étaient ruisselants de sueur. Son corps s'agitait sous les draps, se tournant et se retournant sans cesse, et son bras droit pendait au dehors, la main crispée, comme cherchant à étreindre quelque chose. L'homme demeura un long moment immobile en la regardant. Puis il prit la main d'Anne très doucement. Elle se referma sur la sienne avec violence, puis l'étreinte se relâcha et elle retomba, inerte. L'homme rentra le bras d'Anne sous les draps et remonta ceux-ci légèrement de façon à recouvrir les épaules qui étaient dénudées.

Mais les lèvres d'Anne continuaient à murmurer. Elle eut un long gémissement de

souffrance ou d'angoisse. L'homme tendit le bras et sa main frôla le front de la femme sans la toucher, avec une infinie tendresse. Bientôt, la tête d'Anne ne bougea plus et ses lèvres se fermèrent. Sa respiration se fit plus lente, plus régulière. Un étrange sourire se dessina sur le visage ravagé de l'homme. Il paraissait calmé, lui aussi, plus paisible, lavé de tout ce qui l'encombrait.

Comme à regret, il s'en alla à reculons, toujours glissant sur le plancher. Il sortit de la chambre, referma la porte derrière lui et, plus silencieux qu'un chat, cet animal de l'ombre aux yeux de lumière, il entra dans sa propre chambre. Là, sans prendre la peine d'allumer une lampe, il s'étendit tout habillé sur son lit.

*Chaque matin, la lumière de l'aurore déverse sur les montagnes une pluie de fleurs nouvelles qu'on dirait nées des noces du soleil et de la nuit. Des brumes montent le long des vallées, s'accrochent dans les bois noirs et finissent par s'évaporer dans le vent. Les routes sont tortueuses. Elles forment parfois des nœuds inextricables où les voyageurs se perdent. C'est le samedi 7 septembre, et il est à peu près neuf heures.*

Quand Anne ouvrit les yeux, elle fut aveuglée par les rayons du soleil qui plongeaient directement sur le lit. Elle se redressa et se demanda où elle était. Peu à peu, l'usage de la vue lui revint et elle examina ce qui l'entourait. Alors, une terrible angoisse s'empara d'elle. Que faisait-elle dans cette chambre ? Puis le vide qui s'était creusé en elle se combla peu à peu par les images qui restaient de la veille au soir, et le visage de l'homme à la camionnette prit possession de l'espace. Mais au lieu de la rassurer, cette image redoubla son malaise. Elle bondit hors du lit, alla jusqu'au lavabo et se passa de l'eau froide sur la figure. Elle eut brusquement la pensée qu'il avait profité de son sommeil pour partir seul et l'abandonner dans cette hôtellerie où elle ne connaissait personne. Qu'allait-elle devenir ? Elle n'avait plus d'argent, plus rien, plus de havre où se réfugier, plus d'espoir. Elle s'était accrochée à cet homme, sans trop savoir pourquoi, sans doute parce qu'elle avait senti en lui un regard complice, mais ce n'était pas suffisant pour qu'elle fût liée par autre chose, encore moins par une quelconque obligation.

Elle s'habilla à la hâte, revêtant sa robe défraîchie à même le corps. Elle essaya de remettre de l'ordre dans sa chevelure et, serrant son sac contre elle, elle sortit de la chambre. Elle alla immédiatement frapper à la porte voisine, mais ne reçut aucune réponse. Elle ouvrit et regarda à l'intérieur de la chambre : elle s'aperçut immédiatement que le lit n'avait pas été défait. C'était cela... Après s'être assuré qu'elle dormait, il avait préféré partir, évitant ainsi toute explication. Elle ne reverrait jamais cet homme étrange surgi de l'ombre, avec son visage meurtri et son allure d'oiseau de nuit.

Dans l'escalier, un vertige la prit et elle faillit tomber. Elle s'accrocha à la rampe et dut demeurer immobile un instant avant que le sang se remît à circuler normalement à travers tout son corps. Elle sentait une odeur de café et cela lui donna envie de boire quelque chose de chaud. Elle pénétra dans la salle. Deux femmes, devant elle, prenaient leur petit déjeuner en bavardant. Un peu plus loin, un couple rêvait devant des tasses vides et des reliefs de repas. Elle était terrifiée. Elle se souvint de l'histoire bizarre que l'homme lui avait racontée, la veille au soir, à propos de cette femme qui avait disparu et que personne n'avait jamais vue. Il en était peut-être de même pour l'homme : si elle demandait où il était, peut-être lui répondrait-on qu'elle était arrivée seule dans cette hôtellerie. Allait-elle alors saisir une flamme dévorante et la jeter au milieu de la salle pour y provoquer un gigantesque incendie qui anéantirait sa mémoire ?

Il était là. Assis près d'une grande baie vitrée et inondé de soleil, une tasse sur la table devant lui, il lisait un journal. Le cœur d'Anne faillit cesser de battre. Oui, il était là. Elle s'avança vers lui et vit qu'il était rasé de frais, ce qui faisait apparaître encore plus nettement ses cicatrices. Et lui aussi, il avait tenté de remettre de l'ordre dans sa chevelure.

Quand il s'aperçut de sa présence, il reposa son journal et lui sourit.

— Déjà levée ! dit-il. Avez-vous dormi, au moins ?

— Oui, répondit-elle. Je me sens reposée.

— Asseyez-vous. Je m'occupe du petit déjeuner.

Elle s'assit en face de lui tandis qu'il appelait la serveuse. Celle-ci vint aussitôt et Anne lui commanda ce qu'elle voulait, du jus de fruits, du café et du pain. L'homme réclama un autre café pour lui-même. Il paraissait détendu, insouciant, plus accessible que la veille quand il se retranchait dans un mutisme agressif ou une indifférence plus sarcastique que réelle. Elle l'examina attentivement et se demanda quel visage il pouvait avoir *avant*. En fait, rien de ce qu'il était ne surgissait de son regard : elle ne pouvait y discerner qu'une lueur, peut-être un reflet du soleil, qui était si profonde qu'elle en devenait inquiétante.

— Vous savez, dit-elle, j'ai eu peur que vous soyez parti sans moi cette nuit...

Il éclata d'un rire moqueur, mais il ne répondit rien, car, à ce moment, la serveuse revint. Anne but d'un trait son verre de jus d'orange, puis elle se mit à manger. Elle avait faim. Elle se sentait mieux. L'homme la regardait sans rien dire à travers la fumée de sa cigarette et, pendant quelques instants, il pensa que bien souvent, à ce que racontent les gens de la campagne, on voit ainsi surgir des êtres féeriques à travers les brouillards de l'aube. Mais il savait également que ces femmes ne sont parfois que des nuages qui s'évaporent au fur et à mesure que le soleil monte dans le ciel.

Quand elle eut terminé, Anne fut de nouveau envahie par son angoisse. Qu'allait-il donc se passer à présent ? Elle ne se faisait aucune illusion : elle n'était qu'une épave que l'homme avait recueillie sur le bord de la route, et il fallait bien qu'arrivât le moment où leurs chemins devaient se séparer.

— Il vaudrait mieux que nous partions chacun de notre côté, murmura-t-elle.

— Bien sûr ! s'écria-t-il. Cela vaudrait sans doute beaucoup mieux. Mais le désirerez-vous vraiment ?

Elle baissa la tête. Elle savait bien qu'elle ne le voulait pas, mais l'absurdité de la situation lui paraissait intolérable. Elle n'avait rien à espérer de ce voyage entrepris par hasard en compagnie d'un homme dont elle ne savait rien et dont elle ignorait même le nom.

— De toute façon, dit-il avec ironie, je crois que vous n'avez pas le choix. Que voulez-vous faire d'autre que me suivre ?

Elle se mordit les lèvres. Oui, il avait raison, elle ne pouvait rien faire d'autre : elle n'était qu'une épave ballottée par la tempête pendant de longs mois puis rejetée sur une côte hantée par des souvenirs qui pouvaient se révéler hostiles. On ne fuit pas impunément son passé. Mais si elle rejetait ce passé avec dégoût, elle se sentait incapable d'imaginer une seule seconde vers quoi tendait cette tentative vers un futur bien imprécis. Elle avait envie de pleurer.

— Écoutez, reprit l'homme d'une voix conciliante, vous m'avez supplié de vous emmener avec moi. J'ai accepté à condition que vous ne posiez pas de questions. Alors, respectez nos conventions et foutez-moi la paix.

Il n'y avait rien à répondre. Il se leva et se dirigea vers la réception pour régler la note. Puis il revint vers la table où Anne était plongée dans son amertume.

— Quand vous voudrez, dit-il simplement.

Elle se leva à son tour et le suivit. Dès qu'elle fut dehors, Anne fut surprise par la douceur de l'air. Il y avait toujours du vent, mais plus léger, plus caressant aussi, comme en certaines journées de printemps. Il y avait encore un peu de brume accrochée aux flancs des montagnes et, dans le ciel, d'un bleu pâle, des vols d'oiseaux migrateurs traçaient d'étranges messages autour du soleil.

Ils remontèrent dans la camionnette. L'homme mit le contact, attendit le temps du préchauffage, puis il lança le moteur. La camionnette démarra lentement, sortit de l'aire de stationnement et s'engagea sur la route en direction du soleil. Les virages étaient nombreux et tous très serrés sur ce parcours tourmenté qui contournait des vallées profondes pour les franchir en leur point le plus étroit. Anne laissait perdre son regard sur la cime des arbres et sur les sommets granitiques déchiquetés qui apparaissaient ça et là à travers les branches, mais les rayons du soleil, encore bas à l'horizon et parallèles à la route, devinrent si éblouissants qu'elle dut fermer les yeux. L'homme lui-même était presque aveuglé et avait du mal à se diriger.

— Le pare-brise est sale, dit-il, il faut que je m'arrête pour le nettoyer.

Ils traversaient alors un plateau au milieu de champs cultivés bordés de haies vives encore constellées de fleurs. L'homme cherchait un endroit propice où il pût y avoir de l'eau et, un peu plus loin, là où s'ouvrait une petite vallée, il repéra un torrent qui descendait de la montagne. Il ralentit et s'engagea dans un chemin de terre. Peu après, la camionnette s'immobilisa dans un endroit proche du torrent, où le sol piétiné indiquait que les bêtes venaient boire. Il coupa le contact, sortit du véhicule, un chiffon à la main. Anne eut envie de marcher.

Elle se laissa glisser à terre. L'air était plus vif que lorsqu'ils étaient sortis de l'hôtellerie. Elle suivit un petit sentier qui longeait le torrent. Elle frissonna et se sentit tout à coup mal à l'aise au milieu de cette végétation anarchique où la ronce côtoyait la rose d'un ancien jardin abandonné, où les massifs de rhododendrons partaient à l'assaut de chênes rabougris et où les branches mortes craquaient sous les pas comme les mots d'un poème qui n'en finissaient pas d'être déclamés par le vent. Un peu plus loin, elle distingua les ruines d'une maison isolée. Tout paraissait abandonné ici, comme si les ombres du temps s'étaient emparées d'un domaine autrefois riche de vie et d'espérance. La robe d'Anne s'accrocha dans les épines et elle dut s'arrêter pour se dégager.

Le vent s'était mis à souffler avec davantage de force et souleva la robe d'Anne. Elle se souvint qu'elle n'avait plus de culotte et, de ses mains, elle rabattit vivement l'étoffe sur ses cuisses. C'était un geste instinctif et elle eut envie de rire, parce que, de toute façon, elle était seule et personne n'aurait pu la voir. Mais au même moment, au fond du vallon, elle entendit un battement sourd qui se mêlait au bruit d'une eau qui dévalait de rocher en rocher entre des touffes d'aulnes et d'osiers.

Intriguée, elle avança de quelques pas. Derrière un bosquet, le cours d'eau s'élargissait en une sorte de bassin retenu par une courte digue de cailloux et de mottes de terre, avec de grandes pierres plates sur le bord. Et là, deux femmes sans âge, vêtues en

paysannes, étaient en train de laver un drap blanc qu'elles frappaient avec un battoir. Ne voulant pas les déranger ni engager de conversation, elle rebroussa chemin, mais l'une des femmes la héla :

— Madame, s'il vous plaît ! aidez-nous à tordre ce drap.

Anne se retourna. La lavandière s'était levée et s'avavançait vers elle en lui tendant l'extrémité du drap. Elle souriait. Ses traits étaient inondés d'une lumière qui semblait émaner d'elle plutôt que du soleil. Elle était en effet à l'ombre et Anne, surprise, fit un pas dans sa direction, prête à saisir le drap.

— Anne ! cria l'homme, ne touchez pas à ce drap !

Elle sursauta. Il était à ses côtés et elle remarqua sa figure décomposée par la colère. Il alla vers les femmes et hurla :

— Je ne veux plus vous voir ! disparaissez !

La seconde lavandière se releva à son tour, et toutes les deux, portant chacune une extrémité du drap, s'éloignèrent lentement et semblèrent s'évaporer au milieu des broussailles.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura Anne.

— Pas de question ! répondit l'homme. Venez.

Il la prit par le bras et la ramena à la camionnette. Elle reprit sa place, et l'homme mit rapidement le moteur en marche. Peu de temps après, ils se retrouvèrent sur la route. Visiblement, l'homme était d'une humeur massacante : son visage était crispé, tendu, faisant saillir ses mâchoires et mettant en relief ses cicatrices. Le pare-brise était net maintenant et le soleil n'y formait plus les nuages de lumière floue qui les avaient aveuglés. Après une série de virages plus aigus les uns que les autres, ils aperçurent les maisons d'une agglomération assez vaste qui s'étagaient autour du sommet d'une colline. L'homme se tourna vers Anne.

— Vous êtes ridicule dans cette robe infecte ! s'écria-t-il.

— Ce n'est pas de ma faute, répondit-elle. C'est tout ce que j'ai...

Ils entrèrent dans le bourg de Bréholo, isolé sur le versant sud des montagnes et autrefois important relais de poste sur la vieille route fédérale 5 ; elle avait été la principale voie de communication entre l'est et l'ouest du pays, mais elle n'était à présent plus guère fréquentée que par les amateurs de paysages pittoresques, car elle se perdait en d'innombrables replis au travers des forêts, des landes et des vallées profondes. C'était jour de marché à Bréholo et les rues étaient remplies d'une foule affairée et bruyante. L'homme eut beaucoup de peine à trouver une place pour garer la camionnette. Il s'arrêta finalement derrière l'église dans un emplacement réservé aux handicapés.

— Nous descendons, dit-il.

Anne suivit l'homme jusqu'à la place qui s'étendait devant le portail roman de l'église. Au centre, sous les arbres, pour la plupart des sorbiers aux branches desquels pendaient d'abondantes grappes rouges, une masse humaine multicolore circulait parmi les éventaires. Plus loin, à l'angle d'une rue, un marchand de disques et de cassettes faisait

brailler les rengaines habituelles et, de l'autre côté de la place, la taverne avait débordé sur la chaussée pour profiter du beau temps. L'homme s'arrêta brusquement, fouilla dans la poche de son blouson et tendit à Anne une liasse de billets.

— Tenez, dit-il, allez vous acheter de quoi vous vêtir convenablement. Je ne peux plus vous supporter comme cela. Profitez-en : il y a le marché et de nombreuses boutiques, et c'est à vous de choisir. Crédit illimité. Je vous fais confiance.

— Mais, répondit Anne, pourquoi moi ? Venez avec moi.

— Ce genre de choses m'énerve. Je vous attendrai à la terrasse de la taverne, et, si je n'y suis pas, retournez à la camionnette. Et prenez votre temps.

Sans lui laisser donner son avis, il la quitta pour se diriger vers la taverne. Il s'assit un peu en retrait et commanda une pinte de bière brune. Puis il se mit à fumer, perdu dans ses réflexions, indifférent au frémissement de la foule et aux éclats de voix qui envahissaient son espace. Il n'avait même pas regardé où Anne était allée et, de toute façon, il l'aurait perdue de vue presque aussitôt. Il avait soif. Il était en train de boire quand il sentit soudain une présence à côté de lui, sur la chaise voisine. Il se retourna.

— Moïra... murmura-t-il sourdement.

— J'ai l'impression que tu ne m'attendais pas ! répondit-elle.

Elle souriait d'un air ironique. L'homme n'aimait pas ce genre de sourire, c'était celui qu'arborait Moïra chaque fois qu'elle avait quelque chose de désagréable à annoncer ou à ordonner. Il la fixa droit dans les yeux.

— Au contraire ! répliqua-t-il, je savais que tu rôdais par ici et que tu profiterais de l'instant où je serais seul pour te manifester.

Elle ne réagit pas et appela la serveuse.

— La même chose pour moi ! dit-elle. Et elle ajouta en se tournant vers l'homme : nous avons bien le temps, n'est-ce pas ? Les femmes sont si longues à se décider lorsqu'elles font leurs emplettes. Surtout s'il s'agit de chiffons !

Elle se tut, et l'homme se garda bien de ranimer la conversation. Ils observèrent tous deux ce silence jusqu'au moment où la serveuse revint en apportant la commande. Moïra avala quelques gorgées de bière avec un air de chatte gourmande tout en faisant semblant de regarder ailleurs.

— Bon, dit-elle enfin, parlons de choses sérieuses. Tu as fait ta B.A., c'est très bien et c'est même très touchant. Mais à présent, tu dois la lâcher. Donne-lui tout l'argent qu'elle voudra et lâche-la dans la nature. Elle peut se débrouiller toute seule, je suppose, et si elle se fait pendre, ce ne sera pas de ta faute. Je te donne une heure pour la larguer.

— Non, répondit l'homme d'une voix ferme.

— Quoi non ? s'écria Moïra. Dois-je comprendre que tu refuses de m'obéir ?

— Parfaitement, tu as fort bien compris. Cette histoire ne te concerne pas et tu n'as pas à intervenir.

Moïra recula légèrement et ses traits se durcirent.

— Tout ce qui te concerne me concerne, tu le sais, dit-elle d'une voix rauque. C'est pourquoi je t'ordonne de la larguer en moins d'une heure.

— Non, répéta l'homme.

— Et que veux-tu ?

— Un délai. Je veux quelques jours.

Moïra éclata d'un grand rire sonore.

— Rien que cela ! s'exclama-t-elle, quelques jours ! et tu dis que tu *veux*. Décidément, tu ne changeras jamais. Tu devrais pourtant avoir compris depuis longtemps que ce que tu veux est sans importance. C'est ce que *je veux* qui compte.

On entendait des cris d'oiseaux dans les arbres de la place et ceux-ci étaient tellement aigus qu'ils parvenaient presque à couvrir le brouhaha et la sonorisation. Il ne faisait pas froid. Tout autour de Moïra et de l'homme, sur la terrasse de la taverne, des gens bavardaient. Ils semblaient détendus, insoucians, heureux de vivre. L'homme les enviait et sentait se creuser en lui un vide étrange qui le faisait cruellement souffrir.

— Voici ce que tu vas faire, reprit Moïra. Je vais te laisser ; quand elle reviendra, tu lui diras qu'on te réclame d'urgence et que tu dois la quitter. Je te le répète, donne-lui autant d'argent qu'elle en voudra. Après quoi, remonte dans la camionnette et viens me rejoindre où tu sais.

— Non, Moïra, je n'irai pas te rejoindre. C'est avec elle que je repartirai, et tu me laisseras libre pendant quelques jours.

Moïra rapprocha son visage de celui de l'homme.

— Es-tu devenu fou ? demanda-t-elle à voix basse. Tu n'ignores pas le danger qu'elle représente, non seulement pour toi, mais pour nous tous. La seule solution, c'est de l'abandonner à son sort. À moins que tu ne préfères que je m'en occupe !

Elle avait prononcé ces derniers mots en ricanant. L'homme frissonna. Il chercha les yeux de Moïra et, les ayant trouvés, il ne les lâcha plus.

— Écoute-moi, dit-il. Tu crois que tu peux tout contre moi, tu crois que tu peux tout contre elle, mais tu te trompes, car ton pouvoir a ses limites et tu les connais fort bien. Quand tu me regardes de cette façon, je lis beaucoup de choses en toi, des choses surprenantes. Tu veux savoir lesquelles ? Des choses anciennes, des choses qu'on imagine mortes depuis bien longtemps et qui resurgissent tout à coup sans qu'on sache trop bien pourquoi. C'est d'abord très vague, très imprécis, très flou, puis cela devient plus clair, plus net, plus évident. Je vois beaucoup de choses dans tes yeux, Moïra, lorsque ton regard ne brûle pas.

En écoutant l'homme ainsi parler, Moïra se demandait où il voulait en venir, mais elle le sentait tellement sûr de lui qu'elle commença à s'inquiéter. Il continuait son discours d'un ton qu'il s'efforçait de rendre persuasif :

— Avant d'être une femme, Moïra, on est une petite fille. Avant d'être une petite fille, on est un bébé. Et ce bébé n'est pas né du hasard, il a une mère et un père. Il suffit de remonter le temps pour trouver.

Moïra s'était levée d'un bond et avait poussé un cri. Ceux qui étaient assis sur la terrasse se tournèrent vers elle, surpris et étonnés. Elle se rendit compte qu'elle attirait trop l'attention sur eux et elle reprit sa place. Mais elle était devenue subitement pâle et elle tremblait.

— Tais-toi ! murmura-t-elle d'une voix rauque. Si tu prononces un seul nom, tu te détruis en même temps que moi.

— Je le sais, répondit l'homme calmement, mais quand on n'a plus rien à perdre, on est capable de tout.

Moïra avala le reste de sa bière. Son trouble n'avait duré que quelques instants et son incroyable force intérieure avait repris le dessus.

— Il a donc parlé, dit-elle.

— Oui, il a parlé. Devant moi, cela n'avait aucune importance. J'ai compris alors pourquoi tu n'avais pas voulu le rencontrer. De toute façon, ce qu'il m'a dit n'a fait que réveiller des certitudes que j'avais en moi.

Moïra avait retrouvé tout son calme. De nouveau, elle fixa les yeux de l'homme comme pour mieux le dominer.

— Cela ne te servira à rien.

— Je ne suis pas de ton avis.

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

Il ne répondit pas. Il alluma une cigarette et tira quelques bouffées. Il lui fallait laisser Moïra dans l'incertitude le plus longtemps possible. Elle commença à s'énerver.

— Que veux-tu donc ? répéta Moïra. Tu sais bien que tu ne peux pas revenir en arrière.

— Je le sais. Je ne reviendrai pas en arrière, mais tu ne me forceras, pas à faire ce que je ne veux pas. Sinon, je te jure que j'irai jusqu'au bout, tu m'entends, Moïra, jusqu'au bout. Tant pis si je me perds. Quant à elle, si jamais tu touches à un seul de ses cheveux, elle sera immédiatement vengée. Tu as bien compris ?

— J'ai compris. Que proposes-tu ?

— Laisse-moi libre quelques jours avec elle.

Les yeux de Moïra lancèrent un étrange éclat.

— Qu'espères-tu donc ? demanda-t-elle. C'est un jeu dangereux qui ne te rapportera que des ennuis.

— C'est mon affaire, répondit l'homme.

Moïra demeura silencieuse. Visiblement, elle hésitait, et l'homme la guettait avec une intensité accrue, soutenant son regard avec autant d'insolence que d'obstination. Finalement, Moïra lui saisit le poignet et le serra avec une telle violence qu'il faillit crier.

— Fais ce que *tu veux*, dit-elle. Je te donne jusqu'à lundi soir, à minuit. Passé ce délai, je ne répondrai plus de rien. Tu es libre jusque-là, c'est tout.

Elle fit un signe à la serveuse, déposa un billet sur la table et, sans ajouter un seul mot, elle se leva, traversa la place et se perdit dans la foule. L'homme, demeuré seul, voulut prendre une autre cigarette, mais il s'aperçut que son paquet était vide. Il se leva à son tour et s'en alla à la recherche d'un bureau de tabac.

À ce moment, Anne déboucha sur la place. Elle portait une jupe noire assez courte et un pull-over couleur d'ambre. Elle avait replié un foulard bleu sur sa tête pour s'en faire un bandeau et maintenir ses cheveux. Elle tenait à la main un petit sac de voyage. Arrivée devant la taverne, elle s'arrêta et examina attentivement la terrasse. Elle n'y vit pas l'homme et décida de le rejoindre à la camionnette.

Pour aller derrière l'église, il fallait passer par une ruelle étroite qui longeait le mur du nord. C'est dans cette ruelle que s'engagea Anne, frôlant le mur de l'église dans une sorte de pénombre humide. Elle aperçut alors devant elle, approchant en sens inverse, trois jeunes filles vêtues de robes noires moulantes. Elle se rangea sur le côté pour les laisser passer, mais lorsqu'elles furent près d'elle, les trois filles se placèrent de telle sorte qu'elle se trouva coincée. Les filles souriaient d'un air étrange. Leurs yeux qui semblaient la regarder étaient cependant vides et sans expressions. Leurs lèvres étaient outrageusement peintes en rouge et elles portaient autour du cou un collier composé de dents de fauves. Anne fut saisie de frayeur et tenta de se dégager, mais les filles se pressèrent contre elle et elle sentit la chaleur brûlante de leur corps.

— Vermines ! cria la voix de l'homme. Disparaissez !

Il avait pris Anne par le bras et la maintenait fermement. Les yeux des filles exprimèrent l'étonnement, puis revinrent à l'indifférence, et leur sourire se figea. D'un seul mouvement, toutes les trois firent volte-face et, d'un pas mécanique et saccadé, elles repartirent par où elles étaient venues. Anne les vit se fondre dans la foule. L'homme demeura immobile, regardant fixement dans leur direction. Il avait l'air furieux.

— Venez, dit-il. Passons par l'autre côté.

Elle le suivit docilement, ne comprenant pas ce qui venait de se passer, mais elle ne demanda rien, car elle savait que l'homme ne répondrait pas à sa question. Elle se souvint des lavandières qui lui avaient présenté un drap à tordre : l'homme les avait agressées de la même façon, vraisemblablement pour la protéger de quelque chose, mais de quoi ? Elle frémit en évoquant cette étrange chaleur qui émanait du corps des trois filles lorsqu'elles s'étaient approchées au plus près. Elle finit par se calmer et, ayant rebroussé chemin, ils passèrent devant le portail roman et longèrent l'église par le côté sud. L'homme la tenait toujours par le bras. Ils arrivèrent bientôt près de la camionnette.

— Que pensez-vous de ma tenue ? demanda Anne.

Il l'examina attentivement et ses traits se détendirent.

— Cela vous va très bien, dit-il simplement.

Et tout à coup, tandis qu'il reprenait sa place au volant, l'homme s'aperçut pour la première fois qu'Anne avait la même chevelure que Moïra.

Ils sortirent du bourg de Bréholo et empruntèrent la route fédérale 5 en direction de l'est. À présent, le soleil était plus haut dans le ciel et ne les aveuglait plus. Au fur et à

mesure que la route s'éloignait de Bréholo, la chaussée apparaissait dégradée, criblée de trous et encombrée de cailloux. C'était vraiment une route délabrée, abandonnée aux fureurs du vent et de la pluie. L'homme conduisait lentement, avec la plus grande prudence, au milieu de grands espaces tourmentés mais déserts, parsemés de bois de pins, de landes hérissées d'ajoncs, avec parfois d'épais massifs de rhododendrons. Et malgré les secousses infligées au véhicule, Anne s'assoupissait.

Elle fut tirée de sa torpeur par une bordée de jurons tous plus obscènes les uns que les autres. L'homme immobilisa la camionnette sur un espace dénudé où s'ouvrait un chemin.

— Qu'y a-t-il ? demanda Anne.

— Je ne sais pas, répondit l'homme.

Il descendit à terre et, se précipitant à l'avant, il souleva la tôle de protection du moteur. Un peu de fumée s'échappa. L'homme fut saisi d'une fureur qu'il ne pouvait plus contrôler et il donna un violent coup de pied dans l'un des pneus.

— C'est grave ? demanda encore Anne.

— C'est la courroie du ventilateur qui vient de claquer. Et je n'en ai pas de rechange.

Sur ce, saisi d'une soudaine colère, il se remit à jurer abominablement. Mais quand il s'interrompit, une voix calme retentit, venant de l'entrée du chemin :

— Si ce n'est que cela, ce n'est pas bien grave, assurément. Je dois bien en avoir une quelque part. Ce n'est pas la peine de jurer ainsi.

Ils se retournèrent et virent un prêtre aux cheveux grisonnants, vêtu d'une soutane quelque peu rapiécée, qui venait vers eux en souriant.

— Il y a bien longtemps que je n'avais entendu des jurons aussi variés. Quelle richesse de vocabulaire ! ajouta-t-il. Il est vrai que je ne fréquente guère le monde.

L'homme haussa les épaules. Le regard du prêtre se fixa sur lui avec intensité, puis sur Anne, qui venait de descendre à son tour. Par-derrrière, à travers le chemin, on pouvait voir une petite chaumière dont la cheminée fumait et, un peu plus loin, perdue dans des massifs de rhododendrons aussi grands que des arbres, une chapelle de pierre grise surmontée d'un clocher qui émergeait à peine de la masse de verdure.

— Soyez les bienvenus ici, reprit le prêtre, toujours en souriant. Je n'ai pas l'habitude de recevoir beaucoup de visiteurs. Quand je célèbre la messe, le dimanche, j'ai tout juste une dizaine de fidèles qui viennent des hameaux d'alentour. Mais une courroie de ventilateur neuve, je crois que j'en ai une, et qu'on pourra l'adapter à votre moteur. Vous savez, quand on vit isolé, il faut tout prévoir. Mais je bavarde, je bavarde... Je n'ai même pas l'idée de vous dire d'entrer chez moi. Vous goûterez bien mon cidre. C'est moi qui le fais.

Anne et l'homme étaient trop surpris pour répondre. Ils se contentèrent de suivre le prêtre dans le petit chemin bordé d'arbustes qui avaient été soigneusement taillés. Ils arrivèrent très vite devant la porte de la chaumière, qui était encadrée par deux touffes d'hortensias dont les fleurs bleues commençaient à se faner et à prendre une teinte de rouille. Le prêtre les fit entrer dans une salle assez spacieuse, au sol de terre battue,

meublée de deux armoires en bois sombre, d'un banc-coffre, d'une grande table et de chaises empaillées. Dans la cheminée, sur un trépied, au-dessus d'un feu qui pétillait, une marmite était en train de bouillir, répandant une bonne odeur de pot-au-feu.

Le prêtre leur désigna les sièges et, tandis qu'ils prenaient place autour de la table, il ouvrit l'une des armoires, y saisit une bouteille et des verres et revint vers eux. Tout en servant le cidre, il se remit à parler :

— Oui, cela fait vingt ans que je suis ici pour desservir une paroisse qui n'existe guère que sur le papier. Je commence à y être habitué.

— Vous vivez tout seul ici ? demanda Anne.

— Certes ! répondit le prêtre en riant. C'est la meilleure façon de ne pas se disputer avec les autres. Je n'ai pas de quoi entretenir une servante, mais c'est une bénédiction, croyez-moi... Je fais moi-même ma cuisine, mon ménage, ma lessive, mon jardin. Et c'est tant mieux, car ainsi je n'ai pas l'occasion d'entendre des méchancetés sur le compte des voisins. Ceux qui viennent me voir sont mes amis. Les autres ne s'arrêtent pas. Les quelques paroissiens que j'ai me fournissent abondamment en lard et en saucisses. Je vais toutes les semaines à Bréholo à vélo pour chercher mon pain, mon café et mon sucre, ainsi que les objets dont j'ai besoin, sans oublier mon vin de messe. Au fond, je suis parfaitement heureux. On m'a oublié dans ce coin perdu, mais le bonheur consiste parfois à être oublié du reste du monde. D'ailleurs, je ne suis pas seul, puisque Dieu et la Vierge sont mes confidents.

Ils burent tranquillement. Anne regardait le visage de ce prêtre si simple qui trouvait le bonheur et la sérénité dans la solitude. Elle savait en elle-même que c'était de la sagesse. Le visage du prêtre ne reflétait ni amertume d'être ignoré, ni révolte contre l'injustice. Il n'y avait rien de désagréable dans sa voix, bien au contraire. Anne se disait que si la sainteté existait, elle devait avoir le visage de ce prêtre enfoui au plus profond des landes, près d'une chapelle qu'on voyait à peine de la route, qui vivait dans une *maison de paille*, sur un sol de terre battue, cuisant sa nourriture sur un feu de bois et faisant son cidre avec les pommes de son verger. Et cet homme, qui ne les connaissait pas, leur avait sans hésiter proposé le verre de l'amitié et le petit objet insignifiant sans lequel leur véhicule n'était qu'un tas de ferraille inutile. Anne frissonna. Elle se souvenait de son enfance dans une lointaine campagne perdue comme celle-ci, au milieu des arbres et des fleurs, peuplée de gens qui savaient encore ce qu'était la vraie vie.

Après qu'ils eurent bu, le prêtre alla fouiller dans un tiroir et en sortit une courroie qu'il tendit à l'homme.

— Voyez, dit-il, je n'ai pas de voiture, mais il arrive que ceux qui viennent me rendre visite tombent en panne. J'ai pris l'habitude de tout prévoir, même le pire.

L'homme avait pris la courroie et s'était levé. Il sortit de la chaumière et Anne lui emboîta le pas, suivie par le prêtre.

— Comment s'appelle votre église, Père, demanda-t-elle.

— *Itron an Nozh*, c'est-à-dire *Notre-Dame de la Nuit*, ou, si l'on traduisait mot pour mot, *Madame la Nuit*. Étrange, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une appellation très courante, et j'ai même l'impression que c'est le seul sanctuaire dédié à la Vierge Marie qui soit placé

sous ce vocable. Mais cela fait peur aux gens. Ils croient que c'est un nom païen et que cela rappelle un peu trop Hécate, l'antique déesse des carrefours, qui était honorée autrefois sous différents noms dans notre pays. Vous savez, demain, c'est le 8 septembre, c'est la fête de la Nativité de la Sainte Vierge : eh bien ! il ne viendra personne ici. Ils iront tous à Kaerdana, un peu plus loin. Là, au moins, ce sera vivant, il y aura des processions et des cantiques, et une foule de pèlerins. Les évêques se dérangent pour aller présider les cérémonies de Kaerdana, et nécessairement ils passent par cette route. Mais il ne viendrait à l'idée d'aucun d'entre eux de s'arrêter à *Itron an Nozh*.

Le prêtre se tut. Anne et l'homme étaient restés immobiles en l'écoutant. Tous deux regardaient la silhouette de la chapelle au milieu des rhododendrons.

— Voulez-vous la visiter ? Vous savez, ce n'est pas une merveille d'architecture comme à Kaerdana, mais elle en vaut la peine. Moi, je la trouve très belle dans sa sobriété.

Ils ne répondirent pas. Ils n'en avaient nul besoin, car le prêtre marchait déjà en direction du sanctuaire, et ils le suivirent sans rien dire. Le porche était effectivement d'une grande simplicité, d'une vague forme romane. La pierre était recouverte d'un lichen un peu roux et l'on discernait quelques figures gravées en relief à la base du clocher. Sur l'une d'elles, Anne remarqua une tête bizarrement surmontée de cornes, mais elle dut renoncer à interpréter les autres, tant les vents et la pluie avaient rongé le granit.

Ils entrèrent à la suite du prêtre. Il faisait sombre. On arrivait cependant à distinguer les voûtes en bois qui s'appuyaient sur des piliers d'une pierre plus blanche que celle qui avait servi à la construction des murs. Les chapiteaux étaient gravés, mais il était impossible de les déchiffrer tant ils étaient plongés dans l'ombre. Trois fenêtres laissaient filtrer la lumière du soleil à travers le foisonnement multicolore à dominante bleue des vitraux qui paraissaient anciens.

Le prêtre se dirigea vers l'autel : le fond du chœur était occupé par un retable en bois ouvragé, avec des ornements biscornus. Sur le tabernacle, se dressait une statue dont le socle portait l'inscription *Itron Varia an Nozh*, et, dans le mur de droite, on remarquait une grande niche vide qui faisait pendant à un tableau, sur le mur d'en face, dont la peinture était toute craquelée et qui devait représenter sainte Anne, la Vierge et l'Enfant.

— Cette église, dit le prêtre, ou plutôt cette chapelle, voyez-en les dimensions, a été construite sur l'emplacement d'un temple païen. Ce n'est pas original, la plupart des églises sont dans le même cas, mais je tiens à vous le signaler. On a probablement utilisé les matériaux du sanctuaire primitif, car j'ai retrouvé dans les murs des pierres déjà travaillées et qui présentaient des restes de gravures. Autrefois, il y avait une véritable ville à l'endroit où nous sommes, dont on aperçoit quelques vestiges de fondations çà et là au milieu des broussailles. Comment cette ville s'appelait-elle ? Comment a-t-elle été détruite ? Personne n'est capable de le dire.

Il tendit le bras vers le fond de la chapelle.

— Voyez-vous ce baptistère ? continua-t-il. C'est une cuve monolithique assez remarquable, et, là encore, c'est un héritage des époques païennes. Il s'agit sans doute d'une cuve à sacrifice. Sur la face qui est tournée actuellement vers le mur, se trouve représentée une scène très précise : une femme nue est en train d'égorger un homme penché sur une cuve à peu près semblable à celle que vous voyez.

Anne et l'homme s'approchèrent du baptistère. Anne mit sa main sur la pierre et eut un frisson de peur incontrôlable. Était-ce le souvenir de son propre baptême ou une sorte de régression dans un passé antérieur à sa naissance, lorsque le sang humain coulait dans cette cuve ? L'homme resta un instant immobile, puis il revint vers le chœur et désigna du bras la niche vide.

— Il y avait probablement une statue ici ? dit-il.

— Oui, dit le prêtre, et c'est d'ailleurs une affaire bien mystérieuse, car cette statue a été volée d'une façon incompréhensible. Elle avait la taille d'un être humain et elle était en pierre très dure, très lourde. Or, elle a disparu, une nuit, il y a à peu près trois ans, tandis que je dormais dans ma maison. Je n'ai rien entendu, absolument rien. Le matin, quand je suis entré dans la chapelle, la statue n'y était plus. On n'a jamais su qui l'avait volée, ni ce qu'elle est devenue, ni comment on a procédé pour l'enlever, car on n'a pu le faire qu'avec des moyens mécaniques. Or, je vous le répète, je n'ai rien entendu.

— Et que représentait cette statue ?

— Notre-Dame de la Nuit. C'était la statue ancienne, celle que des paysans ont retrouvée au siècle dernier, sous un buisson de ronces, en défrichant un terrain sur l'emplacement de cette ville dont je vous ai parlé. Comme elle était en pierre noire, on l'a appelée Notre-Dame de la Nuit. C'est du moins ce qu'on raconte, mais je n'en crois pas un mot. Je serais plutôt de l'avis des archéologues qui prétendent que ce n'était pas une statue de la Vierge Marie, mais la représentation d'une déesse-mère qui était autrefois honorée dans la ville détruite. Mais qu'est-ce que ça change ? Cela démontre la permanence des cultes dans une spiritualité qui peut prendre différents aspects, mais qui est en réalité la même pour tous les êtres humains, et cela depuis les origines.

Anne semblait littéralement envoûtée par la niche vide. Elle la contemplait avec une sorte de respect mêlé de mélancolie. Il lui vint l'idée de rester là pendant longtemps, toute seule, peut-être pour prier, peut-être pour évoquer quelque scène d'un lointain passé. Mais elle vit le prêtre sortir de la chapelle avec l'homme et elle les suivit.

— J'y pense, dit le prêtre, c'est bientôt l'heure du déjeuner. Faites votre réparation et venez partager mon repas avec moi. Cela me fera plaisir.

L'homme se tourna vers Anne et celle-ci lui fit un signe de tête.

— Fort bien, dit-il, nous acceptons bien volontiers, mais nous ne savons comment vous remercier.

— Allons ! allons ! vous savez bien que chez nous, depuis toujours, il est d'usage de donner sans attendre de remerciements. Allez réparer votre moteur pendant que je dresse la table.

Il les quitta et se dirigea vers la chaumière.

— Je ne peux guère vous aider, dit Anne à l'homme. Je retourne dans la chapelle. Venez me chercher quand vous aurez fini.

Elle rentra dans la pénombre du sanctuaire, mais des éclats de couleur lui sautèrent au visage. Autour d'elle, les murs lui parurent être ceux d'une forteresse inviolable au cœur des montagnes. Le vertige lui fit tout à coup tourner la tête : elle dominait des précipices

au fond desquels rôdaient les silhouettes de tous ceux qui avaient vécu autrefois sur cette terre de cendre et de sel. Notre-Dame de la Nuit ! Quelle était donc cette mystérieuse Vierge surgie des entrailles de la terre, cette Dame de cendre et de tourbe, cette Dame de pierre plus froide que la nuit, les hivers où le vent du nord souffle en rafales à travers des landes criblées d'étoiles ?

Anne s'approcha du chœur. Là, elle fut éblouie par la béance de la niche. Elle imagina un instant la statue qui s'y dressait, dans la splendeur de sa majesté, pour dominer le monde et protéger ceux qui venaient se réfugier dans son ombre. Elle ressentit un intense besoin de prier. Mais quelle prière murmurer ? Quelles litanies aurait-elle la force de psalmodier, alors qu'elle était incapable de terminer les chansons qu'elle commençait ?

Enfin, elle se laissa aller au rythme de la terre. De lentes secousses montèrent à l'assaut de son corps qui se mit à vibrer. Dans le balancement de la terre perdue dans l'espace, comme une barque sur la grande mer, elle s'accrochait aux vagues qui déferlaient contre les écueils du rivage. Elle avait besoin de crier, de hurler dans le vent, de se hisser à la crête des vagues, de jaillir sur le sommet des montagnes. Elle s'accrocha à la pierre et tendit ses muscles. Elle était maintenant à l'intérieur même de la niche. Elle y appuya son corps contre la froide paroi qui la séparait encore des domaines interdits. Elle était Notre-Dame de la Nuit.

C'était autrefois. Des foules nombreuses se prosternaient à ses pieds. Elle contemplait cette marée ondulante et frémissante avec des yeux de feu, comme pour la dévorer. Elle se sentait toute-puissante et savait que le seul fait de lancer son regard sur les hommes suffisait à les brûler pour l'éternité. Elle était la maîtresse absolue des hommes et des femmes, la maîtresse bien-aimée des animaux de la terre, la maîtresse nourricière des fleurs et des arbres, la maîtresse lumineuse des cristaux et des galets. Elle était Notre-Dame de la Nuit et se préparait à mordre l'univers de ses mâchoires dégoulinantes de sang, ce sang frais qu'elle ferait couler sur le cou de ses victimes, ses victimes aux yeux de biche, aux yeux de loup, victimes consentantes et heureuses de mourir sous le poignard triomphant de la Bien-Aimée.

Oui, elle était Notre-Dame de la Nuit. L'homme allait venir la chercher. Elle le ferait agenouiller devant elle. Elle lui ferait tendre le cou. Elle lui ouvrirait la gorge avec ses ongles qui étaient des griffes plus acérées que celles des panthères. Le sang de l'homme jaillirait, éclaterait. Elle boirait son sang chaud et savoureux en hurlant de joie et de bonheur.

Mais non. Quand il arriverait, elle relèverait sa jupe. Elle lui présenterait son ventre. Elle ouvrirait les cuisses pour qu'il pût découvrir son sexe caché dans le saint des saints et qu'elle ne dévoilait qu'à ceux qui étaient ses élus. Elle l'obligerait alors à l'adorer. Il la supplierait de lui ouvrir l'entrée interdite au palais fermé de la Reine de la Nuit. Elle ne répondrait rien. Elle le laisserait ainsi prosterné pendant très longtemps avant de l'inviter à pénétrer en elle. Elle le guiderait à travers les sombres corridors menant à la chambre de lumière, puis, enfin, elle le dévorerait, l'engloutissant à jamais dans les profondeurs inconnues de Notre-Dame de la Nuit, le réintégrant de cette façon dans le paradis bienheureux qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Les mains d'Anne étaient crispées sur les bords de sa jupe. Elle était prête à soulever

le voile qui masquait le mystère de la Femme. Elle s'enivrait à la pensée quelle allait enfin s'ouvrir comme une ville engloutie, pour l'espace d'un moment, avant de se refermer sous les eaux de l'éternité.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda l'homme.

Il était là, devant elle, ou plutôt en dessous d'elle, et il la regardait d'un air narquois. Anne se pencha, s'assit sur le rebord de la niche et sauta sur le sol. Tous deux sortirent de la chapelle et rejoignirent la chaumière.

Le prêtre avait dressé la table. Il les fit asseoir, demandant à l'homme s'il avait réussi à placer la courroie. Sur sa réponse affirmative, il servit la soupe et ils commencèrent à manger. Anne avait chassé de son esprit toutes les images qui l'avaient assaillie et elle écoutait leur hôte leur raconter les menus incidents de sa vie. Après la soupe, il remplit leurs assiettes de saucisses et de légumes, puis il découpa de larges tranches de pain et versa dans leurs verres du cidre à la belle couleur ambrée. Il semblait serein, parfaitement heureux d'accueillir des visiteurs inattendus avec simplicité et bonne humeur.

Tout en mangeant, Anne observait le prêtre et voyait ses yeux se poser alternativement sur l'homme et sur elle-même. Il ne faisait pas de doute qu'il essayait de discerner ce qu'ils étaient réellement, mais il était évident qu'il se contentait de regarder et qu'il n'y avait en lui aucune tentative de jugement quelconque.

— Mais, dit soudain Anne, vous ne nous connaissez pas et vous nous invitez à partager votre repas... Nous pourrions nous être introduits chez vous pour repérer ce qu'il y a à voler.

Le prêtre se mit à rire franchement.

— Que voulez-vous qu'on me vole en dehors des statues de la chapelle ? Je ne possède rien que des choses qui me servent, bien sûr, mais qui sont sans valeur pour les autres. D'ailleurs, pourquoi voir des voleurs partout ? Je fais autant confiance aux êtres humains que je le fais envers Dieu.

Il remplit de nouveau les verres de cidre.

— De toute façon, reprit-il, je juge les gens sur leurs actes et non sur leur allure. Encore serait-il plus exact de dire que je ne les juge pas. Je les *constate*, voilà tout. Il faudrait en effet être bien prétentieux pour vouloir juger de ce qui se passe dans la conscience des gens. Personnellement, en tant qu'homme et en tant que prêtre, je ne me reconnais ni le droit ni la capacité de juger. Juger, c'est le rôle de cet être mystérieux au service duquel j'ai consacré ma vie, et que nous avons l'habitude d'appeler Dieu. Pour moi, tous les êtres vivants, humains et animaux, et même les végétaux, sont les enfants de ce Dieu. Donc, si on aime Dieu, on aime toutes ses créatures.

Il s'interrompit un instant et but une gorgée de cidre. Son visage était rayonnant.

— Vous savez, autrefois, il n'était nul besoin de commandement pour que les humains fussent charitables. C'était naturel. La charité, c'est l'amour, c'est l'ouverture aux autres, quels qu'ils soient, sages ou fous, blancs ou noirs, grands ou petits. Dans n'importe quelle chaumière de notre pays, la plus pauvre fût-elle, il y avait toujours une place réservée pour le voyageur. On ne lui demandait jamais qui il était, ni d'où il venait. On partageait avec

lui le pain, le sel et le cidre, et lorsque c'était jour de fête, le repas de viande et de légumes. Hélas ! à présent, tout a bien changé.

Il interrompit son monologue et parut chagriné, révolté même, par les pensées qui venaient d'envahir son esprit. Des plis d'amertume ternirent la sérénité de son front.

— Oui, continua-t-il, on se méfie les uns des autres, on veut savoir à qui l'on s'adresse, on veut connaître l'identité de celui qu'on reçoit. Cela va même très loin, puisque tout étranger est devenu un ennemi, quelqu'un qui vient vous prendre ce que vous possédez. La défiance puis la haine ont remplacé la confiance et l'amour. On en vient facilement à ce qu'on appelle le délit de faciès, autrement dit le délit de *sale gueule*. Mais si une *sale gueule* a de l'argent, on finit par l'accepter, car l'argent n'a pas d'odeur. Car, dans cette atmosphère de haine et d'incompréhension, seuls ceux qui payent sont considérés. Or, dans ce monde qui, après tout, est le monde de l'Esprit, il ne peut y avoir de paiement. Tout ce que nous possédons, ou plutôt ce que nous croyons posséder, est à tout le monde. Un jour, l'un donne à l'autre, et, le lendemain, c'est l'autre qui donne au premier, et ainsi de suite. C'est ce qu'avaient compris nos ancêtres, et, dans notre vieille langue, le mot *merci* n'existe pas. À quoi servirait-il ? C'est celui qui donne sans espoir de retour qui est riche.

Le prêtre se tut et la fin du repas se passa dans le plus grand silence. Après avoir bu le café et une goutte d'alcool de cidre, l'homme se leva.

— Nous allons repartir, Père, mais j'ai bien retenu votre leçon. Je ne vous dirai pas merci.

Le prêtre se mit à rire.

— Je vous accompagne à votre camionnette, dit-il.

Ils sortirent tous les trois, mais, avant de franchir la porte, Anne se retourna et vit que l'homme avait glissé des billets sous un verre. Dehors, une fois qu'ils furent dans le chemin, elle jeta un coup d'œil en arrière sur la paisible chaumière et la chapelle enfouie sous la verdure. Elle eut soudain l'impression de quitter le monde de l'enfance, quand les rêves sont encore des réalités. L'air était très doux, presque chaud et le soleil brillait de toutes ses forces, inondant les forêts qui s'étagaient sur les pentes, mêlant ses rayons d'or à la brume bleutée qui s'égarait encore parmi les arbres. Quand ils furent installés dans la camionnette, le prêtre leur fit un grand geste de la main et leur dit :

— Adieu, amis. Je vois sur vos visages que, l'un comme l'autre, vous avez vécu de grandes souffrances, que vous avez subi de grandes angoisses. Dites-vous cependant que Dieu a toujours pitié du cœur des hommes. Allez votre chemin, et que Notre-Dame de la Nuit vous protège...

*La route fédérale n° 5 est l'une des plus anciennes voies de communication du pays. Elle relie la ville de Kaergwent tout à l'est, à Keris, la capitale fédérale, au nord-ouest. Cette route serpente à travers des landes, des vallées et des montagnes qui ne dépassent jamais 600 mètres et offre des échappées sur la mer, vers le sud, ainsi que sur la vallée de la Hafren et les grands massifs de la Mynydd Emrys. Et parfois, on peut apercevoir entre les sommets, vers le nord, les étranges marécages de Lann-Ifern. C'est le samedi 7 septembre, et il est quinze heures,*

Ils roulaient à présent dans une région où se succédaient des landes brûlées par des incendies et des bois de pins tordus par le vent qui venait du large. Parfois, quelques maisons effondrées dont il ne restait plus guère qu'un dérisoire pignon surmonté d'une cheminée tachaient de couleurs plus claires un sol rougeâtre aux reflets de ciel sombre. Des vols de corbeaux passaient et repassaient de colline en colline, et leurs cris étaient si stridents qu'ils arrivaient à couvrir le bruit régulier du moteur. Depuis qu'ils avaient quitté la demeure du prêtre, Anne et l'homme n'avaient échangé aucune parole. Chacun d'eux s'enfermait dans ses réflexions, oubliant même la présence de l'autre à ses côtés. Anne commençait à s'endormir quand l'homme brancha le poste de radio.

Le son s'éleva brutalement au milieu d'une longue phrase musicale qui paraissait ne jamais devoir finir, et l'homme reconnut le dernier mouvement de la *Troisième symphonie* de Mahler. Anne rouvrit les yeux : le paysage défilait devant elle comme les images d'un film sur lesquelles on aurait substitué la musique au commentaire. Elle aperçut un menhir très droit, au milieu d'une touffe d'ajoncs en fleur. Étaient-ce vraiment les ajoncs qui faisaient jaillir cette lumière jaune orangé, ou était-ce simplement le soleil qui s'était posé un instant dans les épines ? Anne fut alors la touffe d'ajoncs et ses doigts furent terminés par de longues épines prêtes à griffer tous ceux qui voudraient dévorer le soleil. Anne était un menhir qui tendait désespérément vers le ciel sa colonne vertébrale qui s'était auparavant noyée dans une fontaine pétrifiante. Et le vent s'acharnait contre la pierre. En fait, Anne se trouvait près d'un puits très profond et elle venait d'y jeter un caillou. Mais elle n'avait pas entendu le bruit du caillou au contact de l'eau, ni même le choc de ce même caillou sur la terre desséchée dans l'ombre.

Au fur et à mesure que la route était absorbée par la camionnette, Anne s'enfuyait dans un monde sans couleur, sans prairies, sans forêts ni vallées, un monde entièrement bâti sur ce qu'elle entendait. Mais c'était Anne qui faisait crépiter le moteur, c'était elle qui faisait vibrer le vent dans les branches. C'était elle qui faisait chanter les oiseaux dans le ciel. Le fond du monde était profond, aussi profond que le puits dans lequel elle venait de jeter la pierre.

Mais pourquoi cette pierre n'était-elle parvenue au fond du puits ? Elle guettait, remplie d'angoisse, le moment où le choc allait se produire : alors, elle saurait, elle aurait atteint les limites du possible. Mais aucun bruit ne se faisait entendre. Il se pouvait, après tout, que le fond du monde fût le néant. Cette supposition devint bientôt une certitude : oui, elle était le menhir, elle était la pierre, toute ruisselante de soleil, et elle s'était jetée dans un puits qui n'avait pas de fond, puisque c'était le monde et que le fond du monde était le néant. Cette image devint si intolérable qu'Anne poussa un grand cri.

— Qu’y a-t-il ? demanda l’homme.

Elle tourna la tête de son côté. Il était bien là, fumant paisiblement tout en conduisant. La musique était en train de mourir lentement.

— Ce n’est rien, assura-t-elle. Je crois que je m’endormais. J’ai eu un cauchemar.

Il ralentit l’allure de la camionnette en examinant le paysage. Un peu plus loin, sur une colline, on distinguait un moulin aux ailes brisées, mais dont le toit de bardeaux gris était encore intact.

— Bien, dit l’homme. Nous avons suffisamment roulé comme cela. Nous allons nous arrêter et prendre un peu l’air. Vous en avez besoin.

Au milieu d’un virage, un chemin de chars s’ouvrait sur la droite. L’homme y engagea la camionnette. Le chemin était bordé de buissons épineux qui firent crisser la tôle du véhicule lorsque celui-ci les frôlait de trop près. Le chemin débouchait directement sur une petite rivière et, d’après les ornières, il franchissait le cours d’eau par un gué assez fangeux. L’homme n’insista pas pour aller plus loin. Il fit faire un demi-tour à la camionnette et la rangea sous les branches d’un chêne qui s’étalaient largement. Il coupa le contact.

— Voulez-vous que nous marchions un peu ? demanda-t-il.

— Je le veux bien, répondit Anne. Cet endroit me plaît, et il fait beau. Si nous allions jusqu’au moulin qu’on aperçoit là-bas sur la colline ?

— Si vous voulez.

Il ferma les portes de la camionnette et fit passer Anne devant lui. Tous deux suivirent un sentier étroit et sinueux qui longeait la rivière en amont. Ils arrivèrent ainsi à un endroit beaucoup plus large, un vallon inondé de soleil au milieu de la verdure, surplombé par des roches rougeâtres déchiquetées comme si c’étaient des mâchoires de bêtes fauves. Il y avait un étang dans ce vallon, encombré d’herbes et de branches d’arbres à moitié décomposées sur lesquelles la lumière prenait des teintes nacrées. Mais, plus haut, sur les flancs du vallon, cette lumière devenait d’un bleu très doux lorsque le soleil éclaboussait de jeunes pins qui sentaient la résine.

Ils franchirent la rivière sur des dalles de pierre qui formaient une sorte de barrage et entre lesquelles l’eau de l’étang se déversait dans un grand remous d’écume. Une fois de l’autre côté, ils se mirent à gravir la pente en direction du moulin qu’on ne voyait plus à présent, caché qu’il était par la végétation.

Lorsqu’ils furent arrivés au sommet, Anne commença par jeter un regard sur le paysage environnant. Dans le lointain, la première chose qu’elle remarqua fut la grande masse de la mer, vers le sud, d’un bleu très pur parsemé par endroits de taches blanches. Plus près, c’étaient des champs, des prés bordés de haies vives, des landes incultes et des bois de pins. Vers le nord et vers l’est, c’étaient les pitons rocheux des montagnes qui se découpaient nettement sur le ciel. Il faisait très doux et le vent était presque entièrement tombé. Des oiseaux chantaient dans les buissons. Tout en bas, dans un repli de l’étang, non loin de la rive, il y avait une barque et, sur cette barque, un homme qui était occupé à pêcher à la ligne. Tout semblait calme, paisible, comme dans un monde qu’on imagine au

moment où, avant de sombrer dans un profond sommeil, on bascule dans les rêves.

Anne s'approcha du moulin. Elle s'aperçut que le bâtiment était en bien meilleur état qu'elle ne l'avait imaginé sur le chemin. Les pierres étaient massives, parfaitement taillées et assises, avec un scellement qui n'avait aucun défaut. C'était une tour ronde, assez large, dont la porte était en chêne, bardée de tiges de fer qui, elles, avaient subi les attaques de la rouille. Ce fut vers cette porte qu'elle se dirigea. Elle mit la main sur le loquet, mais elle eut beau s'acharner, le mécanisme ne fonctionna pas et la porte n'en fut pas même ébranlée.

— Dommage, murmura-t-elle. J'aurais bien voulu entrer.

L'homme, qui se trouvait derrière elle, s'avança et mit la main sur la porte. Celle-ci s'ouvrit immédiatement dans un abominable grincement. Anne le regarda d'un air ahuri.

— Comment avez-vous fait ? demanda-t-elle.

— Vous vouliez entrer. Je vous ai ouvert, c'est tout, répondit-il en haussant les épaules.

Il s'écarta pour la laisser passer. Mais avant d'entrer, elle le regarda une fois de plus avec étonnement. À ce moment, elle entendit le bruit que font des roues sur des pierres et le claquement caractéristique d'un pas de cheval, et ce bruit bouleversait les échos d'alentour. Effectivement, de l'autre côté de l'étang, une charrette tirée par un cheval suivait un chemin de traverse qui semblait conduire à un groupe de maisons enfouies plus loin dans la verdure dont les toits recouverts d'ardoises rejetaient vers eux la lumière du soleil. Anne entra dans le moulin, mais l'homme ne la suivit pas. Il s'assit sur un rocher, devant la tour, et se mit à fumer.

À l'intérieur, la première sensation d'Anne fut le désagréable contact de son visage avec d'innombrables toiles d'araignée qui se déployaient largement devant elle. Visiblement, personne n'avait pénétré ici depuis fort longtemps. Tout était sale et recouvert d'une poussière grise assez dense. Cela sentait le moisi. Une vieille table à laquelle il manquait un pied était affalée au milieu de la pièce, avec une chaise renversée et des débris de bois vermoulu sur le sol de terre battue. Prenant son appui entre deux grosses pierres, une échelle, qui paraissait en bon état, se perdait à travers une trappe ouverte entre deux poutres de chêne.

Anne hésita. Des flots d'images la submergeaient, la faisant replonger dans ses rêves d'adolescente, quand elle imaginait qu'un jour elle vivrait dans un moulin, dans une tour ronde, sans recoins, qui serait entièrement à elle, qui constituerait son unique univers. Elle l'aurait aménagée de façon à en faire un lieu clos, avec une chambre comportant en son milieu un lit rond recouvert de fourrure blanche. Était-ce une manifestation d'orgueil ? Dormir dans ce lit blanc, au milieu de la chambre, c'était en quelque sorte se situer au centre du monde, vouloir commander aux vents, au soleil, à la pluie, à tous les éléments. Ou alors, c'était simplement l'expression d'une angoisse qu'elle cherchait à réduire en imaginant cet antre de sérénité qui n'est au fond que l'image concrète, mais sublimée du ventre maternel, là où l'on se sent en sécurité pour toute une éternité. Une tour, se disait Anne, c'est une forteresse inaccessible aux humains et surgie du désert pour narguer les violentes tempêtes déchaînées par les forces mauvaises qui assaillent le monde.

Elle se décida et gravit l'échelle de meunier avec une certaine prudence, ne voulant pas s'exposer à la rupture possible d'un des degrés qui serait pourri. Mais tout était solide et elle parvint sans peine sur la plate-forme du premier étage. Elle remarqua tout de suite deux grosses meules de grès verdies par la moisissure, avec la tige torsadée de l'axe et des débris divers répandus çà et là. Mais ce qu'elle vit également et qui la stupéfia, ce fut, entre les deux meules, le torse d'un vieillard d'une maigreur effrayante, avec une tête à demi enfouie dans une abondante chevelure blanche et poussiéreuse. Et deux yeux, parfaitement vivants, regardaient dans sa direction. Anne poussa un cri et voulut s'enfuir, quand elle entendit une voix qui gémissait :

— Par pitié, madame, sortez-moi de là, je vous en prie...

Elle ne se posa aucune question quant à l'étrangeté de la situation, et sa première idée fut d'appeler son compagnon.

— Attendez, dit-elle, je vais aller chercher de l'aide.

Elle revenait déjà vers l'échelle, quand la voix reprit sur un ton encore plus suppliant :

— Non, madame, c'est vous seule qui pouvez me sortir de là.

— Mais, la meule est trop lourde ! je n'aurais jamais la force de la soulever !

— Essayez tout de même, dit le vieillard.

Sans chercher à comprendre, Anne se pencha et, d'un geste quelle ne contrôlait même pas, elle saisit le rebord de l'énorme meule de ses deux mains et souleva la pierre sans aucun effort, sans aucune difficulté. Le vieillard rampa un instant, puis il se redressa et se mit debout. Il était couvert de poussière et il commença par se secouer. Sa taille était minuscule, mais sa maigreur en paraissait encore plus effrayante. À ce moment, un coup de vent pénétra dans le moulin et fit tournoyer la poussière en un nuage tellement opaque qu'Anne se demanda où elle se trouvait. Elle entendit encore la voix du vieillard :

— Vous m'avez sauvé, madame. Il y a si longtemps que j'attendais que quelqu'un voulût bien entrer dans ce moulin et me délivrer. Vous êtes venue et vous m'avez délivré.

Anne délirait. Elle avait dû s'endormir à l'ombre d'un chêne, dans la vallée, près de l'étang. Mais le nuage de poussière se dissipa et elle vit nettement le vieillard devant elle. Ses vêtements flottaient autour de lui. Son visage était souriant.

— Je veux vous récompenser, madame, dit-il encore. Venez avec moi.

Il descendit l'échelle de meunier avec une aisance qui surprit Anne. Elle le suivit. Quand ils furent en bas, elle vit le vieillard se pencher, fouiller le sol parmi les débris de bois et mettre en évidence un anneau sur lequel il tira. Il souleva ainsi une trappe sous laquelle se dissimulait un escalier en pierre.

— N'ayez aucune crainte, reprit-il. Vous ne risquez rien de fâcheux.

Il saisit une torche qui gisait à terre, la secoua et sortit de sa poche une boîte d'allumettes. Il mit ainsi le feu à la torche qui crépita bruyamment. Puis il s'engagea dans l'escalier. Sans trop réfléchir à ce qui se passait, Anne lui emboîta le pas.

Ils débouchèrent dans un long corridor dont on ne voyait pas l'extrémité. Un peu plus loin, Anne remarqua trois portes qui rompaient l'uniformité des murs. C'étaient des portes

en bois, bardées de fer, avec d'énormes serrures rouillées. Le vieillard s'arrêta et lui désigna de la main les trois portes.

— Voici votre récompense, dit-il. Vous pouvez aller de l'autre côté de deux de ces portes, et peut-être même de la troisième, cela dépendra de vous. Vous pourrez emporter tout ce qu'il vous plaira de ce que vous verrez derrière.

Il sortit de sa poche une grande clé qu'il tendit à Anne.

— Il n'y a qu'une seule clé pour ces portes. Choisissez vous-même celle que vous désirez ouvrir.

Anne fit quelques pas et, revenant en arrière, désigna la première.

— Fort bien. Allez-y.

Elle enfonça la clé dans la serrure et en fit tourner le pêne sans difficulté. Elle appuya alors contre le panneau et celui-ci s'écarta. Tandis que le vieillard l'éclairait à l'aide de sa torche, elle pénétra dans une chambre voûtée dont les murs étaient recouverts de salpêtre. Elle distingua alors sur le sol une grande quantité de pièces de monnaie, peut-être en argent, peut-être en or, plus ou moins enfouies sous la poussière. À ce spectacle, elle demeura interdite.

— Eh bien ! reprit le vieillard. Qu'attendez-vous ? Prenez ce que vous voulez. C'est à vous.

— Je préfère voir ce qu'il y a derrière la deuxième porte, répondit Anne.

Ils retournèrent dans le corridor. Anne ouvrit la porte voisine. C'était encore une chambre voûtée, mais plus large et plus haute de plafond. Sur le sol, entassés pêle-mêle, il y avait des bracelets, des colliers, des pendentifs de toutes sortes, et, dans le fond, un amoncellement de pierres précieuses qui brillaient du reflet vacillant de la lumière. Anne regardait cet étonnant spectacle avec effarement. Il faisait froid sous ces voûtes, et l'air était si humide qu'elle se sentit frissonner par tout le corps.

— Si cela vous convient, continua le vieillard, emportez tout ce que vous pourrez.

Anne ne put s'empêcher d'avoir peur, se demandant quel piège pouvait cacher cette mise en scène, car tout cela était tellement inattendu, tellement irréel qu'elle commençait à mettre en doute ce qu'elle voyait et entendait. Elle secoua la tête et revint dans le corridor. Le vieillard referma la porte en la tirant derrière eux.

— Vous avez agi sagement, dit-il, en refusant ce qui vous était proposé dans ces deux chambres. La récompense que vous méritez n'en sera que plus grande, plus importante. Allez ouvrir la troisième porte.

Anne se dirigea vers celle-ci et, sans hésiter, fit tourner la clé dans la serrure, poussa le battant et entra dans une autre chambre. Mais cette fois-ci, le vieillard ne la suivit pas pour l'éclairer avec sa torche, car, contrairement aux deux autres, il y avait de la lumière dans cette pièce, encore plus vaste que la précédente. C'était une lumière presque froide, un peu brutale, qui surgissait de partout et de nulle part. Anne ferma les yeux un instant, et, quand elle les rouvrit, elle distingua au fond, contre la muraille, des formes qui ressemblaient à des statues. Mais tout cela avait un air lugubre. Anne fit volte-face et

décida de sortir immédiatement.

Le vieillard l'arrêta au passage.

— Non, dit-il, ne vous en allez pas ainsi. N'ayez pas peur, personne ici ne vous veut de mal. Puisque vous vous êtes engagée, il faut que vous poursuiviez. Avancez davantage, vous ne le regretterez pas, je vous l'assure.

Anne fit quelques pas en avant et le fond de la chambre lui apparut très clairement. Les statues quelle avait entrevues se mirent à bouger et elle se retrouva en face d'un groupe de femmes, toutes jeunes et belles, au visage radieux et qui lui souriaient. Elles portaient des vêtements qui surgissaient d'un lointain passé. Les unes avaient des robes de style « grand siècle », d'autres à la façon du Moyen Âge, d'autres encore des robes très échancrées de « merveilleuses ». Mais l'une d'elles était entièrement nue, exception faite d'un grand collier qui lui tombait sur les seins et d'une magnifique couronne qui ceignait sa chevelure blonde. Ce fut celle-ci qui s'avança vers Anne et lui adressa la parole.

— Sois la bienvenue, Anne Merzhinn, dit-elle d'une voix très douce. Nous t'attendions depuis bien longtemps. Tu as délivré ce vieil homme de ses souffrances et tu as refusé les trésors qui t'étaient offerts. Tu aurais pu les emporter, mais, dans ce cas, nous serions demeurées inertes dans notre dormition. Par ton refus des richesses, tu nous as permis de nous réveiller après tant d'années de ce sommeil qui nous accablait.

Plus que jamais, Anne fut persuadée qu'elle rêvait. Qui pouvaient bien être ces femmes qui, selon ce qui venait d'être dit, se trouvaient ainsi en dormition probablement depuis des siècles, si l'on en jugeait par leur accoutrement. Elle ne pouvait écarter son regard des visages de ces femmes : ils étaient d'une beauté et d'une fraîcheur qu'aucun être humain n'eût pu connaître à moins d'être une créature surnaturelle, une de ces fées qui, à ce qu'on prétend, rôdent depuis toujours dans les espaces silencieux et ténébreux des grands tertres d'autrefois.

— Tu comprendras plus tard l'importance du geste que tu as accompli, reprit la jeune femme qui avait déjà parlé, mais, pour l'instant, nous allons t'exprimer notre gratitude. As-tu un souhait que tu voudrais voir se réaliser, quel qu'il soit, même celui qui te paraîtrait impossible ? Nous le satisferons, je te l'assure.

Anne entendait cette voix douce qui semblait, comme la lumière, émaner de partout à la fois. Elle était si perturbée par ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait qu'elle ne cherchait plus à se poser de questions. Sans hésiter, elle répondit :

— Oui, j'ai un souhait impossible. J'ai aimé un homme autrefois, je l'ai aimé profondément, mais la vie a fait que nous avons été séparés. En réalité, c'était en grande partie de ma faute. Je ne sais pas s'il est encore vivant, mais seul l'espoir de le retrouver me donne encore de la force. Je n'ai que ce seul souhait : le retrouver.

— Les choses sont à la fois très simples et très complexes, dit la jeune femme. Quand tu auras compris que les ténèbres et la lumière du jour ne sont que deux aspects d'une même réalité, tu découvriras l'essentiel et tout deviendra clair autour de toi. Tu pourras ainsi retrouver l'homme que tu aimes parce que tu le reconnaîtras parmi les ombres.

Elle retira un anneau d'un de ses doigts et le tendit à Anne.

— Prends cette bague. Elle t'aidera à te guider à travers les chemins que tu empruntes. Ces chemins sont innombrables et il n'est pas toujours facile de discerner celui qui mène où l'on veut aller. De plus, cet anneau sera aussi le témoignage de ce que tu as accompli aujourd'hui. Il est l'image de ta destinée, celle qui est inscrite depuis toujours dans le grand livre de l'éternité.

Anne prit la bague. Elle était en cuivre rouge, mais le chaton n'était serti d'aucune pierre : il y avait seulement une triple spirale finement gravée dans le cuivre même. Les mains d'Anne se mirent à trembler. Elle avait peur de glisser l'anneau à son doigt, se demandant si ce geste n'allait pas provoquer quelque nouvelle fantasmagorie.

— Ne crains rien, Anne Merzhinn, dit encore la jeune femme nue, il ne t'arrivera rien de fâcheux. Porte cet anneau, porte-le toujours en souvenir de ce meunier que tu as délivré et de ces femmes que tu as réveillées. Nous ne nous rencontrerons jamais plus, mais notre pensée sera toujours avec toi lorsque tu auras besoin d'aide. Adieu, maintenant. Retourne d'où tu viens et ne te retourne pas.

Elle s'inclina devant Anne et toutes les autres femmes firent de même. Anne se dirigea vers la porte. Le vieillard lui faisait signe d'avancer. Quand elle fut dans le corridor, le vieillard referma la porte et, sa torche toujours à la main, il la conduisit jusqu'à l'escalier. Là, il se mit de côté et l'invita à monter. Et quand elle fut de nouveau au rez-de-chaussée du moulin, la trappe se referma brusquement derrière elle. Anne tremblait. Que s'était-il donc passé ? La faible lumière du jour qui pénétrait dans le moulin lui faisait mal aux yeux. Elle attendit quelques secondes, puis elle se précipita vers la porte et sortit. L'homme était toujours assis sur le rocher et fumait sa cigarette.

Anne se dirigea vers lui. Il leva la tête et la regarda d'un air étonné.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il. Vous êtes toute pâle...

Elle s'assit près de lui et lui raconta ce qui lui était arrivé. L'homme se mit à rire.

— Vous avez une imagination débordante ! s'écria-t-il. Vous n'êtes pas restée plus de deux minutes dans le moulin et vous voudriez me faire croire à tous ces événements ? Vous savez bien que, dans un rêve, le temps n'existe plus et que tout se déroule en l'espace d'une seconde.

— Je vous assure que je n'ai pas rêvé, dit Anne.

— Voyons, réfléchissez ! je suis en train de finir la cigarette que j'avais allumée quand vous êtes entrée. De plus, regardez la charrette, là-bas : elle n'a guère fait de chemin depuis que nous l'avons vue.

Anne tourna ses yeux vers la charrette qui grinçait, montant avec peine la même partie du chemin que lorsqu'elle avait pénétré dans le moulin. Mais ensuite, elle regarda sa main. La bague était à son doigt.

— Et cela ? dit-elle. Est-ce un rêve ou une réalité ? Comment allez-vous expliquer que je porte un anneau que je n'avais pas tout à l'heure ?

— C'est facile. Vous l'avez trouvé dans le moulin. Comme il vous a plu, vous l'avez ramassé et mis à votre doigt. Il n'y a rien d'étrange dans tout cela, et vous avez fort bien fait, car ce moulin n'appartient plus à personne depuis longtemps.

Anne se leva et revint vers la porte.

— Venez avec moi, dit-elle, et vous verrez par vous-même !

Il la suivit à l'intérieur. Anne se repéra dans la pénombre et tendit son bras vers un endroit obscur recouvert de débris de bois.

— C'est là que se trouve la trappe, dit-elle.

L'homme écarta du pied les débris de bois, et la poussière les enveloppa tous deux. Mais il n'y avait rien à cet endroit, sinon le sol en terre battue. Anne se mit à chercher elle aussi, mais ils eurent beau fouiller tout le sol de la pièce, ils ne trouvèrent rien qui ressemblât à une trappe.

— C'est bien la preuve que vous avez rêvé, dit l'homme. Vous êtes convaincue, maintenant ? Vous avez vu cet anneau sur le sol à cet endroit, vous vous êtes baissée et vous l'avez pris. Votre imagination a fait le reste en quelques secondes.

Anne demeurait abasourdie, mais elle dut se rendre à l'évidence. Elle suivit l'homme qui sortait. Quand ils furent dehors, il referma soigneusement la porte du moulin. Ils redescendirent alors la pente, mais du côté opposé à celui qu'ils avaient emprunté pour la montée. Ils arrivèrent ainsi sur les bords de l'étang. Près de l'autre rive, le pêcheur releva la tête et les regarda. Il semblait assez vieux et portait une longue barbe grise. Mais il ne leur dit rien et se remit à pêcher, indifférent à leur présence. Anne et l'homme marchèrent sur un sol humide d'où jaillissaient des touffes de joncs. Ils entendirent le croassement des grenouilles dans les roseaux, puis des bruits d'eau quand elles plongèrent à leur approche. Dans le ciel, un vol d'oiseaux noirs, des corbeaux ou des corneilles, tournoyait au-dessus d'eux.

Anne se sentait mieux. Certes, des images revenaient en elle et la tourmentaient, et elle entendait toujours, doucement répercutées par les voûtes de la troisième chambre, les paroles de la jeune fille nue : *quand tu auras compris que les ténèbres et la lumière du jour ne sont que deux aspects d'une même réalité...* Mais à force de se répéter ces paroles, elle en vint à admettre qu'il était peu important de savoir si ce qui lui était arrivé était un rêve ou une aventure vécue, puisque, de toute façon, ce n'était que deux aspects d'une même réalité. L'anneau qu'elle portait au doigt était bien réel. Elle savait qu'il en émanait une puissante pulsion de vie et que cette pulsion pouvait l'entraîner vers l'impossible.

Au moment où ils allaient quitter les rives de l'étang pour s'engager dans un sentier, en direction de l'endroit où ils avaient laissé la camionnette, les oiseaux noirs, qui n'avaient cessé de tournoyer, se rapprochèrent d'eux. Ils rasèrent le sol par endroits, se faufilèrent parmi les buissons et les troncs d'arbres et frôlèrent les cheveux d'Anne en poussant des cris rauques au milieu du tapage infernal que produisaient leurs ailes battant dans le vent.

— Qu'est-ce qui leur prend ? s'écria Anne.

L'homme agita ses bras dans tous les sens dans l'espoir de les disperser ou de les écarter, mais les oiseaux noirs continuèrent de plus belle leur sarabande effrénée. L'homme ramassa alors un caillou et se prépara à le lancer contre eux. Ils durent s'apercevoir de son geste, car leur troupe commença à s'éparpiller et à reprendre de la hauteur. L'homme lança son caillou d'une main ferme et le caillou atteignit l'un des

oiseaux qui vacilla, perdit de la vitesse et s'abattit un peu plus loin derrière une touffe d'ajoncs tandis que le reste de la troupe disparaissait dans le ciel.

— Pourquoi avez-vous lancé ce caillou ? dit Anne à l'homme. C'était inutile. Je n'aime pas qu'on fasse du mal aux animaux.

Il haussa les épaules. Alors Anne se précipita vers l'endroit où elle avait vu tomber l'oiseau.

— Restez ici ! cria l'homme.

Elle ne l'écoutait pas. Elle contourna la touffe d'ajoncs et vit alors, étendue sur le sol, une jeune fille, une splendide créature à la chevelure rousse flamboyante, vêtue seulement d'un slip et d'un soutien-gorge noirs. Elle faisait la grimace et tentait d'examiner sa hanche gauche, juste au-dessous de la ceinture de son slip. Anne vit que le sang coulait d'une blessure qui semblait profonde.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle.

La fille tourna la tête vers Anne et se souleva légèrement.

— Je suis tombée sur un rocher, répondit-elle, et je me suis fait très mal.

Anne s'agenouilla près de la blessée.

— Il faut vous soigner, dit-elle.

Elle vit le visage de la fille se crispier davantage. Mais ce n'était pas Anne qu'elle regardait. Anne se retourna. L'homme était arrivé derrière elle, sans faire de bruit. La fille se mit à crier :

— Je ne veux pas qu'il me touche ! Je ne veux pas que cet homme me touche !

— Allons ! calmez-vous, dit Anne. Il ne vous touchera pas. C'est moi qui m'occuperai de vous. D'où venez-vous ? Habitez-vous loin d'ici ?

— Non, répondit la fille sans quitter l'homme du regard. Ma maison est à peine à deux cents mètres, derrière le bois. Aidez-moi à marcher jusque-là, car je n'y arriverai pas toute seule. Mais je ne veux pas qu'il vienne.

Anne souleva la fille et elle se remit sur ses pieds. Mais elle tremblait et ne pouvait garder son équilibre. Anne l'entoura de son bras gauche, de façon à ne pas frôler la blessure, et la fille mit son bras droit autour de son cou. Elles se mirent à marcher lentement, toutes deux ainsi enlacées, gravissant la pente du sentier pendant quelques mètres avant de redescendre dans une clairière où se dressait une petite maison à peine visible au milieu d'un bosquet de rhododendrons. En marchant, serrée contre le corps à moitié nu de la fille, Anne éprouva une trouble sensation qu'accentuait l'odeur fauve qui émanait de ses aisselles. Elles arrivèrent devant la maison, et la fille dit à Anne de pousser la porte. Elles entrèrent dans une cuisine de campagne, propre et ordonnée, mais la fille entraîna Anne dans une autre pièce. C'était une chambre, avec un lit recouvert d'une étoffe blanche et noire. Anne aida la fille à s'étendre sur le lit.

— Ouf ! dit la fille, je me sens mieux. Cela me faisait mal de marcher.

— Vous ne pouvez pas rester ainsi, dit Anne. Vous allez tacher votre couverture.

Avez-vous une serviette ou quelque chose que je mettrai pour la protéger ?

— Dans l'armoire. Vous y trouverez tout ce qu'il faut.

Anne alla au fond de la chambre et ouvrit l'armoire. Elle eut tôt fait de prendre une serviette qu'elle déploya et qu'elle glissa sous le corps de la fille.

— Je vais nettoyer votre blessure, dit Anne.

— Aidez-moi d'abord à enlever mon slip, répondit l'autre. La ceinture me fait mal.

Elle cambra les reins. Anne fit glisser le slip en écartant le bord de façon à ne pas toucher la blessure. Dans le geste qu'elle fit pour se libérer du vêtement, la fille écarta complètement les cuisses. Son sexe apparut en pleine lumière tandis que son odeur de rousse devenait plus forte, presque insupportable. La fille regardait Anne. Ses yeux étaient très pâles, piquetés de paillettes argentées. Anne se sentit pénétrée par son regard et elle en eut des frissons.

— Tu es belle, murmura tout à coup la fille rousse. Ta peau doit être douce comme celle d'un enfant...

Sa main se posa sur le poignet d'Anne et remonta le long de son bras. Anne ne comprit pas ce qui se passait en elle, mais elle se sentit fondre à ce contact qui devenait de plus en plus intense au fur et à mesure que les doigts de la fille glissaient sur sa peau. Quelques instants très brefs lui donnèrent l'impression de plonger dans un gouffre obscur au fond duquel s'ouvraient les allées d'un verger embaumé par des fleurs de toutes les couleurs épanouies au grand soleil de l'été. La fille attira Anne vers elle. Leurs visages se frôlèrent. Les lèvres de la fille effleurèrent celles d'Anne, puis elles s'ouvrirent largement et sa langue se mit à fouiller, cherchant une autre langue, la frôlant, la caressant, la renversant sur la mousse d'une forêt, sous de grands arbres qui agitaient leurs branches au vent venu de la mer.

Cela dura longtemps. Anne se sentait rassurée, parfaitement à l'abri des tempêtes, calme comme une feuille qui dérive lentement dans un cours d'eau silencieux. Les nuages pouvaient s'amonceler dans le ciel, ce n'était pas pour s'effondrer sur elle et l'inonder de pluie froide, c'était pour mieux la protéger dans sa fuite hors du temps et de l'espace, dans un univers qui n'appartenait plus qu'à elle, à elle seule. Anne était prête à plonger dans un lac tiède où tout son corps serait baigné d'une lumière plus douce encore que la rosée des matins de printemps. Elle n'était plus qu'un ruisseau qui se frayait un passage à travers les herbes d'une immense prairie parsemée de fleurs dont l'odeur enivrante la transportait au-delà d'un horizon qui fuyait sans cesse devant ses yeux. Brusquement, la fille s'écarta d'elle, et elle se sentit dénudée.

— Fille des hommes, si tu veux guérir ma blessure, prends cette cruche qui est sur la table, là-bas, et va la remplir à la fontaine que tu trouveras en suivant le sentier, juste derrière la maison. Cette fontaine est sous un bouquet d'aulnes et elle est encombrée d'herbes de toutes sortes. Mais son eau est extraordinaire : elle a la vertu de cicatriser les plaies en quelques heures. Va, prends la cruche et va la remplir à cette fontaine. J'ai besoin de cette eau pour guérir ma blessure.

Anne se redressa. Elle s'en alla vers la table. Sa main tâtonna quelques instants et saisit la cruche. Elle sortit de la maison, en fit le tour et s'engagea sur le sentier qui

s'enfonçait dans les broussailles. Elle arriva bientôt au bouquet d'aulnes dont lui avait parlé la fille et vit la fontaine, encombrée d'herbes, qui semblait surgir des racines des arbres. Elle chercha l'endroit propice pour remplir la cruche et se pencha.

— Anne ! que faites-vous ?

Elle avait entendu la voix de l'homme, derrière elle, mais elle ne chercha pas à lui répondre. Elle se pencha davantage sur la fontaine.

— Anne ! reprit la voix de l'homme, retournez-vous, je vous en prie !

Elle tourna la tête. En voyant le visage révolté de l'homme, elle lâcha la cruche qui tomba sur le sol sans se briser. Elle ouvrait de grands yeux, paraissant ne pas voir ce qui l'entourait.

— Venez ici ! dit encore l'homme d'une voix autoritaire.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Il la saisit par l'avant-bras et s'aperçut qu'elle tremblait. Elle se passa machinalement la main dans les cheveux.

— Je ne sais plus très bien où j'en suis, dit-elle. Je sens des choses étranges dans ma tête. Je ne me souviens plus de ce que je viens de faire. Ah ! si ! je me rappelle. Elle m'a dit d'aller puiser de l'eau à cette fontaine afin de guérir sa blessure. Mais où est donc la cruche que j'avais emportée. Il faut que je la remplisse et que je lui rapporte.

Elle regarda ses deux mains vides.

— Je l'ai perdue, dit-elle. Dans quoi vais-je lui rapporter de l'eau maintenant ?

— Elle est là, à vos pieds, cette cruche. Elle n'est pas perdue.

Anne aperçut la cruche et se baissa pour la ramasser. Puis elle s'avança vers la fontaine.

— Donnez-moi cette cruche, dit l'homme d'un ton qui ne suscitait aucune réplique.

Machinalement, elle la lui tendit. L'homme s'en saisit, mais, au lieu d'aller la remplir à la fontaine, il cassa une branche d'aulne et l'enfila dans l'anse.

— Vous voulez voir ce qui se serait passé si je n'étais pas venu vous retrouver ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Alors, il tendit la branche à laquelle était suspendue la cruche au-dessus de la fontaine et l'abassa jusqu'à la surface de l'eau, entre les herbes. Il se produisit alors des glissements et des remous. Trois ou quatre serpents surgirent et s'enroulèrent autour de la branche, et leurs têtes indiquaient clairement qu'il s'agissait de vipères.

— Avez-vous compris ? demanda encore l'homme.

— Mais, c'est affreux ! s'écria Anne.

Elle paraissait bouleversée. L'homme lâcha la branche et la cruche tomba dans l'eau en même temps que les serpents. Elle garda le silence en regardant fixement l'emplacement de la fontaine. L'homme la prit alors par le bras et l'entraîna dans le

sentier. Ils arrivèrent bientôt à l'endroit où la camionnette était garée. L'homme ouvrit les portes.

— Montez et ne bougez pas, dit-il. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il repartit en sens inverse dans le sentier, et Anne le vit disparaître dans la végétation. Il marchait très vite et prit la direction de la maison au milieu de la clairière. La porte était ouverte. Il entra et alla directement à la chambre. Quand elle le vit, la fille rousse se redressa, serra les cuisses, posa sa main sur son pubis dénudé, mais ne put arriver à masquer son abondante touffe de poils presque rouges.

— Alors ! s'écria l'homme d'une voix ironique, ça n'a pas l'air d'aller si mal !

— Salaud ! répondit-elle. Tu as failli me tuer !

— La belle perte, en vérité ! dit l'homme en ricanant. Je crois que personne ne se serait remis de ta disparition !

La fille rousse était de plus renfrognée. Elle jeta un regard mauvais sur l'homme, comme si elle voulait bondir sur lui et lui crever les yeux.

— Tu sais bien que je suis là pour surveiller cet endroit, dit-elle. C'est à moi que ce rôle a été confié, et je pense que je m'en suis toujours bien tirée.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

L'homme s'avança vers elle. Elle se recroquevilla davantage vers le fond du lit.

— N'approche pas ! cria-t-elle. Je ne veux pas que tu me touches avec tes sales pattes ! j'ai horreur des mâles. Ils puent la merde et leur peau me dégoûte !

— À charge de revanche, sache que j'ai horreur des rouquines ! elles sentent la hyène et le cadavre en train de pourrir !

Le visage de la fille se révolta, devint chargé d'une terrible haine qui déformait ses traits. L'homme la sentit prête à cracher sur lui et à déverser un torrent d'injures. Il la fixa rudement dans les yeux, et la fille baissa la tête. Elle se mit alors à étancher le sang qui suintait de sa blessure avec la serviette que lui avait apportée Anne.

— Avais-tu des ordres ? reprit l'homme.

— Non, répondit-elle d'une voix rauque. Les ordres que j'ai reçus, c'est de rester constamment ici pour surveiller cet endroit. Et c'est pour cette raison que j'ai toute latitude de décider ce qui est nécessaire afin d'éviter qu'il y ait trop de curieux dans les parages.

— Ton intervention était inutile, puisque j'étais là.

— Ce n'est pas sûr. Tu te permets bien des écarts, et je suis là pour y remédier.

— Ce n'est pas à toi d'en juger.

— Je sais à quoi m'en tenir sur ton compte. Je juge en fonction de ce que je sais.

— Et pourtant, tu ne sais rien...

L'homme s'avança plus près du lit. La fille se ramassa sur elle-même et, d'une seule

détente, elle lança ses deux pieds dans le ventre de l'homme. Celui-ci, surpris par cette attaque, tomba à la renverse et, dans sa chute, heurta une chaise dont il cassa le dossier. Mais il se redressa et se remit aussitôt sur ses pieds, le visage agité de tremblements de colère. Elle lui lança de nouveau ses pieds dans l'espoir de le faire retomber, mais il esquiva le coup et, s'approchant pour profiter de ce moment de détente, il lui décocha une paire de gifles dans la figure. Elle vacilla, et son nez se mit à saigner abondamment.

— Ordure ! cria-t-elle. Je me vengerai !

— Cela m'étonnerait, répondit froidement l'homme. Quand je suis là, c'est moi qui commande, tu devrais pourtant le savoir.

En prononçant ces paroles, il tendit la main, la paume largement ouverte vers la fille. Elle fut comme hypnotisée et ses yeux ne purent se détacher de ce qu'elle voyait à l'intérieur de cette paume. Cependant, elle ne voulait pas admettre qu'elle se trouvait devant plus fort qu'elle. Elle le regarda fixement et cracha vers lui.

Une rage sourde s'empara de l'homme et le fit trembler de tous ses membres. Il saisit la fille par le bras et la fit tomber du lit. Elle tenta de résister, mais il ne lui en laissa pas le temps. À coups de pied, il l'obligea à rouler sur le sol. Elle hurla, autant de colère que de douleur, elle le menaça des pires sévices, et, finalement, elle demanda grâce. L'homme l'abandonna, pantelante, frémissante et pitoyable, étendue de tout son long, les jambes écartées sur son sexe qu'elle ne cherchait plus à cacher, le visage et la poitrine secoués de sanglots, les mains crispées, les doigts recourbés comme pour lancer ses griffes de fauve sur l'adversaire qui la narguait avec tant de hargne douloureuse.

Il sortit de la maison en faisant claquer la porte derrière lui et revint en courant vers la camionnette. Il se remit au volant et fit rugir le moteur. Puis il se tourna vers Anne. Il la vit pâle, tremblante, perdue dans un désarroi qui était proche du désespoir.

— Vous avez besoin de vous reconforter, dit-il. Allons boire quelque chose à la prochaine taverne.

Ils avaient rejoint la route fédérale 5 et repris leur course errante et sans but au gré des montées et des descentes. Ils virent alors, sur la gauche, étalées sur le flanc de la montagne, les maisons d'une bourgade qui paraissait importante. L'homme ralentit l'allure de la camionnette et, lorsqu'ils furent à un embranchement, il s'engagea résolument sur une petite route qui montait dans la direction des maisons.

Ils ne furent pas longs à atteindre les premières maisons, mais Anne s'étonna de ne voir, à l'entrée du bourg, aucun panneau qui en fût connaître le nom. Ils suivirent une rue sinueuse dont les maisons s'alignaient tant bien que mal les unes à côté des autres, mais ils n'aperçurent personne sur les trottoirs, et même dans les ruelles qui débouchaient sur ce qui devait être l'artère principale. Ils aboutirent ainsi à une place, à l'extrémité de laquelle se dressait, un peu en contrebas, une église dont le clocher était carré, cerné de gargouilles grotesques aux quatre angles. Il n'y avait aucun véhicule sur cette place, et l'homme lui-même en fut surpris. Il arrêta sa camionnette, coupa le contact, et il sauta sur le sol, regardant autour de lui pour découvrir une quelconque auberge qui pût les accueillir. Anne était descendue elle aussi, mais ni l'un ni l'autre ne virent la moindre trace de taverne sur cette place de l'église. Il n'y avait que des maisons, dont les fenêtres n'étaient pas closes par des volets, ce qui indiquait clairement qu'elles étaient habitées. Cependant, il n'y avait

nulle trace de vie à l'extérieur, et les façades reflétaient de façon abrupte une lumière que le soleil, encore très haut dans le ciel, dispensait avec une sorte de violence agressive.

Ils marchèrent à travers la place et s'engagèrent dans une ruelle qui s'ouvrait non loin de l'église. Cette ruelle ne recevait pas le soleil et tout y était dans une pénombre rassurante. Mais là encore, il n'y avait nulle trace de vie et il n'était pas possible de voir, à travers les fenêtres, si une quelconque activité s'exerçait à l'intérieur des maisons.

À force de marcher, ils parvinrent sur une petite place triangulaire au milieu de laquelle jaillissait l'eau d'une fontaine au bassin de pierre en forme ovale. L'eau se déversait ensuite par un caniveau creusé dans le pavement de la place et disparaissait ensuite dans une autre ruelle qui descendait en pente douce et se perdait dans l'ombre des maisons. Et, sur cette place, il y avait une auberge sans terrasse, dont les vitres de la devanture étaient obstruées par des rideaux aux motifs multicolores.

Ils allèrent vers la porte. L'homme entra le premier, et Anne le suivit, la respiration subitement coupée par une lourde odeur de tabac refroidi. Ils se trouvaient dans une très grande salle dont les plafonds étaient soutenus par des colonnes en faux marbre. Les parois étaient encombrées de peintures défraîchies et de miroirs couverts de crasse et de fumée. À certaines tables, des gens bavardaient devant leurs verres. D'autres jouaient aux cartes en poussant de bruyantes exclamations. On entendait aussi des bruits de vaisselle secouée et heurtée qui jaillissaient d'une porte donnant vraisemblablement sur la cuisine. Le bar lui-même était encombré de verres sales qui avaient dû être amoncelés là depuis le matin. Et l'odeur du tabac était si forte que même l'homme, qui avait pourtant l'habitude de fumer, sentait sa respiration lui manquer. Quant à la lumière, qui franchissait avec peine les vitres, elle était faible, en quelque sorte tamisée par la crasse, et ne permettait qu'une vision approximative de ce qui se passait à l'intérieur.

Ils s'assirent à une table, un peu à l'écart. L'homme, s'habituant à cette pénombre, essaya de discerner mieux les êtres et les choses qui les entouraient. Il remarqua qu'aucun des consommateurs n'avait prêté la moindre attention à leur entrée dans la salle et que leur présence ne provoquait ni intérêt ni réaction de leur part. Les uns s'occupaient à boire et à parler. Les autres continuaient à jouer aux cartes, indifférents à tout ce qui pouvait arriver dans le monde extérieur. Une serveuse, assez jolie si l'on pouvait se fier à la vision un peu trouble qu'on avait dans cette pénombre, vint servir les clients et leur distribua ce qu'ils avaient commandé. L'homme la héla et fit claquer ses doigts, mais une fois qu'elle eut déposé les consommations sur les tables des autres, elle disparut derrière une porte et on ne la revit plus.

— S'il vous plaît ! cria l'homme d'une voix forte.

Les consommateurs ne se retournèrent même pas, absorbés qu'ils étaient par leurs activités. L'homme remarqua, à une table où le jeu de cartes était particulièrement animé, un homme qui avait un uniforme de prévôt. Il ne lui manquait que sa casquette. Celle-ci était d'ailleurs précieusement déposée sur une chaise, immédiatement derrière lui. Et ce prévôt, si c'en était un, se montrait particulièrement volubile en distribuant les cartes à ses partenaires. On eût dit un diable de foire en train de s'agiter dans sa boîte, au-dessus d'un ressort doué d'un mouvement perpétuel.

— S'il vous plaît ! répéta l'homme, cette fois d'une voix encore plus forte pour

dominer le brouhaha qui les enveloppait.

Personne ne broncha. La serveuse sortit de l'office et traversa la salle, mais, quand elle revint, elle ne prêta aucune attention à eux, et disparut de l'autre côté de la porte. L'homme se leva.

— Bien, dit-il, je crois que ça suffit.

Ils sortirent de la salle enfumée et bruyante. Dehors, tout était aussi calme et silencieux. Ils parcoururent plusieurs ruelles avant de se retrouver dans ce qui semblait être la rue principale. Mais quand ils revinrent sur la place de l'église, ils n'avaient rencontré personne et n'avaient remarqué aucune autre taverne.

À ce moment, un bruit de moteur se fit entendre et bientôt, un petit camion apparut et s'arrêta au milieu de la place. Le conducteur appuya longuement sur son avertisseur sonore et ouvrit un grand panneau qu'il disposa en auvent, révélant dans le corps du véhicule un étalage d'épicerie bien fourni. Alors, une foule de gens, en majorité des femmes munies de paniers, se précipitèrent vers le camion en échangeant les propos les plus divers. Ils passèrent près d'Anne et de l'homme sans même les regarder. Le visage de l'homme se crispa. Il semblait qu'il eût compris quelque chose, et brusquement il saisit le bras d'Anne.

— Ne restons pas ici, dit-il. Partons vite.

Ils grimpèrent dans la camionnette. L'homme lança le moteur et fit demi-tour, descendant la rue principale toujours aussi vide et déserte, et il ne ralentit son allure que lorsqu'ils eurent dépassé les dernières maisons.

*Derrière les pins, sur les sommets, les landes, embrasées par les lueurs rouges du soleil finissent de brûler. En ce pays de roches mauves parsemées de taches vertes ou bleues, criblées des points d'or des fleurs d'ajoncs, les bruyères rampent dans l'ombre qui commence à envahir le monde. On dirait une terre abandonnée par les hommes parce que soumise à un sortilège. C'est le samedi 7 septembre et il est à peu près vingt heures, mais c'est surtout la nuit où débute la grande fête de la Vierge.*

La route, défoncée par endroits, déjà envahie par l'herbe, semblait ne pas avoir été fréquentée depuis des temps immémoriaux. Elle était étroite et sinueuse, et on ne pouvait savoir vers quel horizon elle menait, ni même si elle aboutissait quelque part. L'homme conduisait lentement, comme dans un rêve où le moindre mouvement se présente au ralenti devant un grand écran de brume. Il allait par le monde, négligeant de faire le point aux carrefours, poursuivant le soleil qui tombait toujours plus loin, se demandant avec angoisse ce qu'il allait trouver au-delà d'un virage, les yeux tendus, le front strié de rides d'amertume, les mâchoires serrées, les mains crispées sur le volant. Ce n'était peut-être pas lui qui dirigeait ainsi la camionnette, mais la camionnette elle-même qui l'emportait, de toute sa puissance aveugle et mécanique, à travers des landes perdues et des forêts incendiées.

Il ouvrit la vitre et un vent frais pénétra dans la cabine. Il tressaillit. Les cheveux d'Anne frôlèrent son avant-bras. Il s'aperçut alors qu'elle s'était endormie et que sa tête s'était inclinée vers lui. Il sentit l'odeur de ses cheveux et la respira largement. La tête de la femme ballottait maintenant contre son épaule, comme si, dans son sommeil, elle cherchait protection contre les mauvais rêves qui l'assaillaient. L'homme leva sa main droite et la promena doucement sur la tête d'Anne, mais ses doigts ne touchèrent pas la chevelure, se contentant de dessiner une caresse autour d'elle, et cela dans un geste d'une tendresse infinie qui se prolongea longtemps dans une sorte de silence calme et paisible. Puis sa main revint se poser sur le volant, plus crispée que jamais. Il releva le front vers le ciel qui devenait plus sombre et des larmes étincelèrent un instant au coin de ses yeux.

Mais son visage reprit bientôt son aspect impassible. Comme s'il voulait lutter contre lui-même, il freina brutalement, manœuvra vers la gauche et s'engagea dans une allée bordée de sapins qui était presque invisible de la route. Les sapins, au fur et à mesure que la camionnette s'enfonçait dans l'allée, devenaient de plus en plus grands, de plus en plus denses. Une nuit subite enveloppa le véhicule, et l'homme alluma les phares. Le faisceau balaya un sol de terre noire qui contrastait avec le rouge brique du revêtement de la route.

— Où sommes-nous ? demanda la voix d'Anne.

Elle s'était réveillée à cause des tressaillements de la camionnette et se trouvait surprise de se sentir tout à coup au milieu de l'obscurité. Elle se redressa et ramena ses cheveux en arrière, mais l'homme ne répondit pas à sa question. La camionnette atteignit bientôt le bout de l'allée et déboucha sur une lande dénudée, hérissée de gros blocs de rochers. La nuit cessa tout à coup. Le ciel était très rouge du côté de l'ouest, mais il n'y avait plus de vent. L'homme éteignit les phares et emprunta un chemin qui serpentait sur la lande, menant vraisemblablement au sommet d'une colline à l'aspect chaotique. Le diesel peinait et Anne se demanda s'il n'allait pas s'arrêter de tourner, à bout de souffle.

Mais, dans une intense vibration, il persista dans son effort, et lorsque le véhicule eut atteint le sommet, les derniers rayons du soleil atteignirent Anne de plein fouet. Elle dut fermer les yeux, complètement aveuglée. Quand elle les rouvrit, elle aperçut, non loin de là, sur une autre colline, un moulin tout à fait semblable à celui dans lequel elle avait, au cours de l'après-midi, vécu une si étrange aventure.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

L'homme ne répondit pas davantage, et elle n'insista pas. Sous la colline, s'ouvrait une vallée assez profonde dans laquelle s'entassaient les arbres d'une forêt, des chênes et des hêtres serrés les uns contre les autres. C'est vers cette vallée que la camionnette se dirigea, plus légèrement, en suivant le chemin qui descendait. À l'orée de la forêt, une allée droite s'ouvrait au milieu de la verdure, encore plus sombre que l'allée au milieu des sapins. La camionnette s'y engagea et, de nouveau, l'homme alluma les phares. Ils arrivèrent ainsi dans une clairière où l'obscurité se dissipait et au milieu de laquelle Anne aperçut une fontaine au pied d'un gros chêne, dont les eaux s'écoulaient à travers les frondaisons. La fontaine était bordée par des dalles de granit grossièrement taillées. Attaché au tronc de l'arbre, attaché par une chaîne, il y avait un instrument qui ressemblait à un cor ou à une trompe.

L'homme immobilisa la camionnette et descendit sans prendre la peine de refermer la portière. Il alla vers la fontaine et, saisissant l'instrument qui pendait le long du tronc, il le porta à sa bouche et souffla. Le son d'un cor déchira l'air. L'homme répéta son geste deux fois encore, puis il revint à son volant, embraya et lança de nouveau la camionnette dans l'allée, tous ses phares allumés. Anne se demandait quelle était la raison du geste de l'homme. Pourquoi avait-il sonné trois fois dans ce cor et que signifiait tout cela ? Mais elle était certaine que l'homme ne répondrait pas à ses questions.

Cependant, au bout d'un moment, elle n'y tint plus.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

Cette fois, l'homme lui répondit immédiatement :

— Nous allons passer la nuit dans un château qui va vous sembler bien étrange, pour ne pas dire bien sinistre, mais n'oubliez pas que vous êtes venue avec moi à la condition de ne vous étonner de rien, sans poser la moindre question. Sachez que nous allons tomber dans l'anachronisme le plus complet. Dans ce château, il n'y a rien d'actuel. On y vit comme dans l'ancien temps, sans électricité et sans rien de ce qu'a pu nous apporter ce qu'on appelle le progrès.

— Pour moi, cela n'a rien de sinistre, dit Anne.

— Peut-être, mais je préfère vous prévenir. Vous y serez accueillie aussi bien que possible, mais il faut que vous sachiez autre chose : le maître de ce château est muet et il ne tolère pas qu'on prononce la moindre parole sous son toit. Aussi je vous demande expressément de ne pas ouvrir la bouche tant que nous serons dans ce château. Contentez-vous de faire ce que je vous indiquerai par gestes.

— Je vous le promets.

L'homme retomba dans son mutisme et Anne ne put s'empêcher de penser qu'il

portait en lui un lourd secret que personne n'aurait pu comprendre. Qui était-il ? Pourquoi avait-il accepté de l'emmener avec lui dans ce voyage impossible où elle n'était qu'une ombre rivée à sa silhouette dégingandée, retenue par on ne savait quels liens mystérieux, courbée devant son effarante volonté et ce silence agressif auquel il semblait s'accrocher avec une sorte de désespoir. Oui, qui était-il ? Quelle souffrance avait ainsi marqué son visage ? Anne ne savait rien. Elle se contentait de plonger avec lui dans les tourbillons de l'ombre, emportée par des courants qui surgissaient de partout et de nulle part et qui pouvaient la conduire au plus profond des gouffres d'enfer.

La camionnette surgit hors de la forêt et ils se retrouvèrent devant un grand espace nu au bout duquel serpentait une rivière bordée d'aulnes et de saules. Le chemin les conduisit à un petit pont de bois très étroit qui paraissait bien fragile. Pourtant, le véhicule le franchit sans encombre, à une allure réduite et Anne eut le temps d'apercevoir une eau écumeuse qui dévalait dans une tranchée profonde qui naissait de la forêt et se perdait dans la vallée. Alors, devant eux, se dressa une grande bâtisse flanquée de deux tours, une sorte de manoir sans style précis, d'époque indéfinissable, percée de fenêtres exigües d'où ne filtrait aucune lumière.

Ce fut devant ce bâtiment que l'homme vint ranger la camionnette. Il coupa le contact, serra le frein à main et descendit du véhicule. Anne le suivit sans rien dire. À ce moment, la grande porte qu'on voyait au-dessus d'un perron de granit gris s'ouvrit et quatre hommes firent leur apparition, tenant chacun à la main une torche dont la flamme vacillait en émettant une fumée noire et âcre. Ils descendirent les marches du perron et entourèrent Anne et l'homme, s'inclinant respectueusement devant eux et les invitant du geste à pénétrer dans le manoir.

Sans hésiter, l'homme gravit l'escalier, imité par Anne qui, impressionnée par cet accueil, ne voulait pas le quitter, ne fût-ce qu'un seul instant. Ils pénétrèrent dans un grand vestibule qui n'était pas éclairé. Les quatre porteurs de torches vinrent les rejoindre et fermèrent la porte en prenant soin d'éclairer le vestibule. Anne vit qu'il s'agissait de très jeunes gens aux cheveux longs soigneusement entretenus, vêtus d'une courte tunique de laine blanche qui s'arrêtait à mi-cuisse, et de collants épais de couleur grise. On aurait cru des pages échappés d'une miniature du Moyen Âge représentant la cour d'un roi ou d'un prince. En regardant autour d'elle, Anne remarqua sur les murs une série de tableaux dont elle ne pouvait distinguer les détails. Dans les angles, il y avait également des armures, et un large escalier s'ouvrait vers un étage plongé dans l'obscurité la plus complète.

Les jeunes gens, élevant au-dessus de leurs têtes leurs torches dont la fumée devenait suffocante, se dirigèrent vers la gauche et ouvrirent une porte. Ils l'encadrèrent deux par deux et firent signe aux visiteurs d'avancer. Ils entrèrent alors dans une immense salle dont les murs étaient recouverts de tapisseries. Là, se tenaient quatre autres jeunes gens qui portaient également des torches et qui, après s'être inclinés devant eux, les invitèrent du geste à aller vers le fond de la salle. Anne, à travers la lumière tremblante, aperçut une sorte d'estrade en bois sur laquelle un homme était assis sur un fauteuil d'un rouge écarlate. De chaque côté de ce fauteuil, deux jeunes filles étaient debout, dans une quasi-immobilité. Elles étaient vêtues d'une longue robe très moulante qui laissait à peine voir leurs pieds nus, mais qui découvrait leurs bras d'une éclatante blancheur. L'une était blonde, les cheveux tressés sur la tête, et sa robe était de couleur verte. L'autre était brune,

coiffée de la même manière, mais sa robe était rouge.

L'homme s'était *avancé* vers l'estrade. Il s'agenouilla quelques instants et baissa la tête dans une attitude qui indiquait le plus profond respect. Puis, s'étant relevé, il se tourna vers Anne et lui fit un geste pour lui faire comprendre qu'elle devait agir de la même façon. Anne s'agenouilla donc sur le sol, qui était un dallage de marbre blanc et noir, et, quand elle releva la tête, elle vit le mystérieux personnage qui était assis dans le fauteuil. Elle tressaillit, car elle venait de reconnaître dans ce personnage le vieillard qu'elle avait aperçu l'après-midi en train de pêcher sur l'étang, au-dessous du moulin. Il n'y avait aucun doute : c'était bien lui, avec cette même barbe grise, ce même chapeau, cette même position assise, comme si le vieillard était affligé d'une paralysie qui l'obligeait à demeurer dans cette posture.

Anne ne savait que penser de cette situation qui ne devait pas être une coïncidence. De nouveau debout, elle attendait un signe de l'homme. Mais, à ce moment, une porte s'ouvrit et un jeune homme entièrement habillé de noir entra dans la salle. Il tenait à la main une ceinture de cuir à laquelle pendait une épée dans son fourreau. Il alla vers l'homme, s'inclina légèrement devant lui et lui tendit la ceinture, toujours sans prononcer une seule parole. Le silence était presque absolu, et l'on n'entendait que le crépitement des torches. L'homme prit la ceinture et, de sa main droite, il retira l'épée du fourreau. Après cela, ayant rendu la ceinture et le fourreau au jeune homme en noir, il éleva l'épée au-dessus de sa tête, traça trois cercles en l'air, et alla déposer l'objet aux pieds du vieillard.

Celui-ci ne manifesta aucune réaction, ne fit pas un seul geste. Il semblait être une statue de pierre figée dans une éternelle immobilité. Mais l'une des jeunes filles, celle qui était blonde, se pencha, ramassa l'épée et la tendit à la jeune fille brune. Celle-ci la saisit et en présenta la poignée au vieillard. Anne vit que ses mains bougeaient, qu'elles étreignaient l'épée avec force comme s'il voulait s'imprégner de quelque chose. Puis le vieillard porta la poignée à ses lèvres et la baisa avec dévotion. Alors la jeune fille blonde s'agenouilla un instant devant lui avant de lui reprendre l'épée et de la déposer sur l'estrade, juste aux pieds du fauteuil, à l'endroit même où l'homme à la camionnette l'avait placée.

Un air frais se glissait sournoisement près du sol de cette salle et Anne commençait à sentir le froid et l'humidité envahir ses jambes. Il y eut un long moment d'immobilité, puis les porteurs de torches s'avancèrent vers une autre porte qu'on voyait à peine à l'autre extrémité de la salle, dissimulée qu'elle était derrière une épaisse tenture de velours rouge. Ils l'écartèrent et ouvrirent la porte en grand. Les deux jeunes filles se penchèrent alors sur le vieillard, le saisirent chacune sous une épaule et le soulevèrent. Il avança sa jambe droite, mais traîna celle de gauche, qui paraissait inerte. Très lentement, les deux jeunes filles le firent descendre de l'estrade et le conduisirent vers la porte que les porteurs de torches avaient ouverte. Anne et l'homme les suivirent.

La salle dans laquelle ils pénétrèrent était beaucoup plus petite que la précédente, et son centre était occupé par une longue table qui avait été préparé pour un repas. Les jeunes filles aidèrent le vieillard à s'asseoir dans un fauteuil en bois d'une couleur assez rouge et prirent place elles-mêmes à sa droite et à sa gauche, sur des sièges de même matière et de même couleur. L'homme à la camionnette, qui paraissait fort bien au courant des coutumes de ce château du silence, alla se mettre en face du vieillard et fit signe à Anne de

s'asseoir à sa droite, tandis que le jeune homme en noir prenait place à sa gauche. Et aussitôt qu'ils furent installés, des serviteurs qu'Anne n'avait pas encore remarqués, apportèrent des plats qu'ils déposèrent sur la table, toujours sans faire aucun bruit ni manifester le moindre sentiment.

Le repas commença ainsi, à la lueur de grands cierges répartis sur la table dans des candélabres de bronze doré. Il y eut d'abord des truites qu'Anne trouva délicieuses, puis du faisan rôti accompagné de choux à l'étouffée. On n'avait pas servi de vin, mais un breuvage contenu dans des pots de grès et versé dans des coupes d'argent. Anne fut intriguée par le goût inhabituel de cette boisson, et sans pouvoir en déterminer la nature et la composition, elle ne put s'empêcher de la trouver agréable et rafraîchissante. D'ailleurs, elle finissait par oublier l'étrangeté de cette demeure et le mutisme des hôtes : elle prenait goût à ce qu'elle mangeait et à ce quelle buvait. Après tout, il y avait six convives réunis tout à fait par hasard autour d'une table d'hôte, comme en certaines auberges traditionnelles, qui ne se connaissaient pas et n'avaient aucune envie d'engager une conversation, laquelle, de toute façon, eût été sans aucun intérêt. La seule différence était qu'il n'était pas nécessaire d'appeler les serveurs, car ils se trouvaient là en permanence, derrière eux, et s'efforçaient de satisfaire le moindre de leurs désirs sans même que ceux-ci fussent exprimés.

Anne observait cependant avec attention, mais discrètement, ses voisins de table. Elle remarqua que le vieillard mangeait avec une rare distinction, d'une manière si délicate quelle laissait supposer son appartenance à une société des plus raffinées. Qui pouvait-il bien être ? Peut-être un de ces derniers hobereaux de campagne qui s'obstinent à nier l'histoire telle qu'elle est, qui vivent dans la solitude et dans la nostalgie d'un passé depuis longtemps révolu... C'était sûrement l'explication la plus satisfaisante pour la logique, mais Anne se rendait bien compte que la logique habituelle n'avait pas sa place en ces circonstances. Il devait y avoir autre chose. Pourquoi les deux jeunes filles, si contradictoires et pourtant si semblables, tenaient-elles les yeux obstinément baissés comme si elles refusaient qu'on pénétrât l'intensité de leur regard ? Anne les découvrait étrangères à tout ce qui se passait autour d'elles, lointaines, perdues dans leur rêve, et plus encore, sans âme. Elle en frissonna : oui, c'était cela, ces filles étaient *sans âme*. Elles avaient des corps magnifiques à en juger par ce qui émergeait de leurs robes moulantes, mais ces corps avaient quelque chose de faux, de mécanique, un peu comme la fille rousse qui avait été blessée et qui l'avait envoyée puiser de l'eau à cette fontaine remplie de vipères. Cette fille rousse avait elle aussi un corps splendide, et elle se souvenait d'avoir ressenti un étrange trouble lorsqu'elle s'était penchée sur elle et avait respiré son odeur forte. À cette évocation, Anne frissonna d'un désir qui montait du plus profond de son être. Oui, elle aurait fait l'amour avec cette fille, sans même y réfléchir, sans même s'en rendre compte. Un corps splendide, oui, mais mécanique, sans âme... Anne regarda l'homme à la camionnette. Lui aussi, de temps à autre, il avait ce même aspect d'absence, cette même impassibilité, ce même regard indifférent ou vidé de tout sentiment. Il mangeait, les yeux baissés, comme les autres, ne regardant personne. À quel monde pouvait-il bien appartenir ?

Anne se répétait que tout cela n'était pas normal, que tout cela était inexplicable et que cela pouvait la conduire aux pires catastrophes. Elle retint un sanglot. Que pouvait-il lui arriver de pire que ce qu'elle avait vécu ? Elle sentait confusément que rien de grave ne

se produirait tant que l'homme à la camionnette serait à ses côtés et veillerait sur elle sans paraître lui prêter la moindre attention. Il devait avoir un cœur comme les autres, cet homme sans nom, et une vie intense devait animer son corps maigre et son visage criblé de cicatrices. Dans quel incendie avait-il perdu son vrai visage ? Oui, Anne en était persuadée : le visage qu'il montrait n'était pas son *vrai* visage. Il en possédait un autre qu'il s'efforçait de cacher et que rien ni personne au monde ne pourrait lui faire révéler. Sans doute avait-il été heureux autrefois, il y avait longtemps, bien avant de devenir une épave ballottée sur les routes, une épave à laquelle elle s'accrochait pourtant, elle-même, avec tant d'énergie parce qu'elle savait que c'était sa seule chance de survivre. Tout était si étrange et si absurde dans le monde : il fallait tenter de vivre, c'était tout.

Quand le repas fut terminé, les deux jeunes filles se levèrent et, reprenant le vieillard sous les épaules, elles l'aidèrent à marcher. Ils disparurent par la porte de droite. Le jeune homme en noir se leva à son tour et suivit la même direction. L'homme demeurait assis, paraissant méditer. Au bout d'un long moment, il se leva et fit signe à Anne. Tous deux emboîtèrent le pas à un serviteur qui portait une torche.

Ils quittèrent la salle par la porte de gauche et revinrent dans le vestibule. Anne remarqua qu'il y avait des portes partout dans cette demeure, dans les moindres recoins, le long de toutes les cloisons, parfois dissimulées sous des tentures, parfois bien visibles, mais toujours fermées. Ils montèrent l'escalier qu'Anne avait vu en entrant, dont les marches étaient recouvertes d'un tapis de laine de couleur sombre qui étouffait le bruit des pas. Ils débouchèrent dans un sombre couloir, à l'étage, et le porteur de torche ouvrit une porte, une de plus, invitant Anne à la franchir. C'était une chambre spacieuse meublée d'un lit à baldaquin, d'un fauteuil de velours rouge, d'une petite table de bois noir, de chaises en chêne clair sculpté. Le serviteur alluma un cierge assez long, comme ceux qui se trouvaient sur la table, pendant le repas, puis il disparut avec sa torche, laissant dans son sillage une âcre odeur de résine qui irritait la gorge.

Une fois seule avec l'homme, Anne se sentit moins contractée et éprouva le besoin de rompre enfin ce silence prolongé qui pesait tant sur elle, ne serait-ce que par quelques paroles banales. Elle ouvrit la bouche, mais l'homme mit son doigt sur ses lèvres et lui désigna le lit. Elle répondit par un signe de tête, et il se retira sans bruit, refermant doucement la porte derrière lui.

Anne était décontenancée. Elle en venait à reprocher à l'homme de l'avoir ainsi abandonnée. L'angoisse, qui s'était dissipée au cours de la journée, reprit sournoisement possession de sa poitrine. Pourquoi l'homme n'était-il pas resté dormir avec elle ? Même sans faire l'amour, cela aurait été bon et réconfortant de sentir sa présence : elle se serait endormie doucement, bercée par sa respiration, sachant qu'elle pouvait errer dans ses rêves sans crainte d'être réveillée par des personnages de cauchemar. Elle se raisonna pourtant : elle ne risquait rien, et personne ne lui voulait de mal dans ce manoir. Elle n'avait plus qu'une chose à faire, suivre le conseil de l'homme, dormir. Elle alla vers le lit et se déshabilla, ne gardant que sa culotte et son soutien-gorge, puis elle se glissa entre les draps.

Elle s'aperçut alors qu'elle avait oublié d'éteindre le cierge. Elle se releva et alla souffler la flamme. Dans l'obscurité, la mèche émit une petite lueur rouge qui disparut bientôt, laissant place au noir absolu. Anne se dit qu'elle n'avait aucun briquet, aucune

allumette, et qu'elle ne pourrait plus rallumer le cierge en cas de besoin. Elle revint vers le lit en tâtonnant et se cacha la tête sous le drap. Elle frissonna. Se pouvait-il qu'elle fût dans ce grand lit de l'ancien temps, dans une demeure immense et mystérieuse qu'elle ne connaissait pas, anéantie par l'ombre, séparée de tout, sans aucune présence familière auprès d'elle ? Oui, il fallait bien en convenir : rejetée de partout, indigne de se mêler aux vivants, elle venait d'échouer chez des êtres qui avaient seulement l'apparence de vivre. Les morts ne parlent pas. Était-elle chez les morts ? Avait-elle, au cours de cette journée, parcouru les zones désertiques qui séparent la terre des hommes du monde souterrain, ce monde des tertres où l'on racontait que s'agite un peuple d'ombres, gardien des ténèbres et des trésors fabuleux que nul ne peut emporter ailleurs ? Avait-elle franchi le fleuve qui sépare les deux mondes ? Elle se rappela tout à coup l'eau tumultueuse qu'elle avait aperçue lorsqu'ils avaient passé le pont de bois avant d'atteindre le château. Les étranges histoires qu'elle avait entendues autrefois lui revenaient en mémoire, surtout celles qui concernaient des voyageurs surpris par la nuit au milieu des landes, et qui s'égarèrent dans les domaines des fées et des héros d'autrefois.

Il fallait réagir. Brusquement saisie d'un intense désir de vivre, elle se souleva et sauta à bas du lit. En mettant le pied sur le pavement de la chambre, elle sentit le froid monter le long de ses jambes. La nuit était si profonde qu'elle ne distinguait plus rien de ce qui l'entourait. Elle se lança au hasard, heurta un mur, le longea et finit par découvrir une fenêtre. Elle posa son front sur la vitre et tenta de regarder à l'extérieur. Mais l'extérieur était aussi vide et aussi obscur que l'intérieur. Le monde semblait enfoui à jamais dans une immense caverne. Elle se trouvait réellement dans ces terres lointaines et proches à la fois où règne le peuple féérique, dans le silence et dans l'oubli de ces grands tertres qui ne s'ouvrent qu'en de rares circonstances pour laisser entrer les âmes errantes à la recherche du paradis.

Anne voulait entendre un bruit. Elle tendit l'oreille, mais rien ne se manifestait, pas même le frôlement du vent contre la pierre du manoir. C'était sans doute parce qu'il n'y avait pas de vent dans ces régions souterraines. Le vent vient du ciel. Ici, il n'y avait pas de ciel, donc pas de vent. De toute façon, les morts n'avaient nul besoin du vent pour rafraîchir leurs fronts, ils étaient endormis dans leurs froides tombes pour l'éternité. Cependant, les êtres qui peuplaient ce château ne pouvaient pas être des morts : ils étaient de chair et d'os, ils mangeaient, ils buvaient, ils bougeaient, ils souffraient. Mais cela ne voulait rien dire : Anne connaissait des récits à propos des festins du peuple féérique, ces festins qui durent l'espace de trois jours et trois nuits et au cours desquels on s'abreuve d'hydromel. En réalité, comme le temps n'est pas le même dans le monde féérique, ces trois jours et ces trois nuits n'étaient qu'un éternel présent, un songe d'immortalité. Où se trouvaient actuellement les habitants de ce château ? Que faisaient-ils ?

Afin de calmer l'angoisse qui la torturait, Anne voulait savoir. En se guidant au mur, elle parvint à la porte et, en tâtonnant, trouva le loquet. Elle eut peur d'être enfermée. Mais non, elle ouvrit sans difficulté la porte et un courant d'air frais saisit tout son corps. Peu lui importait, la curiosité était plus forte que le froid. Elle s'engagea dans le couloir, toujours en s'appuyant contre le mur. Elle s'arrêta un peu plus loin et écouta attentivement. Mais elle n'entendit rien, pas même les battements de son cœur.

Elle continua son avance dans l'obscurité, les bras écartés et les mains tendues en

avant, craignant à chaque pas de rencontrer un escalier où elle tomberait. Soudain, elle se dit que, ne connaissant rien des lieux, et ne disposant d'aucune lumière, il ne lui serait guère facile de retrouver sa chambre. Son expédition était bien téméraire, et somme toute assez indélicate. Elle décida de revenir en arrière. Mais alors, le mur sembla se dérober et sa main ne rencontra plus que du vide.

Elle eut un instant de profond accablement. Il ne lui restait plus qu'à s'allonger ici même et à attendre le matin, si tant est que la lumière du jour pût pénétrer dans les profondeurs de ce château. Elle s'affala donc sur un carrelage très froid, mais à ce moment précis une petite lueur tremblante passa dans son champ de vision. Elle se redressa. Il n'y avait plus rien. Elle se baissa de nouveau, et la lueur réapparut. Elle comprit alors qu'elle provenait d'une sorte de niche creusée dans le bas du mur. Elle se sentit sauvée. Elle s'approcha de la niche et y engagea sa tête. Sa surprise fut grande de constater que cette niche n'avait pas de fond et qu'elle s'ouvrait sur la grande salle où l'homme et elle avaient été reçus par le vieillard sur son estrade.

Et cette salle était illuminée. Un nombre impressionnant de jeunes gens, rangés en cercle, portant tous des torches de résine, entouraient l'estrade où se tenait le vieillard toujours assis dans son fauteuil, figé dans la même immobilité. Les deux jeunes filles étaient devant lui, très droites, comme des statues. Anne remarqua tout de suite l'homme à la camionnette : il se trouvait à gauche du vieillard, debout, le visage impassible, les bras collés au corps. Que se passait-il dans cette salle, ou plutôt qu'allait-il se passer ? En effet, une telle immobilité ne pouvait se prolonger indéfiniment, elle devait préluder à quelque chose d'autre. Anne retint son souffle et attendit, anxieuse, de savoir ce qui allait arriver.

Une des portes de la salle s'ouvrit alors et le jeune homme en noir, celui qui avait apporté la ceinture et l'épée, surgit de l'ombre, tenant en ses mains une dalle de pierre qui paraissait lourde, et alla la déposer aux pieds du vieillard, près de l'épée qui se trouvait toujours à la même place. Puis il recula jusqu'au fond de la salle et il s'y tint, immobile et figé dans sa raideur.

À ce moment, les deux jeunes filles se mirent à bouger. D'un mouvement très lent, elles dénouèrent leurs ceintures et les jetèrent sur le sol. Leurs mains remontèrent vers le cou et, écartant les épaulettes de leurs robes, elles firent glisser celles-ci le long de leurs corps. Elles furent bientôt entièrement nues. Elles se baissèrent et étendirent soigneusement leurs robes aux pieds du vieillard. Anne voyait la lumière vacillante des torches lécher les moindres recoins de leurs corps. Elles frémissaient sous l'effet de l'air frais et les pointes de leurs seins se dressaient comme des becs d'oiseaux prêts à se jeter sur une proie. Alors, d'un pas mécanique, elles descendirent de l'estrade, s'en allèrent vers le fond de la salle et disparurent dans l'ombre d'une porte. Pendant tout ce temps, les autres personnages n'avaient pas fait le moindre geste.

De plus en plus intriguée, Anne vit alors les deux jeunes filles revenir, portant un plateau de leurs mains tendues au-dessus de leurs têtes. Sur ce plateau, il y avait quelque chose qu'Anne ne pouvait distinguer nettement, car la lumière des torches ne l'atteignait pas. Arrivées devant le vieillard, les jeunes filles déposèrent le plateau sur la dalle de pierre que le jeune homme avait amenée, et Anne s'aperçut avec stupéfaction que des traînées rouge sang se répandaient sur leurs épaules et leur poitrine. Elles reculèrent de quelques pas, et, ce faisant, elles empêchaient Anne de distinguer ce qu'il y avait sur le

plateau. Alors, elles levèrent les mains et se mirent à défaire leur coiffure, dénouant leurs tresses avec une infinie patience. Enfin, leurs cheveux se déroulèrent sur leurs épaules en un flot vaporeux qui rendait leur visage encore plus étrange.

Elles s'agenouillèrent sur le sol. Comme en réponse à ce signal, une femme, qu'Anne n'avait pas encore remarquée, sortit de la pénombre et s'avança vers l'estrade. Elle marchait d'un pas très lent et majestueux et elle vint se placer à la droite du vieillard. Elle était vêtue d'une robe d'un rouge écarlate qui laissait les bras et les épaules découverts. Ses poignets étaient entourés de plusieurs bracelets qui étincelaient à la lumière des torches. À ses oreilles pendaient de grandes boucles argentées qui émergeaient à peine de ses cheveux qu'elle avait très longs et très noirs. Anne ne put détacher son regard de cette femme tant sa beauté et son éclatante présence étaient envoûtantes.

Quand elle fut parvenue près du vieillard, la femme leva sa main droite et la tint en l'air un instant. Puis elle l'abaisse sur la tête de l'infirme. Anne distinguait les doigts écartés de cette main qui ne tremblait pas et qui semblait recouvrir entièrement la tête. Alors, toujours très lentement, elle éleva la main très haut : le vieillard se souleva de son siège et finit par se mettre debout, sans aucune aide, droit sur ses jambes. La femme tourna autour de lui avant de descendre de l'estrade. Là, elle se dépouilla de sa robe et apparut moulée dans une sorte de maillot blanc sur lequel étaient brodées des spirales à l'emplacement des seins et du nombril. Autour de sa cheville gauche, il y avait un étrange bracelet de cuivre rouge.

Anne était envahie par un trouble indéfinissable : elle était si belle et il émanait d'elle un tel rayonnement qu'elle ne pouvait s'empêcher de frémir jusqu'au plus profond de ses entrailles. L'émoi qu'elle avait ressenti au contact de la fille rousse n'était rien en comparaison de celui qui la traversait en ce moment. À voir ce corps mince et souple, ces cuisses fermes, ces bras robustes, ces yeux au regard si intense, cette bouche dévorante, cette abondante chevelure de nuit qui se répandait en ondes magnétiques, Anne prenait conscience que cette femme avait le pouvoir de dispenser les voluptés les plus suaves et les plus rares du monde. Et pourtant, il y avait en elle quelque chose de cruel, quelque chose qui faisait penser à quelque louve revêtue d'une enveloppe humaine. C'était probablement ce mélange de cruauté et de beauté sublime qui emportait Anne dans de troubles rêveries. Elle aurait voulu être l'esclave de cette femme, elle aurait voulu subir sa loi qu'elle imaginait terrifiante, elle aurait voulu souffrir par elle toutes les souffrances qu'il lui plairait de lui infliger. Elle aurait voulu s'anéantir à jamais dans le sillage de cette femme inconnue, cette maîtresse des loups rencontrée dans une forêt perdue, une nuit de lune noire.

La sueur coulait sur le front et sur les joues d'Anne, une sueur chaude qui s'évaporait immédiatement en la faisant trembler de froid. Il lui fallait réagir. Elle se sentait capable de se précipiter dans la salle et de se jeter aux pieds de cette femme. Elle changea de position et, à demi penchée en avant, elle s'accrocha au mur pour ne pas succomber à la tentation de bondir en avant. Elle vit alors la femme se diriger vers le plateau qu'avaient déposé les jeunes filles. Elle se baissa et, après l'avoir ramassé, d'un geste solennel, elle le présenta au vieillard comme un prêtre élevant le calice après la consécration.

Alors, Anne vit ce qu'il y avait sur le plateau.

Elle faillit pousser un cri d'horreur. Elle se ressaisit cependant et serra les dents. Elle tremblait de tout son corps. Sur le plateau, il y avait une tête, une tête d'homme aux yeux clos, à la chevelure très noire, et cette tête baignait dans le sang.

Sentant que l'ombre allait l'aspirer, Anne se leva d'un bond, échappant à cette vision de cauchemar. Il lui fallait s'enfuir. Mais où ? Elle vacilla sur ses jambes, se mordant les lèvres pour ne pas crier, et, au moment où elle allait s'abattre sur le sol pour ne jamais plus se relever, elle sentit que des mains saisissaient ses deux bras en la maintenant fermement. Elle essaya de se dégager en se secouant de toutes ses forces, mais ce fut en vain, car les mains qui la tenaient étaient rudes, rivées à sa chair. Elle se souvint alors d'avoir éprouvé un semblable contact et, brusquement, sa peur s'évanouit, laissant place à un soulagement profond. Elle comprenait que c'était l'homme qui la tenait ainsi, elle reconnaissait sa présence dans l'ombre. Il l'entraîna dans le couloir et elle s'enivra un instant de ce contact. Des frissons qui n'étaient pas dus au froid la parcoururent des pieds à la tête. Cela dura longtemps, comme si cette errance dans les ténèbres ne devait jamais avoir de fin.

Il la lâcha. Après avoir battu son briquet, il alluma le cierge qui était dans la chambre. Oui, elle se trouvait maintenant dans sa chambre. Elle écarquilla les yeux, étonnée de retrouver une lumière proche et enveloppante, puis s'affala sur le lit.

Elle risqua un regard vers l'homme. Il devait être furieux de son escapade. Elle n'aurait jamais dû se montrer aussi curieuse. Elle lui avait promis de ne jamais poser de questions, et son attitude démontrait qu'elle ne tenait pas sa parole. Mais, à son grand étonnement, elle vit que le visage de l'homme était impassible, n'exprimant aucune nuance de reproche ou de colère. Il avait seulement l'air un peu inquiet. Il la regarda un instant, puis, tournant les talons, il se dirigea vers la porte.

Anne sentit que tout allait recommencer. Il fallait qu'elle lui parlât, il fallait qu'elle entendît le son d'une voix humaine. Elle n'avait pas le courage de rester plus longtemps dans ce silence accablant. Elle chuchota :

— Je vous en supplie...

Il revint vers le lit, se pencha vers Anne et lui demanda sur le même ton :

— Qu'avez-vous donc ?

— J'ai peur, toute seule !

Il sourit. D'un geste, il écarta les draps.

— Couchez-vous et dormez ! murmura-t-il. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Anne s'aperçut alors de l'impudeur de sa tenue. Elle était étalée sur le lit, les jambes écartées, et quelques touffes de poils surgissaient de sa culotte trop étroite. L'homme la regardait, toujours aussi impassible. Brusquement, au lieu d'éprouver de la gêne, ou même de la honte, quant à sa tenue provocante, elle sentit monter en elle un désir charnel qu'elle savait être inextinguible. Le sang se mit à battre ses tempes avec une telle vigueur qu'une douleur insupportable déchira sa tête. Elle avait envie de lui, elle avait envie de lui prendre la main, de l'attirer vers elle, de le faire plonger en elle. Sa main s'avança et saisit la main de l'homme, la serrant avec force. Il se pencha. Anne ferma les yeux. Elle attendait le poids de son corps sur le sien.

Mais l'homme se contenta de replier les draps sur elle. Il se tenait debout près du lit, répondant à la pression de la main d'Anne par une pression encore plus forte de sa propre main. Il demeura ainsi un long moment, jusqu'à ce qu'il fût assuré qu'Anne eût sombré dans le sommeil. Alors, il desserra l'étreinte de sa main et effleura le front d'Anne dans un geste de douceur et de tendresse. Enfin, il s'éloigna et, ayant éteint de ses doigts la flamme du cierge, il sortit lentement de la chambre, comme à regret, et disparut dans l'ombre d'où il était venu.

*Les sommets, comme des citadelles cernées d'infranchissables remparts, défilent lentement tandis que s'étire la route qui mène vers la mer, et dont les poussières sont encore dissoutes dans la rosée du matin. C'est la grande fête de la Vierge dans tous les villages traversés. Mais les routes sont parfois dangereuses : à chaque croisement, apparaissent des ombres inquiétantes. On sait que la Déesse des Carrefours est appelée Notre-Dame de la Nuit. C'est le dimanche 8 septembre, et il est 8 heures du matin.*

Anne somnolait. L'homme l'avait réveillée très tôt en frappant à la porte de sa chambre, puis en venant même la secouer dans son lit. Elle s'était levée en hâte, tout en sueur, mal à l'aise, surgissant avec peine des rêves de la nuit. Elle avait enfilé ses vêtements n'importe comment, sans avoir le temps de faire la moindre toilette. Elle était descendue dans la salle où l'homme l'avait rejointe et on leur avait servi un frugal petit déjeuner. Puis ils étaient repartis sans que personne ne vînt les saluer, comme si le vieillard à la jambe paralysée, les deux jeunes filles, le jeune homme en noir et l'étrange femme brune au bracelet de cuivre n'avaient existé que dans son imagination enfiévrée.

Pourtant, Anne savait que ce qu'elle avait vu était réel. Elle se souvenait parfaitement de l'étrange cérémonie à laquelle elle avait assisté par l'ouverture qui donnait sur la grande salle. Elle avait vu la tête sanglante sur le plateau qu'avaient déposé les jeunes filles aux pieds du vieillard et que la femme brune avait présenté comme le prêtre au moment de l'élévation du calice. Elle se gardait bien de poser une quelconque question à l'homme : il n'aurait rien répondu. Mais, à y réfléchir, qu'y avait-il d'extraordinaire dans tout cela ? Anne en arrivait à un point où elle ne pouvait plus s'étonner de ce qu'elle voyait ou entendait : tout était normal dans ce monde perdu à travers lequel elle errait sans chercher à connaître ce qui l'attendait au bout du chemin. Des nappes de brume imprégnaient encore le fond des vallées et le soleil éclatait en gerbes de lumière sur les toiles d'araignée humides qui emprisonnaient, comme une nasse délicate mais pernicieuse, les épines des buissons de ronces ou d'ajoncs. Anne remarqua un ruisseau qui, après avoir longé la route, se perdait dans la verdure. Elle se tourna vers l'homme.

— J'aimerais bien m'arrêter pour faire ma toilette, dit-elle. Je suis sûre que cela me fera du bien. Il n'y avait pas d'eau ni de commodités dans le château, et je me sens mal dans cet état.

L'homme ne répondit pas. Il ralentit seulement la vitesse, regarda attentivement le paysage et finalement se décida à amener la camionnette sur un terre-plein recouvert d'herbe verte, un peu à l'écart de la route. Il coupa le contact, descendit et alla s'asseoir sur un tronc d'arbre. Il se mit à fumer tranquillement sans plus s'occuper d'Anne.

Elle s'enfonça dans le bois en direction de la rivière. Parvenue au bord de l'eau, elle se retourna et constata que cet endroit était visible de la route, à travers les branches. Elle remonta le courant, dépassa une minuscule cascade qui éparpillait de l'écume sur les mousses et les feuilles mortes et découvrit une sorte de nid de broussailles, près d'un petit bassin dont le fond était rempli de sable clair. Elle s'étira et bâilla. Des oiseaux surgirent d'un buisson en criant et s'envolèrent jusqu'à la cime des arbres dans un frémissement de feuilles et de couleurs. Il faisait frais, mais cela n'avait rien de désagréable, bien au

contraire.

Anne demeura un long moment immobile, tendue vers les bruits légers qui émanaient du sous-bois et qui s'éparpillaient autour d'elle. L'eau coulait dans des rayons de soleil matinal, irisant les pierres de reflets précieux. Elle se baissa, ramassa un caillou dans la rivière et en apprécia la douceur humide entre ses doigts. Le ciel abandonnait peu à peu sa teinte rosée embuée de larmes pour s'élargir en un bleu profond et limpide. Partout, entre les branches, des fils de la Vierge formaient un véritable réseau de nylon qu'aucune fabrique au monde n'aurait pu rendre aussi limpide, aussi subtil, aussi lumineux, tant les gouttes d'eau qui perlaient par endroits, surgies directement de la nuit, évoquaient des grottes cristallines enfouies au fond de certains lacs, évidentes demeures de quelques fées des eaux égarées dans le monde des humains.

Elle se décida. Elle enleva son pull-over ambré et dégrafa son soutien-gorge, libérant ses seins dont les pointes se durcirent au contact de l'air. Mais la brise fraîche qui lui caressa le dos la fit frémir d'un plaisir délicat qui se répandit dans tout son être. Elle fit glisser sa jupe jusqu'à ses pieds et la suspendit à une branche. Un écureuil sauta devant elle dans un bruissement de feuilles et il se mit à grimper avec élégance sur la cime d'un arbre. Elle le regarda un instant, attendrie par la gentillesse de l'animal. Puis elle se pencha vers l'eau et aspergea son visage et sa poitrine. Le froid la saisit et la fit suffoquer, mais elle ressentit bientôt une nouvelle vigueur envahir le haut de son corps. Elle secoua ses cheveux. Le souffle du vent devint plus fort et les buissons tremblèrent légèrement comme s'ils s'animaient d'une nouvelle vie.

Elle se demanda alors si l'homme pouvait la voir à travers les branches. En fait, elle avait le désir trouble qu'il pût l'observer sans se manifester. Elle essaya de déceler une présence discrète dans son voisinage, mais elle ne découvrit que des insectes et des oiseaux. Elle aurait aimé que l'homme pût la voir ainsi et qu'il eût envie d'elle. Cependant, elle se souvint qu'il l'avait déjà vue, la nuit précédente, dans une tenue indécente, et qu'il n'avait rien tenté, qu'il n'avait pas tenté le moindre geste pour s'emparer d'elle. Il s'était contenté de lui serrer très fort la main jusqu'à ce qu'elle s'endormît paisiblement. Peut-être était-il insensible aux femmes... Mais Anne se mit à douter de sa mémoire : il ne s'était rien passé cette nuit, elle avait seulement rêvé, et c'était son propre désir qui avait déclenché ces images qui venaient la tourmenter.

Anne ferma les yeux. Ces images devenaient plus nettes, plus accablantes aussi, plus la lumière du soleil devenait chaude et intense. Elle posa ses mains sur ses hanches et les descendit jusqu'à ses cuisses en caressant doucement sa peau. Un frôlement surgit d'un buisson la fit sursauter et un petit animal à fourrure sombre se faufila entre les herbes avant de disparaître derrière un rocher. Elle baissa sa culotte et regarda sa toison pubienne. Elle ôta complètement la culotte et la tint à la main comme un mouchoir qu'on agite dans une gare lors du départ d'un train et qu'on reste sur le quai, seul, privé tout à coup d'un être que l'on aime et qui s'évade quelque part dans un monde inaccessible. Tout à coup, il n'y eut plus de bruit. Les oiseaux s'étaient tus, comme s'ils respectaient la nudité d'Anne, ou s'ils l'admiraient. Elle regarda stupidement l'entrejambe de sa culotte : il était taché. Elle eut soudainement honte. Heureusement, elle avait une culotte de rechange dans son sac, elle allait pouvoir laver celle-ci. Elle la jeta dans l'eau, sortit un petit savon de sa trousse de toilette et se mit à frotter énergiquement la légère étoffe imprégnée de sa

féminité. Alors les oiseaux se remirent à chanter dans les branches.

Un bouvreuil se posa, tout près d'elle, la tête se penchant à droite, à gauche, dans tous les sens, sans doute pour mieux l'observer. Son bec qui s'ouvrait et se fermait semblait sur le point de se précipiter sur elle pour lui percer sa chair et, instinctivement, Anne porta ses mains sur sa poitrine, enveloppant ses seins pour les protéger de toute morsure. Et ses doigts, rencontrant les tétons, se mirent à jouer avec eux. Un frisson incontrôlable la saisit de la tête aux pieds, et l'oiseau s'envola dans un tourbillon de plumes. Elle baissa les bras. Un papillon vint alors tourbillonner autour d'elle, sans doute attiré par le parfum qui émanait de sa peau. Elle suivit l'insecte des yeux. Après avoir tournoyé, il se posa sur son sein gauche et, se déplaçant lentement, il provoqua un irrésistible chatouillement qui inonda tout son corps. Elle eut envie de rire aux éclats et se secoua. Le papillon, dérangé, s'envola, tourna plusieurs fois autour du mamelon et revint se poser sur l'aréole qu'il se mit à butiner comme s'il s'agissait d'une fleur. Cette fois, le corps d'Anne réagit en une violente secousse et le papillon, de nouveau dérangé, prit le large et disparut dans les rayons du soleil.

Anne se sentit soudain très seule. Ses doigts de la main droite prirent alors la place abandonnée par le papillon et se mirent à jouer lentement, presque sournoisement, avec le bout de son sein. Le souffle de la brise enveloppa la poitrine et la caressa d'abord légèrement, puis avec une intensité qui devenait de plus en plus insistante. La main gauche d'Anne se colla contre son ventre, s'y appuya fermement comme pour le pétrir, puis elle descendit plus bas, les doigts écartés dans les frondaisons du pubis. Elle n'en pouvait plus. Le ciel s'effondrait sur elle, le soleil la brûlait, l'eau d'une pluie d'orage inonda ses cuisses. La rivière coulait maintenant avec un bruit rauque et cristallin entre les pierres et les mousses, entre les herbes, entre les lianes qui se déroulaient entre les saules. Anne suffoquait dans la fraîcheur moite du matin, elle voyait s'ouvrir des portes de cristal sur un verger dont les fruits, pendant à des branches tortueuses, étaient humides de rosée et de sève, alourdis par les sucres qu'ils sécrétaient et dont on devinait la saveur et le parfum sur la langue. C'était dans un magnifique jardin enclos de buissons de roses. C'était un étrange domaine où plus rien n'existait que la lente caresse des feuilles et des pétales sur sa peau nue, caresse étonnante et surprenante, mais attendue depuis des siècles, et qui contrastait avec la meurtrissure provoquée par le contact de son dos avec le tronc d'arbre rugueux contre lequel Anne s'appuyait pour ne pas tomber.

Un cri soudain déchira les feuilles des arbres tout autour. Était-ce Anne qui avait poussé ce cri ? N'était-ce pas plutôt cet oiseau jaune qui venait de surgir des sombres repaires où il se cachait pour mieux bondir dans les airs ? Anne ne savait plus rien. C'était peut-être tout simplement un éclat de soleil exilé sur la terre et qui, se souvenant de l'instant d'avant sa naissance, tentait de regagner des entrailles chaleureuses d'où il n'aurait jamais dû s'enfuir. Anne vacilla, terrassée par la lumière trop vive qui se reflétait dans l'eau, lui projetant au visage des flammes dévorantes. Il faisait très bon, ce matin, et une grande paix avait envahi son corps de femme, mais elle savait qu'il s'en fallait de peu pour qu'elle ne pleurât.

Elle retira ses chaussures et entra dans le courant de la rivière. Elle s'aspergea les jambes, les cuisses et le ventre. Elle s'accroupit et se lava soigneusement, prenant conscience quelle se purifiait ainsi de toutes les pensées absurdes ou mauvaises qui

l'avaient perturbée. Elle sortit de l'eau et revint sur l'herbe, mais le vent frais sur son corps humide la fit trembler et elle claqua des dents. Elle s'essuya avec une petite serviette qu'elle avait sortie de son sac et elle se rhabilla rapidement. Enfin, elle se pencha de nouveau, rinça la culotte qu'elle avait tenté de laver, l'essora et l'emprisonna dans la serviette. Et elle repartit en direction de la camionnette.

L'homme était assis sur une souche et il fumait tranquillement. Il n'était pas rasé, et des poils gris avaient envahi son visage, atténuant la profondeur de ses cicatrices. Ses cheveux sans couleur frémissaient dans le vent. Quand elle fut près de lui, il lui lança un regard indifférent, jeta le reste de sa cigarette sur le sol et l'écrasa d'un grand coup de talon. Anne jugea qu'il était en proie à une mélancolie qui devait être douloureuse, mais dont il ne livrerait jamais la cause. Sans trop comprendre pourquoi, elle se mit à fredonner :

*Ils firent trois pas et les voilà noyés,*

*Ils firent trois pas et les voilà noyés...*

*Les cloches du nord se mirent à sonner,*

*Les cloches du nord se mirent à sonner...*

Il jeta sur elle un regard chargé de colère.

— Taisez-vous ! cria-t-il. Vous ne savez même pas ce que vous chantez !

La réaction brutale de l'homme rendit Anne atrocement mal à l'aise ; elle était réellement injustifiée. Anne savait parfaitement ce qu'elle chantait, quelques bribes du *Pont du Nord*, une chanson que chantaient tous les enfants et qui était restée gravée dans sa mémoire. En plus, elle comprenait maintenant pourquoi elle s'était ainsi mise à fredonner ce couplet : la sensation qu'elle avait éprouvée en se trempant dans l'eau de la rivière était une explication très rationnelle de ce surgissement de la chanson au niveau de sa conscience. Il n'y avait là rien d'extraordinaire. Pourtant, à voir le visage crispé de l'homme, Anne se doutait bien qu'il y avait autre chose. Oui, quelque temps avant l'accident à cause duquel elle avait rencontré cet homme sans nom, elle se trouvait dans une taverne à l'entrée du pont du Nord, ce pont qui reliait l'île Noire au continent. Et l'homme venait de là. Mais alors, qu'est-ce qui pouvait bien agiter ainsi ses pensées ?

Il ne disait rien et la regardait avec ses yeux de loup. Alors, Anne se souvint d'avoir eu connaissance d'une étude sur cette chanson qui, pour être populaire, n'en était pas moins traditionnelle et dont le sujet remontait à la nuit des temps. Cette histoire d'un frère et d'une sœur qui bravent l'interdit familial pour aller danser sur le pont du Nord a bien d'autres significations qu'une simple désobéissance passagère. Le pont du Nord s'effondre sous le frère et la sœur, et ils sont noyés dans les eaux furieuses du fleuve. Quel fleuve, sinon le fleuve de l'Enfer ? En réalité, cette histoire de bal tragique n'était que le camouflage d'un inceste primordial entre un frère et une sœur, d'où leur châtement et leur retour, leur régression dans les eaux primordiales qui les avaient vu naître. Mais ce qu'Anne ne comprenait pas, c'est la raison pour laquelle l'homme avait manifesté une telle colère à propos de cette chanson en apparence si innocente.

Comme il se maintenait toujours dans la même attitude, elle lui demanda :

— Cette chanson ne vous plaît pas ?

— Je n'ai pas dit cela, répondit-il. N'en parlons plus.

Il s'était brusquement radouci. Ses traits se détendirent et il sourit.

— Bon, dit-il. Maintenant que vous vous êtes rafraîchie, nous pouvons peut-être repartir ?

— Certainement, dit-elle.

Mais elle se garda bien d'ajouter la moindre question sur l'endroit vers lequel il voulait repartir. Anne n'avait aucune envie de se voir rabrouer d'une façon si violente. L'homme se leva et remonta dans la camionnette et Anne le suivit. Le moteur fit vibrer le véhicule et l'homme embraya, se dirigeant vers la route toute proche. Mais, au moment où la camionnette y débouchait, une voiture noire surgit à une allure folle et frôla l'avant du véhicule avant de disparaître dans un nuage de poussière. L'homme se mit à jurer, mais Anne avait eu le temps de voir que c'était une femme qui tenait le volant de cette voiture. L'homme avait freiné brutalement et il attendit quelques instants, le pied fermement appuyé sur la pédale, mais son réflexe de colère, d'ailleurs très naturel, s'étant dissipé, il avait repris tout son calme. Il manœuvra doucement et fit bondir la camionnette sur la route.

Ils roulaient de nouveau sur une chaussée défoncée par endroits au milieu d'un paysage de landes couvertes de pins et dévorées par les ajoncs. Les sommets devenaient de moins en moins élevés, car ils s'éloignaient de la montagne et pénétraient dans une région de plateaux creusés de veillons où coulaient des rivières sinueuses en direction de la mer qu'on sentait de plus en plus proche. Mais on ne voyait ni village ni habitation isolée et il semblait que cette route avait été abandonnée depuis des siècles parce quelle ne conduisait nulle part.

Pourtant, au débouché d'un chemin creux, ils aperçurent deux femmes âgées, vêtues de noir, qui leur faisaient signe. L'homme freina et s'arrêta près d'elles. Il ouvrit la vitre et demanda :

— Où allez-vous ?

— À Kermaria-ann-Drez, répondit l'une des femmes, au pèlerinage de Notre-Dame des Ronces.

— Montez, dit l'homme.

Anne sauta à terre pour laisser sa place à la plus âgée des femmes et s'installa à l'arrière de la camionnette en compagnie de la seconde qui s'assit comme elle le put contre la cloison. Elle se mit à genoux derrière le siège du conducteur.

— Vous comprenez, crut bon d'expliquer la vieille, nous ne voudrions pas manquer le pèlerinage de Kermaria. Mais nous n'avons pas de voiture et il n'y a pas de service de cars, par ici. On nous ignore comme si nous n'existions pas.

Un peu plus loin, dans la courbe que formait la route au creux d'un vallon, ils virent un groupe composé de deux femmes, d'un homme et de trois enfants qui marchaient d'un bon pas.

— Tiens ! dit encore la vieille, ce sont nos voisins de la ferme de Ti-Néhué. Eux aussi, ils vont à Kermaria. Ils ont bien du courage de faire le trajet à pied.

Sans répondre, l'homme arrêta la camionnette au niveau du groupe.

— Si vous allez à Kermaria, dit-il, montez à l'arrière. Ce n'est guère confortable, mais vous gagnerez du temps et vous serez moins fatigués.

Ils s'entassèrent tous les six et la camionnette repartit. Peu après, ce fut un couple de paysans âgés qui les rejoignit. Tout ce monde se mit à jacasser. Les voix étaient rauques, les intonations aiguës et Anne eut envie de rire, car la camionnette devenait un de ces vieux autobus de campagne à bout de souffle qui s'obstinent à transporter des gens les jours de marché. Il n'y manquait plus que les paniers remplis de poules ou de canards et les cabas gonflés de mottes de beurre. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que ces gens étaient heureux, d'abord de se retrouver ensemble, puis d'aller accomplir ce pèlerinage traditionnel du 8 septembre. Elle eut un moment de nostalgie en évoquant ses années d'enfance, lorsqu'elle allait elle-même, avec sa famille, participer à la procession qui se déroulait autour de l'église paroissiale, au milieu des cantiques et des litanies débités parfois dans la plus grande confusion, bien que toujours portés par un authentique élan de ferveur. Mais, c'était dans le temps, et tout cela n'était plus qu'un souvenir perdu au fond de sa mémoire.

Auprès d'un calvaire de granit, deux jeunes filles se tenaient toutes droites. Ce n'étaient pas des paysannes si l'on en croyait leur aspect. Elles étaient très jeunes et toutes deux avaient des cheveux longs d'une blondeur éclatante. Elles se ressemblaient étonnamment : sans doute étaient-ce des jumelles. Elles étaient vêtues de façon identique, portant un chemisier blanc et une jupe de cuir noir un peu courte. L'homme s'arrêta auprès d'elles et les invita à monter sans leur demander d'explication. Elles vinrent rejoindre le groupe et s'assirent franchement sur le plancher, avec une telle impudeur qu'on pouvait voir leurs culottes blanches entre leurs cuisses ouvertes. Leur visage était impassible. Elles ne parlèrent pas. Elles ne regardèrent personne, comme si elles se sentaient seules au milieu d'un monde désert. Anne se dit quelles n'allaient certainement pas en pèlerinage. Mais pourquoi l'homme les avait-il fait monter ? Anne se sentit tout à coup mal à l'aise.

À ce moment même, tous les occupants de la camionnette se trouvèrent projetés les uns contre les autres et Anne se retrouva plaquée contre l'une des filles. L'homme venait de freiner brutalement en poussant une bordée d'injures. Une voiture noire venait de déboucher d'un chemin de terre et s'était élancée sur la route, juste devant la camionnette. Elle venait de disparaître à toute allure dans la poussière soulevée par sa course folle. Anne se redressa lentement et se remit debout. Les commentaires fusèrent de toutes parts sur l'imprudence des conducteurs qui se croient seuls sur la route, sur la vitesse de plus en plus excessive, sur le bon vieux temps où l'on se contentait d'aller en charrette. Anne reprit sa place à genoux, s'appuyant contre le dossier, derrière l'homme, mais elle avait encore dans ses narines l'odeur forte et légèrement musquée de la fille blonde sur laquelle elle s'était affalée. Cela lui rappela d'autres sensations, plus étranges encore, mais tout aussi troublantes, comme celles qu'elle avait éprouvées avec la fille rousse blessée. Elle s'efforça d'oublier ce qui se passait autour d'elle, de ne pas entendre les conversations. Et elle ferma les yeux pour ne plus rien voir, pour se plonger dans un gouffre où bouillonnaient, telles les eaux d'un torrent de montagne dispersé parmi d'énormes éboulis

de pierre, les images les plus folles de sa mémoire.

Cependant, la camionnette était parvenue au voisinage d'une route large, dont la chaussée était bien entretenue, mais où le flot de voitures en circulation était très dense. Il fallut patienter un long moment avant de pouvoir s'y engager, mais une fois intégrée dans une file, la camionnette ne mit pas plus de quelques minutes avant d'atteindre les premières maisons de Kermaria. Là, les agents de la *Garda* assuraient le service d'ordre, obligeant les automobilistes à stationner dans des champs aménagés à cet effet avant l'entrée du bourg, mais l'homme, qui semblait connaître parfaitement les lieux, emprunta un chemin de traverse ce qui lui permit de déboucher dans une petite rue qui menait directement vers la place de l'église. Il arrêta la camionnette et ses passagers descendirent en le remerciant de son amabilité. Anne vit avec une certaine surprise que les deux filles aux jupes de cuir se dirigeaient avec les autres en direction de l'église.

— Si nous y allions aussi ? dit-elle.

— Sûrement pas, répondit sèchement l'homme. Je déteste ce genre de manifestations. C'est de l'hystérie collective !...

Anne ne fit aucun commentaire et reprit sa place habituelle à côté de lui. L'homme fit demi-tour et retourna sur la route où, laissant derrière eux le bourg de Kermaria-ann-Drez encombré de ses pèlerins endimanchés, il s'élança à toute allure vers l'ouest, alors que le soleil s'élevait de plus en plus haut dans un ciel d'un bleu si intense et si profond qu'on aurait dit un océan calme et oublié sur la carte du monde, où ne se serait jamais aventuré le moindre bateau piloté par des êtres humains.

Il ne resta cependant pas longtemps sur la grande route. À la hauteur du bourg de Gweltaz, il abandonna la direction de Saint-Ronan pour s'engager à gauche en direction du sud. Ils parcoururent alors une large étendue de terres verdoyantes parsemées de prés et de champs bordés de talus et de haies vives. Ils traversèrent une série de villages dont les maisons étaient peintes en couleurs vives que renforçaient des jardinets remplis de fleurs épanouies. Puis, brusquement, ils se retrouvèrent dans une région sans arbres, au sol de granit gris rugueux. On devinait la présence de la mer non loin de là. De part et d'autre, s'étendaient de vastes espaces ravagés par un incendie. Des branches d'ajoncs noircies jonchaient un sol bruni d'où quelques troncs de pins aux formes extravagantes jaillissaient comme derniers témoins des flammes qui avaient rampé le long des monticules et des chemins. Un peu plus loin, ils passèrent au milieu d'un hameau dont la plupart des maisons étaient à demi écroulées. Tout cela sentait la désolation, la ruine, et Anne pensa aux anciennes descriptions de la Terre Gaste, ce pays abandonné où gît pourtant quelque part, à l'abri des regards indiscrets, le mystérieux château du Graal.

— Je crois bien que nous sommes à Kerlescan, se risqua-t-elle à dire.

L'homme lui fit un signe de tête affirmatif. De l'autre côté du hameau, à perte de vue, s'élevaient des blocs de pierre enfoncés dans la terre et qui semblaient vouloir atteindre le ciel. C'était un immense champ couvert de menhirs qui ne s'interrompait que sur les crêtes, presque au bout de l'horizon. La petite route qu'ils suivaient serpentait au milieu des pierres, les frôlant pour les éviter, et disparaissait enfin dans un bois de pins dont la couleur à la fois verte et bleue contrastait avec la teinte sombre du reste du paysage. L'homme arrêta la camionnette sur un terre-plein et coupa le contact.

— Je vous propose un pèlerinage, dit-il, mais cela ne sera évidemment pas le même que celui de Notre-Dame des Ronces.

Il descendit et s'avança d'un bon pas parmi les rangées de menhirs et Anne le suivit. Elle se sentait impressionnée par l'atmosphère qui régnait dans ces allées majestueuses comme celles d'un temple, où les bruits les plus lointains se glissaient furtivement, amplifiés au fur et à mesure qu'ils heurtaient les pierres. Quant à l'homme, il cherchait quelque chose. Il allait d'un menhir à un autre, revenait parfois en arrière et tournait en rond. Anne le vit enfin bondir avec agilité au-dessus d'un massif de ronces et se diriger vers un bloc plus épais que les autres, mais dont le sommet était curieusement effilé. Là, il s'adossa au granit, écartant les bras de façon que ses mains fussent également en contact avec la paroi grise et criblée de trous.

Anne le rejoignit et put l'observer tout à loisir dans cette attitude quelque peu surprenante. Il avait les yeux clos, le visage tendu vers le soleil, et il esquissait une sorte de sourire comme si la clarté métamorphosait ses traits qui n'exprimaient guère d'ordinaire que la tristesse, l'indifférence ou la colère. Anne se souvenait d'avoir déjà vu autrefois une telle expression de douceur mêlée d'interrogation sur un autre visage, mais tout cela était si loin, si perdu dans le monde des rêves, qu'elle ne chercha pas à savoir quels étaient ces détails qui remontaient à la surface des eaux troubles de sa mémoire. Pourtant, plus elle regardait l'homme, plus croissait cette sensation de déjà-vu : c'était un soir, oui, dans les derniers rayons du soleil couchant, mais il y avait longtemps, très longtemps. Anne se prit la tête entre les mains, et l'image disparut.

L'homme abandonna sa posture et s'éloigna du menhir. Il ramassa des branches d'ajoncs secs et les rangea en tas au pied du pilier de pierre. Anne le vit battre le briquet et mettre le feu aux ajoncs. Une flamme éblouissante s'éleva pendant quelques instants, mais, bientôt, il n'y eut plus que quelques brandons qui s'évanouirent en une fine poussière grise.

— C'est comme cela qu'on met le feu à toute une lande, dit Anne d'un ton de réprobation.

— Ne sommes-nous pas sur le territoire de Kerlescan, c'est-à-dire la Ville incendiée ? répondit simplement l'homme.

Il demeura un instant debout devant les restes du feu, puis il revint à la camionnette et s'installa au volant. Quand Anne eut repris sa place auprès de lui, il démarra. La camionnette prit son essor et parcourut encore une grande partie du champ de menhirs avant de traverser le bois de pins qui le limitait. De l'autre côté, l'homme tourna sur la droite, empruntant un chemin de ferme saccagé par les roues d'un tracteur. Il arrêta alors le véhicule près d'un tertre assez élevé, au sommet duquel se dressait un pilier de pierre. L'homme descendit, et Anne en fit autant.

— Attendez ici, dit l'homme.

Il monta directement sur le sommet. Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il s'appuya le dos contre le pilier, les bras écartés et les paumes des mains sur la pierre.

— À présent, cria-t-il, faites le tour du tertre !

Docilement, sans réfléchir, Anne suivit le petit sentier qui contournait le tertre à sa

base. Elle dut se frayer un passage au milieu des ajoncs qui l'obstruaient par endroits et revint ainsi à son point de départ.

— Encore ! ordonna l'homme.

Anne se résigna et fit un deuxième tour, puis un troisième avant que l'homme ne lui enjoignît de monter. Arrivée sur le sommet, légèrement essoufflée car la pente était rude, elle s'appuya du bras contre le pilier.

— Quel jeu me faites-vous jouer ? osa-t-elle demander.

L'homme se mit à sourire, puis il répondit :

— Vous connaissez le jeu de l'oie ? Eh bien ! imaginez que vous êtes engagée dans une partie de jeu de l'oie, mais sur le terrain...

Il se replongea dans son mutisme. Anne, qui commençait à ne plus s'étonner des bizarreries de son compagnon, promena son regard autour d'elle. Le tertre dominait un vaste territoire de landes parsemées de bois de pins. D'un côté, on pouvait apercevoir le champ de menhirs de Kerlescan noyé dans la lumière du soleil, et, de l'autre, la mer, très bleue sous le ciel sans nuages, avec de petites traînées d'écume blanche autour des nombreux îlots qui prolongeaient une côte effrangée de promontoires agressifs.

— Bon ! dit l'homme. Partons, maintenant.

Ils reprirent la route et parvinrent bientôt à l'entrée d'un bourg dont le nom s'étalait sur le panneau : Kermario. Anne frissonna, car elle savait que ce nom signifiait la Ville des Morts. Où l'homme allait-il donc la conduire dans cet étrange jeu de l'oie qu'il lui faisait parcourir ? Il y avait une certaine animation dans le bourg. Les cloches de l'église sonnaient à toute volée. Mais ce ne fut pas de ce côté que l'homme se dirigea. Il arrêta la camionnette près d'un chemin qui s'engageait entre deux maisons.

Ils marchèrent silencieusement dans le chemin. Celui-ci frôlait ensuite les murs d'un cimetière et obliquait au milieu de petits jardins potagers où des tomates finissaient de rougir au soleil de septembre. Un peu plus loin, après s'être engagés entre deux haies de fuchsias défleuris, ils arrivèrent auprès d'une butte à peine visible au milieu de touffes de tamaris. Cette butte était à demi recouverte de ronces, mais laissait entrevoir cependant le dallage de pierre d'une longue allée couverte dont l'entrée était très basse.

— On appelle ce monument le Tertre rituel, dit l'homme. Encore une fois, je vous demande de m'obéir sans poser de questions.

Il se courba et franchit le seuil, et Anne le suivit. Il avait sorti de la poche de son blouson une torche électrique et il éclairait les parois. Ils parvinrent ainsi au fond du monument, dans une sorte de salle assez large où la lumière du jour, qui pénétrait par de nombreuses trouées entre les pierres, permettait de distinguer sur le support des signes gravés en creux, des lignes brisées, des cercles concentriques et des spirales. L'homme éteignit sa torche et ramassa une pierre sur le sol.

— Voilà, dit-il. Je vais vous laisser seule ici et vous allez vous déshabiller entièrement. Ne gardez même pas vos chaussures.

— Mais ! s'écria Anne, s'il venait quelqu'un ?

— Rassurez-vous, répondit-il en riant. Il ne vient jamais personne ici. De toute façon, je resterai à l'entrée, et je saurais bien éloigner tout importun qui se présenterait.

— Mais enfin, reprit Anne, pourquoi tout cela ?

— Je vous ai dit de ne pas poser de questions. Une fois nue, vous vous collerez contre chacune des pierres qui forment les supports de la dalle de cette chambre, les unes après les autres sans en oublier une seule. Plaquez-vous le plus étroitement possible de face contre la pierre de façon à faire corps avec elle, et cela jusqu'à ce que le froid vous devienne intolérable. Et n'ayez crainte : la pierre est douce, elle surgit du fond des âges pour témoigner que le temps n'existe pas.

Il s'éloigna sans ajouter un mot et disparut dans l'ombre. Anne eut un moment d'incertitude. L'humidité était glaciale et elle frissonnait déjà à l'idée de mettre son corps en contact avec ces pierres recouvertes de moisissures. Elle se dit en elle-même qu'elle pouvait très bien faire semblant d'être nue, puisqu'il n'était pas là pour la voir. Mais elle pensa tout à coup qu'il pouvait l'observer du dehors, par les trouées de lumière. Et puis, cela n'aurait pas été honnête : elle avait promis de lui obéir sans discuter. Il avait confiance en elle et, même si tout cela n'était qu'un jeu stérile sinon puéril, elle se devait de le jouer jusqu'au bout.

Elle se déshabilla donc entièrement, quitta ses chaussures et, luttant contre sa répugnance, elle s'approcha de l'un des supports et s'aplatit contre la pierre. Le contact était froid et humide, et elle fut transpercée de toutes parts. Mais, instinctivement et sans réfléchir, elle se colla plus étroitement, comme pour communiquer à la pierre la chaleur de son propre corps. Cependant, la pression de son ventre et de ses seins contre la surface rugueuse, au lieu de dissiper le frisson quelle ressentait, l'amplifia au contraire, et elle ne put résister plus longtemps. Elle alla se plaquer contre un autre support, et en éprouva les mêmes troubles. Mais quand elle en fut au dernier, le frisson qui traversait tout son être n'était plus provoqué par le froid et l'humidité.

En effet, ses reins s'étaient creusés pour permettre à son ventre d'adhérer plus intimement avec la pierre, et ses mains s'étaient crispées sur les contours du support, cherchant à étreindre quelque chose qui ne pouvait être qu'un corps d'homme. Anne ferma les yeux et appuya sa joue contre la pierre, mais la pierre faisait maintenant partie d'elle-même, la pierre était douce comme sa propre peau, plus chamoisée encore mais également plus rugueuse qu'une peau d'homme contre la sienne, s'efforçant de la pénétrer par tous les pores. Cela commença par le ventre et se propagea en ondes lentes mais de plus en plus violentes le long de ses cuisses pour aboutir à l'extrémité de ses pieds. Puis ce fut au tour de la poitrine de s'éveiller aux souffles venus du plus profond de la pierre, et cela gagna le cou, les bras les mains. Anne gémit. Elle en vint à tout oublier, le froid de l'intérieur, le soleil de l'extérieur, le monde dans sa totalité, pour enfin ne plus penser qu'à l'orgasme qui la libérerait à tout jamais de la vie. Elle cria.

Elle n'en fut pas assouvie pour autant, bien au contraire, et cette attente confuse qu'elle ressentait ne fit qu'exaspérer la tension qui la bouleversait. Des images étranges s'effondrèrent sur elle, puis ce furent le visage et le corps d'un homme penché sur elle et qui lui murmurait à l'oreille : « Va ton chemin, va jusqu'au bout et fais ceci pour l'amour de moi... » Anne entendait la voix résonner auprès d'elle dans la sombre cavité de ce

tertre. Elle ouvrit les yeux. Non, il n’y avait personne, il n’y avait que la pierre dure et douce, infiniment troublante, comme prête à la dévorer. Pourquoi l’homme ne venait-il pas la rejoindre ? Pourquoi n’était-il pas contre elle ? Elle savait qu’elle s’ouvrirait à lui, qu’elle basculerait dans les ténèbres pour l’éternité, avec lui. Anne se mit à sangloter très fort, mais ses sanglots n’avaient pas d’autre témoin que la pierre, cette pierre morte qui jonchait les murs des souterrains du monde. Affaiblies par l’ombre, étouffées par les dalles de granit, les larmes coulèrent cependant en abondance sur le visage d’Anne et la firent s’affaler à genoux, cherchant désespérément une main qui les sécheraient. Le froid devint alors intolérable. Elle se releva, se rhabilla rapidement et, baissant la tête pour éviter de se heurter aux dalles du plafond, elle regagna l’air libre. L’homme l’attendait, impassible, assis à même le sol, une cigarette à la bouche.

Dès quelle fut au-dehors, l’homme bondit sur ses pieds et, sans prononcer un mot, il lui fit signe de le suivre. Ils revinrent ainsi à la camionnette. Ils traversèrent alors le bourg de Kermario et, après de nombreux détours dans des rues en sens unique, ils débouchèrent sur le port. Là, l’homme rangea la camionnette le long d’un hangar et, suivi par Anne, il arpenta le quai en direction de la jetée. L’homme chercha quelque chose des yeux, puis, se glissant entre des amoncellements de casiers à homards, il se pencha et tira un câble à lui, amenant ainsi une barque immédiatement sous la jetée. Comme la mer était haute, la barque était presque au niveau du quai. L’homme sauta dedans et, d’une main ferme, il la maintint contre le dallage.

— Venez ! dit-il.

Anne n’hésita pas. Elle sauta à son tour dans la barque et s’assit sur le banc du milieu tandis que l’homme faisait sauter la boucle du cordage autour de la bitte d’amarrage. Il mit en marche le petit moteur qui se trouvait à l’arrière, combiné au gouvernail.

— Cette barque est à vous ? demanda Anne.

— Je m’en sers quand j’en ai besoin, répondit-il simplement.

Il paraissait manier le gouvernail avec autant d’adresse que le volant de sa camionnette. La barque se faufila à travers une rangée de bateaux de pêche un peu vieillots, de quelques vedettes de plaisance et de barques aux voiles rouges, avant de dépasser la jetée et les balises qui marquaient les limites du petit port. Là, l’homme mit le cap sur le large. Comme la visibilité était bonne, Anne put distinguer les moindres reliefs de la côte qui s’étalaient en une multitude de criques et de promontoires de roches grises. Il n’y avait pas de vent et la surface de l’eau était très calme, permettant d’apercevoir par endroits de larges bancs de sable perdus au milieu de la masse brune des algues. Il faisait très doux et Anne ne sentait plus les effets du froid et de l’humidité qui l’avaient saisie dans le tertre.

Ils arrivèrent en vue d’un groupe d’îles à l’aspect désertique et, pendant près d’un quart d’heure, ils naviguèrent en silence, croisant quelques voiliers qui cinglaient vers la terre. Ils se trouvèrent bientôt face à un îlot assez bas, entièrement dénudé, sur lequel se dressaient seulement quelques menhirs rangés en cercle, et Anne vit qu’une partie de ce cercle s’enfonçait sous les eaux. Des nuées de mouettes et de goélands se mirent à tourbillonner au-dessus d’eux. Anne frissonna. Elle ne pouvait s’empêcher de penser à cette troupe de corbeaux qui les avait assaillis la veille, près de l’étang où péchait le

vieillard boiteux. Allait-il leur arriver la même aventure ?

Mais les oiseaux se dispersèrent dans le ciel. L'homme changea de cap et gouverna vers l'île voisine. Celle-ci semblait assez grande et elle était bien plus haute, couronnée à l'une de ses extrémités d'un monticule recouvert d'ajoncs verts parsemés de fleurs jaunes éclatantes. Le reste de l'île consistait en bouquets d'arbres, probablement des ormes, et en petites prairies bordées de haies, et par derrière, vers le grand large, on pouvait distinguer les ruines d'une maison dont le toit avait dû s'effondrer au cours d'une violente tempête.

Ils longèrent cette île pendant un long moment, puis l'homme coupa les gaz. La barque dériva un instant et vint se ranger contre une petite jetée de pierres sèches. L'homme sauta sur le rivage et, sans perdre de temps, enroula son filin autour d'un gros bloc de granit avant d'aider Anne à mettre pied à terre à son tour. Ils suivirent alors un sentier qui montait sur la falaise et qui paraissait couper l'île en deux parties égales. À leur droite, des moutons très blancs se dispersèrent à leur approche et s'enfuirent vers le rivage. L'homme se mit à rire.

— Dire qu'on appelle cet endroit l'île de la Chèvre ! s'exclama-t-il. Mais on n'a jamais vu de chèvre ici, ce qui prouve qu'il ne faut jamais prendre à la lettre les noms qu'on donne à certains lieux !

Un peu plus loin, Anne aperçut, sur la gauche, un troupeau de moutons noirs qui s'éparpillèrent comme l'avaient fait les moutons blancs dès qu'ils s'en furent approchés.

— Ce qui m'étonne, dit-elle, c'est que, du côté droit, il n'y a que des moutons blancs et que, du côté gauche, ce sont uniquement des moutons noirs. Je ne comprends pas pourquoi ils ne se mêlent pas les uns aux autres...

C'était en fait une question qu'avait posée Anne, mais l'homme ne semblait pas pressé d'y répondre. Il marchait très vite sur le sentier en direction du monticule qui se dressait à l'extrémité de l'île. Anne avait peine à le suivre. Cependant, il se tourna vers elle et se mit à parler.

— On raconte d'étranges histoires au sujet de cette île, murmura-t-il comme s'il suivait son propre rêve. On prétend que chaque fois qu'un mouton blanc traverse le chemin et passe de l'autre côté, il devient noir, et qu'il en est de même inversement. Mais on ne voit jamais les blancs et les noirs réunis. C'est à croire que le racisme existe chez ces animaux...

Ils s'engagèrent ensuite dans une allée d'ormes majestueux sous lesquels l'ombre était très douce. Anne était étrangement surprise par l'atmosphère qui régnait dans cette île : rien n'y était comme ailleurs, ni la qualité de l'air, ni la couleur des feuilles, ni la lumière du soleil. On se serait cru dans une de ces îles errantes sur des océans sans fin et sur lesquelles abordent parfois des navigateurs à la recherche de la Terre des fées.

Après l'allée d'ormes, le chemin obliquait à la perpendiculaire sur la droite pour s'engouffrer dans une autre allée, mais celle-ci était bordée de chênes aux troncs noueux et aux branches tordues par les vents du large. Au bout de cette allée, le sentier s'arrêtait sur les pentes du monticule recouvert d'ajoncs qu'Anne avait aperçu depuis le bateau. L'homme contourna le tertre et conduisit Anne jusqu'à une entrée pratiquée dans le flanc du monticule, au bord de la falaise qui tombait à pic dans la mer. Il y avait là une porte aux

trois quarts fermée, en fer rongé par la rouille. L'homme poussa cette porte, qui grinça abominablement, prit sa torche électrique, l'alluma et fit signe à Anne de plonger dans l'ombre.

Elle se baissa et s'engagea dans un long couloir qui s'ouvrait sous le tertre, et dont les parois étaient en granit de couleur rougeâtre. Lorsqu'elle fut un peu habituée à la faible lumière de la torche, elle s'aperçut que la plupart des dalles étaient recouvertes de gravures parmi les plus extraordinaires et les plus folles qu'elle eût jamais vues : il y avait là une profusion de lignes en forme d'ellipses, de cercles, de vagues, de chevrons et de diverses figures géométriques. Et tout cela était si intense qu'il en émanait une formidable énergie, peut-être puisée aux courants qui surgissaient des profondeurs de la terre. Anne se sentit tout à coup mal à l'aise, en proie à une angoisse qu'elle ne pouvait maîtriser et, de nouveau, de grands frissons parcoururent tout son corps.

Cependant, l'homme, qui avançait très lentement derrière elle, promenait la lumière de sa torche sur chacun des supports, et il s'arrêta plus longuement devant l'un d'eux : les gravures représentaient trois haches non emmanchées, quelques signes qui évoquaient des serpents et, au-dessus, une floraison de lignes courbes se détachait nettement dans un isolement superbe qui leur donnait encore plus de puissance. Anne fut envoûtée par cette vision et, à travers ce foisonnement de courbes, elle aperçut bientôt des chevelures qui flottaient dans le vent, à moins que ce ne fussent les crêtes des vagues de la mer pendant une tempête d'équinoxe. Et la lumière rasante de la torche ne faisait qu'accentuer le contraste entre l'ombre des creux et l'éclat des reliefs. Oui, c'était une pluie de chevelures qui s'abattaient sur la mer, des chevelures de comètes à la dérive dans un univers en folie. Instinctivement, Anne toucha ses cheveux.

— Avancez ! lui dit l'homme.

Le dos toujours courbé de peur de se cogner la tête contre les dalles du plafond, Anne marcha lentement, franchit une sorte de seuil consistant en une pierre plate posée sur le sol et aboutit dans une salle plus haute où elle put se tenir debout. La voix de l'homme retentit, rauque, étouffée par l'humidité des murs :

— Regardez cette chambre. On dit généralement que c'est une chambre funéraire. Mais c'est avant tout un sanctuaire. Et si elle ressemble à toutes celles qui sont dans les grands tertres, elle ne leur est cependant pas comparable. Vous êtes ici dans un lieu exceptionnel.

Il éclaira de plus près l'un des supports du fond et Anne distingua des courbes qui jaillissaient d'une sorte de vase, comme une gerbe de blé. Mais ce jaillissement semblait se prolonger bien au-delà de la paroi, dans un ailleurs invisible et infini. Anne fut saisie de vertige et tout se mit à tourner autour d'elle.

— Appuyez-vous contre cette pierre, dit l'homme.

Anne obéit et se plaqua contre le support qu'il lui avait indiqué.

— Plus près encore, reprit l'homme. Faites comme si vous vouliez pénétrer la pierre.

Anne accentua sa pression, meurtrissant ses seins et son ventre sur la paroi rugueuse et froide qui lui résistait avec acharnement. Cela lui coupa la respiration et elle fut sur le point de suffoquer.

— Comme si vous étiez la pierre ! continua l'homme. Allez-y ! forcez le passage ! il n'y a pas d'obstacle qui ne soit franchissable. La pierre est votre corps comme votre corps est la pierre.

L'homme avait éteint sa torche et Anne se trouvait plongée dans la plus profonde obscurité. Elle s'enfonça davantage dans la pierre, en un effort désespéré. Alors, elle ne sentit plus le froid, mais quelque chose qui ressemblait à un souffle de vent avant le déchaînement de l'orage. Et ce souffle était chaud, étonnamment chaud. La voix de l'homme lui parvint de très loin :

— Avancez ! n'ayez pas peur d'aller plus loin.

Anne marchait, soulevant des algues, écartant des branches d'arbres. Elle traversa une forêt remplie d'animaux silencieux qui la regardaient avec des yeux brillants. Elle suivit un sentier sinueux parmi des buissons fantastiques dans lesquels des oiseaux s'étaient posés, leurs becs pointés vers elle. Au-dessus, des rochers rouges se balançaient en équilibre instable, prêts à tomber. Cela dura longtemps, et Anne s'étonna de ne pas voir le jour au bout de cette forêt ténébreuse. Elle entendit encore la voix de l'homme à travers les feuillages :

— Que voyez-vous ?

— Une forêt, répondit-elle, une immense forêt avec des arbres si épais qu'on ne peut rien voir de ce qu'il y a plus loin.

— Continuez ! marchez toujours ! dit encore l'homme.

Anne gravit une pente. Ses pieds frôlaient à peine le sol.

Elle eut l'impression de glisser sur des mousses épaisses plus douces que des fourrures de chat. Elle parvint alors sur un sommet.

— Que voyez-vous ? demanda l'homme.

— Je ne vois rien, répondit-elle. Je suis sur un tertre, mais tout est sombre. Pourtant, je sens qu'il y a quelque chose devant moi...

— Essayez de voir ce que c'est ! il le faut !

Anne reprit sa marche en avant, descendant la pente, le regard braqué sur l'ombre pour tenter d'y discerner ce qu'elle sentait. Elle rôdait dans une sorte de brouillard opaque d'où émanait une odeur de feuilles pourrissantes. Et brusquement, elle s'arrêta et poussa un cri.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'homme.

— Je ne sais pas. J'ai peur...

— Vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Regardez en face de vous...

La voix de l'homme, qui lui parvenait de très loin, lui parut brisée par la fatigue.

— Je ne vois rien, dit-elle.

— Regardez ! regardez toujours !

La voix de l'homme devenait plus faible. Où était-il ? Pourquoi l'obligeait-il à

regarder au fond des ténèbres ? Pourquoi sa voix devenait-elle implorante ? Elle s'avança et crut entendre un bruit sourd, comme si des rochers venaient de s'écrouler au fond d'un précipice. Alors elle s'arrêta et murmura machinalement :

— Il y a une flamme devant moi, dans l'ombre, une flamme qui n'éclaire rien ! Non, elle n'est pas devant, elle est sur ma gauche... Là voici maintenant de l'autre côté ! mais elle n'éclaire rien...

— Regardez cette flamme ! hurla l'homme.

L'écho de l'ombre rendait insupportable le son de sa voix. Anne tenta de fixer la flamme, mais celle-ci se déroba à son regard. Elle ne vit plus rien, mais elle sentit que des vents se déchaînaient autour d'elle et qu'ils allaient l'emporter dans leurs tourbillons.

— Je n'en peux plus ! gémit-elle.

— Regardez encore, cria l'homme, il faut que vous regardiez la flamme !

Mais à ce moment, Anne vacilla et elle allait tomber quand les mains de l'homme la saisirent par les épaules pour la retenir. Il était là, juste derrière elle, et sa respiration était bruyante, saccadée. Le cœur d'Anne battait à se rompre. L'homme l'arracha à la pierre à laquelle elle était encore plaquée. Alors, ne pouvant plus se contenir, elle se mit à pleurer.

L'homme ralluma sa torche. Brutalement aveuglée, Anne porta ses mains à ses yeux. L'homme la saisit à bras-le-corps et l'entraîna dans le couloir jusqu'à l'air libre. Il la déposa sur une touffe d'herbe verte, devant l'entrée, et elle allongea ses membres sur le sol. Alors, il lui prit les mains, qui étaient glacées, et il les frotta vigoureusement. Elle sentit la chaleur monter dans son corps et un souffle de vent lui balaya la figure. Elle ouvrit les yeux. Le visage de l'homme était penché sur elle et il paraissait terriblement angoissé.

— Est-ce que ça va mieux ? demanda-t-il doucement.

— Oui, répondit-elle. J'ai eu un moment de trouble et de panique, mais, maintenant, c'est passé...

— Je sais, dit-il. Ce que je vous ai fait faire est difficile à supporter.

Il se réfugia immédiatement dans son silence habituel comme si rien ne s'était passé. Anne se demanda une fois de plus qui il était et quels pouvaient être ses sentiments. Elle se redressa lentement et, prenant appui sur le bras de l'homme, elle parvint à se mettre debout. Son vertige ne l'avait pas quittée. Elle avait l'impression de surgir d'un sommeil alourdi par l'ivresse. Elle fit quelques pas, d'abord en chancelant, puis en s'affirmant davantage, et elle retrouva bientôt son équilibre normal. L'homme la regardait, mais l'expression de son visage lui sembla plus triste que jamais, et les cicatrices qui le ravageaient étaient empreintes d'une souffrance indéfinissable, à la limite du tolérable. Pourtant, quand il vit qu'elle l'examinait ainsi, il s'efforça de sourire.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle.

Il détourna la tête. Un bateau passait à ce moment au large de l'île, ses voiles rouges à peine gonflées par la brise, dérivant au gré des courants qui étaient assez violents, suivi par un vol de goélands qui hurlaient dans le ciel. L'homme mit sa main sur le bras d'Anne.

— Partons d'ici, lui dit-il, et ne parlons jamais plus de tout cela.

*Il n'y a aucun nuage dans le ciel et rien ne vient troubler la pureté de l'horizon. C'est mauvais signe : des orages se concentrent quelque part dans le monde et sont prêts à déferler sur les côtes de ce pays de rocs et de cendres. La lumière est violente comme est violente la pulsation du sang dans les veines et les artères. C'est encore le dimanche 8 septembre, grande fête de la Vierge, et il est à peu près quinze heures.*

Ils avaient déjeuné dans un petit restaurant, près du port de Kermario, calmement, dans le plus grand silence. Anne s'était efforcée de chasser de sa mémoire les troubles images qui l'avaient traversée à l'intérieur du tertre et elle avait repris peu à peu une certaine sérénité. Quand ils eurent terminé leur repas, ils sortirent et marchèrent un moment le long du quai. Qu'allait-il se passer maintenant ? Anne eut un moment d'angoisse en pensant que ce voyage qu'elle avait entrepris avec l'homme non seulement n'avait aucun but, mais également aucun sens. Il fallait vivre l'instant et ne plus imaginer un futur : il n'y en avait pas.

— Savez-vous ce dont j'ai envie ? dit-elle soudain. J'aimerais suivre la côte jusqu'à Saint-Ronan. Est-ce possible ?

— Pourquoi pas ? répondit-il.

Ils rejoignirent la camionnette, mais, au moment où ils allaient y reprendre leur place, une mendicante vint vers eux, la main tendue. Elle paraissait jeune. Son visage disparaissait presque dans sa chevelure ébouriffée et ses vêtements étaient en haillons. Elle allait pieds nus et ses jambes étaient maculées de boue. Elle regarda l'homme avec des yeux brillants où perçait une violente ironie.

— Fous le camp, vermine ! s'écria-t-il.

— Malédiction sur toi et celle qui t'accompagne ! répondit la mendicante d'une voix éraillée.

L'homme leva le bras dans l'intention évidente de la frapper, mais Anne arrêta son geste.

— Calmez-vous ! dit-elle. Ne frappez pas cette pauvre fille ?

— Cette pauvre fille ! s'exclama l'homme en ricanant. Ce n'est qu'une salope qui fait semblant d'être malheureuse et qui se permet de proférer des insultes !

Et se tournant de nouveau vers la mendicante, il tendit la jambe pour lui donner un coup de pied. Elle l'esquiva et s'éloigna en grommelant des mots incompréhensibles. Anne avait été effarée de la réaction de l'homme : pourquoi avait-il manifesté tant de colère et finalement tant de haine à l'encontre de cette fille ?

— Vous n'auriez pas dû ! dit-elle.

— Ne m'ennuyez pas avec vos remarques, répondit-il. Je sais très bien ce que je fais.

L'homme était d'une humeur massacrate. Autant son visage avait paru détendu et presque souriant pendant tout le repas, autant il était à présent crispé, creusé de profondes

rides, avec un pli d'amertume ou de colère de part et d'autre de ses lèvres. Il ouvrit brutalement les portes de la camionnette et s'installa au volant.

— Montez ! dit-il d'un ton autoritaire.

La camionnette quitta le port et s'engagea dans les rues étroites qui parcouraient le plus vieux quartier de Kermario ; elles étaient bordées de maisons vétustes parfois soutenues par des madriers et d'énormes poutres qui tentaient de résorber, d'une façade à l'autre, un écroulement qui semblait inévitable à plus ou moins longue échéance. Après s'être fauillée à travers ce dédale, la camionnette s'élança sur une route assez large mais sinueuse qui longeait le rivage si étroitement que seule une digue la protégeait des vagues. La mer était haute et l'on distinguait avec une extraordinaire netteté les récifs sombres qui l'encombraient, rendant la navigation très périlleuse dans ces parages. Plus au large, des voiliers sillonnaient la surface des eaux et se perdaient dans la lumière aveuglante du soleil qui déposait par endroits une multitude de diamants et de pierres précieuses de toutes les couleurs. À chaque virage, Anne avait l'impression que la route finissait dans la mer et que la camionnette allait poursuivre son voyage en glissant sur les flots entre les barres d'écume et les écueils de pierre noirâtre que les algues rendaient hirsutes. Mais la route continuait à se dérouler, avec son ruban grisâtre et ses lèpres de verdure sur les bordures, à l'abri du parapet de granit.

Il faisait très chaud et l'homme avait baissé les vitres, mais les souffles d'air qui pénétraient à l'intérieur du véhicule ne parvenaient pas à y introduire la moindre fraîcheur. L'homme mâchonnait une cigarette qu'il avait oublié d'allumer.

— Êtes-vous satisfaite ? demanda-t-il soudain. Nous longeons la mer. C'est bien ce que vous désiriez, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Anne, et je vous en remercie. Je suppose que ce doit être pénible de conduire sur cette route.

Il se mit à ricaner.

— Ce n'est guère plus pénible qu'ailleurs ! s'écria-t-il. Tout est question d'habitude. Et pour ce qui est des habitudes, je crois que je m'y connais. Mais si vous voulez que je vous dise la vérité, je vous avouerai que je déteste cette route.

— Eh bien ! dit Anne d'un ton conciliant, quittons-la.

— Trop tard ! reprit l'homme. Vous avez voulu suivre la mer, nous la suivons. Il est toujours trop tard pour revenir en arrière, souvenez-vous de cela. Donc, nous continuerons sur cette route.

La voix de l'homme était devenue sèche, tranchante. Il tremblait. Des rides creusèrent son front et ses joues, faisant même oublier ses cicatrices. Il cracha sa cigarette et tourna la tête vers Anne.

— Vous vouliez longer la mer ! s'écria-t-il. Vous aviez envie de frôler la mer, de vous sentir hésiter entre l'eau et la terre, entre le ciel et la pierre ! en fait, c'est parce que vous ne saviez pas ce que vous vouliez !

— Mais pourquoi me dites-vous cela ?

Il ne répondit pas, mais freina brutalement. En face, une voiture grise venait de surgir d'un virage masqué par d'énormes éboulis de rochers qui surplombaient la route. La voiture roulait à toute allure au milieu de la chaussée et les deux véhicules faillirent se heurter. Seules la rapidité et l'adresse de l'homme qui, d'un violent coup de volant, déporta la camionnette vers le parapet, évitèrent la collision. La tôle crissa légèrement contre le muret en le raclant. L'homme immobilisa la camionnette et sauta à terre tandis que le conducteur de la voiture faisait de même. En fait, c'était une conductrice, une femme aux cheveux blonds très longs qui flottèrent dans l'air autour de sa tête quand elle apparut devant l'homme, se dirigeant résolument vers lui. Anne se pencha par la fenêtre ouverte et les vit tous deux s'arrêter à quelques pas l'un de l'autre. La conductrice arborait un large sourire.

— J'espère, dit-elle, que cet incident sera sans conséquence...

Anne attendait que l'homme se mît en colère, mais, à sa grande surprise, il ne répondit rien à la femme, tourna les talons et revint prendre sa place au volant. La conductrice avait elle-même regagné sa voiture et ils la virent repartir et disparaître derrière eux comme si rien ne s'était passé.

— Plutôt curieux ! ne put s'empêcher de dire Anne.

— Vous comprenez pourquoi je n'aime pas cette route, murmura l'homme.

Mais il n'ajouta aucun commentaire. Son visage avait repris son impassibilité habituelle. Anne se demandait pourquoi il n'avait pas répondu à l'insolente conductrice qui, de toute façon, s'était montrée d'une extrême légèreté dans son comportement et avait, de plus, manifesté une évidente ironie dans ses paroles. Et Anne commençait à penser qu'ils faisaient d'étranges rencontres depuis le matin : elle se souvenait parfaitement de la voiture noire qui leur avait coupé la route alors qu'ils se dirigeaient vers Kermaria. Quant à cette mendicante que l'homme avait si farouchement repoussée, plus Anne la revoyait dans son esprit, plus elle lui trouvait une certaine ressemblance avec la fille rousse blessée qui, la veille, l'avait obligée à aller chercher de l'eau dans la fontaine aux serpents. Y avait-il un rapport entre ces divers événements ?

Anne fut soudain très lasse. Elle ferma les yeux pour ne plus être tentée de réfléchir, et elle ne les rouvrit que lorsqu'elle sentit que la camionnette avait pris de la vitesse et roulait maintenant sur une route droite. Ils se trouvaient en plein milieu d'un plateau sans arbres et sans buissons qui dominait la mer. Il n'y avait à perte de vue que de gros rochers charriés là par la force des marées et quelques touffes de chardons jaunis autour des masses brunes des entassements de goémons qui séchaient au soleil. Anne respira l'air chaud qui cravachait son visage et cela lui brûla les poumons.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— Nous approchons de Saint-Ronan, répondit-il. Voici la grève devant nous.

La grève Saint-Ronan était une suite ininterrompue de petits promontoires rocheux et de criques abritées au sable très fin. Au fur et à mesure qu'ils approchèrent, ils aperçurent les criques de plus en plus peuplées de gens qui profitaient de la mer haute pour se baigner ou pour s'étendre sur le sable chaud. La camionnette parvenait presque à l'entrée de la ville de Saint-Ronan quand Anne se tourna vers l'homme et lui dit :

— J'aimerais aller sur la plage...

Il fit une grimace épouvantable.

— Au milieu de tout ce peuple ?

— J'ai envie de voir des gens heureux de vivre. J'ai envie de côtoyer des vivants, murmura-t-elle.

Il éclata d'un rire sonore qui exprimait sinon sa désapprobation, du moins le peu de cas qu'il faisait des désirs d'Anne. Néanmoins, il ralentit l'allure de la camionnette et chercha où il pourrait la garer. Quand il eut trouvé une place libre, il s'arrêta et coupa le contact.

Lorsqu'ils mirent pied à terre, ils se trouvèrent plongés dans une véritable étuve. Un orage devait s'aventurer dans les hautes vallées de l'atmosphère et il ne manquerait pas de fondre sur la terre d'ici quelques heures. Anne et l'homme marchèrent sur les rochers avant de laisser leurs empreintes sur le sable humide que la mer abandonnait peu à peu pour se retirer dans ses profondeurs océanes. Des enfants barbotaient dans les premières vagues et d'autres jouaient au ballon en criant à tue-tête. Cela paraissait agacer singulièrement l'homme et il était probable qu'en d'autres circonstances il en eût été de même pour Anne. Mais, ce jour-là, elle sentait qu'elle avait besoin d'entendre ces cris et ces rires, qu'elle avait besoin de voir s'agiter devant elle des gens sans histoires, seulement ivres de soleil et de mer. Elle ne savait pas pourquoi. Elle se retint de crier, elle aussi, et de se précipiter pour partager le jeu des enfants.

Ils arrivèrent à l'autre extrémité de la crique et ils s'assirent sur un bloc de granit, en un endroit où l'on pouvait voir aussi bien la plage que les falaises. Des oiseaux blancs sillonnaient le ciel au-dessus d'eux, jacassant à qui mieux mieux de leurs voix rauques. Les souffles de l'air, qui semblaient provenir de la surface de la mer, étaient plus que jamais brûlants. Un bateau aux larges voiles rouges dérivait le long de la côte et se dirigeait en louvoyant vers le port de Saint-Ronan, de l'autre côté de la jetée qu'on apercevait nettement vers l'ouest.

— J'ai envie de me baigner, dit Anne.

L'homme ne répondit rien, mais fit une horrible grimace. Anne se glissa entre les rochers et y demeura quelques instants. Lorsqu'elle réapparut, elle ne portait plus qu'un slip noir qui disparaissait complètement entre ses deux fesses, et elle avait les seins nus. L'homme la regarda attentivement, ne pouvant s'empêcher de *voir* ce qui subsistait d'invisible sous l'étoffe courte et légère qui masquait le bas de son ventre. Anne s'aperçut de l'insistance de son regard, mais elle n'en parut guère offusquée, bien au contraire, car lorsqu'elle se pencha pour déposer ses vêtements sur la pierre, près de l'homme, elle écarta délibérément les cuisses, laissant deviner les zones les plus secrètes de son corps. Il se posa mentalement la question de savoir si son geste avait un but précis. Sans aucun doute, elle avait envie de faire l'amour, mais avec qui ?

Elle se mit alors à courir et, se précipitant vers les vagues, s'y jeta d'un seul coup. L'homme la vit errer un instant près du rivage, puis s'éloigner vers une eau plus profonde. Elle se mit alors à nager vigoureusement, allant et venant, parcourant des cercles imaginaires, puis elle s'enfonça, la tête sous l'eau. L'homme frémit. Il s'inquiéta tout à

coup, craignant de ne pas la voir réapparaître à la surface, et il se leva. Mais sa tête émergea peu après des vagues et elle s'éloigna vers le promontoire qui limitait la crique. L'homme se rassit. C'est à ce moment-là que Moïra se glissa furtivement à côté de lui.

— Alors, dit-elle d'une voix douce, comment se passe ce voyage d'agrément ?

L'homme avait tressailli. Il se tourna vers elle et la vit assise sur le rocher, vêtue d'un corsage blanc et d'un short rouge, un bracelet de cuivre à sa cheville gauche. Il eut envie de la gifler, mais il se contint, affectant une grande indifférence et voulant répondre à l'ironie de Moïra par sa propre ironie.

— Il me semble, dit-il, que tu as un peu oublié nos conventions. Je n'aime pas beaucoup voir tes filles rôder autour de moi.

Moïra eut un large sourire.

— Que veux-tu ? répondit-elle. Je me fais du souci pour toi. On ne sait jamais ce qui peut arriver. C'est pourquoi je préfère prendre des précautions et te faire donner quelques petits avertissements. Tu as besoin d'être protégé de temps en temps.

— Trêve de discours ! qu'est-ce que tu as à me dire ?

— As-tu lu le journal de ce soir ?

— Certainement pas.

— Tu as bien tort.

Moïra lui tendit un journal et l'homme s'en saisit machinalement.

— C'est très sérieux, reprit-elle. Il faut que tu le lises. Après quoi, tu pourras prendre tes dispositions. Tu es libre. Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver.

Sans ajouter un mot, elle se releva. L'homme la vit s'éloigner, glissant plutôt que marchant sur le sable, les cheveux au vent. Sa mince silhouette disparut derrière les rochers du promontoire. Il déplia le journal et, subitement tendu, il se mit à lire.

Ce fut la voix d'Anne qui le tira de sa lecture.

— Je vois que vous ne vous ennuyez pas ! disait-elle.

Il la vit devant lui, ruisselante, les cheveux collés contre ses épaules. Elle le regarda et fut surprise de la gravité de son visage.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Vous allez prendre froid, répondit-il.

Elle éclata de rire.

— Sous ce soleil, dit-elle, je ne risque rien. Je serai sèche en peu de temps.

Elle s'assit sur le rocher, mais elle regarda l'homme avec une attention soutenue.

— Qu'avez-vous donc ? Vous semblez bouleversé...

— Moi, je n'ai rien, répondit-il en agitant le journal. Par contre, on parle de vous dans cette feuille de chou.

Le visage d'Anne devint tout à coup très blanc et sa voix s'étrangla.

— De moi ? demanda-t-elle comme si elle attendait une réponse négative.

L'homme fit un signe de tête et lui désigna le journal. Elle s'en saisit et jeta un coup d'œil rapide sur la première page.

— Et alors ? s'écria-t-elle sur un ton de défi.

— Et alors ? reprit-il. Si vous le prenez comme ça, tant mieux pour vous. Vous êtes tout bonnement accusée d'avoir provoqué l'accident qui a coûté la vie à votre amant Perig Rohald. Cela veut dire que la police vous recherche.

Anne haussa les épaules.

— Ce n'est pas tout, continua-t-il. Une chose en amenant une autre, la police s'est mise à fouiller dans votre passé, particulièrement dans votre vie privée. Et l'on a découvert des choses bien étranges.

— Et quoi donc ?

— Par exemple, que votre mari a disparu il y a deux ans dans des circonstances qui n'ont jamais été éclaircies. Depuis lors, on n'a jamais plus entendu parler de lui.

— C'est vrai, murmura Anne.

— On rapporte aussi qu'un de vos amants, il y a environ un an, s'est suicidé dans la maison qu'il habitait avec vous, et qu'un autre s'est noyé au cours d'une promenade en mer dans un accident dont vous avez été le seul témoin.

Anne se leva, dans un geste de violente colère.

— Eh bien ! cria-t-elle. Qu'est-ce que cela prouve ?

— Absolument rien, répondit l'homme calmement. Mais il faut avouer que toutes ces coïncidences sont bien fâcheuses...

Anne s'était rassise auprès de l'homme. Elle lui arracha le journal des mains et se mit à le lire fébrilement. Des tics nerveux déformèrent son visage. Pendant qu'elle lisait, l'homme prit une cigarette et l'alluma. Au bout d'un long moment, Anne releva la tête et murmura :

— Mais c'est odieux...

— Sans aucun doute, dit-il. Mais allez donc prouver le contraire...

Elle éclata en sanglots, et l'homme la laissa pleurer sans intervenir. Il savait que cela lui faisait du bien et que cette crise serait peut-être salutaire pour elle. À présent, tout le non-dit quelle avait accumulé en elle pouvait s'exprimer et la libérer de son angoisse. Quand elle se fut calmée, elle toucha le bras de l'homme et lui demanda d'un ton suppliant :

— Ainsi, vous croyez tout ce qu'ils racontent ?

— Je n'ai pas à croire ou à ne pas croire. Je constate simplement des faits. Mais la vérité m'oblige à dire que mes constatations ne sont guère brillantes.

Anne paraissait dans un état lamentable. La brise chaude qui les enveloppait avait presque fini de sécher son visage et sa poitrine. Seuls ses cheveux étaient encore humides et désordonnés, avec de grandes mèches qui lui tombaient sur le front. Elle était accablée d'une effrayante lassitude, comme si le sol s'ouvrait devant elle et quelle n'avait plus d'autre solution que de se laisser glisser dans des gouffres sans fond. Elle se voyait, entièrement nue, mais exposée aux morsures de la chaleur et du froid, aux griffes des monstres de l'ombre, aux crachats des êtres maléfiques qui hantent les souterrains du monde. Sa tête s'inclina vers ses genoux. Oui, il fallait fuir dans les profondeurs, échapper au soleil qui révélait en pleine lumière les secrets les plus intimes qu'elle avait jusque-là réussi à dissimuler.

Elle poussa un terrible cri d'angoisse et se redressa. Son regard rencontra alors celui de l'homme et elle y aperçut une telle intensité qu'elle comprit qu'il la protégerait jusqu'au bout comme une enfant perdue qu'on recueille dans la tempête, quelles que fussent les circonstances, quels que fussent les événements qui pouvaient survenir.

— Il vaut mieux que je parle, dit-elle enfin.

— C'est bien mon avis, répondit l'homme.

*L'air est de plus en plus chaud et la terre est alourdie par cette chape de plomb qui tombe du ciel. On entend par moments de sourds grondements qui frémissent sur la surface de la mer et qui résonnent étrangement dans la tête. Il y a beaucoup de monde sur cette plage, des gens heureux de vivre sans se soucier de l'orage qui s'approche. C'est toujours le dimanche 8 septembre, et il est dix-sept heures. Anne a rejeté ses cheveux en arrière et elle parle comme dans un rêve qui ne finit pas.*

— Je suis née dans un village des montagnes de Powys, en un pays où il fait très froid l'hiver et très chaud l'été. Ainsi s'explique peut-être mon caractère : je suis parfois violente et passionnée, mais, la plupart du temps, je passe pour être calme et indifférente. En fait, je ne sais jamais faire la part des choses, car je suis trop entière, trop exigeante, aussi bien pour moi que pour les autres, ce qui est un grave défaut. Je pense que c'est la cause de tout ce qui m'est arrivé, mais quand on s'en aperçoit, il est malheureusement trop tard.

» J'ai fait mes premières études à Dinas Emrys, où résidaient mes parents. Mais, tous les étés, je retournais dans mon village de Llneurin, en pleine montagne, au milieu des bois et des pâturages. Là, je retrouvais un univers paisible qui n'avait pas dû changer depuis des siècles. En tout cas, c'est là que j'ai appris le goût des choses, la saveur des cerises sauvages et des myrtilles, l'acidité du pain de seigle, la fraîcheur de l'eau des sources et des torrents, la senteur âcre des pins brûlés par le soleil. C'est là aussi que j'ai commencé à comprendre ce qu'était la vie, avec toutes ses joies et toutes ses peines, les difficultés d'un monde en apparence rassurant mais qui cachait d'inquiétantes zones d'ombre dans les replis du temps.

» Ce furent certainement les plus belles années de ma vie. Il m'arrive souvent, dans mes rêves, de retrouver cette époque perdue, au milieu de visages disparus mais qui continuent à hanter ma mémoire. Où trouver ailleurs cette odeur de résine qui enveloppait mes promenades et mes jeux sur les sentiers rocaillieux qui surplombaient des précipices ? Où retrouver ailleurs ces champs de blé ou de seigle qu'on moissonnait encore à la faucille ? Que sont devenues ces veillées, le soir, dans les fermes, lorsque les paysans racontaient des histoires qui remontaient du fond des âges ?

» Quand j'eus dix-huit ans, on m'envoya poursuivre mes études à l'université de Keris. Ce fut pour moi un grand changement dans mon existence. Auparavant, je n'étais qu'une petite fille de la montagne, habituée aux sommets et aux vallées qui débouchaient sur le ciel, et je découvrais alors les pays de la mer, leur apparente douceur, mais aussi leur humidité, leurs brouillards, et surtout ces tempêtes de fin de monde qui s'abattaient sur les rochers battus par les vagues. Il me fallait pourtant m'y habituer et me comporter comme une quelconque étudiante plongée dans le mouvement et le bruit de la ville de Keris, ce dernier rempart vers l'ouest, devant le grand large et les régions mystérieuses où le soleil disparaît dans les flots.

» Je poursuivais des études d'histoire de l'art et je dois dire que j'y prenais un intérêt constant. Dans ces conditions, comment la ville de Keris aurait-elle pu me déplaire ? Il y avait là tout ce que je pouvais espérer, des musées, des bibliothèques, des expositions de toutes sortes, une vie culturelle qui m'enthousiasmait. Et puis, il y avait aussi l'aspect

archaïque de certains quartiers, des ruelles où il faisait bon imaginer le passé, des débris de forteresses, des remparts qui remontaient aux sources mêmes de la légende de fondation de la ville, cette cité plus basse que la mer, constamment menacée par les vagues qui tentaient de l'envahir et de l'inonder... Tout cela me construisait et alimentait mes rêves les plus fous.

» Ce fut au cours d'un de ces rêves que m'apparut Erwan Merzhinn. Il avait mon âge et il était étudiant en lettres. C'était un grand garçon maigre et efflanqué, un étrange personnage que nos camarades considéraient comme un peu dérangé, tant ses propos et ses idées mêmes s'éloignaient de la logique couramment admise chez des jeunes qui veulent avant tout faire carrière dans une société structurée depuis des siècles par des valeurs sûres et indiscutables. Il prétendait être le dernier descendant d'une famille fondée par un célèbre *machtiern*, un de ces innombrables chefs de clan immigrés au début de l'histoire de notre pays. Et, de fait, on racontait qu'une malédiction pesait sur toute la famille depuis des siècles. Lui-même était né dans un village, au milieu des landes, mais sa naissance avait coûté la vie à sa mère. Il avait été élevé par sa grand-mère, la mère de son père, et celui-ci vivait aux quatre coins du pays, sans attache précise, au hasard des rencontres. Erwan habitait Keris, et il était souvent accompagné par une jeune fille plus âgée que lui, sa cousine Rhiannon, pour laquelle il semblait avoir beaucoup d'affection, et que je connaissais depuis longtemps, car elle était peintre et suivait également des cours d'histoire de l'art.

» La rencontre avec Erwan fut décisive. Dès qu'il me vit, il n'eut plus d'yeux que pour moi, et j'en fus bouleversée. J'avais déjà eu ce qu'on appelle des flirts, même un peu poussés. Je savais que j'étais jolie et que je pouvais plaire. Je ne comptais pas les garçons qui me recherchaient, tant pour le sérieux que la bagatelle. Mais je n'avais aucune envie de me marier. Après tout, me disais-je, je ne vois pas pourquoi je deviendrai l'esclave d'un homme pour toute une vie. Oui, je voulais sauvegarder ma liberté, je voulais être libre de mes actes et aimer qui je choisirais. Peu m'importaient les usages de cette société qu'on m'imposait, et dont Erwan, précisément, rejetait obstinément les principes fondateurs.

» Cela explique assez bien l'attrance que j'eus immédiatement pour Erwan. Et ce n'était pas seulement une vague attrance. Je me rendis compte très vite que j'aimais Erwan d'un amour si intense que j'aurais fait n'importe quoi pour partager sa vie. Et comme mes parents voulaient mettre fin à ce qu'ils considéraient comme une aventure sans lendemain, je fus la première à décider de la solution à laquelle je répugnais pourtant : c'est ainsi que j'épousai Erwan Merzhinn au nez et à la barbe de tous ceux qui voulaient m'en empêcher, ou tout au moins m'en dissuader.

» Nous étions très jeunes, et les difficultés matérielles qui nous assaillirent furent innombrables. Mais au lieu de constituer une gêne pour nous, elles contribuaient à renforcer notre amour. Nous savions que nous étions faits l'un pour l'autre et nous avions parfois de durs moments à passer, ce n'étaient que des épreuves pour nous affirmer davantage dans ce que nous cherchions tous les deux, dans cette extraordinaire fusion qui était la nôtre, avec de grandes joies et de grandes découvertes sur le monde et sur la vie. Nous étions heureux. Oui, nous avons été heureux pendant de longues années, des années qui ne se comptent pas sur l'échelle du temps.

» Mais nous étions *mariés*. Qui osera dire les méfaits du mariage, cette cohabitation

légale qui détruit ce qu'il y a de plus pur et de plus spontané dans l'amour ? Je me rends compte maintenant de tout ce que nous y avons perdu. La vie, au quotidien, est atrocement réductrice, et c'est même pire, elle est destructrice, sans qu'on puisse même s'en apercevoir. Que deviennent les rêves les plus fous d'un couple neuf ? Que dire du lit conjugal, cette horrible chose qui emprisonne un homme et une femme dans un même bain de sueur ? Que dire des habitudes qui s'installent comme des chancres au milieu du bonheur ? Il y a là de quoi dissoudre dans le néant un tableau qu'on avait cru accrocher au mur pour toute l'éternité...

» Certes, on prétend que lorsqu'il y a des enfants, tout s'arrange, ou tout au moins, cela s'arrange différemment. Bien sûr que c'est différent ! Ou bien le but d'une union est d'avoir des enfants et de leur consacrer les efforts de tous les jours, ou bien le couple se supporte à cause des enfants qu'on n'a pas le droit de perturber. Ce ne sont là que d'hypocrites justifications pour une situation sans issue. De toute façon, je ne voulais pas perpétuer la connerie humaine, et je ne voulais pas d'enfants. C'était un choix, parfaitement conscient, parfaitement délibéré. De ce point de vue, je ne regrette rien.

» Mais je sais aussi que cela n'aurait rien changé si Erwan et moi avions fondé ce qu'on appelle une famille. Les années passaient. Les frictions et les heurts de la vie devenaient différents de ceux que nous avions connus. Les problèmes qui avaient marqué notre jeunesse s'estompaient peu à peu, mais ils laissaient place à d'autres problèmes bien plus pernicious et beaucoup plus insolubles. La lassitude, l'habitude, le laisser-aller... Tout cela, sans aucun doute, mais également un sentiment de sécurité bien trompeur, car il endort facilement l'intérêt, et lorsqu'on se réveille de cette torpeur, on en prend plein le visage. C'est alors la chute, une chute inexorable vers des enfers qu'on ne soupçonnait même pas. Aux mesquineries succèdent les cachotteries, aux cachotteries succèdent les mensonges, sans parler des non-dits... C'est ce qui nous arriva. Mais je sais que, malheureusement, nous ne sommes pas les seuls à avoir subi une telle dégradation. Certes, ce n'est pas une consolation, car je ne me suis jamais rassasiée du spectacle d'un couple en dérive. Mais étions-nous vraiment un couple en dérive ? Je ne le crois pas. Je pense que nous sommes tombés l'un et l'autre dans des pièges, des mirages, et que tout ce qui s'est passé n'avait aucune importance, du moins pour moi, lorsque j'y réfléchis aujourd'hui.

» Bref, un jour comme les autres, Erwan me dit qu'il avait fait la connaissance d'une journaliste qui désirait lui parler à propos d'un article qu'il avait publié dans une revue. Comme, à ce moment-là, le sujet passionnait Erwan, il n'avait pas hésité à inviter à dîner la journaliste pour le lendemain soir. Bien sûr, je n'y fis aucune objection, tout heureuse que j'étais d'élargir avec d'autres personnes les intérêts que je partageais déjà avec Erwan. Je pris donc toutes les dispositions nécessaires pour accueillir le mieux possible cette invitée.

» C'est ainsi que, le soir suivant, Yuna Loarek sonna à notre porte. C'était une jeune femme brune, très mince et de taille moyenne, le visage agréable et les yeux profonds. Le dîner se déroula de la meilleure façon du monde. La conversation fut brillante et, de toute évidence, les idées et les sentiments qu'exprimait Yuna Loarek étaient en parfaite harmonie avec les nôtres. Je n'avais aucune raison de regretter cette soirée. Mais, plus le temps passait, plus un étrange sentiment que je ne pouvais expliquer m'envahissait, et je m'aperçus bientôt que ce même sentiment était partagé par Yuna et par Erwan. Bref, nous

nous retrouvâmes bientôt tous les trois dans les bras les uns des autres, comme si un souffle d'orage nous avait subitement emportés dans des régions inconnues quelques instants auparavant. Nous en arrivâmes ainsi à un point de non-retour : il fallait aller encore plus loin.

» Peu après, nous étions trois corps entièrement nus dans le lit, nous étreignant comme des fous. Je fis l'amour avec Yuna tandis qu'Erwan nous caressait. Yuna fit l'amour avec Erwan tandis que je les caressais. Je fis l'amour avec Erwan tandis que Yuna nous caressait. Toute la nuit, ce tourbillon ne cessa de nous harceler de telle sorte que nous ne savions plus qui était qui de nous trois dans cette étrange complicité qui nous unissait et qui en devenait même une fusion inexprimable. Je n'ai jamais regretté cette nuit, car tout y était beau, d'une beauté convulsive, certes, mais pure et sans tache, d'une plénitude que je n'avais jamais connue jusqu'alors.

» Hélas ! ce bonheur inattendu qui n'en finissait pas de me surprendre était une sorte de piège dans lequel je m'étais précipitée inconsciemment. Dans les semaines qui suivirent, je m'aperçus que le comportement d'Erwan était différent et qu'il y avait quelque chose de changé en lui. Le doute commença à me ronger et, après de multiples interrogations, à force d'entendre des allusions et des justifications qui ne pouvaient être que des mensonges, j'acquis la certitude qu'Erwan revoyait Yuna en cachette. Ce fut pour moi un moment très pénible : je me rendais parfaitement compte qu'Erwan aimait cette fille. Et pourtant, il m'aimait, moi aussi. Pourquoi se voyaient-ils ainsi clandestinement ? J'étais donc indésirable. Je les gênaï. Ils ne voulaient pas de moi dans leurs jeux amoureux. Je me sentais exclue, et cette pensée m'était insupportable.

» J'aimais Erwan. Je sais que je serais morte pour lui si j'avais été persuadée que ma disparition pouvait le conduire au bonheur absolu. Mais était-ce vraiment le cas ? Je m'abandonnais parfois dans ses bras pour ne plus exister, pour ne plus souffrir, pour ne plus avoir conscience de ce qui m'entourait. Et, le matin, lorsque je me réveillais, je savais que ma nuit avait été peuplée de cauchemars dont je ne me rappelais plus exactement le sens et les images, mais qui avaient marqué ma chair jusqu'au plus profond de mon être. Je me levais, les jambes lourdes, la tête vide, appréhendant la nouvelle journée qui se préparait.

» Un soir, alors que les ombres tombaient sur la ville, dans la moiteur qui imprégnait les murs des maisons, je déambulais dans les allées du parc Saint-They. J'étais seule. J'avais la migraine. J'avais trop pensé. Tous les souvenirs, les bons et les mauvais, qui tournaient et retournaient dans ma mémoire, m'avaient meurtrie. Je ne savais plus où j'allais. C'est ce soir-là que je rencontrai Perig Rohald.

» Il m'avait abordée près du kiosque à musique et il avait engagé la conversation sur un ton aimable et respectueux. J'avais eu la faiblesse de lui répondre et je me demandai bientôt comment j'allais me tirer d'affaire. Nous marchions dans les allées du parc, devisant de choses et d'autres, de banalités, bien sûr. J'entendais les cloches des églises de Keris. Il fallait que je pusse m'évader. Mais en cherchant dans mon esprit les paroles qui eussent été les mieux appropriées pour prendre congé, je m'aperçus avec effroi que j'avais envie de cet homme.

» Il me conduisit dans un bar où il m'offrit à boire. Il me regardait avec un air qui ne

laissait aucun doute sur ces intentions. Je savais que je lui plaisais et qu'il avait envie de moi. Au moment où je me levai pour partir, il me déclara qu'il souhaitait me revoir et il me tendit une carte que je glissai en hâte dans mon sac. Je le laissai là, dans ce bar, et je rentrai chez moi après avoir fait un assez long détour afin qu'il ne sût pas où j'habitais si, par hasard, il avait voulu me suivre.

» Ce soir-là, quand Erwan fut de retour, je fus très gaie en dépit de ma fatigue, d'une gaieté qui, toute superficielle quelle fût, me remplissait les veines d'une fièvre quelque peu inquiétante. La nuit, pourtant, je dormis d'un sommeil très calme. Le lendemain, j'eus avec Erwan une dispute sans gravité, mais, sous le coup de la colère, je voulus lui lancer en pleine figure le récit de ma rencontre du parc Saint-They, et cela avec le plus d'arrogance possible, pour bien lui montrer que, moi aussi, je pouvais faire des conquêtes.

» Mais je ne pus me résoudre à parler. J'eus encore une nuit peuplée de fantômes. Se pouvait-il que la rencontre de cet homme eût déclenché en moi un tel trouble ? Il m'était arrivé plusieurs fois de coucher avec un homme qui n'était pas Erwan, mais cela n'avait rien été, un simple moment sans lendemain et où mon plaisir avait été décuplé par la nouveauté et l'inconnu. Et j'avais enfoui ces souvenirs dans mon grenier à images. Or, je sentais qu'avec celui-ci tout serait différent, et j'avais une peur atroce de m'engager dans un chemin qui était trop étroit pour pouvoir faire demi-tour.

» Le lendemain, Erwan avait dû s'absenter. J'étais seule pour la journée et je fus brusquement saisie du désir d'aller rejoindre mon soupirant. Je restais cependant à écouter de la musique et à lire. Quand Erwan revint, le soir, je fus tout heureuse de sa présence, heureuse comme je ne l'avais jamais été depuis longtemps, comme si tous mes mauvais rêves s'étaient évanouis dans la brume qui montait de la mer.

» Un après-midi de la semaine suivante, comme je fouillais dans mon sac, j'en retirai la carte que l'homme du parc Saint-They m'avait remise avant de nous quitter. Il y avait trois lignes : « Perig Rohald, 12 rue Jaune, Keris (Kerneo) » Et, au-dessous, un simple numéro de téléphone.

» Je pris un livre et je me mis à lire, assise près de la fenêtre ouverte sur le grand large. Le vent soufflait légèrement sur les feuilles des arbustes, dans le petit jardin qui s'étendait derrière la maison. L'horloge de la salle sonna le quart de quatorze heures. Je sursautai, mais je me remis à lire. Alors, ce fut la demie, puis très longtemps après, me sembla-t-il, les trois quarts. Je fermai mon livre, indisposée par le cercle infernal que dessinaient les aiguilles sur le cadran, et par le bruit harcelant du balancier qui fouillait les zones les plus obscures de la maison. Je tremblais. Bientôt, mon regard ne put se détacher de la pendule, tant était vive l'attirance que cette machine sans âme exerçait sur mes yeux. Qu'avais-je donc ? Je pris mon sac et je l'ouvris : la carte s'y trouvait toujours. Il était quinze heures moins dix. À quinze heures moins deux, j'enfilai ma veste, et je venais juste de tourner le coin de la rue quand j'entendis sonner trois coups à l'horloge de la cathédrale.

» Le vent se mit à souffler très fort et me saisit dans ses tourbillons, comme pour m'obliger à faire demi-tour. Il faisait doux, presque orageux. Le soleil somnolait derrière des nuages qui semblaient lourds. J'avançais avec peine sur les trottoirs encombrés de gens qui allaient et venaient en tous sens dans le plus parfait désordre, et je faisais parfois

jaillir l'eau de quelques flaques oubliées depuis la dernière pluie, me trompant de chemin plusieurs fois jusqu'à parvenir là où je voulais aller sans me l'avouer.

» Le 12 de la rue Jaune était une petite maison assez semblable à celles qui l'entouraient, avec des murs de pierre jaune, ce qui avait donné ce nom à cette rue à peine repérable dans la vieille ville. Dans le couloir d'entrée, deux portes se faisaient face. Sur l'une d'elles, un nom inconnu. Sur l'autre, une plaque de cuivre sur laquelle se détachaient les lettres de Perig Rohald.

» Alors, j'eus vraiment peur. Une fois cette porte franchie, qu'advierait-il de moi ? Je me raisonnai cependant : après tout, ce n'était pas la première fois qu'une telle aventure m'arrivait. Et puis, est-ce qu'Erwan avait hésité, lui, à franchir la porte de Yuna Loarek ? Erwan... Pourquoi fallait-il que son nom revînt sans cesse chaque fois que j'accomplissais un acte quelconque de ma vie ? Non, je ne sonnerais pas à cette porte. Je m'en retournerais. Avant de rentrer, j'irais me promener sur les quais du vieux port. Je respirerais l'air de la mer. Je verrais les pêcheurs débarquer leurs cargaisons de poissons. Et, ce soir, je serais heureuse de retrouver Erwan, sachant qu'il n'y aurait pas le moindre problème entre nous.

» Je sonnai. J'entendis des pas. La porte s'ouvrit. Il parut surpris de me voir. Vraisemblablement, il m'avait oubliée. Mais il sourit et me fit entrer dans un petit studio obscur. L'ameublement était recherché, compliqué même. Aux murs, étaient pendus des portraits de femmes nues. Les volets étaient à moitié clos. Je m'assis sur le bord du divan. Rohald, visiblement de fort bonne humeur, déclara qu'il se réjouissait de me voir, et il me parla d'un ton enthousiaste de notre première rencontre qui lui avait laissé une forte impression. Il apporta des verres et une bouteille. Je bus. Je ne savais plus très bien ce que j'étais venue faire ici. J'avais le feu au visage. Rohald me dit d'enlever ma veste.

» Il va sans dire qu'après ma veste j'enlevai tous mes vêtements. Je crus que le plafond allait s'effondrer. Je voulus griffer Rohald, mais ce fut lui qui me griffa. Je me mis à hurler que je ne voulais pas et qu'il n'avait pas le droit d'abuser ainsi de moi. Je me ramassai dans un coin du divan, prête à bondir, déchirée par des pointes acérées qui me parcouraient tout le corps. Je pensai à Erwan. J'ouvris les cuisses. Quand Rohald me pénétra, je criai, mais je ne sais pas si ce fut un cri de plaisir ou de souffrance. Sans doute les deux...

» Je fus longtemps avant de reprendre vraiment conscience. Le peu de lumière qui s'infiltrait dans la pièce me faisait mal aux yeux. Je voyais un corps d'homme étendu près de moi qui était nu. Je fus affolée. Je me précipitai sur mes vêtements que j'enfilai en toute hâte, avec fébrilité. Je n'avais plus qu'une pensée en tête : m'enfuir le plus vite possible de cette maison maudite.

» À l'instant d'ouvrir la porte et de m'engager dans le couloir, la voix de Rohald m'arrêta. Je me retournai. Il s'avançait vers moi d'un air triomphant. Il me prit dans ses bras, posa ses lèvres sur les miennes et murmura qu'il était là tous les après-midi. Je me dégageai de son étreinte et courus dans le couloir.

» Dans la rue, le vent m'assaillit. Il s'était déchaîné pendant *ce temps-là*. Cinq coups retentirent au clocher d'une église que je ne connaissais pas. *Cela* avait duré tout juste un peu plus d'une heure... J'étais meurtrie, et le vent continuait à me blesser. Mais j'étais

prête à accepter ces nouvelles blessures, car le vent était mon ami : il me laverait de mes souillures, il arracherait des moindres replis de mon corps les ombres douteuses qui s'y cachaient encore. Mais quel baptême fut plus vain que le mien, alors que j'étais livrée au vent du large en cette fin d'après-midi ! Quelle tentative de revenir en arrière fut plus amère et plus décevante ! Comme je l'avais craint, il était trop tard. Je le savais car, en dépit de tout, mon corps était heureux.

» Le soir, Erwan me regarda de cet air étrange et presque halluciné qu'il avait parfois quand le délire de l'imaginaire s'emparait de son esprit. Je crus qu'il lisait sur mon visage tout ce qui s'était passé dans cette journée. J'ouvris la bouche pour parler. Oui, je voulais tout lui raconter. J'aimais Erwan, j'avais confiance dans son amour. C'était la seule façon de me délivrer de mon angoisse.

» Mais, ce soir-là, je ne parlai pas.

» Et, le lendemain, dès le début de l'après-midi, j'étais dans la petite maison de la rue Jaune.

» J'avais compris que je ne pourrais plus me passer de Perig Rohald. Il était survenu un événement que je ne pouvais plus nier : mon corps réclamait quelque chose qu'Erwan, malgré tout son amour, était incapable de me donner, et cette chose, Perig Rohald me l'offrait. Certes, je n'étais plus l'Anne d'autrefois. J'errais souvent dans les rues de Keris, tourmentée autant par mon désir que par ma souffrance. Et plus les jours passaient, plus je m'enferrais dans cette situation inextricable, plus ma lâcheté reprenait le dessus lorsque la pensée me venait de tout abandonner. Je ne parlais pas. J'avais mon secret, un secret qui m'appartenait, un secret qu'Erwan ne connaissait pas. Oui, ce secret était à moi jusqu'à la fin des temps. Et comme il était lourd à supporter...

» Cependant, Rohald devenait de plus en plus exigeant, de plus en plus autoritaire, tyrannique même. Oui, vraiment, je n'étais plus l'Anne d'autrefois. J'étais devenue la *chose* de Rohald. Il avait une façon de me parler, une façon de me regarder avec ses yeux de tigre, une façon de frôler ma peau avec ses doigts qui faisaient de moi une proie consentante, mais comblée.

» Un jour, il me dit froidement que ses affaires allaient l'obliger à passer au moins six mois à Kill-Dara, à l'autre bout du pays, et que je devais venir avec lui. Il me demanda d'être prête le lendemain à sept heures du soir. Nous partirions ensemble.

» Naturellement, je refusai avec énergie. Je ne pouvais pas quitter Erwan. Rohald n'avait qu'à se contenter de ce que je lui donnais. S'il avait tant besoin de moi, il n'avait qu'à revenir de temps à autre à Keris, je serais toujours à lui. Mais je lui dis clairement qu'il n'était pas question pour moi de partir avec lui.

» En parlant ainsi, je m'étais mise en colère. Voulant marquer plus fortement mon refus, j'allai vers la porte, mais Rohald me retint par le bras. Il me répéta qu'il voulait que je vinsse avec lui, quelles que fussent mes dispositions d'esprit, et le ton qu'il employa n'admettait aucune discussion. Je le repoussai avec violence et tentai d'ouvrir la porte. Alors, Rohald me saisit à bras-le-corps et me jeta sur le tapis de haute laine qui recouvrait le plancher du studio. Il me posséda brutalement, comme s'il me violait. Et bientôt, ce fut moi qui réclamai qu'il me prît une seconde fois. Mais, au lieu de me donner satisfaction, il m'obligea à me lever et à rajuster mes vêtements avant de me pousser dehors en disant

qu'il m'attendrait le lendemain à sept heures du soir, avec une camionnette pour que je pusse emmener les meubles et les affaires auxquels je tenais.

» Sur le chemin du retour, j'en pleurai de rage. Rohald était une ordure, je le savais bien. Une fois chez moi, je demeurai un long moment prostrée, incapable de penser ou d'agir. Quand Erwan rentra, je lui dis que j'avais une violente migraine et que j'allais me coucher. Mais ma nuit fut un horrible voyage au milieu des terreurs de l'ombre, parmi les cris sinistres des cornes de brume sur la mer.

» Tout se passa comme Rohald l'avait dit.

» Je vécus avec lui à Killdara, dans un luxe auquel je n'étais guère accoutumée. Rohald avait racheté là-bas un cabaret, et c'était pour le lancer qu'il avait décidé de s'installer à Killdara. Il dépensait sans compter, et je bénéficiais largement de tout ce qui m'était offert, sans aucun scrupule, dans une sorte de débauche tranquille et inconsciente. Dire que j'étais heureuse, sûrement non. Je me laissais vivre auprès d'un homme qui me plaisait physiquement au-delà de tout et qui comblait mes moindres caprices. Mais je savais que mon désir pour Rohald n'était que physique. Je ne l'aimais pas. Je n'avais rien de commun avec lui. Mes nuits me découvraient mon vrai visage à travers mes rêves : et mon visage était toujours penché sur le visage d'Erwan.

» J'avais écrit une longue lettre à Erwan, lui expliquant tout ce qui s'était passé et le suppliant de venir me chercher, de m'arracher aux griffes de Rohald. Hélas ! la lettre était revenue avec la mention « parti sans laisser d'adresse ». Qu'était-il devenu ? Je m'informai auprès de tous ceux qui l'avaient connu, mais personne ne l'avait jamais plus revu depuis le soir où je m'étais enfuie avec Rohald. Erwan Merzhinn avait disparu. Et je savais que c'était de ma faute.

» Cette pensée devint une obsession, et un soir, alors que Rohald se trouvait à une réunion d'affaires, je pris une petite valise, j'y engouffrai quelques vêtements, et je sautai dans le train de Keris. Le lendemain matin, à l'aube, je me trouvais de nouveau dans cette ville où j'avais connu à la fois le bonheur et le désespoir. J'ai toujours dans ma mémoire l'image de cette arrivée, cette sorte de surgissement au cœur même d'une ville morte, à l'heure où les chats rentrent de leur chasse nocturne, le ventre repu et les yeux éblouis par les premières lueurs du soleil. Le vent de la mer, transperçant mes vêtements, cingla mon corps comme pour me faire comprendre qu'il valait mieux renoncer à ma tentative. Pendant cinq jours, je recherchai Erwan, et pendant ces cinq jours, je n'entendis que des gens qui ne savaient quoi me répondre. La nuit, je me terrais dans des hôtels discrets, sous un faux nom, car je craignais que Rohald se fût mis à ma poursuite, ou plutôt qu'il eût envoyé quelqu'un pour me retrouver et me contraindre à le rejoindre. Mais le sixième jour, je compris que mes efforts étaient inutiles : Erwan avait bel et bien disparu et personne ne savait ce qu'il était devenu. Je devais abandonner tout espoir. J'étais seule, désespérément seule, après avoir détruit de mes propres mains tout ce qui constituait ma part de bonheur.

» J'étais épuisée. J'errais sur le port, ne sachant plus où aller. Mon ancienne demeure ? C'était Rhiannon, la cousine d'Erwan, tout ce qui lui restait de famille, qui l'occupait, et je ne pouvais décemment pas lui demander de l'aide, tant elle devait m'en vouloir de tout ce qui était arrivé. Et puis, c'eût été m'exposer à y voir arriver Rohald. Je ne voulais à aucun prix retomber sous sa coupe, et jamais plus je ne devais subir son

étreinte : je savais que dans ce cas il m'enchaînerait à nouveau. Et c'eût été encore pire. Et, devant les barques de pêche qui dansaient dans les eaux sales du vieux port, je n'eus plus qu'un désir : fuir, fuir cette côte où j'avais été si heureuse et que j'avais souillée de façon si horrible. Qu'était devenu Erwan, le seul homme que j'eusse réellement aimé ?

» C'est ainsi que je me retrouvai dans un train qui menait à Aber-Hafren, au fond de la mer Intérieure. Je n'y connaissais personne et je n'y avais aucune attache. J'étais sûre que Rohald ne m'y retrouverait jamais. Je trouvai un travail provisoire et je me mis à vivoter, sans grand espoir de sortir de ma médiocrité, sans même l'espoir de découvrir quelque chose qui pût ressembler à une grande paix de l'âme. J'y eus des aventures avec des hommes, toutes passagères et sans conséquences. Cela m'aidait à vivre, me faisait oublier qui j'étais. Puis je rencontrai Siôn Kentigem, un professeur de philosophie, et je vécus plusieurs mois avec lui.

» Ce n'était certes pas de l'amour que j'éprouvais envers lui, mais bien plutôt une certaine tendresse liée au profond respect que j'avais de lui. Il était plus âgé que moi et avait connu bien des expériences dans sa vie : aussi me comprenait-il et s'efforçait-il de me rassurer le plus qu'il pouvait. Mais, souvent, ses arguments sonnaient faux, car il était lui-même d'un profond pessimisme, et, de plus, il était nerveux, irritable, hanté par l'idée de la mort. Quand il avait bu, ce qui lui arrivait assez souvent, il me tenait des discours parfaitement cohérents sur l'abolition du vouloir-vivre, car son grand homme était Schopenhauer. Il connaissait par cœur tous les opéras de Wagner qu'il commentait d'un point de vue philosophique très particulier. Il consacrait tous ses loisirs à noircir des cahiers de réflexions et de notes sur les sujets les plus divers. Il disait que son œuvre, si elle était publiée un jour, serait la négation totale de la pensée contemporaine. Et il ricanait en ajoutant que, ce jour-là, il déclencherait un beau tollé contre lui de la part des soi-disant intellectuels de notre époque.

» Un matin, je le retrouvai pendu à une poutre du grenier. Avant de se lancer dans l'inconnu, il avait brûlé tous ses manuscrits.

» Ce fut un terrible choc pour moi. Je m'étais habituée à lui. Il me rassurait par sa présence. À présent, j'étais de nouveau seule. J'étais hantée par le visage à la fois calme et tragique de Siôn Kentigern au bout de sa corde, mais par derrière ce visage, c'était celui d'Erwan qui émergeait, et qui semblait crier comme un naufragé sur les rochers d'une côte désertique.

» Je dus faire un séjour dans une maison de santé où l'on me soigna pour dépression nerveuse. Quand on jugea que j'étais guérie, je me décidai à quitter Aber-Hafren : je m'y sentais maudite comme je l'avais été à Keris. La pensée que j'étais peut-être responsable du suicide de Kentigern s'incrusta en moi. L'avais-je vraiment entouré d'affection ? Avais-je fait tous les efforts pour le comprendre ? Pourquoi n'avais-je pas réussi à le détourner de son obsession de la mort ? J'aurais voulu mourir, moi aussi, m'abîmer dans un océan de vagues étincelantes à la recherche des étoiles. Et j'entendais dans ma tête les gammes chromatiques de *La Mort d'Isolde* de Wagner, cette musique si poignante et si terrible dont la beauté donne envie de parcourir le néant.

» Cependant, quelque chose se révoltait en moi contre cet abandon de l'être : l'image d'Erwan. Tant que je ne savais pas ce qu'il était devenu, je n'avais pas le droit de mourir.

Il me fallait savoir. Et j'étais certaine qu'un jour, je saurais. Jusque-là, il fallait vivre, il fallait attendre.

» Je me retrouvai à Brech-ar-Mor. Dans cette ville industrielle, je me sentis anonyme, mais en quelque sorte protégée parce que perdue dans une masse humaine indifférenciée. Mais j'eus la chance d'obtenir une excellente place dans un bureau d'études où j'eus l'occasion de manifester certaines compétences. L'ambiance dans laquelle je travaillais était agréable et tout le monde était gentil avec moi. J'eus alors un certain confort, une vie qui n'était pas monotone, et je me remis à espérer. Et puis, il y eut Aneurin Llyswarth.

» C'était le fils du directeur. Il avait vingt-deux ans. Moi, j'en avais trente-neuf. La différence d'âge m'effrayait un peu, mais Aneurin était fin, distingué, rempli de ces petites attentions qu'une femme aime parfois d'un homme, peut-être davantage que cet homme lui-même. Ma liaison avec Aneurin se fit tout naturellement, sans problème. Je fus tout à coup étonnée de ce qui m'arrivait, ravie d'être l'objet de tant d'attentions et de délicatesses de la part d'un homme qui sortait à peine de l'adolescence.

» Pendant plusieurs mois, j'eus ainsi un compagnon charmant, dévoué, et, de plus, fort amoureux. Je fus comblée. J'étais libre de toute contingence matérielle, sans souci, vivant au jour le jour, me gardant bien de penser au lendemain. Aneurin m'emmenait visiter le pays. Nous fîmes plusieurs voyages à l'étranger. Et, chaque fois que c'était possible, nous allions faire du bateau à voile, ce qui était le sport favori d'Aneurin.

» Un jour, c'était au mois de mai de cette année, nous étions partis d'un petit port près de la frontière, et nous naviguions le long des promontoires de la côte nord, découvrant à chaque instant de nouveaux estuaires qui s'enfonçaient profondément dans la terre. La mer était belle. Étais-je heureuse ? Non, je n'étais qu'inconsciente. Je me cachais la tête dans le soleil et j'écoutais la voix d'Aneurin qui déclamait des poèmes où il était question de sirènes guettant les marins sur quelque rocher âpre et meurtrier.

» Notre embarcation était un petit voilier baptisé *Mor-Vrân*. Aneurin m'avait initiée à la manœuvre. Je tenais la barre tandis qu'Aneurin était allongé au fond du bateau, fermant les yeux, la face tournée vers le ciel. Nous naviguâmes longtemps ainsi, entourés de mouettes qui péchaient dans le sillage du bateau. Or, tout à coup, le vent qui, jusque-là, s'était contenté de souffler en brise légère, changea de direction et vint frapper brutalement les voiles. Le bateau bascula. Je me levai d'un bond et me précipitai de l'autre côté pour rétablir l'équilibre. Effectivement, le bateau se redressa et je manœuvrai hâtivement la voile, dirigeant sous le vent afin d'amortir une nouvelle rafale toujours possible. Mais je m'aperçus qu'Aneurin n'était plus dans le bateau. Je me mis à crier le nom d'Aneurin, mais seules les mouettes me répondirent. Je me penchai sur les vagues. Je ne vis rien. Un nouveau coup de vent fit basculer le *Mor-Vrân* sur tribord, et je dus m'accrocher à la corde pour ne pas être emportée. Je bondis à bâbord, complètement affolée, manœuvrant la voile avec des gestes d'automate et répétant sans cesse le nom d'Aneurin.

» Je ne sais toujours pas comment je pus regagner le port. J'y arrivai cependant, complètement épuisée, ayant seulement la force de raconter ce qui s'était passé avant de m'évanouir. On rechercha Aneurin toute la soirée et toute la nuit. Ce fut en vain. On le retrouva trois jours plus tard sur une grève. Son corps avait été déchiqueté sur les rochers

et à demi dévoré par les crabes.

» Je fus longuement interrogée par la police. Les circonstances du drame étaient si incompréhensibles que toutes les hypothèses pouvaient être formulées. Sans aucun souci de mon état de prostration, on essaya de me faire avouer que je m'étais débarrassée d'Aneurin Llyswerth. Peu importait le mobile du crime. Cela aurait arrangé bien des gens que je fusse coupable, car ainsi, la mort d'Aneurin aurait eu une explication rationnelle. Et comme j'étais l'unique témoin, tout ce que je disais n'avait aucune valeur auprès de ces spécialistes des aveux spontanés. Mais je résistai à toutes les pressions, à toutes les intimidations et je maintins fermement ma version des faits, ce qui était d'ailleurs l'exacte vérité. Ce ne fut pas sans conséquence sur ma santé, et je dus passer trois semaines en maison de repos, en proie à de nouvelles obsessions. Quand j'en sortis, je n'avais pas d'autre solution que de partir une nouvelle fois. Mais où aller ?

» Je me trouvais à la gare de Brech-ar-Mor, indécise sur la direction que je devais prendre. Aucune terre ne voulait de moi. Je ne sais pourquoi, mais j'eus brusquement l'idée d'aller me réfugier dans l'île Noire. Mais pour y aller, il me fallait passer par Keris. Aurais-je le courage d'y revenir ?

» J'en étais là de mes réflexions et de mes incertitudes quand Perig Rohald surgit devant moi.

» Je n'eus pas la moindre réaction de surprise. Toutes les ombres qui hantaient ma mémoire surgirent alors dans un grand bouleversement. Je n'étais plus qu'une loque soumise au destin. Il m'emmena boire, et l'alcool brûla mes lèvres.

» Rohald pardonnait tout. Il ne posait pas de question. Il était prêt à reprendre la vie avec moi. Nous n'avions qu'à partir pour Keris. Comment avait-il pu me retrouver ? Les journaux, bien sûr, qui avaient livré tous les détails de l'affaire Llyswerth.

» Alors quelque chose d'inavouable vint m'envahir. Avais-je pu vivre avec des hommes que j'aimais, ou tout au moins pour lesquels j'éprouvais de l'admiration et de la sympathie ? Non, les expériences avaient été décevantes. Or, j'étais certaine de mépriser Rohald, même si je connaissais avec lui un plaisir physique incomparable. Oui, j'étais certaine de le mépriser, et en plus de le haïr franchement. Peut-être pouvais-je essayer de vivre en le haïssant ? Peut-être pouvais-je donner un sens à ma vie grâce à une haine qui ne demandait qu'à être entretenue et qui serait ma joie, mon but suprême, puisque je n'en avais pas d'autres ?

» Voilà pourquoi je suivis Rohald. Depuis une année, ses affaires avaient prospéré. Il possédait à présent une chaîne de cabarets dans plusieurs villes, et, si son train de vie était modeste en apparence, il dépensait sans compter, il gaspillait même dans les plus invraisemblables futilités. Je m'étais promis de l'aider dans ce gaspillage. Pour moi, l'argent était devenu un crachat que je devais jeter à la face du monde.

» Il m'avait installée dans un grand appartement et venait m'y retrouver régulièrement tous les après-midi. Le soir, nous sortions dîner en ville, soit dans les meilleurs restaurants, soit chez des relations d'affaires, mais il ne m'emmenait jamais dans ses cabarets, disant que je ne m'y sentirais pas à ma place, ce que je veux bien admettre. Quand la fantaisie le prenait, nous allions jusqu'à l'aéroport où nous attendait son avion personnel. Il nous arriva de passer la nuit à l'étranger, puis de rentrer le matin. Rohald semblait de plus en

plus amoureux de moi et ne refusait aucun des caprices que je lui soumettais. Et Dieu sait si j'en avais et si j'en inventais !

» Mais la haine que je lui portais s'accroissait de jour en jour. Je rejetais même la part de responsabilité que j'avais dans la disparition d'Erwan ; je me répétais que c'était Rohald la cause unique de tout ce qui était arrivé. C'était lui qui m'avait arrachée à Erwan. C'était lui qui avait fait disparaître Erwan et avait fait de moi une ombre sans consistance. Chaque fois que nous faisions l'amour, n'étais-je pas sa créature, sa chose, sa putain ? Oh ! oui, sa putain... Tout mon corps réclamait son étreinte, ne vibrait qu'au contact de cet homme que je haïssais. Dans l'inconscience de la bête, je trouvais chaque fois ma mort, une mort terrible qui me faisait hurler de souffrance et de joie.

» Au réveil, ou plutôt à chaque nouvelle naissance, je regardais le corps de Rohald allongé auprès du mien, dans l'attitude de la mort. Et j'en éprouvais une grande satisfaction. Oui, c'était moi qui étais victorieuse dans cette guerre cruelle qui oppose l'homme et la femme. Je savais que j'épuisais cet homme, que je le vidais peu à peu de sa substance : un homme qui vient de faire l'amour est un homme mort. Je tuais Rohald ainsi, et plus je le tuais, plus je le haïssais. Mais tout cela n'était peut-être que du délire, un de ces délires qui me restaient de mes études, car Rohald se portait fort bien et supportait allègrement mes assauts amoureux. Cependant, qu'arriverait-il quand nous atteindrions l'un et l'autre le bout de cette nuit fade et écœurante ?

» Un jour, Rohald voulut aller passer la journée sur l'île Noire. Il avait besoin de calme et de repos. Pourquoi avait-il choisi l'île Noire ? Je n'en sais rien. Je me souvenais que j'avais intensément souhaité me réfugier sur l'île Noire quelques instants avant de revoir Rohald sur le quai de la gare de Brech-ar-Mor. Ce fut donc avec un certain plaisir que je partis, ce matin-là, vers cette côte sauvage où tous les vents du monde semblent avoir établi leurs repaires.

» De fait, la vue de la mer, la grande respiration haletante quelle provoquait en moi, la présence continuelle d'une vie grondante, tout cela excita en moi une puissance de liberté extraordinaire, mêlée à une brutalité à laquelle je n'étais plus habituée. Le vent me donna des envies de rire et le soleil, comme autrefois, me dessina dans le ciel une course hallucinante d'étoiles et de comètes familières bien qu'invisibles à tout un chacun. Je sentis que la terre voulait de moi, désormais, et que j'y avais peut-être une place. Cette île Noire, seulement reliée au continent par ce fragile pont du Nord dont les pierres grises sont mangées par les lichens et les algues, c'était assurément un refuge. Je compris que je devais agir et non plus me laisser aller au gré des forces obscures qui m'entouraient et dont je n'avais plus le contrôle. Le destin m'était contraire ? Je n'avais qu'à nier le destin. Quand nous repassâmes le pont, le soir, j'aperçus des lézards dans le parapet. Cela me rappela une vieille légende où l'on rapporte que l'île Noire brisera un jour le lien qui la retient à la terre ferme et qu'elle s'en ira flotter sur l'océan, devenant ainsi une de ces îles perdues où vivent les fées et les sages de l'ancien temps. Je frémis en pensant à cela : qu'il serait bon de me trouver dans l'île, le jour où celle-ci romprait cet absurde cordon qui la relie de force au ventre de sa mère ! Qu'il serait bon alors de naviguer dans les vagues de la mer, tournoyant superbement à travers les derniers rayons du soleil couchant !

» Mais hélas ! tout cela n'était que fantasme. J'étais sur la terre ferme, de l'autre côté du pont, avec Perig Rohald. Il m'emmena boire à la taverne des Algues, puis nous

reprîmes la voiture afin de rentrer à Keris.

» Quelle angoisse fut la mienne quand je me vis de nouveau assise près de cet homme, sans vraiment comprendre pourquoi je me trouvais là. Je regardais le soleil s'effondrer dans la mer. Les fumées qui jaillissaient des villages que nous traversions apportaient jusqu'à moi des nuages de souvenirs d'une âcre saveur. Les poteaux téléphoniques me martelaient le front au fur et à mesure que nous les frôlions. Les panneaux indicateurs me renversaient au passage. Les flèches des églises me perçaient les yeux. Et nous allions vers l'ombre.

» Rohald était d'excellente humeur. Il cherchait à plaisanter et chantonnait. À un certain moment, je sentis sa main se poser sur mon genou, et je frémis de ce contact. Sa main entreprit de me caresser le genou, puis remonta le long de ma cuisse pour chercher la chair nue. Ses doigts tâtonnèrent, puis s'insinuèrent dans mes profondeurs.

» Alors, ce fut l'explosion de tout ce qui s'était amassé en moi depuis ces deux années de rage et d'amertume. Je hurlai et, me dressant sur le siège, les ongles en avant, je frappai. Oui, je frappai Rohald, j'essayai de trouver ses yeux afin d'y enfoncer mes griffes ! je voulais le meurtrir, l'aveugler, le torturer ! et tout cela en l'espace d'un instant... Je l'ai fait, avec, en face de moi, très nette, l'image d'Erwan, d'Erwan qu'il fallait venger, qu'il fallait rejoindre dans la mort ou dans l'oubli. Il y eut un grand choc.

» Quand je me relevai, dans un état qui me parut délicieux, je ne sus pas où j'étais. Puis je vis la voiture écrasée contre un mur et des gens qui couraient en tous sens. Quelqu'un me demanda si je souffrais. Je répondis que j'allais très bien. C'était vrai, je me sentais très bien, j'étais heureuse. J'avais dû être projetée hors de la voiture et tomber les bras en avant sur un sol mou qui avait amorti ma chute.

» Brusquement, je pensai à Rohald. Était-il mort ? Était-il seulement blessé ? Je voulais qu'il fût mort. C'était fini. J'étais libre, libre de hurler ma joie dans la nuit...

» Le hasard a fait que vous fussiez là pour transporter Rohald à l'hôpital. Je ne sais pas si la panne de carburant qui nous a immobilisés un moment sur la route a été provoquée par Dieu ou par le diable, mais sans elle, peut-être que Rohald aurait survécu. Je ne sais pas. Je trouve cela étrange, c'est tout ce que je peux dire. Quand nous sommes arrivés à Keris, quand vous m'avez demandé mon nom, j'ai eu peur. Oui, j'ai eu peur de votre regard, de votre visage couvert de cicatrices. Vous lisiez en moi ce que je pensais, vous saviez la joie féroce que j'éprouvais. Et je savais également que vous étiez en quelque sorte mon complice. C'est pourquoi je me suis enfuie.

» J'ai couru dans les rues de la ville, cherchant à échapper à quelque chose qui me poursuivait. Les rues étaient vides. Le vent était devenu froid. J'arrivai ainsi jusqu'à la maison où j'occupais un appartement. Mais cet appartement, c'était Rohald qui le payait. Je n'y suis pas montée. Il me fallait couper tout ce qui me reliait encore à cet homme. Je n'avais plus rien à faire en cet endroit depuis que j'avais vengé Erwan. J'étais libre, libre de mourir ou de vivre, peu importait...

» J'ai erré toute la nuit, m'asseyant parfois sur un banc dans un jardin public. Des hommes attardés m'abordèrent. Je les regardais avec une telle violence qu'ils n'insistèrent pas. Puis, quand le jour est venu, je suis allée de café en café, m'abrutissant à boire des alcools dont je n'avais pas envie. Libre, oui, je l'étais, mais seulement de Perig Rohald.

Car tout mon passé surgissait à chaque pas que je faisais dans les rues et les ruelles de Keris. Et je vous ai cherché. Vous savez le reste.

*Le vent s'est mis à hurler et ses tourbillons secouent le sable. Le grondement du tonnerre lui répond, Anne et l'homme sont maintenant seuls sur la grève. Tout le monde a fui devant l'orage. On ne voit plus la mer tellement les nuages sombres, déchirés d'éclairs, se sont rapprochés de la terre. C'est toujours le dimanche 8 septembre, et il est un peu plus de dix-sept heures.*

Quand Anne se fut arrêtée de parler, elle s'aperçut que des gouttes de pluie tombaient dans une bourrasque de vent qui les enveloppait, l'homme et elle. L'homme lui-même parut sortir d'un songe, découvrant tout à coup la réalité de l'orage. Anne enfila en hâte ses vêtements et, tous deux, ils se mirent à courir sur le sable vers la camionnette. Quand ils atteignirent celle-ci, ce fut de la grêle qui les assaillit et ils se précipitèrent à l'intérieur du véhicule dont les cloisons métalliques et les vitres résonnèrent de bruissements saccadés.

Anne ferma les yeux. Elle avait peur de l'orage. Tous les souvenirs de son enfance affluèrent brusquement : les éclairs qui claquaient dans le ciel noir, l'écho du tonnerre plusieurs fois répété le long des vallées, les arbres incendiés qui brûlaient comme des torches, les récits qu'on entendait alors sur la foudre qui entraînait dans les maisons sous forme de boule de feu, le bruit de la pluie qui déversait ses torrents sur les pentes, tout cela dans un air lourd et humide parcouru par des frissons. Anne avait peur et seule la présence de l'homme pouvait faire taire son envie de crier. Ils se trouvaient alors en plein cœur de la tourmente. Tout était sombre. La camionnette vibrait. Anne se posa la question de savoir si c'était elle qui avait déclenché l'orage en racontant des choses qu'elle n'aurait pas dû exprimer à haute voix. Elle ne fut pas loin de penser que ce qu'elle avait dit avait réveillé les fureurs de la terre et du ciel. Elle se sentait capable de susciter des cataclysmes afin de se faire engloutir par eux. Elle était une bête, une louve. Mais dans quel antre allait-elle se réfugier ?

Cela dura longtemps ainsi, tandis que la pluie ruisselait sur les vitres et isolait la camionnette du monde extérieur. Enfin, le bruit du tonnerre devint plus faible et Anne rouvrit les yeux. Il semblait qu'une éclaircie se préparait du côté de la mer. Effectivement, quelques instants plus tard, l'intensité de l'averse diminua et les roulements se firent plus lointains dans le ciel. Brusquement, la pluie cessa. Anne revit la mer, très verte et très grise à la fois, avec ses barres d'écume blanchâtre qui persistaient à se jeter contre le rivage. Elle se tourna vers l'homme. Il fumait, les yeux perdus dans le vague, immobile comme une de ces statues qui logent sous le porche des cathédrales à l'abri du vent et des tempêtes.

— Pourquoi vous ai-je raconté tout cela ? murmura Anne.

Elle le vit hausser les épaules, mais il ne la regarda pas. Elle aurait voulu qu'il lui répondît. Elle aurait voulu entendre le son de sa voix, mais elle comprit quelle était prisonnière du silence. Elle regretta soudain le bruit de l'orage. Était-elle sourde et muette ? Elle pensa soudain à la nuit qu'elle avait passée dans le château où personne ne devait parler. L'homme appartenait-il à ce monde étrange où rien n'est comme ailleurs, un monde où l'on ne sait plus qui est vivant et qui est mort ?

— Au moins, reprit-elle d'une voix implorante, est-ce que vous me croyez ?

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier et se tourna vers elle. Son regard n'avait rien d'aimable et Anne aperçut en lui quelque chose qui évoquait un oiseau de proie. Elle mit la main sur la poignée de la porte, prête à s'enfuir s'il tentait de la frapper. L'éclat des yeux de l'homme devenait insoutenable, il n'avait plus rien d'humain : c'était une flamme froide qui rongeaient son visage et qui s'apprêtait à la brûler jusqu'au fond de son cerveau. Anne sentit une grande douleur l'envahir. Alors, il parla. Sa voix était cependant très douce, mais alourdie par une amertume infinie.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Que vous avez eu tort, que vous avez eu raison ? Et à propos duquel de vos actes ? Ce n'est pas à moi de vous juger, je n'en ai ni l'intention, ni même le droit. Mais vous avez peur et vous voulez être rassurée. Or, si je vous dis que je vous crois, cela ne vous avancera à rien. Il en sera de même si je dis que je ne vous crois pas. En réalité, vous espérez que je vous condamne car cela vous éviterait de vous condamner vous-même. Vous êtes lâche, vous êtes incapable d'assumer vos responsabilités. Êtes-vous coupable ? Êtes-vous innocente ? Que voulez-vous que cela me fasse ? Cela ne regarde que vous.

Des larmes jaillirent des yeux d'Anne et, bientôt, elle ne put se retenir : elle se mit à pleurer abondamment. La voix de l'homme devint alors franchement agressive :

— Et voilà ! nous en sommes aux grandes eaux !... Je vais vous dire ce que je pense, Anne : vous n'êtes qu'une sale petite bonne femme sans intérêt, tout juste capable de chialer lorsqu'il s'agit de prendre des décisions. Chialer, oui, et aussi poser des questions plus stupides les unes que les autres !

Anne avait ouvert la portière. Elle sauta à terre et se mit à courir vers la route. L'homme la rattrapa. Il la saisit par le bras et ses doigts s'enfoncèrent dans la chair. Elle se débattit. Elle n'en pouvait plus, elle ne pouvait plus rien supporter, surtout pas sa colère. Mais la poigne de l'homme était solide. Il la traîna jusqu'à la camionnette et la jeta brutalement sur le siège.

— Maintenant, dit-il calmement, ça suffit. Vous avez assez fait de conneries aujourd'hui. Vous allez m'écouter et m'obéir.

— Laissez-moi partir ! gémit-elle.

— Partir où ?

— Peu m'importe ! je veux partir !

— N'oubliez pas que la police vous recherche.

— Et alors ? répliqua Anne en retrouvant un peu d'ironie. Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Il eut un geste de colère et elle crut qu'il allait la gifler. Elle plaça son bras devant son visage pour se protéger. Mais il se retint.

— Oui, vous allez partir, dit-il, mais pas n'importe comment. Je veux vous faire passer la frontière de façon que vous soyez à l'abri. Je m'occupe de tout. Laissez-moi faire et contentez-vous de m'obéir aveuglément.

Elle ne répondit rien. Il remit le moteur en marche et, bientôt, la camionnette bondit sur la route mouillée et glissante. Des nappes de brume montaient des vallées, mais des trouées de ciel bleu crevaient sur la mer. Ils entrèrent dans la ville de Saint-Ronan qui commençait à revivre après l'orage. Les toits des villas et des maisons perdues dans les pins et les massifs de rhododendrons continuaient à dégorger leur trop-plein d'eau de pluie. Le vent finissait de sécher les arbres. Aux carrefours, les palmiers secouaient leurs longues feuilles sur la tête des passants. Saint-Ronan, la plus chaude et la mieux abritée des villes sur la côte de la mer Intérieure, s'agitait dans une atmosphère moite qui sentait la feuille morte et le vent du large. L'homme arrêta la camionnette au coin d'une rue qui montait en pente raide. Il sauta à terre et, avant de refermer la portière, il dit :

— Attendez-moi ici et ne bougez sous aucun prétexte.

Elle le vit s'éloigner et disparaître au tournant de la rue en pente. Le ciel se dégagait de plus en plus et la vitre arrière de la camionnette fut frappée d'un rayon de soleil un peu rouge. Anne avait repris un peu de son assurance. Oui, il lui fallait partir, mais pas n'importe comment, l'homme avait raison. Il lui fallait franchir la frontière, il lui fallait s'éloigner, se mettre à l'abri. Elle n'en pouvait plus. Elle ne supporterait pas d'être interrogée pendant des heures. Elle savait que, dans ce cas, elle s'accuserait de tout, qu'elle signerait n'importe quelle déposition afin d'en finir le plus vite possible. Mais elle avait envie de survivre. Elle n'avait pas le droit de renoncer tant qu'elle n'aurait pas retrouvé Erwan, ou du moins tant qu'elle ne saurait pas ce qu'il était advenu de lui.

Ses yeux se fixèrent sur une de ces plaques de cuivre gravée que l'on trouve parfois sur le tableau de bord des véhicules et qui indiquent le nom et l'adresse du propriétaire. Elle ne l'avait pas encore remarquée et elle fut prise d'une grande tentation : elle allait savoir qui était l'homme. Elle se pencha, puis elle se redressa. Non, il ne fallait pas. Il n'avait pas voulu lui dire son nom, elle ne devait pas enfreindre cet interdit. Pourtant, elle allait bientôt le quitter et elle ne reverrait sans doute jamais plus cet homme qui s'était trouvé là à un moment décisif de sa vie. Qu'aurait-elle fait sans son intervention ? Que serait-elle devenue s'il ne l'avait pas emmenée avec lui dans cette course folle à travers les routes des montagnes et des rivages ? Elle se pencha de nouveau.

Elle déchiffra la plaque : « K.D.D. 3, impasse du Large, Keris (Kerneo). » Elle était assurément bien avancée... Le sigle K.D.D. signifiait probablement *Kevredad Dizanv Dezougaduriou*, c'est-à-dire « Société anonyme de Transports ». La belle affaire !... Elle connaissait l'impasse du Large, à Keris. C'était un *chemin aveugle* comme on disait dans la vieille langue du pays, une ruelle quelque peu sordide qui tombait à pic sur la mer. En ce moment même, les ombres devaient grandir sur la ville de Keris. Au fond de l'impasse du Large, contre la balustrade, il y avait peut-être un couple qui noyait son amour dans l'immensité de la mer, de cette mer profonde sur laquelle coulait le sang du soleil. Les phares devaient s'allumer sur la pointe de Penn-al-Lann, tandis que les vagues continuaient à battre la grande digue qui protégeait la ville. Comme tout cela était lointain maintenant...

Pendant ce temps, l'homme avait franchi une porte surmontée d'un fronton triangulaire qui disparaissait presque sous la mousse et les lichens. Il suivit un couloir jusqu'à une cour cernée par des murs lépreux. Allant dans un angle qui abritait une porte étroite et basse, il appuya sur le bouton d'une sonnette. Quelques secondes plus tard, la

porte s'ouvrit. L'homme s'engouffra dans un autre couloir à peine éclairé par une lucarne, au bout duquel se trouvait une autre porte. Là, il frappa trois coups, puis deux et attendit un moment avant de marteler de son poing un coup plus vigoureux. La porte fut alors ouverte par une jeune fille vêtue d'une blouse rouge qui le fit entrer. Elle se figea dans une attitude muette.

— Le soleil mûrit les vignes, dit l'homme.

— Mais la vigne vierge ne donne pas de raisins, répondit la fille.

— Ce ne sont pas des raisins que je cherche, reprit l'homme, mais la vigne vierge.

— Alors, dit la fille, ce n'est pas difficile. Il y en a au fond du jardin.

L'homme passa par une porte-fenêtre entrouverte et se retrouva dans un jardin touffu, peuplé d'arbustes de diverses essences et parsemé de fleurs qui répandaient autour d'elles un parfum lourd contrastant avec l'odeur âcre de la terre mouillée. Il suivit un sentier au milieu des rhododendrons, des camélias et des magnolias, traversa un massif de figuiers au pied desquels finissaient de rouiller des hortensias et s'engagea sous une voûte de thuyas qui le conduisit à une haie de houx entrelacés de chèvrefeuille. Il déboucha ainsi dans une clairière et vit un mur recouvert de vigne vierge où s'ouvrait une porte en plein cintre surmontée d'une pierre gravée représentant une sirène. Il posa la main sur le loquet, ouvrit la porte et pénétra dans une pièce obscure, où la seule lumière était celle, bien discrète, d'une lampe rouge dissimulée dans un angle. Mais ce qui frappa sa vue au premier abord, ce fut un lit rond au milieu de la pièce, recouvert de fourrure blanche. Sur ce lit, des formes féminines semblaient ramper dans la pénombre. L'une d'elles se souleva. Elle était vêtue d'une longue tunique rouge, et ses cheveux noirs flottaient sur ses épaules. C'était Moïra.

— Je t'attendais, dit-elle. Que penses-tu de mes deux petites ?

Elle désignait le lit sur lequel se traînaient deux filles dont les tuniques étaient semblables à celle de Moïra, mais de couleur noire et brillante. L'homme n'aurait pu dire si elles étaient blondes ou rousses, tant la lumière rougeâtre entretenait de confusion. Les filles étaient appuyées sur leurs coudes et regardaient l'homme avec un visible intérêt. La voix de Moïra sembla monter du fond d'un puits.

— Si tu en veux une, prends-la. Si tu veux les deux, prends-les. Ces petites sottes prétendent que je ne leur suffis pas. Il paraît qu'elles ont besoin d'un homme... Tu vois, tu leur ferais plaisir.

— Écoute, Moïra ! répliqua l'homme d'un ton sec. Je ne suis pas venu pour ça, tu le sais bien. Le temps presse. J'espère que tu n'as pas oublié ?

Moïra éclata de rire.

— Bien sûr, répondit-elle. C'est moi qui t'ai dit de venir, et tu sais que je n'oublie jamais rien.

Elle se pencha vers l'une des filles et lui caressa les cheveux. Puis, très lentement, elle se leva et s'en alla vers l'un des angles de la pièce, celui qui était éclairé par la lampe rouge. Là, se trouvait un bureau encombré de papiers. Elle fouilla un instant et saisit une grande enveloppe qu'elle tendit à l'homme. Celui-ci l'ouvrit et en inventoria le contenu.

Moïra ricana.

— Je constate que tu n’as guère confiance en moi, dit-elle. Je peux pourtant te garantir que tout est en ordre et qu’il n’y a aucun piège dans tout ceci. C’est ce que tu étais venu me demander, je suppose ? Tu vois, je suis capable de comprendre et de satisfaire tes moindres désirs. Nous avons nos conventions, toi et moi. Tu les as respectées jusqu’à présent et je n’ai aucune raison de ne pas les respecter. D’ailleurs, je n’ai même aucune raison de *lui* vouloir du mal. Au contraire, je t’ai prévenu à temps, reconnais-le, et maintenant, je te permets de *la* sauver.

L’homme rangea l’enveloppe dans l’une des poches de son blouson, mais il ne put s’empêcher de marmonner :

— J’ai quand même l’impression que tu es pour quelque chose dans cet étalage journalistique !...

— Tes impressions ne sont pas toujours bonnes, répliqua Moïra. En l’occurrence, ta réflexion est stupidement illogique. Tu sais pourtant qu’il n’est pas dans notre intérêt, ni pour toi ni pour moi, que cette histoire refasse surface. Ce n’est pas par charité que j’agis, j’en conviens, mais pour éviter le pire. Tout ce que je demande, c’est *qu’elle* s’en aille, *qu’elle* disparaisse. *Qu’elle* ne prenne pas l’avion, l’aéroport doit être trop surveillé. *Qu’elle* prenne plutôt un train de nuit. Débrouille-toi. Quand *elle* sera là-bas, tu n’auras plus rien à craindre, et moi non plus. Peu m’importe *qu’elle* vive ou *qu’elle* meure, du moment *qu’elle* sera loin.

L’homme se sentait rempli d’amertume, mais il savait que Moïra avait raison : il n’y avait rien d’autre à espérer, l’essentiel étant de sauver Anne. Il se dirigea vers la porte.

— Tu ne m’embrasses pas ? dit Moïra ironiquement.

Il se retourna. Moïra avait le visage tendu dans la lumière qui rougeoyait sur son front et sur ses yeux. Et ses yeux devinrent de la braise. L’étoffe de la tunique était tellement légère que l’homme pouvait apercevoir au travers les pointes de ses seins. Elle était sûrement nue sous cette tunique. Allait-il la gifler, la mordre, ou au contraire l’embrasser à en perdre le souffle ? Il sortit sans ajouter un mot et se retrouva très vite dans le jardin.

Quand il arriva près de la camionnette, Anne ne s’aperçut pas tout de suite de sa présence. Elle semblait rêver, les yeux perdus dans le vague. En silence, il la regarda, mais il y avait quelque chose de désespéré dans ce regard. L’homme tremblait. Peut-être était-ce l’humidité qui montait du sol et qui l’atteignait au milieu de son dos ? Il ouvrit la portière et s’installa au volant.

Anne avait sursauté. Elle le vit sortir de sa poche une grande enveloppe qu’il ouvrit, étalant sur ses genoux une liasse de billets de banque, deux clés, un chéquier et un livret cartonné. Il feuilleta le livret.

— C’est votre passeport, dit-il. Désormais, vous vous appelez Kathleen Lough. Vous êtes née à Dun-Étair. Vous avez été orpheline à l’âge de huit ans et élevée par une de vos tantes qui est décédée depuis. Mais vous venez d’hériter d’une lointaine parente qui vient de mourir. Cette parente s’était établie de l’autre côté de la frontière, à Krazorsky. C’est là que vous allez afin d’y résider. Là-bas, personne ne vous connaît. Vous y serez tranquille. Mais je vous conseille d’apprendre par cœur votre nouvel état civil et quelques

circonstances de votre vie passée. Tous les détails sont sur cette feuille.

Il lui tendit le passeport. Anne le prit et l'ouvrit à la première page. Elle poussa un cri d'étonnement.

— Qui vous a donné ma photo ? demanda-t-elle.

L'homme ricana.

— Qui vous dit que c'est votre photo ? s'écria-t-il. Les visages de toutes les femmes se ressemblent parfois bien étrangement, notamment lorsqu'elles font l'amour. Il faut être un imbécile pour croire que certaines femmes sont différentes des autres !

Il avait repris son air agressif. Machinalement, Anne mit les clés, le chéquier et les billets dans son sac. Mais au moment d'y ranger le passeport, elle eut une hésitation.

— Mais alors, dit-elle, c'est un faux ?

Il eut un geste d'agacement.

— Assez de questions ! répondit-il. Sachez seulement que vous ne courez aucun risque à présenter ce passeport quand on vous le demandera. Les cachets officiels que vous y voyez prouvent de façon indiscutable que vous êtes Kathleen Lough, et, si l'on s'avisait de contrôler l'acte de naissance de cette Kathleen, on n'y trouverait rien d'anormal. Il me semble que c'est suffisant. Quant au chéquier, il est parfaitement authentique et correspond à un compte en banque qui est régulièrement approvisionné. Vous partirez ce soir par le train. Maintenant, allons dîner.

C'était une façon de couper court à toute discussion. Il remit le moteur en marche et la camionnette roula dans les rues de Saint-Ronan jusqu'à une petite place de la vieille ville, où se dressaient encore des maisons à arcades. L'homme rangea la camionnette sous les arbres et entraîna Anne vers une auberge discrète qui s'ouvrait sur une cour intérieure.

Comme ils étaient les premiers, ils s'installèrent non loin de la cheminée où brûlait un feu de bois. La salle était sobre, avec quelques objets en cuivre suspendus aux murs et des poutres massives au plafond. Mais l'homme était complètement indifférent au décor. Anne se demanda s'il voyait vraiment ce qui l'entourait. Pourtant, il paraissait à l'aise partout où il se trouvait, il était sûr de lui, se faisant obéir et même craindre parfois. Étrange personnage en vérité que cet homme... Anne s'en alla aux toilettes afin de remettre un peu d'ordre dans sa tenue. Quand elle revint dans la salle, elle constata que l'homme avait enlevé son blouson. Avec son pull-over à col roulé et son pantalon de velours, il avait l'air non pas d'un chauffeur routier mais d'un artiste, un de ces comédiens qui affectent d'être négligés et qui sont les clients des meilleurs tailleurs. Il regarda Anne, comme pour juger de l'efficacité de son coup de peigne. Il eut un sourire amusé. Mais derrière ce sourire, elle sentit qu'il cachait quelque chose d'infiniment triste, peut-être la pensée que ce repas qu'ils allaient faire serait le dernier qui les verrait réunis.

C'était vrai. C'était la dernière fois. Dans deux heures, peut-être un peu plus, Anne allait quitter cet homme, et il était peu probable qu'elle le revît. Cette idée lui fit très mal. Elle avait l'impression de connaître cet homme depuis toujours alors que, en y réfléchissant, elle savait qu'elle ignorait tout de lui. Il y avait pourtant entre elle et lui l'immensité d'une vie entière. Qui était-il ? Quelle était son activité réelle ? Car Anne

n'était pas dupe : cette société anonyme de transports dont elle avait vu le sigle ne voulait rien dire. Que se cachait-il derrière l'homme et sa camionnette ?

Autant de questions qui demeureraient sans réponses. D'ailleurs à quoi bon savoir ? Sur le visage de cet homme, il n'y avait que des cicatrices, des brûlures. Elle se souvint des dernières paroles qu'avait prononcées le prêtre de la chapelle Notre-Dame de la Nuit, lorsqu'ils étaient repartis : oui, il y avait beaucoup de souffrances et d'angoisses sur ce visage. C'est pour cela que l'homme l'avait prise en pitié. Il avait reconnu en elle les souffrances et les angoisses qui étaient en lui. Il avait essayé de lui faire oublier qui elle était en réalité. Maintenant, tout était terminé. Il fallait le quitter car il n'avait plus rien à faire dans sa vie. Il ne pouvait rien d'autre. Elle eut envie de pleurer.

— Vous ne mangez pas ? demanda-t-il.

Anne n'avait pas faim. Elle s'efforça cependant d'avaler l'excellente nourriture qu'on leur servit. Elle but beaucoup. Le vin lui redonna une grande chaleur intérieure en même temps qu'il affina sa volonté. Il ne fallait pas qu'elle se laissât aller, il fallait au contraire qu'elle pût tenir jusqu'au bout. C'était la seule façon de témoigner sa reconnaissance envers cet homme qui s'était dévoué pour elle sans espoir de contrepartie, et aussi de lui faire savoir qu'après tout, elle n'était pas une *sale petite bonne femme* comme il l'avait dit méchamment dans des paroles pleines de colère. Au fond, elle eût voulu que le ciel tombât sur la terre, elle eût voulu qu'il arrivât une catastrophe, la plus terrible fût-elle, afin de lui montrer quelle savait réagir, qu'elle savait prendre ses responsabilités lorsque les circonstances l'exigeaient, qu'elle était capable de renverser une situation désespérée. Oui, une catastrophe... Et ce serait elle qui sauverait l'homme, ce serait elle qui l'emmènerait sur les routes les plus lointaines, ce serait elle qui le protégerait contre tous les dangers et toutes les souffrances qui pourraient le menacer.

Ils terminèrent leur repas sans échanger un seul mot. Anne s'était retranchée dans son délire et l'homme paraissait plus que jamais indifférent à tout ce qui l'entourait. Quand ils sortirent du restaurant, la nuit était complètement tombée sur Saint-Ronan. Les ruelles des vieux quartiers étaient à peine éclairées par de timides lampadaires. Ils remontèrent dans la camionnette. Anne avait l'impression que l'homme allait une nouvelle fois l'emmener dans un voyage au bout de la nuit et qu'il allait lui arriver de fantastiques aventures dans quelque château surgi du fond des âges. Elle savait que c'était la période de la lune noire. Le ciel était devenu sombre et on n'y distinguait aucune étoile. Anne se souvint d'un texte de Gérard de Nerval où le poète s'imagine que la Terre bascule dans l'univers, que le soleil s'est éteint et que, le lendemain, les humains s'apercevront que la lumière est morte à jamais. Elle frissonna. Quand elle était jeune, elle pensait que septembre était le plus beau mois de l'année. Elle aimait les couleurs un peu rouillées des arbres, des nouvelles fleurs de genêts et d'ajoncs, la mélancolie des bruyères, le bruit des battages dans les fermes isolées sur les pentes et dans les vallées, la rougeur ondoyante des crépuscules, la douceur de la nuit. Ce soir, Anne avait froid. Oui, la Terre était en train de basculer dans l'univers. Sa course folle allait l'entraîner pour l'éternité dans une chute qui ne connaîtrait pas de fin. C'était atroce... Il fallait tenter quelque chose : sur un bateau en détresse, on essaye toujours de rétablir l'équilibre, on tente de s'échouer sur le sable, on envoie des fusées. Mais, ce soir, qui serait donc capable de repérer ces signaux désespérés ?

Ils arrivèrent bientôt devant la gare, un petit bâtiment biscornu qui surplombait les

quais et les voies. L'homme s'avança vers l'un des guichets tandis qu'Anne se réfugia dans un angle peu éclairé, songeant quelle ne pouvait rien faire pour sauver la terre en perdition.

L'homme revint peu après et tendit un billet à Anne.

— Voilà, dit-il. Le train international ne s'arrête pas ici, vous le savez. Vous allez prendre celui qui va à Brech-ar-Mor et vous changerez à Dinas Emrys. Demain matin, vous serez de l'autre côté de la frontière.

Anne ne répondit rien. Ils demeurèrent immobiles tous les deux dans la zone la plus sombre de la salle. Tout autour, des gens s'affairaient, mais personne ne semblait prêter attention à ce couple figé dans une attente silencieuse qui devenait de plus en plus douloureuse pour l'un comme pour l'autre.

Anne se demanda brusquement ce qu'elle faisait là. Autrefois, quand elle partait en train avec Erwan, elle se réjouissait d'aller très loin. Ils avaient préparé leurs valises depuis quelques jours, ils avaient trié ce qu'ils voulaient emporter. Des livres, bien sûr, il en fallait. Leurs valises étaient lourdes, mais ils les portaient avec joie parce qu'ils savaient où ils allaient, ils savaient qu'ils seraient heureux là-bas, sur la montagne, dans cette maison isolée où ils passaient leurs vacances.

Quand ils partaient de jour, ils choisissaient leurs places près de la fenêtre afin de contempler avec avidité le paysage qui défilait sous leurs yeux. Ils se disaient : à tel endroit, il y a tel monument, telle église, une belle vallée remplie de rochers et de cascades, un lac d'un bleu merveilleux. Et puis, lorsqu'on s'arrêtait à la gare de Dinas Emrys, Erwan allait acheter des sandwiches à une petite marchande qui arpentait le quai. Ils étaient bons, les sandwiches de Dinas Emrys, bien qu'ils fussent faits avec du pain rassis et des rillettes un peu rances ! Anne n'en avait jamais mangé de meilleurs...

Quand ils partaient de nuit, c'était différent. Ils n'étaient pas assez aisés pour se payer des couchettes. Serrés l'un contre l'autre, ils faisaient semblant de dormir. Ils luttèrent longtemps contre le froid qui s'infiltrait peu à peu dans leurs corps au fur et à mesure de leur engourdissement. Des rêves bizarres peuplaient alors la nuit. Le roulement du train, la cadence du choc des roues aux intersections des rails, le bruit des moteurs électriques, le crissement des freins, le sifflement du vent de la vitesse, tout cela composait une étrange symphonie aux derniers accords de laquelle ils arrivaient, assourdis et fatigués, dans l'air vif d'un matin inattendu. Ils avaient des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Le monde était beau et riche de sens. Ils le découvraient à chaque fois, toujours renouvelé, tout frais comme le matin.

Mais ce soir, le monde ne s'était pas renouvelé pour Anne. Il était vieux, usé. Elle l'avait trop parcouru en tous sens. Anne était fatiguée d'avoir tant erré. Elle avait froid. Qui pourrait donc la réchauffer ?

Un haut-parleur se mit à cracher et à nasiller. Les paroles prononcées étaient incompréhensibles, mais Anne savait que c'était bientôt l'heure du train. Devait-elle vraiment y prendre place ? N'y avait-il pas un autre train, un peu plus tard ? Elle aurait voulu rester encore un peu auprès de l'homme, même sans rien dire, sans rien faire, seulement pour profiter de sa présence.

Il avait pris son sac de voyage et l'avait fait descendre l'escalier qui menait sur le quai. Anne eut le vertige en descendant les marches. Tout se passa très vite. On entendit le train dans le tunnel, sous la ville. On le vit déboucher dans la gare. Il ralentit. Il s'arrêta. Le haut-parleur fit savoir qu'il y avait trois minutes d'arrêt. Anne regarda l'homme et l'homme regarda Anne et, sans un mot, ils se séparèrent. Ils n'avaient rien à se dire. Anne s'engagea sur le quai et se prépara à monter dans une voiture. À ce moment, un homme vêtu de gris s'approcha d'elle, lui tendit une carte et lui dit :

— Sûreté fédérale ! montrez-moi vos papiers !

Anne recula d'un pas. Elle lança un coup d'œil en direction de l'homme qui se tenait toujours au bas de l'escalier et aperçut une grande inquiétude sur son visage. Elle réagit cependant, fouilla dans son sac et en retira le passeport qu'elle tendit au policier. Il l'examina rapidement mais avec grand soin avant de le rendre à Anne.

— Parfait, madame, marmonna-t-il. Excusez-moi.

Anne rangea le passeport dans son sac et bondit dans une voiture alors que le signal du départ venait d'être donné. Les portes se refermèrent et le train s'ébranla, quittant rapidement la gare de Saint-Ronan. Sur l'autre voie, le train omnibus pour Keris était à quai depuis longtemps. Le mécanicien monta dans sa cabine et, peu après, le pantographe se déploya, heurtant la caténaire dans le claquement d'un éclair blanchâtre. La machine pneumatique se mit à ronronner comme un félin prêt à bondir sur sa proie du haut d'un arbre. Mais le train n'avait pas besoin de bondir : certains voyageurs, pensant que c'était déjà le moment du départ, se précipitèrent par les portes béantes et se firent docilement dévorer par les mâchoires métalliques des voitures. Au bas de l'escalier, l'homme était immobile. Il attendait.

L'agent de la Sûreté fédérale était toujours sur le quai et l'homme le voyait nerveux et agité. Il allait de long en large, semblant réfléchir à quelque problème obsédant. Brusquement, il se dirigea vers l'escalier et le gravit deux marches à la fois. L'homme se précipita derrière lui et, dans la salle des pas perdus, il le vit pénétrer dans une cabine téléphonique. Il entra lui-même dans la cabine voisine et colla son oreille à la paroi. Il y eut d'abord un tintement de pièce de monnaie, puis une série de cliquetis. Après un court silence, la voix du policier retentit :

— Sûreté fédérale ! passez-moi le bureau de l'inspecteur de service à la gare de Dinas Emrys.

L'homme sortit doucement de la cabine et frôla celle du policier. Celui-ci, impatient d'obtenir sa communication, tapotait nerveusement l'appareil. Lorsque l'homme se trouva derrière la vitre, juste en face de lui, il releva la tête. Son regard rencontra le regard de l'homme et, tout à coup, sa main lâcha le combiné et il s'affala comme une masse sur le sol de la cabine.

L'homme continua son chemin en accélérant son allure et, au moment où il sortait de la gare, il entendit une voix de femme appeler au secours. Mais cet appel fut couvert par le bruit du train qui partait. Le visage de l'homme était couvert de sueur. Ses jambes tremblaient et il avait du mal à marcher. Il atteignit néanmoins sa camionnette et grimpa sur son siège. Il ferma les yeux un instant. Il respirait mal et ouvrit la vitre. L'air de la nuit le fouetta vigoureusement et sécha la sueur qui coulait dans son cou. Il chercha son

mouchoir dans une des poches de son blouson, mais, avec le mouchoir, il en retira un petit objet métallique qu'il reconnut immédiatement : c'était la triple spirale au bout d'une chaîne, celle qu'il avait recueillie près du corps de la gamine accidentée sur la Rabine, l'avant-veille. Il tripota lentement l'objet, faisant couler la chaîne entre ses doigts, puis il remit le fermoir et se la passa autour du cou. Comme cette nuit allait être froide ! c'était la lune noire, et aussi la fête de la Vierge. L'homme se rappela soudain une vieille tradition qu'on rapportait dans le pays : autrefois, quand les hivers étaient rigoureux, les loups descendaient de la montagne et parvenaient jusque dans les rues de Saint-Ronan. Mais certaines personnes prétendaient qu'on pouvait encore rencontrer des loups dans la ville pendant les sombres nuits de lune noire.

Il fallait à peu près une heure et demie pour aller de Saint-Ronan à Dinas Emrys par le train express de nuit. Anne s'était engouffrée dans un compartiment qui n'était occupé que par une vieille dame. Elle n'avait aucune envie de dormir. Les images qu'elle avait accumulées au cours de la journée menaient une sarabande effrénée dans sa tête. Elle eût souhaité avoir bu l'eau de la Fontaine d'oubli avant de s'étendre à même le sol et se réveiller dans une nouvelle vie, sans passé, une vie où le soleil ferait évaporer la brume et éclater les cosses des genêts sur les landes.

Elle se leva et fit quelques pas dans le couloir. Dehors, la nuit était neutre, inexistante. Lorsque le train traversait des gares de campagne, on entendait le choc des roues sur les aiguillages et l'on voyait quelques brèves lueurs éclater. Puis tout rentrait dans l'ordre et la monotonie, celle-ci n'étant troublée parfois que par un autre train surgissant du néant et se précipitant dans la direction de Keris, loin là-bas vers l'ouest, au bout du monde. Pourquoi Anne avait-elle quitté Keris ?

Elle entra dans les toilettes afin de se donner un coup de peigne. Elle n'en avait pas besoin, mais cela lui fit du bien. Elle regarda son visage dans le miroir : il était creusé par la fatigue. Était-ce vraiment elle, Anne Merzhinn, cette forme qui apparaissait comme un fantôme devant elle ? Ses yeux étaient profonds, perdus dans l'ombre. Des rides s'éparpillaient depuis la commissure de ses lèvres. Était-ce une marque d'angoisse ou une marque de dégoût ? C'est ainsi que les torrents creusent des ravins dans les montagnes. Elle releva son pull-over et réajusta son soutien-gorge qui la gênait. Elle replia soigneusement son foulard afin de retenir ses cheveux. Elle eut soudain envie de grandes boucles d'oreilles en cuivre pour encadrer son visage, pour lui donner une autre dimension, pour qu'il n'apparût pas comme celui d'une vieille femme dans ce miroir où la lumière du néon et la couleur verte des parois rendaient son teint blafard. Non, elle ne pouvait pas croire que ce fût elle. Elle se tâta les hanches comme pour se prouver qu'elle existait, mais elle se dit que cela ne prouvait absolument rien. Elle tira sur sa jupe pour tenter de la défroisser et se lava les mains.

Quand elle retourna dans le couloir, elle se sentit beaucoup mieux. Le train prenait de la vitesse après avoir franchi une série de rampes qui l'avaient ralenti. Elle croisa un jeune homme qui la regarda d'un air intéressé. Il s'effaça pour la laisser passer, mais, en fait, il s'arrangea pour qu'elle le frôlât. Ce frôlement fut un véritable coup de fouet pour le corps d'Anne, et il y réveilla de longues résonances. Avant de pénétrer dans son compartiment, elle hésita un instant et jeta un coup d'œil en arrière. Le jeune homme s'était arrêté au bout du couloir et il la regardait toujours avec le même air effronté. Elle rentra dans le

compartiment. La vieille dame dormait. Anne s'affala sur la banquette. Elle avait mal un peu partout, et elle savait que seule l'étreinte d'un homme pouvait la guérir.

Mais, pendant que le train roulait, emportant Anne vers Dinas Emrys, assez loin de là, quelque part du côté de la mer, Moïra gémissait doucement. Elle était étendue sur son somptueux lit rond recouvert de fourrures blanches qui occupait le centre de la chambre. Hormis ses bas noirs qui remontaient très haut et un bracelet qui entourait sa cheville gauche, elle était nue, ses cheveux très noirs éparpillés sur la fourrure. À ses oreilles tressaillaient de larges boucles de cuivre. Une fille rousse avait enfoui sa tête entre les cuisses de Moïra dont la peau était éclaboussée de rouge par son abondante chevelure qui se perdait dans les méandres de leurs corps. À gauche et à droite de Moïra, il y avait deux autres filles, étendues contre elle et également nues. Mais leurs cheveux étaient d'un blond très fin, presque irréel sous la lumière étrangement bleutée qui suintait des chapiteaux sculptés surmontant des colonnes de granit gris. Les filles blondes murmuraient des paroles qui s'évaporaient dans l'air saturé d'odeurs de santal et d'encens. Elles répétaient le nom de Moïra, la suppliant de les faire mourir d'amour, lui offrant leur corps et leur âme pour l'éternité. Puis elles s'acharnèrent sur les seins de Moïra, d'abord avec leurs doigts, pétrissant la chair avec délices, ensuite avec leurs bouches, mordant les pointes avec une perverse cruauté. Moïra gémit. Ses doigts, aux ongles rouges et acérés, se mirent à jouer à travers les chevelures blondes, sur le dos et les épaules des filles. Dehors, le vent s'agitait et faisait crisser les branches des arbres le long des murs de vieille pierre. La nuit était sombre. Toutes les marées du monde secouèrent le ventre de Moïra. Et Moïra cria.

Le vent redoubla de violence et tordit les arbres. Les filles blondes hurlèrent de douleur et s'effondrèrent sur le côté, car Moïra avait planté ses ongles dans leur chair et les avait fait saigner. Moïra demeura inerte, reprenant peu à peu sa respiration. Ses yeux se rouvrirent et fixèrent une flamme qui brûlait près de la porte, une flamme dont la froide clarté ne rayonnait nulle part. Moïra se souleva, écarta les corps des deux filles blondes qui roulèrent sur le plancher. Elles étaient évanouies. Il y avait du sang sur la fourrure blanche et les mains de Moïra. Elle se mit debout et tendit ses mains à la fille rousse qui était toujours à genoux devant elle et qui attendait. La fille rousse lécha avec avidité le sang qui coulait le long des doigts de Moïra. Quand ses mains furent nettes, Moïra saisit la chevelure rousse comme pour s'y essuyer. Après quoi, sans un mot, elle donna un coup de pied à la fille qui tomba sur le corps des deux blondes, et elle s'en alla vers le fond de la chambre. Elle prit une robe de satin noir qu'elle revêtit à même la peau, rejeta ses cheveux en arrière sans les attacher, enfila des chaussures également noires et s'enfonça dans la nuit.

Au même instant, sur l'un des quais de la gare de Dinas Emrys, Anne se tenait immobile contre un pilier, tremblant de tous ses membres, les yeux perdus dans l'immensité béante qui s'étalait sous elle. Elle était terrorisée, et le vent froid qui tombait des montagnes ne faisait qu'accentuer sa détresse. Dans le train, elle n'avait pas pu rester assise dans son compartiment. Elle était retournée dans le couloir. Le jeune homme l'y attendait, visiblement, et n'avait pas paru étonné lorsqu'elle s'était dirigée vers lui. Ils avaient trouvé un compartiment vide, ils avaient tiré les rideaux et avaient commencé à faire l'amour. Anne n'en pouvait plus. Il lui fallait ce contact, cette fusion, quelque brève qu'elle fût, pour tenir, pour survivre. Mais quand il s'était glissé en elle, il avait poussé un grand cri et était tombé sur le plancher, inerte. Anne s'était penchée, l'avait secoué

légèrement, pensant que le désir exacerbé qu'il manifestait pour elle l'avait perturbé. Mais elle avait dû bientôt se rendre à l'évidence, comprenant avec accablement que le jeune homme était bel et bien mort. Alors, son affolement n'avait plus connu de bornes. Après s'être rajustée en hâte, elle s'était enfuie, avait attrapé son sac dans le compartiment où dormait la vieille dame et s'était réfugiée à l'autre extrémité du train, sans heureusement rencontrer qui que ce fût dans les couloirs. Et elle avait sauté à terre dès que le train se fut arrêté dans la gare de Dinas Emrys.

Il y avait trois quarts d'heure d'attente avant l'arrivée du train international, mais, au lieu d'aller patienter au buffet qui était encore ouvert, Anne était restée sur le quai, craignant de se faire remarquer. Une demi-heure se passa ainsi, où elle fut tremblante autant de peur que de froid. Ce n'était pourtant pas sa faute ! ce n'était pas elle qui avait causé la mort de ce jeune homme... Elle se tordait les mains, retenant ses larmes, le corps brisé, la tête remplie de bourdonnements inquiétants. Non, il ne fallait pas qu'elle tombât évanouie. Il fallait tenir.

Sur l'autre voie, elle vit arriver un train express en provenance de Kill-Dara et à destination de Keris. Le haut-parleur annonça dix minutes d'arrêt. Quelques instants plus tard, ce fut au tour du train international de faire son entrée en gare et de s'immobiliser le long du quai. Il ne devait observer qu'un arrêt de deux minutes. Mais Anne ne bougea pas. Elle entendit un coup de sifflet, puis le bruit des portes qui se fermaient. Et le train rapide reprit sa course dans la nuit, dans la direction de l'est, vers Kill-Dara et la frontière. Alors, sans plus se poser de questions, Anne bondit dans une des voitures du train qui menait à Keris.

La nuit était très sombre, mais les lumières brillaient de tous leurs feux dans la grande église de Saint-Ronan. À droite du maître-autel, l'orchestre et la chorale vibraient comme des tamaris sous le fouet du vent venu de la mer. De grandes ondes frémissantes heurtaient les voûtes de la nef et retombaient en gerbes d'harmonie sur l'assistance qui, recueillie et attentive, écoutait le finale des *Vêpres de la Vierge* de Monteverdi. Les voix se croisaient aux clefs de voûte et suivaient les veines de la pierre le long de la nef, en tournoyant autour des piliers. Le faisceau des projecteurs, dirigés vers le haut, accentuait les dimensions de l'espace d'une manière si étrange qu'on se serait cru dans un grand vaisseau voguant sur une mer sans étoiles. Moïra se glissa derrière l'autel, parmi les ombres des statues. Elle frôla la pierre, lentement, calmement. Ses cheveux semblaient se prolonger par sa robe noire, ses bas noirs, ses chaussures noires. Elle faisait corps avec le sol, mais elle y glissait comme un souffle. Seuls son bracelet de cheville et ses boucles d'oreilles qui reflétaient la lumière des lampes apportaient une nuance fauve sur cette silhouette surgie de l'ombre. Il y avait aussi ses yeux : ils contenaient toutes les couleurs du soleil et ils rayonnaient de plus en plus intensément au fur et à mesure que la musique atteignait son paroxysme. Moïra contourna une statue qui représentait la Vierge dans une attitude de protection, les mains tendues et bénissantes, la tête couronnée d'étoiles. Alors, l'étoffe de sa robe, épousant les moindres aspérités et les moindres replis de son corps, Moïra apparut en pleine lumière et, ouvrant les lèvres en un sourire de triomphe, elle contempla longuement les hommes et les femmes à genoux devant elle.

Elle attendit que tout fût terminé et sortit de l'église la dernière. Elle alla directement vers une voiture grise qui était garée presque en face du portail. Elle ouvrit la porte arrière

et se glissa sur la banquette. Devant, une fille vêtue de cuir tenait le volant. Quand Moïra fut installée, elle fit tourner le moteur et se retourna.

— Maîtresse, demanda-t-elle d'une voix humble, où allons-nous ?

— Peu importe, puisque la nuit nous appartient, répondit Moïra en riant.

*Dès que la nuit s'est dissipée, les rêves se dissolvent dans la brume du matin. Les illusions aussi. Des taches d'ombre dégoulinent, que le vent emporte dans ses tourbillons. Car Keris est un vaste promontoire rocheux entre le grand océan et la mer Intérieure, protégé par une grande digue qui enferme ses maisons et ses rues dans une muraille de pierre grise. Mais la ville est ouverte à tous les vents du large. Autrefois, chaque année, pour conjurer les tempêtes, on célébrait la fête du solstice du vent. Mais on a oublié comment se déroulait cette fête et on ne la célèbre plus. De même, du côté de la terre, la ville est protégée par des remparts, mais personne ne se souvient que ces remparts servaient de défense contre les pirates qui venaient du nord. Il n'y a plus de gardiens sur les chemins de ronde. Des portes ont été creusées dans les murailles, d'où partent des routes. C'est par là que, lassés de tourbillonner dans la ville, les vents s'éparpillent à travers les landes et les vallées. Les nuages s'évaporent. Il fait encore frais. C'est le lendemain de la fête de la Vierge. Il n'y a plus d'étoiles, mais des hommes et des femmes qui circulent dans les rues. C'est le lundi 9 septembre, et il est à peu près neuf heures.*

En débouchant de la Rabine sur la place Taliesin, l'homme aperçut Moïra qui, immobile et figée comme une statue, attendait sur le bord du trottoir, à peu de distance d'un arrêt d'autobus. Il eût été plus tard dans la journée, elle eût certainement été abordée, mais l'homme imagina le regard terrible que Moïra eût décoché à ses admirateurs et cela le fit sourire. Il freina et immobilisa la camionnette devant elle. Elle s'approcha, ouvrit la porte et monta, prenant place immédiatement sur le siège du passager.

— Tu es en retard, se contenta-t-elle de dire en guise de salut.

Il ne répondit rien. Moïra était vêtue d'un ensemble de cuir noir qui lui donnait un air encore plus étrange, mais aussi beaucoup plus cruel que d'ordinaire. Sa jupe droite et serrée s'était relevée au-dessus de ses genoux et laissait entrevoir la frontière ambiguë qui séparait ses bas noirs de la chair tendre et rose perdue dans l'ombre. Cette vision et l'odeur qui émanait de Moïra, mélange extrêmement subtil de parfum et de fumet corporel, troublaient l'homme, mais il n'en laissa rien paraître. Après avoir démarré, il fit le tour de la place et rejoignit la Rabine.

— Où allons-nous ? demanda-t-il alors.

— Descends la Rabine. Je te guiderai ensuite, répondit Moïra.

Le flot de circulation commençait à devenir très dense. Après avoir patienté un certain temps, l'homme put s'y infiltrer et commença à descendre cette grande avenue qui reliait la nouvelle ville à l'ancienne et débouchait à la gare principale des chemins de fer, auprès de laquelle s'étaient les quais de l'embarcadère pour la navigation à travers la mer Intérieure. C'était la mauvaise heure. À chaque carrefour se formaient des encombrements, et l'on entendait parfois des concerts d'avertisseurs sonores. Mais l'homme ne s'impatientait nullement, sachant très bien qu'ils arriveraient toujours assez tôt à l'endroit où voulait aller Moïra. Pour lui, il n'y avait même plus de temps. La ville était un espace mort qu'il aurait pu mettre des siècles à parcourir sans en connaître l'ultime prolongement. D'ailleurs, vers quel *ailleurs* eût pu le conduire ce prolongement ? La camionnette roulait dans un monde clos. Il y avait partout des murs, quelque percés de portes et de fenêtres qu'ils fussent, des murs qui étaient autant de barrières entre lui et ce qui existait quelque part, bien plus loin, au-delà de la mer, au-delà des déserts, au-delà des

montagnes. Il se demandait pourquoi il n'avait pas franchi une fois pour toutes les limites désespérantes de cette citadelle où il respirait si difficilement et où plus rien ne le rattachait à la vie.

Il tourna la tête vers Moïra, et Moïra tourna la tête vers lui. Les pupilles de Moïra étaient dilatées, étrangement grandes, ce matin-là, dans la lumière en demi-teinte qui cravachait la terre. C'était une lumière très bleue qui s'éparpillait en d'innombrables éclats sur un horizon vaste comme la mer, une lumière qui concentrait toute l'énergie du soleil. C'était une lumière froide, pourtant, glaciale, mais qui brûlait douloureusement et que rien n'aurait pu éteindre. D'où venait donc cette lumière ? Du ciel, de la mer, des yeux mêmes de Moïra, ou de l'Enfer ?

L'homme pensait parfois que Moïra n'existait pas. Il imaginait seulement qu'elle était une gerbe de lumière dans la nuit, et que la clarté du jour prolongeait dans sa mémoire. Oui, Moïra ne pouvait être que son rêve, son mauvais rêve de la nuit précédente. Mais ce mauvais rêve le hantait si fort, lui collait à la peau et lui faisait si mal qu'il ne pouvait se résoudre à le chasser. Il était là, terriblement présent. Moïra la Noire n'était que l'incontournable image de la nuit gravée pour l'éternité dans son esprit malade de ne pouvoir atteindre le berceau de l'arc-en-ciel, là où sont cachés les plus magnifiques trésors de l'Autre Monde.

Mais Moïra était là, vivante, charnelle, atrocement belle, à côté de lui dans un monde de chair et de sang. Ce n'était même pas une image puisqu'elle respirait, quelle bougeait, qu'elle regardait. Moïra avait un corps et l'homme aurait voulu dessiner de ses mains les contours de ce corps admirable, il aurait voulu respirer plus près encore l'odeur âcre et douce à la fois de cette femelle infernale et poser ses lèvres sur une peau riche de sudations dont la saveur devait être plus suave et plus délirante que celle des fruits de l'Arbre de la Connaissance.

Incontestablement, Moïra savait que l'homme avait envie d'elle et elle en jouait avec une perversité d'autant plus redoutable qu'elle partageait cette même attirance. Elle s'offrait à lui, mais c'était lui qui refusait le geste tant souhaité. Elle attendait le moment précieux où il la prendrait dans ses bras. Elle savait que cela se ferait. Lui aussi. Peut-être dans une semaine, dans un mois, dans un an, à moins que ce ne fût dans l'éternité. Peut-être même dans un instant... Il n'y avait plus de temps. L'homme savait que dès que ses mains se refermeraient sur le corps de Moïra, ils éclateraient tous deux en gerbes de feu dans l'univers. Les yeux de Moïra étaient si profonds, si beaux, si bleus qu'il était impossible de ne pas s'y engloutir. Non, il ne fallait pas. Jamais. Il fallait fuir Moïra.

En passant par la place du Marché, l'homme ne put s'empêcher de penser à la gamine dont il portait maintenant au cou la chaîne et la triple spirale. La radio, qui était allumée, diffusait une musique répétitive lancinante qui le mettait mal à l'aise. Brusquement cette musique s'interrompit et une voix rauque de femme prononça ces paroles :

*L'étoile n'est plus qu'un feu de nuit*

*qui se dissout dans l'air du temps...*

*Le vrai feu brûle en une tour*

*bien plus haute que les tempêtes...*

— Arrête ça ! s'écria Moïra. Tu n'en as pas besoin, et ça m'énerve !

Il coupa le son. La camionnette était arrêtée à un feu rouge. Il regarda Moïra. Elle semblait irritée, plongée qu'elle était dans ses pensées. À ce moment, des salves d'avertisseur le firent tressaillir. Une voiture frôla la camionnette et son conducteur lui lança une bordée d'injures. Le feu était au vert, mais il ne s'en était pas aperçu. Moïra éclata de rire.

— Tu es bien distrait, dit-elle. Serais-tu amoureux ?

Il appuya violemment sur l'accélérateur. Moïra faillit être projetée contre le pare-brise, mais elle ne dit rien. Ils arrivaient devant la gare principale.

— Longe les voies par l'ancienne route de Skaer, dit Moïra.

L'ancienne route de Skaer menait vers un faubourg qui avait été autrefois le domaine des ouvriers du chemin de fer mais qui avait été rénové depuis et était devenu résidentiel. Lorsque la camionnette fut parvenue au voisinage du dépôt des machines, Moïra dit à l'homme de s'engager dans une rue qui montait en serpentant sur les flancs d'une colline. Il s'exécuta docilement et commença son ascension à petite vitesse.

— Continue, reprit Moïra. Tu t'arrêteras devant le grand portail jaune, juste après le bureau de poste.

Arrivé à l'endroit indiqué, l'homme freina, et comme la rue était très étroite, il immobilisa le véhicule à moitié sur le trottoir. Moïra se pencha vers lui et appuya trois fois sur l'avertisseur. Presque aussitôt, les battants de bois peints en jaune du portail s'ouvrirent sur une cour assez vaste et plantée d'arbres.

— Vas-y, dit Moïra. Tu iras te garer dans le fond de la cour, près de l'escalier.

Il manœuvra rapidement et fit entrer la camionnette dans la cour. Le portail fut refermé par deux filles en pantalons noirs et chandails rouges qui disparurent ensuite par une petite porte dans un bâtiment lépreux. L'homme roula jusqu'à l'entrée de l'escalier et coupa le contact. Il n'était jamais venu dans cet endroit, mais tout laissait à penser que c'était une école.

Moïra descendit. L'homme aperçut le bracelet de cuivre qui brillait autour de sa cheville gauche. Moïra avait rejeté ses cheveux en arrière et les avait attachés avec une boucle qui était également en cuivre. Sa veste de cuir noir s'ouvrit sur un chemisier rouge sur le devant duquel pendait une lourde chaîne. Encore du cuivre...

— Attends-moi ici, dit Moïra.

Elle grimpa l'escalier et disparut à l'intérieur du bâtiment. L'homme descendit à son tour de la camionnette. Il éprouvait le besoin de se dégourdir les jambes, et aussi de pisser. Ce devait être possible de trouver un endroit propice dans un établissement scolaire. Dans un angle de la cour, il repéra une rangée de portes toutes semblables et ce fut là qu'il se dirigea. Il ouvrit l'une des portes et demeura stupéfait. Au lieu de ce qu'il croyait y trouver, il aperçut un long couloir sombre qui semblait se prolonger au-delà d'un coude. Il ouvrit une autre porte et y vit un couloir à peu près identique. Quant à la troisième porte, elle donnait sur un escalier qui s'enfonçait dans le sous-sol. Il revint vers la camionnette.

C'était bien une école. À travers les grandes baies vitrées qu'il longea, il entendit des voix caractéristiques et aussi ce bruissement familier qui fait partie de l'univers scolaire. Il jeta un coup d'œil par une fenêtre entrouverte et y vit une vingtaine de filles, des gamines de quatorze ou quinze ans, sagement assises à leurs pupitres. Tout paraissait normal. Il était sûr que toutes les autres classes de cet établissement avaient le même aspect, la même atmosphère. Mais il se doutait également que, dans toutes ces classes, les professeurs auraient la même allure : ce seraient de grandes filles brunes ou blondes, avec de longs cheveux, des yeux très bleus et très profonds, et toutes porteraient un bracelet de cuivre à la cheville gauche.

L'homme se sentit soudain très las. À force de rôder dans le monde, il ne reconnaissait plus celui-ci. En fait, il ne comprenait plus ce qui s'y passait. Comme son besoin de pisser devenait pressant, il grimpa l'escalier et, là, il découvrit ce qu'il cherchait. Après s'être soulagé, il examina le couloir dans lequel il avait abouti. Il entendit la voix d'une femme qui commentait un texte de Racine. Elle prenait la défense de Phèdre contre l'imbécillité du jeune Hippolyte et le stupide aveuglement de Thésée. Cela le fit sourire. Mais à ce moment, Moïra apparut devant lui.

— Je croyais t'avoir dit de rester dans la camionnette, dit-elle sèchement.

Moïra était suivie de plusieurs filles qui portaient dans leurs bras des formes allongées. Il redescendit l'escalier et reprit sa place au volant de la camionnette. Là, il vit ce que les filles transportaient : des mannequins. Et, sur les indications de Moïra, elles allèrent les empiler à l'arrière du véhicule. Puis elles disparurent de nouveau à l'intérieur du bâtiment tandis que Moïra demeurait au bas de l'escalier.

L'homme examina soigneusement les mannequins. Ils étaient très réussis. On aurait dit de vraies filles, en chair et en os. Elles avaient des seins et des fesses plutôt développés. La fourche de leurs cuisses était recouverte de poils. L'homme se demanda si ce n'étaient pas des poupées telles qu'on en fabrique à l'usage des célibataires mélancoliques. Que signifiait donc cette mascarade orchestrée par Moïra ?

Les filles revinrent, portant une autre cargaison de mannequins. Certains étaient blonds, d'autres bruns. Il y avait même quelques exemplaires de couleur noire. Leurs yeux étaient clos. On aurait dit que leurs visages étaient des masques destinés à être portés lors d'une cérémonie funèbre. Oui, c'était cela... L'homme se persuada que Moïra préparait une cérémonie funèbre. Ces mannequins en matière plastique étaient des figurants. Mais qui serait la victime ? Et qui serait la prêtresse ?

Quand la camionnette fut pleine, Moïra congédia les filles et reprit sa place près de l'homme. Elle ne lui donna aucune explication et il ne demanda rien. Il remit en marche le moteur et se dirigea lentement vers le portail qui fut ouvert par les mêmes filles en pantalon noir. Une fois dans la rue, Moïra dit :

— Au port de pêche, maintenant.

Le port de pêche, qui était prolongé par le nouveau port de commerce, était situé au nord-est de la ville, dans une anse bien protégée de tous les vents du large par la colline du parc Saint-They. Au lieu de redescendre la rue vers la vieille route de Skaer, l'homme la remonta et, après une enfilade de ruelles, il arriva sur l'avenue qui conduisait au port. Quand ils y parvinrent, Moïra, qui savait parfaitement où aller, dirigea l'homme à travers

des amoncellements de caisses, au milieu d'une cohue bruyante et colorée. Le port était alors en pleine activité, car les bateaux, qui s'étaient lancés dès l'aube sur la mer, venaient de revenir à quai. Moïra dit à l'homme d'arrêter devant un petit chalutier repeint à neuf, sur les flancs duquel se repérait le nom d'*Al Lerek*.

Moïra descendit. Elle s'approcha du bord et appela trois fois, mais personne ne semblait avoir entendu sa voix. Comme le bateau frôlait le dallage du quai, elle enjamba franchement le bastingage, laissant voir une large partie de ses cuisses au-dessus de ses bas noirs. Elle s'engouffra à l'intérieur du bateau et réapparut quelques instants plus tard en compagnie de trois hommes recouverts de cirés jaunes. Il la vit discuter avec eux et leur faire de grands gestes en désignant la camionnette. Les trois matelots descendirent à terre, allèrent vers l'arrière du véhicule et commencèrent à décharger les mannequins avant de les emporter sur le chalutier. L'homme était descendu et il les regardait avec attention. Deux d'entre eux avaient le visage couvert de cicatrices semblables aux siennes, mais le troisième, un jeune homme aux traits fins et aux cheveux extraordinairement blonds, avait une figure enfantine, avec une peau qui semblait lisse et douce, sans aucune trace de barbe.

Ils disparurent tous les trois à l'intérieur du bateau avec leur charge de mannequins. Moïra se tenait debout sur le bord du quai. Elle était immobile, et seuls ses cheveux oscillaient dans le vent. L'homme alluma une cigarette. Les trois matelots réapparurent et effectuèrent un second transport. Mais que regardait donc ainsi Moïra ? L'homme chercha à savoir. Il leva les yeux vers l'horizon qu'on discernait à travers le fouillis dont le port était encombré : au-delà de la jetée, sur une mer verte parsemée de taches blanches, une barque aux voiles rouges s'effaçait dans une sorte de brume bleuâtre. Lorsqu'elle eut disparu, Moïra se retourna. Elle regarda l'homme d'un air étrange, puis remonta brusquement sur le bateau.

À ce moment, le jeune homme blond passa près de l'homme. Celui-ci le dévisagea avec curiosité, et plus il l'examinait, plus il avait l'impression de le connaître.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

Il ne répondit pas. Il alla chercher un mannequin dans la camionnette et se prépara à l'embarquer. L'homme le vit esquisser un geste hésitant, comme s'il eût aimé engager la conversation. Il s'arrêta et se retourna. Ses yeux étaient très bleus, mais, en y plongeant son regard, l'homme s'aperçut qu'ils recelaient une grande angoisse. Ses lèvres remuèrent. Mais Moïra réapparut sur le pont et le jeune homme blond passa par-dessus le bastingage.

— Dépêchons-nous ! dit Moïra. Nous n'avons pas de temps à perdre !

La camionnette était presque vide. Les deux matelots au visage recouvert de cicatrices se hâtaient, mais le jeune homme traînait. Moïra remonta à bord et redescendit à l'intérieur du bateau. Le jeune homme blond était resté à terre.

— Pourquoi me demandes-tu qui je suis ? dit-il soudain d'une voix très douce, presque féminine. Je croyais qu'il ne fallait jamais poser de questions *entre vous* !

Il avait prononcé *entre vous* en appuyant sur les mots. L'homme le regarda avec étonnement.

— Je suis sûr, dit-il, de t'avoir rencontré.

— Sûrement pas. C'est une confusion.

Les deux autres matelots revenaient. Le jeune homme prit un mannequin et les suivit. Quand il réapparut, il s'arrangea pour se trouver près de l'homme.

— Toi aussi, dit-il, tu as des cicatrices. Tu es des leurs. Pourtant, je sais que tu n'es pas comme les autres. Je te fais confiance.

L'homme se demanda où il voulait en venir. Il ne répondit rien, attendant qu'il se décidât à exprimer ce qui lui tenait à cœur. Le visage du jeune blond se crispa.

— Écoute, murmura-t-il enfin, il faut que je parte. Je ne peux plus rester avec eux. Ils me surveillent. Je crois que j'en sais trop sur eux, et j'ai peur de la femme...

Les deux autres matelots arrivèrent. Le jeune blond passa derrière eux et emporta l'un des derniers mannequins. Pendant quelques instants, tout parut se passer normalement. L'homme jeta sa cigarette et l'écrasa d'un coup de talon. Où avait-il rencontré ce jeune homme à la voix de fille ? Pourquoi avait-il parlé ainsi ? L'homme le vit réapparaître. Il se dirigea droit sur lui.

— Je sais que tu n'es pas comme les autres, reprit-il. Tu n'as pas l'air mauvais comme eux. Alors, je t'en prie, aide-moi. Je file et je disparaîs dans la foule. Tu ne m'auras pas vu. Ne dis rien, je t'en supplie, au nom de l'être que tu aimes le plus au monde...

Il souriait. L'homme lui fit un simple signe de tête. Il se glissa derrière un groupe de pêcheurs et l'homme le vit disparaître au milieu des caisses. Il s'appuya contre la camionnette et alluma une autre cigarette. Moïra et les deux matelots débouchèrent sur le pont. L'homme observait la scène du coin de l'œil en faisant semblant de regarder au loin. Moïra regarda autour d'elle, puis elle s'écria à l'adresse de l'homme :

— Où est donc le blond ?

L'homme s'approcha du bateau, comme s'il était surpris par la question de Moïra.

— Je ne sais pas, répondit-il. Je ne l'ai pas vu.

— C'est insensé ! s'écria Moïra d'une voix coléreuse. Il est remonté avant nous ! tu ne pouvais pas ne pas le voir !

— C'est pourtant le cas. Je ne l'ai pas vu. D'ailleurs, je te signale que je ne suis pas chargé de surveiller tout ce qui se passe autour de nous.

Moïra lui lança un regard furieux, mais il se contenta de hausser les épaules, revenant s'appuyer contre la camionnette. Celle-ci était vide, à présent. Où le bateau allait-il livrer ces mannequins, et qu'étaient en réalité ces mannequins ? L'homme pensa que les questions qu'il se posait étaient stupides et qu'il n'avait pas à s'occuper de ce que faisait Moïra. Il entendit celle-ci manifester sa mauvaise humeur envers les deux matelots, mais ceux-ci lui répliquèrent vertement que la disparition du jeune homme blond ne les concernait en rien. Moïra finit par se calmer. Elle déploya une carte et sembla indiquer aux matelots dans quelle direction ils devaient prendre le large. Quand elle eut fini ses explications, elle sauta par-dessus le bastingage. Mais sa jupe était si étroite et remonta si haut que l'homme put voir ses cuisses jusqu'à la fourche. Pourquoi Moïra ne portait-elle

pas de culotte ? Encore une question stupide... Elle vint vers l'homme. Son visage ne paraissait même pas altéré par la colère, ni par la déception.

— Ce n'est pas fini, dit-elle. Nous allons jusqu'à la cathédrale.

Ils repartirent dans les rues de Keris. Sur le parvis de la cathédrale, une place venait de se libérer et l'homme en profita pour y garer la camionnette. Il coupa le contact et attendit que Moïra voulût bien lui faire savoir quelles étaient ses intentions. Mais alors qu'elle était plongée dans une profonde méditation, il la vit soudain tressaillir. Son visage devint très pâle et elle posa sa main sur le bras de l'homme, en le serrant très fort.

— Écoute, dit-elle d'une voix étouffée, nous allons descendre. Tu vas me suivre à une cinquantaine de mètres, mais sans jamais me rejoindre, à moins que je ne t'appelle. Surtout, ne me perds pas de vue !

Moïra quitta la camionnette et se dirigea vers la façade sud de la cathédrale. Là, elle marcha à pas lents, comme si elle suivait quelqu'un. L'homme descendit à son tour du véhicule et prit le même chemin. Il vit Moïra emprunter une rue transversale qui menait à la petite place des Lices, puis s'engouffrer dans l'entrée de la gare souterraine de Saint-Gwennolé. Il descendit à son tour et se retrouva sur le quai. Une rame en partance s'y trouvait et Moïra y monta. L'homme se précipita dans la même voiture au moment où les portes se fermaient, mais il prit soin de rester bien à l'écart. Moïra descendit à la station suivante et emprunta l'escalier mécanique qui débouchait directement sur la Rabine. Une fois à l'air libre, il vit Moïra remonter un instant la Rabine, puis obliquer dans une ruelle et pénétrer dans une librairie spécialisée dans les éditions rares et anciennes.

Il connaissait bien les lieux. Il entra résolument, mais, au lieu de s'attarder devant l'amoncellement de livres qui encombraient la librairie, sans même s'occuper du vieillard qui écrivait à la plume sur un grand registre à la caisse, il s'enfonça au plus profond de la boutique. Il y avait là deux panneaux remplis de livres reliés qui sentaient la poussière et, au milieu, une statue de bois assez insolite qui représentait une femme nue aux seins proéminents, couronnée d'une tour crénelée. Il alla directement à la statue et tendit sa main, l'appuyant très fort entre les deux seins. Aussitôt, la statue pivota, laissant libre un passage dans lequel il s'engouffra tandis que tout se refermait derrière lui dans un grincement assez surprenant. Il se trouvait dans un couloir obscur qu'il emprunta sans hésiter. L'obscurité de ce couloir se dissipa bientôt dans un violent courant d'air et il déboucha dans les broussailles d'un jardin touffu qu'un portail ouvert reliait à une rue. Il aperçut Moïra au bout de cette rue et pressa le pas pour respecter la distance qu'elle lui avait recommandée. Moïra se dirigeait maintenant à grands pas vers la mer qu'on sentait toute proche derrière les maisons. Moïra s'engagea alors dans une impasse. Arrivé à l'angle de cette impasse, il vit Moïra s'arrêter et se retourner. Elle lui fit signe d'approcher.

L'homme la rejoignit sans se presser. Elle l'entraîna dans le vestibule d'un immeuble situé au fond de l'impasse, un immeuble qui ressemblait à tous les autres, avec un toit d'ardoises qui descendait très bas et de nombreuses fenêtres qui étaient toutes closes par des volets de couleur bleu nuit. Sur le fronton, au-dessus de la porte, on pouvait voir un médaillon qui représentait une tête de femme, ainsi qu'une inscription à demi enfouie sous les lichens, avec ces mots *Puns ar vorganez*, autrement dit « Puits de la sirène ». Quant au vestibule lui-même, il était assez étrange : il ne comportait qu'une seule porte intérieure, et

elle débouchait sur un escalier obscur qui s'enfonçait dans la terre.

— Ta torche ! dit Moïra.

L'homme sortit sa lampe d'une des poches de son blouson et éclaira l'escalier. Moïra descendit lentement et l'homme la suivit en braquant le faisceau lumineux sur les marches, devant elle. Ces marches étaient humides, glissantes, les murs étaient dégoulinants d'eau de suintement, une forte odeur d'algues pourries accentuait une impression de malaise et de froid. L'escalier était en spirale. Il semblait ne pas avoir de fin. Il n'y en avait pas en effet, car Moïra et l'homme parvinrent bientôt à un endroit où les marches continuaient sous les eaux. Il n'y avait aucune autre issue.

Moïra poussa un cri de rage. L'homme la sentait frémissante, hors d'elle-même, prête à toutes les folies. Les poings serrés, elle demeurait immobile en regardant la surface de l'eau agitée d'un lent balancement. C'était la mer, cela ne faisait aucun doute, et l'on était à marée haute. Moïra fit signe à l'homme qu'il fallait remonter. Elle passa la première. La lumière de la torche que l'homme dirigeait vers le haut éclaira ses cuisses et renvoya sur lui une clarté ambiguë où rôdait inexorablement un désir de toucher et de caresser une peau de femme.

Quand ils se retrouvèrent dans le vestibule, puis dans l'impasse, l'homme vit que Moïra était livide. Il savait qu'il était rare que Moïra fût dans un tel état. De toute évidence, elle venait de subir un choc et quelque chose n'allait pas dans ce qu'elle avait projeté d'accomplir. D'habitude, Moïra ne reculait devant rien. Aujourd'hui, elle était revenue en arrière. Était-elle donc vulnérable comme toutes les autres femmes ?

— Que faisons-nous ? demanda l'homme. La camionnette est très loin d'ici.

— Aucune importance, répondit Moïra. Laisse-la où elle est. Je t'invite à déjeuner.

Elle l'entraîna dans l'impasse, puis dans la rue, et ils débouchèrent bientôt sur la Rabine. La circulation était moins dense parce que c'était l'heure du repas. Les restaurants faisaient le plein. L'homme se demanda dans quel endroit sélect Moïra allait l'emmener, mais elle dédaigna les différentes auberges qui s'ouvraient sur la Rabine pour le faire entrer dans un immeuble de pierres de taille de belle apparence.

— Je t'emmène chez moi, dit-elle.

Il en était encore à se demander si Moïra avait un « chez-soi », ou plutôt combien de « chez-soi » elle avait à sa disposition, quand ils sortirent de l'ascenseur au quatrième étage. Moïra donna trois coups de sonnette très secs à une large porte qui était la seule de tout l'étage. La porte s'ouvrit immédiatement comme s'il y avait eu quelqu'un derrière en permanence pour satisfaire au moindre appel de Moïra. Ils entrèrent dans un vestibule assez vaste, décoré de lourdes tentures et éclairé par des lumières dissimulées dans les angles.

C'était une jeune fille blonde qui avait ouvert la porte. Elle leur souhaita la bienvenue d'une voix très douce et très humble. Elle avait ceci de particulier qu'elle n'était vêtue que d'un tee-shirt blanc, ce qui laissait nu tout le bas de son corps.

— Tu feras mettre deux couverts, dit Moïra. Nous allons déjeuner tout de suite.

Elle fit entrer l'homme dans le salon et s'affala sur un canapé. L'homme s'assit lui-

même dans un fauteuil, en face d'elle. Il l'examinait avec étonnement : il y avait quelque chose qui tourmentait Moïra, et cela depuis l'incident du parvis de la cathédrale. De toute évidence, leur errance à travers Keris n'était pas ce que Moïra avait prévu. L'homme sentait quelle avait peur. Mais de quoi Moïra pouvait-elle avoir peur, elle devant qui s'inclinaient tant d'hommes et tant de femmes subjugués par son regard et sa voix ? Une autre fille pénétra dans le salon, brune celle-là, vêtue seulement d'un corsage vert qui n'était pas boutonné et qui découvrait ainsi deux seins magnifiques et un ventre dont la peau paraissait d'une douceur infinie. Elle tenait deux verres dans ses mains et les présenta à Moïra et à l'homme. Tous les deux se saisirent d'un verre et le vidèrent d'un trait. Puis ils demeurèrent un long moment immobiles et silencieux. Enfin, la fille blonde apparut à la porte.

— Tout est prêt, maîtresse, dit-elle d'une voix pleine de respect.

L'homme se leva et suivit Moïra dans la salle à manger. Il ne s'étonnait même plus des convenances que Moïra avait imposées autour d'elle. Elle obligeait ses « filles » à la servir à moitié nues, mais il fallait que ce fût selon les usages des maisons bourgeoises d'autrefois. Ce n'était pas là la moindre des contradictions de Moïra. Ses vêtements étaient toujours très recherchés, très sophistiqués même, toujours à la dernière mode. Elle paraissait s'être échappée d'un magazine spécialisé dans les reportages mondains. Mais l'homme l'avait vue bien des fois en salopette, occupée à décharger des caisses au milieu des débardeurs, ou même en train de réparer le moteur de sa voiture, les mains recouvertes de cambouis. Il y avait en elle un incroyable mélange de genres et d'attitudes qui accentuait davantage le mystère qui l'entourait, mystère qu'elle entretenait d'ailleurs avec une intelligence qui tournait à la rouerie et qui constituait son *charme*, au sens le plus fort du terme, avec toute sa connotation magique.

Ils mangèrent en silence, servis par la fille au corsage vert. Ils venaient de terminer le dessert lorsque Moïra dit à la fille :

— Allume la radio.

La fille se hâta d'obéir. Elle se pencha pour manœuvrer une chaîne hi-fi encastrée dans un « homme-debout » de style Louis XIV qui n'eût pas déparé la collection d'un musée du mobilier. Mais, ce faisant, la fille livra au regard de l'homme tout le spectacle de son intimité. Il ne put s'empêcher de sursauter. Il fit un violent effort pour se maîtriser, mais Moïra s'était aperçu de son trouble. Elle se mit à rire et lui dit d'un ton provocant :

— Tu as envie d'elle, hein ? Eh bien ! prends-la !

La fille venait de se redresser. Une musique violente envahissait la pièce. L'homme serra les dents, bien décidé à ne pas tomber dans le piège que lui tendait nécessairement Moïra. Mais celle-ci reprit d'un ton plus autoritaire :

— Tu as entendu ce que je t'ai dit ? Prends-la !

L'homme se leva comme un automate, mais, une fois debout, il hésita, prêt à se précipiter vers la porte de l'appartement et à s'enfuir. Mais Moïra fit un geste de la main pour lui désigner une ouverture encadrée de velours rouge et reprit d'une voix cinglante :

— Va dans ma chambre avec elle !

L'homme se souvint qu'il avait bu abondamment au cours du repas et que le vin était délicieux, mais très fort. Il tituba et suivit la fille dans la chambre. Le lit de Moïra était recouvert d'une fourrure d'hermine immaculée. La fille s'y étendit, les jambes largement ouvertes devant lui. Il se débarrassa de son blouson qu'il jeta sur le plancher et, ne pouvant plus y tenir, il se jeta sur le corps de la fille. Il lui prit d'abord la tête entre les mains et chercha sa bouche, mais elle le mordit aux lèvres. Il se redressa et ses mains pétrirent le torse qu'elle lui offrait, plongeant dans les seins et pinçant les pointes. La fille poussa un cri, mais cela ne fit que l'exciter davantage et il se roula sur son corps avec violence.

— Arrête ! cria la voix rauque de Moïra. Arrête ! ça suffit comme ça !...

L'homme tourna la tête et vit Moïra à l'entrée de la chambre, très droite, le visage révulsé, tordu par une poussée de rage froide et cruelle. Il s'aperçut aussi qu'elle tenait une cravache dans sa main droite.

— Debout ! ordonna-t-elle.

Il se releva et se tint stupidement au pied du lit. La fille s'était elle-même redressée et était revenue dans la salle à manger comme si rien ne s'était passé. On entendit le bruit des assiettes et des couverts dont elle débarrassait la table. L'homme ne pensait plus rien. Il regardait Moïra dans un état d'hébétude complète.

— Avance ! dit Moïra.

Il fit quelques pas en avant et se trouva près d'elle. Il se figea de nouveau dans une étrange raideur.

— À genoux ! s'écria Moïra.

Il replia ses jambes et se mit à genoux. Sa tête était à la hauteur du ventre de Moïra. Un grand brouillard tombait sur lui au milieu duquel il ne savait plus où trouver des portes de lumière.

— Sais-tu qui je suis ? demanda Moïra.

— Oui, répondit l'homme.

— Sais-tu qui je suis *réellement* ? reprit Moïra.

— Oui, je le sais.

— Alors, tu es donc libre puisque tu sais. Dis-moi que tu es libre !

— Je suis libre, dit l'homme.

Moïra recula légèrement et agita sa main qui tenait la cravache. Elle fit claquer celle-ci dans l'air d'un geste qu'elle aurait voulu nonchalant, mais qui trahissait une grande nervosité.

— Tu mériterais que je te lacère le dos, reprit Moïra, et que je fasse couler ton sang. Tu as envie de toutes les autres femmes et tu les désires de toutes tes forces. Mais tu n'as pas envie de moi, n'est-ce pas ? Est-ce que je ne suis pas assez belle pour toi ?

— Si, Moïra, tu es belle, infiniment, murmura l'homme.

Moïra fit passer la lanière de cuir autour du cou de l'homme et, pendant quelques instants, elle le frôla en un mouvement circulaire qui semblait ne jamais pouvoir s'interrompre.

— Alors, dit-elle encore, pourquoi ne veux-tu pas de moi ?

Il ne répondit rien. Il tentait de fermer les yeux, mais son regard se fixait sur la jupe de cuir de Moïra, là où elle cachait le mystère du ventre de la femme. Une intense chaleur montait en lui, une chaleur qu'il ne pouvait plus maîtriser. Pourtant, quelque chose d'indéfinissable lui traversait l'esprit, quelque chose qui anéantissait toutes ses velléités. Des images folles vinrent bousculer l'espace autour de lui. Mais ces images ne concernaient pas Moïra : elles s'étalaient longuement sur des rivages harcelés par les vents du nord qui balayaient le sable jusqu'à engloutir des villes entières sous des collines instables. La voix de Moïra lui parvint à travers les tempêtes :

— Patience, patience... Il arrivera un jour où tu ne verras plus que moi. Ce jour-là, je t'enfermerai dans une cave, dans l'obscurité la plus complète, et puis j'arriverai avec de la lumière, une lumière très rouge comme celles que tu aimes. J'aurai pris soin de me dénuder presque entièrement avant de pénétrer dans cette tombe qui sera aussi la tienne, de façon que ce soit toi qui enlèves les derniers voiles qui te séparent de moi.

Elle ôta la lanière de cuir du cou de l'homme en la déroulant lentement, puis elle la fit claquer.

— Et je te fouetterai, reprit-elle. Oh ! oui, je te fouetterai cruellement jusqu'à ce que tu me cries que tu n'en peux plus. Alors, je te demanderai : tu n'en peux plus, de quoi ? Alors, tu me répondras : Je n'en peux plus de t'aimer, Moïra, je n'en peux plus de désirer ton corps et ton âme ! donne-toi tout entière. Et, sache-le bien, quand j'aurai entendu cette supplication, je ne pourrai pas résister. Je me donnerai tout entière.

Elle jeta la cravache sur le plancher. Sa voix se fit soudain très douce.

— Regarde le bracelet qui entoure ma cheville. C'est un bracelet de cuivre que je porte depuis toujours. Aucun homme n'a réussi à me l'enlever. Pourtant, beaucoup ont essayé, mais jamais leurs doigts n'ont pu séparer le métal de ma peau. Je suis vierge. Seules les femmes peuvent me l'enlever, mais je sais qu'il existe un homme qui le fera, un seul homme dans le monde entier, l'homme à qui je me donnerai corps et âme pour l'éternité. Essaie de m'enlever ce bracelet.

L'homme tendit le bras vers la cheville de Moïra. Ses doigts frôlèrent le cuivre, mais il hésita, et sa main revint en arrière.

— Si tu le voulais, continua Moïra, j'abandonnerais tout et je partirais avec toi. Je connais un endroit où nous pourrions nous réunir, un lieu clos, un lieu qui n'appartiendrait qu'à nous, où personne d'autre que nous ne pourrait respirer. Nous y serions seuls à jamais... Que dis-je ? Nous y serons seuls dans la plénitude du monde.

L'homme regardait les jambes de Moïra : elles étaient longues, fines et musclées à travers le voile de nylon noir qui les noyait d'une pellicule soyeuse et brillante. L'homme regardait les cuisses de Moïra. Il sentait l'odeur de femme insinuante qui émanait de Moïra, pénétrante et subtile, venue du fond des âges. L'homme tremblait. Il était toujours à genoux comme un prêtre devant une déesse dont les bras se tenaient prêts à dispenser

l'amour et la mort.

— Eh bien ! hurla Moïra. Qu'est-ce que tu attends ? Enlève mon bracelet !...

L'homme tendit les deux mains vers les chevilles de Moïra. Elle écartait les jambes, comme si elle s'offrait, et le bracelet de cuivre brillait, brûlant presque les yeux de l'homme. Il commença par frôler le bracelet, puis il le saisit délicatement entre ses doigts. Il le retira sans difficulté.

— Tu vois ! s'écria Moïra, triomphante. C'est toi, l'homme qui m'est destiné depuis toujours !

Mais il restait immobile, tenant le bracelet entre ses doigts, ne comprenant pas par quel miracle il avait pu le faire glisser ainsi. La voix de Moïra se fit alors suppliante :

— Aime-moi et je te donnerai ce que je n'ai jamais donné à personne. Aime-moi et je te donnerai tout. Aime-moi pour l'éternité...

L'homme lâcha le bracelet, se redressa sur ses genoux et tenta de se remettre debout.

— Non ! cria-t-il avec force.

Alors, Moïra lui lança un coup de pied rageur qui l'atteignit en pleine poitrine et le fit basculer en arrière.

— Fous le camp ! hurla-t-elle. Je ne peux plus te supporter !...

*La ville de Keris est parcourue par de multiples rues et ruelles dont certaines ne débouchent nulle part. C'est un véritable labyrinthe d'où ceux qui s'égareront risquent de ne jamais sortir. Pourtant, dans les replis secrets qui bordent ces sombres souterrains, d'étranges rencontres peuvent se produire. Keris est un sanctuaire où ceux qui cherchent la lumière du jour peuvent parfois être aveuglés par celle-ci lorsqu'ils la découvrent au terme de longues errances. Car il y a beaucoup de soleil sur la ville et sur la mer, même si le vent s'est levé et menace d'emporter les murailles dans ses tourbillons furieux annonciateurs des prochaines tempêtes. C'est encore le lundi 9 septembre, et il est à peu près dix-sept heures.*

Anne s'arrêta à l'angle de la Rabine et de la ruelle où se trouvait la librairie spécialisée dans les ouvrages rares et anciens. Elle n'en pouvait plus de marcher dans la ville. Depuis qu'elle était descendue du train, le matin, alors que la ville s'éveillait, elle n'avait eu que de brefs moments de repos dans les cafés et les tavernes. La première chose qu'elle avait faite, dans la gare principale, cela avait été de se précipiter vers le kiosque aux journaux. Après un rapide coup d'œil sur les premières pages des quotidiens, elle s'était quelque peu rassurée : rien ne la concernait. Le grand article qu'elle avait lu la veille n'avait pas eu de suite, du moins pas encore. Certes, elle pouvait s'attendre à bien des désagréments, mais il lui semblait qu'elle pouvait disposer d'un certain temps de tranquillité, à condition d'être prudente et de ne pas se faire remarquer dans les lieux où on la connaissait.

Elle avait procédé à une toilette rapide dans le train avant d'arriver à Keris et s'était soigneusement coiffée. Après son passage au kiosque à journaux, elle avait pris un petit déjeuner dans une taverne de la place de la gare et s'était ensuite rendue dans l'impasse du Large. Elle n'avait pas oublié en effet l'adresse gravée à l'intérieur de la camionnette et elle entendait bien mettre tout en œuvre pour retrouver cet homme dont le visage la hantait et qui constituait maintenant pour elle le seul confident, le seul ami qui lui restait.

L'impasse du Large se trouvait dans un quartier déshérité sinon abandonné, près du vieux port. Elle était peu engageante, car elle ne desservait guère que des remises et des garages surmontés d'un ou deux étages qui menaçaient ruine. Au fond, l'impasse se terminait par un parapet de pierre complètement délabré qui était censé la protéger contre les vagues, lors des grandes marées. Anne avait passé en revue les bâtiments les uns après les autres, et sur l'un d'eux, elle découvrit le sigle K.D.D. Il y avait un grand portail en bois rongé dans lequel se dessinait une petite porte. Elle avait cherché une sonnette mais n'en avait pas trouvé. Elle avait frappé plusieurs fois sans obtenir de réponse. Elle avait alors tourné la poignée de la petite porte et, à sa grande surprise, celle-ci s'était ouverte dans un abominable grincement.

Elle avait pénétré dans un garage vide, au fond duquel étaient empilés des bidons d'huile et des pneus usagés. Un escalier en bois prenait directement dans le garage. Anne l'avait gravi avec précaution : les marches étaient inégales et à moitié pourries. Elle était parvenue dans une pièce aux murs lépreux : au milieu, il y avait une table en bois, avec une chaise bancale ; dans le fond, une sorte de banquette d'où pendaient des couvertures trouées et poussiéreuses et, près d'une cheminée remplie de cendres, une armoire qui paraissait fermée. Les vitres étaient obscurcies par des toiles d'araignée dans lesquelles

s'étaient imprégnées la poussière et la fumée. L'une des vitres était cassée, et le vent pénétrait dans la pièce avec un bruit d'orage. Anne avait contemplé ce spectacle misérable avec tristesse, mais également avec une grande déception : ce n'était certainement pas dans cet endroit sinistre qu'elle trouverait la moindre trace de l'homme à la camionnette. Elle avait redescendu l'escalier, elle avait repassé la porte et s'était retrouvée dans l'impasse, saisie par un tourbillon de vent qui eut au moins l'avantage de lui faire oublier l'abominable odeur de moisi qui régnait dans cet antre infernal.

Elle avait repris son errance, désespérée, son sac de voyage à la main, les jambes déjà fatiguées par cette marche qui n'aurait jamais de fin, lui semblait-il. Et pourtant, elle allait. Chaque fois qu'elle s'engageait dans une ruelle en direction de la mer, elle rencontrait une autre ruelle qui la ramenait au centre de la vieille ville comme si l'ombre de la cathédrale, qui surgissait au-dessus des toits gris, l'attirait de toutes ses forces mystérieuses. La vie poursuivait son cours tout autour. Personne ne faisait attention à elle. Elle était solitaire, anonyme, ignorée dans un monde qui avait été le sien et qu'elle avait l'impression d'avoir abandonné depuis bien longtemps.

Alors, elle l'avait vu. Il venait de disparaître derrière la cathédrale. Elle s'était élancée à sa poursuite, bien décidée à le rejoindre. Mais il avait disparu derrière un groupe de gens qui s'étaient arrêtés au milieu du trottoir. Elle avait hâté le pas et avait fini par le reconnaître, marchant lui-même à grandes enjambées vers la place des Lices. Au moment où elle était arrivée sur la place, elle l'avait vu s'engouffrer dans l'entrée de la gare souterraine de Saint-Gwennolé qui servait de terminus aux lignes de la Régie fédérale des transports.

Sans hésiter, elle avait descendu en courant l'escalier qui débouchait sur les quais. Elle n'avait pas de billet pour franchir le portillon automatique et elle avait perdu du temps au distributeur à cause de la monnaie qu'elle avait dû chercher au fond de son sac. Une rame de banlieue était à l'arrêt, prête à partir, et quand elle fut enfin parvenue sur le quai, elle eut juste le temps de le voir monter dans la deuxième voiture. Le signal de départ venait de retentir. Elle s'était précipitée dans la troisième voiture, bien décidée à changer à la station suivante.

Mais là, alors quelle venait de sauter sur le quai, elle l'avait aperçu se dirigeant vers l'escalier mécanique qui menait directement sur la Rabine. Il y avait du monde, et elle dut patienter avant de prendre place sur l'escalator. Quand elle eut débouché à l'air libre, elle avait eu beau regarder de tous côtés, elle n'avait pu le repérer. Alors, après un long moment de découragement, elle s'était décidée à remonter la Rabine un peu au hasard, espérant au fond de son cœur reconnaître sa longue silhouette se détachant des passants qui encombraient les trottoirs.

À cet endroit, la Rabine était bordée de maisons à arcades, et il était très difficile d'avoir une vue nette et précise des êtres et des choses non seulement à cause des piliers qui bouchaient la perspective, mais également à cause des étalages que les commerçants dressaient jusqu'au milieu des trottoirs. Anne s'était frayé péniblement un passage à travers la foule. Elle avait même traversé la Rabine, de façon à bénéficier d'un angle de vision plus large, mais cela avait été sans résultat. De guerre lasse, elle était prête à renoncer et à aller s'asseoir dans une taverne quand elle l'avait aperçu qui descendait la Rabine toujours à pas rapides. Elle s'était précipitée dans sa direction, bousculant les

passants. Il venait de tourner à droite dans une ruelle, et quand elle eut elle-même débouché dans la ruelle, elle l'avait vu pénétrer dans une librairie.

Elle avait couru alors jusqu'à la vitrine de la librairie et avait jeté un coup d'œil à l'intérieur. Mais cette vitrine était tellement encombrée de livres qu'elle n'avait rien pu distinguer. Elle était entrée dans la boutique. Il y avait là un vieillard, assis derrière un bureau plutôt archaïque, qui l'avait saluée aimablement. Une femme, juchée sur un escabeau, rangeait des livres dans les rayons les plus élevés. Une odeur de poussière et de moisissure imprégnait l'atmosphère de cette librairie pour le moins désuète. Anne avait regardé partout, mais elle n'avait vu personne d'autre que le vieillard et la femme.

— Que désirez-vous, madame ? avait demandé le vieillard.

Ses yeux s'étaient posés sur elle avec une étrange intensité. Elle avait même cru y discerner une certaine ironie et s'était sentie très gênée. Elle avait eu du mal à trouver ses mots, mais elle avait fini par dire ;

— Je ne sais pas exactement, monsieur. Je voudrais fouiller dans vos collections.

— Je vous en prie, avait répondu le vieillard. Faites donc...

Anne était de plus en plus déconcertée. De toute évidence, l'homme n'était pas dans cette boutique. Elle avait dû se tromper. Cependant, pour ne pas perdre la face, elle fit semblant d'explorer quelques rayons. Il y avait là un assemblage de vieux livres qui eussent ravi n'importe quel rat de bibliothèque : c'était essentiellement des traités de magie et d'occultisme rédigés dans les langues les plus diverses.

En relevant la tête, elle avait pu se rendre compte qu'elle était observée. Le vieillard était penché sur un grand cahier et il écrivait lentement au moyen d'une plume d'oie qu'il trempait de temps à autre dans un large encrier d'opale. La femme était descendue de son escabeau et elle s'affairait à passer un plumeau sur le dos d'ouvrages reliés en cuir. Son visage était jeune et il aurait été beau s'il n'avait été aussi impassible, aussi indifférent. Pourtant, elle observait attentivement Anne du coin de l'œil. Quand elle eut compris qu'Anne s'était aperçue de son manège, son regard s'était détourné, mais il avait atteint une fixité extraordinaire, comme si la femme était hypnotisée. Anne avait tenté de déterminer ce qu'elle regardait et avait fini par découvrir l'objet de son attention : c'était, au fond de la librairie, dans le coin le plus sombre, une statue de femme nue couronnée d'une tour. Anne n'avait pu s'empêcher de frissonner. Tout avait l'air mort, dans cette boutique, ou tout au moins tout avait l'air d'appartenir à un autre monde : les livres poussiéreux et mystérieux, la statue, la femme hallucinée, le vieillard avec sa plume d'oie. Anne entendait la plume grincer sur le papier du cahier, mais, tout à coup, le vieillard avait cessé d'écrire, avait relevé sa tête entourée de cheveux très blancs et l'avait regardé avec intensité.

Elle s'était remise à fouiller dans les rayons. Par suite d'une maladresse, elle avait fait tomber une pile de livres qui s'éparpillèrent dans un nuage de poussière. Le vieillard s'était levé d'un bond. La femme s'était arrachée à sa contemplation extatique et s'était retournée, le visage empreint de colère. Anne était restée les bras ballants, ne sachant que dire en fait d'excuses. Elle n'avait pu que bredouiller une vague formule que personne n'avait dû comprendre. Le vieillard s'était rassis et avait repris sa plume d'oie. La femme, d'un geste d'automate, avait fait balancer son plumeau, mais, de nouveau, elle regardait

fixement la statue qui émergeait de l'ombre comme si l'ombre elle-même avait pris forme dans le bois sculpté.

Alors, de plus en plus mal à l'aise, Anne avait ramassé les livres qu'elle avait fait tomber et les avait remis à leur place, et, après s'être saisie de son sac de voyage qu'elle avait posé sur le sol, elle était sortie de la boutique sans dire un seul mot. Et, une fois dehors, elle avait respiré largement l'air du large.

C'était cette librairie qui intriguait Anne et fixait son attention. Pendant des heures, elle avait parcouru les rues de Keris dans l'espoir fou de voir apparaître devant elle l'homme à la camionnette, ou de distinguer la camionnette elle-même au milieu des véhicules en stationnement. Et insensiblement, elle était revenue à proximité de cette étrange boutique, se disant qu'au lieu de se conduire comme une insensée, ce matin-là, elle aurait dû franchement demander si quelqu'un avait vu celui qu'elle recherchait et où il était possible de le joindre.

Elle posa sa main sur la poignée de la porte, hésita un instant, puis entra résolument. Le vieux libraire était à la même place derrière son bureau. Au bruit qu'elle fit en entrant, il sursauta comme s'il surgissait d'un profond sommeil, la regarda avec des yeux inexpressifs et la salua aimablement avant de se replonger la tête sur son grand cahier. Sur l'escabeau, mais à un autre endroit, la femme était en train d'épousseter des livres. On aurait dit qu'il s'était écoulé à peine quelques minutes depuis qu'Anne était sortie en courant de la librairie, le matin. Peut-être le temps n'existait-il pas dans cette pénombre...

Elle alla vers le fond de la boutique, jetant un coup d'œil à la statue : cette femme nue couronnée d'une tour était fascinante, avec son visage de déesse et ses yeux clos. Il n'y avait personne dans la librairie en dehors d'elle, du vieillard et de la femme. Anne ressentit le même malaise qui l'avait saisie quelques heures auparavant, mais, cette fois, il était plus fort, plus insupportable. Cependant, il lui fallait rester là et en savoir davantage. Elle se mit à examiner les livres qui se présentaient devant elle, elle en sortit quelques-uns des rayons et les feuilleta rapidement.

Ce fut ainsi qu'elle ouvrit un *in-folio* dont le titre était *De Arte Mutandi*. En bonne latiniste quelle avait été lors de ses études, elle ne put s'empêcher de remarquer que l'auteur n'avait pas appliqué les règles classiques de l'adjectif verbal et elle en conclut que l'ouvrage datait du Moyen Âge. Il y avait de nombreuses gravures dans ce livre, dont certaines représentaient des oiseaux buvant à une fontaine, d'autres des personnages nus dos à dos, d'autres encore des serpents qui surgissaient de tombes enfouies dans des décombres.

Elle tomba soudain en arrêt devant un dessin très simple : un corbeau immense penché sur une dalle de pierre qui ressemblait à celle d'un dolmen. Et surtout, elle remarqua une annotation manuscrite au bas de la page : « Le corbeau se précipita sur la pierre et s'acharna après elle à grands coups de bec. Il essayait de creuser la pierre, mais la pierre était dure et ce ne fut qu'au bout de patients efforts qu'il parvint à y introduire son bec. »

Anne avait déjà lu des ouvrages de ce genre. Elle en connaissait le vocabulaire spécifique par lequel les philosophes alchimistes prétendaient transmettre leurs secrets. Ce flot d'images poétiques souvent déconcertantes avaient beaucoup de charme pour elle,

mais, aujourd'hui, c'était différent : cette phrase sibylline évoquait quelque chose de précis dans sa mémoire.

Elle tourna la page. Il n'y avait aucune suite, mais une recette pour obtenir de la teinture de tournesol. Elle tourna une autre page, mais n'y vit aucune annotation manuscrite. Elle se releva et s'appuya sur les rayons, saisie d'une intense curiosité, et continua à examiner cet étrange *in-folio*. Mais ce ne fut qu'à la fin de l'ouvrage qu'elle découvrit une note de la même écriture : « La pierre se mit à saigner. Ce fut d'abord un sang noir, puis il devint jaunâtre, poisseux. Mais au fur et à mesure que la traînée s'allongeait sur la pierre, le sang prenait une teinte rouge vif jusqu'à ce qu'il tombât en fines gouttelettes sur le visage du chevalier qui regardait la scène. Et quand tout le sang fut sorti de la pierre et répandu sur le visage du chevalier » le corbeau s'endormit sur la pierre, mais le visage du chevalier n'était plus le même. » C'était tout. Il n'y avait aucune illustration sur cette page.

Anne referma le livre et le remit à sa place. Le vieillard se livrait toujours à son patient travail, paraissant ignorer sa présence, mais la femme, sur son escabeau, la fixait maintenant de ses yeux intensément bleus. Ce regard devint bientôt insupportable, et Anne, sans dire un mot, se précipita vers la porte et sortit, le cœur étreint d'une émotion qu'elle n'arrivait pas à maîtriser.

Elle se retrouva au milieu de la foule qui arpentait la Rabine, mais elle ne voyait rien, comme si la ville avait été brusquement désertée. Une vieille légende prétendait que Keris disparaîtrait un jour, engloutie par la mer, et qu'à sa place ressurgirait la vieille cité des ancêtres, celle qui avait, sous le coup de la colère divine, disparu dans les eaux de l'arrière-port. On ajoutait que seule la cathédrale resterait visible, avec ses deux clochers de granit et ses figures de pierre tourmentées. C'est vers la cathédrale que se dirigeait Anne. Elle voulait voir quelque chose. Elle devait aller là-bas. Le détail du corbeau faisant saigner la pierre l'avait bouleversée, car elle se souvenait de la tradition qui concernait les ancêtres d'Erwan : quand ils s'étaient établis dans le pays, il y a bien longtemps, ils avaient bâti une forteresse, quelque part sur les landes du nord une forteresse à laquelle ils avaient donné le nom de *Gwaed-y-Maen*, c'est à dire *le Sang de la Pierre*. Un jour, Erwan lui avait montré ce qui restait de cette forteresse, quelques blocs de pierre enfouis sous les ronces et les ajoncs sur lesquels tournoyaient des nuées de corbeaux. Pourquoi avait-il fallu qu'elle découvrit cette note manuscrite sur ce vieil ouvrage alchimique ?

Elle arriva sur le parvis de la cathédrale et s'arrêta devant le portail de l'ouest. Bien des fois, lorsqu'ils passaient, Erwan et elle, sur cette place Saint-Gwennolé, ils s'étaient attardés devant un bas-relief représentant un chevalier solitaire devant un arbre entre les racines duquel coulaient les eaux d'une fontaine. Cette image les avait hantés longtemps, et Anne avait gardé fidèlement dans sa mémoire les traits énigmatiques de ce chevalier perdu dans ses rêves.

Elle s'approcha. Un grand tourbillon de vent l'enveloppa de feuilles mortes. Elle se demandait si le chevalier était toujours à sa place. C'était une réflexion stupide, les images de pierre n'étant que des instants figés dans l'éternité, mais cette question l'angoissait. Le chevalier était-il, lui aussi, parti à la dérive comme tant de navires égarés dans la brume ? Elle avança de quelques pas. Oui, le chevalier était bien là, immobile devant son arbre, et la source coulait toujours entre les racines, tel le temps des souvenirs au travers de ses

doigts. Mais brusquement, elle prit conscience que le visage du chevalier n'était plus le même.

Elle se retourna brusquement. Les cloches de la cathédrale se mirent à sonner. Anne savait quelle était suivie par un homme.

Au même moment, à l'autre extrémité de la vieille ville, Moïra pénétrait dans la maison au fronton de laquelle s'étalait le nom de *Puns ar Morganez*. Elle gagna immédiatement l'escalier qui s'engouffrait dans le sol et alluma la petite lampe de poche quelle avait apportée. Alors, avec une grande prudence, car elle avait peur de glisser sur la pierre humide, elle entreprit de descendre les marches. Elle parvint bientôt à une sorte de palier où s'ouvrait un autre escalier qui montait, celui-là, tandis que plus bas, les marches se perdaient dans une eau très sombre et mouvante. C'était marée basse. Elle gravit les degrés de l'autre escalier et déboucha sur une plate-forme au fond de laquelle on distinguait une porte. Sans hésiter, elle poussa la porte.

Il y avait là une petite salle voûtée, largement éclairée par une grande baie vitrée qui donnait sur la mer et à travers laquelle pénétraient en abondance les rayons du soleil déclinant. Les murs de la salle étaient ornés de multiples statues de pierre qui occupaient tout l'espace entre le sol et le plafond. Au milieu, très exactement, trois sièges également en pierre faisaient face à la mer. Et sur l'un d'eux était assise une femme aux cheveux grisonnants, revêtue d'un long voile de tissu blanc.

— J'étais sûre que tu viendrais, Moïra, dit la femme. Ce matin, c'était marée haute, et tu ne peux pas nager sous l'eau. Moi, je le peux.

— Oui, tu le peux, Rhiannon, répondit Moïra, mais il y a beaucoup d'autres choses que tu ne peux pas faire, et que, moi, je peux accomplir.

Elle vint se placer devant Rhiannon dans une attitude de défi.

— Chacun son rôle, reprit Rhiannon d'une voix calme. Nous n'allons pas nous disputer à ce sujet. Que voulais-tu ?

— Le lieu où nous sommes, dit Moïra, n'est à personne. Toi et moi, nous pouvons y venir quand nous le voulons pour nous y régénérer. Mais je n'aime pas que tu viennes rôder dans mon domaine. Or, ce matin, je t'ai vue sortir de chez moi. Qu'es-tu donc allée y faire ?

Rhiannon se mit à rire. Ses yeux clairs soutinrent le regard brûlant de Moïra.

— Écoute, Moïra, répondit-elle, ce que je fais ne te regarde pas. Mais tu devrais savoir une fois pour toutes que je ne peux rien contre toi, pas plus que tu ne peux quelque chose contre moi. Qu'on le veuille ou non, nous sommes liées, toi et moi : tu n'existerais pas sans moi, et je n'existerais pas sans toi. Cela dit, c'est mon rôle de savoir où tu en es, même si je n'ai pas le droit d'intervenir. C'est pourquoi je ne comprends pas ton inquiétude. Aurais-tu peur de quelque chose ?

— Je n'ai peur de rien, répliqua fermement Moïra.

Rhiannon se souleva de son siège de pierre et se mit debout. Le voile blanc qui l'entourait tomba et elle apparut complètement nue devant Moïra.

— Je te connais suffisamment, dit-elle, pour affirmer que tu as peur. Tout ne se déroule pas comme tu l'avais prévu, n'est-ce pas ?

Moïra baissa la tête. Rhiannon l'examinait avec attention et elle fut prise d'une grande pitié pour cette femme qui, tout à coup, perdait son arrogance et redevenait une simple petite fille sur le point d'éclater en sanglots.

— C'est de ta faute, reprit Rhiannon. Tu n'aurais pas dû l'entraîner dans cette aventure.

— C'était le seul moyen de le sauver ! s'écria Moïra.

— Ce n'est pas sûr. Tu as joué un jeu dangereux, Moïra, et qui peut se retourner contre toi.

Elles restèrent toutes deux immobiles en face l'une de l'autre, dans un grand silence et pendant un long moment.

— Il ne veut pas, finit par murmurer Moïra d'une voix sourde.

— Pour qu'il veuille, enchaîna Rhiannon, il faut qu'il soit libre. Et pour qu'il soit libre, il faut qu'il sache.

— *Il sait* ! s'écria douloureusement Moïra.

Rhiannon eut un geste de surprise et recula légèrement.

— Tu lui as dit ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Moïra. Ce n'était pas encore le moment de dévoiler tout ce qu'il devait savoir. Cela s'est fait à mon insu et contre moi.

— Qui le lui a dit ?

— Un homme que j'avais condamné pour d'autres causes et qui a cru se venger en lui révélant trop tôt ce qu'il devait savoir un jour ou l'autre. Vois-tu, Rhiannon, il aurait fallu que je sois présente à ce moment-là.

— Pourquoi ne l'étais-tu pas ?

— Parce que cet homme *savait* et qu'il aurait parlé tout haut devant moi.

— Effectivement, c'était jouer avec le feu.

Les deux femmes demeurèrent encore silencieuses pendant quelques instants. Moïra avait relevé la tête, et Rhiannon vit que des larmes étaient sur le point de jaillir de ses yeux.

— Mais maintenant qu'*il sait*, reprit Rhiannon, tout est possible.

— Hélas ! non... Il n'est pas libéré...

— Je comprends, dit Rhiannon. Et tu n'y peux rien.

— C'est pour cela que je souffre, murmura encore Moïra. Oui, tu ne peux pas imaginer tout ce que je souffre...

Rhiannon s'approcha de Moïra et lui mit les mains sur les épaules. Moïra frémit à ce contact et se colla contre Rhiannon. Elle sentit le corps de celle-ci frémir également du

même trouble qui l’envahissait. Mais Rhiannon se dégagea, recula de quelques pas et dit d’une voix ferme :

— Laisse-moi seule, maintenant. Il est temps que tu t’en ailles avant que la mer ne remonte.

Sans un mot, Moïra alla vers la porte, l’ouvrit et quitta la salle voûtée, pendant que Rhiannon avait repris sa place sur le siège de pierre, écartant largement les cuisses aux rayons du soleil couchant qui devenaient de plus en plus rouges au-dessus de la mer.

L’homme qui suivait Anne avait fini par l’aborder discrètement alors qu’elle s’était arrêtée devant la vitrine d’une marchande de lingerie. Dans le panneau vitré qui faisait miroir, elle l’avait vu la dépasser, puis revenir en arrière. Il s’était arrêté lui-même à côté d’elle.

— Vous avez des yeux magnifiques, avait-il murmuré.

Anne s’était tournée vers lui et avait éclaté de rire.

— Et vous, vous avez le don de double vue ! s’était-elle écriée joyeusement. Vous n’avez pas cessé de me suivre par-derrière ! par conséquent, vous ne pouviez pas savoir comment étaient mes yeux !

Manifestement, la réponse d’Anne l’avait complètement déconcerté. Anne l’avait observé avec curiosité : elle l’avait trouvé beau physiquement, bien soigné, agréable malgré sa profonde timidité. Il avait hésité, ne sachant quoi dire, mais enfin il s’était décidé à parler :

— Je vous avais d’abord vue de face, bredouilla-t-il. Vous n’y avez pas prêté attention.

— Admettons, avait répondu Anne ironiquement. Et après ?

— Après quoi ?

— Pourquoi me suivez-vous ?

Il avait souri d’un air embarrassé et avait cherché ses mots.

— Je voulais vous dire... avait-il commencé.

— En somme, avait coupé Anne, si je comprends bien, vous vouliez me faire une déclaration d’amour ? J’avoue que c’est très flatteur, bien que très inattendu... et surtout très soudain !

Il avait paru stupéfait de l’aplomb et du calme quelle avait manifestés.

— C’est-à-dire que... Oui, bien sûr... avait-il répondu. Cela ne se commande pas, vous savez...

— Alors ? avait repris Anne d’un ton enjoué.

Il avait froncé les sourcils. Après avoir toussé pour s’éclaircir la voix, ou plutôt pour dissimuler sa gêne, il avait demandé avec une certaine inquiétude :

— Vous n’êtes pas... ?

Anne avait de nouveau éclaté de rire.

— Non ! avait-elle répondu. Je ne suis pas une pute, si c'est cela qui vous tourmente.

Un large sourire s'était épanoui sur son visage. Visiblement, il s'était senti soulagé par cette affirmation volontaire. Mais, immédiatement, il était retombé dans une attitude indécise, ne sachant plus comment profiter d'une situation qui s'annonçait pourtant avantageuse pour lui.

— Bon ! avait tranché Anne brutalement. Emmenez-moi donc boire un verre. Je meurs de soif et je suis fatiguée de marcher.

Il n'avait pas voulu croire que ce fût si facile. Il s'était approché d'Anne et avait murmuré :

— C'est vrai ? Vous acceptez ?

— Puisque c'est moi qui vous le demande !

Ils étaient donc attablés à la terrasse d'une taverne de la place des Lices, non loin de l'entrée de la gare souterraine. Malgré le vent qui traversait la place en déversant des nuées de feuilles jaunies, il faisait bon grâce au soleil qui inondait ce renfoncement entre deux immeubles où était installée la terrasse. Anne n'était pas fâchée d'être assise après sa longue errance à travers Keris. Elle but tranquillement un jus de fruits en écoutant celui qui se prétendait son admirateur. Un instant, elle avait craint que ce ne fût un provocateur, un agent de la Sûreté fédérale qui aurait pu la reconnaître ou tout au moins la soupçonner, mais à la longue, il ne faisait pas de doute que cet homme était simplement à la recherche d'une bonne occasion et que, l'ayant trouvée, ou s'imaginant l'avoir trouvée, il mettait tout son talent en jeu pour en arriver à une conclusion honorable.

Il n'avait certes pas l'habitude de draguer, cela se voyait, mais il avait pris une certaine assurance et faisait même un peu le malin. Cela amusait Anne et l'empêchait de penser à ses véritables problèmes. Si cet homme jouait et se vantait, elle était capable de faire de même, et elle était décidée à ne pas s'en priver. Elle écouta donc ses discours qui étaient cependant sobres, peu chargés de futilités ordinaires, et elle admira même son éloquence distinguée. Elle apprit ainsi qu'il se nommait Ronan, qu'il occupait une haute situation dans l'administration publique, qu'il était marié et père de deux enfants, et apparemment sans histoire. Mais il ajouta qu'il s'entendait assez mal avec sa femme, laquelle ne s'occupait guère de lui, privilégiant, d'après ses dires, l'amour maternel au détriment de l'amour conjugal. D'ailleurs, et cela constituait certainement une preuve irréfutable, sa femme était partie passer quelques jours sans lui, avec ses enfants, chez sa mère, dans un petit village de montagne, le laissant seul à Keris avec son travail et sa mélancolie.

Des discours de ce genre, Anne en avait entendu bien des fois. De toute évidence, Ronan, débarrassé provisoirement de son épouse et de ses enfants, s'était promis de se payer un peu de bon temps, ce qui mettrait un peu de piment dans son existence de fonctionnaire sans reproches. « Ils ont tous la même excuse ! » pensa-t-elle. « Ils ont toujours des problèmes avec *bobonne* ! » Elle sombra alors dans une profonde rêverie et n'écouta plus ce que disait Ronan. Comme elle était loin de tout cela ! elle se trouvait maintenant en une Keris idéale qui se dressait comme un roc impassible au milieu de la

mer, un roc qui pouvait protéger contre toutes les tempêtes de l'enfer, une ville où tous les habitants étaient bons, et d'où toute souffrance était abolie. Mais en quel lieu de la terre espérer découvrir une telle cité ?

— Mais vous ? dit soudain Ronan. Vous ne m'avez rien dit sur vous...

— Que voulez-vous que je vous dise sur moi ?

— Je ne sais même pas votre prénom !

— Je m'appelle Kathleen, répondit Anne après une courte hésitation.

— C'est un joli nom !... se crut obligé de commenter Ronan.

Anne trouva cette réflexion stupide. Il aurait dit la même chose à propos de n'importe quel prénom. Il regardait maintenant le sac de voyage qu'avait déposé Anne entre la table et sa chaise.

— Vous n'êtes pas d'ici, je suppose ? demanda-t-il.

— Vous supposez bien, répondit Anne.

— Vous êtes de quel pays ?

— De l'autre côté de la frontière.

— Mais vous parlez bien notre langue pour une étrangère !

— Il paraît que je suis très douée pour les langues ! conclut Anne en réprimant une forte envie de rire.

Elle regretta immédiatement sa phrase, craignant qu'il n'y décelât une connotation grivoise qu'elle n'avait certes pas voulu y mettre. Elle se renferma alors dans un mutisme qui ne fit qu'exciter la curiosité de Ronan. Il posait des questions auxquelles elle ne répondait que par oui ou par non, voire par un simple signe de tête. Mais cette attitude, loin de l'agacer, ne fit qu'accentuer le désir qu'il avait d'elle. Anne l'observait attentivement : il regardait son visage et ses cheveux, puis ses yeux se fixèrent sur sa poitrine, cherchant à savoir comment étaient ses seins. Anne se sentit soudain très mal à l'aise, ne comprenant pas pourquoi elle avait accepté si facilement de partager quelques moments avec cet inconnu. Une terrible angoisse lui monta à la gorge : n'était-ce pas de cette façon que tout avait commencé avec Perig Rohald ?

Mais, ce soir, rien n'était semblable, et Anne n'était plus qu'une femme perdue dans une errance qui n'aurait jamais de fin. Les vagues l'avaient emportée jusqu'au grand large et la rejetaient maintenant sur des rivages où il était impossible qu'elle trouvât un refuge.

— Où logez-vous donc à Keris ? demanda soudain Ronan.

— Nulle part, répondit Anne.

Elle avait dit cela machinalement, sans y penser. Mais après tout, ce n'était que l'exacte vérité. Et Ronan ne pouvait que sauter sur une aussi belle occasion.

— Dans ces conditions, venez chez moi, murmura-t-il avec cependant une certaine hésitation dans la voix.

— Pourquoi pas, répondit Anne.

Ronan habitait un immeuble neuf sur la Rabine, vers le parc Saint-They. Ils prirent l'ascenseur pour monter au quatrième étage. Ronan chercha ses clés, ouvrit la porte et fit entrer Anne dans l'appartement.

À première vue, tout ici dénotait l'ordre et le confort. Une grande pièce formant salon, meublée avec assez de goût, constituait le cœur du logis. Ronan fit remarquer à Anne les tableaux qui étaient accrochés aux murs et dont il paraissait tirer une certaine fierté. Anne jugea ces tableaux parfaitement insignifiants, mais, pour ne pas le contrarier, elle fit semblant de s'extasier sur eux. Alors Ronan, qui voulait sans doute mettre Anne à son aise, la fit entrer dans la chambre des enfants, qui était peinte en bleu, avec des meubles de couleur claire. Au-dessus du lit, un cadre contenait une photographie représentant deux fillettes aux cheveux bouclés, l'une souriante, l'autre plus grave. Comme Anne regardait attentivement cette photo, Ronan lui dit :

— Ce sont mes filles, Fiona et Onnen. L'aînée, c'est Fiona, à gauche. Vous ne trouvez pas qu'elle me ressemble ?

— Sans aucun doute, admit Anne.

En fait, elle n'avait constaté aucune ressemblance. Elle pensait seulement qu'un homme sur le point de tromper son épouse croit toujours se racheter, ou tout au moins atténuer sa culpabilité en parlant de ses enfants. Elle se disait aussi que Ronan lui faisait les honneurs de son appartement avec un cynisme un peu écœurant. Il l'emmena même visiter une grande chambre qui ne pouvait être que la chambre conjugale. Elle était très sobre, peinte en couleur crème et ornée de tentures gris fer. Au-dessus de la cheminée, elle aperçut une autre photographie, celle de deux jeunes mariés, conventionnelle et ridicule comme toutes celles du genre.

Anne examina attentivement la photo.

— C'est votre femme ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il en détournant la tête.

Il semblait tout à coup très gêné, et, pour dissiper son malaise, il montra à Anne une porte au fond du vestibule.

— La salle de bains est ici, dit-il. Si vous voulez vous rafraîchir, n'hésitez pas. Pendant ce temps, je vais nous préparer un petit en-cas.

Anne ne se fit pas prier. Elle saisit son sac de voyage et alla s'enfermer dans la salle de bains. Là, elle se hâta de prendre une douche qui lui fit oublier toutes les fatigues de la journée et de la nuit précédentes. Quand elle sortit, une fois recoiffée et arrangée du mieux qu'elle avait pu, elle retrouva Ronan dans le salon. Il avait préparé des bouteilles, des verres et quelques toasts sur un plateau posé sur une table basse, près du divan sur lequel il s'était assis.

— Venez, lui dit-il en lui désignant une place à côté de lui. Vous avez besoin de vous reconforter un peu. Que désirez-vous boire ?

Elle opta pour du vin blanc sec et mangea deux toasts sur lesquels Ronan avait étalé de la pâte d'anchois. Elle redemanda un autre verre. Elle se sentait très calme. Cet appartement était un asile de paix et il avait un aspect rassurant. Jusqu'ici, tout se passait

bien, mais qu'arriverait-il plus tard, à l'heure d'aller dormir ? Elle n'était pas dupe : c'était bel et bien dans son lit que Ronan avait l'intention de la faire coucher. Par la porte de la chambre qui était ouverte, Anne voyait en face d'elle l'extrémité du lit conjugal, et une grande angoisse l'étreignit tout à coup.

Que faisait-elle dans ce logis qui n'était pas le sien ? Certes, c'était Ronan qui l'avait invitée à venir, mais cela n'en était pas mieux pour autant. Fascinée par la vision du lit conjugal, elle eut brusquement conscience qu'elle allait prendre, ne fût-ce que l'espace d'une nuit, la place d'une autre femme. Elle revit l'image de cette jeune mariée souriante sous son voile, pleine d'illusions mais sans doute aussi de bonheurs profonds, son bouquet blanc à la main. Non, ici, rien ne lui appartenait, elle n'était qu'une voleuse, elle s'était introduite chez une étrangère qui ne lui avait jamais fait le moindre mal. Elle avait envie de pleurer.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Ronan. Vous semblez bien triste...

Elle le regarda. Il souriait, mais elle savait que son sourire était également chargé d'angoisse. Il avait posé sa main sur la cuisse d'Anne.

Et Arianrod, debout contre la fenêtre dont les rideaux étaient tirés, regardait dormir l'homme.

Il était arrivé chez elle, au début de l'après-midi, le visage plus ravagé que jamais. Il n'avait rien dit et elle ne lui avait rien demandé. Il l'avait prise dans ses bras, l'avait serrée très fort, puis, l'ayant entraînée sur le lit, ils avaient fait l'amour comme des fous, sauvagement, avec une sorte de rage sans cesse renouvelée. Et maintenant, il dormait, épuisé, la tête penchée de côté, le bras droit sortant du drap et de la couverture dont elle l'avait pourtant recouvert pour qu'il ne sentît pas le froid. Il dormait paisiblement, comme un enfant.

Arianrod s'était rhabillée d'une robe noire qui mettait en valeur sa blonde chevelure qu'elle avait soigneusement peignée et qui se déroulait à flots sur ses épaules. Elle voulait être belle. Mais pour qui ? Pour cet homme au visage harcelé de cicatrices et dont elle ne savait rien, pour cet homme qui, une fois son désir satisfait, dormait sans vergogne, sans souci, sans la moindre attention envers celle qui lui avait offert ses bras et son corps, qui l'avait recueilli comme un bébé qui a besoin d'être consolé... Des larmes jaillirent des yeux d'Arianrod et se répandirent en lentes sinuosités sur ses joues. Que pouvait-elle espérer ? Elle, qui allait d'escale en escale, de pays en pays, elle qui passait le plus clair de son temps au-dessus des nuages, elle n'aspirait qu'à une chose en reprenant contact avec la terre : se retrouver dans l'amour d'un homme et savoir quelle pouvait dormir en toute quiétude auprès de lui, sans craindre de se réveiller solitaire après une nuit peuplée de cauchemars.

Arianrod aimait cet homme qui ne lui avait jamais dit son nom et qui apparaissait de temps à autre pour *la baiser* et qui disparaissait aussitôt après, sous prétexte que son activité ne lui permettait aucun repos, aucune halte, aucune certitude. Pourquoi avait-elle accepté une telle situation si contraire à ce qu'elle espérait de la vie ? Pourquoi, chaque fois qu'il partait, se disait-elle que c'était la dernière fois et qu'elle ne le recevrait jamais plus, alors que, le matin suivant, elle ne pensait plus qu'à une seule chose : qu'il surgît de l'ombre pour mieux la couvrir et l'emporter dans son délire ?

Arianrod avait mal. Dans son être tout entier, car son corps, même meurtri par l'amour, se retrouvait triomphant : elle avait joui comme jamais elle n'avait joui sous l'étreinte d'un homme. Mais c'était cela qui lui faisait si mal : de se trouver totalement épanouie dans son corps en sachant qu'elle devait cet épanouissement à une ombre furtive qui n'offrait aucune consistance réelle et qui fuyait dès qu'elle se voyait cernée. Car il était évident que l'homme la fuyait. Il avait peur d'elle, peur peut-être de se faire engloutir. Que lui était-il donc arrivé *avant* pour en être à un tel degré d'irréalité ? La souffrance, sans doute. Mais Arianrod avait, elle aussi, éprouvé *avant* des souffrances qui devaient être équivalentes. Là était le mystère qui imprégnait l'homme qu'elle aimait.

Elle s'approcha du lit sans faire de bruit et se pencha pour regarder de plus près son visage. Elle entendait sa respiration régulière et ne pouvait s'empêcher d'être émue. Sa tendresse envers lui ne connaissait pas de limites et elle savait qu'elle aurait accompli n'importe quoi pour qu'il pût enfin découvrir le bonheur. Mais le voulait-il vraiment ?

Elle eut envie de lui caresser le front, et sa main vola dans l'air sans le toucher, se contentant d'esquisser au-dessus de sa tête un geste de tendresse. Elle était indécise, partagée entre son désir de le laisser se reposer ainsi et celui de le réveiller pour profiter de son regard et de sa parole. Elle demeura un long moment immobile, debout devant lui.

Tout à coup, elle le vit frémir, puis ses yeux s'ouvrirent et il la vit devant lui. Il sourit. Elle sourit. Il se redressa lentement et fut bientôt assis.

— J'ai l'impression que j'ai bien dormi, dit-il. Quelle heure est-il ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? répondit Arianrod. Tu m'as dit que tu avais tout ton temps. Alors, oublie un peu qu'il existe des horloges.

Sans répondre, il écarta les draps et posa ses pieds nus sur le plancher. Il s'étira et bâilla bruyamment. Arianrod se mit à rire tant il paraissait dans un état second, encore à demi enfoui dans les brumes de ses rêves. Après tout, peut-être était-elle apparue pendant son sommeil, parmi les images les plus étranges, comme sur une île tournoyante, par exemple, ou encore dans un palais de cristal sous les eaux d'un lac... Elle savait que l'homme l'aimait bien, mais seulement *bien* et qu'auprès d'elle il ne cherchait rien d'autre qu'un peu de consolation.

— Veux-tu boire ? demanda-t-elle.

— Oui, s'il te plaît.

Elle s'affaira un instant dans la petite cuisine, puis revint avec un verre qu'elle tendit à l'homme. Il en but le contenu presque d'un seul coup.

— Tu sais ce qui me ferait plaisir ? reprit Arianrod.

— Non, mais tu vas me le dire.

— Eh bien, ce serait que nous allions au cinéma tous les deux. Après cela, nous pourrions aller manger un morceau avant de rentrer...

— Pourquoi pas, répondit-il.

Elle fut surprise de son acceptation immédiate. En fait, il n'aimait pas aller au cinéma, et c'était uniquement pour lui faire plaisir qu'il avait fait cette réponse qui d'ailleurs, par

sa formulation négative, ne l'engageait pas personnellement. Mais elle s'en contenta et en fut même tout heureuse.

Il s'habilla rapidement et, quand il eut remis son blouson, ils quittèrent le studio d'Arianrod et se retrouvèrent dans la rue. Ils allèrent à pied dans la direction de la gare principale, aux abords de laquelle se dressait un centre de loisirs contenant plusieurs salles de cinéma. Ce fut Arianrod qui choisit le film et ils furent bientôt assis dans la pénombre. Le film venait à peine de commencer. Arianrod avait pris la main de l'homme et la pressait dans la sienne.

L'homme regardait distraitement les images qui défilaient devant lui et il se demanda tout à coup pourquoi il était là. Cette question étant restée sans réponse, il se persuada que la main d'Arianrod l'emprisonnait, le retenait là dans une position de dépendance absolue. Il se dégagea et croisa les bras sur sa poitrine. Arianrod, décontenancée par cette brusque dérobaie, colla son épaule gauche contre son bras droit, voulant signifier par là qu'elle avait besoin de partager ses élans de tendresse avec lui et que la pénombre était favorable à ce genre d'échanges subtils entre deux êtres.

Il se rejeta de l'autre côté du fauteuil et ferma les yeux. Arianrod, qui ne comprenait rien à son comportement, le regarda et se pencha vers lui.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle.

Sans répondre, il se leva d'un bond, bouscula les spectateurs de sa rangée qui se mirent à protester et se précipita vers la sortie. Il faisait presque nuit à présent, et le vent continuait à ravager la ville. Il s'arrêta sur le trottoir, devant le centre, et respira largement. Mais Arianrod l'avait suivi. Complètement affolée, elle le rejoignit et lui agrippa le bras.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? gémit-elle. Qu'est-ce que tu as ?

Il y avait des sanglots dans sa voix et elle avait l'air lamentable. L'homme serrait les dents, comme animé d'une volonté farouche de détruire tout ce qui l'entourait. Il la regarda froidement, les yeux dans les yeux.

— Fous le camp ! cria-t-il. Je ne peux plus te supporter !

Alors, il s'éloigna résolument derrière les files d'attente des cinémas et se perdit aussitôt dans la foule. Arianrod recula vers le mur, cherchant un appui, car elle sentait que le sol se dérobaie sous elle. Elle tremblait. Un froid intense envahissait tout son être. Les sanglots n'arrivaient même plus à franchir sa gorge. Une horrible douleur la transperçait. Elle allait tomber quand une main la saisit avec énergie par le bras, la retenant dans sa chute et la maintenant debout sans effort. C'était une femme brune, aux yeux étonnamment lumineux, vêtue d'un ensemble de cuir noir, qui se trouvait devant Arianrod.

— Venez, dit Moïra. Ne restons pas ici. Nous avons à parler, toutes les deux.

Arianrod était dans un tel état de choc qu'elle était incapable de la moindre réaction. Elle se laissa conduire par Moïra sans même prendre conscience qu'elle marchait. Moïra la fit asseoir dans sa voiture et se mit elle-même au volant. Elle ne dit pas un mot durant tout le trajet, laissant Arianrod prostrée sur son siège. Quand la voiture s'arrêta sur le parvis de la cathédrale, Moïra sortit la première et, agrippant Arianrod par les deux bras, elle la remit debout. Puis elle l'entraîna le long de la façade nord jusqu'à une impasse au

fond de laquelle il y avait une porte close.

— Où m’emmenez-vous ? murmura faiblement Arianrod.

— Tu le verras, répondit Moïra. Pour le moment, tais-toi et laisse-moi te guider.

Elles parvinrent au fond de l’impasse et Moïra ouvrit la porte sans difficulté. Elle fit entrer Arianrod dans un sombre couloir coudé où elle l’entraîna jusqu’à parvenir à une autre porte qui donnait sur une cour intérieure remplie d’arbustes et de buissons. Elles traversèrent la cour et pénétrèrent dans un petit bâtiment dont les fenêtres étaient à demi masquées par des branches. Là, Moïra actionna un commutateur, et une lumière étrange, très rouge, mais très douce, jaillit vers un plafond voûté et retomba sur une pièce qui semblait une chambre, avec un grand lit recouvert de fourrure blanche du côté opposé aux fenêtres.

Moïra conduisit Arianrod au milieu de la pièce et, là, elle la lâcha. La jeune femme blonde demeura debout, immobile, les yeux perdus dans le vague. Moïra recula de quelques pas et la regarda longuement.

— Déshabille-toi, lui dit-elle enfin.

D’un geste machinal, Arianrod dénoua sa ceinture, saisit le bas de sa robe et fit remonter celle-ci jusqu’au-dessus de sa tête. Elle jeta la robe sur le sol et apparut seulement vêtue d’une culotte et d’un soutien-gorge blancs.

— Tout entière, reprit Moïra. Je te veux entièrement nue.

Sans hésiter, Arianrod dégrafa son soutien-gorge et fit glisser sa culotte le long de ses jambes. Puis elle reprit sa position, très droite, au milieu de la pièce. Sa toison pubienne était aussi blonde que sa chevelure qui retombait plus bas que ses épaules, et la lumière rouge qui tombait du plafond y ajoutait une étrange teinte cuivrée.

— Tu es belle, fille des hommes ! murmura Moïra.

Elle s’approcha. Ses mains jouèrent un instant dans les cheveux d’Arianrod avant de les écarter et de se poser doucement sur ses épaules, à la base du cou, où elles se livrèrent à une lente caresse qui fit frémir la jeune femme blonde. Moïra s’approcha davantage, frôlant le corps d’Arianrod, son visage à la hauteur du sien.

— Tu aimes un homme, n’est-ce pas ? murmura doucement Moïra.

— Oui, répondit Arianrod dans un souffle.

— Tout ton corps est imprégné de lui, continua Moïra. Ta peau a conservé l’odeur de sa peau. Tu aimes cet homme à la folie, je le sais. Mais je sais aussi qu’il ne veut plus de toi.

— Oui, dit Arianrod.

— Et toi ? demanda Moïra. Est-ce que tu veux toujours de lui ?

— Oh ! oui ! s’écria Arianrod. Oui ! plus que jamais !...

Des larmes jaillissaient de ses yeux. Moïra l’entoura de ses bras et la serra contre elle. Ses yeux brillèrent d’une intensité accrue et cette lumière pénétra au fond des yeux d’Arianrod qui en ressentait à la fois une grande gêne et un incroyable désir d’être

pénétrée par la femme brune.

— Et si je te donnais le moyen de retrouver cet homme et de te faire aimer de lui comme tu en as tant envie ? demanda doucement Moïra.

— Oui, répondit Arianrod avec vivacité. Oui, je ferai tout ce que vous voudrez !

Les lèvres de Moïra se posèrent sur celles d'Arianrod.

Anne gisait dans une sorte de torpeur moite sur le lit, à côté de Ronan. Cela avait commencé quand il lui avait mis la main sur la cuisse. Elle qui regrettait d'être là, d'avoir accepté l'invitation de Ronan, qui se sentait coupable parce qu'elle usurpait la place d'une autre femme, ce soudain contact d'une main d'homme avait réveillé tout ce qui se trouvait enfoui dans son être profond et qu'elle pensait avoir oublié à jamais. Elle lui avait alors demandé de l'embrasser, ce qu'il avait fait avec fougue. Sa main s'était ensuite égarée sur sa poitrine et avait frôlé son ventre d'une façon si délicate qu'Anne avait senti toutes les fibres de son corps vibrer comme la corde d'une harpe dans le grand vent du large. Pourquoi n'était-ce pas Erwan qui gisait ainsi auprès d'elle dans ce lit bouleversé qui témoignait autant de son angoisse et de sa fragilité que de son insatiable désir d'être comblée par un homme ?

La main de Ronan pesait assez lourdement sur son ventre, et elle se sentit soudain mal à l'aise. Elle saisit cette main et l'écarta. Elle retomba mollement sur le drap. Anne se retourna, cherchant à savoir si Ronan dormait. Il avait les yeux clos et la bouche ouverte. Anne souleva sa tête : elle retomba aussi mollement que son bras. Elle se redressa vivement et le secoua de toutes ses forces, mais il n'eut aucune réaction. D'un bond, elle sauta hors du lit en s'écriant :

— Ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible !...

Elle s'approcha de Ronan. Il était toujours immobile, et sa bouche ouverte lui donnait un aspect tragique. Elle posa sa main sur sa poitrine. Avec effarement, elle constata que le cœur ne battait plus.

— Ce n'est pas vrai ! hurla-t-elle. Je suis donc maudite !...

Elle n'eut alors qu'une seule pensée, s'enfuir au plus vite. Elle rassembla ses vêtements et les enfila à la hâte, se saisit de son sac, et sans même vérifier s'il lui manquait quelque chose, elle quitta l'appartement, claquant la porte derrière elle. Après avoir descendu l'escalier en courant, elle se retrouva dans la rue, au milieu des tourbillons du vent qui n'avait pas faibli.

Quant à l'homme, il regardait fixement la lumière de la bougie. Celle-ci brûlait mal et dégageait de la fumée. La mansarde était environnée d'ombres, et l'aspect chaotique des choses était accentué par le désordre et le sordide qui émanaient des profondeurs de la nuit. L'homme ne bougeait pas. Ses yeux étaient grands ouverts sur la lueur jaunâtre et ses paupières ne se fermaient jamais. Dehors, le vent menait sa lutte perpétuelle contre les toits, et le bruit de la mer emplissait la pièce. Alors, sournoise, enveloppante, singulièrement différente de toutes les autres, une ombre s'infiltra sur le plancher en projetant autour d'elle des taches sombres comme des éclaboussures d'encre sur le cahier d'un écolier maladroit.

D'abord, l'homme ne s'en aperçut pas : il était toujours aveuglé par la flamme. Mais il sentit bientôt que quelque chose bougeait près de lui, quelque chose de visqueux qui le frôlait et lui léchait les jambes. Il tressaillit et regarda vers le bas. Ses traits déjà ravagés par les cicatrices qui zébraient ses joues s'altérèrent jusqu'à devenir hagards. La grande ombre parut s'évanouir dans la fumée, et l'homme reprit sa position initiale, les yeux fixés sur la lumière vacillante de la bougie. Pourtant, il y avait quelque chose dans cette mansarde : l'ombre s'étalait maintenant avec davantage d'ampleur et parvenait à recouvrir toute la surface du plancher. L'homme eut un nouveau et brusque sursaut et recula la chaise sur laquelle il était assis. L'ombre quitta alors le plancher et commença à graviter lentement autour de la lumière, agitée de tremblements, caressante, ruisselante, plus pesante qu'un nuage d'orage.

— Va-t'en ! cria l'homme d'une voix sourde.

Mais l'ombre ne cessait de grandir et dépassait toute mesure. Elle enveloppa la table de bois où était posée la bougie dressée sur une soucoupe ébréchée. Elle parvint même à masquer la fenêtre par laquelle parvenaient à s'infiltrer quelques bribes de nuit plus claire, derniers vestiges d'un éclairage public à moitié dévoré par les murs des maisons. L'ombre n'avait aucune forme et l'on n'en pouvait distinguer que des replis inconsistants autour de zones plus noires, plus insaisissables tant elles se fondaient dans la nuit.

— Va-t'en ! gémit encore l'homme d'une voix non moins lamentable.

Cette fois, le son de sa voix eut pour effet de faire éclater l'ombre. Il y eut un moment d'éblouissement complet, puis de longues étincelles monotones se rassemblèrent autour de la flamme, inexplicablement, et commencèrent à revêtir des formes reconnaissables. Deux étincelles devinrent des bras, deux autres furent des jambes, une dernière, plus inattendue et plus stridente, se mua en une tête. Une femme dansait maintenant autour de la flamme, et l'homme, les poings noués, plus contracté que jamais, contemplait ce spectacle avec effarement. Il approcha de plus en plus près de la flamme, ses mains se tendirent comme s'il voulait se saisir de la femme qui dansait éperdument devant lui. Mais soudain, il recula.

— À quoi bon... murmura-t-il.

Il y eut alors un grand bruit de verre brisé. L'une des vitres de la fenêtre venait de voler en éclats, sans doute sous la poussée d'un coup de vent plus violent que les autres. D'ailleurs, ce vent s'engouffra en tourbillon par l'ouverture et fit le tour de la mansarde, soulevant tout sur son passage, encerclant la lumière avec tant d'acharnement que la flamme s'éteignit et qu'il ne resta plus dans l'ombre qu'une braise rougeâtre et obstinée. Il n'y eut plus que la nuit triomphante autour de l'homme.

Il se leva. À tâtons, il se dirigea vers la porte et l'ouvrit, puis il sortit en la faisant claquer derrière lui. Il descendit ensuite les marches grinçantes d'un escalier de bois où les appels d'air l'attiraient inexorablement vers le sol. En sortant de la maison, il tituba, frappé de plein fouet par un souffle chargé de toutes les odeurs de la mer. Il avança avec peine et il se heurta à sa camionnette qui se trouvait juste devant la porte. Il se mit à jurer à haute voix. Il ne se souvenait plus d'avoir garé là son véhicule et, de son poing tendu, il en frappa la tôle. À ce moment, une silhouette surgit de l'ombre et s'avança vers lui, de telle sorte qu'il put apercevoir un visage de femme ruisselant de larmes.

C'était Anne.

*Désormais, plus rien ne sera jamais comme avant. Dans le labyrinthe, tandis que s'évaporent les derniers parfums d'encens de la fête de la Vierge, les êtres qui errent à travers les sombres galeries sont parvenus à l'extrême limite de l'exaspération. Ils savent qu'ils ne pourront plus jamais retrouver la porte qui s'ouvre sur la pleine lumière du soleil. Et ils s'enfoncent davantage dans la nuit, dans une nuit terrible où l'on ne peut plus savoir qui sont ceux qu'on rencontre au hasard des chemins. C'est toujours le lundi 9 septembre, en pleine lune noire, mais l'espace s'est tellement resserré que le temps lui-même n'existe plus puisqu'il n'y a plus de système de référence. Alors, peu importent le jour et l'heure : tout est aboli, et seule Notre-Dame de la Nuit règne sur un univers qui s'effondre.*

— Que faites-vous ici ? s'écria l'homme brutalement.

Il regretta immédiatement sa violence, car les sanglots l'étouffaient et elle était dans l'impossibilité de répondre. Il la vit chanceler et s'appuyer désespérément contre la camionnette. Il ouvrit les portes et la fit monter, l'installant sur le siège du passager. Il monta à son tour et tapota nerveusement le volant.

— Pourquoi êtes-vous revenue ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre plus douce.

— Je n'en peux plus, murmura-t-elle.

Elle sortit un mouchoir de son sac et s'essuya le visage. Ses larmes avaient cessé de couler, mais l'homme fut effrayé en constatant que ses traits étaient creusés et que sa peau avait pris une teinte livide. Il fut saisi d'une intense pitié et sentit qu'il était prêt lui-même à pleurer.

— Soyez sans crainte, dit-il, je ne vous poserai qu'une seule question : que voulez-vous ?

— Que vous m'emmeniez avec vous ! hurla-t-elle avec désespoir. N'importe où, pourvu que je sois avec vous !

Il la regarda et son regard rencontra ses yeux. L'image de l'ombre qui avait hanté sa mansarde traversa son esprit. Il se souvint qu'il avait voulu saisir l'ombre quand elle s'était manifestée sous une forme féminine qui dansait autour de la flamme de la bougie. Il se souvint également qu'il avait dit « à quoi bon ? » Il se prit la tête entre les mains et appuya avec une telle force ses doigts contre ses tempes qu'il en éprouva une terrible douleur. Il demeura un instant silencieux, agité par de multiples pensées qui devaient être contradictoires, car il se secoua plusieurs fois et esquissa des gestes de rage impuissante en frappant du poing ses genoux.

— J'ai peur, dit-il enfin, que vous ne supportiez pas le voyage que nous allons faire...

— Je supporterai tout, à condition que ce soit près de vous ! s'écria-t-elle.

— Et pourquoi donc ? insista l'homme.

— Je ne sais pas ! répondit Anne en se remettant à pleurer.

L'homme avait ouvert la vitre de son côté et le vent s'y était engouffré, secouant le véhicule et le faisant trembler. Il fixa ses yeux sur la chevelure d'Anne. Le foulard qui la

maintenant avait glissé autour de son cou et les cheveux s'éparpillaient au hasard, se plaquant contre son visage mouillé de larmes. Il mit la main sur la clé de contact.

— Eh bien ! soit ! dit-il alors. Mais attendez-vous au pire. Vous l'aurez voulu !...

Après le temps du préchauffage, il lança le diesel qui se mit à ronfler dans la nuit. La camionnette démarra avec emphase dans toute la lumière retrouvée de ses phares sur les murs chargés de lichens. Ainsi commença une étrange course à travers les avenues, les rues et les ruelles de Keris : l'homme prenait les virages à une vitesse déraisonnable, et, tandis que les pneus crissaient sur l'asphalte, le moteur hurlait comme une bête sauvage aux abois, ou plutôt en chasse sauvage sur des terres riches en gibier de toutes sortes. Près de l'avant-port, l'homme appuya violemment sur la pédale du frein et la camionnette s'immobilisa en quelques mètres dans un grincement strident. Au bord du quai, des silhouettes s'agitaient confusément et c'était l'une d'elles qui avait fait signe à l'homme de s'arrêter. Il se pencha par la portière et demanda ce qui se passait.

— Un de nos camarades vient de tomber à l'eau et nous craignons qu'il n'ait eu une congestion. Aidez-nous à le transporter à l'hôpital.

— Cela ne me regarde pas ! répliqua l'homme d'un ton sans appel. Appelez la *Garda*.

Et d'un geste rageur, il passa une vitesse et embraya. La camionnette bondit à travers les caisses et les casiers qui encombraient les quais de l'avant-port. Anne n'avait pas compris pourquoi l'homme avait refusé de façon si cavalière d'aider ces gens en difficulté, mais elle ne dit rien. Elle crut discerner cependant sur le visage de l'homme un tremblement qu'il ne parvenait pas à maîtriser et qui déformait complètement ses traits déjà terriblement marqués par ses anciennes blessures. Ils se retrouvèrent dans les rues de la vieille ville. À chaque carrefour, le vent redoublait et s'acharnait contre la camionnette. Le vent était-il donc plus fort que tout ? Pourquoi cette nuit était-elle si hostile à elle-même et à son compagnon ?

Ils arrivèrent dans un quartier à moitié abandonné, le long des voies de chemin de fer. L'homme immobilisa son véhicule sur le trottoir à la sortie d'une ruelle obscure. Il descendit, mais il laissa le moteur tourner.

— Attendez-moi ici, dit-il à Anne. Je n'en ai que pour quelques instants.

Elle le vit disparaître dans une des maisons de la ruelle. Elle se souvint qu'il lui avait dit la même chose la veille, à Saint-Ronan, et qu'il était revenu avec un passeport et de l'argent. Qu'allait-il donc faire dans cet endroit sordide ? Elle ne put résister à sa curiosité. Elle descendit elle-même de la camionnette et s'engagea dans la ruelle. Mais dans quelle maison était-il entré ? Elle arpenta rapidement le début de la ruelle sans succès. Tout était sombre, vétuste et délabré. Elle allait abandonner ses recherches et regagner la camionnette quand elle remarqua un rai de lumière qui filtrait d'une fenêtre, au rez-de-chaussée d'un immeuble lépreux. Poussée par une irrésistible envie de savoir, elle se dirigea vers la lumière, se pencha et tenta de regarder à l'intérieur.

La première chose quelle aperçut, ce fut la figure de l'homme : elle était impassible, figée, et son regard semblait lointain, complètement absent. Elle changea de place pour élargir son champ de vision et découvrit alors une pièce tendue de velours d'un rouge cramoisi. Cette inhabituelle ornementation contrastait avec le plafond délabré et couvert

de taches noires. L'homme était assis sur un tabouret et avait posé ses mains sur une table également recouverte de velours cramoisi. Cette table était ronde, et autour d'elle étaient assises cinq femmes, jeunes semblait-il, et toutes vêtues de noir. Leurs yeux étaient également perdus dans le vague, leur visage aussi impassible que celui de l'homme, et ils gardaient tous le plus complet silence.

Anne en savait assez, ou plutôt elle ne savait rien, sauf quelle n'apprendrait jamais à quoi correspondait l'étrange cérémonie qui se déroulait ainsi. Elle revint en hâte à la camionnette et reprit sa place. Quelques instants plus tard, l'homme réapparut, se remit au volant sans prononcer une seule parole, et il démarra.

Un peu plus loin, une suite de voitures de pompiers les obligea à ralentir et à se ranger sur le côté. Les sirènes résonnaient lugubrement sur les nuages à peine colorés par le reflet des lampadaires. Après le passage des pompiers, l'homme reprit sa course à travers la ville et parvint dans une rue encombrée où des agents de la *Garda* lui firent signe de ne pas continuer plus avant. De grandes flammes jaillissaient d'une maison en bois et frôlaient le ciel avec rage. Les pompiers qui les avaient dépassés se trouvaient là et mettaient leurs lances en batterie. Des hurlements se firent entendre et Anne, qui avait dirigé son regard vers le toit de la maison, vit une forme humaine se détacher et tomber dans le vide. Elle se cacha la tête entre ses mains et s'aperçut qu'elle tremblait.

Quand elle osa regarder de nouveau autour d'elle, l'homme avait fait une marche arrière, puis une manœuvre, et la camionnette était repartie vers le centre de la ville. Les rues devenaient plus animées, mais Anne ne pouvait s'empêcher de voir des flammes lécher les murs de toutes les maisons qu'ils frôlaient au fur et à mesure que bougeaient les lumières qui les éclairaient. Elle pensait qu'avec le vent qui ne cessait pas, toute la ville risquait de brûler. Elle se secoua pour ne pas succomber au sommeil qui commençait à l'envahir sournoisement. Non, la ville ne brûlait pas. Elle était immuable, face à la mer et à toutes ses tempêtes.

Ils arrivèrent près de la gare principale. L'homme arrêta la camionnette le long d'un trottoir et, cette fois, il coupa le contact.

— Attendez-moi, dit-il. Je vais acheter des cigarettes.

Anne le vit se diriger vers un bar qui comportait un bureau de tabac, en arrière et légèrement en retrait. Dès qu'elle le vit entrer, elle se sentit encore une fois en proie à la plus vive des curiosités. L'achat de cigarettes n'était-il pas un simple prétexte ? Qu'allait-il faire dans ce bar ? Elle descendit de la camionnette et se dirigea à son tour vers le bar. Par la vitre, elle le vit effectivement commander un paquet de cigarettes qu'il payait avec de la petite monnaie. Plusieurs personnes étaient accoudées au comptoir et buvaient nonchalamment un dernier verre probablement pour noyer leur solitude. Il n'y avait rien d'étrange, ni d'anormal. Soudain, Anne sursauta. L'homme était près d'elle. Comment avait-il fait pour sortir si vite sans qu'elle s'en aperçût ?

— Que faites-vous là ? dit-il avec ironie. Vous me surveillez, de peur que je ne me laisse aller à boire ?

Anne ne sut que répondre et se préparait à revenir vers la camionnette, un peu honteuse d'avoir été surprise en flagrant délit d'espionnage, lorsqu'ils entendirent des cris à l'intérieur du bar. Anne jeta un rapide coup d'œil et vit l'un des consommateurs, à

l'instant accoudé au comptoir, effondré maintenant sur le sol, tenant encore son verre dans sa main crispée. Des gens s'affairaient autour de lui dans le plus complet affolement.

— Un médecin ! hurla quelqu'un. Il faut un médecin tout de suite !

L'homme empoigna Anne par le bras et l'entraîna vers la camionnette. Il lui fit reprendre sa place. Une terrible angoisse s'était emparée de tout son être. Que signifiait tout cela ? Le jeune homme dans le train, le malheureux Ronan, le noyé dans le port, la femme qui s'était jetée du toit pour échapper à l'incendie, et à présent ce consommateur dans le bar... Elle ne pouvait aller nulle part sans que cette liste tragique ne s'allongeât. Jusqu'à quand le destin s'acharnerait ainsi sur son passage contre des êtres qu'elle ne connaissait même pas ? L'homme remit le moteur en marche.

— Vous ne trouvez pas, murmura-t-elle, que cela fait beaucoup de morts en quelques instants ?

— N'est-ce pas ? répondit l'homme sur un ton qu'il voulait indifférent. C'est la réflexion que je me faisais. Je crois que nous devrions quitter la ville.

— Oui, reprit Anne, oui, quittons la ville. Je ne peux plus supporter ces accidents, ces souffrances. Mais pourquoi donc faut-il qu'ils meurent les uns après les autres cette nuit, oui pourquoi ?

— Il le faut bien, rétorqua froidement l'homme. C'est comme cela toutes les nuits. C'est une simple question d'habitude. On s'y fait très vite, vous savez...

La camionnette remonta la Rabine. L'homme avait l'intention de quitter Keris par le nord, mais une fois arrivés au rond-point où Anne s'était enfuie, le vendredi soir précédent, ils se trouvèrent bloqués par une file de voitures à l'arrêt. Des agents en uniforme de la *Garda* faisaient le service d'ordre et interdisaient le passage, obligeant tous les automobilistes à se ranger. L'homme aperçut alors d'autres hommes, en civil ceux-là, qui se penchaient vers les conducteurs pour en examiner les papiers. Assurément ce devait être des agents de la Sûreté fédérale. Anne avait compris. Son cœur se mit à battre très fort. Était-ce elle qu'on recherchait ainsi ? Elle se prépara à sortir son passeport.

Quand vint leur tour, l'homme présenta la carte grise et son permis de conduire. Le policier les déplia et les lut attentivement, puis il jeta un coup d'œil à l'intérieur avant de rendre les papiers au conducteur. Il avait superbement ignoré Anne.

— C'est bon, dit-il, vous pouvez aller.

— Que se passe-t-il donc ? demanda l'homme.

— Un attentat à la Chambre de commerce, répondit l'agent de la Sûreté. On nous a demandé de contrôler tous les véhicules qui sortent de Keris.

Et il s'en alla vers une autre voiture. Anne se remit à respirer normalement. L'homme embraya, et la camionnette fit lentement le tour du rond-point avant de s'engager sur la route de Kermerzhin. Mais ils n'avaient pas plus tôt franchi les anciennes murailles qu'un grand panneau leur indiqua que la route était barrée à un kilomètre pour cause de travaux de réfection. Ils durent alors emprunter une déviation par une petite route sinueuse et mal signalisée.

À chaque tour de roue, à chaque reprise du moteur, la camionnette s'enfonçait davantage dans la nuit. À chaque virage apparaissaient des villages semés de lucioles et de fumées. Anne songeait au premier voyage qu'elle avait accompli avec l'homme, dans cette même camionnette, à la même place, et dans des circonstances qui n'étaient ni pires ni meilleures. Elle se souvenait qu'elle avait mal à la tête et qu'elle regardait sans les voir les landes qui surplombaient par endroits la mer tandis que le soleil finissait de s'engloutir dans le grand large. Il y avait longtemps de cela, et pourtant, c'était presque hier... Qui était donc cet homme au visage ravagé qui l'avait ainsi conduite en ce voyage sans espoir ?

Les phares qui balayaient la campagne éclairèrent brutalement un panneau de signalisation sur lequel tranchaient en rouge les lettres de Kerhoël. Des maisons très noires firent suite à cet éclat de lumière.

— Où allons-nous ? demanda Anne.

— Cessez de poser d'absurdes questions ! répondit l'homme d'une voix coléreuse. Sinon, je vous laisse sur le bord de la route !

Anne se mordit les lèvres. Il était probable que l'homme n'en savait pas plus qu'elle-même sur leur destination. Il conduisait la camionnette comme s'il pratiquait un jeu de l'oie où l'on dépasse souvent le but sans s'en apercevoir.

Les arbres qui bordaient la route concentraient toute la puissance de la terre sur la camionnette lorsque celle-ci passait dans leur sillage. Des mains invisibles traçaient des signes mystérieux sur la tête d'Anne et dirigeaient son regard vers l'au-delà de la route. Quel était donc le sorcier qui métamorphosait ainsi la nuit en la peuplant de fantômes évadés de l'enfer ? Oui, quel était le sortilège qui pesait sur eux ?

La rêverie d'Anne sentait la pluie comme en ces jours de novembre où le froid ne maîtrise pas encore la terre. En fait, la nuit n'existait même plus : elle était devenue une sorte de cathédrale dont les portes de bronze gémissaient quelque part, dans un port. Nef ou navire, quelle différence, sinon l'inversion des valeurs ? Oui, on entrait dans une cathédrale qui se déplaçait lentement dans l'univers en désordre, dans le soleil invisible derrière l'ombre, dans la brume balayée par le vent, dans les vagues d'une tempête refusant le calme plat des grandes marées d'équinoxe. Vers quel ancrage allait cette cathédrale ? Anne surgit tout à coup de sa torpeur.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle avec angoisse, oubliant que l'homme lui avait interdit de poser des questions.

— Nous tournons en rond ! s'écria-t-il en ricanant. Nous ne faisons que tourner en rond depuis des heures ! vous en voulez la preuve ?

La lumière jaune des phares frappa violemment le panneau indicateur sur lequel s'étaient immuablement les lettres de sang de Kerhoël. Le diesel ronfla plus fort et la camionnette s'engouffra à travers des rangées de maisons noires dont les murs semblaient écroulés.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? reprit Anne.

Pour toute réponse, l'homme se remit à ricaner. Anne voyait sa bouche se tordre et

elle eut envie d'ouvrir la porte et de se jeter au-dehors. Elle n'en pouvait plus, elle ne pouvait plus supporter cette traversée de la nuit qui ne menait nulle part.

Elle crut alors voir les lumières de Keris qui grandissaient de façon surprenante. Elles éclatèrent bientôt au-dessus de sa tête et elle reconnut la Rabine avec ses arcades où la lumière des lampadaires ne parvenait pas à pénétrer. La camionnette rampa dans la viscosité de la ville et, brusquement, tout redevint sombre : au bas de la route, insidieuse mais réellement présente, la mer déroulait ses vagues jusqu'au fond des estuaires. Anne reprit une respiration plus régulière et vit que le ciel était jonché d'étoiles abandonnées.

L'homme avait allumé une cigarette et il fumait nerveusement. Mais il paraissait absent, présentait d'évidents signes de fatigue et même d'épuisement. Par instants, sa tête se penchait vers le volant, mais, d'un geste brusque, il reprenait conscience, se redressait et appuyait sur l'accélérateur avec une violence toujours nouvelle. La camionnette fonçait aveuglément à une vitesse qu'Anne se gardait bien d'évaluer. L'incertitude dans laquelle elle voulait rester devait la protéger de tous les dangers. Elle n'avait pas peur, elle ne craignait pas que la camionnette manquât un virage et allât heurter un arbre.

Cependant, lorsqu'elle vit le mur d'une maison qui se dressait sur le bord de la route grossir démesurément, elle poussa un cri, et en moins d'une seconde toucha de sa main la figure de l'homme qui s'était complètement affaissé en avant. Il sursauta, comprenant immédiatement ce qui se passait, et tourna violemment le volant. La camionnette vira en pleine vitesse, les roues patinèrent dans l'herbe des accotements et, pendant quelques instants, Anne et l'homme ne surent plus où ils se précipitaient. Mais, de nouveau, la course folle reprit avec régularité dans les ténèbres.

— Je crois, dit l'homme d'une voix mal assurée, qu'il faudrait nous arrêter. J'ai besoin de boire. Vous aussi sans aucun doute. Je connais un endroit non loin d'ici qui est ouvert toute la nuit. Nous pourrions nous y reconforter.

L'homme conduisait maintenant beaucoup plus lentement. Il venait de prendre conscience que son état de fatigue risquait de provoquer une catastrophe, et la prudence l'emportait sur son abattement. Examinant les lieux, il se dirigeait avec précision sur des routes obscures où aucun panneau indicateur n'apportait le moindre renseignement sur sa position. Anne le compara à un pilote de navire qui se guide à travers la brume en écoutant le bruit des vagues et le son lointain des sirènes. Mais les sirènes n'étaient-elles pas des monstres tapis sur des rochers, attendant patiemment que les navigateurs, charmés par leurs voix étincelantes, ne vinssent fracasser leurs embarcations sous leurs griffes, tout au long des brisants et des écueils qui se dissimulaient dans l'écume ?

Ils aperçurent bientôt des lumières sur une colline assez haute et l'homme, se guidant sur elles, changea de cap et emprunta une route qui serpentait dans cette direction. Ils débouchèrent au milieu d'un ensemble d'immeubles neufs orientés tous vers le sud et qui encadraient une sorte de place plantée d'arbres, au début de laquelle s'étalait un vaste parc de stationnement. Anne reconnaissait les lieux. Ils se trouvaient à Kruguhel, dont le nom signifiait « tertre élevé », une colline qui avait été achetée par des promoteurs immobiliers et dont ils avaient fait en quelques années un pôle d'attraction comprenant des résidences locatives, un centre commercial et un complexe socioculturel que fréquentaient les habitants de Kermerzhin et de Kermor, ainsi que ceux des campagnes avoisinantes,

entièrement subjugués par l'aspect irréel de cette nouvelle forteresse de béton au milieu des landes du nord, encore encombrées d'ombres et d'êtres surgis du plus profond de l'imaginaire nocturne de cette région battue par tous les vents du large.

Après avoir fait le tour du parc de stationnement, l'homme trouva une place libre non loin du pub qui portait le nom d'*Ar Stirenn gwenn*, c'est-à-dire « l'Étoile blanche ». Anne et lui descendirent de la camionnette, les jambes lourdes et à moitié endormis, puis ils entrèrent dans l'établissement. À cette heure tardive, dans cette grande salle décorée de peintures agressives, il y avait encore beaucoup de monde. Certains finissaient de souper en s'avouant mutuellement qu'ils auraient mieux fait de rester chez eux pour regarder le film porno du lundi. D'autres s'abrutissaient de paroles en buvant des alcools qui, malgré leurs appellations ronflantes, étaient parfaitement frelatés. D'autres encore quittaient le pub pour aller s'engouffrer dans la discothèque du sous-sol d'où, malgré l'insonorisation particulièrement soignée, fusaient des flots de musiques rythmées qui évoquaient davantage un bal infernal qu'un festin angélique au creux des étoiles. Kruguhel était un endroit snob, que ne dédaignait certes pas la bonne société, mais ce qu'il fallait entendre par « bonne société », c'était essentiellement les insomniaques permanents, les célibataires endurcis, les jeunes sans emploi, quelques étudiants fils à papa, des *accros* de la *petite fumée bleue* ou d'*autre chose encore* et, d'une façon générale, tous les dragueurs impénitents de la région comprise entre Keris, Kermerzhin et Kermor.

— Voulez-vous vous asseoir à une table ? demanda l'homme.

— Ce n'est pas la peine, répondit Anne. Restons au bar.

Ils s'installèrent sur des tabourets et l'homme s'appuya les coudes sur le comptoir. Il paraissait réellement épuisé. Il commanda une pinte de bière brune, et Anne un thé au citron. Puis elle s'absenta pour aller aux toilettes. Quand elle revint, l'homme avait déjà absorbé sa pinte et en commandait une autre. Elle commença elle-même à boire son thé brûlant, et cela lui procura immédiatement une énergie renouvelée grâce à laquelle elle se sentait capable d'affronter tous les pièges de l'ombre qui se dissimulaient devant elle depuis le début de ce voyage au bout de la nuit, prêts à l'engloutir dans d'abominables fondrières au moindre faux pas.

L'homme en était à la moitié de sa deuxième pinte quand Moïra, plus que jamais belle et insolente dans son ensemble de cuir noir, avec son bracelet de cuivre à la cheville gauche, fit irruption entre Anne et lui. Mais elle n'était pas seule : Arianrod se trouvait immédiatement derrière elle. Moïra souriait, mais l'homme comprit que son sourire ne constituait que les prémices d'une perfidie.

— Sais-tu l'heure qu'il est ? demanda calmement Moïra.

Il leva machinalement les yeux vers la pendule électronique qui égrenait les secondes au-dessus du bar. Il était une heure quarante du matin. Il haussa les épaules et se remit à boire sa bière, tandis qu'Anne, fortement surprise, reconnaissait en cette femme celle qu'elle avait vue dans le château des muets, là où elle avait passé la nuit précédant la fête de la Vierge, et où elle avait surpris, sans le vouloir, cette étrange cérémonie qui l'avait tant impressionnée.

— Je t'avais donné jusqu'à lundi soir, à minuit, reprit Moïra. J'avais ajouté que, passé ce délai, je ne répondais plus de rien. T'en souviens-tu ?

— Parfaitement, murmura l'homme.

— Eh bien ! il me semble que ce délai est dépassé. En conviens-tu ?

— Parfaitement, répéta l'homme d'une voix très calme.

— Dans ce cas, je pense qu'il n'est pas utile de discuter. Tu vas venir avec moi, je veux dire *avec nous* ! continua Moïra sur le ton de l'ironie la plus cinglante.

— Non ! répondit l'homme avec force.

Moïra arborait toujours ce sourire ambigu qui lui était coutumier. Elle s'approcha lentement, appuya son coude sur le comptoir, tournant le dos à Anne et voulant visiblement l'ignorer comme si elle n'avait pas d'existence réelle.

— Je n'ai pas entendu ta réponse, dit-elle à l'homme. Il faut donc que je répète ce que je considère encore comme une invitation : viens avec nous !...

— Je t'ai répondu *non* !

Le sourire de Moïra disparut d'un coup, laissant place à une crispation de tout son visage. Son regard toisa celui de l'homme, mais l'homme ne baissa pas les yeux. Bien au contraire, il lui faisait comprendre qu'il cherchait une confrontation. Elle essaya cependant de fouiller au fond de son regard pour y découvrir une quelconque faiblesse, mais quelque effort quelle fût, elle ne put trouver autre chose qu'une détermination farouche et définitive à lui résister. Elle se retourna alors vers Arianrod.

— Très bien ! dit-elle. À toi, maintenant !

Arianrod s'avança de quelques pas, mais elle n'alla pas vers l'homme. Elle se dressa devant Anne. Elle était toujours vêtue de cette robe noire qui mettait tant en valeur sa magnifique chevelure blonde répandue sur ses épaules, mais l'homme remarqua que quelque chose avait changé dans son visage. Ses traits avaient perdu la fraîcheur et la douceur qui l'émouvaient tant à certains moments de leur intimité : ses mâchoires semblaient crispées, et, surtout, il fut effrayé par la lueur inhabituelle qui jaillissait des yeux d'Arianrod.

— Anne ! s'écria-t-il. Ne regardez pas les yeux de cette fille !

La voix de l'homme fit tressaillir Arianrod et elle tourna son visage vers lui. Alors, il s'empara de ses yeux, et elle se laissa faire. Le regard de l'homme la pénétra violemment et la brûla jusqu'au fond de ses entrailles de femme frémissante de désir. Ce fut un terrible regard, un regard d'amour infini. Elle s'affaissa sur elle-même dans un suprême orgasme qui la laissa inerte. Elle était morte.

Anne avait regardé cette scène avec effarement, ne comprenant rien à ce qui s'était passé. Moïra avait poussé un cri de rage et s'était penchée sur le corps d'Arianrod. Autour d'eux, un groupe s'était formé. On murmurait. On appelait. L'homme saisit la main d'Anne et l'entraîna vers la sortie, bousculant deux ou trois personnes qui s'interposaient, voulant les empêcher de s'enfuir.

Une fois dehors, toujours en tenant la main d'Anne, il se précipita vers la camionnette. Il n'avait pas fermé les portes et ils s'installèrent immédiatement à leurs places. Sans attendre que le préchauffage fût complet, l'homme lança le moteur et la

camionnette bondit à travers le parc de stationnement tandis qu'un peu partout des silhouettes s'agitaient et criaient des paroles menaçantes. Près de la sortie, une voiture de la *Garda*, tous feux allumés, se mit en travers de son chemin. Il ne ralentit pas, et dirigea la camionnette vers l'arrière de la voiture. Il y eut un choc violent, mais l'homme tenait si fermement et si adroitement son volant que la camionnette passa tandis que la voiture de la *Garda* était projetée en avant, allant emboutir de plein fouet un véhicule en stationnement.

Sur la route en lacet qui descendait de Kruguhel, l'homme comprit, par le reflet des phares dans ses rétroviseurs, que des voitures étaient lancées à leur poursuite. Il poussa un juron et il accéléra davantage malgré la fréquence des virages. Tout au bas de la colline, passait la voie du chemin de fer de Keris à Kermerzhin et il y avait un passage à niveau. Quand il le vit, l'homme eut une idée. Il freina brutalement.

— Cramponnez-vous ! cria-t-il. Nous allons être secoués !

Avec une adresse digne d'un champion de course, quand il fut parvenu sur le passage à niveau, il braqua sa direction à angle droit et, d'un brusque coup d'accélérateur, il engagea la camionnette sur la voie ferrée. Il avait éteint toutes les lumières et sa marge de manœuvre était limitée, mais son regard perçant parvenait à distinguer les moindres détails de ce chemin peu favorable à la circulation automobile. Il maintenait les roues de droites au milieu des rails, les faisant rouler sur les traverses, et les roues de gauches sur le ballast, du côté où il n'y avait pas de pylônes de caténaires. La camionnette tressaillait de partout dans un bruit de ferraille abominable. Secouée comme jamais elle ne l'avait été, Anne s'agrippait d'une main au creux de la boîte à gants et de l'autre au dossier de son siège. L'homme savait fort bien ce qu'il faisait : il connaissait les lieux et se souvenait qu'un kilomètre plus loin, il y avait un autre passage à niveau donnant sur un chemin de terre qui n'était fréquenté que par des tracteurs et des charrettes.

Au terme de quelques minutes qui furent très pénibles et qui leur parurent très longues, ils arrivèrent au passage. L'homme ralentit et, quittant la voie ferrée, il engagea la camionnette sur le chemin de terre, dans une direction qui les éloignait de Kruguhel.

— Je veux bien être pendu s'ils nous retrouvent ! marmonna-t-il.

Sa voix était haletante. Il avait dépensé de tels efforts pendant cette conduite infernale qu'il tremblait maintenant de tous ses membres. De grosses gouttes dégouлинаient de son front et de son visage et se répandaient autour de lui. Anne en recevait sur les mains. Elle voulut s'essuyer, mais ce faisant, elle s'aperçut que cette sueur était poisseuse. Intriguée, elle se tourna vers l'homme et examina soigneusement son visage. L'homme avait rallumé les phares, et, à leur reflet, ainsi qu'à celui de la lumière du tableau de bord, elle vit que c'était du sang qui coulait le long de ses joues.

— Oh ! s'écria-t-elle. Vous êtes couvert de sang !

— Ce n'est rien, répondit-il simplement.

— Vous êtes blessé ! il faut nous arrêter ! je vais vous soigner.

— Non, dit l'homme, je ne suis pas blessé et il ne faut pas que nous nous arrêtions. Il faut rouler toute la nuit, jusqu'à l'aube.

Tout en tenant son volant d'une main, il sortit un mouchoir d'une poche de son blouson et s'essuya le visage. Anne pensa soudain à ce qu'elle avait lu dans l'étrange ouvrage qu'elle avait feuilleté, le détail concernant le corbeau qui creusait la pierre et la faisait saigner. Que signifiait ce sang qui coulait de la figure de cet homme ? D'où lui venait cette blessure qu'il s'obstinait pourtant à nier ? Quel rapport avait cet homme qu'elle avait parfois envie de comparer à un Ange des ténèbres avec la pierre, cette pierre quelle savait n'être qu'une allégorie désignant le Grand Œuvre des alchimistes ? Ces questions quelle se posait en elle-même devinrent si obsédantes qu'elle en eut mal. Et brusquement, une autre image lui vint à l'esprit : celle du chevalier, sur la façade de la cathédrale, ce chevalier qui n'avait plus le même visage...

La camionnette roulait lentement à travers des chemins creusés de sillons et d'ornières. L'homme changea plusieurs fois de direction, s'efforçant à chaque carrefour de découvrir enfin une route où ils pourraient s'éloigner davantage et plus rapidement de cette zone où ils risquaient à tous moments de rencontrer des gens hostiles. Mais tandis qu'il cherchait ainsi une issue, des brumes soudaines montèrent du sol et brouillèrent tout son espace visuel. Le vent venait brusquement de tomber, et l'humidité, qui n'attendait que cela, surgissait des replis de la terre, envahissant le ciel de ses nappes obscures. La lumière des phares se heurtait à elles et renvoyait sur les occupants de la camionnette des masses aveuglantes où ils s'enfonçaient inexorablement et où ils se sentirent bientôt perdus.

Ni l'un ni l'autre n'échangeaient une parole. Il semblait qu'ils fussent dans un monde clos où le son d'une voix humaine n'existait plus. Seul le ronronnement du diesel, à bas régime, parvenait à transpercer les vapeurs malsaines qui s'exhalaient d'abord de toutes les vallées qu'ils traversaient sans le savoir et qui, se mêlant ensuite aux relents des ajoncs et des bruyères, envahissaient maintenant les landes et les falaises abruptes au bout desquelles il était impossible de distinguer les limites entre la mer et les rochers du rivage. Ils furent tout surpris de se retrouver sur une route bitumée. La camionnette roulait au pas, dans un calme qui était d'autant plus effrayant qu'ils s'attendaient à sombrer d'un instant à l'autre dans quelque précipice qui les dévorerait pour toujours entre ses mâchoires de granit.

Cette errance fut si longue et si harassante qu'ils en avaient perdu, en même temps que celle de l'espace, toute notion d'un temps quelconque, fût-ce seulement celui de la distance entre deux arbres au bord de la route. D'ailleurs, ils ne voyaient même pas les arbres, ils savaient seulement qu'il y en avait, dissimulés dans la brume, tapis dans le néant, mais prêts à brandir leurs bras déchiquetés pour les happer au passage et les meurtrir de leurs griffes complaisamment étalées dans la nuit. Il n'y aurait jamais de fin à ce parcours aveugle, parce que l'univers était inconsistant, et qu'ils suivaient le déroulement infini d'une Voie lactée qui abreuvait d'innombrables planètes sur le point de naître.

Ils sortirent brusquement de la brume, sans même s'en rendre compte. D'abord stupéfaits, ils contemplèrent avec effarement le ciel où persistaient quelques étoiles égarées. Ils ne savaient plus que cela existât. Puis, ce fut la route. Ils s'aperçurent qu'elle était en corniche, juste au-dessus de la mer dont on apercevait la blancheur des vagues en contrebas d'un parapet qui en constituait le bord. Ce fut à ce moment précis que le bruit du

moteur faiblit et finit par s'éteindre doucement. L'homme immobilisa la camionnette sur le bord de la route, contre le parapet, et il serra le frein à main.

— Le réservoir est vide, murmura-t-il, et je n'ai pas de réserve de gazole.

Il se leva et sauta à terre, et Anne le suivit, se glissant par la place du conducteur, car elle ne pouvait ouvrir la porte du côté du parapet. Ils distinguèrent derrière eux une traînée lumineuse un peu rose qui dessinait une blessure dans le ciel, comme si le soleil surgissait du ventre béant de la nuit. La route surplombait la mer d'une hauteur assez impressionnante et, en face d'eux, ils virent aussi, encore plongée dans les ténèbres, la masse tourmentée de l'île Noire, avec ses petites anses dévorées par la mer, et que seul reliait au continent le pont du Nord, bien repérable avec ses arches de granit sous lesquelles se glissaient en tournoyant les courants de la marée montante. Anne et l'homme se regardèrent un instant, se demandant avec angoisse pourquoi ils en étaient revenus à ce point de départ.

On entendait le bruit régulier du ressac contre la muraille sous la route. Il n'y avait pas de vent, mais la température de l'air était fraîche. Sans vergogne, l'homme traversa la route et se mit à pisser abondamment dans le fossé. Anne s'en alla derrière la camionnette, s'accroupit et fit la même chose. Mais elle s'aperçut que du sang avait coulé le long de ses cuisses. Elle avait ses règles, cela n'avait rien que de très normal. Le problème était qu'elle n'avait rien prévu à cet effet, mais bien que d'ordinaire elle fût très pointilleuse sur ce chapitre, elle se dit qu'après tout cela n'avait aucune importance. Elle revint vers l'homme et remarqua qu'il avait les yeux fixés sur l'île Noire et le pont du Nord. Maintenant, la petite lueur qui préludait à l'aube devenait plus intense et certains détails encore noyés dans la nuit apparaissaient comme des silhouettes sombres derrière un voile translucide. Anne tremblait, saisie par la fraîcheur, mais elle se sentait le besoin de parler.

— L'île Noire... murmura-t-elle. Voyez comme cette île est étrange : elle ressemble à un enfant dans le ventre de la mer, avec ce véritable cordon ombilical qu'est le pont du Nord... On dirait que la mer est sur le point d'accoucher et que l'île va s'en aller à la dérive, comme le prétend la légende... Oui, celle qu'on raconte ici : quand les premiers rayons du soleil levant traceront une ligne d'ombre toute droite entre le clocher de l'église et le menhir qui se trouve plus loin, sur la lande, là-bas, le pont du Nord s'effondrera, libérant ainsi l'île Noire qui connaîtra sa véritable naissance au monde. Vous savez, lorsque je pense à cette légende, je ne peux m'empêcher de fredonner la chanson du *Pont du Nord*.

Elle se tourna, face au pont et à l'île Noire, et commença à chanter d'une voix rauque, brisée par la fatigue et le manque de sommeil :

*Sur l'pont du Nord, un bal y est donnée*

*Adèle demande à sa mère d'y aller...*

*Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser...*

*Elle monte en haut et se met à pleurer...*

*Son frère arrive dans un bateau doré...*

*Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?*

*Maman n'veut pas que j'aïlle au bal danser...*

*Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée...*

*Ils firent trois pas et les voilà noyés...*

*Les cloches du nord se mirent à sonner...*

*Voilà le sort des enfants obstinés...*

L'homme avait écouté Anne, les yeux fermés, dans une sorte de torpeur, comme sous le coup d'un sortilège que lui aurait jeté Anne par ses incantations.

— Comme c'est étrange, murmura-t-il. J'ai l'impression de vivre à une autre époque et dans un autre monde. Je n'ai plus aucune notion de ce qui est et de ce qui n'est pas. Pourtant je sais que cette chanson du *Pont du Nord* n'est pas innocente : elle raconte les amours incestueuses et maudites d'un frère et d'une sœur, et cela sous des aspects symboliques que personne ne comprend plus. Je sais également que cette chanson, qui n'est plus guère connue que des enfants, remonte à la nuit des temps, aux époques les plus troubles de l'esprit humain, dans une préhistoire si lointaine qu'on en est réduit à l'imaginer, faute de pouvoir la connaître...

Il se tourna vers Anne et la regarda étrangement. Anne se souvint du moment où elle avait déjà chanté quelques fragments de cette chanson devant lui. Il s'était mis en colère et lui avait signifié qu'il ne voulait rien entendre de cette rengaine enfantine. Alors, elle s'était demandé quelle était la raison de cette mauvaise humeur. Comment se faisait-il que, ce matin, il eût accepté de l'entendre sans la moindre réaction désagréable ? De plus, il en avait esquissé un commentaire pour le moins ambigu... Il semblait complètement perdu dans une méditation solitaire qui n'avait plus rien de commun avec la réalité sordide dans laquelle l'un et l'autre se trouvaient plongés.

— Oui, reprit l'homme sans même avoir conscience de ce qu'il disait, oui, j'entends encore nettement ma grand-mère me fredonner cette chanson du *Pont du Nord*, ses yeux gris-bleu penchés avec tendresse sur mon visage d'enfant, oui, j'entends cette triste plainte qui résonnait dans ma chambre, l'enveloppait d'un grand mystère, et réveillait ainsi des spectres qui me faisaient peur mais que j'aimais bien parce qu'ils appartenaient à mes rêves...

Anne saisit brusquement le bras de l'homme. Le visage de celui-ci était devenu d'une blancheur éclatante.

— Je sais qui vous êtes ! dit-elle.

Il eut un grand sursaut et se dégagea comme pour s'enfuir.

— Taisez-vous ! cria-t-il, vous allez nous perdre !...

— Trop tard ! continua-t-elle. Tout ce que je ressentais en moi sans pouvoir l'exprimer, toutes les images qui me revenaient !... Je ne comprends pas, mais, maintenant, je n'ai plus de doute : personne n'aurait pu ainsi parler avec tant de tendresse de sa grand-mère. Oui, je sais qui tu es.

— Pour l'amour du ciel, pas de nom ! hurla-t-il avec désespoir.

Elle n'entendait plus rien de ce qu'il disait. Elle se mit à sangloter.

— Erwan ! murmura-t-elle, je t'ai enfin retrouvé !...

Un éclair rouge d'une extraordinaire intensité jaillit entre eux. Anne en fut complètement aveuglée. Quand elle eut recouvré un peu de sa vue, elle aperçut l'homme qui gisait sur le sol.

— Erwan ! hurla-t-elle.

Elle bondit vers lui, s'agenouilla et lui souleva la tête. Ce n'était plus le visage ravagé de l'homme qu'elle voyait, mais celui d'Erwan, comme autrefois, et ses cheveux avaient repris leur teinte brune mêlée de fils d'argent. Il avait les yeux clos et semblait inerte.

— Erwan ! Erwan ! répéta Anne avec angoisse. Qu'est-ce que tu as ?

À ce moment, elle entendit un bruit de moteur. Une voiture noire, qui roulait à toute allure sur la route, s'arrêta derrière la camionnette dans un grand crissement de pneus dérapant sur l'asphalte. Une femme en jaillit, qui se précipita vers le corps étendu d'Erwan.

— Je crois que j'arrive à temps ! ôte-toi de là ! cria Moïra à l'adresse d'Anne.

Tandis qu'Anne, affolée, se redressait, Moïra s'accroupit, enserrant la poitrine d'Erwan entre ses genoux, et saisissant la tête de celui-ci entre ses mains. Elle demeura un instant immobile, puis elle souffla trois fois sur le front d'Erwan. Il battit des paupières et ouvrit les yeux.

— Il vivra, dit simplement Moïra.

Elle se remit debout et fit face à Anne qui recula, terrifiée par la violence qu'elle discernait sur les traits de cette étrange femme.

— Maintenant, continua Moïra, c'est toi qui vas payer pour tout le mal que tu as fait !

Erwan tenta de se relever, mais ne réussit qu'à s'asseoir. Il tremblait et sentait que ses muscles ne répondaient pas à sa volonté. Il se traîna sur le sol en direction de Moïra.

— Laisse-la ! dit-il d'une voix suppliante.

Moïra se retourna vers lui.

— Comment ? hurla-t-elle. La laisser ? Et c'est toi qui me le demandes ? Mais, pauvre imbécile, elle est responsable de tout ce qui est arrivé !

— Laisse-la ! dit Erwan d'une voix plus assurée. Laisse-la, Moïra, sinon je vais prononcer ton nom, oui, ton nom réel, celui qu'on t'a donné à ta naissance...

Moïra éclata d'un grand rire sonore.

— Mon nom ! s'écria-t-elle une fois calmée. Mais, mon pauvre Erwan, tu ne t'en souviens même pas !...

Il tenta une nouvelle fois de se relever, mais tout son corps était dans un tel état de faiblesse que ses efforts demeurèrent vains. Moïra s'était retournée vers Anne.

— Anne ! dit Erwan d'une voix haletante, je t'en supplie ! ne regarde pas ses yeux !

Moïra poussa un cri de rage et se précipita vers Anne qu'elle saisit à bras-le-corps

dans l'intention de la faire tomber sur le sol. Mais Anne, dynamisée par la voix d'Erwan, résista du mieux qu'elle put. Elle recula, mais ne tomba pas. Moïra reprit son attaque, mais, cette fois, Anne l'esquiva et, animée d'un farouche désir de vaincre, ce fut elle qui se précipita sur Moïra. Les deux femmes se mirent à se battre furieusement à coups de poing et à coups de pied. Elles étaient de même taille et sans doute de même force. Elles s'empoignèrent les cheveux l'une et l'autre, essayant de contraindre l'adversaire à s'affaïsser. Elles se hurlaient des injures, et, quand Anne lui eut mordu cruellement le bras, Moïra poussa un grand cri de douleur. Mais, pour se venger, elle poussa Anne contre le parapet et la plia de façon à lui mettre le haut du corps dans le vide afin de la basculer dans la mer. Cependant, Anne lui opposa une telle résistance qu'elle ne put parvenir à ses fins, ne réussissant qu'à se coucher sur le corps d'Anne dans le but de paralyser ses mouvements.

— Anne ! gémit Erwan. Jette-la par-dessus, tu le peux ! jette-la dans la mer. Elle perd tous ses pouvoirs quand elle est dans l'eau !...

Anne avait entendu. Elle savait que c'était sa dernière chance, *leur* dernière chance. Elle commença par tordre le poignet de Moïra et celle-ci desserra légèrement son étreinte. Le corps de Moïra pesait lourdement sur elle. Alors, dans un effort désespéré, elle parvint à rouler sur le faîte du parapet en entraînant Moïra avec elle. Puis elle saisit les jambes de Moïra, et, d'un geste brusque, elle les replia vers sa tête et la fit basculer au-delà du parapet tandis qu'elle-même s'accrochait de toutes ses forces au muret de pierre. Moïra disparut dans le vide en poussant un hurlement de bête fauve.

Il y eut un éclair rougeâtre, aussi violent que celui qui avait jailli lorsque Anne avait prononcé le nom d'Erwan, et, en se dissipant, cet éclair se confondit avec les lueurs de l'aube qui commençaient à déchirer le ciel du côté de l'orient. Anne suffoquait. Elle mit quelques instants à retrouver son équilibre et elle s'effondra contre Erwan en sanglotant.

— Erwan ! Erwan ! parvint-elle à dire. Crois-tu qu'elle est morte ?

— Des êtres comme Moïra ne meurent jamais vraiment, murmura Erwan.

Anne se mit à sangloter de plus belle. Elle prit Erwan dans ses bras comme si elle voulait le bercer.

— Je ne comprends rien à tout cela, dit-elle, mais tu es là, Erwan ! je t'ai enfin retrouvé...

— Ne pleure pas, répondit-il. Il fallait bien en arriver là...

— Mais qu'allons-nous devenir à présent ?

— Aide-moi à me relever, je n'y arriverai pas tout seul...

Elle se mit debout et là, le saisissant par les épaules, elle le souleva lentement mais fermement. Il fut bientôt sur ses pieds. Il se secoua et esquissa quelques pas maladroits.

— Comment te sens-tu ? demanda Anne.

— Je suis très faible, mais je n'ai mal nulle part. J'ai l'impression d'avoir eu une nouvelle naissance... Il faut que je redécouvre le monde.

— Oh ! Erwan ! gémit-elle en se blottissant contre lui, comment pourras-tu me

pardonner tout le mal que je t'ai fait ?

Il l'étreignit du mieux qu'il le put avant de lui répondre :

— Ne reprends pas les paroles de Moïra. Oublions tout cela. Je t'aime, un point c'est tout. Je n'ai jamais cessé de t'aimer, même aux pires moments...

Elle se remit à pleurer. Il posa ses lèvres sur les siennes, puis il se dégagea et regarda l'horizon qui s'éclairait de plus en plus.

— Il faut que nous partions d'ici le plus vite possible, dit-il.

— Prenons la voiture de cette femme. Je peux conduire, tu sais...

— Non. Les filles de Moïra nous retrouveraient et, telles que je les connais, elles nous feraient payer cher sa disparition.

— Alors, que faire ? demanda Anne avec angoisse.

— Écoute, répondit-il, il y a un bateau dans l'île, au bout du pont. Marchons jusque-là et nous lèverons l'ancre immédiatement, avant que le soleil n'apparaisse. Je sais où nous pouvons aller et nous y serons en sûreté. Mais il faut que tu m'aides, car je me sens encore très faible.

Ils se mirent en marche, Erwan s'était appuyé sur l'épaule d'Anne et celle-ci le retenait quand elle le voyait hésiter. Il avait beaucoup de difficulté à soulever ses jambes, mais, dans un grand effort de volonté, au bout de quelques pas, il se sentit plus assuré. La route descendait, et il n'y avait que deux ou trois cents mètres à parcourir avant l'entrée du pont du Nord, juste entre la taverne des Algues et la croix de granit qui se dressait au-dessus du petit port de pêche.

Ils étaient à peine arrivés à cet endroit qu'ils aperçurent devant eux, tels des miroirs déformants reflétant confusément les premières lumières humides de l'aube, une troupe de gens qui se ruait dans leur direction en longeant les quais du port encombrés de cordages et de casiers à homards. Ils comprirent que c'étaient des femmes, une douzaine environ, toutes vêtues d'un pantalon noir et d'un blouson couleur écarlate. Leurs longues chevelures s'évaporaient autour de leurs têtes et de leurs épaules. Et elles couraient en poussant des cris sauvages.

— Les filles de Moïra ! s'exclama Erwan d'un ton lugubre. Je savais bien qu'elles ne nous lâcheraient pas ! elles sont plus cruelles que des louves, et, malheureusement, je n'ai plus aucun pouvoir sur elles !...

Il chancela et faillit tomber. Anne se sentit succomber elle-même sous le poids du découragement. Néanmoins, elle reprit le dessus et le rattrapa de justesse, consciente que toute l'issue de l'aventure reposait maintenant sur elle.

— Où est le bateau ? demanda-t-elle.

— À l'extrémité du pont ! c'est un petit voilier avec un moteur auxiliaire. Il est en état de fonctionner, rassure-toi. Si je m'évanouis, mets-le en marche !

— Comment le reconnaître.

— C'est l'*Alarc'h Du*. Il a une coque noire et blanche.

— Appuie-toi sur moi et courons le plus vite possible !...

Ils prirent leur élan et s'engagèrent sur le pont. Erwan se sentait la proie d'une terrible souffrance qui paralysait ses membres, et il ne pouvait courir que guidé et en quelque sorte traîné par Anne. Pourtant, il allait, presque aux limites de l'inconscience. Ils se trouvaient au milieu du pont, à l'endroit où celui-ci formait un coude, quand les rayons du soleil firent éclater ce qui restait de nuit et frappèrent directement le clocher de l'église qui surgissait au milieu des maisons de l'île Noire. À ce moment, tout bascula autour d'eux. Un grondement puissant surgit des entrailles de la terre et, d'un seul coup, les dalles de pierre qui formaient le pont se disloquèrent, éclatant de part et d'autre et s'effondrant dans l'eau à travers un nuage de poussière rougeâtre. Le pont du Nord venait de s'écrouler.

— Erwan ! s'écria Anne. Erwan ! où es-tu ?

Quand la poussière se fut quelque peu dissipée, elle l'aperçut à moitié immergé dans une masse d'eaux tournoyantes qui l'entraînaient vers le large. Des vagues monstrueuses la bousculèrent, manquant de la faire tomber elle aussi et l'aveuglèrent un instant, mais elle parvint à se maintenir hors de la tourmente et se précipita vers Erwan. Au prix d'un effort surhumain, elle l'attrapa par le col de son blouson et le remit droit sur ses jambes.

— Erwan ! Erwan ! cria-t-elle. Tu es blessé ?

— Non, murmura-t-il entre ses dents. Au bateau ! vite, au bateau !

Elle le traîna parmi les pierres et dans les vagues qui s'acharnaient contre eux. Tout à coup, le vent entra dans le jeu cruel que livrait la mer à la terre, se mit à souffler avec violence. Elle soutenait Erwan, elle le portait dans ses bras malgré l'épuisement qui la minait. Erwan ne voyait plus rien. L'obscurité la plus complète s'était emparée de ses yeux. Quasiment inerte, il se laissait entraîner sans résister, mais il entendait les bruits, il entendait avec une incroyable intensité tout ce qui se passait autour de lui, et, parmi ce chaos, il y avait la voix d'Anne :

— Erwan ! mon amour ! sois sans crainte, je te sauverai !...

Il avait envie de sourire. Il avait envie d'être heureux. Il avait envie de hurler sa joie parce qu'il avait enfin retrouvé Anne après tant d'errances et d'incertitudes, après tant de souffrances et d'espérances déçues. Oui, il était heureux, comme jamais il ne l'avait été parce qu'Anne l'aimait et qu'il l'aimait. Il voulait crier sa joie et son bonheur à la face du monde. Face aux vagues qui se ruaient contre lui, il se sentait très fort parce qu'Anne l'entraînait, le tirait de ce marécage d'enfer dans lequel il savait que, sans elle, il ne pouvait que s'engloutir.

— Erwan ! mon amour ! sois sans crainte, je te sauverai !...

Le son de la voix lui parvint très étrange, très lointain. Dans un effort suprême, il ouvrit les yeux et tenta de voir celle qui l'encourageait ainsi. Il aperçut alors, penché sur lui, les traits ravagés par une folle angoisse, le visage de Moïra !

Et il sombra dans l'inconscience.

DEUXIÈME PARTIE  
LE CHÂTEAU DES  
BROUILLARDS

*Kerhuel est une petite ville, ou plutôt un bourg perdu aux limites des grandes Landes de la Nuit et des immenses marécages de Gern-en-Ifern, étendue infranchissable au milieu du pays. Kerhuel, la Ville Haute, se dresse, comme une forteresse de l'ancien temps, au milieu d'un paysage de tourbe, de bruyères et d'ajoncs, au bout du monde, mais d'un monde intérieur clos, en quelque sorte protégé par les brouillards qui surgissent des marais et qui se répandent en suivant des sentiers qui ne mènent nulle part. C'est le jeudi 28 octobre, et il est presque dix-huit heures.*

Au milieu de la rue, là où se creusait un fossé, sur les pavés disjoints que les pluies n'avaient pas réussi à laver des scories abandonnées par les humains, les deux chats se faisaient face. Immobiles et figés dans leur attente agressive qui présageait d'éventuelles explosions, ils avaient rivé leur regard l'un sur l'autre. Le temps n'existait plus. Le vent pouvait secouer le monde et renverser le ciel, ils ne bougeraient pas. Et plus loin, sous le mur dévoré de mousses d'un jardin clos, une chatte blanche se léchait la patte et se frottait le museau comme si rien ne se passait. Elle était d'une totale indifférence, du moins le paraissait-elle, car elle savait très bien que, de toute façon, l'un des chats viendrait la rejoindre et qu'ils sauteraient ensemble par-dessus le mur. Ce qu'elle ignorait, c'était lequel des deux serait au rendez-vous, le gris tigré aux fortes moustaches ou le blanc et noir aux yeux bleus.

Erwan s'était arrêté, parfaitement conscient qu'il ne fallait pas déranger cette rencontre. Erwan voulait savoir lequel des deux l'emporterait. Il trouvait très drôle le spectacle de ces deux matous prêts à s'écharper tandis que minaudait la minette dans son coin. La salope ! s'exclama-t-il en lui-même. Mais, comme la représentation était dans la rue et quelle était gratuite, Erwan s'appuya contre le mur d'une maison et s'immobilisa, craignant cependant qu'un véhicule intempestif ne vînt perturber une action si bien conduite et sur le point d'aboutir à un dénouement, quel qu'il fût. Mais la rue était bien tranquille. Il n'y avait guère que monsieur Le Louarn à l'emprunter lorsqu'il rentrait sa voiture au garage comme un objet précieux qu'on serre dans un coffre de banque. En fait, cette rue ne servait guère que de pissotière aux clients qui sortaient de la taverne des Nuages-Rouges et qui avaient un urgent besoin de vidanger leur vessie surmenée par trop de bière. Du reste, ça puait dans cette rue. Erwan se demandait combien de temps allait durer la séance. Sur le mur d'en face, un graffiti de toute beauté précisait la taille et l'ardeur des bijoux de famille d'un certain Perig, lequel, d'après l'inscription adjacente, semblait d'ailleurs vouloir les proposer à l'admiration, voire à la convoitise, de ses contemporaines. Hélas ! vain espoir ! ni les dames ni les demoiselles ne venaient pisser dans cette rue sordide.

Erwan vit le chat blanc et noir tressaillir. Allait-il bondir ? Non. Il venait d'esquisser un imperceptible geste de recul. Erwan savait maintenant que le chat gris tigré sortirait vainqueur de cette confrontation silencieuse. À moins que... Il convenait d'attendre pour en être sûr. Mais le blanc et noir recula de quelques centimètres et le gris tigré en avança d'autant, le regard obstinément fixé sur le regard de l'autre. Alors, tout alla très vite : après un recul de plus en plus prononcé, le blanc et noir se retourna, feignit l'indifférence la plus complète, comme si rien ne s'était produit. Il longea le caniveau central à pas mesurés, la tête haute et les moustaches dressées. Au moins, il savait perdre avec dignité. Erwan se

mit à rire : Ainsi va la vie ! se dit-il en lui-même. Le gris tigré pouvait à présent rejoindre la minette, laquelle faisait semblant de ne pas l'attendre. C'était une superbe comédie ! Mais en réalité, Erwan riait jaune : il avait suffisamment joué le rôle du chat blanc et noir pour savoir quel goût d'amertume on ressent quand on joue ainsi « à l'écarté ». Cependant, il lui fallait bien reconnaître qu'il avait aussi souvent joué le rôle inverse, celui du chat gris tigré. Alors ? Ainsi va le monde et tout est bien qui finit bien.

Mais tout ce raisonnement était faux. Erwan n'était pas dupe : l'amertume qu'il ressentait en ce moment même dans sa bouche était parfaitement réelle. Le spectacle des deux chats se mesurant devant la minette blanche lui rappelait trop de souvenirs douloureux qui ne s'estomperaient pas facilement. Erwan pensait à Anne. Où était-elle ? Que lui était-il arrivé depuis ce soir de septembre où il était rentré chez lui et n'avait trouvé qu'une maison à moitié vide où le seul être vivant qui l'avait accueilli était son chat, Gwenhadu, qui s'était blotti contre lui en ronronnant de toute sa tendresse. Et lui-même, Erwan Merzhinn, qu'était-il devenu entre le moment où, ce soir-là, il avait erré sur l'arrière-port de Keris et dans l'ombre de la cathédrale Saint-Gwennolé avant de se retrouver deux ans plus tard, nu et à moitié inconscient sur le rivage de l'île Noire, près du pont du Nord ? Erwan ne se souvenait plus de rien : il y avait maintenant en lui deux années de vide et d'absence pendant lesquelles personne ne l'avait jamais ni rencontré ni reconnu. Quant à Anne qui, pendant tout ce temps avait quelque peu rameuté les journalistes avides de scandales, elle avait été vue pour la dernière fois le même soir où lui-même avait été retrouvé, à bord d'une camionnette, en compagnie d'un homme dont on ne connaissait pas l'identité et qui avait également disparu. Cette singulière coïncidence n'avait fait qu'augmenter le trouble et l'angoisse d'Erwan.

Il sentit une sourde névralgie traverser son cerveau comme un stylet qu'on aurait enfoncé lentement de part et d'autre de ses tempes. Chaque fois qu'il pensait à cet espace inconnu à l'intérieur de sa vie, il avait mal à la tête. Chaque fois qu'il pensait à Anne, il avait mal au cœur. Certains soirs, dans sa maison de Keris, qu'il avait retrouvée et qu'il partageait avec sa cousine Rhiannon, quand Gwenhadu venait s'étendre sur ses genoux, Erwan demandait à l'animal de lui dire ce qu'il savait, car il était persuadé que les chats connaissent les grands secrets que les humains n'osent pas exprimer. Alors, Gwenhadu se mettait à ronronner et le regardait intensément : Erwan plongeait son regard dans ses yeux, et ceux-ci l'inondaient de lumière. Mais c'était tout. Erwan ne comprenait pas l'étrange réponse qui déferlait ainsi sur lui. Et il en était ainsi depuis qu'il avait repris conscience, il y avait déjà presque deux mois, sur ce rivage battu par les vagues et les grands vents venus du large et qui l'avaient peut-être apporté là depuis quelque île mystérieuse où des femmes embrumées l'avaient retenu si longtemps dans leurs vapeurs oniriques.

Erwan se secoua comme s'il voulait se débarrasser d'une eau sale qui lui serait tombée dessus au cours d'un cauchemar. Ce soir, il était à Kerhuel, le bourg où il était né, la petite ville qui avait connu ses premières curiosités d'enfant, ses premiers émois d'adolescent quand il y passait l'été en compagnie de sa grand-mère, puis ses longues rêveries partagées avec Anne, plus tard, dans le clair-obscur d'un amour qui n'était déchiré d'aucun orage. Kerhuel était là, devant lui, comme une orange dont il détaillait les quartiers pour mieux en savourer les subtiles essences...

Le ciel devenait de plus en plus sombre et il ne subsistait plus que quelques traînées

rougeâtres derrière les toitures d'ardoise qui se confondaient dans les nuages de cet automne que les vents n'avaient pas encore débarrassé de ses feuilles mortes. Erwan respira longuement l'air humide qui faisait surgir dans sa mémoire des images vécues autrefois dans une sorte de torpeur et il s'engagea dans la ruelle. La minette blanche et le chat gris tigré avaient disparu de l'autre côté du mur, dans le jardin clos, endroit idéal pour mettre en pratique leur attirance réciproque. Mais Erwan ne se faisait aucune illusion : lorsque leur affaire serait terminée, la minette blanche signifierait brutalement son congé à son conjoint momentané comme on jette un emballage usé dans une poubelle. Erwan ricanait intérieurement : combien de fois, lorsqu'il enseignait la grammaire et la littérature à des disciples qui s'en moquaient éperdument, avait-il lorgné sous les tables des jeunes filles lorsqu'elles écartaient innocemment les cuisses, laissant entrevoir des zones mystérieuses propices aux fantômes les plus inavouables. Quant au chat blanc et noir, frustré comme l'avait été Erwan en ce temps-là, il avait dû regagner son refuge habituel. Peut-être était-ce la maison de madame Le Louarn, à l'angle de la rue des Ombres, presque en face de la taverne, site privilégié qui constituait un excellent observatoire pour repérer les allées et venues des habitants de Kerhuel, en particulier de ceux qui hantaient de façon assidue cet honorable établissement. Erwan soupçonnait madame Le Louarn d'être assise discrètement derrière la fenêtre de sa cuisine, en train de raccommoder les vêtements défraîchis de son mari pour justifier la curiosité malsaine qu'elle éprouvait à l'égard de ses concitoyens. Elle aussi était une *voyeuse*. Mais elle ne se contentait pas de *voir*, elle *parlait*. Elle était au courant de tout ce qui se passait dans le bourg et ne se gênait pas pour critiquer péremptoirement les moindres actions de chacun, faisant toujours pencher la balance du côté négatif : elle s'était constituée, de sa propre autorité, juge suprême, sans doute persuadée qu'une divinité quelconque l'avait placée là pour veiller au redressement d'une pauvre humanité en perdition.

Erwan se mit à rire tout haut, réveillant les échos de la ruelle. Il fallait bien avouer que madame Le Louarn arborait une figure digne du musée des horreurs. Il se dit alors que monsieur Le Louarn avait bien raison d'aller acheter – en cachette et quand il n'y avait personne dans la boutique – certaines des revues pornographiques dissimulées sous le comptoir de madame Pennanéac'h, la marchande de journaux, néanmoins veuve exemplaire et qui eût fréquenté davantage l'église paroissiale si son métier ne l'obligeait à demeurer stoïquement au milieu de publications pour le moins profanes. Pauvre monsieur Le Louarn ! il était tombé dans le piège, lui aussi. Lorsque les gens décident de se marier, ils ne pensent jamais – ou ne veulent pas y penser – à la tête qu'ils auront trente ans plus tard. Et s'il n'y avait que la tête, ce serait un moindre mal. D'ailleurs, peu importait : monsieur Le Louarn était un homme respecté de tous, paisible fonctionnaire des travaux publics qui prendrait sa retraite dans moins de cinq ans et qui pourrait ainsi cultiver son jardin tout à loisir. Et pour ce qui était de madame Le Louarn, il n'y avait rien à dire : elle avait été une mère de famille courageuse et efficace. Mais au fond, qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Oui, Erwan connaissait bien les habitants de Kerhuel, il connaissait bien leurs petites manies, leurs petites habitudes, leurs petites faiblesses soigneusement cachées, mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir une profonde sympathie envers eux. Après tout, il avait vécu au milieu de ces gens une partie de sa vie et il s'était éveillé au monde adulte à travers eux.

Il parvint au bout de la ruelle. Un enfant se mit à pleurer à l'intérieur d'une maison,

probablement par suite d'une maladresse, à moins que ce ne fût à cause d'une réprimande des parents. L'enfance est un moment merveilleux de l'existence, mais pourquoi faut-il qu'elle soit rythmée sur une alternance de rires et de pleurs ? Mais n'en est-il pas de même lorsqu'on atteint l'âge adulte en dépit de cette censure sournoise qui s'exerce sur les âmes et qui contraint les êtres à une feinte indifférence ? Erwan toussa pour se débarrasser de cette pensée. Il se trouvait maintenant devant la taverne des Nuages-Rouges, et le docteur Even l'y attendait sûrement devant un des innombrables verres d'alcool qu'il ingurgitait chaque jour.

Il entra. C'était l'heure où la taverne était pleine. Les hommes de Kerhuel y venaient boire, et surtout bavarder, avant de rentrer dîner chez eux, dans cette atmosphère feutrée, à l'abri des regards, au milieu des fumées des pipes et des cigarettes. Erwan salua la compagnie et serra la main de ceux qu'il connaissait le mieux avant de s'asseoir à la table où se tenait le docteur Even.

— Alors, Erwan, lui dit celui-ci, votre séjour ici vous apporte-t-il quelque lumière ?

— Jusqu'à présent, répondit Erwan, je n'ai fait que rêver, mais c'est surtout mon enfance qui prend le pas sur le reste.

— Il ne faut rien forcer, reprit le docteur. Une seule image peut provoquer un choc émotionnel, et c'est avec ce choc que vous pourrez retrouver ce qui est dans votre mémoire, mais que vous refusez obstinément de faire surgir.

— Et pourtant, je voudrais tant savoir...

— Justement, c'est parce que vous *voulez* avec trop d'énergie et de raison. Mettez tout cela en sommeil et les choses se révéleront d'elles-mêmes. C'est le médecin qui vous le dit : le remède est en vous. N'attendez aucun secours de l'extérieur.

Curieux homme que ce docteur Even... Il avait déjà la soixantaine. Il était mince, avec des cheveux gris et des moustaches roussies par les cigarettes. Il était né à Kerhuel où son père était déjà médecin au moment de la naissance d'Erwan. Mais, tout en étant très sociable, c'était un solitaire farouchement retranché dans son univers intérieur. Il ne s'était jamais marié, préférant aller de temps à autre, lorsque la chair le tourmentait, passer une soirée chez les filles à Dinas Emrys. Et son penchant pour l'alcool était bien connu. Au reste, son cabinet était à deux maisons de la taverne des Nuages-Rouges et lorsqu'on avait besoin de lui, on ne se donnait pas la peine d'aller chez lui, on venait le chercher à la taverne, car on était sûr de l'y trouver. Mais, en dépit de tout, il était considéré comme un excellent médecin dont les diagnostics se vérifiaient constamment et qui n'hésitait pas à soigner gratuitement ceux qui se trouvaient dans la gêne. Erwan aimait beaucoup le docteur Even et prenait un immense plaisir à converser avec lui sur tous les sujets, car le médecin connaissait beaucoup de choses et se montrait d'une insatiable curiosité d'esprit. Quel chagrin profond et secret se cachait-il ainsi derrière son masque de célibataire endurci et d'alcoolique invétéré ? Il n'avait jamais fait de confidences sur sa vie affective.

Erwan se sentait à l'aise dans cet espace clos bourdonnant de bruits et de rires. Les vaines paroles qui y étaient prononcées constituaient un rempart contre un monde extérieur nécessairement hostile, peuplé de figures démoniaques prêtes à fondre sur les passants attardés. Peu lui importait que cet espace fût artificiel et que la protection qu'il offrait fût illusoire : il retrouvait là l'étrange sensation qu'on peut avoir, lorsqu'on est un

jeune enfant, à peine nouveau-né, lorsqu'on se blottit contre le corps de sa mère pour y puiser la chaleur, la vie et, qui sait ? la tendresse et l'amour. Mais Erwan n'avait jamais connu cela puisque sa mère était morte en lui donnant le jour : il imaginait cette sensation, il ne l'avait jamais vécue. Et pourtant, il la recherchait, avec passion, avec ténacité, avec maladresse aussi, comme lorsque, après être resté trois mois allongé dans son lit, après une mauvaise fracture de la jambe, il avait recommencé à marcher.

Il s'était blotti contre sa grand-mère qui l'avait élevé avec une sorte d'amour désespéré, elle qui avait perdu un fils aîné tué au cours de la guerre et qui avait tout reporté sur sa fragile existence. Il s'était lové contre cette femme déjà âgée qui lui chantait de douces berceuses pour l'endormir, qui lui chantait cette étrange mélodie du *Pont du Nord* qui le hantait avec autant de force depuis des années et des années. Pourquoi s'était-il retrouvé ainsi, inconscient, sur le rivage de l'île Noire, à l'ombre fatidique de ce qu'on appelait le pont du Nord ? Mais quelque puissant qu'eût été l'élan de sa grand-mère vers lui, elle n'était pas sa mère, et Erwan en avait parfaitement conscience : rien ne remplace une mère *charnelle* même si on est entouré de tendresse et d'amour, même si on baigne dans un nuage de rêves et de lumières surgis du fond du cœur humain.

Alors Erwan s'était replié, si l'on peut dire, sur la Femme, ou tout au moins sur l'image qu'il s'était faite de la féminité. Il avait cru la retrouver en Anne qui avait très longtemps représenté pour lui une totalité d'amour et de tendresse. Il s'était projeté en elle comme un enfant qui cherche désespérément un abri contre les puissances de l'ombre, toujours aux aguets lorsque le soir tombe et que la lune est invisible dans le ciel. Hélas ! la trahison d'Anne, son abandon enfin avaient réveillé tous les échos de la solitude dans le cœur d'Erwan et, pour y échapper, il s'était mis à consommer avec frénésie des corps sans jamais y découvrir le chemin secret qui conduit au sanctuaire de l'âme. Peut-être était-ce parce que l'image d'Anne se trouvait toujours présente, plus brillante encore à cause de cette blessure qu'il portait en lui et qui n'arrivait pas à se fermer. Erwan était perdu dans un monde où s'agitaient des êtres qui lui faisaient peur, malade du vertige que lui inspirait ce vide atroce des deux années qu'il sentait enfouies pour jamais dans les bas-fonds de sa mémoire. Et dans le bruissement de cette taverne, sécurisé par l'alcool qu'il buvait, bercé par la voix du docteur Even qu'il n'écoutait même plus, il finissait par oublier également qui il était et pourquoi il était là.

Ils en étaient au troisième verre quand trois personnages firent irruption dans la salle, prenant soin de refermer violemment la porte pour se faire remarquer. Point n'était besoin d'ailleurs, car leur tenue et leur allure étaient étudiées pour attirer l'attention : ils arboraient tous les trois une panoplie de motard des plus classiques, pour ne pas dire des plus stéréotypées, à tel point qu'ils devenaient ridicules avec leur attirail de cuir, de chaînes et d'insignes d'un goût douteux. Quant à leurs visages, ils appartenaient nettement à la catégorie qu'il faut bien appeler des sales gueules.

Deux d'entre eux étaient plus jeunes, ayant peut-être moins de vingt ans, et ils demeuraient en arrière tandis que le troisième, le plus âgé, s'avavançait résolument vers le bar. C'était visiblement le chef, ou tout au moins jouait-il au chef, sans doute pour masquer des carences affectives qui l'avaient marqué depuis son enfance. Il s'accouda au comptoir, se retourna et toisa l'assistance d'un regard vide et froid.

Dans la salle, les conversations s'étaient interrompues. Un pesant silence s'était

abattu sur les consommateurs. Visiblement, ils connaissaient tous le personnage qui venait d'entrer et ils éprouvaient envers lui une crainte qui se trahissait dans leur immobilité et leurs regards. Le docteur Even se pencha vers Erwan et lui murmura à l'oreille :

— C'est Fanch Latimer, une authentique ordure. Tenez-vous tranquille.

Celui que le docteur venait de nommer Fanch Latimer continua pendant quelques instants à examiner l'assistance, puis il parut avoir fait un choix. Il afficha un sourire sarcastique et se dirigea vers un homme d'une quarantaine d'années qui était assis sur un tabouret à l'autre extrémité du bar. Il se planta devant lui et lui mit la main sur l'épaule.

— Salut, Le Floch ! dit-il. Alors, comment va la santé ? Toujours en bonne forme ?

L'autre marmonna deux ou trois mots inaudibles.

— À la bonne heure ! continua Latimer, j'en suis ravi. Eh bien ! on va fêter ça. Te rappelles-tu que tu m'as promis une tournée la dernière fois qu'on s'est rencontrés ?

Le nommé Le Floch esquissa un geste qu'Erwan comprit comme étant de dénégation, mais le motard se garda bien de l'interpréter ainsi. Il se tourna vers le patron qui ne semblait guère à son aise derrière le comptoir.

— Tu as entendu, tavernier de mon cul ? s'écria-t-il avec violence. Monsieur nous offre la tournée. Pour moi, ce sera un whiskey, non pas celui que tu sers habituellement à ta clientèle, mais le meilleur, celui que tu te gardes pour toi. De toute façon, Monsieur ne lésine pas sur la dépense et il te paiera le juste prix. Quant à mes deux copains, tu leur serviras des jus d'orange : ils ont assez bu comme ça aujourd'hui et il faut que je les ramène chez Papa et Maman. Allez ! grouille-toi !...

Le patron de la taverne, avec des gestes d'automate, se hâta d'acquiescer à la demande intempestive de son étrange client. Il prit un verre et sortit une bouteille de dessous son comptoir. La main tremblante, il versa dans le verre une copieuse rasade de whiskey, mais le motard se mit à hurler :

— Tu te fous de moi, mon pote ! Deviendrais-tu radin, par hasard ? Un verre, ça se remplit à ras bord, tu devrais le savoir depuis le temps que tu exerces ton métier à la con !  
...

Le patron ravala des invectives qui se bousculaient dans sa gorge et finit de remplir le verre destiné à Latimer. Puis il s'affaira à servir les jus d'orange de ses acolytes. Ceux-ci s'en saisirent et se mirent à boire d'un air béat. Erwan remarqua leur sourire en coin, leur veulerie qui confinait à l'abjection : ces deux-là n'étaient que des petites frappes subjuguées par la morgue provocante d'un pervers qui se régalaient de leur lâcheté tout en se flattant de leur obéissance aveugle. Des homosexuels, sans doute, attirés et même hypnotisés par la virilité tapageuse mais fausse de leur idole... Latimer prit son verre et se retourna vers l'assistance comme pour mieux savourer son triomphe. Mais sa nervosité était telle qu'il en renversa une partie du contenu sur le sol. Alors, afin de ne pas perdre la face, il avala d'un trait le reste de l'alcool, fit claquer sa langue, rota bruyamment et reposa le verre sur le comptoir en le faisant glisser de façon qu'il heurtât les autres verres. Puis, il contempla l'assistance avec un sourire ironique qui en disait long sur l'orgueil qu'il tirait de cette situation ambiguë où la tension devenait non seulement de plus en plus grotesque, mais de plus en plus insupportable au fur et à mesure que le temps s'écoulait.

— Ce qui me fait plaisir, dit enfin Latimer, c'est de voir que j'ai autant d'amis fidèles dans cette bonne ville de Kerhuel.

Personne ne prononça une seule parole. Les deux acolytes de Latimer continuaient à siroter leur jus d'orange comme des gamins bien sages que leur père emmène pour la première fois dans une taverne. Erwan se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il avait envie de cogner sur Fanch Latimer pour démontrer à ces pauvres types que leur chef tout-puissant n'était qu'une baudruche gonflée d'un vent nauséabond. Le motard examinait soigneusement les consommateurs qui, eux, se gardaient bien de le regarder. Il hésita un moment et son visage fut déchiré par un sourire malsain qui était davantage un rictus de mépris. Il avait fait son choix quant à sa prochaine victime. Il se dirigea vers un homme barbu assis devant une pinte de bière et qui jouait les indifférents.

— Sais-tu, lui dit-il, que, depuis un bon moment, je me pose une angoissante question ? Je me demande si ta barbe est vraie ou fausse.

Et sans attendre de réponse, il tendit la main et tira violemment la barbe de l'homme. Celui-ci rougit de colère mais n'esquissa aucun geste qui pût paraître de désapprobation. Erwan le vit seulement serrer les poings. Latimer éclata de rire.

— Décidément, s'écria-t-il, tu es trop con ! et je n'aime pas les cons. Ce sont des gens sensés, des gens intelligents qui m'offrent à boire.

Son regard examina de nouveau les consommateurs et s'arrêta sur Erwan. Il fronça les sourcils et s'approcha, le visage toujours marqué par son sourire provocant.

— Je ne t'ai jamais vu ici, toi, dit-il. Alors, on va fêter ton arrivée. Tous ceux qui viennent ici peuvent prétendre à être mes amis. Le tout est de le vouloir. Alors, sois bien net : es-tu mon ami, oui ou non ?

Erwan était sur le point de lui répondre par un « merde ! » sonore quand le docteur Even lui saisit le bras et le serra à lui faire mal. Il se maîtrisa, attendant la suite. Fanch Latimer recula de quelques pas et examina Erwan avec plus d'attention.

— Tu as une tête que je connais, reprit-il. J'y suis. C'est toi le type dont on parlait sur les journaux, le prof écrivain qui a disparu pendant deux ans et qui ne se souvient plus de ce qu'il a fait pendant ce temps-là. Ravi de te connaître. Il paraît aussi que tu es né dans cette bonne ville de Kerhuel. Félicitations. Tous les citoyens de Kerhuel sont mes amis. Donc, tu l'es, toi aussi. Et tout cela, ça s'arrose !

Fanch Latimer se tourna vers le patron.

— Tavernier du diable ! hurla-t-il. Monsieur le scribouillard amnésique nous offre une tournée. Tu sais ce qui te reste à faire ?

Le patron, toujours d'une main tremblante, se hâta de déposer un verre devant Latimer et, reprenant sa bouteille de whiskey, il se prépara à le remplir. Ce fut alors qu'Erwan bondit de sa chaise, se précipita vers le bar et se saisit de la bouteille.

— Non ! s'écria-t-il. Je ne paierai jamais à boire à un personnage aussi goujat et aussi grotesque que ce monsieur qui se prend pour un envoyé du diable !

Fanch Latimer s'était immobilisé, comme figé par la stupeur. Il ne souriait plus, mais

serrait les dents, dérouté par la réaction d'Erwan et se demandant ce qu'il allait faire. Tout autour, on retenait sa respiration, chacun pensant qu'une bagarre était devenue inévitable et qu'Erwan Merzhinn avait été mal inspiré de venir prendre un verre à la taverne des Nuages-Rouges.

— Je n'ai pas très bien compris, dit enfin Latimer d'une voix rauque.

— C'était pourtant très clair, répondit calmement Erwan. Je n'offre pas à boire aux gens de ton espèce.

Latimer recula et sa main droite se glissa vers l'une de ses poches. Erwan, sur le qui-vive, comprit qu'il allait sortir un couteau. Il serra plus fort la bouteille, prêt à la fracasser sur le crâne de Latimer si celui-ci esquissait le moindre geste de violence. À ce moment, la porte de la taverne s'ouvrit et un personnage en uniforme fit son entrée. C'était Yann Dagorn, le prévôt de Kerhuel. Il se précipita vers le bar et se plaça entre Erwan et Latimer. Celui-ci avait renoncé à mettre la main dans sa poche et affectait une froide indifférence.

— Latimer ! s'écria le prévôt, souviens-toi de nos conventions. Tu es libre de faire tout ce que tu veux en dehors de cette ville, mais tu n'as pas le droit d'emmerder les habitants de Kerhuel.

— Je n'emmerde personne, dit Latimer en ricanant. Je suis venu à Kerhuel pour boire un coup, c'est permis, non ? Et puis, les gens de Kerhuel sont mes amis, ils le savent bien, puisqu'ils se font une joie de m'offrir un verre. Je ne vois pas en quoi ce serait répréhensible.

— Certes, répondit Yann Dagorn, quoi de plus normal... Mais ce qui est répréhensible, c'est ton degré d'alcoolémie. Si tu ne sors pas d'ici et si tu ne quittes pas la ville immédiatement avec tes deux connards, je te colle au trou. Motif : a voulu conduire sa moto en état d'ivresse. Et je te fais faire une prise de sang.

— Bon, bon ! reprit Latimer d'un ton désinvolte, ne vous fâchez pas, prévôt. Nous sommes de bons amis, vous et moi, n'est-ce pas ? C'est ce que me répétait mon oncle, pas plus tard qu'hier soir avant le dîner qu'il offrait au ministre. Oh ! lui aussi, il vous aime bien, mon oncle.

Il se tourna vers ses acolytes qui demeuraient immobiles, le visage fermé, attendant les ordres de leur maître.

— Allez, les gars, on s'en va, dit-il. Le fond de l'air est froid, ce soir, et on risque de s'enrhumer. J'ai horreur de ça.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers la porte et Latimer leur emboîta bientôt le pas. Mais avant de sortir, il hésita un instant. Il se retourna et fixa ses yeux sur Erwan.

— Un avertissement pour toi, l'écrivain : tu n'as pas intérêt à me rencontrer une autre fois, car je risquerais de me fâcher. Je te conseillerais même de faire ta valise et d'aller te faire voir ailleurs. Sache que je déteste les intellos. Ils se croient très forts parce qu'ils pérorent du matin au soir et que certaines personnes les prennent au sérieux. Et puis, il y a une chose que je ne te pardonnerai jamais : c'est d'avoir refusé mon amitié. J'espère que tu as compris.

Et Latimer disparut en laissant retomber lourdement la porte derrière lui. Quelques

instants plus tard, on entendit une suite de pétarades tonitruantes, et le malaise se dissipa dans la taverne. Les consommateurs s'étaient levés et entouraient Erwan, chacun y allant de son commentaire au milieu d'un brouhaha indescriptible. Le prévôt tendit la main à Erwan et celui-ci la lui serra vigoureusement.

— Je crois que je suis arrivé à temps, dit Yann Dagorn. On m'avait averti de l'arrivée de Latimer et, comme je n'ai aucune confiance en lui, je suis venu voir ce qui se passait. Vous savez, monsieur Merzhinn, il faut prendre l'avertissement de cette canaille au sérieux : évitez de le rencontrer, car c'est un type dangereux.

— Alors, répondit Erwan, pourquoi l'avoir laissé filer ?

Le prévôt parut embarrassé un instant, mais il haussa les épaules d'un air très désabusé.

— Je n'y peux rien, dit-il. Latimer est une crapule, c'est évident, mais il est malin, et jamais personne n'a pu le coincer. On sait pertinemment qu'il a commis de nombreux hold-up, qu'il a dévalisé des vieilles personnes sans défense, qu'il a assommé tous ceux qui lui cherchaient des poux pour une raison ou pour une autre, qu'il a violé des filles et qu'il a sans doute tué de sang-froid certains de ses opposants. Mais on n'a rien pu prouver. Il ne laisse aucune trace, aucun indice, aucun témoin de ses exactions criminelles et, le plus fort, c'est que ses victimes n'osent même pas porter plainte par crainte des représailles qu'il pourrait exercer.

— Il faut dire, intervint le docteur Even, que cette crapule intégrale, ce pervers capable du pire sadisme, est le neveu du sénateur Treffiagat, le tout-puissant parlementaire de cette province, qui fait la pluie et le beau temps dans les ministères fédéraux. Ce n'est pas qu'il soit foncièrement malhonnête, mais il n'a pas d'enfant lui-même et considère le fils de sa sœur, ce Fanch Latimer, comme un petit saint victime de la calomnie et de la jalousie de ses compétiteurs. Chaque fois que Latimer est impliqué dans une affaire, l'oncle intervient, et les plaintes, comme les rapports de la *Garda*, tombent immédiatement aux oubliettes. Latimer est intouchable, même s'il est pris sur le fait. On ne peut que le convaincre de tapage nocturne ou de conduite en état d'ivresse, ce qui est bien peu au regard des méfaits qu'il commet en toute impunité.

— Je le saurai la prochaine fois, dit Erwan.

— Il vaudrait mieux qu'il n'y ait pas de prochaine fois, reprit le prévôt en faisant la grimace. Je vous le répète, c'est un type dangereux et je ne peux malheureusement rien contre lui sinon l'empêcher de faire trop de bruit à Kerhuel. Évitez de le rencontrer, cela vaut mieux, et, si vous l'apercevez, planquez-vous pendant qu'il en est temps. Vous n'avez pas à en avoir honte.

— Le prévôt a raison, surenchérit le docteur Even. Quand vous sortirez du bourg, ne rôdez pas trop sur les routes, empruntez plutôt les sentiers et les chemins creux. Il aurait peur d'y salir sa moto.

— De toute façon, conclut Erwan, je n'aime guère marcher à pied sur les routes. Je préfère de beaucoup me perdre en pleine campagne.

L'atmosphère de la taverne était redevenue aussi animée et aussi bruyante qu'avant l'arrivée des trois motards. Le patron, bien heureux de s'en être tiré à bon compte cette

fois-ci, offrit une tournée générale, mais le prévôt Dagorn la refusa, sous prétexte qu'il était en service. Il prit congé d'Erwan et du docteur Even et partit pour sa tournée de surveillance nocturne. Les conversations allaient bon train à propos du courage manifesté par Erwan qui avait osé tenir tête à Fanch Latimer. Cela n'était jamais arrivé jusqu'à présent tant la crainte qu'il inspirait était forte et, de toute évidence, si une bagarre avait éclaté entre les deux hommes, aucun des consommateurs présents n'aurait osé intervenir. Ils entouraient tous Erwan et le félicitaient, et Erwan ne pouvait s'empêcher de penser à un épisode du *Quart Livre* de Rabelais, celui où le célèbre Panurge « fait le bon compagnon » après la tempête pendant laquelle il s'est montré d'une lâcheté déconcertante. Mais Erwan n'en était pas moins lucide sur lui-même : il se rendait parfaitement compte que son comportement devant Latimer était le résultat non de son courage mais de son inconscience. Il ignorait tout du personnage et des conséquences fâcheuses qui eussent pu découler de son intervention.

Cependant l'agitation se calma et bientôt les clients de la taverne s'en allèrent chacun les uns après les autres. C'était l'heure du creux, l'heure du dîner, avant l'arrivée de ceux qui s'ennuyaient chez eux ou de ceux qui n'arrivaient pas à trouver le sommeil. Il y aurait alors une nouvelle flambée de conversations. Certains joueraient aux cartes, d'autres aux fléchettes, et cela jusqu'au moment où le patron, pressé d'aller se coucher, devrait mettre à la porte les derniers pochards abrutis par la bière et qui tiendraient à peine debout.

— Eh bien, dit Erwan, je vais aller dîner. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi, docteur ?

— Mon Dieu, répondit Even, je ne suis pas de service ce soir et je n'ai rien de prévu. Après tout, cela me changera de ma boîte de sardines et de mes pommes de terre bouillies. Où allez-vous ?

— À l'auberge des Bruyères, c'est le jour du ragoût de bœuf à la bière brune. Je n'en ai jamais mangé de meilleur.

— C'est d'accord, Erwan, je vous suis.

Tous deux se levèrent et sortirent après que le docteur eut pris soin d'avertir le patron qu'on le trouverait en cas de besoin à l'auberge des Bruyères.

*Dans l'auberge des Bruyères, tout est calme, tout est feutré, confortable, rassurant. Le bruit des couverts s'entend à peine, et les paroles des dîneurs semblent étouffées par l'épaisseur d'un décor peut-être banal mais qui incite au respect des autres. Ici, c'est l'anonymat garanti dans la chaude atmosphère que dégage un-feu de tourbe dans la cheminée surmontée d'une grande fresque représentant une lande battue par les vents. Tout se passe ici comme si rien n'existait ailleurs, car tout est concentré dans cet espace clos où la pleine lune ne peut pénétrer. C'est encore le jeudi 28 du mois d'octobre, et il est plus de vingt heures.*

— En somme, dit le docteur Even, votre séjour ici ne vous apporte rien de précis quant à ces deux années dont vous avez perdu toute notion...

— Hélas ! oui, répondit Erwan. J'avais imaginé qu'en me replongeant dans le monde de mon enfance et de mon adolescence, en revoyant les lieux que j'ai fréquentés avec Anne lorsque nous étions en pleine harmonie, je risquerais de découvrir des points de repère, des lueurs au milieu de cette nuit terrifiante qui m'obsède. Mais rien ne se passe. Bien sûr, les souvenirs d'autrefois se réveillent, et je dois avouer qu'ils me confortent dans mon sentiment d'exister, dans ma volonté farouche de vivre. Ce n'est malheureusement qu'une compensation bien maigre au regard de ce malaise permanent que je ressens depuis qu'on m'a retrouvé sur le rivage de l'île Noire.

Le docteur prit la bouteille de vin et remplit le verre d'Erwan avant de se servir lui-même. Il fixa un instant son attention sur les flammes légèrement bleutées qui émanaient de la tourbe, dans la cheminée, répandant autour d'elles cette odeur si pénétrante et si enivrante qui n'appartient qu'à ce genre de combustible. Les habitants de Kerhuel se chauffaient encore à la tourbe parce qu'ils avaient tous le droit d'exploiter chacun une parcelle des tourbières qui s'étendaient au sud de la ville, entre les vastes landes de Mag-Mell et les marécages de Gern-en-Ifern, les bien nommés, car ils avaient réellement la réputation d'être un « Marais de l'Enfer », un de ces lieux maudits où seuls peuvent s'aventurer ceux qui passent dans l'Autre Monde. Le docteur se remit alors à manger, mais il s'interrompit bientôt.

— Vous savez, Erwan, dit-il encore, je ne suis pas psychanalyste, je ne me vante pas d'être plus malin que les autres, mais, en tant que médecin généraliste, je me vois toujours confronté à des cas qui relèvent davantage de la psychologie que de la simple médecine. D'ailleurs, je ne dissocie jamais les deux disciplines, ne serait-ce que pour satisfaire la curiosité que j'éprouve devant le comportement des humains. Parlez-moi donc, dites-moi ce qui vous passe par la tête. Il suffit parfois de peu de choses pour découvrir une porte qu'on n'avait pas remarquée auparavant ou qu'on avait négligé d'ouvrir.

Erwan haussa les épaules et but une gorgée de vin. Il regarda le docteur Even droit dans les yeux, comme pour montrer qu'il avait entièrement confiance en lui tout en doutant de sa capacité à pouvoir résoudre l'énigme qui le hantait.

— Je vous remercie, toubib, dit-il enfin, je vous demande seulement d'être patient. Depuis plus de deux mois, j'ai été harcelé par les uns et par les autres, j'ai été littéralement cuisiné par la police qui a essayé de passer au peigne fin toutes mes déclarations. Et cela, en pure perte. Il y a un trou dans ma vie, un trou de deux ans : pendant ce temps, personne

ne m'a rencontré, personne ne m'a vu. Où étais-je ? Je n'en sais rien. Qu'ai-je fait ? je l'ignore. Si au moins, des témoins venaient apporter des faits, il serait possible de faire des rapprochements, d'esquisser des hypothèses. Mais il n'y a rien, rien. Avouez que c'est assez angoissant.

Le docteur saisit le bras d'Erwan et le pressa fortement.

— Je vous demande pardon, dit-il. C'est ma déformation professionnelle qui prend le dessus. Je suis toujours à la recherche d'un diagnostic quel qu'il soit. Mais il y a quelque chose de plus avec vous, Erwan : mon père vous a toujours considéré comme un de ses nombreux enfants parce qu'il vous a connu dès votre naissance et qu'il s'est pris d'affection pour vous. C'est à la fois par respect pour mon père et pour l'amitié que je vous porte que je vous parle ainsi. N'y voyez pas de curiosité malsaine. Je voudrais tant vous rendre service et contribuer à vous restituer le passé qui vous pèse tant par son absence.

— Peut-être vaut-il mieux qu'il reste à jamais enfoui dans ma mémoire ! s'écria Erwan dans un grand éclat de rire. Qui sait ? Pendant ces deux années, peut-être ai-je été la pire crapule qui se puisse imaginer !

— Cela m'étonnerait de vous. Vous êtes fantasque, vous manifestez parfois des idées bizarres. Vous n'êtes pas comme les autres. Mais je sais que vous êtes profondément bon.

— Personne ne peut se vanter d'être bon, répliqua Erwan avec force. L'être humain n'est ni bon ni mauvais. Il est les deux à la fois, et c'est au gré des circonstances que ses actions peuvent être classées comme bonnes ou mauvaises, selon les conséquences qu'elles entraînent. Je ne crois pas à ce qu'on appelle le manichéisme, du moins sur un plan moral. Je suis un relativiste et un sceptique, docteur Even, et tant pis si c'est un défaut.

— Eh bien ! je peux affirmer que je partage entièrement votre point de vue. Mon cher Erwan, nous sommes deux dans cette confrérie des optimistes désespérés. Mais en attendant, étant donné que cette bouteille de vin de Cahors est vide, je suggère que nous en commandions une autre. C'est une très bonne année, et nous aurions tort de nous en priver.

Erwan appela la serveuse et lui signifia sa commande. Elle se hâta vers le cellier et en revint peu après, tenant une bouteille qu'elle présenta aux deux convives selon la coutume.

— C'est la dernière, monsieur Erwan, dit-elle. Mais je vous assure qu'il y a un châteauneuf-du-pape de la même année et qui vaut le déplacement. Vous savez bien que le patron est toujours attentif quand on aime le bon vin.

— Merci, Maïteva, répondit Erwan. Je te fais confiance.

Elle se mit en devoir d'ouvrir la bouteille. Erwan ne pouvait s'empêcher de sourire. Il connaissait Maïteva depuis bien longtemps. Lorsqu'il avait dix-huit ans, elle en avait seize, et elle était l'employée du bureau de tabac dans laquelle il allait acheter ses cigarettes en cachette de sa grand-mère. Ils s'étaient liés d'amitié, ou plutôt de camaraderie, tous les deux, et cela avait quelque peu débordé. Il avait commencé par lui caresser les seins et puis, un soir, ils s'étaient donné rendez-vous dans une maison abandonnée. Bref, ils avaient fait l'amour, comme on le fait à cet âge-là, en vitesse, et

toujours dans la crainte d'être surpris. Ils avaient même recommencé plusieurs fois cet ételà, sans y prendre vraiment de plaisir, mais avec respect et gentillesse. Mais les affaires de l'amour et du désir ne sont pas toujours liées entre elles inexorablement. Erwan avait rencontré Anne et l'avait épousée. Quant à Maïteva, brave fille, certes, mais qui n'avait pas inventé l'eau chaude, elle s'était mariée avec un cuisinier, et celui-ci officiait actuellement, nanti d'une excellente réputation, dans les cuisines de l'auberge des Bruyères. Maïteva s'était empâtée depuis l'époque héroïque de leur adolescence. Elle avait eu trois beaux enfants et en était fière. Et chaque fois qu'elle voyait Erwan, elle le vouvoyait et le gratifiait d'un solennel « monsieur Erwan », Ainsi va le monde, et tout finit par s'arranger lorsqu'on est de bonne compagnie, mais Erwan ne pouvait s'empêcher de trouver étrange l'attitude de ces femmes qui ouvrent largement leurs cuisses devant un homme dont elles permettent ainsi l'accès au plus profond de leurs entrailles et qui, une fois que tout est terminé, se retranchent dans une feinte déférence. Il est vrai que la lutte des classes n'est pas une invention de Karl Marx : c'est le résultat d'une lente maturation de l'esprit humain au cours de laquelle se fait jour la différence des niveaux sociaux, culturels et intellectuels. Maïteva ne serait jamais qu'une « bonniche » tandis qu'Erwan, par sa naissance, était nécessairement un « monsieur ». Quelle connerie que la société humaine ! songeait Erwan. Tous les membres de cette société finiraient bien par pourrir dans quelque fosse, peut-être à l'ombre tutélaire d'une église de campagne entourée de son cimetière, peut-être dans un de ces sinistres enclos des morts dont les États prétendus modernes aiment parsemer les zones les plus défavorisées de la planète Terre.

Maïteva avait fini de déboucher la bouteille. En application des usages, elle fit mine de renifler le bouchon et se prépara à verser une goutte de vin dans le verre du docteur Even, sans doute parce que celui-ci était le plus âgé et qu'elle jugeait qu'il était le plus apte à apprécier la valeur du breuvage.

— Non, dit Erwan. Pas lui. Il ne te contredirait pas parce qu'il a soif. C'est à moi de goûter.

Le docteur fit la moue, mais il en prit son parti et laissa faire. Maïteva versa un peu de vin dans le verre d'Erwan. Celui-ci prit le verre, fit semblant d'en agiter le contenu et d'en respirer l'arôme, puis il l'ingurgita sans vergogne.

— C'est bien, dit-il. Tu peux nous servir, ma belle.

Maïteva remplit les verres des deux hommes, reposa soigneusement la bouteille sur la soucoupe préparée à cet effet et s'éclipsa. Erwan leva son verre et le tendit vers le docteur Even.

— Allez, toubib, à la bonne vôtre !

Ils burent. Le docteur avait déjà avalé tout le contenu du verre. Erwan le regardait d'un air amusé, mais il n'avait aucune intention de le juger. Il éprouvait envers lui beaucoup trop d'estime pour se permettre une quelconque critique.

— Posez-moi des questions, lui dit-il, et je m'efforcerai d'y répondre.

Le docteur Even se remit à manger et, pendant quelques instants, il parut absent dans le débat. Il reposa sa fourchette sur le rebord de son assiette, regarda Erwan et murmura :

— Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le moment où l'on vous a retrouvé, mais celui où

vous avez disparu. Cela n'a pas pu se faire d'un seul coup. Vous devez avoir sur ce point quelques images, ou tout au moins quelques réminiscences qui pourraient vous mettre sur la voie. Racontez-moi, une fois de plus, en n'oubliant aucun détail, ce qui vous est arrivé le soir où vous êtes rentré chez vous et où vous avez trouvé votre maison à moitié vidée de ses meubles.

Erwan avala une bouchée, but une gorgée de vin. Il semblait hésiter, saisi par quelques scrupules de devoir s'ouvrir devant un autre homme. Pourtant, il n'avait rien à craindre du docteur Even, bien au contraire, et il le savait. C'était sa pudeur qui était ainsi mise sur le devant de la scène, une sorte de résistance naturelle de son inconscient soucieux de préserver son mystère. Après avoir réfléchi, il fut d'avis que raconter une nouvelle fois ce qui lui était arrivé ne pouvait que le libérer de son incertitude et de son angoisse.

— Vous avez raison, toubib, dit-il. J'ai déjà parlé de tout cela en différentes occasions, mais en face de personnes qui faisaient leur métier d'enquêteur. Je sais que, en ce moment précis, je m'adresse à un ami, et cela peut être très différent. Versez-moi encore de ce vin. Il me réchauffe le cœur.

Le docteur s'exécuta. Erwan but lentement son verre en savourant l'arôme du vin. Décidément, le patron de l'auberge était un fin connaisseur et savait régaler ses clients. Il se racla la gorge et commença à parler calmement :

— Je suis arrivé devant chez moi. C'est une maison qui se trouve en retrait, au-delà d'une cour, avec des fenêtres qui donnent sur la mer. Une fois dans la cour, j'ai senti que quelque chose s'était passé. En fait, je m'attendais à tout. Rien n'allait plus entre Anne et moi, tout s'était dégradé au cours des mois qui précédaient. Je savais qu'elle avait un amant auquel elle s'attachait de plus en plus, et, moi-même, j'étais loin d'être blanc comme neige. Mais, cette fois-là, je fus pris d'une folle inquiétude, comme si le monde entier allait être bouleversé par un tremblement de terre ou une éruption volcanique dont l'écoulement aurait anéanti toute vie sur son déferlement. Oui, j'en ai parfaitement conscience : je savais qu'un terrible choc m'attendait.

— Mais à quels critères rattachiez-vous cette inquiétude, ou cette certitude, si vous préférez ce terme ? demanda le docteur.

— En des moments semblables, répondit Erwan, la logique habituelle ne joue aucun rôle. C'était sans doute à cause de la couleur du ciel, et des derniers rayons du soleil à travers les nuages. Lire les signes qui sont dans le ciel, ce n'est pas déchiffrer un dictionnaire. Les définitions ne se présentent pas dans un langage rationnel, elles sont seulement suggérées, et bien souvent nous ne possédons pas le code qui permettrait de les interpréter.

— Je suis parfaitement d'accord. Continuez. Ce sont vos sensations qui sont parlantes.

Erwan, les yeux dans le vague, entreprit de raconter au docteur Even ce qu'il avait ressenti lorsqu'il était entré dans la maison, et comment son chat, en frottant son museau contre son nez, lui avait permis de surmonter plus facilement sa terrible angoisse.

— Pauvre minou ! murmura-t-il, il était aussi malheureux que moi, mais il y avait

tellement de tendresse dans son geste que j'en étais profondément bouleversé. Et je suis allé vomir...

— Saine réaction, intervint le docteur. Cela vous a peut-être évité une crise cardiaque. Il fallait rejeter ce qui devenait insupportable.

Erwan continua son récit. Il relata comment, après avoir donné à manger à son chat, il était sorti, comment il avait rencontré la prostituée près du port et ce qu'il avait fait avec elle, puis comment il avait abouti dans l'arrière-port de Keris, encombré d'épaves pourrissantes, et enfin sa longue marche le long de la cathédrale.

— C'est mon dernier souvenir, conclut Erwan : il y a beaucoup de vent et je suis plaqué contre le mur de la cathédrale. Après cette image, il n'y a plus rien.

— Avez-vous essayé de retrouver ce fil perdu en revenant à cet endroit précis ?

— De nombreuses fois. J'ai tout fait pour me replacer dans cette situation dans l'espoir de débloquent ma mémoire. Mais cela n'a donné aucun résultat. Rien, absolument rien... Il en a été de même lorsque je suis retourné près du pont du Nord, à l'endroit même où l'on m'a découvert à demi inconscient. Rien. Entre ces deux points, c'est le vide...

Erwan se tut et fixa un tableau accroché au mur, en face de lui. Il hésita un moment avant de reprendre la parole :

— Il y a une chose curieuse que je n'ai jamais racontée à personne, docteur. Vous allez peut-être vous moquer de moi : il s'agit d'un rêve.

— Les rêves sont toujours la transposition symbolique d'une réalité vécue. Racontez-moi cela.

— Oui, mais dans ce cas, c'est un rêve qui me revient sans cesse depuis deux mois et je pourrais dire que c'est la vague réminiscence d'une situation à laquelle je me suis vu confronté au cours de ces deux années. Or, je vous assure, docteur, ce rêve, je l'avais déjà fait *avant*, et de nombreuses fois : je m'en souviens parfaitement.

— Vous excitez ma curiosité, Erwan. Allez-y, parlez...

Erwan alluma une cigarette et se mit à fumer rêveusement.

— Voici, dit-il. Je ne sais pas à quelle saison cela se passait. Je me trouvais alors dans un village situé au creux d'une vallée, entre deux collines couvertes de forêts. Une route débouchait d'ailleurs et venait se jeter tout droit sur la façade d'une auberge aux murs lépreux. Elle contournait le bâtiment et longeait ensuite les flancs d'une église défraîchie pour disparaître ensuite en dehors du village.

» Je me trouvais donc là, debout devant la porte de l'auberge. C'était le soir. Il devait avoir plu dans la journée, car je sentais l'odeur de la terre mouillée. Je voyais quelques nuages dans le ciel, encore éclairés par un soleil qui s'effondrait derrière l'une des collines. Je fumais et je regardais la camionnette qui m'avait amené jusqu'à ce village perdu. Mais je ne me rappelais plus comment ni où j'avais eu cette camionnette. J'avais seulement dans la tête le bruit du moteur, un diesel, c'est certain. Mais d'où venait-elle ? Peut-être l'avais-je volée... Peut-être l'avais-je découverte dans la campagne... Je ne savais plus rien. Je contemplais cette masse métallique sombre comme on pourrait

contempler une locomotive au milieu de la mer. J'étais étonné, ébahi. Et tout à coup, je me mis à crier : "Et cette femme !..."

» Car il y avait une femme. Elle s'appuyait contre la portière de la camionnette et son pied traçait des signes sur le sol humide. Elle semblait triste et ses yeux gonflés de larmes fixaient sa main gauche étalée et crispée contre la vitre. Je ne la connaissais pas. Qui était-elle ?

» J'avais dû la prendre en stop en passant dans un autre village, ou à un carrefour, ou bien encore sur une colline. J'avais l'impression de m'être enfui avec elle au milieu du ronflement réconfortant de mon moteur. Nous nous étions embrassés comme des fous. Je lui avais mordu les lèvres avec une sorte de fureur. Elle avait meurtri mon cou de ses ongles. La route était devenue droite, toujours plus droite, comme si elle ne devait mener nulle part. Et maintenant, je voyais cette femme devant moi, debout, immobile, et par derrière, la route, cette route qui me guettait de tous ses graviers éparpillés sur la chaussée.

» Je ne me souvenais pas d'avoir jamais eu un nom. Quant à la femme, je ne lui avais pas demandé le sien. Je m'étais contenté de sa présence. Elle était belle, belle d'une beauté désespérément silencieuse, belle comme un être surgi de l'ombre et auquel on ne doit jamais poser de question. Je vis qu'une larme coulait le long de sa joue, y dessinant un sillon cristallin sur sa peau que les derniers reflets du jour rendaient légèrement ocre.

» Mais ce n'était pas une larme, non. Ce n'était qu'une goutte de pluie. Ce ne furent bientôt que des gouttes de pluie. Les nuages tombèrent d'un seul coup sur la terre en un étrange ouragan. Je courus vers la femme : il me la fallait tout entière, il me fallait cette femme pour moi seul !

» Elle tourna la tête vers moi. Sans savoir ce que je faisais, je lui hurlai un nom que je ne connaissais pourtant pas. Elle poussa alors un terrible cri d'angoisse et, d'un seul bond, elle disparut derrière la camionnette. Je courus derrière elle pour la rattraper. La pluie cinglait mon visage. Mes jambes fléchirent, je m'affalai sur le sol et mon front heurta un caillou. Devant moi, une forme mouvante fuyait. Je me relevai, je m'élançai et je saisis cette forme entre mes bras avec rage et frénésie.

» C'était un chat, un beau chat blanc et noir qui se mit à miauler quand il se sentit prisonnier. Je desserrai mon étreinte et le chat se blottit contre moi, transi de peur et d'humidité. Alors, je me mis à le caresser doucement, et je m'aperçus alors que ma main saignait. Il n'y avait qu'un chat contre moi, et tout autour des maisons idiotes qui me lorgnaient de leurs vitres multicolores. L'eau coulait le long de mes cheveux. Je restai là longtemps à caresser ce chat qui s'était mis à ronronner dans la chaleur de ma poitrine. J'entendis une cloche qui sonnait l'angélus.

» Oui, c'était dans un village perdu dans une vallée. Le clocher tremblait sous la pluie, mais la route ne menait nulle part. Je sentais que j'avais pleuré...

Erwan se prit la tête entre les mains et le docteur vit qu'il était prêt à éclater en sanglots. Il lui saisit le bras.

— Voyons, Erwan, c'est une sorte de rêve prémonitoire que vous avez eu là. Ce sont des phénomènes qui arrivent souvent, même si la science reste sceptique à ce sujet. Mais je voudrais une précision : la première fois que vous avez fait ce rêve, aviez-vous déjà

votre chat blanc et noir, votre Gwenhadu auquel vous tenez tant ?

— Non, répondit Erwan. Ce rêve, je l'ai eu pour la première fois à l'âge de dix-huit ans. Je m'en souviens très clairement.

— Étrange rêve, murmura le docteur. Mais je suppose qu'il s'est réactualisé à cause de cette scène que vous m'avez racontée, lorsque vous êtes rentré chez vous et que vous n'avez plus trouvé que votre chat. Voilà pourquoi il vous revient sans cesse maintenant.

— Peut-être. Mais avouez que cela n'a aucun rapport avec les circonstances dans lesquelles j'ai perdu la mémoire. Ce n'est pas le même lieu. Et la femme de mon rêve n'a rien de commun avec Anne : ce n'est qu'un être idéal comme on en imagine à l'époque de l'adolescence...

— Je n'en suis pas si sûr.

Le docteur Even se mit à réfléchir un long moment et tapota nerveusement sur la table.

— Pour en revenir à cette soirée où vous avez perdu la mémoire, dit-il enfin, il y a un détail qui m'a frappé dans ce que vous m'avez raconté : c'est l'absence complète de passants autour de vous lorsque vous marchiez vers l'arrière-port et vers la cathédrale. D'habitude, le soir, c'est un quartier animé. Êtes-vous certain que tout était vide autour de vous ? Je croirais volontiers que vous vous êtes délibérément retranché dans votre monde intérieur et que vous avez voulu ignorer ce qui était étranger à votre angoisse.

— Je vous assure, toubib, que j'étais seul sur les quais de l'arrière-port et dans les rues qui menaient à la cathédrale. Il n'y a eu que cette voiture qui semblait me suivre et qui était conduite par une femme...

— Simple projection de votre esprit. C'est l'image de votre femme qui s'imposait à vous, ainsi transposée dans une voiture que vous ne pouviez rejoindre. Le cas est classique. Vous ne pouviez voir que cette image à l'exclusion de toutes les autres.

— Et pourtant, cette femme que j'ai vue au volant de la voiture ne ressemblait nullement à Anne, je vous l'affirme. C'était une autre, un visage que je n'avais jamais vu.

— Comme la femme de votre rêve ?

— Non. Elle était très différente.

— Bon, admettons. Mais à quel moment vous êtes-vous aperçu que les rues étaient vides ?

Erwan remplit les verres avec ce qui restait de vin dans la bouteille et en but une gorgée avant de répondre :

— Quand je suis parti de chez moi, je n'ai prêté aucune attention aux gens que je rencontrais, donc je ne sais rien à ce sujet. Mais il est incontestable que j'ai été saisi par ce vide en sortant de la maison de la fille. C'est à ce moment-là que j'en ai pris conscience.

— Voilà un détail important, reprit le docteur. Je suis persuadé que c'est chez cette pute que tout a basculé en vous. Dites-moi, Erwan : avez-vous bu quelque chose lorsque vous étiez chez elle ?

— Non, répondit fermement Erwan. Nous avons fait l'amour selon nos conventions et, ensuite, elle a pleuré et m'a rendu l'argent que je lui avais donné.

— Justement ! s'écria le docteur, c'est là où rien ne va plus. On n'a jamais vu une pute rendre l'argent de la passe à un client. Ce n'est pas normal.

— Il y a pute et pute, toubib. Celle-là n'avait pas tellement l'allure d'une professionnelle. Elle a joué le rôle que je lui avais demandé de jouer, mais elle a craqué à la fin parce qu'elle s'y était laissé prendre. Elle était bouleversée, et, moi, je ne savais plus quoi penser...

— Ce n'est pas normal ! répéta le docteur. Je vous dis que c'est chez cette pute que tout a basculé dans votre conscience. Oui, quelque chose s'est interposé entre vous-même et la réalité extérieure. Le tout est de savoir ce qui s'est exactement passé. Avez-vous revu cette fille ?

— Je l'ai recherchée, répondit Erwan, mais il y a longtemps qu'elle n'occupait plus ce logement. Personne ne sait où elle est cillée.

— Cela ne fait que confirmer mon hypothèse, assura le docteur.

Il but d'un seul coup le contenu de son verre.

— Je boirais bien encore une autre bouteille. Qu'en pensez-vous, Erwan ?

Erwan ne chercha pas à discuter. Le docteur Even avait décidé de continuer la soirée en l'arrosant copieusement. Erwan appela Maïteva et lui demanda d'aller chercher une de ces bouteilles de châteauneuf-du-pape dont elle avait vanté les mérites. Elle revint bientôt, déboucha la bouteille et servit les deux hommes. Le docteur exprima bruyamment sa satisfaction en dégustant les premières gorgées avec une mine gourmande qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Bien, dit-il. Où en étions-nous ?

— Vous prétendez que tout a commencé pour moi lorsque j'étais chez cette fille.

— Dites plutôt « cette pute ».

— Vous êtes bien méprisant envers cette catégorie de femmes, me semble-t-il.

— Mais non, mais non, répondit le docteur dans un grand éclat de rire. Je ne fais pas de distinction entre les putes et les femmes en général. Pour moi, toutes les femmes sont des putes, et j'ajouterai : « y compris ma mère ».

— Je vous en prie, un peu de respect pour votre mère.

Le vin commençait à faire son effet sur le docteur Even, d'autant plus qu'il n'était pas à jeun lorsqu'ils s'étaient attablés à l'auberge des Bruyères. Il se renversa sur sa chaise et s'esclaffa pendant un long moment.

— Mon pauvre Erwan ! s'écria-t-il enfin, vous croyez encore au Père Noël. Pour ma part, je ne peux plus supporter d'entendre parler des mères méritantes qui donnent le jour à des petits monstres qui n'auront plus tard rien de mieux à faire qu'à rendre mères leurs contemporaines. Avant de jouer aux mères dignes et méritantes, les bonnes femmes feraient bien de se rappeler qu'elles ont attrapé le ballon parce qu'elles avaient baisé. Eh

oui ! elles se sont fait baiser, avec leur consentement, et elles y ont très souvent pris leur pied. Alors, pour ce qui est de l'héroïsme maternel, vous repasserez. Évidemment, vous ne pouvez pas comprendre, puisque vous n'avez jamais connu votre mère : elle est morte en vous donnant le jour. Mais dites-vous bien qu'elle avait baisé, comme toutes les putes qui nous entourent et qui se font payer – très chèrement – le ridicule petit orgasme qu'elles offrent, soi-disant par amour, à un homme. Bah ! tout cela me dégoûte, surtout quand je dois fouiller dans les culs malodorants de mes clientes. Il y a là de quoi vous guérir à tout jamais de votre libido.

— Pourtant, toubib, il vous arrive d'aller voir les putes, vous aussi !

— Et alors ? J'achète bien des mouchoirs pour me moucher, ou pour cracher, et je les jette lorsqu'ils ont servi. Où est la différence, je vous le demande ?

Les paroles du docteur Even étaient empreintes d'une grande amertume. Erwan était de plus en plus persuadé que cette attitude hostile du docteur envers les femmes était la conséquence d'un drame qu'il avait vécu et dont il ne parlerait jamais tant il tenait à son image de philosophe atteint de gynophobie. Il était évident qu'il avait souffert d'une terrible blessure autrefois et que cette blessure ne s'était jamais refermée. Erwan n'insista pas sur le sujet, par respect pour la vie intime du docteur et préféra parler d'autre chose.

— En tout cas, dit-il, j'ai abandonné toute recherche sur les lieux mêmes. C'est peine perdue. Alors, je me suis décidé à faire peau neuve. Voilà pourquoi je suis venu à Kerhuel. Je voulais y respirer l'air natal, me plonger dans mes années d'enfance, revivre un peu sur les lieux où j'ai été heureux avec Anne. J'espérais vaguement y faire le vide afin de retrouver peut-être cette portion de fil coupé qui me manque. Mais cela n'a rien donné jusqu'à présent.

— C'est sans doute parce que le pays a bien changé depuis votre enfance. Le décalage ne vous permet pas de rentrer en vous-même.

— C'est la ville elle-même qui s'est transformée. Les habitants, je les connais pour la plupart. Certes, ils ont vieilli, et beaucoup ont disparu, mais j'ai toujours le sentiment d'appartenir à cette communauté... C'est l'esprit qui anime cette communauté que je recherche.

— Je comprends, Erwan, je comprends votre démarche : vous voulez retrouver vos racines. Cependant la mentalité des gens de Kerhuel a beaucoup évolué depuis que mon père exerçait. Nous en étions encore au gros bourg de campagne un peu oublié par le pouvoir fédéral. Nous vivions à l'ancienne mode, nous observions encore ce qu'on appelait l'*ancienne heure*, c'est-à-dire l'heure solaire. Après la guerre, la voie ferrée avait été réparée tant bien que mal, et n'y circulaient que des trains à vapeur dont les locomotives étaient sur le point de rendre l'âme. Bah ! je persiste à dire que c'était le bon temps...

Le docteur Even se frotta les yeux comme pour dissimuler les quelques larmes qui perlaient. Ce vieux sceptique serait-il d'une sensibilité délicate ou son émotion était-elle due à l'effet de l'alcool qu'il avait absorbé au cours de la journée ?

— Oui, reprit Erwan rêveusement, c'était le bon temps, vous l'avez dit, docteur. Même si le bourg de Kerhuel est le lieu où est morte ma mère, c'est aussi l'endroit qui m'a

donné la vie. Et je regrette le temps où l'abbé Le Moal tentait de m'apprendre le catéchisme, le temps où le maire, monsieur Le Marek, faisait battre le tambour chaque fois qu'un porte-monnaie avait été perdu dans une rue. Je crois que le maire actuel, monsieur Dréano, n'a pas ce genre de préoccupations : il se contente de gérer à l'aide de ses ordinateurs.

— C'est un homme honnête en tout cas, dit le docteur, et il n'y a rien à dire contre lui. De plus, il vient de recruter quelqu'un de très compétent pour occuper le poste de secrétaire de mairie, la jeune Gwenn Le Rhun.

— J'en sais quelque chose, coupa Erwan. Je passe quasiment mes matinées avec elle pour consulter les registres d'état civil et les plans cadastraux. Mais d'où vient cette Gwenn Le Rhun ? Je ne crois pas l'avoir vue auparavant.

— Elle est née à Kerhuel, répondit le docteur Even, mais, à la mort de sa mère, elle est partie plusieurs années chez des parents, à ce qu'on raconte. Cela fait seulement deux mois que monsieur Dréano l'a embauchée comme secrétaire de mairie. Et elle se débrouille fort bien.

Une flamme étrange se mit à briller dans les yeux d'Erwan.

— Elle est touchante, cette fille, murmura-t-il. Avec ses longs cheveux blonds, elle me fait songer à quelque fée des eaux qui aurait surgi des marais pour enseigner aux humains le chemin qui mène à la Terre bienheureuse...

— Ma parole ! s'écria le docteur, mais, mon cher Erwan, seriez-vous amoureux de cette petite Gwenn Le Rhun, par hasard ?

Erwan se mit à rougir, mais il soutint le regard ironique du docteur.

— Je ne suis pas insensible à son charme, répondit-il simplement.

Le docteur le regarda d'un air ironique, puis son visage se crispa légèrement comme si cette perspective évoquait pour lui quelque désagrément.

— Les femmes vous perdront, Erwan, dit-il. Mais si j'ai un conseil à vous donner, ne soyez pas trop intime avec Gwenn Le Rhun, quels que soient les qualités et le charme que chacun peut lui reconnaître.

— Et pourquoi donc ? demanda Erwan.

— Pour rien. Je veux dire que Gwenn Le Rhun n'est pas une femme pour vous, Erwan Merzhinn. Mais je n'ajouterai rien de plus à ce sujet. Parlez-moi plutôt de cette curiosité qui vous pousse à consulter les registres d'état civil et les plans du cadastre.

Erwan parut gêné par la question du docteur, et celui-ci s'en aperçut rapidement.

— Si vous ne voulez pas me répondre, reprit-il, ne le faites pas. Vous n'y êtes nullement obligé.

— Mais si, mais si, dit Erwan. J'ai l'intention d'écrire un petit ouvrage sur Kerhuel. Oh ! ce ne sera pas un gros livre, mais une simple monographie. Je dois bien cela aux habitants de cette ville.

— Vous le croyez vraiment ? Moi, je pense au contraire qu'ils n'apprécieront pas

votre travail. Ils n'aiment pas qu'on vienne fourrer son nez dans leurs affaires, et, en sortant de l'oubli certains détails concernant leurs ancêtres, vous risquez de les froisser. Il y a des choses qui ne sont pas toujours bonnes à dire. Et, quelle que soit votre bonne foi, ils vous tiendront pour responsable de ces indiscretions.

— Mais, répliqua Erwan, je suis né à Kerhuel, moi...

— Raison de plus, répondit froidement le docteur. Ce ne serait plus de l'indiscrétion, mais de la trahison pure et simple.

Erwan regarda son interlocuteur avec surprise. Pourquoi manifestait-il une telle animosité contre son projet de monographie.

— Vous le pensez vraiment ? demanda-t-il.

— Je le pense. Je connais bien mes concitoyens. Cela dit, vous êtes libre de faire ce que vous voulez, mais je vous aurai prévenu. Cela ne vous empêche d'ailleurs pas de continuer vos recherches à titre personnel. Peut-être découvrirez-vous des éléments qui vous aideront à retrouver votre mémoire, qui sait ? Allez, mon cher Erwan, buvons. Rien ne vaut un bon vin.

Ils finirent la bouteille, et le visage du docteur devenait de plus en plus empourpré. Cependant, Erwan ne s'en inquiétait guère : le docteur Even était tellement imbibé d'alcool qu'un verre de plus ou de moins ne tirait guère à conséquence. Il se dit qu'il faudrait seulement le ramener chez lui en le tenant par le bras. Le docteur regarda Erwan droit dans les yeux.

— Dites-moi la vérité, reprit-il. Je suis sûr que vous recherchez des éléments au sujet de votre famille, monsieur le comte de Gwaed-y-Maen...

Erwan fut sur le point de se lever. Il avait l'air furieux.

Dans la salle, les derniers dîneurs venaient de s'en aller. Ils étaient seuls, et Maïteva desservait les tables.

— Écoutez, docteur ! s'écria-t-il. Si vous m'appellez encore par ce titre qui est malheureusement le mien, je vous plaque immédiatement.

— Ne vous fâchez pas, Erwan. Même si ce titre n'est pas reconnu officiellement par les lois de notre République, il vous a été transmis de génération en génération : il existe donc par tradition, et vous en êtes le détenteur puisque vous êtes le dernier descendant de cette illustre famille. Tout le monde le sait, et il n'y a pas de quoi vous révolter de la sorte.

— Qu'est-ce que ce titre imbécile pourrait m'apporter ? continua Erwan. D'ailleurs, je n'ai pas à me vanter de mes ancêtres. C'étaient des brigands qui se sont installés au hasard de l'émigration dans ce pays. Le fondateur de la lignée venait d'outre-mer, je ne peux le nier, et il s'était installé dans la province de Kerneo. Il s'était fait bâtir une forteresse qu'on avait appelée *Gwaed-y-Maen*, c'est-à-dire « le Sang de la pierre » dans la langue d'alors. Quel nom bizarre ! il correspond bien au caractère sanguinaire de ce personnage. Il a assuré sa domination sur le pays en massacrant tous ceux qui le gênaient. Vraiment, je n'ai pas de quoi me vanter d'un ancêtre héroïque bienfaiteur de l'humanité. Foutez-moi donc la paix sur ce sujet.

Le docteur Even se racla la gorge, mais son visage avait revêtu une expression amusée. Visiblement, il avait l'intention de provoquer Erwan jusqu'aux limites du supportable.

— Mon cher Erwan, dit-il, je comprends fort bien votre révolte, mais tout cela appartient à l'histoire, à *notre* histoire à tous. Chacun sait que votre ancêtre avait couché avec sa sœur et que l'origine de votre famille résulte d'un inceste.

— Je n'en suis pas responsable ! se récria Erwan.

— Cela n'a rien de déshonorant, continua le docteur. Prenez la *Genèse* par exemple, et lisez-la en l'interprétant à la lettre : vous conviendrez qu'Adam et Eve étaient en réalité frère et sœur. Cela ne les a pas empêchés de procréer des fils.

— Tout cela n'est que symbole, vous le savez bien. Quant à l'origine de notre famille, c'est de l'histoire, et je n'ai pas lieu d'en être fier, ni d'en supporter les conséquences comme le poids du péché originel, d'ailleurs.

— Mais pensez aussi qu'Adam et Eve n'ont eu que des fils, comme nous l'assure la Bible. Avec qui croyez-vous que Caïn, Abel et Japhet ont eu une descendance ? La seule femme qui existait en ce temps-là, je m'en rapporte toujours à la lettre du texte, c'était Eve. Faut-il en conclure que l'humanité résulte d'un double inceste, celui d'Adam avec Eve, et celui de Caïn, Abel et Japhet avec leur mère Eve ? Drôle, n'est-ce pas ?

Et le docteur Even se mit à rire bruyamment, se renversant sur sa chaise. Il était incontestablement ivre, mais il ne perdait pas le fil de son discours.

— Alors, dans ce cas, mon cher Erwan, n'ayez aucune honte quant à vos origines. Nous sommes tous logés à la même enseigne. Non, ne soyez pas si impatient de me raccompagner chez moi, bien que vous en mouriez d'envie. Vous voulez vous débarrasser de moi. Attendez. Que faites-vous de cette prophétie qui concerne toujours votre famille ? Vous savez bien, la prophétie qu'un druide avait prononcée en public devant votre ancêtre et sa sœur : il arrivera un jour que votre lignée ne pourra survivre que lorsque le dernier descendant mâle s'unira à sa propre sœur. Et le druide avait ajouté que cela se produirait au bout de vingt et une générations. J'ai fait le calcul, Erwan : vous êtes le vingt et unième descendant mâle des comtes de Gwaed-y-Maen.

Ce fut au tour d'Erwan de s'esclaffer. Il le fit si bruyamment que le patron de l'auberge passa la tête par l'entrebâillement de la porte pour savoir quelle était la raison de cette soudaine hilarité. En entendant ce rire intempestif, le docteur se mordit les lèvres et afficha une attitude impassible. Et quand il eut enfin raison du fou rire qui l'agitait, Erwan lui dit :

— Mon cher ami, je m'étonne que vous preniez au sérieux de telles fadaïses. Des prophéties de cette époque, à propos de n'importe quoi, il y en a tant que j'ai renoncé à en établir un catalogue. Je sais que ça passionne les bonnes femmes qui se précipitent sur les horoscopes et autres prédictions qui submergent les journaux et les magazines, mais vous n'allez pas prétendre que vous portez le moindre crédit à ces fantasmes surgis tout droit de l'inconscient collectif !...

— Il y a des gens qui prennent au sérieux les prophéties de saint Malachie, selon lesquelles le dernier pape de l'Église catholique romaine sera un juif, répondit le docteur

d'un ton acerbe. Et vous-même, vous avez publié une étude sur les Prophéties de Merlin.

— C'est de la littérature ! s'écria Erwan. C'est très beau, c'est très poétique, j'en conviens, mais cela concerne une réalité intérieure, celle de l'âme, non pas celle de l'histoire. En l'occurrence, toubib, cette prophétie sur ma famille est une énorme stupidité et j'en suis la preuve vivante.

— Et pourquoi donc ?

— Il faut être réaliste, docteur. Il est vrai que je suis le dernier rejeton mâle de la lignée dite de Gwaed-y-Maen et que je n'ai aucun descendant. Je suis en fin de parcours. Ma cousine germaine Rhiannon aurait pu perpétuer la lignée, mais, depuis toujours, elle est stérile. Elle s'est mariée et n'a jamais pu avoir d'enfant. C'est d'ailleurs pour cela que son mari l'a abandonnée. Je vous le répète, docteur Even, je suis l'unique descendant de cette famille maudite, et le seul qui pourrait encore procréer. Or je n'ai pas d'enfant. Fin de parcours, on ne peut pas dire mieux...

— Êtes-vous vraiment sûr de n'avoir laissé quelque bâtard quelque part ? Nul ne peut prétendre n'avoir aucun rejeton d'une union temporaire, même de la plus brève. Il suffit de quelques secondes pour féconder une femme.

Erwan se croisa les bras d'un air résolu.

— Docteur, dit-il, vous qui êtes mon ami, je vous prie de me croire : je n'ai aucun descendant. Et s'il en est ainsi, c'est que je l'ai voulu. J'ai refusé un enfant à Anne, j'ai tout fait pour qu'aucune des femmes avec lesquelles j'ai couché fût enceinte. Voilà qui est net et précis. C'était de ma part une volonté délibérée : oui, j'ai voulu mettre fin à cette lignée maudite des Gwaed-y-Maen et démontrer que cette soi-disant prophétie était une absurdité. Ma décision était parfaitement consciente, et je crois que je suis allé jusqu'au bout.

— En êtes-vous sûr ? N'auriez-vous pas une sœur qui traîne quelque part ?

— Mon père s'est marié très jeune avec ma mère et je peux vous jurer qu'il lui a été fidèle. Après la mort de ma mère, malgré ma naissance, il s'est consumé dans le chagrin et il n'a pas vécu assez longtemps pour fonder une nouvelle famille. C'est une certitude. Je suis le dernier et l'unique survivant des *machtiern* de Gwaed-y-Maen, puisque tel était leur titre originel qui vaut bien mieux que celui de comte, cette invention moderne. Je suis fier d'avoir cassé une fatalité.

— Quel orgueil ! s'écria le docteur en riant. Mais, mon pauvre Erwan, vous prétendez ne pas croire en cette absurde prophétie et vous mettez tout en œuvre pour qu'elle ne se réalise pas. Avouez que vous êtes en pleine contradiction !

Erwan baissa la tête, mais il ne répondit rien. Le docteur Even prit son verre vide et le secoua.

— Tout cela n'a guère d'importance, dit-il. Nous ferions mieux de boire une autre bouteille. C'est moi qui vous l'offre.

— Je crois que ça suffit comme cela, dit Erwan. Je vous raccompagne chez vous.

Il se leva et enfila son blouson. Le docteur demeura assis, l'air morose.

— C'est bien dommage, bougonna-t-il. Pour une fois que j'étais en bonne compagnie...

Il se leva enfin et, d'un pas mal assuré, il se dirigea vers le portemanteau. Maïteva n'attendait vraisemblablement que le départ de ces derniers clients. Elle leur souhaita une bonne nuit.

— Tu mettras ça sur ma note, lui dit Erwan.

Ils sortirent dans la rue et l'air frais les fit frissonner. Le docteur Even titubait, et Erwan dut le maintenir solidement par le bras pour le conduire dans la rue jusqu'à sa porte.

— Allez, toubib, lui dit-il alors, dormez bien. On se reverra demain.

Le docteur s'appuya contre le mur de sa maison.

— Eh bien, merci, Erwan, merci de m'avoir invité, dit-il d'une voix pâteuse. C'est gentil de votre part de vous intéresser à un vieil ivrogne comme moi.

— C'est que je vous aime bien, docteur Even.

— Alors, si vous m'aimez bien, Erwan, suivez mon conseil : méfiez-vous des femmes !

Il s'arrêta de parler, respira largement, puis il se mit à hurler :

— Toutes des putes ! je vous dis que ce sont toutes des putes !...

— Taisez-vous, docteur, lui dit Erwan en lui prenant le bras. Vous allez réveiller toute la ville !

— Bah ! ce ne serait pas la première fois... Tout le monde sait que je suis un ivrogne. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'on ait encore confiance en moi...

La porte se referma sur le docteur Even et Erwan demeura seul dans la rue parmi les tourbillons d'un vent aigre qui venait du nord.

*Pendant la nuit, la ville de Kerhuel est silencieuse. Rien ne peut laisser croire que c'est un lieu habité par des êtres vivants. Les rues sont vides, désertes, et les lampadaires n'éclairent que des zones vides où se projettent les rêves de ceux qui dorment, ivres des images qu'ils ont amassées pendant le jour. La nuit n'est qu'une passerelle fragile qui risque de s'effondrer chaque fois qu'une chouette égarée dans l'ombre ouvre ses yeux d'or sur l'infini des mondes enfouis. Le vent lui répond par de longues mélodies qui se glissent sournoisement dans le mystérieux dédale que forment les maisons avec les rues. Il est plus de minuit, et c'est donc le vendredi 29 octobre.*

Erwan se mit à marcher lentement, passant d'une zone d'ombre à un espace de lumière. Il avait pris pension à l'hôtel d'Avalon, mais il n'avait aucune envie de se retrouver dans sa chambre, en proie à toutes les images qui surgissaient en lui d'un passé déjà singulièrement pesant. Il se décida à arpenter les rues de Kerhuel, sans but précis, afin de se prouver à lui-même qu'il se sentait bien dans cette communauté dont il avait autrefois été un élément et qui, vu l'évolution du temps, n'était peut-être plus le monde clos et rassurant qu'il avait connu lorsqu'il était enfant. D'abord, il y avait cette lumière, cette fausse lumière qui ne tombait pas des étoiles, mais qui l'agressait à chaque pas. Il eût mieux aimé rôder dans une nuit épaisse, une nuit laissant entrevoir des portes au-delà des murs, des portes qui eussent pu s'ouvrir sur des territoires inconnus mais peuplés de rêves. Oui, c'était ce qui se produisait *autrefois*. C'était ce qu'il avait ressenti *autrefois* lorsqu'il avait encore l'enthousiasme d'imaginer l'envers du décor, ce qui existait réellement au-delà de la scène où se jouait le drame de la vie. Erwan savait très bien que tout était décor de théâtre et que, par conséquent, tout était faux.

D'abord, il avait menti. De toute façon, Erwan mentait depuis sa plus tendre enfance lorsqu'il guettait les filles qui pissaient en se croyant à l'abri des regards indiscrets, depuis qu'il inventait ce qui lui était arrivé pendant ses journées d'école, depuis qu'il s'ingéniait à prouver qu'il ne séchait pas les cours de l'université. Il s'était toujours englué dans ses mensonges jusqu'à se mentir à lui-même, ce qui était encore plus grave. Il en était arrivé à ne plus savoir très bien où était la frontière entre le visible et l'invisible, entre ce qu'il vivait et ce qu'il croyait vivre. Oui, il avait menti au docteur Even lorsqu'il avait prétendu n'être venu à Kerhuel que pour retrouver ses racines et préparer une monographie sur la ville. Certes, il avait toujours l'espoir de se retrouver en un état de vacuité favorable au surgissement de sa mémoire perdue, mais il avait conscience que cet espoir était bien mince. Brusquement, il eut honte de son comportement et cracha comme s'il voulait se purifier de ses turpitudes par un geste primaire, un geste de rejet physique d'une réalité autrement profonde et angoissante, pour ne pas dire plus sordide.

Tout avait commencé le soir où son ami d'enfance Jakez Stephan l'avait invité à dîner chez lui. Jakez Stephan avait été son camarade de classe, à l'école comme au lycée, et il y avait toujours eu entre lui et Erwan une grande affinité, une compréhension réciproque, un intérêt identique pour les mêmes sujets. Puis, leurs études terminées, la vie les avait séparés. Erwan s'était réfugié dans l'enseignement tandis que Jakez avait *fait* de la politique, comme on dit. Et cela ne lui avait pas trop mal réussi, semblait-il, puisque actuellement, après avoir occupé diverses fonctions de haute responsabilité, il était devenu

ministre de l'Intérieur du gouvernement fédéral. Mais les deux hommes n'en étaient pas moins restés très amis et, lorsque l'affaire d'Erwan s'était répandue dans les médias, le ministre avait veillé tout particulièrement à ce que l'enquête qui avait été ordonnée fût menée dans les meilleures conditions possibles.

Certes, cette enquête avait passablement irrité Erwan. Il lui avait fallu répondre à des interrogatoires serrés, donner des détails précis sur sa vie intime avant sa disparition, et il n'avait pas pu s'empêcher de penser que les agents de la Sûreté fédérale le considéraient, même sans aucun début de preuve, comme un suspect capable d'avoir commis certains méfaits au cours des deux années écoulées. Cette sensation désagréable, il l'avait également éprouvée au cours des entretiens qu'il avait eus avec des psychiatres, ceux-ci s'étant acharnés à le prendre en flagrant délit de contradiction, sans doute pour démontrer qu'il affabulait ou qu'il était la proie d'un véritable délire de persécution. De toute façon, cela n'avait rien donné : disparu brusquement un soir de septembre en pleine ville de Keris, Erwan Merzhinn avait été retrouvé exactement deux ans plus tard sur le rivage de l'île Noire, non loin du pont du Nord. Et personne, pendant ces deux années, ne l'avait jamais remarqué. Personne n'avait jamais apporté le moindre témoignage quant à sa présence en un lieu quelconque. Erwan en venait à penser que le temps s'était arrêté et qu'il était resté dans un état de dormition paranormal qui n'avait été parcouru d'aucun rêve.

Erwan quitta la grande rue et s'engagea au hasard dans une ruelle plus sombre. Il avait moins bu que le docteur Even, et, pourtant, il se sentait quelque peu oppressé, tant par le vin que par la conversation de la soirée. Il lui fallait marcher un bon moment et respirer l'air froid de la nuit. Ainsi pourrait-il récupérer toute sa lucidité avant d'aller se coucher. Après tout, personne ne l'attendait, et il avait dans sa poche la clé de l'hôtel : il pouvait rentrer lorsqu'il le jugerait bon, ou lorsque ses jambes fatigueraient. Et puis Erwan aimait rôder dans la nuit, et cela depuis toujours. C'était pour lui la meilleure recette pour se laisser aller aux rêves les plus extravagants et les plus inattendus, car ceux-ci déferlaient sur lui brutalement sans qu'il les eût souhaités, l'inondant comme une pluie d'orage, en été, quand l'air devient irrespirable.

La ruelle qu'avait empruntée Erwan devenait plus large après une courbe et débouchait sur une sorte de petite place triangulaire qui n'était éclairée que par un seul lampadaire. Là aussi, c'était le silence. Il y avait un arbre, au milieu, et dans l'un des angles un curieux bâtiment de pierre grise flanqué d'une tour qui en dépassait le toit de la hauteur d'un étage. C'était le Château des brouillards, comme on l'appelait à Kerhuel, sans que personne pût expliquer pourquoi on lui avait donné ce nom. Cela remontait il y a bien longtemps, disait-on. Mais on ajoutait que cette étrange maison devait être hantée. Personne n'y habitait, depuis bien longtemps. Les contrevents restaient obstinément fermés, et personne ne savait qui en était le propriétaire. Il semblait que tous les habitants de Kerhuel éprouvaient une peur superstitieuse à propos de cette demeure : moins on en parlait, mieux on se portait. Il était inutile, et même dangereux, de réveiller les fantômes qui y étaient enfouis.

Erwan s'arrêta devant la façade du Château des brouillards et demeura immobile. Il eut brusquement la pensée de frapper du poing contre la porte et les fenêtres afin d'ameuter ces fantômes et de leur faire dire ce qu'ils savaient sur les mystères de Kerhuel.

Assurément, s'ils se trouvaient là depuis si longtemps, ils devaient connaître non seulement les détails de la vie quotidienne de la ville, mais également tout ce qui s'était passé dans l'ombre, parmi les labyrinthes infinis que la mémoire populaire refoule au plus profond d'elle-même.

Oui, si Erwan était là, cette nuit, devant le Château des brouillards, c'était bien à cause de cette soirée chez Jakez Stephan. Il avait le sentiment d'avoir été pris au piège par son ami, mais, au fond, il ne lui en tenait pas rigueur : son histoire personnelle rejoignait ainsi étroitement celle des autres, et l'histoire des autres serait peut-être capable de lui révéler la sienne propre. Il se souvenait des moindres détails de cette soirée. Il y avait à peine huit jours qu'il s'était retrouvé dans l'appartement de Jakez Stephan, et tout était clair dans son esprit.

Jakez Stephan habite un immeuble du boulevard qui longe la mer, à l'abri de la grande digue qui protège Keris de la violence des tempêtes et se prolonge, du côté de la terre, par des remparts datant des époques héroïques où les habitants de la capitale fédérale devaient se défendre contre les incursions des pirates. Son appartement est au troisième étage, avec de larges fenêtres qui donnent sur le large. La vue y est imprenable, tout au moins quand il n'y a pas de brume, et le vent qui surgit souvent de l'ouest n'a pas de prise sur cette façade de granit : il glisse sur la pierre et, en évitant même le double vitrage des fenêtres, il tournoie sur les toits avant de dissiper les nuages qui se risquent encore à survoler la ville.

L'intérieur de l'appartement est sobre, avec des meubles de bon goût et quelques toiles de maître accrochées aux murs. Il est confortable sans exagération, très calme, discrètement agencé. Il est vrai que Jakez Stephan est un homme qui est peut-être *arrivé*, mais qui n'a jamais oublié la modestie de ses origines familiales. De plus, il est intelligent et cultivé, ce qui n'est pas tellement fréquent dans la classe des politiciens. Quant à son épouse, c'est une femme remarquable autant par sa présence réconfortante et son amabilité que par sa prestance et sa beauté que personne ne pourrait mettre en doute. Erwan a donc accepté cette invitation à dîner au domicile personnel du ministre de l'Intérieur. Ils ont pris l'apéritif, puis ils sont passés à table. Il n'y a pas de domestiques. C'est madame Stephan qui sert les plats et s'occupe de tout.

C'est au milieu du repas que Jakez Stephan s'est décidé à aborder l'affaire Erwan Merzhinn.

— Alors, Erwan ? a-t-il demandé. Toujours rien de nouveau ? Aucune lueur sur ce qui t'est arrivé durant ces deux années ?

— Non, a répondu Erwan, rien de plus que ce que tu sais déjà ou ce qu'ont pu te raconter tes flics. J'ai l'impression qu'ils se sont donné beaucoup de mal pour rien. Tu les avais pourtant chauffés à bloc pour les obliger à trouver quelque chose.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit Jakez Stephan. Mais j'avoue que j'ai pris cette affaire à cœur et que j'ai donné des ordres pour qu'aucun indice ne soit négligé. Et je dois reconnaître que les meilleurs spécialistes se sont penchés sur ton cas sans découvrir la moindre piste. Je n'arrive pas à comprendre et, si je croyais encore à ces histoires de peuples féériques qui habitent dans les grands tertres, j'affirmerais que tu as été enlevé par eux. Dans quel but et comment ? C'est un tout autre problème.

Erwan se met à rire franchement. Jakez Stephan le regarde d'un air inquiet, se demandant quelle bêtise il aurait pu prononcer.

— Ne te fâche pas ! s'écrie Erwan quand sa crise d'hilarité s'est enfin calmée. Je ne me moque pas de toi, mais je trouve très savoureux qu'un ministre de l'Intérieur, en principe un homme sérieux et rationnel, fasse référence à un peuple féerique pour excuser l'incurie de ses services de police, y compris de ceux qui sont spécialisés dans les coups tordus !...

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demande le ministre d'un ton réprobateur.

Erwan se reprend à s'esclaffer bruyamment, mais il cesse brusquement de rire quand il s'aperçoit que madame Stephan le regarde d'un air étonné, voire désapprobateur.

— Je vous prie de m'excuser, chère madame, lui dit-il. Il y a des moments où ma pensée va plus vite que mes paroles, à moins que ce ne soit le contraire. Vous savez, la querelle entre les partisans de l'œuf et ceux de la poule, quant à savoir qui a précédé l'autre, cela ne m'intéresse nullement.

— Je vous en prie, Erwan, répond-elle, allez-y, dites-lui ce que vous avez sur le cœur. Tout ministre qu'il est, il a besoin d'entendre certaines vérités qui ne lui feront pas forcément plaisir.

Elle remplit les verres des deux amis et se retranche dans son attitude d'observatrice d'un conflit sans conséquence. Elle semble prodigieusement s'amuser à voir et à entendre ainsi se contredire deux camarades de classe : elle sait qu'ils parlent en réalité tous deux le même langage.

— Fort bien, dit Erwan. Je veux seulement remettre les pendules à l'heure. Si Jakez est aujourd'hui ministre de l'Intérieur, c'est-à-dire ministre de la Police, c'est qu'il n'est pas un petit saint. Et ses flics ne le sont pas davantage. En tant que gardien des lois de la République, il est le premier, et le plus apte, à savoir comment contourner celles-ci. Et il sait très bien que ses flics, quelle que soit leur valeur à titre individuel, ne sont pas des petits saints. Il peut leur donner les ordres les plus sages comme les plus farfelus, il est assuré d'être obéi. Alors, coup tordu ou non, qu'est-ce que cela peut faire ? Je te connais bien, camarade Stephan !...

— Tu me fais chier ! répond seulement Jakez Stephan.

— Tant mieux ! s'exclame Erwan, de nouveau saisi par une crise d'hilarité. Comme cela, tu n'auras pas à absorber ces horribles drogues qu'on persiste à appeler des remèdes contre la constipation !...

— Les chiottes sont au fond du couloir, à gauche ! s'écrie Jakez Stephan.

— Cela ne me surprend guère, rétorque Erwan. Une fois sur deux, c'est à gauche, une fois sur deux, c'est à droite, mais il est vrai que je suis dans une maison où tout est à gauche. Cela dit, j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre : tu sais bien que je partage entièrement tes opinions.

— Merci quand même, conclut Jakez Stephan en grinçant des dents.

Ils se taisent l'un et l'autre et se remettent à manger sous le regard ironique de

madame Stephan. Elle a l'habitude de ce genre de discussions lorsque son mari reçoit des amis. Non, Jakez Stephan n'a pas changé depuis sa jeunesse : il est bouillant et emporté, parfois violent dans ses expressions, mais en lui-même, il réfléchit et ne manque jamais aucune occasion de moduler un jugement trop hâtivement prononcé. Jakez Stephan repose sa fourchette et son couteau sur son assiette, boit une gorgée de vin, puis il saisit le bras gauche d'Erwan, lui retourne la main et examine la paume.

— Vois-tu, Erwan, dit-il, dans toute cette affaire, c'est cela qui m'intrigue le plus.

Erwan hausse les épaules. Dans le creux de sa main gauche, parmi les sillons qu'on appelle les lignes de la main, apparaît très nettement un « M » dont la queue se prolonge en une spirale parfaite qui se déroule autour de la lettre sur toute la surface de la paume.

— Tu as sans doute raison, Jakez. Etre amnésique, même partiellement, ce n'est pas un cas exceptionnel, après tout... Mais cette marque, dans le creux de ma main, c'est incompréhensible. Je ne l'avais pas *avant* et je l'avais *après*. Que signifie-t-elle ? Je n'en sais rien. D'où provient-elle ? Je l'ignore et tous ceux qui l'ont examinée n'ont pu donner de réponse.

— Oui, reprend Jakez. J'ai lu les rapports médicaux qui ont été rédigés lorsqu'on t'a examiné après ta réapparition. Les médecins qui l'ont remarquée ont été frappés par le fait qu'il ne s'agit pas d'un tatouage mais de sillons absolument identiques à tes lignes de la main. Or la marque est trop nette, trop géométrique, trop élaborée pour être naturelle. De plus, tu as assuré que tu ne l'avais pas avant ta disparition et plusieurs personnes interrogées à ce sujet, dont ta cousine Rhiannon, ont porté témoignage dans le même sens. J'ai soumis ce problème à de nombreux spécialistes, mais aucun d'eux n'a été capable de donner une réponse. Tu vois bien que je n'exagère pas quand je dis que tu as été enlevé par un peuple féérique...

Erwan ne répond rien. Il regarde fixement sa main ouverte. Il sait que Jakez Stephan a raison de prétendre que c'est le fait le plus intrigant, le plus inexplicable de son aventure. Et si jamais, un jour, il apprend la signification de cette marque et son origine, tout s'éclairera dans son esprit et il retrouvera probablement sa mémoire occultée. Mais, en attendant, il doit supporter le poids de cette zone d'ombre, et parfois ce poids devient oppressant, insupportable.

— Allez vous installer au salon, dit madame Stephan. Je vais apporter le café.

Erwan est dans un fauteuil et il fume une cigarette. Il avale la fumée et la rejette lentement par le nez. Jakez Stephan a bourré sa pipe et l'allume avec une sorte de préciosité mêlée de tendresse, un peu comme on caresse le corps d'une femme avant de la pénétrer. Des nuages sombres envahissent l'atmosphère feutrée du salon.

— En somme, dit Erwan, tu me considères comme un de ces condamnés de l'ancien temps, lorsqu'ils étaient marqués au fer rouge...

— Pas du tout, répond Jakez. Les experts sont formels sur ce point : la marque que tu portes n'a pas été provoquée par un fer rouge, ce qui ajoute à leur perplexité.

Erwan écrase sa cigarette dans le cendrier, mais il en allume immédiatement une autre. Il est énervé. Il ne sait plus très bien où il en est.

— Alors, dit-il, je ne vois plus qu'une solution : je suis un stigmatisé, et je serai bientôt digne d'un procès de béatification !...

Jakez Stephan se plie en deux et se met à rire bruyamment. Il enlève la pipe de sa bouche et la fait évoluer autour d'eux. La fumée devient plus dense et plus âcre. Jakez Stephan utilise un tabac miellé dont l'odeur donne envie de vomir à Erwan. Lui, il ne fume que du tabac gris. Il répète toujours à qui veut l'entendre que c'est plus démocratique, et que, s'il ne veut pas entendre parler de filtres et qu'il avale la fumée, c'est parce qu'il lui paraît préférable de s'empoisonner intégralement sans avoir besoin de se retrancher derrière des demi-mesures hypocrites.

— Arrête de délirer, Erwan, je t'en prie, dit Jakez. Ton procès en béatification n'est pas pour demain. Tu sais très bien que les stigmatisés ne sont que des hystériques. Je ne doute pas un seul instant que Jésus ait été crucifié. Mais s'il a été cloué sur la croix, c'est par les poignets et non pas dans la paume des mains. Médicalement, c'eût été impossible. Les stigmatisés ont tellement revécu dans leur imaginaire les souffrances supposées du Christ qu'ils en sont arrivés à les somatiser sur eux-mêmes. Simples matérialisations d'une obsession sadomasochiste... Ce n'est pas ton cas.

Erwan fixe son regard sur la cheminée où brûlent lentement quelques bûches. Madame Stephan apporte un plateau sur lequel elle a disposé les tasses de café. Elle s'installe sur un divan, en face d'Erwan et de son mari. Ils boivent en silence.

— Au fait, dit tout à coup Jakez Stephan, est-ce qu'il t'arrive d'aller à Kerhuel ?

Erwan repose sa tasse sur le plateau et fixe Jakez d'un air étonné.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— C'est facile. Je sais que tu y es né et que tu y passais autrefois toutes tes vacances. Tu m'en as assez parlé quand nous étions en classe.

— Effectivement. J'ai dû souvent te casser les oreilles avec Kerhuel. Eh bien, je n'y suis pas retourné depuis longtemps. La dernière fois, c'était quelques jours avant que je ne perde la mémoire. J'y avais passé quelques jours, tout seul, parce que j'avais envie d'écrire un petit ouvrage sur la ville et son histoire.

— Et si tu reprenais ce projet, Erwan ? Si tu retournais à Kerhuel pendant quelque temps ? Je suis sûr que cela te ferait du bien. Et peut-être qu'une fois plongé dans un environnement qui t'est si familier, tu retrouverais quelques bribes de ta mémoire perdue...

Erwan se redresse et regarde Jakez Stephan droit dans les yeux.

— Toi, dit-il, tu as une idée derrière la tête. Où veux-tu en venir ?

— Bon, bon... répond Jakez en riant, ne te fâche pas. C'est vrai. J'ai une proposition à te faire, mais auparavant, il faut que je te raconte une histoire.

— Je t'écoute.

Jakez Stephan retire sa pipe de sa bouche et entreprend de la nettoyer. Puis il la bourre à nouveau et l'allume. Il tire quelques bouffées avant de parler.

— Voici, dit-il. Je te préviens, cette histoire, c'est la mienne. Elle commence au

moment où je suis entré à la faculté de droit. J'ai alors fait la connaissance d'une femme plus âgée que moi, d'une dizaine d'années, je n'ai jamais su vraiment, et j'en suis tombé follement amoureux. Je lui ai même demandé de m'épouser, c'est te dire... Mais elle a refusé, avec obstination, prétextant qu'elle n'était pas libre, qu'il était pour elle hors de question de se marier. Pourtant, elle ne semblait avoir aucune attache. Je ne comprenais pas son attitude, mais je l'aimais et je savais qu'elle m'aimait. C'était une femme étrange qui préservait toujours sa chape de mystère même dans les moments de tendresse et d'abandon. Chaque fois que j'essayais de savoir quelque chose sur son passé, elle se dérobaît, comme en proie à une immense terreur. Depuis lors, j'ai quand même réussi à apprendre que le nom sous lequel elle vivait n'était pas le sien. Quel était son nom réel ? Quelle était sa véritable identité ? je l'ignore encore aujourd'hui. Drôle d'histoire, hein ? Tu pourrais en faire un sujet de roman !...

Erwan sourit. Jakez s'aperçoit que sa pipe s'est éteinte et il la rallume lentement. Puis il se met à rêver un instant avant de reprendre son récit.

— Bref, nous avons eu une liaison passionnée pendant deux années. Deux années de bonheur, je le dis sans honte devant ma femme qui a toujours connu cette aventure et qui ne me la reprochera jamais.

Erwan surprend un regard de tendresse adorablement complice entre les deux époux et cela lui réchauffe le cœur. Il y a encore des couples qui s'aiment... Ce n'est peut-être pas fréquent, mais cela existe. Erwan soupire et allume une autre cigarette.

— Or, un jour, reprend Jakez Stephan, Nolwenn, puisque tel était le nom qu'elle prétendait le sien, Nolwenn, donc, m'annonce qu'elle est enceinte. Je bondis de joie et je lui renouvelle ma demande en mariage. Elle se met à pleurer. Elle refuse. Elle s'obstine à répéter qu'elle ne peut pas m'épouser et que, pour le bien de tous, elle devra s'éloigner de moi. Juge de mon désespoir... J'ai tout essayé : j'ai supplié, j'ai même menacé. Rien à faire. Quand je me suis réveillé, le lendemain matin, Nolwenn n'était plus là. Et, depuis, je ne l'ai jamais revue.

Jakez Stephan se tait et contemple tristement les flammes qui dansent dans la cheminée. Sa femme a baissé les yeux, mais Erwan a eu le temps de voir que des larmes coulent le long de ses joues. Erwan est lui-même terriblement ému.

— Mais, dit-il enfin, qu'est-elle devenue ?

— Je n'ai jamais rien su d'elle pendant des années et des années. J'ai d'abord été très malheureux, mais j'ai réussi à oublier Nolwenn. J'ai rencontré ma femme et je connais avec elle un bonheur sans cesse renouvelé.

Il prend la main de madame Stephan et la presse tendrement.

— C'est un bonheur partagé, murmure madame Stephan.

Mais, comme pour couper court à son émotion, elle se lève et va chercher une petite table roulante sur laquelle sont rangées des bouteilles. Elle propose des alcools et sert à Erwan un verre de vieil armagnac. Quant à Jakez Stephan, il prend un peu de chartreuse verte. Il en boit une gorgée, se racle la gorge et vide le contenu de sa pipe dans le cendrier.

— Je me demande si le hasard existe, dit-il nonchalamment. Il y a un an et demi, j'ai

appris que Nolwenn était morte, mais quelle avait eu un fils. Et tu ne devineras jamais où cet enfant est né. À Kerhuel, mon cher Erwan...

— Ah ! nous y voilà ! s'exclame Erwan.

— Oui, nous y voilà, en effet. Mais ce n'est pas tout, à propos de hasard. Je vais te dire comment et dans quelles circonstances j'ai appris cela.

Jakez Stephan se lève et se dirige vers un bureau, dans le fond du salon. Il revient avec trois dossiers dont l'un est assez volumineux. Il les présente à Erwan.

— Excuse-moi, dit-il, mais je suis ministre de l'Intérieur, donc chef des flics de ce pays. Cela ne doit pas te surprendre si j'ai une collection de rapports de police bien fournis, lesquels ne sont pas à mettre à la portée de tout le monde. Regarde celui-ci.

Il tend à Erwan l'un des dossiers, d'une épaisseur moyenne. Erwan le prend, défait la boucle qui le maintient fermé et lit sur la première page *Erwan Merzhinn*. Il regarde Jakez Stephan.

— Oui, dit celui-ci, c'est ton dossier des Renseignements. En fait, il ne contient pas grand-chose. Ce sont des rapports sur tes activités, sur tes fréquentations, sur tes opinions telles que tu les manifestes publiquement. C'est de la routine. Évidemment, il y est question de tes liaisons féminines, et aussi de tes coucherries avec certaines de tes élèves. Oh ! rassure-toi : elles avaient toutes plus de seize ans. Tu ne risques rien.

— Ce sont quand même des procédés dégueulasses ! s'écrie Erwan. On ne peut rien faire sans être espionné par tes flics !

— Que veux-tu ? Il n'y a pas d'État sans police et pas de police sans informations. Et n'oublie pas qu'il y a eu enquête sur ta disparition. Mais je reconnais que tout cela est parfaitement sordide.

Erwan feuillette machinalement le contenu du dossier. Il hausse les épaules, referme le dossier et le rend à Jakez Stephan.

— Tiens ! lui dit-il. Cela ne m'intéresse pas. Tu peux en faire des confitures si tu en as envie.

— Excellente réaction ! répond le ministre en riant. Mais tu me permettras de préférer la marmelade d'oranges au whiskey.

Il redevient soudain sérieux. Il ouvre le dossier le plus volumineux, cherche pendant un long moment et sort deux feuillets qu'il dépose sur le rebord du fauteuil. Puis il agite l'ensemble du dossier. Il semble indécis, ne sachant pas trop bien comment aborder une question plus délicate.

— Je suis désolé, Erwan, dit-il enfin. Ce dossier c'est celui de ta femme. Tu peux constater qu'il est copieux. Il y a longtemps quelle est surveillée de près, et malheureusement ce n'était pas toujours sans raison. Le fait qu'elle ait disparu, elle aussi, a provoqué d'autres investigations, et les enquêteurs s'en sont donné à cœur joie. Tu peux prendre connaissance de ce fatras si tu le désires, mais je ne te le conseille pas. Je ne nie pas que certaines informations soient véridiques, c'est une évidence : ta femme n'est pas une petite sainte. Mais ce dossier est assez immonde. Il contient trop de ragots, trop de

témoignages dictés par la haine ou l'envie. Cependant, libre à toi de le lire...

— Non ! répond fermement Erwan. Je ne me nourris pas de merde.

— Tu as raison, Erwan. Je sais que, malgré tous les ennuis que t'a causés ta femme, tu l'aimes encore. Cela doit inspirer le respect. Et maintenant, je vais te prouver mon amitié.

Jakez Stephan se lève de nouveau et s'en va vers la cheminée, le dossier à la main. Et, d'un geste brusque, il le jette dans le foyer. De grandes flammes jaillissent.

— C'est l'original, dit Jakez. Il en existait deux copies informatisées. Je les ai déjà détruites.

Des larmes envahissent les yeux d'Erwan. Il se lève à son tour, va vers la cheminée et pose ses deux mains sur les épaules de Jakez Stephan.

— Merci, dit-il d'une voix rauque.

Ils reviennent s'asseoir tous les deux et madame Stephan leur sert un autre verre. Il y a quelques instants de silence, puis Jakez Stephan prend les deux feuillets qu'il avait posés sur le rebord du fauteuil et, après avoir ouvert le dossier le plus mince, il les glisse à l'intérieur.

— C'est cela qui m'a appris que j'avais un fils, dit-il, mais cela ne concerne pas directement ta femme. Quelques mois après ta disparition, ta femme est venue passer quelques jours à Kerhuel et elle y a logé chez une brave dame qui est décédée depuis, mais qui avait été interrogée par nos services. En effet, ta femme était dans le collimateur : on la soupçonnait d'être pour quelque chose dans ta disparition et, de plus, la vie qu'elle menait ne manquait pas de faire poser des questions. Or, au milieu des informations quelle a fournies, cette brave dame a parlé d'une certaine Nolwenn Le Braz qui, autrefois, était venue s'établir à Kerhuel alors qu'elle était enceinte et qui y avait donné le jour à un fils.

— C'était donc elle ?

— C'est plus que probable, car le signalement et les circonstances correspondent. Mais ce n'est pas le nom qu'elle m'avait donné et je n'ai donc aucune preuve formelle.

— Et les registres de l'état civil, monsieur le ministre de l'Intérieur, qu'est-ce que tu en fais ?

— Je n'en fais rien, car une partie des registres a disparu au cours d'un incendie. Quant au double des Archives provinciales, il demeure introuvable.

Erwan tapote nerveusement le rebord de la table basse, devant lui. Il tire de sa poche son paquet de cigarettes et joue un instant avec lui en amincissant les arêtes.

— Cela me paraît un peu gros pour être normal, dit-il enfin.

— N'est-ce pas ? répond Jakez. Aussi ai-je envoyé à Kerhuel un agent des Services spéciaux, un garçon très bien en qui j'avais toute confiance, avec mission de s'informer le plus discrètement possible sur ce problème. Quelques jours à peine après son arrivée là-bas, il m'a envoyé un rapport dans lequel il faisait état de nombreuses irrégularités dans l'administration de la commune. Mais il n'avait pas de preuves et me demandait d'être patient. Il était, paraît-il, sur la piste d'une affaire qui me surprendrait.

— Et alors ?

— Alors ? dit froidement Jakez. On l’a retrouvé un matin dans son lit, mort d’une crise cardiaque. Une mort absolument naturelle.

— Version officielle, sans doute, mais tu n’y as pas cru une seule seconde ?

— Bien entendu. Mais qu’est-ce que je pouvais faire ? J’ai laissé passer un peu de temps, puis j’ai envoyé à Kerhuel l’un des as des Services spéciaux, muni des observations de son malheureux collègue et averti des dangers auxquels il pouvait s’exposer. Trois jours après, on le trouvait noyé dans les marécages de Gern-en-Ifern. Mort accidentelle : il avait voulu prendre un raccourci pendant la nuit, il s’était égaré et s’était enlisé dans une fondrière.

— Et tu n’as pas davantage cru à une mort naturelle. Mais qu’allait-il donc faire dans ces maudits marécages au milieu de la nuit ?

— Si l’on pouvait répondre à cette question, je crois que beaucoup de choses s’éclaireraient...

Ils demeurent de nouveau silencieux, chacun agité de pensées qui ne peuvent être que mélancoliques. Soudain, Erwan se sent mal à l’aise. Il se rend parfaitement compte que Jakez Stephan veut lui demander un service, mais qu’il ne sait pas comment formuler sa proposition. Aussi se décide-t-il à entrer dans le vif du sujet.

— Au fait, dit-il, qu’est-ce que tu attends de moi ?

Jakez Stephan ne répond pas. Il se tourne vers sa femme et lui fait un léger signe de tête. Elle comprend le message, et c’est elle qui prend le relais :

— Erwan, murmure-t-elle, il faut que je vous fasse un aveu. Quand nous nous sommes mariés, Jakez et moi, nous voulions des enfants. Or il se trouve que je suis physiquement inapte à procréer. C’est une réalité, et le fait que cela nous ait rendus malheureux ne change rien à la situation. Nous en avons pris notre parti d’ailleurs, depuis longtemps. Mais quand Jakez a appris qu’il avait un fils, cela a réveillé en lui comme en moi le regret de n’avoir pas pu fonder une famille. Il voudrait rencontrer ce fils inconnu, et, moi-même, je n’aspire qu’à cela. Si nous avons le bonheur de retrouver le fils de Nolwenn, celui-ci serait notre fils à part entière, je vous l’assure. C’est pourquoi Jakez a pensé que vous pourriez nous aider, mais il n’ose pas vous le demander.

— Comment cela ?

— Vous êtes natif de Kerhuel, Erwan, et vous connaissez la plupart des habitants de la ville. Ce que vous propose Jakez, c’est d’aller passer quelque temps à Kerhuel, muni de tous les renseignements que nous possédons, et d’essayer de savoir ce qu’est devenu le fils de Nolwenn. Nous ne vous demandons pas de réussir, mais d’essayer. Ce sera déjà beaucoup pour nous si nous gardons cet espoir.

— En somme, s’écrie Erwan d’un ton acerbe, vous me demandez de faire un travail de flic !

— Non pas ! réplique immédiatement Jakez Stephan. Je n’ai aucun ordre à te donner. Je fais seulement appel à ton amitié. Si tu passes quelques jours à Kerhuel, tu risques

d'apprendre certaines choses, car tu fais partie de cette communauté. Un mot, un simple mot peut te conduire sur la voie. Tu vas m'objecter que c'est dangereux et que deux spécialistes du Renseignement y ont laissé leur peau. Mais ils étaient en service commandé et, comme tu le dis volontiers, un flic est toujours un flic : il finit par se trahir. Toi, tu n'es pas flic. Tu ne fais pas une enquête. Tu te contentes d'écouter ce qu'on veut bien te dire. Et je te connais suffisamment pour savoir l'habileté avec laquelle tu tires les vers du nez des gens sans même en avoir l'air.

— Cela ne me dit rien du tout, répond Erwan. Je n'ai rien d'un flic, ni d'un mouchard.

— Erwan ! intervient madame Stephan, nous ne vous demandons pas de moucharder, mais d'écouter ce qui concerne Nolwenn et son fils.

— Oui, renchérit Jakez. S'il y a des irrégularités évidentes dans la gestion administrative de Kerhuel, je m'en désintéresse complètement. Tu tomberais sur le pire des scandales, je te demanderais de te taire à ce sujet et même d'oublier tout ce que tu aurais appris. C'est clair, c'est net : je ne veux pas faire de toi un espion. C'est un service d'ami que je te demande.

Erwan hésite. Le genre de besogne qu'on lui propose, c'est ce qu'il exècre le plus au monde. Mais il se dit que Jakez et sa femme sont touchants dans leur désir de retrouver ce fils perdu. N'est-il pas lui-même pitoyable quand il cherche à retrouver le fil perdu de sa mémoire ? Il y a là une curieuse similitude de destin...

— Tu sais, reprend Jakez Stephan, si tu acceptes d'aller à Kerhuel, tous les frais sont à ma charge. Je dis bien à ma charge personnelle et non à celle des fonds secrets. Ce n'est pas une affaire d'État, c'est une histoire d'amour personnelle.

— Donnez-moi encore de cet excellent armagnac, dit Erwan.

Madame Stephan le sert de nouveau. Erwan en boit une large rasade, fait claquer sa langue, reprend une cigarette et l'allume.

— Si je réussis à trouver quelque chose, dit-il enfin, tu ne me devras rien du tout. Je serai payé par la joie que vous en aurez tous les deux.

Brusquement, il se rend compte qu'il a accepté. Il n'en avait pas conscience, et cela lui a échappé comme si cette décision avait toujours été prise depuis le début de leur conversation. Jakez Stephan et sa femme se lèvent d'un bond et embrassent Erwan avec fougue. Il a toutes les peines du monde à s'évader de leur étreinte.

— Il faut que tu sois très prudent, Erwan, dit enfin Jakez. Ne demande rien, contente-toi de susciter des commentaires sur telle ou telle chose, mais ne néglige aucun détail. Tu vas prendre le dossier que j'ai fait établir à propos de Nolwenn. Tu y trouveras certains renseignements. Tu y verras sa photo lorsqu'elle était jeune, ainsi que la description détaillée que j'en ai faite. Mais je te conseille de ne pas emporter ce dossier avec toi : il pourrait tomber entre les mains d'un indiscret. Tu me le rendras avant de partir pour Kerhuel. De toute façon, si tu apprends certaines choses bizarres, ne t'en étonne pas, et surtout garde-les pour toi. Ne cherche pas à communiquer avec moi avant ton retour à Keris.

— D'accord, répond Erwan. Laisse-moi deux jours encore, et j'irai à Kerhuel pour

compléter mes informations sur l'histoire de la ville, car j'ai le projet d'écrire une monographie sur ce sujet. C'est bien le moins que je dois à mon pays natal, n'est-ce pas ?

Ils se mettent à rire tous les trois, et la soirée se termine tranquillement. Le dossier sur Anne n'est plus qu'un amas de cendres blanchâtres au milieu des bûches à demi consumées. Erwan prend congé, il embrasse madame Stephan et Jakez le raccompagne sur le palier. Après avoir appelé l'ascenseur, il serre longuement la main de son ami.

— Merci, lui dit-il.

Mais il lui prend également sa main gauche et la retourne.

— Écoute-moi bien. Il y a une chose importante et même essentielle que je ne t'ai pas encore révélée : Nolwenn avait exactement la même marque que toi dans le creux de sa main...

Erwan, debout devant le Château des brouillards, fixait ses yeux sur cette main ouverte qui recelait un mystère. Et, brusquement, il se demanda pourquoi il n'avait pas signalé cette marque au docteur Even. Non seulement il ne lui en avait jamais parlé, non seulement il ne la lui avait jamais montrée, mais il sentait en lui-même qu'il ne devait pas le faire. Cette marque, ce « M » au centre d'une spirale, c'était son secret à lui, et il n'y avait aucune raison pour qu'il eût l'audace de le dévoiler à quiconque, du moins à Kerhuel, où il sentait bien que des ombres l'observaient dans ses moindres faits et gestes.

Il eut un long frisson. Le vent froid du nord s'engouffrait par les rues et les ruelles et le pénétrait jusqu'aux os. Il ferma son blouson et mit les mains dans ses poches. Puis il se décida à quitter la petite place où se dressait la masse fantomatique du Château des brouillards, reprenant son errance sur les pavés disjoints de la vieille ville complètement désertée.

Il arriva ainsi près de la rivière qui traversait la partie la plus basse de Kerhuel, au pied de la colline où s'élevait l'église. Il entendit l'eau s'écouler lentement et cliqueter contre les aspérités de la berge. Non loin de là, il y avait un ancien lavoir qui ne servait plus à rien depuis l'apparition des machines à laver automatiques, mais dont les habitants de Kerhuel étaient très fiers, car il était magnifiquement construit en bois d'œuvre et recouvert d'une belle toiture d'ardoise que le conseil municipal faisait entretenir à grands frais. Erwan s'arrêta près du lavoir et, comme une pierre se trouvait sur le sol devant lui, il la frappa d'un grand coup de pied. La pierre s'en alla cogner contre le mur de l'édifice avec un bruit sec.

— Qui ose me déranger ? s'écria une voix hargneuse et fortement avinée de l'intérieur du lavoir.

Erwan ne répondit rien, attendant de voir venir. Une forme se glissa hors du lavoir et apparut dans la faible lumière d'un lampadaire.

— Salut camarade ! reprit la voix. Tu n'aurais pas un litron, par hasard, parce que je suis en train de me dessécher !

— Tu ne manques pas d'eau, mon gars, répondit alors Erwan. La rivière est pleine et tu n'as qu'à te baisser pour étancher ta soif...

— C'est malin ! ronchonna l'autre. Me proposer de la flotte où tous les gens de

Kerhuel ont pissé ! Très peu pour moi. Je n'ai pas envie d'être malade, moi.

Le personnage qui parlait ainsi sortit complètement de l'ombre et apparut en pleine lumière. Erwan le reconnut tout de suite : c'était Youenn Goasmat, le fils du garde champêtre qui officiait au temps de la jeunesse d'Erwan. Il avait eu des malheurs et avait sombré dans la boisson. Il vivait plus ou moins de la charité publique. On lui donnait du pain et quelques nourritures, et, comme il n'avait pas de maison, il logeait le plus souvent dans le fond du lavoir désaffecté. Au moins, il était à l'abri de la pluie. Beaucoup de gens l'employaient à effectuer de petits travaux, généralement les plus répugnants, comme de nettoyer les poulaillers, les étables ou les fosses d'aisance. L'argent qu'il y gagnait, il l'employait à acheter du vin de mauvaise qualité qu'il buvait avec délices, et il était toujours en état d'ébriété. Et comme il était hirsute, les cheveux épars et la barbe broussailleuse, on l'avait surnommé Draenek, c'est à dire « épineux ».

Erwan le considéra d'un œil amusé, mais qui témoignait cependant d'une certaine sympathie. Il avait été son camarade de jeux autrefois lorsque les questions d'ordre social ne perturbaient pas les enfants. Quant à Draenek, il avait fort bonne vue, et, malgré son état éthylique avancé, il avait parfaitement reconnu Erwan.

— Mais ! s'écria-t-il, c'est le camarade comte ! qu'est-ce que tu fais là à des heures où dorment les honnêtes gens de ton espèce ? En tout cas, si tu es un vrai comte, paie-moi un litre.

— Tu sais bien que tout est fermé. Où donc pourrais-je trouver un litre ?

— Je ne sais pas moi, camarade comte. Tu es un débrouillard. La preuve, c'est que tu viens fouiner partout pour connaître des petites histoires bien croustillantes ! pas vrai ? Tu aimes fourrer ton nez où ça sent mauvais, hein ? Eh bien, mon comte, à Kerhuel, tu es servi ! ça pue tant que ça peut !...

Erwan ne put s'empêcher d'être intrigué par les paroles de Draenek. Il avait beau être toujours sous pression, il n'avait jamais perdu la tête, et, s'il passait pour un pauvre type, il n'avait jamais été considéré comme un idiot. Bien au contraire, l'alcool semblait lui donner de l'esprit.

— Dis-moi, Draenek, qu'est-ce que c'est que ces histoires bien croustillantes dont tu me parles ?

— Pardi ! camarade comte, que veux-tu que ce soit sinon des histoires de cul ?

— Mais tu dis aussi que ça sent mauvais, à Kerhuel. Qu'entends-tu par là ?

— D'abord, il y en a qui ne se lavent jamais le cul, et ça pue, tu comprends ? Mais il y a d'autres histoires qui puent encore davantage.

— Raconte, mon bon Draenek, raconte. Je t'écoute.

L'ivrogne ouvrit largement la bouche et se mit à bâiller bruyamment.

— Tu as sommeil ? demanda Erwan.

— Non, je n'ai pas sommeil, répondit Draenek, j'ai soif...

— Je te répète qu'il est tard et que tout est fermé. Je ne peux pas t'apporter à boire. Écoute, raconte-moi quelques histoires, cela te fera prendre ton mal en patience. Je

t'apporterai demain de quoi te satisfaire.

— Oh ! je te vois venir. Non, camarade, il n'en est pas question. Quand je cause, j'attrape soif. Alors, avant de parler, je dois m'humecter. Pas de pinard, pas d'histoires.

— Et si, demain, je t'apportais de quoi étancher ta soif, tu me parlerais ?

— On verra. Moi, je ne veux que du chouette. Du capsulé, c'est plus pratique que d'enlever les bouchons. Combien m'en apporteras-tu ?

— Deux litres, ça te va ?

— Ma parole, monsieur le comte serait-il radin ? Tu sais, camarade, le vin me fait surgir des tas de souvenirs. Je n'ai l'air de rien, comme cela, mais mes oreilles traînent partout. Et j'entends des choses. De plus, j'ai une excellente mémoire. Alors, combien ?

— Écoute, Draenek, dit Erwan, demain, vers dix heures, je t'apporte un pack de dix litres. Mais tu parleras, n'est-ce pas ?

— Tu es un frère, camarade comte. Je te le promets. Allez, va mettre ta viande dans le torchon et viens ici demain vers dix heures.

Et, sur ces paroles encourageantes, le vagabond disparut dans l'ombre du lavoir. Erwan jubilait intérieurement : il se faisait fort de faire parler Draenek, et il était évident que celui-ci était au courant de tout ce qui se passait à Kerhuel, aussi bien en surface que dans le secret des consciences. Il quitta le bord de la rivière et remonta la rue qui menait à l'hôtel d'Avalon. La lourdeur qui le tenaillait auparavant avait disparu, mais il se sentait quand même fatigué. Il entra silencieusement dans l'hôtel, monta jusqu'à sa chambre et s'étendit tout habillé sur son lit. Il ne tarda pas à sombrer dans un profond sommeil.

*Tous les matins, l'angélus sonne au-dessus de Kerhuel et le son de la cloche se prolonge vers les landes et les marécages qui s'étendent près de la ville, dissipant les brouillards de la nuit, réveillant les arbres qui rêvaient à des îles de lumière, quelque part, très loin vers les pays où le soleil plonge dans la mer. Dans la ville, les bruits que font les humains dans leur tentative de vivre commencent à monter vers le ciel, peut-être comme une prière... On est le vendredi 29 septembre, et il est neuf heures.*

Erwan se redressa brusquement et s'assit sur le lit, écarquillant les yeux devant l'intensité de la lumière. Il mit quelques secondes à distinguer Branwen, la jeune servante de l'hôtel, qui posait le plateau du petit déjeuner sur la table.

— Eh bien ! monsieur Erwan, dit-elle, si vous ne m'aviez pas demandé de vous réveiller vers neuf heures, vous étiez parti pour dormir jusqu'à midi !

Erwan se leva et s'étira. Il sentait ses muscles engourdis par le froid.

— Merci, Branwen, dit-il d'une voix pâteuse. Je vois que le service est toujours impeccable à l'hôtel d'Avalon.

— Mais, reprit la servante, vous ne vous êtes même pas mis dans le lit. C'était bien la peine que je fasse votre chambre !

Erwan se mit à rire. En examinant Branwen, toute menue dans sa robe noire qui la moulait agréablement, il eut envie de la provoquer.

— Tu sais, murmura-t-il, j'ai horreur d'être tout seul dans un lit. Si tu avais été là hier soir, je me serais glissé volontiers sous les draps avec toi.

— Oh ! monsieur Erwan ! comme vous y allez ! n'avez-vous pas honte ? D'ailleurs, vous êtes rentré bien tard, il me semble, et je dormais déjà depuis longtemps.

— C'est vrai. Il était plus de minuit, et tout était éteint dans l'hôtel. Dommage...

Et, tandis que la servante sortait en lui lançant un regard quelque peu ironique, Erwan s'assit devant la table et s'attaqua à son petit déjeuner. Ses pensées se bousculaient dans sa tête et la conversation qu'il avait eue avec le docteur Even éveillait en lui des images complexes et même contradictoires. Il avait quand même bu un peu trop de vin au cours du dîner, et ce n'était guère propice à la méditation. Et brusquement, il se souvint de sa rencontre avec Draenek : il avait promis de lui apporter dix litres de vin. Mais que pouvait donc lui raconter ce malheureux vagabond ? Erwan ne lui avait rien demandé et c'était Draenek qui lui avait proposé ses confidences, moyennant compensation, bien entendu. Draenek était plus malin qu'on ne le pensait, et Erwan était bien décidé à profiter de ses bonnes dispositions.

Quand il eut fini de déjeuner, il prit une douche et se rasa. Puis s'étant rhabillé, il quitta sa chambre, descendit l'escalier, serra la main du patron qui faisait ses comptes derrière son bureau et feuilleta un instant le journal local qui traînait sur le comptoir sans y trouver la moindre nouvelle intéressante. Puis il ferma son blouson et sortit dans la rue.

Il faisait très frais. Le soleil qui brillait n'était pas encore parvenu à réchauffer les

pierres des maisons, et Erwan frissonna lorsqu'il se trouva en plein vent, à l'angle de la rue. Il passa devant l'église et aperçut Goulven, le sacristain, qui balayait les marches devant le porche. C'était un homme d'une quarantaine d'années, un peu simplet, mais très dévoué et d'une honnêteté scrupuleuse. Lui aussi, il avait été le compagnon des jeux d'enfance d'Erwan, de leurs expéditions dans les vergers à la recherche de prunes qui n'étaient pas encore mûres mais qui avaient le goût des choses défendues. Erwan s'approcha et salua Goulven.

— Oh ! bonjour, monsieur Erwan, dit le sacristain. Alors, content de votre séjour à Kerhuel ?

Erwan eut envie de rire, car la timidité de Goulven lui était venue avec l'âge, et c'était toujours avec respect et déférence qu'il parlait à son ancien compagnon. Du temps de leur enfance, le tutoiement était de rigueur et les différences sociales n'étaient ressenties ni par les uns ni par les autres. Mais Erwan était devenu un « monsieur », et de plus, bien qu'il n'en fît jamais mention, tout le monde, à Kerhuel, savait qu'il descendait de l'illustre famille des Gwaed-y-Maen, ce qui faisait remonter à la surface les réminiscences des anciens rapports de classes.

— J'ai toujours plaisir à rencontrer mes vieux copains, répondit Erwan. Cela me rappelle de si bons souvenirs... Et comment ça va pour toi ?

— Le mieux possible, monsieur Erwan. Je fais mon petit travail et monsieur le Doyen est content de moi. Je m'entends très bien avec lui.

— À la bonne heure, Goulven. J'espère que tu fais en sorte que les bénitiers soient toujours pleins.

— Bien sûr, monsieur Erwan. J'y mets de l'eau bénite tous les matins.

Erwan fut sur le point d'éclater d'un rire inextinguible et eut toutes les peines du monde à se retenir. Goulven avait décidément la mémoire défaillante, à moins qu'il ne voulût pas admettre son ancienne culpabilité. Certes, les années avaient passé depuis l'époque où Erwan, Goulven et quelques autres garnements montaient sur des chaises et pissaient allègrement dans tous les bénitiers de l'église... Et leur grand plaisir était ensuite de s'installer, avant la messe, aux derniers rangs, afin de contempler les paroissiennes s'éclabousser le visage avec ce qu'elles croyaient de l'eau bénite. Il est vrai qu'en ce temps-là, où leur sexualité était trop vague pour s'exprimer franchement, la pisse jouait un grand rôle dans le comportement d'Erwan et de ses camarades. Non seulement ils s'efforçaient de mater les filles derrière les buissons lorsqu'elles se déculottaient pour satisfaire leurs petits besoins, mais ils organisaient entre eux des concours : c'était à celui des garçons qui pisserait le plus loin. Et, à ce petit jeu, Goulven était toujours le vainqueur incontesté. Le sacristain avait certainement oublié son passé de sacripant...

Erwan s'attarda à bavarder quelques instants, puis reprit son chemin. Il lui fallait s'arrêter dans la boutique de madame Kerroc'h pour y acheter le vin destiné à Draenek. Cette boutique était maintenant affublée d'une enseigne passe-partout et de l'appellation *mini-market*, mais Erwan se souvenait du temps où c'était une authentique épicerie de campagne qui sentait bon la cannelle, le poivre, les sardines marinées dans la saumure et la vinasse stagnant sur le plancher. C'était la mère de madame Kerroc'h qui tenait cette épicerie, et l'on y trouvait tout ce qu'on voulait, des bonbons pour les enfants aux

serviettes hygiéniques que les femmes achetaient discrètement et avec la plus extrême pudeur. Erwan se souvenait d'y être allé très souvent faire remplir au tonneau une bouteille de cidre, ce qui était la boisson favorite de sa grand-mère. Et combien de fois la vieille épicière lui avait offert un biscuit ou un morceau de chocolat...

Il hésita un moment avant d'entrer. La façade lui paraissait si neuve et si clinquante qu'il avait peur de s'aventurer dans un lieu qui n'évoquerait plus rien pour lui. Plus que jamais, il se sentait avide de replonger dans son enfance, même s'il ne savait pas très bien à quoi correspondait cette envie. Pour lui, les sources s'étaient depuis longtemps taries dans l'amertume qui jaillit au réveil lorsqu'on a rêvé pendant la nuit à de fantastiques aventures au pays des fées et des enchanteurs. Erwan avait trop cru aux enchanteurs pour ne pas être lui-même *désenchanté*. Et pourtant, il eût suffi d'une apparition quelque part, derrière un arbre, derrière le mur d'angle d'une maison, pour lui redonner confiance, pour raviver en lui cette foi qu'il n'avait en réalité jamais perdue. Il entra dans la boutique.

— Oh ! bonjour, monsieur Erwan ! dit la patronne derrière sa caisse. Cela me fait plaisir de vous revoir. Soyez le bienvenu chez moi...

Il y avait quelques clientes dans la boutique, qui s'affairaient à remplir leur panier après avoir soigneusement examiné les prix affichés de chaque produit. Quand elles entendirent prononcer le nom d'Erwan, elles se retournèrent toutes vers lui et le saluèrent aimablement. Décidément, à Kerhuel, chacun connaissait Erwan et semblait l'estimer. Il en était flatté, mais il se demandait quand même si cette reconnaissance était due au fait qu'il était né dans la ville ou si elle n'était que la conséquence de son aventure largement médiatisée. Ce n'était pas cette notoriété nécessairement artificielle que recherchait Erwan, mais les sensations qu'il avait éprouvées autrefois dans son corps autant que dans son esprit. Il se souvint tout à coup du geste de la mère de madame Kerroc'h pesant soigneusement cent vingt-cinq grammes de café et en emplissant un pochon. Et quel café ! des grains trop grillés mais d'un prix défiant toute concurrence... Pour être juste, il fallait bien avouer que ce que les ménagères appelaient du café, en ce temps-là, ce n'était qu'une infâme décoction de café sans goût et de chicorée, décoction d'ailleurs tellement diluée dans l'eau chaude qu'elle en devenait une potion à faire vomir. Dans ces conditions, comment s'étonner que, dans tous les foyers comme dans toutes les tavernes, on servait avec le café un verre d'eau de vie, ce *lambic* qui n'était que trop souvent un authentique tord-boyaux.

— Merci, madame Kerroc'h, dit Erwan. Vous savez, même si votre magasin s'est mis au goût du jour, chaque fois que j'y entre, je me trouve ramené plus de trente ans en arrière. Vous n'étiez alors qu'une petite fille qui aidait sa mère à peser le beurre ou la moutarde, et moi un gamin qui venait chercher du cidre pour ma grand-mère... Mais j'ai la nostalgie de cette époque.

Madame Kerroch ne savait quoi répondre. Elle souriait, mais son sourire exprimait la même amertume que celle qui se dessinait sur les lèvres d'Erwan.

— Que voulez-vous, monsieur Erwan ? Nous vieillissons tous, et ceux que nous aimons disparaissent les uns après les autres. Il faut vivre pourtant. Et heureusement, il y a des jeunes pour nous consoler. Tenez : vous souvenez-vous de Karina, ma fille aînée ?

— Bien sûr. Une grande fille blonde à l'esprit très éveillé...

— Eh bien, monsieur Erwan, Karina a fait de très bonnes études et a réussi tous ses examens. La voici maintenant journaliste à *La Dépêche du Soir* de Keris. C'est même elle qui a fait le grand article sur vous lorsqu'on vous a retrouvé dans l'île Noire. Un très bon article... Elle y a mis tout son cœur.

— Vous m'en voyez ravi, et très flatté, madame Kerroc'h. Quand vous verrez votre fille, remerciez-la pour moi et faites-lui toutes mes amitiés. Vous devez être fière d'elle.

— Pour sûr, monsieur Erwan. Mais qu'y a-t-il pour votre service ?

Erwan ne répondit rien. Il alla fouiller dans le rayon des boissons et revint vers la caisse avec deux paquets de bouteilles de vin.

— Eh bien ! s'écria l'épicière en riant, voilà de quoi étancher votre soif !

— Ce n'est pas pour moi, c'est un cadeau que j'ai promis de faire. Personnellement, je préfère d'autres crus que celui-là ! Mais il en faut pour tous les goûts.

Il paya et s'en alla, portant un pack dans chacune de ses mains, après avoir salué madame Kerroc'h et ses clientes. Il descendit le raidillon qui menait à la rivière. Arrivé près du lavoir, il souffla un instant et dévala les marches qui conduisaient à l'intérieur.

— Holà ! Draenek ! s'écria-t-il. Je suis là et je t'apporte ce que tu m'as demandé !

Il n'y eut pas de réponse. Erwan déposa les bouteilles sur le sol et s'avança vers le fond du lavoir, là où se trouvait un amoncellement de caisses et de hardes jetées en désordre. Il aperçut le vagabond recroquevillé dans d'immondes étoffes.

— Draenek ! cria-t-il, réveille-toi ! je t'apporte à boire !

Il n'obtint pas plus de réponse. Draenek était toujours aussi immobile. Erwan se pencha et, surmontant sa répugnance, il tendit la main vers le bras du vagabond. Il était raide. Erwan se mit à le secouer, mais sans obtenir de réaction. Il examina plus attentivement le visage de Draenek qui émergeait à peine de l'amas de hardes : les yeux étaient ouverts, désespérément fixes, et aucun frémissement ne se manifestait.

— Merde ! s'écria Erwan en se redressant.

D'un seul coup, les paroles de Jakez Stephan lui revinrent en mémoire : un agent des Services spéciaux mort d'une crise cardiaque, un autre trouvé noyé dans les marécages de Gern-en-Ifern. Et ces deux flics étaient sur le point d'apprendre des choses surprenantes... Une sorte de terreur agita Erwan. Il sortit du lavoir et regarda tout autour. Il n'y avait personne dans cette ruelle qui côtoyait la rivière. Le vent se mit à tourbillonner autour de lui et, s'engouffrant dans les ouvertures de son blouson, le fit trembler des pieds à la tête. Draenek avait quelque chose à lui dire, et il avait exprimé cela cette nuit tout haut, à tous les échos de la ville. Peut-être quelqu'un l'avait-il entendu lorsqu'il prétendait tout savoir sur ce qui se passait à Kerhuel... Erwan se demanda s'il n'avait pas rêvé. Mais il y avait une réalité et qui ne pouvait être discutée : le vagabond Youenn Goasmat, dit Draenek, était bel et bien mort à l'autre bout du lavoir, le long de la rivière.

Il fallait faire quelque chose. Erwan se décida et gravit en courant le raidillon qui le ramena dans la partie haute de la ville. Il passa en trombe devant l'église où le sacristain Goulven était toujours à balayer les marches devant le porche, il contourna la mairie et se

dirigea tout droit vers le bureau du prévôt. Il trouva celui-ci en pleine crise de fureur parce qu'il n'arrivait pas à se dépêtrer d'une masse de papiers enroulés qui sortait de son télécopieur. Yann Dagorn vociférait vigoureusement contre la connerie des humains qui avait conduit à l'invention d'appareils qui, tout en fonctionnant parfois très bien, apportaient le souffle du diable dans une paisible administration. Mais quand il vit Erwan faire irruption dans le bureau, il se calma. Il avait remarqué l'essoufflement et l'émotion qui émanaient de son visiteur impromptu.

— Qu'est-ce qui se passe, monsieur Merzhinn ? demanda-t-il. Vous semblez bien agité et surtout bien bouleversé...

Erwan tenta de reprendre son souffle. Décidément, il vieillissait, ou il fumait trop, ce qui n'était nullement contradictoire. Il lui fallut au moins une bonne minute pour retrouver une élocution acceptable.

— Il y a de quoi, dit-il. Je viens de découvrir le pauvre Draenek raide mort dans le lavoir.

— Bon Dieu de merde ! s'écria Yann Dagorn en frappant du poing sur son bureau. Comme si je n'avais pas assez d'ennuis comme ça ! L'administration me fait chier, mes concitoyens me font chier, et voilà que vous venez m'annoncer que ce vieux con est mort ! ...

— Je n'y peux rien, répliqua Erwan.

— Va-t'en savoir ? grommela le prévôt. Bon, si je comprends bien, il ne me reste plus qu'à aller là-bas. Vous venez avec nous, monsieur Merzhinn, bien entendu.

— Bien entendu, prévôt, je ne me dérobe pas.

Yann Dagorn se tourna vers un de ses adjoints qui dépouillait le courrier.

— Alan ! hurla-t-il d'un ton coléreux, prends la voiture et conduis-nous jusqu'au lavoir ! Et un peu de discrétion, je te prie !...

La voiture bleu nuit de la *Garda*, dont les portières étaient ornées de l'étoile au milieu d'un triangle, était en stationnement dans la cour. Les trois hommes s'y engouffrèrent et, en peu de temps, le véhicule s'immobilisa le long de la rivière, à l'entrée du lavoir. Yann Dagorn se précipita à l'intérieur, immédiatement suivi par son adjoint et par Erwan. Il alla jusqu'au fond, examina un instant le corps du vagabond, se pencha et, d'un geste machinal, il lui ferma les yeux.

— Pauvre bougre, murmura-t-il en se relevant, ça devait arriver un jour ou l'autre...

Il regarda autour de lui, cherchant, en policier averti qu'il était un quelconque indice qui eût pu expliquer la mort de Draenek. Il donna un violent coup de pied dans les caisses que le vagabond avait rassemblées pour se fabriquer une sorte de mur illusoire. Son coup de pied fit cliqueter un certain nombre de bouteilles vides qui roulèrent sur le sol. Le prévôt remarqua alors les deux paquets qu'avait déposés Erwan.

— Eh bien ! s'écria-t-il, il ne manquait pas de provisions ! il n'est sûrement pas mort de soif !...

— C'est moi, dit Erwan qui ai apporté ces bouteilles de vin. Je le lui avais promis, et

c'est comme cela que je l'ai découvert.

— Bon, bon, ronchonna le prévôt, de toute façon, au point où il en était, cela ne lui aurait pas fait plus de mal. Il était cuit comme une vieille came.

Il alla vers le petit escalier qui reliait le lavoir à la rue et regarda autour de lui.

— Il n'y a personne, dit-il, il faut en profiter. Alan et moi, nous allons transporter le corps à la morgue de l'hosto. Dès que le docteur Even sera dessoûlé, je l'enverrai l'examiner et rédiger son rapport. Après tout, il fait fonction de médecin légiste. Quant à vous, monsieur Merzhinn, inutile de crier la nouvelle sur les toits. Par contre, passez au bureau pendant la journée pour que j'enregistre votre déposition et que vous puissiez la signer. N'oubliez pas que c'est vous qui l'avez découvert. Votre témoignage est indispensable.

— Je n'y manquerai pas, répondit Erwan.

Le prévôt et son adjoint roulèrent le corps du malheureux Draenek dans une couverture trouée, puis ils le transportèrent à lanière de la voiture de la Garda. Erwan les vit s'installer et repartir. Lorsqu'il fut de nouveau seul, il sentit un intense froid humide envahir tout son être.

Il remonta lentement vers la ville haute et s'arrêta dans la première taverne qu'il rencontra. Il y commanda un whiskey sec qu'il but d'un coup. L'alcool le brûla, mais cela atténua le profond malaise dont il souffrait. Il quitta la taverne et se dirigea vers la mairie où il entra. Dans le bureau, la jeune Gwenn Le Rhun était affairée devant son ordinateur.

— Bonjour, monsieur Merzhinn, lui dit-elle. J'ai pensé à vous et j'ai sorti les registres qui vous intéressent. Ils sont dans le petit bureau, à côté de la salle des archives.

— Merci, Gwenn, répondit Erwan d'une voix mal assurée.

Gwenn Le Rhun le regarda d'un air étonné.

— Qu'est-ce qui vous arrive, monsieur Merzhinn, reprit-elle. Vous êtes tout pâle et vous tremblez...

Il s'assit sur le rebord du bureau.

— Ma pauvre Gwenn, dit-il, vous allez devoir ouvrir le registre des décès.

— Pourquoi ? Quelqu'un serait-il mort ?

— Oui, le malheureux Draenek. Je viens de le découvrir raide mort dans le lavoir.

— Je comprends votre trouble. C'est bien triste. Le pauvre homme a mené une bien triste existence, et sa déchéance me faisait pitié. Pourtant, tout le monde l'aimait bien ici. Que lui est-il arrivé ?

— L'alcool et le froid, je suppose. Nous le saurons quand le docteur Even l'aura examiné.

Ils se turent l'un et l'autre. Gwenn Le Rhun avait cessé de pianoter sur son clavier. Elle regardait son écran d'un air vague. Erwan ne pouvait s'empêcher de la contempler avec une sorte de trouble intérieur. Avec sa taille fine, son visage très blanc, ses cheveux blonds qui retombaient harmonieusement sur son cou, ses jambes minces qui surgissaient

d'une jupe grise, ses petits seins qu'il discernait à peine sous son corsage blanc, Gwenn était un modèle parfait de féminité discrète qui évoquait quelque légende féerique. Erwan avait l'impression qu'elle était un être irréel qui prenait cette forme nettement envoûtante de temps à autre au gré des images fantasmatiques qui surgissaient d'un esprit sensible au charme et à la rêverie.

— Bien, dit enfin Erwan, je vais y aller.

Il s'enferma dans la petite pièce où Gwenn avait disposé sur la table les registres qu'il lui avait demandés la veille. Sa première pensée fut de chercher l'acte de naissance de Draenek, et il le trouva sans difficulté : il avait vu le jour la même année qu'Erwan. Et Erwan revint une fois de plus sur la page où s'étalait son entrée officielle dans la vie.

C'était là qu'Erwan sentait que quelque chose n'était pas normal : alors que tous les actes mentionnaient avec exactitude le nom de la rue ou le lieu-dit où s'était opérée la naissance, il n'y avait aucune indication dans l'acte qui concernait Erwan. Tout ce qu'il pouvait apprendre, c'est qu'il était le fils de Ronan Merzhinn, comte de Gwaed-y-Maen, et de son épouse légitime Eithné Sadorn, et qu'il était *né dans le bourg de Kerhuel*, sans autre précision que la date. Il était évident que cela suffisait amplement et que cet acte officiel n'avait jamais provoqué le moindre doute, ni la moindre contestation sur son identité, pas plus que sur sa filiation, mais cela posait un problème qu'Erwan aurait bien voulu résoudre. Et il avait bien entendu examiné longuement l'acte de décès de sa mère, survenue le même jour, puisqu'elle était morte en le mettant au monde : mais sur cet autre acte officiel, il n'y avait pas non plus d'indication sur le lieu du décès : *dans le bourg de Kerhuel*. Fallait-il en conclure que la mère morte et l'enfant nouveau-né avaient été transportés quelque part et qu'on n'avait pas jugé utile de mentionner ce détail ?

Erwan avait souvent évoqué cette terrible nuit de sa naissance. Et bien qu'il n'en eût pas la moindre réminiscence, les récits qu'il avait entendus à ce sujet avaient toujours éveillé en lui d'étranges sensations, des frissons d'origine incertaine. Son père et sa mère avaient décidé que leur enfant naîtrait dans cette ville de Kerhuel qui avait été pendant des siècles l'apanage des descendants du premier *machtiern* de Gwaed-y-Maen. Ils y possédaient une demeure et la chose semblait non seulement possible, mais souhaitable, car le père d'Erwan avait le sens de la famille, et surtout de sa pérennité dans un cadre traditionnel. C'était peut-être pour cette raison qu'Erwan, bien que tout le monde connût son antique filiation, avait toujours refusé le titre auquel il avait droit et qu'il se mettait volontiers en colère quand on le lui décochait en plein visage. Il avait voulu couper les ponts entre lui et une lignée qu'il considérait comme maudite, ou tout au moins entachée de zones d'ombre plus qu'inquiétantes.

Son père et sa mère étaient donc venus s'installer à Kerhuel, dans la maison familiale. La mère de Ronan Merzhinn était restée à Keris, où elle habitait une petite maison, près de la mer, cette maison dont il avait hérité et qu'il partageait à présent avec sa cousine Rhiannon, le seul membre de la famille qui lui restait. L'épouse de Ronan était enceinte et le jour de son accouchement approchait. Mais Ronan Merzhinn avait été rappelé d'urgence à Keris pour une affaire qu'il importait de régler au plus tôt. Il avait quitté sa femme, qui supportait fort bien sa grossesse, il avait pris sa voiture et s'était précipité en direction de Keris, au milieu de l'après-midi, promettant de revenir le lendemain matin à la première heure.

Mais, quand il était arrivé devant la maison, il avait trouvé porte close. Il n'avait pas la clé. Il avait appelé et n'avait pas reçu de réponse. Très inquiet, il avait fait venir le prévôt de l'époque, qui avait enfoncé la porte. Ils étaient entrés et avaient découvert, dans la salle de séjour, renversée sur le divan, la femme de Ronan morte, victime d'une hémorragie qui l'avait entièrement vidée de son sang. Et, à ses pieds, vagissait un petit enfant couvert de sang. C'était Erwan. Le père du docteur Even, qui était le médecin de Kerhuel en ce temps-là, avait été appelé d'urgence, mais il n'avait pu que constater le décès d'Eithné Sadorn, épouse Merzhinn. Par contre, le nouveau-né était parfaitement sain et bien vivant. La mère de Ronan, prévenue immédiatement, était accourue à Kerhuel et c'était elle qui s'était occupée de l'enfant, avec amour et dévotion, comme s'il s'était agi de son propre fils. Ronan Merzhinn, qui adorait sa femme, avait très mal supporté cet événement tragique, et il avait traîné une vie triste et mélancolique pendant une dizaine d'années avant de mourir d'un cancer que son chagrin avait dû contribuer à développer. Ainsi, Erwan était resté orphelin. Il avait été entièrement pris en charge par sa grand-mère. Celle-ci, qui avait perdu son premier fils pendant la guerre, avait rejeté sur Erwan tous les trésors d'amour et de tendresse que recelait son cœur de mère meurtrie. Et Erwan avait toujours considéré sa grand-mère comme sa véritable mère.

Vu sous cet angle, le destin de la famille Merzhinn, de la lignée des Gwaed-y-Maen, paraissait non pas exceptionnel, mais marqué par le malheur. Après la mort de son frère, pendant la guerre, Ronan Merzhinn avait pris en charge sa belle-sœur, Anna, et surtout sa fille, Rhiannon, née sept années avant Erwan. Hélas ! la mère de Rhiannon était morte dans un accident et la petite fille s'était retrouvée elle-même orpheline. Et c'est leur grand-mère qui avait également élevé Rhiannon, cette Rhiannon qu'Erwan considérait comme une sœur, qui s'était occupée de la maison d'Erwan pendant ses deux années de disparition, et qui, chose importante aux yeux d'Erwan, avait pris tendrement soin de son chat, son petit compagnon de rêve et de délire.

Erwan agitait toutes ces pensées en compulsant les registres de la mairie de Kerhuel. À quoi bon remuer toute cette poussière du passé ? Il n'était pas venu là pour faire son arbre généalogique : il le connaissait de longue date. Mais il lui manquait cependant une précision : il ignorait dans quelle maison de Kerhuel il était né. Après la mort de sa mère, une sorte de conspiration du silence s'était montée quant à ce lieu qui avait été au cœur de la tragédie. Le père d'Erwan avait immédiatement vendu la maison dans le vain espoir d'effacer toutes les traces d'un événement dont Erwan lui-même demeurait, à son corps défendant, le seul et unique témoin. Sans doute conservait-il, gravés dans sa mémoire profonde, les moindres détails de ce qui s'était passé, mais il était bien entendu parfaitement incapable de les faire surgir au niveau de sa conscience. Tout ce qu'il savait là-dessus, c'était ce qu'on lui avait dit par la suite, ou plutôt ce qu'on avait bien voulu lui dire. Il sentait confusément qu'on lui avait caché volontairement la vérité. Mais il n'y avait plus personne pour en discerner les contours. Rhiannon elle-même ne savait rien. Elle était trop jeune à ce moment, et, d'ailleurs, elle se trouvait à Keris et non à Kerhuel quand Erwan était né. Elle aussi ignorait en quelle maison la mère d'Erwan avait perdu la vie. Elle avait seulement dit que cette maison n'était pas une demeure familiale : la famille Merzhinn, qui avait possédé, dans des temps très anciens, la plus grande partie de la ville, avait tout dispersé au cours des siècles, et ce n'était que très récemment que Ronan Merzhinn avait décidé de se réimplanter à Kerhuel. Depuis, chaque fois que la grand-mère

d'Erwan était venue à Kerhuel, en compagnie d'Erwan et très souvent de Rhiannon, elle s'était contentée de louer une maison pour le temps d'un été. Et chaque année, cela n'avait jamais été la même. Là, les souvenirs d'Erwan étaient nombreux, et il se les remémorait souvent avec une joie teintée de profonde mélancolie.

Il y avait eu d'abord la maison de mademoiselle Rozo, avec son jardin qui formait une pointe entre deux rues, un vrai jardin de curé, avec un mélange subtil de fleurs en touffes et d'arbres fruitiers, en particulier des poiriers dont les fruits mûris au soleil contre le mur de pierre exhalaient un parfum et un goût merveilleux. Erwan ne savait plus très bien comment était disposé l'intérieur de la maison, mais, par contre, il aurait pu faire le plan exact du jardin tel qu'il était à l'époque. Hélas ! le jardin et la maison de mademoiselle Rozo n'existaient plus : on avait aménagé à leur emplacement la bibliothèque municipale, ce qui était en soi une excellente chose, mais privait Erwan d'un des lieux familiers qui avaient nourri son enfance...

Il y avait eu ensuite la maison de madame Pedrono, une sainte femme confite en bigoterie, qui « avait du bien », comme on disait. Cette maison, toute menue entre deux autres qui lui faisaient de l'ombre, comportait un jardinet sur le devant, du côté de la rue, mais par-derrière, un étroit jardin s'allongeait jusqu'au bord de la falaise au-dessus de la rivière. Ce lieu clos et secret était touffu, rempli de recoins mystérieux et, en son milieu, Erwan se le rappelait fort bien, se dressaient deux rangées de framboisiers qui avaient toujours alimenté sa joie et sa gourmandise. Ah ! le goût des framboises de madame Pedrono ! Erwan n'en avait jamais savouré de meilleures... Et puis, il y avait aussi le goût de la soupe que préparait chaque midi madame Pedrono, car, en ce temps-là, on ne se croyait pas déshonoré de manger de la soupe à tous les repas, mais de la vraie soupe, avec du bouillon de poireaux et de pommes de terre sur de grosses tranches de pain dont l'acidité renforçait la saveur. Madame Pedrono avait disparu depuis bien longtemps, mais sa maison était toujours là, discrètement nichée dans son renforcement. Cependant, Erwan ne s'était jamais risqué à aller la visiter, bien que les nouveaux occupants l'y eussent volontiers accueilli s'il l'avait demandé, mais il avait toujours eu peur d'être déçu et de ne plus y retrouver ses impressions d'enfance, si subtiles et si difficiles à saisir pour un esprit adulte.

Une autre année, il y avait eu ce qui avait été autrefois l'aumônerie du couvent des religieuses. C'était un bâtiment allongé, en belles pierres grises et violettes, dont la façade s'étalait sur une petite place bien tranquille. Et, par-derrière, le jardin s'ouvrait sur un flot de verdure plus ou moins à l'abandon, où des fleurs oubliées surgissaient entre les branches des pommiers et des cerisiers. Erwan avait souvent peuplé de fantômes et d'êtres fantastiques ce petit monde préservé que seule la lumière rouge du soleil couchant réveillait de sa torpeur : alors, sa grand-mère et lui, immobiles derrière la fenêtre de la cuisine, contemplaient cette lumière, aveuglés par son intensité, silencieux et perdus dans leurs rêves, et cela jusqu'à ce que les ombres de la nuit reprissent possession d'un domaine qu'elles n'entrouvraient qu'à de rares instants. Ce bâtiment était toujours là, dans le même état, toujours présent, et chaque fois qu'Erwan passait devant, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter un moment pour plonger dans cet univers intérieur qui avait été le sien et dont il était l'unique détenteur malgré les assauts répétés de tous ceux qui avaient voulu l'en déposséder.

Cependant, il y avait eu un terme à ces errances estivales lorsque des amis de la famille Merzhinn avaient proposé à sa grand-mère une maison qui leur appartenait, mais qu'ils n'occupaient plus. Là, des habitudes avaient pu s'établir, et à l'époque où Erwan passait de l'enfance à l'adolescence. Ce n'était plus la même atmosphère qu'il avait connue autrefois, c'était autre chose, une découverte d'un monde dont Erwan ne soupçonnait pas auparavant l'existence. L'enfant solitaire était toujours perdu dans ses rêves, mais ses rêves se chargeaient d'éléments nouveaux : ses yeux s'étaient ouverts sur des réalités qui étaient à sa portée, mais qu'il osait à peine frôler tant elles étaient suspectes et tant elles éveillaient en lui un terrible sentiment de culpabilité. Sa puberté l'avait si bien travaillé que rien désormais ne pouvait plus être simple. Bien sûr, il y avait le parfum des fleurs dans le jardin, et le goût très suave des prunes gorgées de soleil qu'il savourait lorsqu'il montait sur les branches des arbres, mais c'était vers d'autres parfums et d'autres saveurs que ses désirs inavoués et sans doute inavouables l'attiraient : les filles étaient devant lui, et elles étaient tentantes, bien plus tentantes que les fées dont son imagination peuplait le monde. Et ce qui n'était d'abord que de simples émois s'était peu à peu transformé en une cascade d'orages parfois violents.

Les années avaient passé. Aux jeux stupides, mais innocents, de ce qu'on appelle l'âge ingrat, s'étaient substitués ceux plus pervers qui se déroulaient dans les recoins propices des greniers ou dans les bosquets aux frondaisons complices. De baisers furtifs en attouchements discrets, les tempêtes avaient déferlé sur le monde clos d'Erwan et l'avaient projeté au cœur de la vie. Une fois marié avec Anne, il était revenu dans cette maison et y avait connu la tendre chaleur d'un amour partagé. Mais comme tout cela était loin... À présent, cette maison avait été vendue et ses nouveaux propriétaires en avaient complètement bouleversé l'aspect. Il ne subsistait plus rien des tourmentes et des accalmies qui avaient rythmé la jeunesse d'Erwan.

Telles étaient les images qui s'imposaient à son esprit pendant qu'il examinait les plans cadastraux et les registres de la mairie. Et il n'avait toujours trouvé aucune trace de la maison où il était né. Il n'avait pas davantage découvert le moindre indice concernant la naissance du fils de Jakez Stephan : il manquait trois années dans les registres et ceux-ci n'avaient pas été remplacés puisque le double des Archives régionales était demeuré introuvable. Quant à cette Nolwenn Le Braz, Erwan avait lu et relu son acte de décès sans y déceler quelque chose d'anormal. Mais comment remonter la filière alors qu'il n'y avait personne à porter le patronyme de Le Braz dans les registres de Kerhuel ?

Alors, conspiration du silence ? Erwan n'était pas loin de le penser. Quand Jakez Stephan et sa femme lui avaient proposé, ou plutôt suggéré, cette mission plus ou moins secrète, il n'avait cru qu'à une sorte de fantasme développé au cours des ans par son camarade privé de descendance. À présent, alors que tout se décantait dans son esprit, il commençait à prendre au sérieux les informations et les conseils du ministre fédéral de l'intérieur. Des registres détruits par un incendie, des archives introuvables, deux agents des Services spéciaux morts dans des circonstances qui pouvaient permettre les hypothèses les plus folles, et puis, ce matin même, la découverte du corps inanimé du pauvre Draenek, tout cela pesait lourdement sur les réflexions d'Erwan. Il y avait décidément quelque chose de pourri, non pas au royaume de Danemark, mais dans l'univers rétréci de cette ville de Kerhuel, cette « ville haute » qui dominait les landes et les marécages d'alentour, ville perdue parfois entre les brouillards et les grands vents

venus du nord.

Erwan écarta d'un geste rageur l'amoncellement de papiers qui encombraient la table. À ce moment, la porte s'ouvrit et Gwenn Le Rhun entra dans la petite pièce.

— Avez-vous besoin d'autres pièces, monsieur Merzhinn ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, grommela Erwan. Je bute sans arrêt sur des manques.

— Mais que cherchez-vous donc ainsi avec tant d'insistance ?

Erwan regarda Gwenn Le Rhun : ses yeux brillaient comme des étoiles au milieu de la nuit la plus sombre de l'hiver. Allait-elle le soupçonner de vouloir connaître ce qui était interdit ? Faisait-elle partie de cette conspiration du silence qu'Erwan sentait grandir autour de lui ? Il se souvint des avertissements de Jakez Stephan : il fallait être prudent, et surtout ne pas trop insister si les choses devenaient plus précises. Brusquement, il lui vint une idée.

— Gwenn, dit-il, comment a-t-on résolu le problème de l'état civil à propos de ceux qui sont nés pendant ces trois années dont les registres ont disparu ?

Elle le regarda avec encore plus d'intensité, mais elle se mit à sourire.

— Attendez un instant, répondit-elle.

Elle quitta la pièce et en revint peu après avec un volumineux dossier quelle posa sur la table devant Erwan. Puis elle l'ouvrit, le feuilleta un instant et en retira une page.

— Tous ceux qui sont nés pendant cette période n'avaient plus d'identité, dit-elle, et je suis bien placée pour le savoir. Il a fallu un jugement du tribunal, après audition de témoins, pour qu'on nous redonne cette identité. Mais cela donne des choses curieuses, parfois, car les témoignages peuvent être vagues. C'est mon cas. Lisez cela : vous y apprendrez que je suis effectivement née à Kerhuel, mais, comme ma mère était morte depuis longtemps lorsque j'ai engagé cette procédure, il n'y a eu aucun témoin capable de donner une date précise. Je ne sais donc pas si j'ai vingt-trois, vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et je pense que je ne le saurai jamais.

Gwenn Le Rhun lui tendit la page et Erwan la lut rapidement. Effectivement, c'était une copie d'un jugement du tribunal de Dinas Emrys, la capitale provinciale, qui établissait l'identité présumée de Gwenn Le Rhun d'après des déclarations faites par des témoins réunis à cet effet. Il était également certifié dans ce document que ce jugement rendu équivalait à un acte de naissance. Erwan se mit à rêver.

— En somme, dit-il, vous n'existez que parce qu'un juge en a décidé ainsi...

Gwenn Le Rhun éclata de rire et s'assit sur le rebord de la table.

— Je ne suis pas la seule, dit-elle encore. Tous ceux qui sont nés pendant ces trois années se sont trouvés dans la même situation. Et pour en sortir, il fallait que chacun, individuellement, fit une demande pour obtenir sa reconnaissance officielle. Autrement, l'administration était censée ignorer tout de nous, et elle continue d'ailleurs à en ignorer quelques-uns.

— Comment cela ? fit Erwan.

— Il y a des gens qui hésitent toujours à avoir affaire avec la justice. Ceux qui sont nés ici et qui n'ont jamais mis les pieds en dehors de Kerhuel ne se sont pas donné la peine d'avoir des pièces officielles d'état civil. Tout le monde les connaît, et cela ne change rien à leur vie quotidienne. Ils n'agiront que s'ils décident de se marier ou s'ils veulent passer un contrat. Vous savez, c'est encore la mentalité rurale d'autrefois qui règne ici, et pour certaines personnes, avoir des papiers officiels ne signifie rien.

— Si je comprends bien, dit Erwan, il y a à Kerhuel des gens qui n'existent pas...

— C'est exactement cela ! répondit Gwenn Le Rhun. Et ces gens qui n'existent pas, vous les côtoyez tous les jours...

Erwan réfléchissait. Il comprenait maintenant pourquoi Jakez Stephan avait parlé d'irrégularités dans la gestion municipale. Il y avait là un flou artistique du plus bel effet... Dans ces conditions, il paraissait bien difficile de retrouver une quelconque trace du fils de son ami et sa mission était réellement vouée à l'échec. À moins que... Erwan se promettait d'être plus que jamais attentif au moindre détail, y compris le plus insignifiant. D'ailleurs, il avait prévu autre chose : l'après-midi, il avait rendez-vous avec une de ses amies d'enfance, qui était maintenant l'épouse du notaire de Kerhuel. Il pourrait peut-être obtenir d'elle certains renseignements. Mais il lui fallait être prudent et ne pas laisser planer de soupçons à propos de son enquête.

Il reposa sur la table le document que lui avait confié Gwenn Le Rhun. Celle-ci le regardait avec des yeux étranges, des yeux très pâles où brillait une petite flamme issue du plus profond de son être. Gwenn Le Rhun ne pouvait masquer l'intérêt qu'elle portait à Erwan, l'intensité de son regard prouvait qu'il ne lui était pas indifférent. Et de son côté, Erwan se sentait attiré vers la jeune secrétaire de mairie. Son visage un peu mystérieux évoquait en lui des images perdues dans la nuit des temps : il était sûr de l'avoir rencontrée autrefois, mais ailleurs qu'à Kerhuel. Mais il lui était impossible de savoir où et quand. S'il avait bien compris, Gwenn Le Rhun avait quitté Kerhuel il y avait bien longtemps, juste après la mort de sa mère, et elle n'y était revenue que récemment. Et cette interrogation sans réponse ne faisait qu'accroître l'attrance qu'il éprouvait pour elle.

Elle était toujours assise sur le rebord de la table, les jambes croisées, et le regard d'Erwan se fixa un instant sur ses cuisses qui émergeaient de sa jupe droite. Celle-ci était légèrement remontée et Erwan s'aperçut alors qu'elle portait des bas retenus par des jarretelles et non pas des collants. Ses jambes étaient fines, élégantes, en harmonie avec la finesse de sa taille. Erwan sentit monter en lui le désir de la prendre dans ses bras.

Ils demeurèrent un instant silencieux, puis Gwenn Le Rhun regarda sa montre.

— Bien, dit-elle. C'est l'heure où je dois fermer les bureaux, monsieur Merzhinn. Il va falloir que je vous mette à la porte.

Erwan se leva et voulut mettre de l'ordre dans l'amoncellement de documents dont la table était encombrée.

— Laissez, lui dit-elle. Je ferai cela cet après-midi.

Erwan se trouva embarrassé. Brusquement, lui qui d'ordinaire était toujours à l'aise devant les femmes, il ne trouvait plus ses mots.

— Écoutez, Gwenn, murmura-t-il, c'est l'heure d'aller déjeuner. Je suppose que vous rentrez chez vous.

— Non, répondit-elle. Je vais aller manger un sandwich et boire un café.

Erwan se racla la gorge, puis il se décida.

— Eh bien, dit-il, puis-je vous proposer de m'accompagner jusqu'à l'auberge des Bruyères. À midi, ils ont un excellent plat du jour, et le service est rapide. Je vous invite. Ainsi, nous pourrions continuer à bavarder.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Volontiers, répondit-elle, mais à une condition : c'est que vous veniez dîner chez moi. Demain, c'est samedi, et j'aurai tout le temps de préparer quelque chose. Si vous êtes libre, venez.

Ils étaient là, debout, face à face. Erwan remarqua qu'elle frémissait.

— Oui, répondit-il, je viendrai, c'est promis.

*En cet automne où les feuilles des arbres pourrissent lentement sur des chemins que n'empruntent plus les voitures, les nuages sont lourds au-dessus des toits de Kerhuel. Il n'y a pas de vent, l'air est humide, mais très doux. Des vols d'oiseaux migrateurs surgissent parfois des brouillards qui montent du fond des marécages, et des cris rauques font lever les yeux des chats qui rôdent dans les ruelles et les jardins. C'est toujours le vendredi 29 octobre, et il est un peu plus de quatorze heures.*

Derrière l'église de Kerhuel, après une suite de maisons basses qui constituaient le cœur du bourg primitif, s'ouvrait une petite place cernée par des façades plus imposantes et disposées régulièrement. C'était autrefois la place principale de Kerhuel et l'on y voyait encore l'immeuble qui abritait le relais de poste, avec son grand porche donnant sur une cour aux pavés disjoints. Le temps avait déversé sur les pierres des lichens rougeâtres et des moisissures vertes qui ne faisaient que renforcer l'aspect désuet du lieu. Erwan se sentait ailleurs, comme s'il errait à travers un décor de théâtre qu'avait oublié de démonter un régisseur pressé de regagner son logis. Il venait de quitter le bureau du prévôt où il avait signé sa déposition et il prenait maintenant conscience d'un terrible décalage entre la vie quotidienne telle qu'elle était ordonnée à travers la routine administrative et la réalité d'un monde ancien qui échappait à toute logique depuis qu'il avait été enfoui dans l'ombre des souvenirs.

Il s'engouffra dans une ruelle très étroite qu'il savait être un raccourci pour atteindre la demeure et l'étude de maître Jarno, le notaire, époux de son amie d'enfance Samantha Le Du. Cette ruelle, il la connaissait bien pour l'avoir beaucoup fréquentée avec ses camarades, aux temps de leurs jeux idiots. Ils allaient y rôder, le soir, quand l'ombre devenait propice, afin de faire peur aux filles qui avaient l'audace d'y passer. Pendant la journée, ils y venaient également, car, en se faisant la courte échelle, ils montaient sur les murs et cueillaient des pommes, des poires et des mirabelles aux arbres fruitiers qui se doraient au soleil de l'autre côté. Ils s'en gointraient avec le plaisir qu'on a toujours à dévorer des fruits défendus. Puis, c'était un rituel : ils se mettaient en rang le long d'un mur et ils pissaient abondamment, ce qui leur permettait d'écouter avec une allégresse hypocrite les vieilles bigotes qui revenaient des vêpres se plaindre des mauvaises odeurs. Car cette ruelle zigzagait au milieu de jardins clos savamment entretenus qui recelaient dans leur mystérieuse intimité des secrets probablement inavouables. En évoquant ce passé, Erwan se mit à sourire et tapa rudement des pieds en marchant afin d'en récolter les échos répercutés sur les murs.

Il arriva ainsi devant la propriété des Jarno. Elle se trouvait sur les limites du bourg, du côté du sud, comportant une maison d'habitation fort vaste et, à l'autre extrémité, un pavillon où se trouvaient les bureaux de l'étude. Erwan était souvent passé devant cet ensemble d'allure bourgeoise et quelque peu prétentieuse, mais n'avait jamais eu l'occasion d'y pénétrer à l'époque où y officiait le prédécesseur de maître Jarno.

— Je vois que tu es à l'heure, dit Samantha en l'accueillant. Mais tu excuseras mon mari : il a beaucoup de travail en ce moment et il est déjà à son bureau.

Elle le conduisit jusqu'à un salon assez vaste, éclairé par deux fenêtres qui donnaient sur la rue et une troisième sur le jardin. Il régnait dans cette pièce une atmosphère feutrée,

due aux lourdes tentures qui recouvraient les murs, au-dessus de meubles en chêne massif qui n'auraient pas déparé une salle de musée. Erwan prit place dans un fauteuil moelleux et Samantha s'assit en face de lui, sur un canapé, de l'autre côté d'une petite table sur laquelle étaient disposées une cafetière électrique, des tasses et quelques assiettes remplies de gâteaux.

— Je vois, dit Erwan en souriant, que tu n'as pas oublié que tu es la fille d'un pâtissier...

— C'est vrai, répondit-elle. Je prends toujours plaisir à faire des gâteaux. J'espère que tu les trouveras bons et qu'ils te rappelleront le temps où tu venais en acheter chez mes parents. Tu paraissais les apprécier, en tout cas...

Erwan se mit à rire. Samantha servit le café et lui présenta les gâteaux. Tout en mangeant et en buvant, ils bavardèrent de choses et d'autres. Erwan était un peu gêné, car il ne savait pas comment amener la conversation sur le sujet qui lui tenait à cœur. Il attendait le moment favorable, mais il se réjouissait que le notaire ne fût pas là lui-même : il serait plus libre avec Samantha pour lui demander des informations probablement couvertes par le secret professionnel.

— Et tes enfants ? demanda Erwan. Où en sont-ils de leurs études ?

— Mon fils est en troisième année de droit, répondit Samantha. Je pense qu'il travaillera avec son père. Ce n'est peut-être pas très original, mais qu'est-ce que tu veux ? Sa carrière est toute tracée. Quant à ma fille, elle commence ses études littéraires. Elle n'est pas encore très fixée sur sa vocation. Mais il n'y a pas à se plaindre : ils réussissent assez bien tous les deux. Tu les verras sûrement, car ils vont arriver en fin d'après-midi.

Erwan regardait Samantha qui se tenait toute pensive devant lui, sans doute un peu mélancolique d'avoir évoqué ses enfants déjà grands. Elle avait peut-être l'impression d'être une vieille, maintenant qu'ils étaient presque lancés dans la vie. Pourtant, Samantha avait conservé son allure d'autrefois et son visage reflétait la même douceur, le même charme. Erwan la revoyait lorsqu'elle aidait sa mère dans la boutique, toute frêle et menue dans sa blouse. Il avait sans doute eu un faible pour elle...

— C'est drôle, murmura-t-il. Ne te vexes pas de ce que je vais te dire, mais quand nous étions jeunes, je n'imaginai pas qu'un jour je te rendrai visite dans cette maison. Elle me paraissait si austère et quasiment inaccessible...

— Elle me faisait la même impression, répondit Samantha en souriant. Moi-même, je n'imaginai pas que je l'occuperai plus tard...

— C'est quand même assez récent, n'est-ce pas ?

— Oui, cela fait tout juste deux ans que nous sommes installés ici. Tu sais, lorsque j'ai eu dix-huit ans, mes parents m'ont envoyée à Keris pour finir mes études. C'est là que j'ai rencontré mon mari. Lorsqu'il a obtenu ses diplômes, il est devenu principal clerc d'une étude à Brech-ar-Mor, et c'est là que nous avons résidé pendant presque vingt ans. Mais au moment où mes parents ont pris leur retraite et ont vendu la pâtisserie, maître Heroet mettait en vente son étude. C'est ainsi que mon mari a pu la racheter et s'établir lui-même comme notaire en titre. Et j'avoue que l'idée de revenir à Kerhuel n'était pas pour me déplaire, bien au contraire. J'aime ce pays...

— C'est le tien, bien sûr. Mais ton mari ? Est-ce qu'il s'est bien adapté ici ?

— Oh ! lui... répondit Samantha avec une certaine tristesse. En dehors de son travail, il ne s'intéresse qu'à une seule chose, la chasse. Alors, ici, il est à son affaire...

— Cependant, dit Erwan, la mentalité des gens de Kerhuel n'est pas celle des gens de la ville. Il lui a sûrement fallu un certain temps pour la comprendre.

— Il n'a eu aucune difficulté, car maître Heroet était un homme très efficace. Les archives ont été très bien tenues et la succession s'est faite sans problème.

Erwan jugea que le moment était favorable pour amorcer sa requête.

— Au fait, dit-il, tu vas pouvoir me rendre un petit service. Tu sais que je glane des informations sur Kerhuel et la vie de ses habitants. J'ai l'intention d'écrire une monographie sur Kerhuel et le plus petit détail peut parfois se révéler important.

— Mais en quoi puis-je t'être utile, Erwan ? J'ai l'impression que tu en connais davantage que moi sur Kerhuel. J'en ai été absente une vingtaine d'années, tandis que toi, tu y revenais souvent.

— C'est vrai, mais qu'est-ce que tu fais des trois années qui font défaut aux registres de la mairie ? Je pensais que les archives notariales pouvaient me fournir quelques renseignements, notamment sur les propriétés.

— Pourquoi ne pas demander à mon mari ? S'il le peut, il te fournira les renseignements que tu désires.

— Justement, j'ai la certitude qu'il ne le peut pas.

— Comment cela ?

— Le *secret professionnel*, Samantha. Ce qui concerne nos contemporains est protégé par le secret, du moins chez ceux qui le mettent en pratique. On appelle cela de la déontologie...

Samantha regarda bizarrement Erwan. Soudain, elle se mit à rire.

— Je te vois venir ! s'écria-t-elle. Tu préfères t'adresser à ta copine pour lui demander d'aller fouiner dans les archives de son mari ! Est-ce que je me trompe ?

— C'est à peu près ça, fit Erwan. Toi, tu n'es pas liée par le secret professionnel et rien ne t'empêche de compulsier des documents même confidentiels. Il me semble que tu es également chez toi dans le pavillon qui sert de bureau à ton mari.

— Tu es un vrai bandit, Erwan, et tu me demandes d'être ta complice. En fait, il s'agit tout simplement de trahir mon mari.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Samantha. Il s'agit seulement de deux ou trois détails qui n'ont rien à voir avec la vie privée des gens.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Erwan sortit un calepin de la poche de son blouson, ainsi qu'un crayon à bille. Il arracha l'une des pages du carnet et se mit à écrire quelques lignes. Puis il tendit la page à Samantha.

— Voilà, dit-il, et c'est vraiment peu de choses. Le premier détail me concerne. Je n'ai jamais pu savoir dans quelle maison de Kerhuel j'étais né. Ma famille a vendu la maison et cela a été la loi du silence. Je n'ai aucun document à ce sujet, mais je suppose qu'il y en a une trace dans les archives de maître Heroet.

— Sans aucun doute, admit Samantha. Je dois avouer que ce n'est pas un secret d'État. J'essaierai de trouver l'acte de vente. Il me semble que ce sera facile. Et quoi d'autre ?

Erwan alluma une cigarette et tira quelques bouffées avant de répondre.

— Tu vas croire que je m'occupe de ce qui ne me regarde pas, mais j'aimerais bien savoir qui est propriétaire du Château des brouillards. À Kerhuel, personne ne peut expliquer pourquoi on a appelé ainsi cette maison. Il est possible que le propriétaire actuel ait des documents à ce propos.

— Oui, c'est même probable, dit Samantha. Moi aussi, ça m'intéresserait de savoir. Le Château des brouillards m'a toujours intriguée, d'abord parce que c'est une construction un peu bizarre, et ensuite parce que je ne l'ai jamais vue habitée. Je trouverai sûrement.

Erwan hésita un instant. Il tapota nerveusement sa cigarette au-dessus du cendrier. Samantha s'aperçut de sa gêne. Elle eut un sourire de connivence qui encouragea Erwan à formuler sa demande.

— La troisième chose, dit-il, est beaucoup plus délicate. Il s'agit d'une femme nommée Nolwenn Le Braz, mais il est possible que ce ne soit pas son vrai nom. En tout cas, j'ai vu son acte de décès sous ce nom. Mais, tout ce que je sais d'elle, c'est qu'elle a eu un fils au cours des trois années qui manquent à l'état civil. La personne qui est à l'origine de cette information est morte il y a un an et demi : c'est une certaine veuve Maria Le Corre. Cette veuve connaissait bien Nolwenn Le Braz, et si l'on avait des renseignements sur elle, cela pourrait m'aider.

— Mais pourquoi t'intéresses-tu à cette Nolwenn Le Braz ? demanda soudain Samantha.

— Simple intuition, répondit froidement Erwan. Je suis persuadé que grâce à elle on peut remonter assez loin dans l'histoire de Kerhuel, mais c'est tout ce que je peux affirmer pour l'instant. Je crois qu'elle a été logée chez la veuve Le Corre et, dans ce cas, il existe peut-être un contrat de location dans les archives...

— Je ferai ce que je pourrai, dit Samantha. Mais je ne te promets rien. Écoute : nous sommes vendredi. Demain, les bureaux sont ouverts puisque c'est le jour du marché, mais dimanche, j'irai y faire un peu de ménage : j'en profiterai. Passe donc lundi matin, car mon mari sera à la chasse, et je te communiquerai ce que j'aurai pu trouver.

— Merci, Samantha. Tu es vraiment une chic fille.

— Et toi, un vieux roublard ! s'écria-t-elle en éclatant de rire.

Elle se leva et alla jusqu'à un petit buffet dont elle ouvrit la porte pour en retirer une bouteille.

— Voici une eau-de-vie que mes parents conservaient précieusement depuis des années, dit-elle. Tu vas la goûter. Elle ne te décevra pas.

Elle remplit un verre quelle tendit à Erwan et, dans le mouvement qu'elle fit pour se rasseoir sur le canapé, sa robe se souleva et ses cuisses s'écartèrent. Erwan eut le temps d'apercevoir quelque chose qui réveilla immédiatement un vieux souvenir dans le fond de sa mémoire. Il prit le verre, en huma le contenu et en but une gorgée.

— Fameux ! dit-il en faisant claquer sa langue. Tu ne m'as pas menti...

Ils gardèrent le silence un long moment. Des images troubles se mirent à danser dans la tête d'Erwan, et bien qu'il tentât de les chasser, elles revenaient avec à chaque fois plus de netteté et de violence. Il reprit une cigarette pour se donner une contenance qui pût paraître parfaitement normale.

— Et toi ? demanda-t-il soudain. Tu t'es bien réadaptée à la vie de province. Ce n'était certainement pas pareil à Brech-ar-Mor.

— Tu sais, Erwan, répondit-elle, je ne me suis jamais ennuyée, pas plus maintenant que lorsque je m'occupais de mes enfants jour après jour. J'ai toujours aimé lire et j'ai toujours recherché à enrichir ma vie de connaissances nouvelles. Tu te dis qu'une femme de notaire, ce n'est bon qu'à préparer une réception pour les confrères ou les amis de son mari ? Qu'elle n'est qu'un faire-valoir sans identité réelle, une *madame Untel* qui n'existe que par la vertu d'un contrat de mariage ? Eh bien, ce n'est pas vrai, du moins en ce qui me concerne. J'ai fait des études, moi aussi, et si je n'en ai pas profité pour acquérir un métier, c'est que je l'ai voulu ainsi. Je pense avoir bien élevé mes enfants. Quant à mon mari, il a son activité, et moi, j'ai la mienne.

Erwan ne pouvait s'empêcher de discerner une certaine amertume dans les paroles de Samantha. Il aurait pu enchaîner en parlant d'Anne et en affirmant que tout couple en arrive un jour à rencontrer des problèmes sur sa route, mais il n'avait pas envie de dévier sur ses propres problèmes. Ceux-ci le touchaient trop profondément pour qu'il ne les recouvrît de silence, ou tout au moins d'une certaine pudeur discrète. Cela avait toujours été le drame d'Erwan : il avait aimé Anne avec passion et il l'aimait encore avec désespoir depuis qu'elle avait disparu, mais il n'avait jamais su résister aux femmes qui lui plaisaient, à plus forte raison lorsqu'elles jouaient les tentatrices. Était-ce là l'origine de leurs turbulences à Anne et à lui ? Erwan finissait par le croire, mais il n'était pas guéri pour autant de ces pulsions innées qui l'entraînaient parfois vers des aventures apparemment sans lendemain et qui débouchaient cependant sur des drames inexpiables. *Et ne nos inducas in tentationem*, répétait-il à chaque occasion qui se présentait, mais cette prière à l'adresse d'un dieu absent restait toujours sans réponse. Alors Erwan se persuadait que la traduction réelle de cette formule de la plus importante prière chrétienne n'était pas celle qu'on présentait d'habitude. Ce n'était certainement pas *ne nous laissez pas succomber à la tentation*, ni même, encore qu'elle fût plus juste, la traduction héritée du concile de Vatican II, *ne nous soumetts pas à la tentation*, mais très franchement, exprimée vulgairement : *ne nous fous pas dans la merde*. Alors, pour Erwan, l'image du dieu absent devenait celle d'un créateur qui, au septième jour, passe les commandes à la créature en lui donnant la liberté de continuer, mais qui s'amuse follement à la placer dans des situations inextricables. Erwan avait fait des études de théologie et avait étudié à fond les textes

bibliques. Il était capable de discuter de ce problème pendant des heures. Mais il se taisait, face à une Samantha dont la mélancolie était visible et dont il respectait la plage de silence qu'elle s'imposait.

Ce fut elle qui reprit cependant la parole.

— J'aime la vie campagnarde, murmura-t-elle. Je me sens bien au milieu de la nature. Je me fais une joie de travailler au jardin et d'en faire un véritable parc où l'on puisse rêver. Et puis, à chaque automne, je ne manque pas une occasion d'aller aux champignons, comme on dit si souvent. D'ailleurs, c'est ce que nous faisons lorsque nous étions jeunes, n'est-ce pas, Erwan ? Tu t'en souviens certainement. Nous partions avec Erika, Enora, Gwenhaëlle, Rivanone. Toutes ces filles étaient passionnées par les champignons, et c'est avec elles que j'ai tout appris.

— Moi aussi, dit Erwan avec conviction.

À ces mots, Samantha éclata d'un rire sonore qui parut ne devoir jamais s'interrompre. Elle était pliée en deux sur le canapé. Erwan commençait à s'inquiéter, se demandant ce qu'il avait pu dire pour déclencher ainsi une telle hilarité chez son amie d'enfance. Enfin, elle se calma et le regarda droit dans les yeux.

— Mon pauvre Erwan, dit-elle alors, tu as vraiment des pertes de mémoire et cela ne m'étonne nullement que tu ne te souviennes plus de deux années complètes de ta vie.

— Comment cela ? Pourquoi te moques-tu de moi ?

— Oh ! ce n'est pas bien grave, Erwan ! Je voudrais seulement te rappeler que la cueillette des champignons, c'était pour toi avant tout un prétexte pour te baisser et regarder sous nos jupes !

— Bah ! maugréa Erwan. Au moins, cela prouve que j'étais normalement constitué !

— Mais, tu ne te contentais pas de cela, souviens-toi. Tu nous caressais les fesses et tu voulais absolument nous baisser nos culottes.

— Et alors ? C'est un crime quand on a quatorze ans et que les filles ont des jupes trop courtes ? D'ailleurs, elles étaient ravies que je m'intéresse à leurs culs. Bien sûr, elles protestaient pour la forme, elles se défendaient, elles faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour que je ne pusse pas les faire glisser sur leurs cuisses. Mais cela ne m'a pas empêché d'arriver au but que je m'étais fixé, et pour ma plus grande satisfaction, ma petite Samantha.

Samantha mit sa main sur le bras d'Erwan et le regarda d'un air grave.

— Toutes ? Oui, toutes les quatre, mais pas moi, Erwan, tu le sais fort bien. Tu n'as jamais réussi à me déculotter. Pourtant, tu faisais ce qu'il fallait pour !

Samantha riait de bon cœur en évoquant ces jeux douteux d'autrefois. Erwan haussa les épaules.

— Je le reconnais, marmonna-t-il, mais avoue que tu étais bien tentante, bien désirable. Tu avais toujours une culotte de coton rose et je voulais absolument voir ce qu'il y avait dessous. Cela m'a tellement fait d'effet que c'en est devenu un fantasme pour moi. Quand j'y repense, je ne peux m'empêcher d'en être troublé, encore aujourd'hui.

— Tu étais vraiment un sacripant, Erwan, mais rappelle-toi que j'ai eu pitié de toi. L'année suivante, je crois, mes parents avaient dû s'absenter pendant la nuit parce qu'ils allaient chez des amis assez loin de Kerhuel. Ils m'avaient laissée seule pour assurer la garde de ma petite sœur, qui était encore très jeune, presque un bébé. Alors, l'après-midi, je t'avais dit que tu pouvais me rejoindre pendant la nuit et que je laisserais la porte ouverte. Eh bien, tu n'es pas venu. Pourquoi ?

— J'ai eu peur, répondit tristement Erwan. Je n'ai pas osé.

— Dommage, murmura Samantha. Je ne sais pas ce qui se serait passé entre nous, mais cela aurait pu être intéressant. Le lendemain, tu as prétexté que ta grand-mère ne t'avait pas laissé sortir, mais je sais que c'était faux : tu te débrouillais fort bien pour sortir par la fenêtre et glisser le long du toit afin d'aller rejoindre tes copains, pour quoi faire, d'ailleurs ? Tu vois, tout sacripant que tu étais, tu as raté là une belle occasion, et qui ne s'est jamais représentée.

— Je le sais bien, et sache bien que je le regrette.

Il s'était renfrogné. Tout à l'heure, lorsque Samantha avait écarté un instant les cuisses, il avait revu tout cela en l'espace d'une fraction de seconde. Le passé est fait de mille petites choses qui, ajoutées les unes aux autres, sont la source de grands fleuves dans lesquels on peut facilement se noyer. Mais visiblement, Samantha avait envie d'enfoncer le clou.

— Tu sais, reprit-elle. J'en suis venue à me persuader que ce n'était pas de moi que tu étais amoureux, mais de ma petite culotte rose.

Erwan haussa les épaules. Il eut brusquement envie de s'en aller et de laisser Samantha sans même lui dire au revoir. Mais celle-ci le regarda fixement, comme pour l'empêcher de bouger.

— Après tout, reprit-elle, je peux très bien te comprendre. Moi-même, je raffole des culottes en coton rose, et j'en porte souvent. Et j'en ai mis une aujourd'hui, rien qu'en ton honneur et pour rappeler les bons moments que nous avons vécus autrefois.

Erwan en resta bouche bée et ne sut que répondre. Il se demandait avec une certaine angoisse où la *petite* Samantha Le Du, maintenant épouse Jarno, hélas ! voulait en venir. Les images se mirent à tourner follement dans sa tête. À la fin, il se décida.

— Fais voir, dit-il simplement.

Elle ne prononça pas un mot. Elle se leva et, d'un geste brusque, elle releva complètement le bas de sa robe jusqu'à la taille, mettant en évidence des jambes parfaites et une ravissante culotte rose. Erwan se mit à genoux devant elle : d'un seul coup de baguette magique, des émotions ancrées au plus profond de son être surgissaient en vagues impétueuses. L'orage menaçait en effet. Il leva ses mains et la caressa. L'étoffe était douce, chaude, mystérieusement belle comme une rose, et la peau douce, ferme, fraîche. Alors, il ne put plus y tenir : lentement, il saisit la taille de la culotte et, en la repliant avec une sorte de dévotion, il la fit glisser jusqu'au milieu des cuisses, dévoilant ainsi la toison brune qu'il avait vainement espéré entrevoir dans des temps très anciens. Mais aujourd'hui, il n'entrevoyait pas, il *contemplait*, savourant avec délices l'offrande que lui présentait Samantha. Il passa une main entre ses cuisses et les écarta doucement.

Elle se laissa faire. Et la bouche d'Erwan s'empressa de goûter à un fruit mûr qui s'ouvrait.

— Qu'est-ce que tu fais, Erwan ? s'écria Samantha.

— Ce que j'aurais dû faire il y a longtemps ! répondit-il.

Il l'étendit de tout son long sur le canapé et se pressa contre elle.

— Mais, tu es fou, Erwan ! cria Samantha. Si mon mari entrait à l'improviste ?

— Je m'en branle ! répliqua-t-il d'une voix rauque.

Cela dura longtemps. Quand ils se relevèrent, l'ombre envahissait peu à peu le salon. Erwan alla près de la fenêtre qui donnait sur le jardin. À travers les branches, il aperçut les fenêtres des bureaux de l'étude. La lumière brillait à l'intérieur et il put distinguer des silhouettes qui s'affairaient. Dans quelle pièce se trouvait le mari de Samantha, aux prises avec ses écritures et ses formules stéréotypées incompréhensibles pour le commun des mortels ? Il réprima une forte envie de rigoler. On rit toujours des cocus, c'est bien connu, et Erwan n'était pas le dernier à s'esclaffer quand on lui racontait une histoire de ce genre. Mais il avait été lui-même suffisamment cocu pour faire la part des choses : il en avait souffert, il savait ce que signifiait la souffrance d'un homme voyant rentrer sa femme, l'air innocent, la bouche en cœur, le corps frémissant parce que comblé par l'amant, toujours plus beau, plus intelligent et plus habile que le mari. Erwan eut brusquement un haut-le-cœur : était-ce cela la vie ? Et aujourd'hui, dans cette maison qui incitait au respect, à deux pas du bureau où s'affairait un mari plongé dans son activité professionnelle, il n'avait pas fait autre chose que ce que d'autres lui avaient fait. Il s'avisa que la vie était monstrueuse, car elle était bâtie sur des illusions, des convenances, et finalement sur des mensonges. Où était le temps où il errait dans les chemins creux, autour de Kerhuel, avec sa grand-mère, tout imprégné des senteurs du crépuscule ? Où s'étaient engloutis les crépuscules d'autrefois ?

Samantha était en train de remettre un peu d'ordre dans sa tenue et tentait d'aplatir ses cheveux en broussailles.

— Il se fait tard, dit Erwan. Il vaudrait mieux que je parte.

— Sais-tu, dit alors Samantha, que tu n'es pas seulement un bandit ou un roublard ? Tu es également un vrai petit salaud.

Erwan alla vers elle et lui mit ses deux mains autour du cou.

— Et toi ? lui répondit-il d'un ton cynique. Qu'est-ce que tu es ? Tu ne vas pas me faire croire que tu es la Sainte Vierge. J'imagine que ce n'est pas la première fois que tu fais des pliures à ton contrat de mariage !

Elle baissa la tête, mais elle se blottit contre lui.

— Quand tu as un mari qui fait chambre à part et qui vient te baiser par hygiène une fois par mois quand il a une érection digne d'intérêt, qu'est-ce qui te reste à faire ? Élever tes enfants ? Bien sûr, mais après, quand ceux-ci sont déjà des hommes et des femmes ?

Il lui prit la tête entre les mains et caressa doucement ses cheveux.

— Je ne regrette rien, dit-il. Et toi ?

— Moi non plus, murmura-t-elle. De toute façon, ça devait arriver un jour ou l'autre, et il vaut mieux que ce soit maintenant. D'un seul coup, Erwan, je me sens rajeunie. C'est comme si rien ne s'était passé depuis que nous allions chercher des champignons et que, toi, tu les cherchais ailleurs que parmi les herbes...

Samantha le raccompagna jusqu'au grand vestibule. Elle se serra encore une fois contre lui et l'embrassa sur la bouche avec tendresse.

— N'oublie pas de passer lundi matin, lui dit-elle. Je ferai tout mon possible pour trouver ce que tu m'as demandé. Mais tu seras bien sage, n'est-ce pas, car mes enfants seront là.

Elle ouvrit la porte. Le vent s'était levé et s'engouffra dans la maison. Erwan se retourna un instant vers Samantha, lui fit un petit signe de la main, et se plongea dans la fraîcheur du soir. Il n'était pas très stable sur ses jambes et il dut marcher un long moment avant de retrouver son équilibre. Les nuages étaient très bas et la nuit approchait, envahissant peu à peu les recoins des ruelles de Kerhuel, tandis que le vent balayait la figure d'Erwan encore imprégnée de l'odeur de Samantha. Il n'avait nulle honte de ce qu'il venait de faire, il était seulement triste. Il se dit que peut-être, s'il avait autrefois épousé Samantha, il n'en serait pas là où il était aujourd'hui. Mais il savait qu'on ne refait jamais l'histoire et que les occasions ratées le sont pour toujours. Il ferma son blouson plus étroitement et descendit la petite rue qui menait vers la gare.

C'était un peu en dehors de la ville. Dans son enfance, on ne trouvait que deux ou trois maisons entre la ville et le chemin de fer. À présent, l'agglomération s'étendait jusqu'au passage à niveau, mais elle s'interrompait brutalement une fois franchis les rails. Erwan se revit avec sa grand-mère dans ces wagons de bois tractés par une locomotive à vapeur qui constituaient alors ce qu'on appelait un train « M.V. », c'est-à-dire « marchandises-voyageurs ». Il s'en souvenait fort bien : à chaque station, il fallait subir d'interminables manœuvres, décrocher des voitures et en atteler d'autres, puis attendre l'heure officielle du départ. Et l'on mettait quatre heures pour aller de Dinas Emrys, la capitale provinciale, à la gare de Kerhuel, distante de cinquante kilomètres...

Mais alors le temps ne comptait pas : aujourd'hui était hier et demain. Le printemps et l'automne n'étaient que des passages, l'hiver une dormition, l'été un cri de joie parmi le roulement des charrettes encore tirées par des bœufs qui transportaient les premières moissons vers les fermes. Erwan s'arrêta devant le passage à niveau, ne voulant pas aller plus loin, comme si la ville le retenait dans ses pièges. Il longea la voie du chemin de fer jusqu'à la gare et le vent froid commença à le mordre cruellement. Ce serait bientôt la Toussaint et la nature se préparait pour la fête, une fête secrète, profonde, humide, traversée de brefs rayons de soleil ou d'éclats de lune perdus dans la nuit des astres. C'était la première fois qu'Erwan se trouvait à Kerhuel pour la Toussaint. Autrefois, il n'y venait que l'été, et certaines années à Pâques, pour entendre le réveil des cloches qui se répandaient joyeusement sur la campagne et faisaient fuir en troupes serrées tous les corbeaux de l'hiver.

Il n'avait jamais oublié les matins fragiles de son enfance où, les yeux embués de sommeil, il voyait le soleil se lever timidement à travers les échancrures du bocage. On partait de Dinas Emrys encore en pleine nuit, après avoir débarqué de l'express en

provenance de Keris. On montait alors dans ces wagons de bois déjà presque hors d'usage dont les banquettes inconfortables répercutaient douloureusement le choc des roues au passage des aiguillages et des sections de rails. La voie ferrée qui allait de Dinas Emrys à Kerhuel était vraiment secondaire, et la façon dont on l'entretenait était plus que discutable. L'herbe poussait entre les traverses de bois. Les cailloux du ballast s'éparpillaient au hasard. La végétation débordait largement des talus et, parfois, on apercevait des massifs entiers à demi calcinés à cause des escarbilles projetées par la locomotive. On avait l'impression d'aller vers un pays inconnu, une de ces terres mystérieuses qui abritaient encore les dieux et les héros d'un passé périmé. On arrivait enfin à Kerhuel au moment de ce que les anciens poètes appelaient « la jeunesse du jour ». En descendant sur le quai de la gare, Erwan titubait de fatigue ou de froid, mais il était heureux, car alors s'ouvraient toutes grandes les portes du rêve et des longues errances au milieu des buissons et des arbres, en bordure des marécages dans lesquels il lui était interdit de pénétrer mais qui prolongeaient bien au-delà de l'horizon son regard d'enfant émerveillé. Oui, c'était *dans le temps*, et, pourtant, le temps n'existait pas...

Erwan se dit qu'il n'aurait jamais dû revenir à Kerhuel, qu'il n'aurait jamais dû accepter l'étrange proposition de Jakez Stephan. Pourquoi se mêlait-il ainsi des problèmes des autres, alors que lui-même n'arrivait pas à résoudre les siens ? Les moments qu'il venait de passer auprès de Samantha lui remontaient à la gorge, mais ils avaient pris maintenant un goût d'amertume. À quoi bon, pensait-il, à quoi bon réveiller tout cela ?

Il quitta brusquement la place de la gare et remonta vers le centre du bourg. Il n'y avait qu'une solution : aller boire quelque chose dans l'atmosphère enfumée de la taverne des Nuages-Rouges. Il y retrouverait sûrement le docteur Even : c'était son heure, si tant est que le docteur eût une heure pour boire. En marchant vite, il commença à se réchauffer. Il rencontra plusieurs personnes qui le saluèrent et sa mélancolie se dissipa. Il passa devant l'église en sifflotant. Il aperçut les fenêtres de la mairie éclairées : Gwenn Le Rhun était encore au travail. Quel énigmatique personnage que cette fille blonde aux yeux clairs... Pourquoi éprouvait-il cette attirance incontrôlable envers elle ? Il ne la connaissait pas, en fait, il ne savait rien d'elle. Pourtant, il se sentait bien auprès de Gwenn Le Rhun. Il tourna sur sa gauche et pénétra dans la taverne des Nuages-Rouges.

Comme il l'avait pensé, le docteur Even était là, attablé au fond de la salle, et il alla s'asseoir en face de lui.

— Ah ! Erwan, dit le docteur, j'espérais bien que vous viendriez. Je vous remercie pour la soirée d'hier, cela m'a fait grand bien. Je suis peut-être un vieil imbécile, mais j'aime la conversation des gens intelligents. Allez, aujourd'hui c'est ma tournée, Erwan. Qu'est-ce que je vous offre ?

Erwan commanda un whiskey sec et sans glace que le patron lui apporta immédiatement.

— À la vôtre, docteur, dit Erwan en levant son verre. Quoi de neuf ?

— Du sale boulot, comme d'habitude. Des malades en piteux état. Vous croyez que c'est drôle de voir des gens souffrir alors qu'on ne peut pas faire grand-chose pour eux sinon les bercer d'illusions par un discours réconfortant ?

Le docteur Even paraissait bien morose. Il acheva le contenu de son verre et sortit de

sa poche une boîte de cigares. Il en offrit à Erwan qui refusa poliment, préférant sa cigarette de tabac gris. Le docteur alluma tranquillement son cigare selon les règles en usage et tira quelques bouffées avec une visible satisfaction.

— Et le pauvre Draenek ? demanda Erwan. Vous l'avez vu, je suppose. Que lui est-il donc arrivé ?

— Oh ! une congestion. Il a fait très froid la nuit dernière et il était complètement imbibé. Cela devait lui arriver. C'était ça ou une crise de délirium au paroxysme...

— Et vous, toubib ? reprit Erwan en souriant. Vous ne vous sentez pas menacé ?

— Moi, répondit le docteur du tac au tac, je n'ai jamais vu de rats courir sur les murs ou sur le plafond. Je tiens le coup, vous savez. De toute façon, il faut bien mourir de quelque chose.

Il se commandait un autre verre quand la porte de la taverne s'ouvrit brutalement. Fanch Latimer fit une entrée bruyante, suivi par ses deux acolytes. Aussitôt un silence glacial figea tous ceux qui se trouvaient là. Latimer s'en alla droit vers la table d'Erwan et du docteur et se planta devant eux avec insolence et colère.

— J'en étais sûr ! s'écria-t-il d'une voix provocante, en regardant fixement Erwan. Je t'avais pourtant dit que je ne voulais plus te rencontrer. À Kerhuel, je n'ai que des amis, mais, toi, tu n'es pas mon ami. Alors, tu n'as rien à faire ici. Lève-toi et fous le camp !

Erwan ne releva pas la tête. Comme s'il n'avait rien entendu, il prit son verre et en termina le contenu. Le docteur, lui non plus, n'avait pas bronché, mais une grande inquiétude se lisait sur son visage.

— As-tu compris, scribouillard de mon cul ! reprit Latimer avec plus de violence dans la voix. Je t'ai dit de foutre le camp !

Erwan se figea davantage dans son immobilité. Alors Fanch Latimer avança sa main et le saisit par l'avant-bras. À ce contact, Erwan frémit et bondit sur ses pieds. Il se trouvait maintenant face à face avec Latimer et soutint son regard plein de haine.

— Tu n'as pas d'ordre à me donner, dit-il posément. Si ça te gêne de me rencontrer, va-t'en ailleurs, là où je ne suis pas.

Latimer fit une horrible grimace. Il recula d'un pas et sa main se glissa dans la poche de son blouson de cuir. De toute évidence, il allait sortir son couteau. Erwan saisit le dossier de sa chaise, prêt à la balancer contre Latimer si la nécessité l'y contraignait.

Dans la salle, le silence était total, angoissant. Aucun des spectateurs de cette scène n'osait bouger. Il semblait que la violence de Latimer avait paralysé tous ceux qu'avait touchés le son de sa voix. Erwan voyait dans les yeux de son adversaire une lueur inquiétante qui ne lui laissait aucune illusion : le motard allait agir d'une manière ou d'une autre, c'était d'une évidence absolue, mais il ne fallait pas qu'il se rendît compte qu'Erwan avait peur. Il continua donc à soutenir le regard de Latimer, les muscles bandés, de façon à réagir immédiatement au moindre geste suspect.

Latimer sortit son couteau, mais il le fit avec une lenteur calculée, comme s'il voulait jouir par avance du sacrifice sanglant qu'il allait célébrer devant une assemblée muette.

Avec la même lenteur, son doigt glissa vers le cran d'arrêt, et la lame jaillit, étincelante. La main d'Erwan se crispa plus fermement sur le dossier de la chaise.

Mais, à ce moment, le regard de Latimer quitta les yeux d'Erwan et s'étendit par derrière lui. Ce n'était plus Erwan que fixait ainsi Latimer, c'était quelque chose d'autre. Erwan vit les yeux de Latimer devenir fixes. Sa main s'ouvrit et laissa tomber le couteau. Son corps fut agité d'un tremblement insolite et il s'effondra sur le sol où il s'immobilisa. Il n'y eut qu'un seul cri dans toute la salle de la taverne, un cri de stupéfaction qui était aussi un cri de soulagement.

Erwan se retourna pour savoir ce qu'avait regardé Latimer. Dans l'encadrement de la porte, il aperçut une femme aux cheveux très noirs qui retombaient sur ses épaules : elle se tenait toute droite, et ses yeux étaient intensément brillants, émettant des lumières comparables aux rayons d'un soleil d'été en pleine heure de midi.

Cependant, les clients de la taverne s'étaient précipités vers Latimer, constatant que celui-ci ne bougeait toujours pas.

— Écartez-vous ! s'écria le docteur Even.

Il se mit à genoux, examina Latimer, passa la main sur sa poitrine et se redressa.

— Il est mort, dit-il simplement.

Les exclamations fusèrent de toutes parts. Alors, la porte de la taverne s'ouvrit et le prévôt Yann Dagorn fit irruption, suivi par deux de ses adjoints. Quand ils virent le prévôt, les deux acolytes de Latimer profitèrent du brouhaha pour gagner la porte et disparaître au-dehors.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le prévôt.

Ils se mirent tous à parler ensemble et le prévôt eut un geste d'agacement.

— Silence ! hurla-t-il. Un seul d'entre vous, ça suffit !

Ils se turent et ce fut le docteur Even qui raconta brièvement ce qui s'était passé, l'intrusion furibonde de Latimer, sa provocation envers Erwan, les prémices de la bagarre et l'effondrement surprenant du motard.

— Crise cardiaque, conclut le docteur. Il est mort d'un seul coup.

— Ce n'est pas une grande perte ! s'écria le prévôt en guise d'oraison funèbre. Mais cela va m'attirer encore des ennuis. Il faudrait que quelqu'un se dévoue pour avertir son oncle, le sénateur. Je vois d'ici la scène. Si c'est moi qui y vais, il est capable de me massacrer !

— Ne vous inquiétez pas, dit la femme aux cheveux noirs en s'avançant vers eux. Je me charge d'annoncer la nouvelle au sénateur.

Le prévôt regarda la femme et eut un large sourire.

— Ah ! comtesse ! dit-il en poussant un profond soupir. Vous me tirez d'embarras. Je vous en suis très reconnaissant.

— Il n'y a pas de quoi, répondit la femme. Je venais à peine d'entrer quand cela s'est passé. Je suis donc témoin. Latimer menaçait monsieur Merzhinn de son couteau, et tout à

coup je l'ai vu s'effondrer. Il n'y a pas eu d'action engagée, mais son cœur a dû lâcher à cause de la tension intérieure qui le tenaillait. Je pense que le docteur Even a la même opinion que moi.

Le docteur fit un signe de tête affirmatif. Quant à Erwan, il ne disait mot. Il se demandait où il était. Il ne comprenait plus rien. Il ne pensait même plus à la peur qui lui dévorait les entrailles lorsque Latimer avait sorti son couteau. Il regardait la femme aux cheveux noirs que le prévôt avait appelée « comtesse ». Il sentait monter en lui un trouble indéfinissable. Qui était cette femme ? Fasciné par ce visage, par ces yeux d'une incroyable intensité, par l'allure même de cette femme surgie tout à coup à un moment décisif, il perdait toute conscience de sa situation présente, et les paroles qui lui parvenaient de part et d'autre ne semblaient avoir aucune signification.

— Bon, dit soudain le prévôt. Il n'y a rien d'autre à faire. Nous voilà débarrassés de cette ordure. J'aurai seulement besoin de votre témoignage à vous tous.

Il se tourna vers ses adjoints.

— Emmenez-le ! dit-il. Direction la morgue de l'hôpital, comme pour Draenek. Pauvre Draenek ! il ne méritait pas d'avoir cette crapule comme compagnon d'infortune, mais c'est comme ça. Il faut dire qu'aujourd'hui, nous avons été servis. J'espère que la série noire ne va pas continuer.

Les adjoints de Yann Dagorn se hâtèrent d'obéir. Ils saisirent le corps de Fanch Latimer par les épaules et par les jambes et l'emmenèrent au dehors. Le prévôt se tourna vers Erwan :

— Vous l'avez échappé belle, monsieur Merzhinn, dit-il. Je vous avais prévenu que ce Latimer était dangereux. Il a failli le prouver. J'ai l'impression qu'une bonne divinité vous a protégé, car Latimer ne vous aurait pas fait de quartier.

Erwan était encore trop abasourdi pour répondre. Il se contenta de hocher la tête. Ce n'était pas tellement l'événement qu'il venait de vivre qui le bouleversait ainsi, mais plutôt le visage de cette femme aux cheveux noirs. En lui-même, il était persuadé l'avoir déjà vu quelque part. Mais il avait beau creuser dans sa mémoire, aucun souvenir ne surgissait.

— Ce n'est pas tout, reprit le prévôt d'une voix tonitruante. Il faudra que les choses soient faites en règle si nous ne voulons pas d'ennuis avec le sénateur. Demain, vous viendrez dicter votre témoignage. Vous aussi, monsieur Merzhinn, je suis désolé, mais vous étiez la personne visée, et votre déposition est essentielle. Comtesse, merci encore pour votre proposition. Le sénateur vous écoutera. Quant à vous, docteur Even, soyez sobre ce soir, car j'aurai besoin de vous demain matin, et de bonne heure.

Sur ces paroles, Yann Dagorn salua les clients de la taverne et alla rejoindre ses adjoints.

— Asseyez-vous, Erwan, dit le docteur. Vous avez besoin d'un remontant. Moi aussi, d'ailleurs.

Ils s'assirent et le patron se mit en devoir de les servir. Le brouhaha devint indescriptible tant les langues se déliaient à présent que tout danger était écarté. Alors la

femme aux cheveux noirs s'approcha de la table où étaient installés Erwan et le docteur Even.

— J'étais venue ici, dit-elle, dans l'intention de rencontrer monsieur Merzhinn. Docteur, seriez-vous assez aimable pour me présenter ?

— Certainement, répondit le docteur en se relevant. Erwan, permettez-moi de vous présenter la comtesse Murrigane.

— Moïra Murrigane, crut bon d'ajouter la femme avec un étrange sourire.

Erwan s'était également relevé. Il salua la comtesse et l'invita à se joindre à eux. Elle accepta et s'assit en face d'Erwan, auprès du docteur. Ses yeux ne cessaient pas d'éparpiller des flèches lumineuses et Erwan les recevait en plein visage, sentant presque leur brûlure lorsqu'elles atteignaient sa peau.

— Je suis ravie de vous connaître, monsieur Merzhinn, dit la comtesse Murrigane. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Certes, je ne suis pas seule dans ce cas, car votre aventure a fait beaucoup de bruit, mais il me semble que nous avons quelque chose en commun. Je sais que vous n'aimez pas qu'on vous le rappelle, mais vous êtes le dernier descendant de la famille des Gwaed-y-Maen, n'est-ce pas ? Cela ne peut qu'exciter mon intérêt.

— Il n'y a vraiment pas de quoi ! fit Erwan en haussant les épaules.

— Croyez-vous ? reprit la comtesse en souriant. Vous vous mésestimez, mon cher.

Erwan fut subitement inquiet. Il ne comprenait pas pourquoi cette comtesse sortie d'on ne savait où manifestait ainsi un intérêt quelconque envers lui. Peut-être fantasmait-elle sur son aventure et le mystère qu'elle recelait ? Il la voyait devant lui, le visage marqué par ce sourire énigmatique qu'il ne parvenait pas à déchiffrer, avec ces longs cheveux noirs comme il les aimait, avec cette robe rouge qu'elle portait sous un manteau de fourrure noire. Étrange personnage en vérité que cette comtesse Murrigane... C'était le type de femme qui le hantait et qui, malgré tout, lui inspirait une certaine crainte. En lui, surgissait de nouveau son continuel débat entre le rêve et la réalité. Samantha avait été une réalité, cet après-midi. Gwenn Le Rhun serait une réalité le lendemain soir. Ces femmes existaient, elles avaient eu le pouvoir de susciter les désirs d'Erwan. Mais la comtesse Murrigane, si belle et si mystérieuse quelle fût, Erwan ne pouvait la classer que parmi les êtres qui n'existaient pas, parmi ces fantômes de la nuit qui viennent parfois rôder au-dessus des hommes en proie aux cauchemars. Il regarda plus attentivement le cou de la comtesse et son regard descendit sur sa poitrine : assurément, elle avait des petits seins, mais Erwan n'arrivait pas à imaginer le reste de son corps, la forme de son ventre et de ses fesses, l'épaisseur de sa toison pubienne, la finesse de ses cuisses. Erwan se sentait pris d'un incompréhensible vertige.

— Oui, reprit Moïra Murrigane, j'avais l'intention de vous inviter chez moi, monsieur Merzhinn. Je suis navrée pour ce qui est arrivé tout à l'heure. Ce sont les turbulences de la vie. Oubliez tout cela. Voulez-vous venir déjeuner chez moi, disons demain, vers midi ?

— Pourquoi pas ? s'entendit répondre Erwan.

— Eh bien, j'ai votre promesse, et devant témoin, en plus, n'est-ce pas, docteur Even.

Vous me trouverez facilement : j'habite le manoir qui se trouve à la sortie du bourg, sur le chemin de Gern-en-Ifern. Il est facile à trouver, et d'ailleurs, vous le connaissez sûrement. À demain, monsieur Merzhinn, je compte sur vous. Et je vous souhaite le bonsoir, docteur.

Elle se leva et, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les consommateurs de la taverne, elle alla vers la porte, l'ouvrit, se retourna pour regarder Erwan encore une fois avant de s'engouffrer dans la rue. Une sourde angoisse étreignit la gorge d'Erwan.

— Qui est cette femme ? demanda-t-il au docteur.

— Je vous l'ai présentée : c'est la comtesse Murrigane, Moïra Murrigane, puisqu'elle tient tellement à son prénom.

— Mais encore ? D'où sort-elle ? Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

— Cela ne m'étonne pas. Elle est venue ici la première fois il y a à peu près deux ans. Auparavant, nous ne l'avions jamais vue. Elle a prétendu avoir le coup de foudre pour le manoir du Gern et elle l'a acheté. Depuis ce temps-là, elle y vient passer quelques jours par-ci par-là. Elle n'y reste jamais longtemps. Et chaque fois qu'il y a une maison en vente à Kerhuel, elle la rachète. C'est assurément la plus importante propriétaire de cette ville.

— Elle est donc bien riche. Que fait-elle ?

— Ah ! ça, c'est une autre histoire...

Le docteur Even eut l'air embarrassé. Il se passa la main dans les cheveux, but une gorgée et toussa. Cela lui permit de chercher ses mots.

— Voyez-vous, Erwan, répondit-il enfin, ici, tout le monde l'a admise sans discuter et on la respecte parce qu'elle est comtesse et qu'elle a beaucoup d'argent. Cela équivaut à un certificat de bonnes vie et mœurs, et on ne se pose plus de questions.

— Les autres, peut-être, mais vous-même, vous vous en posez, docteur. Est-ce que je me trompe ?

— Certainement pas. Mais les questions qui me viennent à l'esprit demeurent sans réponse. Tout ce que je sais, c'est quelle dirige plusieurs sociétés, notamment une agence de mannequins à Keris. C'est une femme d'affaires, comme on dit. En tout cas, ses affaires doivent lui rapporter gros. Elle n'est guère bavarde sur ce sujet. Mais puisque vous avez l'honneur d'être invité chez elle, vous en apprendrez peut-être plus...

— Il n'empêche, dit Erwan rêveusement, que je me demande bien pourquoi elle a tant insisté pour m'inviter à déjeuner...

— N'est-ce pas ? reprit le docteur. C'est une question que je me pose moi-même. Elle n'invite jamais personne, tout au moins parmi les habitants de Kerhuel.

— Mais moi, bien que j'y sois né, je n'habite pas Kerhuel.

— Peut-être. Mais il y a autre chose : jamais on ne l'a vue en compagnie d'un homme. Toutes les personnes quelle reçoit sont des femmes, généralement jeunes et belles, vous pouvez me croire.

— C'est normal puisqu'elle dirige une agence de mannequins.

Le docteur éclata de rire. Il s'approcha de l'oreille d'Erwan et parla à voix basse.

— Bien sûr, bien sûr, Erwan, c'est une raison plausible. Mais la comtesse Murrigane est surtout une lesbienne convaincue. C'est incontestable. Elle est d'une grande beauté, comme vous avez pu le constater, et elle ne manque pas de soupirants. Eh bien ! je me suis laissé dire quelle les avait tous éconduits, sans ménagements d'ailleurs, et avec un incroyable mépris. Elle hait les hommes, c'est une certitude, et elle ne fréquente que des femmes. Vous faites peut-être exception parce que, que vous le vouliez ou non, vous êtes comte de Gwaed-y-Maen.

— Je ne vois pas en quoi le comte de Gwaed-y-Maen pourrait lui être utile. Je n'ai nullement l'intention de me lancer dans les affaires.

— Qui sait ? Elle a peut-être un plan.

— Que voulez-vous dire par là ?

Le docteur Even recula légèrement et leva le bras pour héler le patron. Erwan devinait qu'il allait commander un autre verre.

— Docteur, dit-il, le prévôt vous a recommandé d'être sobre, car il a besoin de vous demain matin de très bonne heure.

— C'est juste, maugréa le docteur en baissant le bras. Bah ! je me rattraperai demain soir.

Le bruit des conversations devenait insupportable dans la salle. La nouvelle de la mort de Fanch Latimer avait dû se répandre dans le bourg, et les gens venaient chercher des informations plus détaillées sur ce qui s'était passé. C'était à qui raconterait le mieux les circonstances du drame. On montrait Erwan et on ne tarissait pas d'éloges sur la façon flegmatique avec laquelle il avait affronté le danger. Mais on respectait son dialogue avec le docteur et on se gardait de lui poser la moindre question.

— Vous me parliez d'un plan, toubib, reprit Erwan.

— Oh ! vous savez, ce ne sont que de vagues impressions. La comtesse Murrigane a beau être lesbienne, elle n'en fréquente pas moins la bonne société, celle des gens importants. Elle a des relations et, comme on dit, elle a le bras long. Vous avez vu le soulagement du prévôt quand elle s'est proposée d'annoncer elle-même au sénateur la mort de son neveu ? Elle saura trouver les mots qui conviendront, et surtout ceux qui convaincront, cela ne fait aucun doute, et la mort de cette petite frappe ne provoquera pas de vagues.

— Oui, et alors ?

— Alors ? C'est difficile à dire, mais je suis persuadé que la comtesse Murrigane possède suffisamment d'arguments pour convaincre certaines personnes réticentes du bien-fondé de ses propositions ou même de ses commandements.

— Elle se livrerait donc à une sorte de chantage ?

— Je n'ai pas dit cela, répondit le docteur en baissant de nouveau la voix malgré le bruit qui les entourait. Mais je dois constater que la comtesse est à la tête d'un groupe qui comprend d'innombrables femmes qui lui obéissent aveuglément et qui sont réparties dans tous les milieux sociaux et politiques. C'est la meilleure façon d'obtenir des informations

sur ce qui se passe réellement dans le monde. Elle sait beaucoup de choses sur les uns et sur les autres. Et lorsqu'on connaît l'envers du décor, si l'on est intelligent, on peut mettre à profit les informations, ou plutôt les indiscretions, dont on dispose.

— En somme, dit Erwan, vous soupçonnez la comtesse Murrigane d'être à la tête d'un réseau de renseignements, voire d'espionnage ?

— Je vous répète que ce sont des suppositions, et rien de plus.

Brusquement, le docteur se leva. Il paraissait nerveux et irrité.

— Excusez-moi, Erwan, dit-il, mais ce vacarme m'horripile. Je ne peux plus le supporter. Je rentre chez moi. À demain...

*La nuit a été froide et humide, mais, au lever du soleil, le vent a chassé les nuages et le ciel est devenu bleu comme il l'est certains jours quand l'automne ne veut pas s'enfoncer dans les mois noirs. Le bourg de Kerhuel ruisselle de lumière et le bruissement des voix humaines répond aux cris des corbeaux qui tournoient au-dessus des toitures. C'est le samedi 30 octobre, jour du marché à Kerhuel, et il est à peu près onze heures du matin.*

Chaque fois qu'Erwan rencontrait quelqu'un de connaissance, celui-ci s'arrêtait, le saluait et lui demandait comment il avait vécu ses moments de tension en face de Latimer la veille au soir. À vrai dire, personne ne s'apitoyait sur le sort du défunt, car la victime était nettement désignée comme Erwan lui-même. Il répondait de bonne grâce, en multipliant les détails insignifiants et en omettant l'essentiel, à savoir la présence de cette énigmatique comtesse Murrigane. Erwan en était en effet convaincu : c'était en regardant la femme aux cheveux noirs que Fanch Latimer avait succombé à sa crise cardiaque. C'était au moment même où elle était entrée dans la taverne que Latimer avait cessé de fixer les yeux d'Erwan. Était-ce un effet du hasard ? Peut-être, mais la coïncidence était troublante. Erwan avait d'ailleurs une certitude : Fanch Latimer connaissait la comtesse Murrigane, autrement son regard, à l'instant où il guettait son adversaire pour le frapper de son couteau, n'eût pas ainsi dévié. Mais comment le prouver ?

Erwan se plaisait à parcourir les méandres du marché, même s'il n'avait nulle intention d'acheter quoi que ce fût. Il n'allait tout de même pas offrir une rose à la comtesse !... Il accomplissait seulement une sorte de pèlerinage, ou plutôt un circuit initiatique à travers un labyrinthe, un véritable jeu de l'oie dans lequel il ne se déplaçait que par la vertu des nombres proposés par les dés. Il y avait d'abord la case des légumes, et Erwan y séjournait longtemps, en contemplation devant la blancheur lunaire des choux-fleurs, le rouge sang des tomates, le violet sombre des aubergines, la rousseur mordorée des oignons, la verte fraîcheur des salades et des choux, le rose aigre-doux des carottes, et la grisaille jaunâtre des pommes de terre. Il s'attarda un peu devant les champignons, ce qui le fit penser à Samantha, se souvenant aussi qu'il avait traqué bien souvent les girolles et les cèpes, sans compter les pieds-de-mouton, les lactaires délicieux, les coulemelles et les rosés des prés. Ces taches de couleurs l'enfermaient dans des clairières, quelque part au fond de quelque forêt perdue.

Puis il alla vers les fruits et s'extasia devant les dernières pêches de vigne, les pommes vertes dont il connaissait si bien le goût acide et sucré, et les multiples grappes de raisins noirs, rouges ou vaguement ocres. Et tout cela sentait bon l'odeur des terres fertiles, le parfum subtil des sueurs végétales que le vent ramenait sans cesse par saccades en ses narines dilatées. Car ce n'était pas seulement la vue des couleurs qui guidait ainsi Erwan, mais les effluves qu'elles suscitaient à son approche, ces effluves qui provenaient d'un monde enfoui à jamais.

Il n'y avait pas que les couleurs et les odeurs. Il y avait également les bruits. C'était des cris, des appels, des murmures, des rires, et puis parfois des musiques tonitruantes. Erwan évita le stand des cassettes et des disques, passa rapidement le long des éventaires où s'étaient les divers vêtements que les marchands offraient à la convoitise des clients

et se réfugia auprès des paysannes qui avaient amené leurs poulets et leurs canards. Pauvres bêtes ! se dit Erwan. C'est malheureux de les voir ainsi vendues à l'encan. Mais il pensa que, de toute façon, ces volatiles étaient promis à la casserole, ce qui provoqua en lui une violente nausée. Il revint vers la partie du marché qui était réservée à l'alimentation. Il rêva un instant devant les gros pains de campagne exposés à la poussière soulevée par les passants, devant l'amoncellement de gâteaux et de biscuits qui débordaient des boîtes, sourit à la vue d'une fillette qui achetait une énorme sucette tandis que le marchand continuait imperturbablement à vanter le mérite de ses produits, et il continua son errance à travers ce labyrinthe décentré qui s'étendait sur plusieurs petites places et le long des rues avoisinantes.

Erwan s'était couché tôt la veille au soir, mais sa nuit avait été sillonnée de tempêtes et de turbulences orageuses. Les cauchemars s'étaient succédé les uns aux autres, avec leur cortège d'êtres fantastiques surgis d'une mémoire qui ne s'était pas complètement effacée. L'un de ces cauchemars le hantait. Il se voyait errer dans un immense château, une de ces forteresses médiévales telles qu'en décrivait Victor Hugo dans ses dessins. Les corridors étaient sombres, à peine éclairés par des meurtrières qui ne laissaient filtrer que des fibres de lumière. Il frôlait des murs humides, s'égarait dans des impasses impossibles à déceler, revenait en arrière. Des portes s'ouvraient parfois, faisant exploser des lueurs verdâtres qui s'éteignaient aussitôt, rendant l'obscurité encore plus épaisse et plus oppressante. Alors, il regardait par les ouvertures qui restaient béantes, et de ces ténèbres jaillissaient des masses tournoyantes qui prenaient forme. Ici, il pouvait reconnaître Samantha simplement vêtue de sa culotte de coton rose. Ici encore, c'était Gwenn Le Rhun, enveloppée dans une tunique flamboyante, et qui lui criait de faire attention où il mettait les pieds. Mais là, c'étaient des visages de femmes dont il n'avait plus aucun souvenir : elles semblaient l'inviter à venir les rejoindre et elles se fondaient les unes dans les autres, à tel point qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait d'une seule femme aux multiples visages. Ailleurs, dans une chambre basse et voûtée, nonchalamment allongée sur des couvertures blanches, la comtesse Murrigane lui faisait signe d'approcher. Il s'enfuyait, tremblant de peur et de froid. Et soudain, il entendait la voix lointaine, très lointaine, une voix désespérée, la voix d'Anne qui l'appelait au secours. Il s'était alors réveillé en sursaut, le front couvert de sueur, le cœur battant à un rythme déréglé, les jambes tremblantes, les bras meurtris comme s'ils avaient été étreints par quelque monstre des profondeurs.

Il avait dû fumer plusieurs cigarettes de suite avant de sentir le sommeil l'envahir à nouveau. Mais il avait plongé dans d'autres cauchemars, tout aussi inquiétants. Il se voyait poursuivi, traqué par des gens sans visage qui couraient après lui. Il voulait s'enfuir, courir plus vite que ses persécuteurs, mais ses jambes ne le portaient plus. Il se voyait rejoint. Il se retournait et apercevait la tête grimaçante de Fanch Latimer qui le narguait. Et le sol s'ouvrait devant lui. Il tombait. Sa chute durait une éternité. Enfin il se heurtait à un sol humide et froid, et il criait, il implorait qu'on lui vînt en aide. Mais c'était Moïra Murrigane qu'il appelait ainsi. Il s'était réveillé une nouvelle fois, avec le même malaise.

Il était à peine sept heures. Erwan s'était levé, ne voulant pas succomber à d'autres cauchemars. Il s'était précipité sous la douche, puis il était descendu dans la salle pour prendre son petit déjeuner, à la grande stupéfaction de la servante. Là, il avait traîné, lisant nonchalamment les nouvelles du journal local et se plongeant dans une rêverie

mélancolique. À neuf heures, il était sorti et était allé faire sa déposition dans le bureau du prévôt. Et, depuis, il errait à travers le marché, tentant d'oublier le présent pour retrouver les bribes d'un passé qu'il sentait toujours vivant en lui-même.

Il s'arrêta devant l'éventaire d'un marchand d'objets hétéroclites du plus mauvais goût et s'amusa en détaillant les innombrables « natures mortes » encadrées et les sous-verres qui étaient offerts à la convoitise des clients désireux de décorer les murs de leur salle à manger. Puis il passa près d'un camelot qui s'égosillait à vanter les mérites d'un appareil destiné à éplucher sans peine tous les légumes du potager. Cela lui rappela les cris entendus dans son enfance lorsqu'il allait au marché avec sa grand-mère : « Voyez mes lacets, mes beaux lacets, solides et bien faits !... » Ou encore : « Oh ! qu'elle est belle ma salade ! oh ! qu'elle est fraîche ma laitue ! » Et par-derrière, cette voix quelque peu avinée : « Marchand d'habits, chiffons, ferraille à vendre !... » Mais les bruits qu'il entendait aujourd'hui n'étaient plus les mêmes. Il savait qu'il ne retrouverait jamais plus ces impressions d'autrefois, et surtout l'émerveillement qui était le sien lorsqu'il découvrait l'agitation d'un monde presque encore inconnu.

Les cloches de l'église se mirent en branle pour sonner l'angélus. Ce serait bientôt le moment d'aller chez la comtesse. Erwan se dit tout à coup qu'en homme bien élevé il devait offrir quelque chose à son hôtesse. Mais quoi ? Non, il ne pouvait pas apporter des fleurs... Il eut une idée et revint vers l'éventaire du bric-à-brac. Il y avait remarqué, parmi d'autres objets aussi inutiles que laids, une pendule dont le cadran marquait les heures à l'envers. « Si elle a le sens de l'humour, pensa-t-il, elle appréciera mon geste. » Et il acheta la pendule, se la fit soigneusement emballer et, son paquet sous le bras, il s'éloigna du marché.

Le manoir de Gwern était situé un peu en dehors du bourg, du côté du nord, là où la rue bitumée devenait un chemin empierré qui descendait lentement en direction des marécages. Erwan connaissait bien ce manoir, qui avait souvent hanté son imagination autrefois, au même titre que le Château des brouillards. C'était un large bâtiment de pierre grise, flanqué de deux tourelles, au milieu d'un parc entouré de hauts murs qui ne laissaient rien entrevoir de ce qui se passait à l'intérieur. Il n'y avait qu'une seule porte, très basse, et l'on avait construit plus récemment un garage qui écornait les murs sans pour autant diminuer le mystère qui imprégnait l'ensemble. Erwan avait toujours connu le manoir de Gwern habité, à la différence du Château des brouillards, mais le fait que les propriétaires du lieu étaient des étrangers qui ne se mêlaient jamais aux habitants de Kerhuel provoquait, de la part de ceux-ci, de multiples interrogations qui se muaient inmanquablement en affirmations incontrôlables. On racontait bien qu'il se passait des choses étranges derrière les murs, mais on en était réduit à les imaginer comme des réunions d'une société secrète, ou encore comme des « parties » d'un genre assez spécial. Là, l'imagination des adolescents qu'ils étaient s'égarait bien souvent au-delà des limites de la décence. Mais, après tout, il n'est pas rare que la réalité dépasse largement la fiction...

Erwan sortit du bourg et s'arrêta un instant devant le chemin qui menait vers les marécages. Le manoir de Gern était bien là, surplombant orgueilleusement cet espace hybride où les frondaisons vertes dissimulaient les replis sournois d'une eau stagnante dans laquelle pourrissaient des feuilles et des herbes. Aux limites nord de Kerhuel, le

bocage, avec ses prairies et ses haies vives, et la lande, avec ses roches percées par les ajoncs griffus, s'effaçait brusquement pour laisser place à des zones fangeuses parmi lesquelles il était difficile de discerner ce qui était mort de ce qui était vivant. Autant qu'il en avait la mémoire, jamais Erwan n'avait, lorsqu'il était enfant, dépassé cette limite : on en avait trop dit sur les dangers des marécages de Gern-en-Ifern, et son esprit aventureux n'avait pas osé transgresser l'interdit jeté par ceux qui racontaient de sombres histoires à propos d'un chien qu'on allait noyer là-bas parce qu'il recelait l'âme d'un damné. *Gern-en-Ifern*, n'était-ce pas le *Marais de l'Enfer* ?

Il fallait y aller. Erwan s'approcha de la porte basse et manœuvra le marteau qui représentait un dragon. Le bruit se répercuta par-dessus et, bientôt, des pas se firent entendre dans une allée vraisemblablement recouverte de gravier. Il se demanda une fois de plus ce qu'il était venu faire à Kerhuel au lieu de rester tranquillement à Keris auprès de sa cousine Rhiannon qui, avec une affection digne d'éloge, tentait de lui faire réintégrer une vie normale après cette période incertaine qui avait dû bouleverser complètement sa façon de penser et de réagir. Bien sûr, Erwan aurait pu refuser l'invitation de la comtesse Murrigane, mais il ne s'était même pas posé la question de savoir si c'était bénéfique ou maléfique. En fait, la curiosité le tenaillait de voir cette étrange femme dans son antre. Car qu'était le manoir de Gern sinon un antre, dissimulé par de grandes murailles, tout juste susceptible d'y enfermer des loups ?

La porte s'ouvrit et Erwan aperçut une jeune fille aux cheveux roux, assez longs, vêtue d'une minijupe qui mettait en valeur d'admirables cuisses d'un blanc laiteux. Il se dit en lui-même qu'elle devait puer. Erwan ne pouvait pas supporter l'odeur des rousses, tout au moins des rousses authentiques, celles qui ont un triangle flamboyant à la place d'une toison d'or ou d'un morceau de nuit égaré en plein soleil.

La fille ne demanda rien, ne prononça pas une seule parole, mais le fit entrer dans le parc. Effectivement, une allée couverte de gravier blanc se dirigeait vers le manoir. Erwan suivit la fille en humant l'air, de façon à pouvoir détecter si c'était une vraie rousse. Mais il ne sentit rien. Il se retrouva dans un vaste salon qui ressemblait plutôt à une de ces salles de banquet du temps jadis, avec une immense table rectangulaire en bois sombre, des chaises recouvertes de cuir, et, sur les murs, des tapisseries aux couleurs mordorées. Là, la fille le laissa seul, et il eut tout le loisir de contempler un environnement trop parfait pour être réel, et qui paraissait surgir du talent d'un décorateur de théâtre. Au fait, quel était l'envers de ce décor ?

Il ne pouvait répondre à cette question, mais il avait une forte envie de résoudre l'énigme qui se posait ainsi à lui. Qui était réellement la comtesse Murrigane, et que lui voulait-elle ? Il parcourut la salle d'une allure paisible, serrant contre lui la pendule et frôlant les tapisseries qui dégageaient une odeur de lichen et de mousse. Son attention se fixa sur une scène apparemment mythologique qui représentait une femme à demi nue, peut-être une Diane chasserresse, qui se précipitait hors d'une forêt en direction d'une fontaine aux eaux troubles. Moïra Murrigane allait-elle surgir ainsi de l'ombre de la forêt ?

Elle entra par la porte qui donnait sur le vestibule et s'avança toute souriante vers Erwan. Elle ne lui tendit pas la main, ce qui facilita les choses, car Erwan n'avait aucune envie de pratiquer le baisemain comme le font encore certains nostalgiques du passé qui se prennent pour d'authentiques aristocrates. Il s'inclina devant elle.

— Soyez le bienvenu au manoir de Gern, monsieur Merzhinn, dit-elle d'une voix douce. Je vous remercie d'avoir accepté ma proposition, car j'en suis très flattée et très heureuse.

Erwan se sentit gêné. La comtesse Murrigane portait un ensemble de cuir noir d'un effet saisissant. Et son regard était aussi chargé de flammes que la veille au soir. En hésitant, il tendit son paquet. Elle le prit et se mit en devoir de l'ouvrir.

— Vous savez, dit Erwan, ce n'est pas un cadeau, c'est seulement une plaisanterie. Je n'avais pas envie de venir les mains vides. Alors, j'ai pensé à ça...

Moïra Murrigane contempla un instant la pendule et éclata de rire.

— Merveilleux ! s'écria-t-elle. Vous avez le sens de l'humour, et moi aussi... Cela dit, cette pendule va au-delà de la simple plaisanterie, monsieur Merzhinn, vous le savez bien. Au fait, je préférerais vous appeler Erwan, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Et vous, appelez-moi Moïra. Ce sera beaucoup plus simple entre nous. Oui, je disais que toute plaisanterie cache une réalité beaucoup plus importante, le divin Rabelais nous en a donné la preuve, n'est-ce pas ? Sachez en tout cas que j'apprécie votre geste, Erwan, et que je sais pourquoi vous avez choisi cet objet de pacotille : une pendule qui tourne à l'envers, n'est-ce pas le but suprême de toute tentative humaine pour retrouver l'essence de l'être ? Remonter le temps, le réduire à un simple comptage de mouvements respiratoires, c'est nier la mort, Erwan...

Erwan ne savait quoi répondre. Cette femme, devant lui, l'intimidait, le rabaisait au rang d'un petit élève qui écoute sagement sa maîtresse lui dicter les règles de l'orthographe, et de plus elle rayonnait d'un charme indéfinissable qui l'emportait dans des espaces inconnus. Elle parlait du temps. Erwan pensait *espace*. Et l'un et l'autre se confondaient en un éternel présent.

— Mais je vous en prie, Erwan, ajouta la comtesse. Asseyez-vous. Je pense que vous appréciez le whiskey. J'en ai d'excellent. Sans glace et sans eau, je suppose ?

— Oui, balbutia Erwan.

— Rozenn ! s'écria Moïra Murrigane.

La fille rousse entra dans la salle et la comtesse lui donna, d'un ton impératif, l'ordre de leur servir à boire et d'accrocher immédiatement la pendule au mur. La fille alla vers un meuble bas et se pencha pour en ouvrir la porte, ce qui permit à Erwan de constater qu'elle n'avait pas de culotte sous sa jupe. Elle leur servit une forte rasade de whiskey et leur apporta les verres. Puis, elle s'appliqua à trouver un endroit où elle pourrait accrocher la pendule qui tournait à l'envers. La comtesse saisit son verre et l'éleva en direction d'Erwan.

— À notre rencontre, dit-elle.

Erwan marmonna une banalité. Une fois de plus, il se trouvait pris au dépourvu par cette femme qui s'était assise en face de lui sur un canapé et qui lui montrait avec une certaine audace, semblait-il, le haut de ses cuisses. Une fois de plus, il pensa qu'il n'aurait pas dû venir en ce manoir de Gern. Cela sentait trop le diable ici, et Erwan n'était pas loin de croire que la comtesse Murrigane n'était autre qu'une des nombreuses incarnations de

l'Esprit de négation. Néanmoins, il but une gorgée d'alcool et remarqua qu'il était d'une finesse exceptionnelle.

Il en fit compliment à son hôtesse. Celle-ci ne répondit rien et se contenta de le regarder avec un sourire qui était presque narquois. Erwan ne put s'empêcher de penser à un roman de Matthew Gregory Lewis, dit « Monk » Lewis, magnifiquement transposé en français par ce fou d'Antonin Artaud, *le Moine*, dans lequel le Diable, avec un « D » majuscule, apparaît à un célèbre prédicateur austère sous l'aspect d'une jeune femme merveilleusement belle et perverse afin de le tenter et de l'entraîner dans les sombres abysses de l'angoisse et du désespoir. Oui, Moïra Murrigane était un ange, un ange capable d'emmener quiconque aux plus étincelants sommets de lumière ou bien aux plus profondes épaisseurs des ténèbres. Erwan but le reste de son verre et le reposa mécaniquement sur une petite table, en évitant de regarder Moïra. Ses yeux errèrent sur la croupe de la fille rousse qui, ayant réussi à accrocher la pendule au mur, redescendait de sa chaise et disparaissait.

— Que disais-je ? reprit soudain Moïra. Oui, c'est cela. C'est la pendule que vous m'avez si gentiment et si irrévérencieusement offerte qui provoque ma réaction. Ne vous en étonnez pas Erwan. Mon défaut est de toujours établir des rapports entre les paroles et les actes, même quand les unes et les autres paraissent complètement hors de sens. Une pendule qui tourne à l'envers, ce n'est pas une plaisanterie, vous le savez bien, c'est revenir à l'essentiel, c'est redécouvrir le point où le soleil n'aurait jamais dû tourner autour de la terre dans le sens de la mort, mais dans le sens de la vie...

Erwan ne comprenait pas où elle voulait en venir, mais comme elle était partie dans une sorte de rêverie apparemment sans logique bien définie, elle poursuivit :

— J'ai toujours voulu nier le réel, détruire ce qui fait semblant d'exister. Je me suis toujours heurtée à des barrières qui me paraissaient infranchissables, et je me suis aperçue que ces barrières n'étaient que le fruit des opinions que j'avais reçues, des opinions que vous avez également subies, Erwan, sans le vouloir, parce que c'était ainsi.

Le visage de la comtesse prit tout à coup une expression cruelle, mais en même temps d'une tendresse infinie, comme si tout le ciel tombait sur sa tête et l'inondait d'amour. Erwan était stupéfié par ces changements constants du visage de Moïra Murrigane, autant que par la profondeur de ses paroles qui évoquaient en lui un passé disparu, ce passé même qu'il recherchait avec tant de violence et d'acharnement. Qui était cette comtesse Murrigane ? De quel langage mystérieux se servait-elle pour mieux asservir ses proies ? Erwan voyait en elle une araignée, une somptueuse araignée qui tissait patiemment sa toile décorée de soleil et de feux multicolores. Mais pour attraper quel insecte ? Et surtout, pour en faire quoi ? Le dévorer, sûrement, en sucer le sang, le réduire à une virgule desséchée qu'emporte l'aspirateur dans les tornades qu'il déclenche vers son ventre avide de poussières et d'actes manqués...

— Puis-je vous raconter une histoire, Erwan ? demanda-t-elle alors.

— Bien sûr, répondit-il en évitant de l'appeler Moïra.

Elle s'étala davantage sur le canapé, mais n'en desserra pas pour autant ses genoux. Ses jambes étaient croisées, et sa jupe bien tirée, ce qui ne permettait pas la moindre indiscretion du regard. Elle se passa la main dans les cheveux et joua un instant avec,

comme si elle y puisait les éléments du récit qu'elle allait exprimer. Erwan attendait qu'elle commençât, avec une curiosité qu'il sentait croître en lui à la mesure de sa perplexité et de l'envoûtement que cette femme exerçait sur lui à son corps défendant.

— Voici, commença Moïra Murrigane. C'est l'histoire d'une petite fille qui était élevée dans un château, quelque part dans les montagnes. Elle se sentait très seule, très abandonnée, malgré tous les soins dont on l'entourait. Elle passait toutes ses journées à se promener dans un parc, à contempler les fleurs, les arbres, à regarder les écureuils sauter de branche en branche, à écouter le chant des oiseaux. Elle s'était prise d'affection en particulier pour certains oiseaux noirs qui nichaient dans la cime d'un peuplier, des corbeaux à la voix grave et majestueuse. L'un de ces corbeaux venait souvent se percher sur son épaule et il lui murmurait d'étranges histoires quelle seule était capable de comprendre. Et dans son cœur, ce que disait le corbeau se gravait, revenant sans cesse vers son esprit quand elle avait des moments de doute et d'angoisse. Elle savait alors que l'oiseau noir lui révélait les arcanes oubliés d'un monde ancien grâce auxquels elle pourrait un jour faire renaître à la vie ce qui paraissait mort à tout jamais.

» Et la petite fille grandit. On l'envoya à l'école. Là, la sottise qui règne sur le monde lui apparut encore plus cruelle, parce quelle n'avait jamais connu d'entraves ni d'interdits aux épanchements de son cœur. Néanmoins, elle savait se taire et sa patience était sans limite. Puis, lorsqu'elle fut adolescente, on l'envoya en pension à la ville. Là, ce fut autre chose : la petite fille, car elle en était toujours une, comprit qu'il fallait aller jusqu'au bout de sa destinée, qu'il fallait assumer ce qu'on attendait d'elle. Elle fut une excellente élève, mais elle n'en pensait pas moins. Et, à chaque période de vacances scolaires, elle revenait dans le château où elle avait été élevée. Alors, elle reprenait ses rêves interrompus et retrouvait ses vieux amis, les arbres, les oiseaux, et aussi ce corbeau qui venait régulièrement se percher sur son épaule.

» Une année, vers Noël, il y eut d'abondantes chutes de neige et les loups descendirent jusqu'aux villages de la vallée. Les habitants en éprouvèrent une immense terreur. Les uns s'enfermaient chez eux et n'osaient plus sortir. D'autres organisaient des battues, mais comme ils n'étaient pas assez nombreux, ils n'arrivaient jamais à encercler les meutes de loups qui dévalaient les pentes et disparaissaient aussi soudainement qu'ils étaient venus. Quant à la petite fille, loin d'avoir peur des loups, elle s'en allait rôder dans les prairies enneigées dans l'espoir de les rencontrer, de leur parler et d'écouter leur langage.

» Un jour, elle aperçut un loup isolé qui se traînait avec peine. Elle s'approcha de lui sans la moindre hésitation, et l'animal la regarda sans manifester ni crainte ni agressivité. C'était un beau loup gris au pelage soyeux, d'une grande beauté mystérieuse. Il boitait. La petite fille s'accroupit près de lui et lui prit la patte qui semblait atteinte. Non, il n'y avait pas de blessure : l'animal avait dû se coincer la patte dans un trou ou entre deux branches. La petite fille massa doucement la patte du loup, et celui-ci se laissa faire. Quand elle l'eut massée un certain temps, la petite fille reposa la patte sur la neige, et l'animal se redressa : il paraissait soulagé et son équilibre était presque redevenu normal. Alors, il lécha le visage de la petite fille pour la remercier de ce qu'elle avait fait pour lui.

» Le lendemain elle retourna au même endroit et retrouva le loup qui semblait l'attendre. Elle lui massa une nouvelle fois la patte très doucement, et l'animal se blottit

contre elle, lui manifestant visiblement sa tendresse en même temps que sa reconnaissance. Et il en fut ainsi pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le loup eût retrouvé pleinement toute son agilité. Mais la petite fille devait repartir le lendemain et, après avoir longuement caressé le loup, elle le quitta en lui disant des paroles quelle ne comprenait même pas, mais que l'animal semblait recevoir avec joie.

» Quand elle revint, pendant les vacances suivantes, c'était le printemps, et la neige avait depuis longtemps disparu. On ne parlait plus des loups qui avaient regagné les hauteurs de la montagne. Mais la petite fille avait toujours dans sa mémoire l'image du loup qui se serrait contre elle. Elle s'en alla rôder à l'endroit où elle l'avait rencontré la première fois, et quelle ne fut pas sa surprise de voir l'animal surgir des fourrés, se précipiter vers elle et se frotter tendrement contre ses jambes. Elle comprit alors qu'une amitié sans faille la liait à l'animal, et elle pleura de bonheur parce qu'elle savait maintenant qu'il était possible de remonter le cours du temps et de restituer l'Âge d'or, cet âge merveilleux où les humains et les bêtes vivaient en paix et parlaient le même langage.

» Cela dura ainsi plusieurs années. La petite fille qui grandissait errait à travers la montagne en compagnie de son loup gris chaque fois qu'elle le pouvait. Il l'attendait toujours au même endroit et tous deux parcouraient les sentiers les plus secrets, comme si l'animal voulait la guider dans un monde fait de bruissements et de chuchotements lorsque le vent réveillait les échos des pierres, des arbres et des lointaines cimes neigeuses. Elle apprenait ainsi comment se glisser à travers les haies, à travers les enclos, afin de découvrir, au-delà, les ombres projetées depuis la nuit des temps sur une terre inondée de soleil et de brume.

» Cependant, il y eut un autre hiver très rigoureux, et les loups redescendirent des montagnes jusqu'aux villages de la vallée. La petite fille avait maintenant seize ans. Et, un matin, elle entendit le son brutal des coups de fusil qui se répercutaient à l'infini sur les pentes rocheuses. Elle apprit alors qu'une battue avait été organisée et qu'on avait fait venir des soldats pour aider les habitants de la vallée. La petite fille fut affolée à l'idée qu'on allait traquer son loup et peut-être le tuer. Elle s'habilla en hâte et se précipita dans la neige vers l'endroit où elle avait l'habitude de le rejoindre. Les coups de fusil se rapprochaient. Elle se sentait envahie d'une terrible angoisse, mais elle courait, elle courait très vite. Elle ne pensait qu'à une chose : arriver à temps pour prendre le loup sous sa protection, l'entraîner vers un abri sûr et le garder de toute attaque des chasseurs.

» Elle arriva ainsi à l'endroit habituel. Il n'était pas là. Elle se mit à espérer qu'il s'était enfui bien loin et en fut soulagée. Mais elle remarqua cependant une petite forme plus sombre à la limite d'un bosquet dépouillé de ses feuilles. Elle se précipita dans cette direction et aperçut d'abord des taches de sang sur la neige, puis le corps d'un loup, un loup gris, son loup.

» Elle se mit à genoux près de l'animal. Il vivait encore. Il leva la tête vers elle et ses yeux exprimèrent alors une tendresse infinie. La petite fille le prit dans ses bras et le berça comme un enfant, tout en lui caressant le dos. Ce fut ainsi que mourut le loup, peut-être l'unique ami qu'avait eu cette petite fille solitaire. Elle pleura longtemps, puis elle porta le corps du loup jusqu'au parc et l'enterra dans un endroit où elle savait que personne ne viendrait désormais le déranger dans son sommeil. Et elle se fit le serment que, si elle ne pouvait réussir à réconcilier les bêtes et les humains, c'était sur ceux-ci qu'elle vengerait

la mort d'un animal qu'elle avait aimé et qui l'avait aimé au-delà de tout langage, au-delà de toute idée d'espèce ou de race...

Moïra Murrigane s'était tue. Erwan la regarda et vit que des larmes coulaient le long de ses joues. Il sentit lui-même que ses yeux devenaient humides.

— Erwan, reprit-elle, vous avez compris que cette petite fille, c'était moi...

Il ne répondit rien. Il pensa à son chat et se dit qu'il se vengerait cruellement de quiconque lui causerait le moindre mal. Étrange comtesse... Sous ses dehors hautains, ironiques et même cruels, elle n'était donc qu'une femme aussi sensible qu'il l'était. Elle avait raconté cette histoire avec tant de passion et tant de tristesse qu'il ne pouvait que garder le silence.

Ce fut elle qui le rompit. Elle se leva. D'un geste de la main, elle écarta ses cheveux qui masquaient à demi son visage. Celui-ci avait repris son expression habituelle. Ses yeux n'étaient plus humides et ils brillaient de nouveau de cet éclat étrange qui fascinait tant Erwan.

— Il est temps de passer à table, dit-elle. Venez avec moi.

Elle le conduisit dans une petite pièce attenante au salon, au milieu de laquelle se trouvait dressée une table ronde recouverte de divers plats. La fille rousse se tenait dans l'embrasement d'une porte qui devait donner sur la cuisine, car on y entendait le bruit caractéristique d'une cuillère raclant le fond d'une marmite.

— Prenez place, dit Moïra Murrigane à Erwan en lui désignant une chaise.

Ils s'assirent tous deux tandis que la servante remplissait leurs verres d'un vin de belle couleur.

— Il faudra m'excuser, reprit la comtesse, mais il n'y a jamais de viande à ma table. J'aime trop les animaux pour me repaître de leur chair.

— Pourtant, répondit brusquement Erwan, les loups sont carnivores.

— Je le sais bien. Mais vous remarquerez que les animaux tuent directement leur proie avant de la dévorer. Ils ne sont pas hypocrites comme certains humains qui n'auraient pas le courage de tuer un bœuf mais vont acheter des biftecks chez le boucher. De plus, les animaux, bien qu'on les accuse parfois d'être féroces, ne tuent qu'individuellement, et pour satisfaire leur faim immédiate. Ils ne se lancent pas dans des battues organisées pour le seul plaisir de massacrer des êtres innocents.

— C'est vrai, dit Erwan. Nous ne sommes que des prédateurs, mais qui ne sont pas toujours inconscients...

La servante rousse leur présenta des assiettes garnies de salades variées. Ils commencèrent à manger dans le plus complet silence. La comtesse semblait ne rien voir de ce qui l'entourait et Erwan se demanda si elle tenait compte de sa présence. Elle semblait plongée dans une méditation qui n'aurait pas de fin tant son visage était devenu inexpressif. Tout à coup, elle sortit de cette apparente torpeur et regarda Erwan en le fixant avec intensité.

— Il y a une chose qui me répugne, dit-elle alors, c'est de voir les hommes, surtout

les mâles, se goinfrer de viande rouge, de viande saignante. Ils se croiraient atteints dans leur virilité s'ils ne consommaient pas de viande rouge, s'ils ne s'abreuyaient pas de sang. C'est une vieille idée : se nourrir du sang parce que le sang véhicule ce qu'on appelle *l'âme*, autrement dit l'énergie vitale indispensable pour que s'opèrent les transmutations à l'intérieur de notre corps. D'une façon ou d'une autre, on boit donc le sang des animaux, le sang des végétaux, et parfois même *le sang de la pierre*.

Erwan sursauta, mais elle ne lui laissa pas le temps de répliquer.

— Oui, cela vous choque, Erwan, continua-t-elle, mais il faut bien avouer que votre ancêtre, le fondateur de votre famille, savait bien ce qu'il faisait en donnant le nom de *Gwaed-y-Maen* à la première forteresse qu'il ait fait construire dans ce pays.

— Mon ancêtre n'était certes pas un petit saint, répondit Erwan, et il s'est surtout illustré en massacrant allègrement ses contemporains. Pour moi, c'est parce qu'il était couvert de sang qu'il a appelé ainsi sa forteresse. Je préfère les loups à des individus de cette sorte, et je comprends fort bien votre chagrin et votre colère quand vous avez recueilli cet animal dans vos bras au moment suprême où il passait de l'autre côté. Mais, cela dit, je ne me sens aucunement responsable des actions de mon ancêtre.

— Le croyez-vous vraiment, Erwan ? s'écria la comtesse avec un léger rire. Je suis persuadée du contraire. On n'échappe pas à une malédiction qui frappe un de ses ancêtres.

Erwan la regarda avec étonnement. Elle venait indubitablement de faire allusion à la prédiction selon laquelle sa famille ne survivrait que par un inceste semblable à celui perpétré lors de sa fondation. Mais il n'avait aucune envie de discourir sur ce sujet et se réfugia dans un silence prudent. Après tout, c'était la comtesse qui menait la conversation : il n'avait qu'à l'écouter placidement et ne répondre qu'en cas de nécessité absolue.

Mais il semblait qu'elle eût déjà tout dit, car elle ne prononça plus une seule parole pendant le reste du repas. Ses yeux étaient dans le vague et son visage était retombé dans une inexpressivité qui finissait par être inquiétante. Erwan se demandait plus que jamais ce qu'il était venu faire chez la comtesse Murrigane. Mais elle devait lire dans les pensées des autres, car elle rompit soudain le silence.

— Je sais que vous vous posez des questions, dit-elle. Vous vous demandez pourquoi je vous ai invité à déjeuner, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais vous répondre très franchement : pour vous parler librement, car je n'ai pas souvent l'occasion de dire ce que je pense. Ce n'est pas pour vous entendre que je vous ai fait venir, mais pour vous parler. C'est ainsi que je vous ai raconté l'histoire de la petite fille. J'avais besoin de la raconter.

Son visage était redevenu vivant, enjoué même, et son regard frôlait les yeux d'Erwan avec une évidente sympathie. Erwan n'avait aucune raison de douter de la sincérité de la comtesse. En femme d'affaires quelle était, placée comme elle l'était à la tête d'entreprises qui semblaient florissantes, elle ne devait pas avoir toujours l'occasion de parler à cœur ouvert. Or, elle l'avait fait. Elle avait même versé quelques larmes devant Erwan, ce qui prouvait une sensibilité profonde soigneusement cachée sous un masque de froideur et de dureté.

Il allait lui répondre par une amabilité lorsque la fille rousse qui retirait les assiettes

laissa tomber un peu de sauce sur la table. Moïra Murrigane se dressa d'un bond.

— Rozenn ! cria-t-elle avec colère. Tu viens de salir la table !

— Oui, maîtresse, répondit la fille en rougissant. Je ne l'ai pas fait exprès et je vous présente mes excuses...

— Je n'ai pas à t'excuser ! continua la comtesse d'une voix mauvaise. J'ai horreur des maladresses de celles qui doivent me servir et obéir à tous mes ordres. Tu sais ce qu'il va t'en coûter ?

— Pardon, maîtresse ! gémit la servante.

Moïra Murrigane lui fit déposer les assiettes quelle portait encore, la prit par le bras et l'entraîna près de la fenêtre.

— Léna ! cria-t-elle. Viens ici !

Par la porte de la cuisine, surgit une autre fille, blonde celle-ci, également vêtue d'une minijupe, mais qui portait un tablier de satin noir. La comtesse saisit alors Rozenn à bras le corps et la renversa à l'horizontale, puis lui releva la jupe de façon à dévoiler entièrement ses fesses.

— Léna ! ordonna-t-elle d'une voix sèche. Cette maladroite a besoin d'une bonne correction.

— Oui, maîtresse, répondit Léna.

Elle s'avança et leva le bras. Elle se mit alors à frapper violemment de la main les fesses de la fille rousse qui se tordit en gémissant.

— Plus fort ! cria Moïra Murrigane.

Les fesses de Rozenn commençaient à prendre une teinte rougeâtre, et Léna la frappait sans relâche du plat de sa main. Complètement interloqué, Erwan regardait ce spectacle pour le moins insolite. Il avait eu l'idée d'intervenir et de dire à la comtesse que ses procédés relevaient d'un sadisme écœurant, mais il était tellement troublé par ce qu'il voyait qu'il demeura sans réaction. Au fond de lui-même, il dut s'avouer qu'un trouble plaisir l'envahissait.

— Bon, dit enfin la comtesse, ça suffit. Disparaissez toutes les deux.

Elle lâcha la fille rousse qui se redressa. Rozenn sortit en pleurant par la porte de la cuisine, aussitôt suivie par la fille blonde. Moïra Murrigane se retourna vers Erwan. Ses yeux brillaient d'un éclat qui prouvait une folle excitation. D'ailleurs, sa voix devint rauque.

— Il faut savoir se faire respecter, dit-elle lentement, comme pour se justifier. Ceux ou celles qui ont accepté de servir doivent obéir à ceux qui les commandent et ne pas se permettre la moindre faute. C'est pourquoi le châtement se révèle nécessaire.

— Était-il indispensable qu'il s'opère devant moi ? objecta Erwan.

— La faute a été commise devant vous.

— Mais, reprit Erwan, qui avait envie de pousser la comtesse dans ses plus profonds

retranchements, pourquoi n'avoir pas vous-même infligé cette punition ?

— Je ne me salis pas les mains sur le cul de mes servantes, répondit froidement Moïra. Du moins, pas dans ces conditions...

Erwan la vit soudain sombrer dans une étrange rêverie. L'allusion qu'elle venait de faire lui paraissait très claire : la lesbienne Moïra Murrigane entretenait des rapports intimes avec ses servantes. Cela ne lui apprenait rien de plus, d'ailleurs, car il s'en était persuadé dès qu'il avait vu l'accoutrement de la fille rousse. Mais, après tout, ce n'était pas son affaire, et Moïra Murrigane était libre de gérer sa sexualité comme elle le voulait. Pourtant, il eut envie d'aller plus loin.

— Quand même, murmura-t-il, il y a quelque chose que je vous reprocherai. Excusez-moi si je suis franc avec vous, Moïra...

Il s'aperçut qu'il l'avait appelée « Moïra ». C'était la première fois. Il s'arrêta net, comme si sa gorge s'était brusquement serrée en laissant passer les sonorités de ce nom.

— Oui, dit Moïra. Allez-y. Quel reproche ?

— Je trouve inconvenant d'avoir fait faire ce *travail* par une autre de vos servantes. N'est-ce pas là une cause de rancœur envers l'autre de la part de celle qui a été ainsi humiliée ?

— Rassurez-vous, Erwan ! s'écria la comtesse-en éclatant de rire. En ce moment même, ces deux petites pimbêches sont en train de se réconcilier sur la table de la cuisine. Allez-y voir vous-même. Vous les trouverez tête-bêche, en bonne position pour se consoler mutuellement...

Erwan se sentit de plus en plus mal à l'aise, ne comprenant toujours pas quelles étaient les intentions réelles de Moïra Murrigane. Dans quel piège voulait-elle le faire tomber ?

— Je vous dis d'y aller, Erwan, reprit-elle. Je les connais bien, ces deux petites salopes. Elles n'attendent que ça, que vous veniez les rejoindre et que vous partagiez leurs jeux ! J'ai l'impression que vous en avez encore beaucoup à apprendre sur les femmes ! Sachez donc que Rozenn a fait exprès de renverser de la sauce sur la table, dans le but d'être ainsi corrigée et de vous exciter. Allez-y donc, je vous garantis que vous ne serez pas déçu...

La comtesse Murrigane ricanait en prononçant ces paroles. Erwan comprenait qu'il était provoqué. C'était même plus grave : son hôtesse lui lançait une sorte de défi d'ordre magique qui mettait en doute sa virilité. Il se leva brusquement et hésita.

— Non, répondit-il alors. Je ne suis pas venu pour ça.

— Comme vous voudrez, murmura la comtesse en haussant les épaules. Retournons au salon.

Au moment de passer dans le vestibule, elle se retourna vers la porte de la cuisine et cria :

— Rozenn ! quand vous aurez fini, viens nous apporter le café au salon !

Erwan reprit sa place dans le fauteuil et Moïra Murrigane s'assit sur le canapé, en face

de lui. Ils se regardèrent en silence pendant quelques instants. Ils entendirent un grand cri provenant de la cuisine et Moïra se mit à rire.

— Nous allons avoir bientôt notre café ! s'écria-t-elle joyeusement.

— Quel jeu jouez-vous ? demanda Erwan.

— Le mien, répondit-elle froidement. Tous les êtres jouent leur propre jeu, puisque la vie n'est qu'une gigantesque comédie. Nous sommes des comédiens, Erwan, et nous sommes tous obligés d'interpréter un rôle qu'un auteur inconnu a écrit pour nous. Et dans toute comédie, vous le savez bien, il y a des soubrettes qui servent de faire-valoir à leurs patronnes. C'est classique. Disons que je joue le rôle de la patronne. Il me faut donc des servantes qui m'obéissent.

— Mais qui distribue les rôles ?

— Un metteur en scène, bien entendu. Et il arrive très souvent que ce soit un des comédiens qui se charge de la mise en scène.

— Comme vous le faites vous-même ! s'écria Erwan.

Le rire de la comtesse reprit de plus belle.

— Enfin, une bonne parole de votre part, Erwan, dit-elle. C'est vrai. Je ne me contenterais jamais d'interpréter passivement un rôle. Il faut que j'intervienne dans le déroulement de l'action. Vous savez, il y a des gens faits pour commander comme d'autres sont faits pour obéir. Nous n'y pouvons rien, absolument rien. Une fois que nous sommes lâchés sur une scène, c'est notre nature qui prend le dessus, et notre nature, elle a été dessinée depuis toujours quoi que nous fassions.

— Vous ne croyez donc pas à l'égalité entre les humains ?

— Certainement pas, du moins dans le monde tel qu'il est aujourd'hui, avec ses limites sans cesse reculées, avec des portes qui s'ouvrent sans cesse devant nous pour nous montrer qu'il existe d'autres mondes qu'on n'avait pas encore soupçonnés.

Elle se tut. Rozenn apporta un plateau où se trouvaient la cafetière et les tasses. Elle avait le visage aussi coloré que sa chevelure. Sans un mot, elle les servit et quitta le salon. Moïra mit du sucre dans sa tasse et en remua le contenu avec sa cuillère avant de le boire à petites gorgées. Erwan l'imita, mais il avala le café d'un seul coup.

— La tour de Babel, Erwan, reprit la comtesse. On raconte bien des sottises à ce sujet et c'est pourtant là, bien précisément, que se situe le point de rupture. On nous dit en effet que c'est pour punir les humains de leur orgueil démesuré que Dieu, ou tout au moins Iaveh Adonai, a brouillé les cartes, qu'il a mis la pagaille dans leur langage afin qu'ils ne puissent plus désormais se comprendre. Explication simple, logique, puérile de l'origine de la diversité des langues...

— Certes, dit Erwan, c'est l'opinion qu'on reçoit lorsqu'on écoute les cours d'instruction religieuse et c'est le bruit qui court partout depuis bien longtemps.

— Tout cela n'est que stupidité, ou plutôt manipulation de la part de ceux qui ont intérêt à nous faire croire des mensonges.

— Ce ne sont pas des mensonges, mais des symboles.

— Ne soyez pas naïf, Erwan. Les symboles sont pratiques pour excuser l’escroquerie. Car c’est plus grave que vous ne le pensez. Cette histoire de langues diverses et divergentes n’est qu’un trompe-l’œil, pour ne pas dire un trompe-couillon. Si vous regardez attentivement le texte biblique, tel qu’il est présenté dans la *Genèse*, vous allez découvrir d’étranges motivations à la colère de ce dieu jaloux des Juifs qui surveille attentivement la construction de la tour. « Si les hommes ne cessent pas de monter, se dit-il, ils risquent de pénétrer les secrets du Ciel et d’en profiter à leur avantage. » Telles sont à peu près les paroles de Iaveh Adonai, traduites du texte hébreu. Ce ne sont que des symboles, bien entendu, je vous l’accorde, mais les symboles ont toujours une signification, à condition de connaître le code d’accès qui en ouvre les portes.

— Et vous, coupa Erwan, est-ce que vous connaissez ce code d’accès ?

— Bien sûr, répondit la comtesse. Mais vous aussi, vous le connaissez, et toutes les générations qui se sont succédé depuis ce temps-là également. Mais il y a des choses qu’on ne veut pas entendre et qu’on refoule au fond le plus obscur de la mémoire.

La perplexité d’Erwan ne faisait que croître. Il était parfaitement conscient que Moïra Murrigane cherchait à l’entraîner sur un terrain métaphysique, voire théologique. Voulait-elle justifier son propre comportement sur des textes en apparence indiscutables ?

— Je ne vous apporterai aucune contradiction sur ce point, dit Erwan. Je suis convaincu que nous n’exprimons que ce qui nous satisfait intérieurement. Le reste, on le garde, précieusement à l’abri des regards indiscrets dans ce que les psychanalystes appellent les « bas-fonds de l’inconscient », avec tout ce que cela comporte de nuances péjoratives. Mais cette clé que vous prétendez détenir, qu’a-t-elle donc de si extraordinaire que vous puissiez avec son aide en arriver à déchiffrer les sous-entendus supposés d’un récit fondamental ?

— Cette clé est essentielle pour comprendre que le mot *langage* désigne aussi bien un système philosophique centré autour d’une syntaxe qu’une accumulation de mots déformés au cours des âges, ce qu’on appelle le vocabulaire propre à une langue. Cet éclatement du langage, tel qu’il est décrit dans l’épisode de la tour de Babel, il faut enfin le dire, c’est l’éclatement d’une tradition primitive, celle de l’aube des temps, cette tradition unique grâce à laquelle les humains pouvaient parvenir au divin. Péché impardonnable, n’est-ce pas ? Il devenait urgent que l’auteur du texte de la comédie que nous interprétons jetât le trouble parmi les comédiens pour les détourner de l’authentique schéma d’une action depuis longtemps commencée sans eux. À partir de ce moment essentiel de l’histoire de l’humanité, chacun a joué son rôle en solitaire, en *autiste*, pourrait-on dire, sans s’occuper des autres, ou alors en s’efforçant d’écraser les autres, ceux qui le gênaient. Depuis lors, chacun croit détenir la seule et unique vérité qui soit au monde. Et pour cela, il est prêt à tuer pour le prouver. Pendant ce temps-là, l’auteur de la comédie se frotte les mains : ses comédiens vont encore plus loin qu’il ne l’avait souhaité, beaucoup plus loin en tout cas qu’il l’aurait pu imaginer dans son esprit malade.

Moïra Murrigane parlait d’une voix saccadée, comme si elle était possédée par un esprit qui l’animait de toute sa puissance. Ses yeux brillaient avec une intensité qu’Erwan n’avait jamais encore remarquée. Pourtant, les yeux de Moïra faisaient peur tant ils étaient ardents et tant ils jetaient autour d’eux des flammes douloureuses.

— Mais il est bien tranquille, ce dieu qu'on nous représente toujours barbu et plus ou moins endormi dans ses nuages. C'est vraiment un *deus otiosus*, un dieu oisif. Comme on ne sait pas où il est, personne ne sera capable de venir lui demander des comptes. Après la tour de Babel, personne ne comprend plus rien à rien, et celui qu'on appelle Dieu ne peut que s'en réjouir, puisqu'il vient de casser toute initiative pour mener l'humanité au divin. C'est l'application de la fameuse devise de Rome, en quelque sorte : *diviser pour régner*. Ah ! il a réussi son coup, le barbu !

Et Moïra eut un rire strident. Elle se renversa presque sur le canapé, agitée de tremblements qu'elle ne pouvait plus contrôler. Erwan put ainsi constater que, pas plus que ses servantes, elle ne portait de culotte. Elle se redressa cependant et son visage redevint soudain très grave.

— Vous me trouvez insolente, Erwan, je m'en doute, reprit-elle, et certainement à la limite du blasphème, du moins ce que l'Église officielle appelle blasphème sans savoir qu'il s'agit seulement d'un *blâme*, et rien de plus. Peu importe ce que vous pensez...

— Je ne pense rien, comtesse, se hasarda à dire Erwan.

— Encore une bonne parole, répondit la comtesse, ou plutôt une parole qui permet d'en découdre davantage avec tous les fantasmes imbéciles qui sont répandus dans l'esprit des gens de ce monde. Esprit faible, fragile, stupide, bien entendu... Erwan, je vous en prie, imaginez une seule seconde, non, une seule fraction de seconde, que le Dieu qu'on nous présente dans les églises, comme dans les temples protestants, comme dans les synagogues, comme dans les mosquées, soit un homme, un *mec*, avec une pine et une paire de couilles. Voici ! nous dit-on, voici ! voyez, c'est le Père de l'Univers, le Créateur du Ciel et de la Terre !

Moïra Murrigane se prit la tête entre ses deux mains. Elle parut souffrir abominablement, comme si l'univers entier venait de tomber sur elle. Elle fixa Erwan droit dans les yeux.

— Et la femme ? demanda-t-elle. Quel est son rôle dans tout cela ? Au plus loin qu'on puisse remonter dans la préhistoire, les premières représentations de la divinité sont féminines, Erwan. J'ai l'impression que notre civilisation l'a oublié. Pourtant, relisez la Bible : il n'y est question que de luttes sanguinaires entre les zéloteurs d'un dieu mâle et jaloux, le Iaveh hébraïque, et les nostalgiques du culte de la Déesse des Commencements. La Déesse est dans l'inconscient du mâle, Erwan, vous le savez très bien, et si l'on a donné à Notre-Dame de Lourdes un visage de femme asexuée et un vêtement de circonstance, c'est pour mieux masquer que cette femme divine d'autrefois ouvrait largement son sexe à ceux qui voulaient la pénétrer, qui voulaient jouir en elle, qui voulaient l'inonder d'une eau bienfaisante pour calmer l'ardeur insatiable de son ventre.

Erwan baissa les yeux vers les genoux de la comtesse. Ils étaient obstinément serrés. Rien ne permettait d'aller plus loin que les rotules, et pourtant il se sentait meurtri par un désir de plus en plus vif d'aller plus loin, plus avant, plus profond, vers la fourche qu'il discernait au milieu de ses cuisses, dans cette mystérieuse fente qui était à l'origine de toute vie. Moïra Murrigane croisa les bras et toisa d'un air arrogant celui qui se tenait en face d'elle, tapi dans son fauteuil comme un collégien pris sur le fait en train de se masturber en rêvant à une princesse imaginaire :

— La Sainte Vierge ! s'écria-t-elle. Regardez-moi bien, Erwan. Je ne suis pas sainte, bien loin de là, mais je suis vierge. Cela vous étonne, mais c'est ainsi...

Erwan écarquilla les yeux. Il n'était pas loin de penser que la comtesse Murrigane était une de ces prêtresses de l'ancien temps, quand il y avait des temples dédiés à l'amour et que des femmes se prostituaient sous les portiques ou dans les alvéoles mêmes du temple, pour incarner la Déesse des Commencements se livrant généreusement à tous ses enfants. Mais Moïra Murrigane, cela tombait sous le sens, n'avait rien d'une prostituée, même sacrée : elle n'était qu'une lesbienne convaincue. Il n'était donc pas étonnant quelle fût toujours vierge. À ce moment de sa réflexion, Erwan ne put plus y tenir et se mit à rire d'un rire inextinguible : il venait de supposer que la très bienheureuse Marie toujours vierge était gouine ! Ainsi s'expliquerait un des dogmes les plus controversés de l'Église romaine... Mais son rire se mua bientôt en une sourde angoisse qui vint lui meurtrir les entrailles. Est-ce que par hasard, oui, par le plus grand des hasards, la Vierge Marie, vêtue de bleu et de blanc, les mains jointes vers le ciel, la bonne Sainte Vierge des prédicateurs de campagne, n'avait pas son double dans les ténèbres, et qu'il n'y avait pas dans le monde, enfouie au cœur même des êtres humains, et peut-être même des animaux, l'image primordiale de Notre-Dame de la Nuit ? Il frissonna. La voix de Moïra poursuivait son discours. Erwan s'efforça d'en retenir l'essentiel, mais les mots devenaient si étranges et si obscurs qu'il ne parvenait pas à en comprendre le sens. Il décida de couper au plus court et de contraindre la comtesse à dire des paroles de vérité.

— Que vous soyez vierge ou non, cela n'a pour moi aucune importance, dit-il d'une voix qu'il essaya de rendre indifférente. Que vous aimiez les femmes et non les hommes, cela ne me gêne absolument pas. Mais ce qui m'intrigue, c'est le projet que vous dissimulez dans votre pensée : vous semblez considérer en effet que le monde ne tourne pas comme il le faudrait alors qu'il suffirait de peu de chose pour en faire une merveille de perfection et de bonheur...

— Oui, répondit-elle. Dans les conditions actuelles, soumis que nous sommes au dieu de la Bible qui, paraît-il, nous a créés en puisant dans son imagination, il n'y a plus qu'une chose à faire : organiser le jeu qu'il nous a imposé de sa seule autorité, l'adapter à notre conscience et le mettre en scène de telle façon qu'un jour l'auteur de la comédie ne puisse plus reconnaître son œuvre.

Erwan demeurait abasourdi. Les discours enflammés de la comtesse Murrigane réveillaient en lui des sensations qu'il savait reconnaître tout en ne pouvant pas leur donner une forme précise. Était-ce pour lui délivrer cet énigmatique message quelle l'avait invité à venir chez elle, en ce manoir de Gern, cet enclos d'ombre et de mystère sur le chemin abandonné qui conduisait vers les marais de l'Enfer. La comtesse Murrigane était-elle Notre-Dame de la Nuit ou le diable en personne ?

— N'y a-t-il vraiment pas d'autre solution ? demanda-t-il.

Moïra Murrigane se leva et alla vers le mur où Rozenn avait accroché la pendule qu'il avait apportée. Elle prit la clé et mit en action le mécanisme. Puis elle fit tourner les aiguilles de façon à la mettre à l'heure : il était trois heures de l'après-midi.

— Une pendule qui marque les heures à l'envers, n'est-ce pas génial, Erwan ? dit-elle d'une voix étouffée. Car les aiguilles tournent dans le sens contraire, le soleil ne passe plus

par le sud, mais par le nord, ce qui fait que le monde est bouleversé. Oui, vous avez raison, il y a une autre solution : remonter le cours du temps...

*Les ombres se sont glissées dans les rues et les ruelles, rampant le long des maisons et des jardins. Mais comme le soleil a chauffé le sol pendant toute la journée, des brumes malsaines ont surgi des marais et se sont répandues à travers Kerhuel, noyant les lumières dans leurs fantastiques effluves. C'est le samedi 30 octobre, et il est sept heures du soir.*

Après avoir pris congé de la comtesse Murrigane, Erwan n'était pas rentré à l'intérieur du bourg. Il avait longé les dernières maisons et emprunté des chemins creux qu'il connaissait bien pour les avoir parcourus en tout sens autrefois, seul ou avec ses camarades de jeux. La voix de Moïra Murrigane retentissait encore dans sa tête, et il avait besoin de faire le vide, de respirer largement dans le vent, de laver sa mémoire ou d'en diluer les échos sur de vastes espaces demeurés libres. Il avait marché sur les landes, contournant des bosquets de pins, frôlant d'énormes touffes d'ajoncs, se perdant dans des vallons humides, surgissant à nouveau à travers des rochers chaotiques baignés des derniers rayons du soleil. On allait vers l'hiver, vers les mois noirs, ces mois où rôdent en toute sécurité les peuples qui séjournent habituellement dans les tertres. Il s'était assis sur une pierre, à l'entrée d'un dolmen demeuré presque intact sur une petite hauteur et il y avait rêvé un long moment, jusqu'à ce qu'il fût saisi par le froid de la nuit. Alors, il était revenu vers le bourg.

La maison de Gwenn Le Rhun était blottie au fond d'une impasse que n'éclairait aucun réverbère, étroite, perdue dans l'ombre et le brouillard. Quelques traces de lumière filtraient autour d'une fenêtre masquée par des contrevents. L'angélus venait de se répandre en longues envolées sur la ville lorsque Erwan frappa légèrement à la porte.

Gwenn Le Rhun lui ouvrit et le fit entrer. Elle était souriante, le visage radieux entre les mèches blondes de son abondante chevelure. Erwan avait remarqué qu'elle se maquillait toujours soigneusement, mais, ce soir, elle semblait avoir encore plus d'éclat et de beauté que de coutume. Gwenn le Rhun était belle ainsi, d'une beauté étrange qui l'intriguait. Elle était vêtue d'un chemisier blanc et d'une jupe noire et ses pieds étaient chaussés d'escarpins rouges à talons hauts qui renforçaient la cambrure de ses reins. Elle fit asseoir Erwan dans un fauteuil auprès de la cheminée où brûlait de la tourbe et posa sur une petite table, devant lui, un plateau chargé de deux verres et d'une bouteille.

— Je sais que vous êtes un fervent de whiskey, lui dit-elle. Je crois que celui-ci vous conviendra.

Erwan la remercia de sa prévenance. Elle remplit les verres et tous deux burent après avoir prononcé les paroles d'usage. Elle s'était assise sur une chaise, les jambes croisées, de l'autre côté de la cheminée, et le reflet vacillant de la flamme qui rongeaient la tourbe accentuait les reliefs et les creux de son visage. Ce qui fascinait Erwan, c'était l'extraordinaire ambiguïté qui imprégnait ses traits : on aurait dit une de ces femmes féériques qui surgissent parfois de l'ombre et prennent pour les humains qu'elles rencontrent des aspects différents selon qu'elles sont ivres de haine ou délirantes d'amour. En l'occurrence, c'était un regard d'amour qui brillait dans les yeux de Gwenn, Erwan ne pouvait en douter un seul instant. Et il se sentait bien, réchauffé autant par ce regard que par la douceur de l'air qui frémissait autour de lui, loin du monde et du bruit, dans un lieu

clos et familial où il ferait bon s'endormir dans des rêves de tendresse.

Ils parlèrent un long moment de choses et d'autres, au sujet des habitants de Kerhuel, de leurs habitudes, de leurs petits défauts comme de leurs grandes qualités. Cette conversation plaisait à Erwan, car elle était sans conséquences et lui permettait d'alléger la tension qui l'avait meurtri lors de son dialogue avec la comtesse Murrigane. Autant Moïra Murrigane était une femme de la nuit, chargée d'ondes venues du plus profond de la terre, autant Gwenn Le Rhun semblait légère, presque ténue même, et de toute façon, surgie d'un ciel parsemé d'éclats de soleil.

Ils passèrent ensuite à table, dans la même salle. Gwenn lui servit un repas très simple mais d'une extrême délicatesse, arrosé d'un vin rouge qu'Erwan jugea délicieux. Visiblement, elle avait mis tout son cœur à le préparer, comme si elle avait voulu montrer par là qu'il n'était pas seulement son hôte d'un soir mais un homme qui comptait beaucoup pour elle et avec lequel elle aimerait entretenir des relations plus suivies, voire plus intimes. Oui, c'était cela : Erwan savait qu'ils n'allaient pas en rester là, et d'avance, il acceptait tout ce qui risquait d'arriver.

Quand ils eurent fini de manger, Gwenn débarrassa la table, apporta du café, et ils reprirent leur place, Erwan dans le fauteuil, elle sur sa chaise. Elle avait remis de la tourbe dans la cheminée et l'odeur âcre de la fumée enivrait Erwan autant que les fumets du vin qu'il avait bu. Pour la première fois depuis bien longtemps, il se sentait détendu, disponible, prêt à accomplir n'importe quel acte pourvu qu'on le lui demandât. Était-ce un piège tendu par Gwenn Le Rhun ? Quelles étaient ses intentions ? Erwan s'en moquait : il vivait cet instant dans une certaine plénitude de l'être sans chercher à comprendre quoi que ce fût.

Une fois qu'ils eurent bu leur café, Gwenn alla chercher une bouteille et deux petits verres.

— Si nous prenions un peu de verveine ? dit-elle. C'est de la verte, la seule qui soit vraiment digne d'être bue.

— Volontiers, répondit Erwan.

Brusquement, il fut saisi d'une grande tristesse. La verveine verte était la liqueur favorite d'Anne, celle qu'elle servait à Erwan certains soirs où tous deux écoutaient de la musique, les yeux fermés et la main dans la main. C'était autrefois, il y avait bien longtemps, avant que les brouillards ne se fussent perfidement glissés entre eux, en cette époque où ils croyaient tous deux que la vie est une immense plaine drainée par des rivières qui murmurent des chansons d'amour. Qu'était donc devenue Anne ? Quelle malédiction les avait donc ainsi frappés l'un et l'autre ? Mais Erwan balaya son angoisse en vidant d'un trait le verre que lui avait tendu Gwenn.

Alors, il regarda Gwenn plus attentivement. Elle souriait rêveusement et soutint son regard sans sourciller. Ses yeux étaient bleus, très profondément bleus et, en y plongeant les siens, Erwan eut l'impression de se noyer dans une mer immobile, une mer immense sur laquelle aucun navire n'avait encore osé s'aventurer.

— C'est étrange, dit-il soudain. Je sais que nous nous connaissons depuis longtemps, mais je n'ai aucun souvenir de vous avoir jamais rencontrée à Kerhuel.

— Quoi de plus normal ! fit Gwenn. Je n'étais qu'une petite fille quand je vivais à Kerhuel avec ma mère, et vous, vous étiez déjà marié. Vous n'avez pas porté la moindre attention à une gamine qui, de plus, ne sortait pour ainsi dire jamais de chez elle.

— C'est ici que vous habitiez ? demanda Erwan.

— Oui, ici même. Nous y étions en location, ma mère et moi, mais j'y ai vécu de si bons moments avec ma mère que j'ai tenu à loger dans cette même maison.

— Vous regrettez toujours votre mère ?

— Hélas... Elle est morte trop jeune. J'avais encore besoin d'elle, besoin de son affection, de son amour, de sa tendresse.

Quelques larmes coulèrent le long des joues de Gwenn, mais elle se ressaisit en se secouant, et, pour se donner une contenance, elle remplit de nouveau leurs verres avec de la verveine.

— Et votre père ? demanda Erwan.

— Je n'ai pas de père, ou plutôt je n'ai jamais su qui était mon père. Ma mère a toujours refusé de me le dire. Voyez-vous, monsieur Erwan, ma mère était ce qu'on appelait autrefois une fille mère. Maintenant, les termes ont été changés : on l'appellerait une mère célibataire et l'on parlerait d'une famille monoparentale. Mais le fait est là, indéniable : je n'ai jamais eu de père.

— Alors, qui s'est occupé de vous à la mort de votre mère ?

— Des parents éloignés, qui m'ont mise en pension. Ils m'ont fait faire des études, cela, je ne peux pas le leur reprocher, mais ils ne m'ont entourée d'aucune sorte d'affection. Je suis restée très seule même si apparemment je sais me mêler aux autres et leur répondre. Cette solitude me fait mal pourtant, et malheureusement il en sera toujours ainsi.

— Et pourquoi donc ?

— Personne ne sera jamais capable de me comprendre. Non, jamais personne...

Le visage de Gwenn Le Rhun devint très triste. Erwan y distingua une immense mélancolie, un désespoir quelle tentait de cacher par tous les moyens. L'attirance qu'il éprouvait envers elle se teinta de pitié et il eut envie de la prendre dans ses bras, de la bercer comme un jeune enfant et de lui murmurer des paroles de tendresse. Il se retint cependant et alluma une cigarette. Quand elle sentit l'odeur du tabac, Gwenn se redressa, alla chercher un paquet de cigarettes blondes qui traînait sur le buffet et mit l'une d'elles à ses lèvres. Erwan la lui alluma avec son briquet et elle se mit à fumer en levant les yeux vers le plafond.

— Pourquoi personne ne serait-il capable de vous comprendre ? reprit Erwan. N'avez-vous pas d'amis autour de vous ?

— Je n'ai personne, répondit-elle d'un ton amer.

— Pas même moi ?

Elle le regarda et son visage prit une étrange expression.

— Vous ? C'est différent, murmura-t-elle.

Il se demanda ce qu'elle entendait par là, mais se garda bien de poser la moindre question à ce propos, préférant reprendre la conversation sur le thème de la compréhension.

— Vous paraissez si simple, Gwenn, dit-il. Je ne vois pas pourquoi personne ne pourrait vous comprendre.

— Vous faites erreur, monsieur Erwan. J'ai peut-être l'allure d'une fille très simple, mais je vous garantis que je suis plus compliquée que vous ne pensez. Et, dans notre monde, personne, je vous le répète, ne pourrait comprendre qui je suis en réalité.

Erwan se sentait de plus en plus intrigué, et son attirance envers cette fille mystérieuse s'en trouva renforcée. Il décida de l'amener dans ses retranchements les plus secrets.

— Comprendre, comprendre... maugréa-t-il. Il n'est pas toujours nécessaire de comprendre, de se comprendre. Il vaut mieux s'aimer. C'est plus simple, et cela dispense de toute analyse, vous ne croyez pas ?

Elle se mit à rire franchement et avala le reste de son verre de verveine.

— Aimer, aimer... rétorqua-t-elle en parodiant la réflexion d'Erwan. Il est toujours nécessaire d'aimer et d'être aimé, mais croyez-vous que ce soit possible quand on sait que l'autre aime une image de vous, simplement une image, celle qu'il se fait en lui-même et qui ne correspond à aucune réalité ?

— Que voulez-vous dire par là ?

— Rien, rien... Simplement que la déception est pire que la solitude.

Elle écrasa sa cigarette sur le cendrier. Elle tremblait légèrement, comme agitée par un trouble intérieur intense. Erwan la regardait avec étonnement, ne sachant que faire pour atténuer l'émotion qu'il devinait en elle. Il se leva, alla vers elle et mit ses mains sur ses épaules. Il la sentit frémir, mais elle n'eut aucun geste pour le repousser.

— Gwenn... murmura-t-il brusquement, si je vous disais que je vous aime ?

Elle se leva à son tour et son visage exprima l'effarement le plus complet. Elle tremblait. Erwan n'avait pas enlevé ses mains des épaules de Gwenn : bien au contraire, il avait accentué sa pression. Elle ne tenta rien pour l'écarter d'elle, mais elle le regarda droit dans les yeux.

— Je dirais que je ne vous crois pas, répondit-elle d'une voix rauque.

Ils restèrent quelques instants à se toiser ainsi, immobiles comme des statues. Aucun des deux ne lâcha le regard de l'autre.

— Et vous ? reprit Erwan. Est-ce que vous me diriez que vous m'aimez ?

Les yeux de Gwenn brillèrent d'une lueur intense.

— Oui ! s'écria-t-elle avec désespoir. Je vous dirais que je vous aime !

Il avait reçu ces paroles comme si un poignard venait de s'enfoncer dans sa poitrine.

Il attira Gwenn contre lui et se serra contre son corps qui frémissait.

— Oui, reprit-elle avec la même force et le même désespoir dans la voix. Je vous dirais que je vous aime en dépit de tout et quoi qu’il puisse arriver !...

Les mains d’Erwan glissèrent le long du cou de Gwenn et remontèrent vers son visage en s’embrouillant dans sa chevelure blonde. Elles s’arrêtèrent sur ses joues et s’y maintinrent fermement. Les yeux de Gwenn n’avaient pas quitté le regard d’Erwan, et ce fut elle qui tendit sa bouche vers lui. Leurs lèvres se joignirent et leurs langues se déroulèrent à travers les murailles de leurs dents. Le cœur d’Erwan battait à se rompre et il sentait celui de Gwenn atteint des mêmes turbulences. Ils respirèrent difficilement leur respiration.

— Que crois-tu qu’il puisse arriver ? demanda Erwan dans un souffle.

Elle cacha son visage contre l’épaule d’Erwan et, dans le même temps, ses bras entourèrent son torse tandis que ses mains s’agrippaient à l’étoffe de son pull-over.

— Que tu t’enfuis pour ne plus jamais revenir... murmura-t-elle.

Il la prit par le menton et l’obligea à relever la tête. Il vit qu’elle avait les yeux gonflés par des larmes qu’elle retenait à grand-peine.

— Pourquoi m’enfuirais-je pour ne plus jamais revenir ? demanda-t-il.

— Parce que je ne suis pas l’image que tu te fais de moi. Il vaut mieux que tu t’en ailles maintenant et que tu me laisses à ma solitude. Au moins, tu garderas intacte cette image que tu t’es faite de moi et elle te bercera dans tes rêves. Quant à moi, je serai heureuse de t’avoir dit que je t’aime, heureuse de savoir que tu m’aimes, ne serait-ce qu’à travers mon image...

Erwan ne savait que répondre, effaré par cette réaction inattendue. Il y avait tant de désespoir et tant de résignation dans la voix de Gwenn qu’il se sentait profondément troublé. Néanmoins, il serra son corps contre le sien et savait que son désir à lui s’harmonisait parfaitement avec les vibrations qu’il recueillait de la part de Gwenn.

— Il n’est pas question que je te laisse ainsi, dit-il enfin. J’irai jusqu’au bout.

— Tu l’auras voulu, répondit-elle dans une sorte de gémissement.

Et brusquement, elle s’écarta de lui, son regard toujours plongé dans le sien. Il hésita un instant, puis il la ramena contre lui. Leurs lèvres se joignirent à nouveau tandis que les mains d’Erwan descendaient le long du dos de Gwenn. Au fur et à mesure que la descente s’effectuait, il sentait sous ses doigts des ondes de plus en plus frémissantes, et lorsqu’il atteignit les fesses et qu’il les palpa à travers l’étoffe de la jupe, elle poussa un grand cri qui exprimait tout le désir qui s’était emparé de son être. Alors, sa main remonta le long de la colonne vertébrale, s’efforçant de la suivre centimètre par centimètre jusqu’à la brisure du cou. Alors il caressa longuement sa peau et redescendit à travers l’échancrure du corsage jusqu’à sa poitrine protégée par un léger soutien-gorge. Gwenn avait des seins minuscules, mais Erwan aimait cela. Les gémissements de Gwenn l’encouragèrent à aller encore plus loin. Sa main redescendit le long de son ventre. Mais alors, Gwenn se déroba brusquement.

— Non ! hurla-t-elle. Je t'en supplie, Erwan ! si tu m'aimes, laisse-moi et va-t'en tout de suite !

Au lieu d'obéir, Erwan la serra encore plus étroitement contre lui et sa main s'en alla caresser son dos avant de descendre vers les cuisses et de remonter lentement le long des cuisses. Gwenn portait des bas, maintenus par des jarretelles, ce qui excita encore davantage Erwan. La main glissa le long de la peau nue.

— Erwan ! s'écria-t-elle. Répète-moi que tu m'aimes !

Erwan étreignit si fort la cuisse gauche de Gwenn qu'il sentit ses doigts s'enfoncer dans sa chair qui était pourtant douce et ferme. Il trembla de la tête aux pieds tant il se trouvait en état de non-retour.

— Gwenn, je t'aime ! cria-t-il. Tu n'es pas mon genre de femme, mais je ne sais pas ce qui se passe entre nous, tu m'attires comme jamais je ne l'ai été par personne ! Oui, je t'aime et je te veux tout entière !...

Sa main remonta plus haut et se glissa sous la culotte sur l'une des fesses de Gwenn, s'insinua lentement dans la fente, se répandit sur l'autre fesse, contourna la hanche et revint vers le ventre. Soudain, Erwan comprit. Avec une sorte de fureur inconsciente, il fit glisser la jupe de Gwenn, lui arracha presque son corsage, lui libéra les seins, se mit nu lui-même en un instant, et tous deux se retrouvèrent sur le tapis devant la cheminée, s'étreignant avec furie, se mordant, se griffant, hurlant et suffoquant tant le rythme de leurs étreintes était rapide. Ils atteignirent l'orgasme au même instant, dans un immense cri de bête blessée mortellement qui se répercuta longuement à travers la maison, et finirent par s'immobiliser l'un contre l'autre une fois que leur halètement se fut calmé. Gwenn mit sa tête dans le cou d'Erwan et pleura silencieusement. Des larmes coulaient et se répandaient sur l'épaule d'Erwan déjà trempée par leurs deux sueurs mêlées.

Il prit la tête de Gwenn entre ses mains et la regarda avec tendresse.

— Ne pleure pas, lui dit-il, je ne veux pas que tu pleures.

— Je ne peux pas m'en empêcher, répondit-elle à travers ses sanglots.

Elle s'écarta doucement de lui et s'assit, les jambes à l'abandon, largement écartées, sans aucune pudeur. Entre ses cuisses, sous une abondante toison blonde sillonnée par les reflets du feu de tourbe, son sexe masculin était encore dressé comme pour faire jaillir un autre flot de semence vers les étoiles afin de féconder les soleils sur le point de s'éteindre.

— Tu es le seul homme qui ne m'ait pas rejetée, murmura-t-elle, le seul homme qui soit allé jusqu'au bout de son désir après avoir découvert qui j'étais en réalité.

— Tais-toi ! lui ordonna Erwan. C'est toi que j'aime, tout entière, non pas seulement ton sexe, ou celui que j'imaginai...

Elle lui jeta un regard d'infinie tendresse et ses sanglots reprurent de plus belle. Il la prit dans ses bras et la berça. C'est ce qu'il avait déjà voulu faire avant le repas lorsqu'il était loin d'imaginer que Gwenn était en réalité un homme. Mais, avec son corps d'une extraordinaire finesse, sa peau douce, sa voix d'ange, sa chevelure de soleil, son ventre lisse, ses cuisses parfaites, ses petits seins triomphants, était-ce vraiment un homme ? Non, se répéta Erwan en lui-même, c'est avec une femme que je viens de faire l'amour...

Il se leva, alla lui-même remplir les verres avec la liqueur de verveine. Il revint vers elle, s’assit à côté sur le tapis, lui tendit son verre. Tous deux burent avidement, puis ils échangèrent un long baiser au goût d’alcool, de sucre et d’herbe de montagne.

— Tu ne peux pas savoir combien je t’aime, murmura Gwenn.

— Si, je le sais, cela se voit dans tes yeux, répondit-il.

Et Erwan sentait qu’il allait fondre en larmes, lui aussi.

Il prit une cigarette et l’alluma, contemplant le corps de Gwenn à travers la fumée.

— Il faut que je t’explique... murmura-t-elle.

Erwan vit quelle ouvrait la bouche pour parler, mais que son discours ne passait pas entre ses dents. Elle hésitait, n’osait pas.

— Tu n’as pas besoin de te justifier, lui dit-il. Tu es comme tu es et je t’ai acceptée, non pas, je t’ai voulue, je t’ai désirée comme tu étais, cela me paraît normal. Pourquoi aurais-je besoin d’explications ?

— Si, répondit Gwenn. Il faut que tu saches.

Elle se blottit contre Erwan et commença à parler :

— Ma mère m’a raconté qu’elle a rencontré un homme qu’elle aimait, mais qu’elle n’a jamais voulu épouser, car elle avait peur du mariage et de toutes les contraintes que cela imposait. Lorsqu’elle a été enceinte, elle a quitté cet homme pour ne plus le revoir et pour donner naissance librement à son enfant. Or, elle désirait ardemment une fille, et c’est un garçon qui est venu au monde, ici, à Kerhuel, où elle s’était réfugiée dans le plus profond secret, en dehors des siens et de tous ceux qu’elle avait pu connaître. Je ne sais pas ce qui s’est passé en elle, mais sa déception a été si grande et si douloureuse qu’elle a décidé de faire de moi une fille. C’est pourquoi, dès les premiers temps de mon enfance, elle m’a élevée comme une fille, me faisant porter des vêtements de fille, me faisant jouer à la poupée comme une fille, me donnant toutes les habitudes des filles.

— Mais, dit Erwan, tu aurais pu te révolter, tu aurais pu refuser cette comédie !

Gwenn mit la main dans les cheveux d’Erwan et les caressa lentement.

— Non, reprit-elle. Je dois t’avouer que j’ai tellement pris goût à ce jeu, cette comédie, comme tu l’appelles, que je suis devenue entièrement complice de ma mère. Je l’adorais d’ailleurs, et pour rien au monde je n’aurais fait quelque chose qui eût pu lui faire de la peine. Elle avait voulu une fille : eh bien ! j’étais cette fille, cela ne faisait aucun doute. Et je me suis efforcée de faire croire à tout le monde que j’étais une fille. Il n’y avait pas de problème avec mon prénom, puisque Gwenn est aussi bien féminin que masculin. Je fus donc Gwenn Le Rhun, fille de Nolwenn Le Rhun...

Erwan sursauta.

— Comment dis-tu ? s’écria-t-il. Ta mère s’appelait Nolwenn ?

— Oui, et c’est un bien joli nom, tu ne trouves pas ?

— Oh ! si... murmura Erwan rêveusement.

— Tu me parais étonné, comme si tu étais choqué...

— Mais non, mais non. Cela m'a simplement évoqué une vieille histoire. Revenons à toi-même : je conçois fort bien que lorsque tu étais enfant, il était facile de te faire passer pour une fille, mais comment as-tu passé le cap de la puberté ? Comment as-tu pu te féminiser à ce point ? Car tu es vraiment féminine, Gwenn, plus féminine que les femmes elles-mêmes, je t'assure. Cela tient de la magie, et si je ne voyais pas ton sexe, je jurerais que tu es une femme.

— C'est grâce à ma mère, répondit Gwenn. Elle a tout prévu, tout essayé : des onguents pour développer ma poitrine et supprimer la barbe, des cours de danse pour rendre mon corps plus mince et plus harmonieux. Elle m'a également donné le goût de l'élégance, elle m'a appris à porter les vêtements les plus féminins qui soient, à prendre en somme le contre-pied de toutes ces filles actuelles qui, croyant affirmer leur personnalité, s'efforcent de se masculiniser dans des tenues empruntées à leurs frères tout en reniant ce qui fait la beauté de la femme.

— Sur ce point, je te donne entièrement raison, intervint Erwan. J'avoue que tu as réussi merveilleusement ta féminisation. Cependant, qu'aurais-tu fait si ta mère t'avait obligée à aller jusqu'au bout, c'est-à-dire si elle t'avait contrainte à te faire opérer ?

Gwenn se blottit plus étroitement contre Erwan et celui-ci lui donna un long baiser dans le cou. Il la sentit frémir dans tout son corps.

— Je n'ai subi aucune contrainte de cette sorte, répondit-elle. Ma mère n'aurait jamais voulu m'amputer. Elle m'a assuré que si, un jour, j'avais envie de me lancer dans une vie masculine, j'étais libre de le faire. Elle a voulu que je fusse libre de choisir une fois adulte la meilleure façon de m'assumer selon mon tempérament.

— Et, apparemment, tu as choisi de rester fille ?

— J'ai essayé de devenir un homme, Erwan, j'ai voulu sincèrement tenter de nier ma féminité, et cela a été catastrophique. Aucune femme ne voulait de moi, du moins pour une relation amoureuse. Je n'étais qu'un jeune homme efféminé, un bon copain, c'est tout. Certes, des lesbiennes s'intéressaient à moi à cause de mon aspect, mais, dès qu'elles s'apercevaient que mes réactions sexuelles à leur égard étaient celles d'un homme, elles me rejetaient avec mépris. Tu ne peux pas savoir combien cette expérience a été pénible pour moi.

— Mais si, je comprends très bien ton désarroi. C'était trop tard pour revenir en arrière, Gwenn, il te fallait accepter ta vraie nature...

— C'est ce que j'ai fait. J'ai décidé de reprendre ma vie féminine et d'aller ainsi jusqu'au bout en sachant très bien que je n'atteindrai jamais l'harmonie entre mon corps et mon esprit. C'était aussi une façon de remercier ma mère pour tout l'amour qu'elle m'avait donné. Ainsi je suivais la voie quelle m'avait tracée, et parfois j'ai même l'impression qu'elle continue à vivre à travers moi, que mon corps est un support pour elle. Oui, elle n'est pas seulement présente, elle est là, en moi. Tu vas me prendre pour une folle, n'est-ce pas ?

Il lui caressa doucement la joue.

— Ne dis pas de bêtises, assura-t-il. Tu es la plus belle femme que j'ai jamais connue...

— Tu dis cela pour me faire plaisir, répondit-elle en souriant, et je t'en remercie.

— Non, c'est une constatation, Gwenn, c'est un jugement sincère...

Elle demeura un instant silencieuse, sa main errant lentement à travers les cheveux d'Erwan.

— Tu sais, ma vie n'est pas facile. Oui, je peux tomber amoureuse, tu en as la preuve, mais, comme je me sens tellement femme, je ne peux être amoureuse que d'un homme. Or, quel homme voudrait de moi ? Un homosexuel ? Sûrement pas. Ce n'est pas pour les critiquer, mais il faut bien avouer que les vrais homosexuels ont horreur de tout ce qui peut rappeler la femme. Et moi, je ne consentirai jamais à abandonner ma féminité. Alors, un homme normal ? Quelle plaisanterie ! quelle déception pour lui comme pour moi...

Elle le regarda avec une grande tendresse avant de reprendre :

— Il n'y a que toi qui ne te sois pas écarté de moi avec mépris ou horreur, Erwan, toi seul... C'est pourquoi j'avais si peur que tu me touches, si peur que tu découvres qui je suis. Car je t'aime, Erwan, plus que tu ne saurais l'imaginer. Si tu m'avais rejetée, j'en aurais été très malheureuse et je ne sais même pas comment j'aurais supporté cela...

Elle se leva. Erwan, toujours assis sur le tapis de la salle devant le feu de tourbe qui mourait paisiblement, regarda son petit corps élancé et nimbé de cette étrange ambiguïté qui avait dû le fasciner inconsciemment dès le premier instant où il s'était trouvé en sa présence. Oui, elle était merveilleuse ainsi, plus fine et plus belle que toutes les femmes avec qui il avait partagé des moments d'intimité. Et son admiration fut telle qu'il se sentit emporté dans une sorte de tourbillon au milieu duquel s'exaspérait son désir. Oui, il avait envie d'elle, *ou de lui*, peu importait. Gwenn Le Rhun était devant lui, au-dessus de lui, presque nue, magnifiquement impudique, suprêmement tentante, superbement amoureuse.

— Sache, reprit-elle, que j'ai connu avec toi quelque chose que je n'aurais pas pu imaginer, la fusion totale avec l'autre...

Il se releva à son tour et lui prit la main.

— Bon, dit-elle comme à regret. Nous allons boire encore, et puis tu partiras. J'espère seulement que tu penseras un peu à moi dans tes rêves.

— Non ! s'écria soudain Erwan. Je ne partirai pas. Je veux dormir avec toi, exactement comme avec une femme.

Elle se précipita contre lui et le serra avec tant de force qu'il en perdit la respiration. Et elle éclata en sanglots.

*La brume qui s'est répandue sur Kerhuel pendant la nuit ne s'est pas dissipée le matin. Il fait sombre, et les rêves qui ont surgi dans l'ombre continuent à se dérouler comme de longs rubans qui flottent dans le vent venu des grandes landes. Pourtant, tout est calme dans la ville où le sommeil imprègne encore les êtres et les choses. C'est le dimanche 31 octobre, veille de la Toussaint, et il est à peine dix heures du matin.*

Ce fut l'odeur du café qui réveilla Erwan. Il ouvrit les yeux et distingua la fine silhouette de Gwenn debout devant le lit, portant un plateau. Elle déposa le plateau sur une chaise et se pencha vers Erwan pour effleurer son front de ses lèvres.

— Tu dormais si bien, murmura-t-elle, que je n'osais pas te réveiller. J'ai préparé du café et du jus de fruits.

Erwan s'assit et se frotta la tête entre ses mains. La lucidité lui revint peu à peu. Oui, il avait passé la nuit avec Gwenn et tous deux avaient fait l'amour comme des fous. Erwan se sentait terriblement épuisé. Tous ses membres étaient courbaturés. Il avait la bouche pâteuse. Il avait soif. Il se demandait quel démon l'avait poussé dans les bras de Gwenn, quel esprit diabolique l'avait plaqué contre le corps de cet être ambigu qui lui souriait paisiblement en lui présentant une tasse remplie d'un odorant café. Il en but avidement le contenu et commença à émerger de sa torpeur.

Il regarda Gwenn avec plus d'attention. Elle s'était assise sur le lit, près de lui, et buvait son café par petites gorgées. Elle portait une chemise de nuit brodée de dentelles noires qui laissait entrevoir ses petits seins et elle avait jeté sur ses épaules un déshabillé de mêmes nuances. Erwan se souvint des-paroles du docteur Even lorsqu'il avait évoqué devant lui l'attirance qu'il éprouvait pour Gwenn : « Ce n'est pas une femme pour vous ! » avait dit le docteur. Donc, il *savait*. Combien d'autres personnes, à Kerhuel, connaissaient la véritable nature de Gwenn Le Rhun ?

Après avoir terminé son café, elle déposa sa tasse sur le plateau et vint se blottir contre Erwan, cherchant visiblement de sa part un geste de tendresse. Il l'entoura de ses bras, caressant son dos au travers du tissu soyeux qui l'enveloppait. C'était bien la première fois qu'une telle aventure arrivait à Erwan, mais s'il en était profondément surpris et bouleversé, il n'en éprouvait aucune honte. Après tout, se disait-il, quand deux êtres se rencontrent, subissent une attirance réciproque aussi vive l'un envers l'autre et s'unissent dans la joie et la plénitude, on ne peut rien leur reprocher. Les valeurs morales ne font guère bon ménage avec l'amour lorsque celui-ci surgit brusquement au moment même où l'on s'y attend le moins...

Acte contre nature ? Quand cette expression lui passa dans l'esprit, Erwan eut envie de rire. Le corps de Gwenn et le sien n'étaient-ils pas composés de parties *naturelles* ? D'ailleurs la manière dont il avait pénétré Gwenn n'était pas plus anormale que celle dont il avait usé avec certaines femmes. Où était la différence ? Mais, brusquement, l'image de ces femmes avec lesquelles il s'était ainsi comporté envahit sa mémoire et il en ressentit un grand accablement. Gwenn s'était aperçue qu'il était immobile, comme braqué contre son corps, et complètement absent par l'esprit.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle d'une voix anxieuse. Tu parais bien triste. Regrettes-tu ce que nous avons fait ?

— Pas le moins du monde, répondit-il. Je suis seulement en train de rêver.

Il lui sourit, puis il lui prit les mains et les serra avec force.

— C'est la première fois qu'un homme me considère comme une vraie femme, murmura Gwenn. Si tu savais le bonheur que tu m'as ainsi donné...

Erwan était très ému par l'attitude de Gwenn. Il respira largement à travers sa chevelure blonde où se mêlaient les parfums dont elle s'imprégnait et leurs propres odeurs corporelles. Il éleva la main droite de Gwenn jusqu'à sa bouche et déposa un tendre baiser dans le creux, à l'endroit qu'il savait le plus sensible. Puis il fit la même chose avec la main gauche. Mais au moment où il retirait son visage, il poussa un cri terrible et, tenant toujours la main de Gwenn dans la sienne, il bondit hors du lit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? gémit Gwenn.

Elle vit le visage d'Erwan décomposé par la stupeur. Il ouvrit la main gauche de Gwenn et la lui mit sous les yeux.

— Qui t'a fait cela ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Dans le creux de la main gauche de Gwenn, on distinguait nettement une spirale dont le centre formait un « M ».

Erwan tendit lui-même sa propre main et l'ouvrit, la plaçant à côté de celle de Gwenn. Il n'y avait aucune erreur possible : c'était exactement le même motif gravé dans la peau. Gwenn était devenue affreusement pâle, comme si tout son sang avait abandonné son visage.

— Qui t'a fait cela ? insista Erwan. Où et comment ?

— Je ne peux rien dire, balbutia Gwenn d'une voix lamentable.

Ils demeurèrent tous deux immobiles et silencieux. Mais, peu à peu, le sang se mit à irriguer de nouveau le visage de Gwenn tandis que celui d'Erwan se décrispait.

— J'ai la même marque que toi, au même endroit, reprit-il. Mais il y a une différence entre nous. Moi, je me suis aperçu de la présence de cette marque après les deux années desquelles j'ai perdu tout souvenir. Je ne sais donc pas qui me l'a faite, ni dans quelles circonstances, ni dans quel but. Mais toi, je suis persuadé que tu te souviens parfaitement du moment où on te l'a faite, et que tu sais également quelle en est la signification.

— Je ne peux rien dire, répéta Gwenn, de la même voix lamentable et en baissant les yeux comme si elle avait peur du regard d'Erwan qu'elle sentait capable de fouiller au fond d'elle-même pour y découvrir une aveuglante vérité.

Erwan se rassit auprès d'elle et l'entoura de nouveau de ses bras.

— Excuse-moi, dit-il, mais tu ne peux pas savoir combien c'est important pour moi de savoir où, quand, comment et pourquoi je me suis retrouvé un jour, à demi inconscient et ayant perdu la mémoire de deux années sur le rivage de l'île Noire. Savoir cela m'aiderait certainement à remonter le fil de mes souvenirs. Ne peux-tu vraiment rien me

dire ?

— Non, répondit-elle. Je suis liée par le silence. Toi aussi, d'ailleurs, puisque ton amnésie t'empêche de parler.

Erwan réfléchit un long moment. Il faisait toujours aussi sombre dans la chambre et, malgré les rideaux tirés, la lumière qui venait du dehors était extrêmement faible. Sur la table de chevet, la lampe n'émettait que de timides rayons rouges que filtrait un abat-jour de parchemin.

— Autrefois, reprit Erwan, lorsque la croyance dans la sorcellerie était communément admise, les inquisiteurs s'efforçaient de découvrir une marque sur le corps de ceux qui étaient accusés d'avoir conclu un pacte avec Satan. Et généralement, ils en découvraient toujours une, comme par hasard sur l'une des fesses, par allusion à une possible union sexuelle des sorciers et des sorcières avec l'Ange des Ténèbres. Ils appelaient cela la « marque du Diable ». Combien de malheureux ont péri sur le bûcher à cause de cette marque...

— Rassure-toi, dit Gwenn, je peux t'assurer que ce n'est pas la marque du Diable. Mais c'est tout ce que je peux te révéler.

— Mais c'est un signe, n'est-ce pas ? insista Erwan.

— Oui, c'est un signe, c'est assez évident puisque nous portons exactement le même, toi et moi.

Erwan sentait que l'agitation qui le tourmentait en était arrivée à son comble. Il lui fallait savoir, il fallait que Gwenn parlât, même à mots couverts, sans se trahir. Il entreprit de l'interroger avec douceur et de lui laisser le temps de trouver des réponses acceptables. Il commença par l'étreindre de nouveau et par l'embrasser doucement dans le cou.

— Un signe, murmura-t-il, cela veut dire quelque chose. Habituellement, c'est la marque d'une appartenance à un groupe dont l'existence doit être maintenue secrète. Est-ce le cas ?

— Je ne peux rien dire, répéta Gwenn avec obstination.

Erwan comprit que la méthode ne donnerait aucun résultat : Gwenn s'enfermerait toujours dans ses interdits et ne lui livrerait aucun renseignement qui pût le mettre sur la voie d'un semblant de vérité. Il décida alors de tenter un système de reproches discrets.

— Je vois que tu n'as pas confiance en moi.

— J'ai parfaitement confiance en toi, Erwan, répondit-elle en le fixant droit dans les yeux. Mais je te répète que tout cela ne dépend pas de moi. Si je le pouvais, sois sûr que je te révélerais avec joie tout ce que je sais. Or, c'est impossible.

— J'en conclus que, malgré toutes tes affirmations, tu ne m'aimes pas assez pour aller jusqu'au bout de ton amour.

— Mais, Erwan ! s'écria-t-elle avec désespoir, si je parle, c'est la mort assurée pour toi comme pour moi, je te le jure !

— Est-ce donc si grave ?

— Oui, et beaucoup plus que tu ne le penses.

Elle se releva et se mit à marcher de long en large dans l'espace étroit qui restait entre le lit et l'un des murs de la chambre. Erwan pensa qu'elle aurait dû entrouvrir la fenêtre, car cela sentait vraiment trop le foudre et la sueur. Il la voyait tourmentée, hésitante, prisonnière d'un mystère qu'elle ne cherchait pas à nier mais dont elle esquivait la solution avec la plus grande difficulté. Irait-elle jusqu'à soulever un coin du voile obscur qui la séparait encore d'Erwan ? Il la sentit atrocement malheureuse et il eut pitié d'elle. Alors, elle alla s'agenouiller devant lui et posa sa tête entre ses cuisses nues afin de cacher son visage. Elle pleurait silencieusement.

— Écoute, murmura-t-elle sourdement. Si tu me promets de ne jamais parler de cela à quiconque, je vais te dire quelque chose.

— Je te le promets ! s'écria Erwan dans un grand élan de sincérité.

Elle tendit vers lui son regard embué de larmes.

— Tu es marqué non seulement pour la vie, mais pour l'éternité, dit-elle lentement. Cette marque que tu portes dans le creux de ta main, c'est un signe qui te permet d'aller en des lieux où aucun être vivant ne peut accéder sans danger.

— Quel danger ?

— Celui de ne plus pouvoir revenir.

— Et quels sont ces lieux dont tu me parles sans les préciser ?

— Je n'ai pas le droit de t'en dire plus.

— Mais toi, Gwenn, as-tu cette même possibilité ?

— Oui, je l'ai, exactement comme toi...

Il ne savait plus comment continuer cette conversation sans recourir à un interrogatoire plus serré qui serait un supplice pour Gwenn, et auquel elle ne pourrait certainement pas répondre. Et, comme son angoisse ne cessait d'augmenter, il décida de tenter un dernier argument.

— Je ne te crois pas, dit-il. Tu cherches à m'envelopper de belles paroles qui sont autant de pièges destinés à m'égarer dans je ne sais quelles fondrières.

Elle poussa un cri de révolte qui déchira le cœur d'Erwan. Son visage se fit suppliant.

— Ce n'est pas vrai, Erwan ! je t'aime plus que ma vie et je n'ai nulle intention de te tromper. Je peux te le prouver à condition de ne dévoiler à quiconque ce que tu verras et entendras dans ces lieux inaccessibles à tout autre que nous. Je veux que tu le jures, non pas sur moi, mais sur ce que tu as de plus cher au monde.

— Je te le jure sur la mémoire de ma grand-mère, répondit solennellement Erwan.

— J'y mets une autre condition, continua Gwenn. Promets-moi que, lorsque nous serons dans ces lieux qui te semblent mystérieux, tu ne t'étonneras de rien et tu ne poseras aucune question, pas plus à ceux que nous rencontrerons qu'à moi-même, sauf si cela concerne ta propre vie et ton propre destin.

— Je te le promets, dit encore Erwan. Mais comment veux-tu que nous allions dans ces lieux s'ils sont si lointains et si secrets ?

— J'en connais le chemin et je serai ton guide, assura Gwenn.

— Eh bien, je te suis. Tu seras peut-être convaincue que j'ai confiance en toi...

Ils se mirent tous les deux sous la douche et se séchèrent mutuellement en se frottant avec la même serviette. Erwan objecta qu'il ne pourrait se raser, son rasoir étant resté à l'hôtel, mais elle lui répondit que cela n'avait aucune importance. Ils s'habillèrent rapidement. Mais Gwenn, au lieu de reprendre son corsage, son tailleur et ses escarpins, enfila un *jean* et un pull-over et se chaussa de bottes en caoutchouc.

— Ce n'est pas très élégant, j'en conviens, dit-elle. Mais par où nous allons, c'est la tenue qui convient le mieux.

Ils sortirent dans l'impasse et Gwenn ferma soigneusement à clé la porte de sa petite maison. Le brouillard était moins dense qu'Erwan ne l'avait prévu, mais néanmoins il restait très opaque et la visibilité était réduite à quelques mètres autour d'eux. Ils atteignirent l'extrémité de l'impasse et débouchèrent dans une rue assez large.

— Dans quelle direction allons-nous ? demanda Erwan.

— Vers les marécages, répondit Gwenn.

Erwan tourna résolument vers la droite, car il savait comment rejoindre la rue qui devenait chemin de terre en passant devant le manoir de Gern avant de pénétrer plus avant dans la campagne et d'aboutir au milieu des marais de Gern-en-Ifern.

— Non, lui dit Gwenn, je ne veux pas y aller par là. Nous allons contourner le bourg par des chemins de traverse. Je préfère qu'on ne sache pas que nous allons dans le marécage.

Elle obliqua vers la gauche et Erwan la suivit docilement. Ils rencontrèrent quelques personnes qu'ils ne virent qu'au dernier moment. Certaines d'entre elles les saluèrent, d'autres les ignorèrent, et ils passèrent devant l'église avant de descendre vers la rivière. Là, après avoir traversé un petit pont pour piéton non loin du lavoir, ils longèrent le cours d'eau jusqu'à ce que celui-ci s'élargît pour former le bief du moulin. Il y avait toujours la roue, et elle tournait nuit et jour. La municipalité en prenait grand soin, car elle était caractéristique d'une civilisation disparue : le moulin ne servait en effet plus à rien, sinon à décorer la partie inférieure du bourg, et l'on avait dit à Erwan qu'un projet avait été mis au point pour en faire un écomusée, c'est-à-dire une sorte de dépotoir d'instruments inutiles, tout juste bons à réveiller la nostalgie des citadins en vacances à la campagne. Il se souvenait du temps de son enfance où le moulin était encore en pleine activité, quand les charrettes, tramées par des bœufs, apportaient les sacs de grains et remportaient des sacs de farine. Et il avait encore dans la tête, derrière le halètement de la roue sur laquelle se déversait l'eau de la rivière, le grondement sourd de la meule, à l'intérieur, bruit familier qui lui évoquait également la vision éblouissante de l'écume qui retombait en ondes bienfaisantes et les nuages de poussière blanche qui s'échappaient parfois des fenêtres ouvertes du moulin lorsqu'il faisait très chaud. Mais ce temps-là était bien révolu. Aujourd'hui, Erwan suivait dans la brume cet être étrange et pourtant si envoûtant par le mystère de ses yeux et l'éblouissement solaire qui émanait de ses cheveux, cette Gwenn

Le Rhun, fille ou garçon, on ne le savait plus, d'une certaine Nolwenn dont le nom était associé à une femme qu'avait aimée autrefois son ami d'enfance Jakez Stephan, actuellement ministre de l'Intérieur du gouvernement fédéral. Et Erwan ne se posait plus de questions, ne voulait plus savoir qui était Gwenn Le Rhun. Tout ce qui importait, à présent, pour lui, c'était que Gwenn portait le même signe dans le creux de sa main gauche, et qu'elle lui avait promis de l'entraîner vers des domaines inconnus qui n'en étaient pas moins interdits.

Ils arrivèrent près de la scierie. Là aussi, Erwan se sentit harcelé par des souvenirs qui remontaient du plus loin de son enfance, quand il errait, avec sa grand-mère, dans les chemins creux qui encerclaient le petit bourg de Kerhuel. Il entendait encore dans ses oreilles les grands souffles de vapeur qui rythmaient le long grincement des scies sur les troncs d'arbres qu'on débitait à longueur de journée. Comme tout cela était ancien... Comme tout cela était désuet... À présent, la scierie fonctionnait à l'électricité, mais, en ce dimanche matin brumeux, à l'heure de la messe, elle était muette, comme figée dans des nuages qui étaient descendus très bas pour emprisonner la terre dans un étau de silence qui ne pourrait desserrer son étreinte que lorsque le soleil triompherait des miasmes de l'hiver.

Gwenn Le Rhun savait parfaitement où elle allait. Elle se lançait dans l'épaisseur du brouillard sans tenter de se repérer aux arbres et aux touffes d'ajoncs encore recouverts de fleurs jaunes. Elle entraîna ainsi Erwan sur la lande, où ils suivirent un étroit sentier qui passait près du dolmen devant lequel il avait rêvé un long moment, la veille, harcelé par les réflexions quelque peu sarcastiques de la comtesse Murrigane et l'impatience qu'il éprouvait de rejoindre Gwenn Le Rhun. Malgré le brouillard, il comprenait que Gwenn lui faisait contourner toute la ville et qu'ils se dirigeaient bien vers les marécages. Pourquoi Gwenn ne voulait-elle pas qu'on les vît aller dans cette direction ? Il eut soudain la pensée qu'elle évitait de passer devant le manoir de Gern, la résidence de la comtesse Murrigane. Mais il écarta cette hypothèse : Gwenn Le Rhun n'avait aucun point commun avec Moïra Murrigane. À moins que...

Ils commencèrent à descendre vers l'immense zone dépressionnaire où s'étalaient les marais de Gern-en-Ifern et rejoignirent le chemin de terre qui partait du manoir de Gern et s'y enfonçait profondément, côtoyant des fondrières insoupçonnées, des étangs recouverts d'herbes qui proliféraient au gré des pluies qui leur apportaient une abondante nourriture, des lagunes aux dimensions toujours variables, des promontoires instables et des îles au milieu desquelles se dressaient des bouquets d'aulnes constituant le refuge favori des corbeaux et des oiseaux migrateurs qui, de temps à autre, y venaient se poser pour se reposer de leurs grands vols majestueux.

À l'endroit où le sentier rejoignait le chemin de terre, surgissait de terre un énorme chêne plus que séculaire dont le tronc, en son milieu, avait éclaté, formant ainsi une sorte de grotte végétale dans laquelle des âmes pieuses avaient déposé une petite statue en pierre représentant la Vierge. Gwenn Le Rhun s'arrêta devant l'arbre.

— Vois-tu cette statue ? dit-elle à Erwan. C'est Notre-Dame des Marais. On l'a placée ici à un carrefour, ou plutôt à un *triforium*, puisque c'est une fourche à trois voies. Elle me fait penser à cette Hécate qu'honoraient autrefois les Grecs. Il ne lui manque que le dragon à ses pieds. Mais sois sûr que le dragon n'est pas loin. En effet, ces marécages sont infestés de serpents, et il est préférable de ne s'y aventurer qu'en prenant certaines

précautions.

— C'est pour cela que tu as mis des bottes, lui répondit Erwan.

— Oui, mais ce n'est pas pour cela que je te fais arrêter ici. Retiens bien mes paroles, Erwan. Je veux que tu saches que s'il m'arrivait quelque chose, il faudrait que tu viennes ici et que tu soulèves la statue de la Vierge. Il y aura un message à ton intention...

Le visage de Gwenn devint grave et se tendit.

— Tu m'as bien compris ? reprit-elle. S'il m'arrive quelque chose, viens ici et soulève cette statue.

— Pourquoi veux-tu qu'il t'arrive quelque chose ? demanda Erwan.

— Tu as promis de ne pas poser de question. À partir de maintenant, je te prie de respecter ta promesse. Ne prononce plus un mot, et suis-moi.

Elle se remit à marcher dans le brouillard, Erwan sur ses pas. Par endroits, le chemin de terre était empierré, constituant une sorte de digue au milieu des fondrières qu'on distinguait à peine de part et d'autre. Erwan n'était jamais allé aussi loin dans le marais, et il avait toujours en mémoire les récits qu'il avait entendus dans son enfance à propos de ceux qui s'y étaient égarés pour ne plus jamais en revenir. On prétendait que c'était là que se trouvaient les portes de l'enfer et qu'on y entendait souvent, la nuit, le cri des damnés qui s'enfonçaient lentement dans le sol vers les demeures obscures où ils devaient résider pour l'éternité. Erwan tremblait à la fois parce que l'humidité le saisissait et parce que l'évocation de ces récits provoquait en lui une sorte de terreur instinctive. Malgré son scepticisme, malgré ce rationalisme de bon ton qu'on lui avait inculqué pendant ses études, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il existe dans le monde des lieux maudits, ou tout au moins des lieux interdits qu'il est préférable d'éviter. Et, aujourd'hui, dans cet intense brouillard qui les enveloppait, Erwan se sentait particulièrement mal à l'aise.

Gwenn s'arrêta un moment et se retourna vers lui.

— Veux-tu toujours venir avec moi ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il simplement.

— Alors, donne-moi la main.

Il lui tendit sa main gauche et elle la saisit de sa main droite. Elle quitta la route et entraîna Erwan dans un sentier qui se déroulait au milieu de taillis incohérents. Il faisait de plus en plus froid, et l'odeur des végétaux en train de pourrir devenait de plus en plus forte. Cela sentait la mort, la décrépitude, l'enfouissement dans la vase, l'enlèvement de toute vie et de toute chaleur. Ils parvinrent alors à une sorte de jetée bâtie en pierre. Une barque s'y trouvait amarrée et, en approchant plus près, Erwan y aperçut une forme humaine assise et qui paraissait dormir.

Gwenn s'avança vers le bord et frappa la barque d'un coup de pied. La forme humaine se redressa et se mit debout. C'était un homme long et maigre, aux vêtements sombres, à la barbe grise, coiffé d'un grand chapeau de feutre noir. Il ne dit pas un mot et saisit une longue perche. Gwenn fit monter Erwan sur la barque, le fit asseoir et s'installa elle-même à côté de lui. L'homme à la barbe grise détacha le cordage qui retenait la

barque à la jetée et enfonça sa perche dans l'eau. L'embarcation glissa silencieusement et ils se retrouvèrent bientôt au milieu d'un large étang à la surface très lisse, mais dont il était impossible de distinguer les contours tant le brouillard était dense et envahissant.

Or, brusquement, cette masse opaque se déchira pour s'effondrer derrière eux et un violent soleil les frappa d'une lumière intense. Erwan, complètement aveuglé, dut fermer les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il vit que la barque, que l'homme à la barbe grise faisait lentement dériver en manœuvrant sa perche, approchait d'un rivage sur lequel se dressaient de grands arbres. Erwan fut stupéfait de constater que, malgré l'automne pourtant bien avancé, le feuillage de ses arbres était aussi vert que le ciel était bleu.

Ils abordèrent le long d'un quai solidement construit en dalles de granit. L'homme à la barbe grise attacha le cordage à un anneau fixé dans le quai. Gwenn se releva, reprit la main d'Erwan et tous deux mirent pied à terre. Ils s'engagèrent alors dans un large chemin empierré qui s'ouvrait à travers les arbres et, quelques instants plus tard, ils débouchèrent dans une vaste plaine parsemée de bosquets verdoyants, entre lesquels se dressaient des maisons multicolores, les unes isolées, les autres formant de véritables villages. Erwan n'en croyait pas ses yeux. Quel était donc cet étrange pays au milieu des marais, ce pays d'où la brume était absente, où le soleil brillait de toute sa force et de toute sa splendeur et où la végétation semblait encore en être au printemps ou au début de l'été ? Les questions lui brûlaient les lèvres, mais il avait promis de ne prononcer aucune parole. Il continua à marcher au côté de Gwenn, se fiant aveuglément à elle mais le cœur étreint d'une émotion qu'il ne parvenait pas à maîtriser.

Ils passèrent devant une maison située au bord du chemin. Erwan aperçut un homme qui s'activait dans un atelier de forgeron. Il frappait des coups réguliers sur son enclume, et le bruit se répercutait sur la campagne avoisinante. Plus loin, ils longèrent les bâtiments d'une ferme : on y voyait une basse-cour soigneusement clôturée à l'intérieur de laquelle s'ébattaient des volailles de toute espèce. Dans la prairie, tout à côté, des vaches paissaient une herbe fraîche, tandis qu'un peu à l'écart, dans un enclos, deux poulains à la robe grise se poursuivaient en gambadant joyeusement.

Ils continuèrent leur marche. Le chemin traversait maintenant un petit bois. Sur les branches, à travers les feuilles, des oiseaux chantaient éperdument, et l'on entendait aussi des frémissements dans les buissons. Puis ils passèrent entre deux champs de blé dont les épis semblaient presque mûrs et parvinrent à un carrefour de quatre chemins, tous parfaitement empierrés. Gwenn prit le chemin de gauche et, bientôt, ils se trouvèrent à l'entrée d'un village. Il y avait de nombreuses boutiques dans la rue de ce village. Devant une boulangerie, Erwan sentit l'odeur réconfortante du pain chaud que l'on vient de retirer du four. Trois maisons plus loin, c'était un étalage de fruits et de légumes et, là, ce fut le parfum des fraises et des pêches mûres qui saisit les narines d'Erwan. Il y avait des gens qui allaient et venaient dans la rue : ils ne parlaient pas et ils ne regardèrent même pas les nouveaux arrivants. Cependant, Erwan remarqua avec étonnement que chacun d'eux portait des vêtements anachroniques, les uns une toge romaine, les autres des tuniques médiévales, d'autres encore d'étranges habits de muscadins, certains des costumes romantiques. On eût dit qu'il se préparait là le tournage d'un film à grand spectacle et que des figurants en grand nombre répétaient les scènes qu'ils auraient bientôt à interpréter devant la caméra. Et, plus que jamais, Erwan se demandait où il était réellement.

Gwenn lui fit traverser entièrement le village jusqu'à un bâtiment de forme allongée qui comportait plusieurs ailes et qui se prolongeait par de hauts murs derrière lesquels apparaissaient des arbres de toutes les essences. Elle le conduisit jusqu'à une porte et, là, elle frappa trois fois trois coups à l'aide d'un marteau.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et une femme entre deux âges, vêtue comme une servante du début du siècle, les conduisit dans un vaste corridor un peu sombre avant de les faire entrer dans un petit salon encombré de fauteuils de velours rouge.

— Assieds-toi, dit Gwenn à Erwan. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle sortit et referma la porte, laissant Erwan abasourdi, qui ne se sentait même plus capable de poser des questions. Il lui semblait que ses oreilles bourdonnaient et qu'il allait bientôt s'endormir pour ne jamais plus se réveiller. Mais l'impression qu'il ressentait était agréable. Aucune angoisse ne le tenaillait. Le monde pouvait basculer, le ciel pouvait lui tomber sur la tête, cela n'avait aucune importance : Erwan était plongé dans un état de sérénité absolue et, en lui-même, il souhaitait que ce bien-être n'eût pas de fin.

Gwenn rentra dans le petit salon, accompagné de la servante.

— Tu vas la suivre où elle te conduira, dit-elle. Tu n'as rien à craindre, je te le répète, puisque tu as le signe. Mais souviens-toi de ton serment...

Et elle s'assit dans le fauteuil qu'Erwan avait occupé. Il sortit sur les pas de la servante, et celle-ci, sans prononcer une parole, le mena jusqu'à l'autre extrémité du corridor. Là, elle ouvrit une porte, et, d'un geste de la main, elle l'invita à entrer.

Il découvrit une vaste salle, largement éclairée par des baies vitrées qui laissaient pénétrer en abondance les rayons du soleil. Au centre, il y avait une grande table ronde en bois massif. Sur les murs, étaient suspendus des tableaux aux vives couleurs, et, sous les fenêtres, se prolongeait une longue série de canapés recouverts de tissus chatoyants. Sur l'un de ces canapés étaient assis deux personnes côte à côte, un homme et une femme, qui se tenaient par la main. Erwan se dirigea vers eux, mais, quand il se fut approché et qu'il les eut regardés, le choc qu'il ressentit fut si violent qu'il faillit s'évanouir.

— Erwan !... s'écrièrent ensemble l'homme et la femme en se levant.

— Père !... s'écria Erwan en se précipitant dans les bras de l'homme.

Après une folle étreinte, Erwan recula pour mieux examiner le visage de celui qu'il avait appelé « père ». Il n'y avait aucun doute : c'était son père, Ronan Merzhinn, tel qu'il l'avait connu, tel qu'il l'avait aimé. La seule différence qu'il constata, c'était que le visage de son père avait perdu cette mélancolie douloureuse qui avait toujours imprégné ses traits : il était radieux, à présent, et ruisselant de bonheur. Puis il regarda la femme. Elle était d'une singulière beauté, avec des yeux vifs, le teint clair, la chevelure brune légèrement bouclée. Erwan la reconnaissait parfaitement d'après les photos qu'il avait pieusement conservées : il n'y avait aucun doute non plus, c'était sa mère qu'il avait en face de lui. Il se précipita vers elle et l'étreignit.

— Maman !... s'écria-t-il. Mais comment est-ce possible ?

— Erwan, mon fils, dit la voix du père, ne pose pas de question et ne cherche pas à

comprendre !...

La femme s'était mise à pleurer.

— Erwan, mon enfant, mon tout petit enfant ! murmurait-elle à travers ses sanglots. Si j'avais vécu, je t'aurais nourri de mon lait, je t'aurais bercé de toute ma tendresse, j'aurais veillé sur ton sommeil et j'aurais écarté de toi tous tes mauvais rêves. Hélas ! il n'en a pas été ainsi, et le destin m'a privé du bonheur de guider tes premiers pas dans le monde. C'est en perdant ma vie que je t'ai donné la tienne, mon fils, mais, de là où j'étais, je t'ai toujours aimé et j'ai toujours envoyé vers toi le souffle de ma tendresse...

Elle s'écarta légèrement d'Erwan et le prit par les bras.

— À présent, te voici un homme. J'aurais tant voulu te voir grandir et devenir tel que tu es aujourd'hui, Erwan. Je sais que tu as subi des peines et des souffrances, que tu n'as pas encore trouvé le vrai chemin qui mène à la lumière. Mais tu le découvriras, Erwan. Rien n'est perdu pour toi. Tu en as la preuve, puisque tu peux nous voir aujourd'hui, ton père et moi, réunis pour l'éternité, mais toujours prêts à te protéger quand nous le pouvons.

— Et grand-mère ? demanda Erwan en fondant en larmes.

Ce fut le père qui répondit :

— Ta grand-mère est ailleurs, mon enfant. Notre monde est complexe et chacun de nous a son rôle à y jouer. Ta grand-mère a sa propre mission. Elle t'a élevé avec amour, elle a remplacé ta mère auprès de toi, elle t'a protégé, et elle continue de le faire. Car sache, Erwan, que les êtres qui sont liés par l'amour constituent une chaîne qui ne peut jamais être rompue. C'est lorsque cette chaîne unira enfin tous les êtres vivants que ce qu'on appelle le Paradis pourra ouvrir toutes grandes ses portes. Quant à toi, Erwan, tu as une mission à accomplir sur cette terre, et tu dois la mener à son terme.

— Mais quelle est cette mission ?

— C'est à toi de la découvrir, mon fils. Si nous intervenions à ce propos, nous porterions atteinte à ta liberté. Or tu es libre, comme sont libres tous les êtres. Nous ne pouvons agir envers toi que dans certains cas, pour te protéger lorsque tu risques de t'égarer dangereusement.

Erwan les avait pris tous les deux dans ses bras. Il pleurait, mais c'était de joie. Il ne cherchait plus à comprendre ce qui lui arrivait et vivait cet instant avec une extraordinaire intensité.

— Allons faire un tour dans le parc, dit le père. Nous y serons bien.

Ils sortirent de la grande salle par une porte vitrée et se trouvèrent dans un parc soigneusement entretenu. Au centre des pelouses, des massifs de fleurs odorantes se répondaient les uns aux autres, parfois ombragés par de grands arbres. Des oiseaux s'envolaient des buissons et chantaient à s'égosiller. Des allées revêtues de cailloux blancs sillonnaient ce parc en tous sens et ce fut là que marcha Erwan entre son père et sa mère, sa mémoire toute prête à enregistrer la moindre parole qu'il entendait, le moindre sourire qu'il percevait sur le visage de ses parents. Il ne ressentait ni fatigue, ni lassitude, ni mélancolie, mais seulement une grande joie qui inondait son cœur. Ils marchèrent ainsi

dans les allées du parc sans qu'Erwan pût se rendre compte d'une quelconque durée. Le temps semblait aboli. Le temps n'existait plus.

Ils finirent par retourner vers le bâtiment et rentrèrent dans la grande salle. Ce fut alors que revint la servante.

— Mon fils, dit le père, il faut que tu partes, maintenant...

Ils s'étreignirent une dernière fois tous les trois, et leurs yeux étaient embués de larmes.

— Adieu, Erwan, murmura la mère. Sache que nous nous reverrons, mais que les temps ne sont pas encore venus pour que tu nous rejoignes. Tu as encore une longue route à suivre, mon fils. Sache aussi que les apparences sont parfois trompeuses et qu'un mal peut cacher un bien. Il y a tant de mystères dans le monde, aussi bien dans le tien que dans le nôtre, puisqu'en définitive c'est le même, absolument le même, et que tout ce qui te paraît étrange n'est qu'une distorsion des niveaux de conscience... Aie confiance, Erwan, mon fils, aie confiance...

Les paroles de sa mère résonnèrent longuement dans la tête d'Erwan lorsque la servante le raccompagna jusqu'au petit salon où Gwenn l'attendait. Celle-ci se leva et, sans un mot, lui fit comprendre qu'il fallait s'en aller. La servante ferma la porte derrière eux et ils se retrouvèrent dans le village. Ils y rencontrèrent la même animation, la même foule d'hommes et de femmes aux vêtements si divers les uns par rapport aux autres. Ils reprirent le chemin qu'ils avaient emprunté en venant, passèrent le long de la ferme et devant l'atelier du forgeron. Quand ils atteignirent le quai, au bord de l'eau, Erwan remarqua un grand vol de corbeaux qui tournoyaient dans l'air au-dessus d'eux. Gwenn avait levé la tête dans la direction de son regard et elle avait aperçu les oiseaux, elle aussi. Erwan vit qu'elle avait subitement pâli.

La barque était amarrée au même endroit, et l'homme à la barbe grise y était assis, plongé dans le sommeil. Quand ils approchèrent, il sursauta, se leva et saisit sa perche. Gwenn et Erwan montèrent dans la barque et celle-ci, quittant le rivage, glissa doucement sur les eaux. Et, brutalement, vers le milieu de l'étang, ils se trouvèrent de nouveau plongés dans un épais brouillard. Saisi par le froid et l'humidité qui contrastaient tant avec la douce chaleur qu'il avait éprouvée sur l'autre rive, Erwan se mit à trembler. Et d'interminables questions se mirent à affluer dans son esprit.

Ils mirent pied à terre à l'endroit même d'où ils étaient partis. Gwenn prit la main d'Erwan et l'entraîna le long du sentier. Ils rejoignirent le chemin de terre. Alors Erwan se blottit contre Gwenn et lui donna un tendre baiser.

— Merci, murmura-t-il, évitant de faire le moindre commentaire sur ce qu'il avait vu et entendu et de poser la plus petite question.

— Je voulais simplement te prouver qu'avec le signe que tu portes dans le creux de ta main, répondit-elle, tu peux aller n'importe où. Tu entends bien ? N'importe où, ajouta-t-elle avec insistance.

Ils marchaient en silence sur le chemin, mais, tout à coup, ils s'arrêtèrent. En face d'eux, une forme venait de surgir du brouillard. Erwan la reconnut tout de suite : c'était la comtesse Murrigane, vêtue d'un grand manteau noir qu'elle n'avait pas fermé et qui

laissait entrevoir par-dessous une magnifique robe de satin rouge.

— Comme ils sont touchants, ces amoureux ! s'exclama-t-elle en ricanant. Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.

Ni Erwan ni Gwenn ne trouvèrent les mots pour répondre. L'apparition soudaine de la comtesse les avait pétrifiés.

— Je vois, continua-t-elle, que vous aimez la brume autant que moi. J'adore me promener dans les marais quand il fait ce temps-là. Vous aussi, je suppose ? On y fait toujours des rencontres intéressantes, n'est-ce pas ?

— Oui, finit par répondre Erwan. C'est un temps propice pour rêver...

— Certainement, reprit Moïra Murrigane. En tout cas, Erwan Merzhinn, je vous félicite : vous avez là une charmante compagne. Elle est si belle avec ses cheveux blonds, cette petite Gwenn Le Rhun. Comme on dit souvent, c'est un véritable rayon de soleil. Dommage qu'elle n'aime pas les femmes, je le regrette vivement. Mais, je vous laisse rentrer, mes enfants, c'est bientôt l'heure du déjeuner. Ne le manquez pas. Moi, j'ai besoin de prendre encore l'air...

Et sans attendre de réponse, Moïra Murrigane, le visage dévoré par un étrange sourire, les contourna et disparut par derrière, dans le brouillard, aussi rapidement que lorsqu'elle avait fait irruption devant eux. Erwan serra plus fort la main de Gwenn et la regarda : elle était blême, et elle tremblait si fort qu'il crut quelle allait tomber.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il d'une voix anxieuse. Tu es toute bouleversée. Est-ce cette femme qui te rend ainsi mal à l'aise ?

— Non, non, répondit-elle. J'ai froid. Marchons plus vite.

Ils arrivèrent bientôt au grand arbre qui abritait la statue de la Vierge. Gwenn s'arrêta. À ce moment même, la sonnerie de l'angélus jaillit dans les airs et se prolongea interminablement dans la brume.

— Oh ! s'exclama Erwan, mais c'est impossible. Il était presque onze heures et demie lorsque nous sommes partis de chez toi ! nous sommes pourtant restés longtemps là-bas.

— Le temps n'existe pas où nous sommes allés, répondit Gwenn d'une voix rauque.

— Eh bien, puisque c'est l'heure de déjeuner, allons à l'auberge. J'avoue que je ne serai pas fâché de me restaurer un peu.

Erwan attira Gwenn contre lui et s'aperçut que son tremblement ne l'avait pas quittée.

— Toi aussi, tu as besoin de manger et de boire, lui dit-il. Viens. Passons par le plus court chemin.

Il vit qu'elle hésitait. Son visage était toujours aussi blanc.

— Non, Erwan, murmura-t-elle, il vaut mieux que nous nous séparions ici. Je vais rentrer chez moi par la lande. Toi, retourne directement en ville et va déjeuner tranquillement. Nous nous verrons ce soir, vers dix heures, si tu le veux bien.

— Comment peux-tu douter ainsi de moi ? s'écria Erwan. Mais pourquoi nous séparer ici ? As-tu peur de quelque chose ? As-tu peur qu'on nous voie ensemble ?

— Ne pose pas de question, Erwan, je t'en supplie. Si tu m'aimes vraiment, fais ce que je te dis : laisse-moi partir seule et ne cherche pas à me revoir avant ce soir vers dix heures chez moi.

— Tu m'inquiètes, dit Erwan. Que se passe-t-il donc ?

— Laisse-moi rentrer seule, c'est tout.

Elle se jeta contre lui et l'étreignit avec frénésie. Leurs bouches se joignirent et leur baiser se prolongea tant qu'ils en perdirent l'un et l'autre la respiration. Alors, après qu'elle lui eut serré le bras avec force, elle s'engagea sur le sentier. Mais avant de disparaître, elle se retourna.

— Je t'aime ! lui cria-t-elle. Je t'aime plus que jamais...

Quant à Erwan, il continua sa marche sur le chemin et atteignit bientôt la muraille qui entourait le manoir de Gern. On ne distinguait même pas le bâtiment à cause du brouillard. Erwan pensa à Moïra Murrigane. Que faisait-elle dans les marais ? Quel jeu jouait-elle ? Pourquoi avait-elle ricané en les voyant ? Autant de questions sans réponses. Erwan entra dans le bourg de Kerhuel, mais il se sentait accablé d'une immense tristesse.

*Quand la nuit est tombée, le vent s'est mis à souffler, chassant les brouillards malsains qui s'étaient répandus au cours de la journée à la fois sur la ville de Kerhuel et sur les marais, les landes et les prairies de cette terre perdue entre les montagnes et la mer. La pleine lune brille à présent dans le ciel et déverse sur le monde son étrange froideur. Le temps et l'espace semblent abolis en cette veille de la Toussaint. Il faut savoir qu'autrefois c'était en cette soirée, à la pleine lune, que débutait la grande fête qu'on appelait la Nuit de Samain, cette nuit éternelle pendant laquelle les grands tertres étaient ouverts à ceux qui avaient l'audace d'y pénétrer. C'est le dimanche 31 octobre, et il est presque vingt-deux heures.*

En s'engageant dans l'impasse au fond de laquelle se dissimulait la maison de Gwenn Le Rhun, Erwan acquit la certitude qu'elle n'était pas chez elle. Arrivé devant la façade, il constata qu'aucune lumière ne filtrait des fenêtres. Néanmoins, pour en avoir confirmation, il frappa plusieurs fois à la porte. Mais il n'obtint aucune réponse. Il se trouva fort désappointé et demeura un long moment immobile, ne sachant que penser. Allait-il attendre là, dans cette froide ruelle où le vent s'engouffrait avec violence, ou reviendrait-il plus tard après une brève apparition à la taverne des Nuages-Rouges ?

Erwan ne parvenait pas à mettre de l'ordre dans son esprit. Les images les plus folles et les plus contradictoires défilaient à une vitesse fantastique dans sa mémoire et il lui était impossible d'en retenir une qui pût lui donner la signification de tout ce qui lui était arrivé depuis la veille. Erwan s'enlisait de plus en plus dans un marécage dont il mesurait la profondeur et le danger, mais dont il ne pouvait s'extraire tant les événements qui s'étaient succédé pesaient lourdement sur ses épaules. Et ses épaules étaient devenues fragiles : elles cédaient sous cette masse qui déferlait en vagues successives, toutes plus douloureuses les unes que les autres. Erwan était au centre d'un tourbillon infernal qui se déroulait à l'infini et qui, telle une toile d'araignée, l'englissait de toutes parts, le faisant proie vivante à la merci d'un monstrueux insecte tapi dans l'ombre qui, il le savait, le guettait avec une sorte de jouissance abominable avant de le dévorer au moment qu'il jugerait le plus propice pour satisfaire son sauvage appétit. Alors jaillirait un éclair, tellement espéré, tellement, tellement violent, tellement éblouissant qu'il ne pourrait s'anéantir que par la mort. Erwan tituba dans le vent qui commençait à le mordre cruellement, et il dut s'appuyer sur le mur de la maison de Gwenn pour ne pas s'affaler dans le caniveau creusé parmi les pavés, au milieu de cette impasse que seule la lune éclairait.

Après avoir quitté Gwenn Le Rhun, sur l'heure de midi, Erwan n'avait même pas eu le courage, ni la force d'aller déjeuner, contrairement à ce qu'il avait projeté. Il était rentré directement à l'hôtel d'Avalon. La servante Branwen, toujours élégante dans sa robe noire tellement courte que, lorsqu'elle se baissait, elle laissait voir sa culotte blanche, avait bien remarqué son état de fatigue et d'épuisement. Elle lui avait tendu sa clé en arborant un sourire ironique qui révélait assez le fond de sa pensée : à n'en pas douter, elle imaginait qu'Erwan avait pris du bon temps, ce qui, en vérité, n'était pas complètement faux. Mais il n'avait guère prêté attention à cette réaction ancillaire. Il était monté dans sa chambre et s'était allongé tout habillé sur le lit avant de sombrer presque immédiatement dans un sommeil lourd et peuplé de cauchemars.

Il s'était réveillé un peu plus tard que sept heures du soir. Il faisait nuit. Il ne savait plus où il était. Il avait la nausée et mal à la tête. Il avait dû allumer la lampe, examiner sa montre, se lever en vacillant croquer un comprimé d'aspirine vitaminée, puis il s'était douché copieusement et s'était rasé. Alors, il avait quitté l'hôtel et était allé manger une soupe à l'oignon dans la salle douillette de l'auberge des Bruyères. Maïteva, la serveuse, s'était étonnée de le voir dans un tel état et lui avait posé des questions qu'il avait jugé déplacées. Il l'avait vertement rabrouée, et elle ne lui avait plus adressé la parole pendant tout le temps qu'il était resté dans l'auberge. Ensuite, Erwan avait bu deux cafés et plusieurs verres de whiskey avant de se replonger dans la nuit froide. Il se souvenait vaguement que Gwenn lui avait dit de venir vers dix heures du soir. Mais, en fait, il ne savait plus pourquoi elle voulait le voir.

Il fallait qu'il allât la rejoindre. Cela, c'était une réalité incontestable. Il entendait encore ses paroles : « Nous nous reverrons vers dix heures. » Mais le reste n'était que fantasmagorie. De toute évidence, Erwan avait forcé sur l'alcool au cours de cette soirée passée avec la jeune secrétaire de mairie. Puis il était rentré à son hôtel, s'était couché tout habillé et avait sombré dans un lourd sommeil peuplé de cauchemars éthyliques. À présent, l'évocation de ces cauchemars lui donnait envie de rire. N'avait-il pas eu l'impression très nette de partager le même lit que Gwenn Le Rhun et de sentir celle-ci se précipiter sur lui, le bas-ventre orné d'un sexe d'homme en pleine érection ? Certes, il n'était pas innocent dans cette histoire, il avait bel et bien eu l'intention de coucher avec Gwenn, mais de là à se persuader qu'elle était un garçon déguisé en fille, il y avait un fossé que seule son imagination exacerbée avait pu franchir !... Et puis, comme certains rêves en appellent d'autres, on ne sait trop pourquoi, il avait vu son père et sa mère l'accueillir dans un étrange manoir et se promener ensuite dans un magnifique parc planté d'arbres aux essences rares et variées. Le chagrin qu'il ressentait toujours en lui de la disparition de son père et les fantômes que suscitait sa mère morte en lui donnant le jour expliquaient assez cette scène dont il avait été le témoin passif et inconscient. Tout cela était normal : il se trouvait à Kerhuel, le lieu de sa naissance, le lieu où il avait éprouvé ses premières sensations, ses premières émotions. Les souvenirs qui gisaient au plus profond de son être étaient remontés à la surface. Et comme il avait toujours respecté et admiré la fidélité de son père à l'égard de son épouse défunte, il n'était pas étonnant qu'il les eût vus tous deux réunis dans un éternel printemps, un printemps de jeunesse et d'amour si beau et si émouvant qu'il en était presque arrivé au bord des larmes.

Pourtant, quelque chose n'allait pas dans le déroulement logique de ses rêves. Il devait y avoir une faille, il le sentait confusément. Certaines images semblaient tellement gravées dans sa chair même qu'elles ne pouvaient pas être irréelles : il les avait nécessairement vécues. Et surtout, il y avait cette apparition de la comtesse Murrigane, avec sa robe rouge et son manteau noir, surgie de la brume comme un fantôme... On était à la veille de la Toussaint, donc la veille de la nuit de *Samain*, comme on disait autrefois, la veille de *Halloween*, comme on dit dans certains pays. Et c'est la nuit où les défunts viennent visiter les vivants, où les vivants viennent visiter les défunts. Mais les chemins qui conduisent à l'Autre Monde sont parfois gardés par des êtres fantastiques qui cherchent à égarer ceux qui se montrent trop curieux.

Il resta longtemps appuyé contre le mur de la maison de Gwenn Le Rhun. Tout était silencieux aux alentours, comme si toute vie s'était retirée des mes de Kerhuel. Erwan

n'entendait même pas le son rauque qui devait pourtant émaner des postes de télévision restés allumés. Non, le bourg dormait, comme assommé par le brouillard qui l'avait envahi durant la journée. Mais pourquoi Gwenn Le Rhun n'était-elle pas chez elle à cette heure tardive ? Peut-être s'était-elle endormie en l'attendant. Il frappa plus fort contre la porte. Seule, une chouette lui répondit, camouflée dans les branches d'un arbre, quelque part au milieu des frondaisons d'un jardin clos.

Il décida brusquement de s'en aller. Il sortit de l'impasse et s'engagea dans la me. La lune le frappa de toute la violence de sa lumière crue et blafarde. Derrière lui, son ombre s'allongea et prit les formes les plus diverses avant de s'effacer dans une zone plus obscure. On dit que les fous s'agitent pendant les nuits de pleine lune. Était-ce le cas ? Et qui était atteint de folie, Erwan ou son ombre ? En se posant ces questions, Erwan s'aperçut qu'il s'était engagé dans la rue qui menait vers les marécages de Gern-en-Ifern.

Il atteignit les limites du bourg à l'endroit où la me devenait chemin de terre. Il hésita avant d'aller plus loin et, comme il s'était arrêté près du mur qui entourait le manoir de Gern, il entendit un bruit derrière lui. Instinctivement, il se retourna et se plaqua contre le mur. Alors, il vit sortir une silhouette de la porte. Quand cette silhouette se trouva dans la pleine lumière de la lune, il reconnut la comtesse Murrigane. Elle était exactement comme il l'avait aperçue dans son étrange rêve, vêtue du même manteau noir qui flottait autour d'elle, couronnée par sa longue chevelure. Elle se mit à marcher lentement, comme glissant sur le sol, en remontant la me vers le centre du bourg. Erwan ne put résister à la curiosité de la suivre discrètement, à distance, se faufilant de zone d'ombre en zone d'ombre et évitant de faire le moindre bruit.

Peu de temps après, il la vit déboucher sur la place de l'église. Il s'approcha et, à l'angle de la me, il pencha la tête pour savoir où elle allait. Sur le côté nord de l'église, il y avait un renforcement assez spacieux au fond duquel se dressait le portail du presbytère. Le stationnement était interdit dans cette partie de la place, et pourtant, il y avait là quelques voitures arrêtées, six, toutes de couleur noire, à ce que remarqua Erwan. Et la comtesse Murrigane se trouvait au milieu, immobile. Alors, des six voitures surgirent six femmes qui, après avoir refermé doucement les portières, se rassemblèrent en silence autour d'elle. Erwan s'aperçut avec stupéfaction que ces femmes étaient toutes les six revêtues d'un grand manteau noir entrouvert sur une longue robe rouge.

Elles demeurèrent ainsi figées pendant quelques instants. Seuls leurs vêtements et leurs cheveux bougeaient dans le vent. Aucune parole ne fut prononcée. Erwan pouvait facilement les distinguer car elles étaient inondées de lumière. C'étaient des femmes assez jeunes, d'une quarantaine d'années probablement, comme la comtesse Murrigane elle-même, mais deux d'entre elles étaient très blondes, une troisième rousse flamboyante, une quatrième très noire avec une peau de visage très sombre. Les deux dernières étaient brunes ou châtaines. Mais elles avaient toutes une chevelure très longue qui se déroulait sur les épaules au gré des rafales du vent. Erwan se demandait avec une certaine angoisse qui étaient ces femmes et ce quelles venaient faire en cet endroit en compagnie de Moïra Murrigane.

Il obtint bientôt un début de réponse à ces questions. La comtesse avait fait un signe avec son bras et s'était dirigée vers le portail du presbytère. Les six femmes la suivirent et la suivirent au-delà du portail. Dès que la dernière eut disparu, Erwan se précipita. Il savait

que, derrière, il y avait une cour qui séparait le presbytère de l'église et qu'on pouvait pénétrer dans celle-ci par une petite porte basse qui restait souvent ouverte. Après avoir entrouvert le portail, il les vit effectivement s'engouffrer par la petite porte de l'église. Alors, sans hésiter, il bondit et, à son tour, prenant grand soin de ne pas faire de bruit, il pénétra dans le sanctuaire.

Une forte odeur d'encens le saisit à la gorge. De chaque côté de l'autel, un cierge brûlait. La lumière de la lune, affaiblie mais colorée diversement par les vitraux qu'elle traversait, donnait à tout l'espace intérieur une atmosphère tout à fait exceptionnelle, presque irréelle. Les six femmes et la comtesse s'étaient rassemblées dans le chœur, près de l'autel, et se tenaient debout, parfaitement immobiles. Erwan s'avança prudemment vers le fond de l'église et s'accroupit derrière un pilier, retenant sa respiration, mais le regard tendu à l'extrême vers ce spectacle inattendu qui s'offrait ainsi à sa curiosité dévorante.

Peu après, un bruit se fit entendre et des pas résonnèrent dans l'église. Erwan vit s'avancer un prêtre, revêtu de ses ornements sacerdotaux, portant en ses mains un calice et un ciboire. Il venait de la sacristie, sur la gauche, et marcha lentement dans l'allée centrale jusqu'à l'autel. Là, il fit une gémulation, monta les trois marches et déposa sur l'autel le calice et le ciboire. Puis il alla vers une niche creusée dans le mur du chœur et en revint avec un linge et des burettes qu'il disposa également sur l'autel. Erwan avait facilement reconnu le prêtre : c'était le curé-doyen, le père Buléon, qui était en charge de la paroisse de Kerhuel depuis au moins une dizaine d'années.

Les femmes, qui s'étaient écartées pour laisser passer le prêtre, se regroupèrent bientôt autour de l'autel, six disposées en demi-cercle et la comtesse Murrigane au centre. Alors elles accomplirent toutes les mêmes gestes : elles ôtèrent leurs manteaux et les jetèrent devant elles, puis elles se dépouillèrent de leurs robes rouges et firent de même. Elles étaient entièrement nues et la lumière colorée des rayons lunaires se mit à jouer sur leurs corps frémissants. Elles s'agenouillèrent, et le prêtre, élevant les bras, commença à prononcer en latin les paroles de la messe.

Erwan n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Il connaissait bien le rituel de la messe pour l'avoir pratiqué de nombreuses années en tant que servant. C'était une messe authentique en rite ancien que célébrait le père Buléon devant ces sept femmes nues. Que signifiait cette cérémonie pour le moins scabreuse ?

L'office se déroula ainsi de façon tout à fait normale. Au moment de la consécration, les femmes s'inclinèrent jusqu'au sol tant pour l'élévation de l'hostie que pour celle du calice. Mais elles ne prononcèrent aucune parole pendant toute la célébration. C'était le prêtre qui faisait les demandes et les réponses, qui avait rempli le calice de vin et y avait ajouté quelques gouttes d'eau. Ce fut lui également qui, à haute voix, dit trois fois le *Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum*. Les femmes n'esquissèrent pas le moindre geste, ne se signèrent pas et ne battirent pas leur coulpe. Cependant, quand le prêtre eut communié avec sa grande hostie et qu'il eut bu un peu du contenu du calice, la comtesse Murrigane se leva et se dressa près de l'officiant. Celui-ci prit le ciboire, lui donna une hostie en prononçant les paroles rituelles, puis il la fit boire dans le calice. Alors Moïra Murrigane se saisit à son tour du ciboire et du calice et entreprit de distribuer l'eucharistie, sous les deux espèces, aux six autres femmes toujours agenouillées. Quand

elle eut terminé, elle se remit à nouveau à genoux, et le prêtre termina l'office. Après le traditionnel *Ite Missa est*, il bénit l'assistance, reprit le calice et le ciboire, descendit les marches de l'autel et fit une longue gémflexion avant de regagner lentement la sacristie en empruntant l'allée centrale et en repartant par le bas-côté nord.

Quand elles furent de nouveau seules, les femmes se levèrent et se groupèrent autour de Moïra Murrigane, se collèrent littéralement à la fois contre elle et les unes contre les autres. Ce fut à un extraordinaire entremêlement de corps de femmes qu'assista Erwan, toujours accroupi derrière son pilier. Elles s'étreignirent avec frénésie, joignirent leurs bouches, se caressèrent les épaules, se griffèrent le dos de leurs ongles, se meurtrirent les fesses, introduisirent leurs cuisses entre celles des autres et poussèrent des gémissements rauques qui se muèrent bientôt en râles de plaisir qui aboutissaient vraisemblablement à des orgasmes d'une extrême violence. Erwan avait déjà eu l'occasion de surprendre des nœuds de vipères, et il ne put s'empêcher de faire une comparaison entre ces tortueux accouplements et ce qu'il voyait à présent. Cela devint tellement insupportable qu'il dut fermer les yeux.

Quand il les rouvrit, les femmes s'étaient désunies. Avec une lenteur qui paraissait calculée, elles se baissèrent, ramassèrent leurs robes et les enfilèrent. Puis elles prirent leurs manteaux et firent de même. Seule, Moïra Murrigane était restée nue. Elle fit un signe aux autres, et celles-ci, en bon ordre et toujours dans le plus complet mutisme, s'éloignèrent vers la porte par laquelle elles étaient entrées et disparurent. Erwan ne bougea pas : il voulait savoir ce qu'allait faire la comtesse. Il la vit se hisser sur l'autel, s'y asseoir, relever les jambes et poser ses pieds chaussés d'escarpins noirs sur la table, les cuisses largement écartées dans une posture des plus obscènes. Les rayons de la lune, irisés au travers des verrières, faisaient du corps de Moïra Murrigane une extraordinaire mosaïque de lumières multicolores qui ondulaient au rythme de la respiration haletante de la femme.

Le prêtre, qui avait quitté ses vêtements sacerdotaux, revint au milieu de la nef et s'avança vers la comtesse Murrigane. Arrivé au pied des marches de l'autel, il se mit à genoux.

— Qui es-tu ? demanda la voix autoritaire de Moïra Murrigane.

— Ton esclave, ô maîtresse ! répondit le prêtre d'un ton à la fois plein de respect et de terreur.

— Et que veux-tu, esclave ?

— Ô maîtresse ! gémit le prêtre. Prends pitié de moi... Je n'en peux plus. Je te désire avec tant de force que je vais mourir si tu ne m'acceptes pas...

Le rire de la comtesse Murrigane jaillit comme un éclair dans la pénombre mordorée et se répercuta sur les voûtes de l'église, stagnant dans le rayonnement lunaire avant de retomber en cascades vibrantes sur les murs et le dallage.

— Approche ! ordonna-t-elle.

Le prêtre se releva. Une fois debout, il gravit les trois marches qui conduisaient à l'autel.

— À genoux ! cria Moïra Murrigane.

Il s'agenouilla docilement devant la comtesse. Là où il était placé, il avait une vue directe sur l'entrecuisse de la femme. Une lumière étonnante inondait son sexe qui brillait comme un rubis au milieu de la nuit la plus profonde. Le prêtre tremblait de tous ses membres.

— Me désires-tu ? demanda Moïra Murrigane d'un ton ironique.

— Oui, maîtresse, répondit-il, plus que tout au monde.

— Ainsi, insista la comtesse sur le même ton, tu serais prêt à renier ton Dieu pour accéder à mon ventre et à t'y épancher comme un goret ?

— Oui, maîtresse, murmura-t-il dans un souffle.

Brusquement, la jambe de la femme se détendit et son pied droit, à travers l'escarpin noir, heurta violemment la joue du prêtre, sous la pommette. Il cria de douleur et tomba à la renverse, dévalant les trois marches et se retrouvant prostré sur le dallage glacial.

— Voilà ce qui arrive à tous ceux qui me désirent indûment ! s'écria la comtesse. Tu le savais pourtant. Tu savais que je suis inaccessible, que suis vierge, et que je n'accepterai dans mon ventre que l'homme qui m'est destiné de toute éternité. Ne suis-je pas Notre-Dame de la Nuit ?

— Oui, maîtresse, dit le prêtre en se relevant péniblement, la main sur la joue.

— Alors, va-t'en ! ton office est terminé. Je n'ai plus besoin de toi.

Il partit en titubant et se dirigea vers la petite porte. Erwan le vit sortir et la porte se referma derrière lui. Moïra Murrigane resta un long moment dans la posture qu'elle avait adoptée, immobile, silencieuse, comme la statue d'une *Sheela-na-Gig*, l'une de ces femmes de pierre à la vulve béante qu'on découvre parfois sur les murs des églises et des cimetières lorsqu'on a assez de patience pour les repérer parmi les mousses et les injures du temps. Puis elle se remit debout, ramassa sa robe rouge qui gisait sur le dallage et la fit glisser sur son corps nu. Elle remonta vers l'autel et souffla sur la flamme des deux cierges pour les éteindre. Mais comme ces flammes n'éclairaient rien, Erwan continua à la voir, baignée des couleurs de la lune. Elle ramassa son manteau noir, s'en revêtit, se dirigea vers la petite porte et disparut à l'extérieur.

Erwan attendit quelques instants avant d'aller lui-même vers cette porte. Il l'ouvrit avec précaution, évitant de la faire grincer et se précipita dans la cour. Il avait à peine entrouvert le portail qu'il aperçut la comtesse s'engouffrer dans la rue qui s'ouvrait à l'autre extrémité de la place, dans la direction opposée à celle du manoir de Gern. À pas rapides mais mesurés, il marcha sur les traces de Moïra Murrigane en prenant soin de rester dans les zones que ne frappaient pas les rayons de la pleine lune. Moïra Murrigane emprunta deux rues et une ruelle et déboucha enfin sur la petite place où se dressait le Château des brouillards.

Là aussi, fidèle à la tactique qu'il avait adoptée, il s'arrêta à l'angle que formait la rue avec la place et observa prudemment ce que faisait la comtesse. Elle était adossée à la façade du Château des brouillards, immobile, le visage impassible dans la lumière mêlée d'un lampadaire et de la lune. Erwan vit également une voiture grise stationnée, tous feux

éteints, sur la place. La portière de cette voiture s'ouvrit lentement et une femme apparut en pleine lumière. Erwan dut se retenir aux grilles qui protégeaient la fenêtre d'une maison, car il sentait le sol se dérober sous lui. Cette femme, c'était Rhiannon, sa cousine germaine Rhiannon Merzhinn, qu'il avait laissée quelques jours plus tôt à Keris, dans la maison qu'il partageait avec elle au fond d'une cour, face à la mer.

Rhiannon s'avança dans la direction de la comtesse Murrigane. Celle-ci ne broncha pas lorsqu'elle s'aperçut de sa présence.

— Je savais que je te rencontrerais cette nuit, dit-elle d'une voix étouffée.

La place était vide, mais le vent s'y engouffrait en tournoyant et il apporta ces paroles aux oreilles d'Erwan.

— Oui, répondit Rhiannon, je n'aurais pas manqué ce pèlerinage, tu t'en doutes bien.

— Pour m'espionner ! s'écria Moïra Murrigane. Tu es toujours devant moi lorsque c'est le moment d'agir et de prendre une décision.

— Que veux-tu ? C'est ainsi. Tu me trouveras toujours sur ton chemin, Moïra, tant que les choses ne seront pas accomplies. Mais tu parles d'agir et de prendre une décision. Qu'en est-il donc ? Où en es-tu ?

Rhiannon se tenait face à Moïra Murrigane. Leurs deux visages se découpaient parfaitement dans la lumière, aussi aigus et fermés l'un que l'autre, comme les visages de deux guerriers qui se défient avant d'engager le combat.

— Je n'ai rien à te dire, murmura la comtesse.

Un tourbillon de vent rabattit sa chevelure sur sa figure. Elle ne bougea pas. Mais Erwan, de l'endroit où il observait la scène, remarqua que ses poings se fermaient et qu'elle était prête à se jeter sur Rhiannon pour la frapper sauvagement. Rhiannon eut un rire léger qui, lui aussi, fut emporté par le vent dans la direction d'Erwan. Complètement paralysé, celui-ci n'était plus qu'un observateur passif de la scène qui se déroulait sur la place.

— Moi, j'ai quelque chose à te dire, reprit Rhiannon, c'est qu'il ne suffit pas que la pleine lune tombe la nuit du premier novembre pour que tu te croies tout permis. Tu sais aussi bien que moi que nous obéissons à des lois et que ces lois nous dépassent.

— Je le sais bien, répondit Moïra Murrigane avec une certaine amertume. Tu n'avais pas besoin de venir me le rappeler.

— Je me méfie tellement de toi, Moïra, que j'ai préféré surveiller de près ce qui se passe ici.

— Tu ne peux rien contre moi, Rhiannon.

— Ni toi contre moi. Nous sommes quittes. Mais je serai impitoyable si tu commets la moindre faute. Tu n'as pas le droit de bafouer la liberté d'un être humain.

— C'est bien pour cela que tout est perdu pour cette fois. Et tu ne peux pas savoir la souffrance que j'en éprouve.

Ce dialogue entre les deux femmes était parfaitement incompréhensible pour Erwan.

De quoi parlaient-elles ? Et surtout comment se faisait-il que Rhiannon connût la comtesse Murrigane et qu'elle fût si familière avec elle au point de la surveiller et même de la menacer ? Jamais Rhiannon n'avait fait allusion à cette comtesse Murrigane. Mais Erwan savait que Rhiannon avait sa vie secrète : elle s'absentait parfois plusieurs jours sans dire où elle allait et ne donnait jamais d'explications à ce propos. Après tout, vu son intimité avec Moïra Murrigane, il était fort possible qu'elle fût lesbienne elle aussi. Erwan eut envie de se précipiter au milieu de la place, de rejoindre les deux femmes et de leur demander à quoi rimait tout cela.

Quelque chose le retint, cependant. Il valait mieux rester dans l'ombre et se contenter d'observer. Trop d'événements inexplicables avaient surgi dans sa vie ces derniers temps pour qu'il ne saisît pas la moindre occasion d'en savoir plus, car, de toute évidence, tout le monde autour de lui s'était ligué pour le maintenir dans le doute, voire l'ignorance à propos des deux années dont il avait perdu la mémoire et de tout ce qui entourait ce temps perdu. Gwenn Le Rhun savait, mais ne pouvait rien dire. La comtesse Murrigane savait, mais demeurait discrètement ironique et allusive. Rhiannon savait, mais ne voulait rien dire.

Les deux femmes étaient toujours en face l'une de l'autre. Elles ne parlaient plus et semblaient se toiser. Moïra Murrigane, adossée à la façade du Château des brouillards, n'était plus qu'une statue de pierre, une cariatide en quelque sorte qu'un sculpteur fou avait abandonnée avant de s'enfuir dans la nuit en hurlant parmi les loups. Quant à Rhiannon Merzhinn, elle devait être un ange des ténèbres venu animer cette statue et lui donner l'usage de la parole.

— Es-tu vraiment capable de souffrir ? demanda soudain Rhiannon.

— Je suis une femme, répondit Moïra Murrigane d'une voix rauque.

Rhiannon approcha son visage et posa ses lèvres sur celles de la comtesse. Celle-ci ne la repoussa pas. Rhiannon s'avança davantage et colla son corps contre celui de Moïra. Une étreinte silencieuse mais intense unit alors les deux femmes, comme si elles voulaient se protéger mutuellement et s'enfoncer dans le mur pour échapper aux coups de fouet du vent et retourner dans l'ombre pour fuir la lumière crue de la lune, toujours plus violente et incisive. Puis Rhiannon se dégagea, se retourna sans dire un mot, revint à sa voiture et s'y engouffra. Le moteur se mit à ronfler, les phares s'allumèrent, et, rapidement, la voiture prit son élan et disparut dans une rue. Erwan n'avait fait aucune tentative pour rejoindre Rhiannon, se disant qu'elle ne perdait rien pour attendre et que le moment viendrait bientôt où elle devrait répondre à toutes ses questions.

La comtesse Murrigane demeura un instant immobile, toujours adossée à la pierre. Erwan voyait son manteau s'ouvrir de plus en plus sur sa robe rouge que le vent plaquait contre son corps en en faisant apparaître les reliefs. Le corps de la comtesse était magnifique, il s'en était aperçu dans l'église, lorsqu'elle s'était mise nue dans la trouble lumière filtrant des verrières. Qui était donc cette femme vers laquelle convergeaient tous les regards, ceux des femmes comme ceux des hommes, et qui imposait sa volonté à ceux qui la désiraient sans espoir ? Elle bougea, s'arracha presque à la façade du Château des brouillards, traversa la place et disparut dans une ruelle. Erwan reprit sa marche discrète derrière elle et la vit se diriger vers le manoir de Gern. Là, elle se fit ouvrir la porte et

disparant à l'abri des grands murs.

Erwan revint vers le centre du bourg et s'engagea dans l'impasse où se trouvait la maison de Gwenn Le Rhun. Il n'y avait aucune lumière. Il frappa une nouvelle fois à la porte, sans se faire d'illusion. Effectivement, il n'y avait personne. Gwenn Le Rhun n'était pas rentrée chez elle.

Il eut un long moment de découragement, et le vent le mordit cruellement en pénétrant jusqu'à sa peau. Il faisait froid à présent, et la lune n'était qu'un astre glacial qui projetait ses rayons sur la terre pour mieux la figer dans l'éternité. Puis au découragement succéda la révolte. Gwenn Le Rhun s'était bien moquée de lui, assurément !... Elle savait tout, elle était au courant de tout puisqu'elle portait au creux de sa main gauche le même signe qu'Erwan. Elle avait prétendu ne rien pouvoir dire à ce sujet, mais elle avait menti, et c'est pour éviter de lui parler qu'elle s'était enfuie en le laissant dans l'angoisse et l'incertitude. Erwan n'avait pas choisi la meilleure solution : il eût fallu obliger Gwenn à révéler ce qu'elle savait, il eût fallu la frapper jusqu'à ce qu'elle se décidât à dire la vérité. Les poings d'Erwan se serraient. Il avait envie de se battre, il avait envie de frapper, il avait besoin d'exprimer sa colère. Puisque personne ne faisait preuve de bonne volonté, il se promettait d'utiliser désormais la violence. Peu importaient les conséquences qu'il en résulterait, Erwan voulait savoir et il était bien décidé à aller jusqu'au bout.

Il quitta l'impasse déserte et sombre et marcha rapidement à travers les rues. Il arriva ainsi devant l'hôtel d'Avalon. Il sortit sa clé pour ouvrir la porte, mais s'aperçut qu'il y avait encore un peu de lumière à l'intérieur. Effectivement, la porte n'était pas fermée. Il entra dans le petit hall de la réception et vit la servante Branwen qui rangeait une pile de revues sur une table basse. Quand elle l'entendit, elle se retourna et remarqua son air hagard.

— Qu'est-ce qui vous arrive, monsieur Erwan ? demanda-t-elle. Vous semblez bouleversé !

Il marmonna quelques paroles incompréhensibles, saisit la clé de sa chambre et se prépara à monter l'escalier. Il avait gravi deux marches quand il s'arrêta et se retourna vers Branwen. Elle s'était redressée et le regardait d'un air effaré. Elle était petite mais bien proportionnée, avec des cheveux châtain soigneusement tressés en nattes, toute mignonne dans sa robe noire qui faisait ressortir la rondeur de ses seins.

— As-tu fini ta journée ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur Erwan. Je viens de tout ranger et je me préparais à fermer la porte avant d'aller me coucher.

Erwan redescendit les deux marches et se retrouva en face de la servante. Celle-ci s'aperçut que l'expression de son visage venait brusquement de changer : il arborait à présent un sourire quelque peu ironique.

— Puis-je te poser une question indiscrette ? dit-il.

— Bien sûr, monsieur Erwan, répondit-elle avec une nuance de soumission dans la voix.

Erwan hésita. Il examina plus attentivement la jeune fille, détaillant le nombre de

tresses qu'elle avait sur la tête, s'interrogeant sur le fait de savoir si elle portait des bas ou un collant.

— Dis-moi, demanda-t-il alors, es-tu une fille ou un garçon ?

Il put lire la stupéfaction sur le visage de Branwen.

— Oh ! monsieur Erwan ! quelle question ! s'écria-t-elle. Évidemment que je suis une fille. Cela ne se voit pas ?

— C'est une impression, une simple impression, reprit Erwan, mais ce n'est pas une preuve.

Il se dirigea vers la porte d'entrée et ferma le verrou. Puis il revint vers la servante, la saisit par la main et l'entraîna dans l'escalier.

— Viens avec moi, dit-il encore. J'ai besoin que tu me prouves que tu es une fille.

Dès qu'ils furent dans la chambre, il releva la robe de Branwen et la lui ôta avec hâte. Elle se laissa faire. Elle portait un collant noir transparent qui laissait voir une culotte blanche. Il fit glisser le collant et la culotte sur ses cuisses, découvrant une abondante toison châtain clair. Il lui écarta les cuisses. Une forte odeur de sueur et de pisse émanait de son entrejambe, chose tout à fait normale après une pleine journée d'activité. Mais c'était une odeur de femelle et cela sentait bon. Erwan acheva de la dénuder, se déshabilla lui-même et se jeta sauvagement sur le lit avec elle.

*Les cloches sonnent joyeusement dans l'air saturé des rayons du soleil matinal, un peu roses, très doux, qui viennent de surgir au-dessus de Kerhuel, venant des landes et des montagnes que l'on devine très loin, là-bas, vers l'est. C'est la fête de la Toussaint, au moment suprême et éternel où se rencontrent les saints de tous les temps, passés, présents et à venir, le lundi 1<sup>er</sup> novembre, et il est neuf heures et demie.*

— Bonjour, monsieur Erwan. Vous avez bien dormi, j'espère. J'ai pris la liberté de vous apporter maintenant votre petit déjeuner.

Erwan ouvrit les yeux. Il faisait déjà grand jour. Branwen se tenait devant lui, hésitant à poser le plateau sur le lit ou sur la table de la chambre. Elle se décida pour la table et, ne sachant quoi faire, se tint immobile, comme si elle était gênée d'avoir surpris Erwan plongé dans le sommeil. Erwan rassembla ses idées, mais il se sentit bien, comme délivré d'un grand poids de cauchemars.

— Viens m'embrasser, dit-il.

Elle se pencha vers lui et déposa un baiser sur son front. Mais il la prit dans ses bras et lui dévora la bouche. Il remarqua quelle avait les yeux cernés. Ils avaient dû faire l'amour une bonne partie de la nuit avant qu'elle ne le laissât pour regagner sa propre chambre.

— Branwen, reprit-il, excuse-moi pour hier soir. J'ai l'impression d'avoir abusé de toi...

Elle sourit largement.

— Ne vous excusez pas, monsieur Erwan, répondit-elle. Je ne regrette rien, et c'était très bien.

Elle souriait doucement. Erwan ne put s'empêcher d'admirer son sourire, car il était frais et pur, sans aucune arrière-pensée. Elle l'appelait toujours « monsieur Erwan » alors qu'ils avaient vécu ensemble d'ardents moments d'intimité. Branwen était une gentille fille *naturelle* et sans problèmes autres que ceux de la vie quotidienne, et le fait d'avoir fait l'amour avec elle lui avait redonné un peu de force, un peu d'espoir, au milieu des turbulences qui faisaient tanguer son esprit. Après le départ de Branwen, au milieu de la nuit, il avait dormi en paix, profondément, comme un enfant à qui sa mère vient de chanter une douce berceuse.

— Merci, Branwen, dit-il. Tu ne peux pas savoir combien tu m'as rendu heureux...

Il la vit rougir. Il lui prit la main et la pressa longuement.

— C'est à vous de m'excuser, dit-elle. Je dois vous quitter, car c'est jour de fête et j'ai beaucoup de travail à faire en bas.

— Va, ma petite Branwen, à bientôt...

Avant de refermer la porte, elle lui adressa un léger signe en posant ses doigts sur ses lèvres et en faisant le geste d'envoyer ce baiser virtuel dans sa direction. Erwan en fut très ému et lui répondit par un tendre sourire. Puis il se leva et s'attaqua à son petit déjeuner. Il

se sentait dégagé de tout, prêt à affronter la vie telle qu'elle se présenterait. Alors, il pensa que c'était lundi et qu'il devait aller chez Samantha qui avait promis de lui donner certaines informations.

Il fuma deux, puis trois cigarettes avant de prendre sa douche et de se raser. Les cloches de l'église sonnaient pour annoncer la grand-messe. Il se souvint des temps anciens, lorsque sa grand-mère l'emmenait à l'église en cette fête de la Toussaint. Elle lui disait de prier Dieu pour que son père et sa mère fussent au nombre des élus qui connaissent le bonheur éternel. Erwan sourit. Il savait maintenant que son père et sa mère s'étaient retrouvés et qu'ils étaient dans la joie, quelque part dans un monde qui n'était finalement pas très éloigné du nôtre et auquel on pouvait accéder si l'on possédait le *Rameau d'Or* que, selon Virgile, la Sibylle de Cumès remet à Énée pour aller prendre conseil auprès de son père Anchise. Or, le *Rameau d'Or*, Erwan le possédait : c'était ce signe mystérieux gravé au creux de sa main gauche, ce « M » qui était le centre d'une spirale se déroulant à l'infini. Mais il ne fallait pas qu'il se contentât de cette certitude, il y en avait d'autres qu'il devait atteindre, et pour cela, il était prêt à aller jusqu'au bout du chemin qui était le sien, ce chemin qui avait été tracé à sa naissance, ou, qui sait ? à sa conception même lors de la scène originelle, celle où se rencontrent les forces obscures et parfois contradictoires mises en mouvement dans l'univers par une entité divine qui, contenant tout, donne par conséquent tout ce qu'il est possible de donner. Des paroles lui revinrent à l'esprit : « Les êtres qui sont liés par l'amour constituent une chaîne qui ne peut jamais être rompue. » La voix de son père résonnait encore dans ses oreilles...

Mais quels étaient les êtres auxquels Erwan s'était lié par l'amour ? Sa grand-mère, bien sûr, qui avait été pour lui une véritable mère, attentive, affectueuse, dévouée à l'extrême. Son père, trop tôt disparu. Sa mère, mais sous la forme d'une image issue de photographies désuètes. Anne, son épouse, avec laquelle il avait connu une passion dévorante et partagée, et qui le hantait toujours avec autant de violence depuis quelle était absente. Mais les autres femmes ? Elles étaient là, elles aussi, il les avait aimées, du moins d'une certaine façon, il avait tissé quelque chose avec elles, il ne pouvait le nier... Quelques noms vinrent au hasard s'imposer à lui : Yuna Loarek, cette étrange femme qui avait partagé leur lit à Anne et à lui-même, et avec laquelle il avait eu une liaison coupable et fatale parce que clandestine et préjudiciable à Anne, une certaine Serena, qu'il avait rencontrée un soir auprès d'une fontaine, lorsqu'il n'était pas encore marié, la jeune Léna, l'une de ses élèves lorsqu'il était professeur, celle qui lui avait demandé crûment de lui faire un enfant, désir qu'il avait détourné en entretenant une longue liaison avec elle, Sabrina, une autre de ses élèves, une fille d'une intelligence remarquable, cette demi-lesbienne qui l'emmenait dans des boîtes de nuit spécialisées et qui lui faisait *essayer* toutes ses nouvelles petites amies, et combien d'autres, fugitives, ombreuses, mais qui avaient marqué sa chair... Il fallait maintenant y ajouter Samantha, et puis bien entendu Branwen. Quant à Gwenn le Rhun, comment la classer ? Pourtant, il avait ressenti quelque chose de très fort à l'égard de cet être ambigu et si profondément androgyne. Il était lié aussi avec elle, comme avec les autres femmes.

Ce qui était surprenant dans ces évocations, c'était qu'Erwan avait parfois l'impression de voir devant lui, parmi ces femmes dont il se souvenait parfaitement et auxquelles il pouvait donner un nom, d'autres silhouettes beaucoup plus floues mais qu'il savait néanmoins avoir croisé son chemin à un moment ou à un autre. Étaient-ce des

fantômes, ou des êtres dont il avait rêvé dans sa jeunesse, ou encore la conjonction de tous ses fantasmes cristallisés autour d'un personnage irréel, créé de toutes pièces pour la circonstance ? Et, pour l'un de ces fantômes, un nom lui revenait sans cesse en mémoire : Arianrod. Pourtant, il n'avait jamais connu de femme s'appelant ainsi. À moins que... Sans doute était-ce pendant cette terrible période de deux années qui lui échappait totalement. Il ne gardait que ce nom et un visage entouré de cheveux blonds, ce qui était bizarre, car Erwan était surtout attiré par des femmes très brunes. Mais alors, pourquoi Gwenn Le Rhun ? Elle était blonde, elle aussi, et il avait été très attiré vers elle. Mais Gwenn le Rhun était un cas à part, un cas nécessairement ambigu. Il n'en restait pas moins vrai que le nom d'Arianrod provoquait en lui une image forte, et curieusement en rapport avec la signification du mot, *roue d'argent*. Or l'image qui s'imposait à son esprit était celle d'une fille tellement blonde que sa chevelure paraissait argentée... Mais peut-être n'y avait-il rien à comprendre à toutes ces élucubrations ?

Quand il se fut habillé, il quitta sa chambre et descendit l'escalier, bien décidé à se rendre immédiatement chez Samantha. Il allait sortir dans la rue quand il entendit la voix de Branwen :

— Monsieur Erwan ! s'écria-t-elle, il y a un message pour vous !

Il revint vers la réception et Branwen lui tendit une enveloppe.

— C'est la femme de maître Jarno qui vient de passer il y a quelques minutes à peine. Elle m'a dit qu'elle était très pressée, qu'elle n'avait pas le temps de vous voir, mais que ce que vous aviez demandé est dans cette lettre.

Erwan remercia Branwen, prit l'enveloppe et s'assit dans l'un des fauteuils. Là, il la décacheta et déplia la lettre qu'elle contenait. Il lut ceci : « *Erwan, peu de temps après ta naissance, ton père a vendu le Château des brouillards qui appartenait à ta famille. C'est là que tu es né. Depuis, bien que cette maison ait été toujours inhabitée, elle a eu plusieurs propriétaires, mais elle vient d'être rachetée par la comtesse Murrigane. J'ai retrouvé également le contrat de location de Nolwenn Le Braz qui a habité jusqu'à son décès chez la veuve Le Corre. La maison de la veuve Le Corre appartient maintenant à la commune de Kerhuel qui l'a louée à Gwenn Le Rhun. À bientôt, je t'embrasse. Samantha.* »

À la lecture de ces quelques lignes, Erwan demeura un long moment abasourdi. Ainsi, il était né au Château des brouillards. Mais alors, pourquoi sa cousine Rhiannon et la comtesse Murrigane, actuelle propriétaire des lieux, s'étaient-elles rencontrées la veille au soir à cet endroit précis ? Qu'est-ce que cela cachait ? Il devenait de plus en plus urgent qu'Erwan eût une conversation sérieuse avec sa cousine. Quant à la présence de Gwenn Le Rhun dans la maison autrefois propriété de la veuve Le Corre, elle paraissait à Erwan une coïncidence bien étrange.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-il tout à coup en bondissant du fauteuil dans lequel il s'était installé.

— Qu'y a-t-il, monsieur Erwan ? demanda Branwen qui se trouvait tout près.

— J'ai tout compris ! s'écria-t-il.

Et, sans ajouter un mot, il se précipita dans la rue.

Il y avait du monde un peu partout. Des gens se dirigeaient vers l'église, d'autres en revenaient. Certains s'arrêtaient dans les boutiques, notamment dans les pâtisseries. Et les tavernes faisaient leur plein. Mais Erwan ne s'occupait ni des uns ni des autres. Il se frayait un chemin à travers la foule, bousculant quelques personnes et ne prenant même pas la peine de présenter ses excuses, ne répondant pas aux salutations que lui adressaient quelques-uns. Une évidence s'imposait à lui depuis qu'il avait lu le message de Samantha : *Gwenn le Rhun était le fils de Jakez Stephan*, il ne pouvait y avoir aucun doute là-dessus puisque tous les éléments qu'il avait recueillis concordaient admirablement. Et Erwan ne pouvait s'empêcher de rire intérieurement en pensant à la tête que ferait son ami, le ministre de l'Intérieur du gouvernement fédéral, lorsqu'il lui annoncerait que le fils qu'il recherchait avec tant d'opiniâtreté était connu de tout le monde sous les traits d'une très belle jeune femme blonde.

Il s'engouffra presque en courant dans l'impasse où se trouvait la maison de Gwenn et ne s'arrêta que devant la porte. Là il tambourina avec violence contre la porte, mais il eut beau persévérer, il n'obtint aucune réponse, aucun signe de vie en provenance de l'intérieur.

Tout à coup, sa belle assurance l'abandonna et il se sentit découragé. Où était Gwenn Le Rhun ? Cette question en provoquait une autre : pourquoi s'était-elle enfuie ? Il frappa à nouveau de son poing contre la porte sans plus de succès.

— Gwenn ! cria-t-il, ouvre-moi !

À ce moment précis, il entendit des pas dans l'impasse. Il se retourna et vit deux hommes qui venaient de s'engager dans l'impasse. Il y avait là le prévôt Yann Dagorn, en uniforme de la *Garda*, et un personnage vêtu très élégamment en qui Erwan reconnut immédiatement monsieur Dréano, le maire de Kerhuel. Les deux hommes s'arrêtèrent près d'Erwan et le saluèrent.

— Monsieur Merzhinn, dit le prévôt, c'est inutile de vous escrimer ainsi, on ne vous répondra pas.

— Comment cela ? demanda Erwan.

Le prévôt sortit de poche un petit trousseau de clés et en introduisit une dans la serrure. Il fit deux tours, et la porte s'ouvrit.

— Après vous ! dit encore le prévôt.

Erwan pénétra dans la maison de Gwenn, immédiatement suivi par le maire et le prévôt.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'exclama Erwan.

— Il y a, crut bon d'intervenir monsieur Dréano, que maître Jarno et ses amis chasseurs viennent de découvrir Gwenn Le Rhun noyée dans les marécages.

Erwan ne put se retenir. Il poussa un cri déchirant, ressentant en lui une horrible souffrance.

— Ce n'est pas vrai ! balbutia-t-il.

— Hélas ! lui répondit le prévôt, c'est la stricte vérité. On vient de ramener son corps

à la morgue de l'hôpital, et le docteur Even est en train de l'examiner. Mais il ne fait pas de doute qu'elle est morte par noyade.

— Mais comment cela se peut-il ? reprit Erwan d'une voix tremblante.

— Je suppose quelle s'est engagée dans les marais pendant la nuit et qu'elle s'est égarée. La lumière de la lune est trompeuse et le sol est instable. Elle a dû s'enfoncer dans une tourbière sans s'en rendre compte, répondit le prévôt.

Erwan ne pouvait plus respirer. Il se sentit tout à coup d'une faiblesse extrême et il se blottit contre une cloison pour éviter de s'effondrer.

— Mais qu'allait-elle faire la nuit dans les marécages ? balbutia-t-il.

— C'est ce que nous aimerions bien savoir, dit le prévôt. C'est pourquoi nous venons ici pour tenter de découvrir un indice.

Ils examinèrent la cuisine et la petite salle, puis montèrent au premier étage. Dans la chambre, où le lit était dans le plus complet désordre, Erwan discerna une tenace odeur de sueur et de sperme consécutive à leurs ébats de l'autre nuit. Cela raviva en lui la douleur qu'il avait ressentie en apprenant la nouvelle et le fit plonger dans une profonde mélancolie. Mais ils ne découvrirent rien qui pût donner la moindre information sur les raisons qui avaient poussé Gwenn Le Rhun à s'aventurer en pleine nuit dans les sinistres marécages de Gern-en-Ifern.

Ils redescendirent au rez-de-chaussée.

— Au fait, monsieur Merzhinn, dit soudain le maire, il paraît qu'hier, dans la matinée, vous êtes allé rôder dans les marécages en compagnie de Gwenn Le Rhun...

— En effet, répondit Erwan, c'est parfaitement exact, et je vois qu'on ne peut rien faire ici sans être espionné. Est-ce que vous m'accuseriez d'être responsable de la mort de cette pauvre Gwenn, monsieur le maire ?

Erwan n'avait pu supporter le ton cassant et franchement hostile qu'avait employé monsieur Dréano à son égard. Il était rouge de colère. Le prévôt s'en était aperçu et il crut bon d'intervenir.

— Monsieur Merzhinn, je vous en prie, ne prenez pas cela à mal. Nous sommes obligés d'enquêter, vous en conviendrez. Monsieur le Maire a simplement voulu dire que vous êtes le dernier témoin à avoir vu vivante Gwenn Le Rhun.

— Mais je ne suis pas le seul, répliqua Erwan. Quand nous nous sommes quittés, Gwenn et moi, au grand chêne qui contient la statue de la Vierge, nous venions de rencontrer la comtesse Murrigane qui s'en allait vers les marécages. Elle pourra vous le confirmer.

— Bien, bien, admit Yann Dagorn en soupirant, visiblement mal à l'aise. Néanmoins, monsieur Merzhinn, je suis désolé, mais il faudra que vous veniez une fois de plus à mon bureau pour signer une déposition à ce sujet...

— J'irai, soyez sans crainte.

Erwan sortit de la maison de Gwenn sans saluer les deux hommes. Il était atterré. Que s'était-il donc passé ? Pourquoi Gwenn Le Rhun était-elle retournée dans les marécages

alors qu'elle avait donné rendez-vous à Erwan le soir même chez elle ? Brusquement, le souvenir de la rencontre qu'ils avaient faite avec la comtesse Murrigane se fit plus obsédant. Il revit la pâleur de Gwenn après qu'ils eurent entendu les paroles ironiques de Moïra Murrigane. Puis, de paroles en paroles, celles de Gwenn à propos de la statue de la Vierge lui revinrent à l'esprit : *S'il m'arrivait quelque chose, il faudrait que tu viennes ici et que tu soulèves la statue de la Vierge. Il y aura un message à ton intention.* Il n'avait pas pris au sérieux cette réflexion, sur le moment, mais à présent, cela lui paraissait d'une importance particulière.

Il se lança dans les rues vers l'endroit où s'ouvrait le chemin de terre. Il passa devant le manoir de Gern et se mit à courir. Il atteignit bientôt le vénérable chêne et saisit la statue à pleines mains. Effectivement, il y avait une feuille de papier pliée en quatre sous la statue. Il s'en saisit avec avidité et la secoua de façon à lui restituer sa surface. Il ne connaissait pas l'écriture de Gwenn Le Rhun mais jugea que celle qui était sous ses yeux était tremblante, comme si cette lettre avait été écrite sous le coup d'une violente émotion. Il hésita avant de la lire, car il redoutait d'apprendre quelque chose qui fût terrible, et surtout qui fût néfaste à l'image qu'il s'était faite de cet homme-femme, ou de cette femme-homme, il ne le savait plus, qui l'avait guidé sur des chemins interdits.

Il respira longuement. Son cœur battait à tout rompre. Il avait aimé Gwenn Le Rhun, d'une certaine façon, sans doute parce qu'elle était belle, agréable, excitante, mais d'abord parce qu'il avait compris que c'était un être humain malheureux, prisonnier d'un tourbillon infernal, d'une folle ambiguïté, mais qui était digne de respect et d'amour. Il commença sa lecture : « Erwan, mon amour, quand tu liras ces lignes, je ne serai plus de ce monde, mais n'oublie pas que la mort n'est que le milieu d'une longue vie. Je n'avais pas le droit de t'emmener là où je t'ai conduit, je n'avais pas le droit de te montrer ce que tu as vu, de te faire rencontrer ceux qui t'ont aimé et qui t'aiment toujours, ceux qui sont présents autour de toi et qui ne te quitteront jamais. Mais souviens-toi que le signe que tu portes sur toi te permet d'aborder n'importe quel rivage et ensuite de le quitter. Je sais ce qui t'est arrivé pendant ces deux années dont tu as perdu la mémoire. Nous nous sommes rencontrés, Erwan, alors que j'étais sous un aspect masculin, et tu m'as regardé avec intérêt et compassion, oui, tu m'as regardé avec tendresse sans savoir qui j'étais. Essaie de creuser dans ta mémoire, essaie de retrouver derrière mon visage de femme celui d'un matelot blond à qui tu as permis d'échapper à la tyrannie de celle qui te poursuit actuellement. Rassure-toi, elle ne peut rien contre toi, mais elle est redoutable et poursuit de sa vengeance tous ceux qui ne lui obéissent pas. Sache que la comtesse Murrigane détient tous les secrets de cette histoire, mais que c'est à toi de retrouver, en toute liberté, ta mémoire perdue. Je ne peux t'en dire plus. Brûle cette lettre quand tu l'auras lue, car elle ne doit pas tomber entre les mains d'un autre que toi. Et sache que tu es, en dehors de ma mère, le seul être que j'ai réellement aimé dans cette vie. Adieu, Erwan, nous nous reverrons un jour, je ne sais sous quel aspect, mais sois certain que nous nous rencontrerons à nouveau. À toi pour toujours, Gwenn. »

Erwan relut la lettre une deuxième fois, puis une troisième, afin quelle fût gravée dans sa mémoire. Des larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent le long de ses joues. Non, Gwenn ne l'avait pas trompé. *Elle* l'avait aimé. *Elle* lui avait ouvert des portes vers l'invisible, *elle* lui avait enseigné le chemin qui menait vers la résolution de tous les mystères au milieu desquels il se débattait sans comprendre. Il se redressa et regarda le

paysage qui se présentait à lui dans le soleil, les bouquets d'aulnes qui parsemaient les étangs et les buissons d'aubépine derrière le chêne. Ne dit-on pas que l'aubépine est la demeure des fées ? Erwan reconnaissait la présence de celles-ci non loin de lui, présence tutélaire, rassurante. Il se sentait maintenant plus fort, capable d'assumer son destin, capable d'aller jusqu'au bout de ce qui était un long pèlerinage vers la lumière. Alors il prit son briquet et mit le feu à la feuille de papier. Elle se fondit en une légère fumée bleuâtre qui se dispersa dans le soleil et le vent de novembre.

Il se remit à marcher sur le chemin de terre en direction du bourg. La première chose à faire était d'aller trouver Moïra Murrigane. Cette femme était trop impliquée dans son aventure et elle était nommément désignée dans la lettre de Gwenn. Sans aucun doute, elle était responsable de la mort de la jeune secrétaire de mairie, cela d'une façon ou d'une autre. Il fallait donc provoquer Moïra Murrigane. Elle devrait s'expliquer sans détour à propos de Gwenn Le Rhun, mais également sur les étranges rapports quelle entretenait avec le curé-doyen de Kerhuel et enfin, question plus délicate, sur le jeu discret mais subtil qu'elle semblait mener vis-à-vis de lui.

Il atteignit bientôt le manoir de Gern et, sans hésiter, il battit le marteau de la porte. Il n'eut pas de réponse. Il recommença plusieurs fois, insista avec une sorte de rage, mais n'obtint pas plus de succès. Un homme et une femme qui descendaient du bourg et qui s'apprêtaient à entrer dans la maison située presque en face l'interpellèrent.

— Vous perdez votre temps, monsieur, il n'y a personne ! dirent-ils.

Erwan se retourna et se rapprocha d'eux.

— Mais, dit-il, il me semble que la comtesse était là hier...

— Oui, répondit la femme, mais nous l'avons vue partir ce matin très tôt en voiture, en compagnie de ses deux servantes, avec tous ses bagages. Tout est fermé dans le manoir.

Erwan remercia le couple et demeura seul. La colère qui montait en lui se mua bientôt en atroce désespoir. Ainsi, chaque fois qu'il était sur le point de lever un coin du voile obscur dans lequel il était empêtré, tout se dérobaient autour de lui. Draenek, le vagabond, était mort avant de lui avoir parlé. Gwenn Le Rhun était morte avant d'avoir livré tout ce qu'elle savait, mais également parce qu'elle avait déjà parlé. À présent, c'était au tour de Moïra Murrigane de disparaître alors qu'Erwan s'était décidé à lui demander des comptes. Il pourrait certes retrouver la comtesse, mais cela demanderait du temps, et c'est tout de suite qu'il voulait des informations. Il s'expliquerait plus tard avec Rhiannon, lorsqu'il serait de retour à Keris. Cependant, sur place, ici à Kerhuel, il y avait encore le père Buléon, le curé-doyen. Mais comment le faire parler, comment lui arracher la vérité sur les agissements de la comtesse Murrigane ?

Il regagna le centre du bourg et entra dans la taverne des Nuages-Rouges. Il y avait là la clientèle habituelle des dimanches ou des jours de fête, des hommes qui n'allaient pas à la messe, préférant une autre forme de liturgie, cette fois en l'honneur de la dive bouteille. Et, bien sûr, les conversations allaient bon train au sujet de Gwenn Le Rhun, car la nouvelle de la découverte de son corps dans les marécages par maître Jarno et ses compagnons de chasse s'était déjà répandue dans tout Kerhuel. On salua Erwan, mais celui-ci s'aperçut qu'on le regardait bizarrement, comme si on était au courant de la liaison fort brève mais fulgurante qu'il avait entretenue avec la secrétaire de mairie. Il se

renfrogna et se mit à boire.

Il n'était pas là depuis bien longtemps qu'il vit arriver le docteur Even. Ayant remarqué Erwan, il vint s'asseoir à sa table. Il paraissait fatigué, morose.

— Toujours ce sale boulot ! grommela-t-il entre ses dents. Il y a des jours où je déteste mon métier. Quand ce n'est pas de la viande avariée que je triture, c'est de la viande froide...

Il se commanda un verre de whiskey. Erwan le regardait avec attention. Le docteur Even possédait une sensibilité à fleur de peau, mais il s'efforçait toujours de la masquer sous des dehors d'indifférence, et surtout sous des flots d'alcool. Erwan le laissa un certain temps à son amertume avant d'orienter la conversation sur le sujet qui le préoccupait.

— Alors, docteur, demanda-t-il d'une voix étouffée, qu'est-il réellement arrivé à Gwenn ?

— Morte noyée, c'est incontestable. Elle ne porte aucune trace suspecte, aucune trace de blessure, aucune marque de choc. Elle a dû avoir un malaise et tomber. Vous savez, Erwan, l'air qui se dégage des marais est méphitique, et il peut provoquer des étourdissements et même des pertes de conscience. C'est tragique, mais, si je peux m'exprimer ainsi, Gwenn Le Rhun est morte de mort naturelle...

Brusquement, Erwan pensa aux deux agents des Services spéciaux qu'avait envoyés Jakez Stephan à Kerhuel pour y enquêter discrètement. L'un était mort d'une crise cardiaque, d'une mort très naturelle, par conséquent, et l'autre noyé accidentellement dans les marécages, d'une mort tout aussi explicable et naturelle. Pour Erwan, ces coïncidences étaient trop fortes pour qu'il pût les attribuer au hasard. Il y avait nécessairement quelque chose derrière tout cela.

— Dites-moi, docteur, demanda-t-il, est-ce que je peux aller la voir ?

Le docteur Even avala d'un trait le contenu de son verre.

— Je ne vous le conseille pas, Erwan. Cela ne sert à rien d'aller contempler un cadavre. Cela ne lui apporte rien. Quant à vous, il vaut mieux que vous gardiez de Gwenn Le Rhun l'image qu'elle vous offrait lorsqu'elle était en vie. Croyez-moi, c'est préférable...

— Vous avez sans doute raison, murmura rêveusement Erwan.

Il se rapprocha du docteur. Il hésita quelques instants, puis il parla à voix très basse.

— Répondez-moi franchement, docteur, est-ce que vous saviez que Gwenn Le Rhun était un homme ?

— Oui, je le savais. Un médecin est obligé de faire déshabiller ses patients. Mais j'étais tenu au secret professionnel, et je l'ai respecté.

— Mais, en dehors de vous, reprit Erwan, qui donc, à Kerhuel, était au courant ?

— Le maire. Quant aux autres, je l'ignore, mais je ne crois pas que mes concitoyens aient eu le moindre doute sur son sexe. Ils l'ont toujours considérée comme une femme, et il ne serait pas bon que la vérité fût dévoilée. D'ailleurs, tout à l'heure, je me suis arrangé pour que le secret soit conservé et j'ai signé le permis d'inhumer. Gwenn Le Rhun sera

enterrée comme elle a voulu vivre, en tant que femme. Mais elle n'aura pas droit à des obsèques religieuses.

— Comment cela ? s'écria Erwan.

— Le curé s'y oppose formellement. Il l'a dit tout à l'heure au maire.

— Mais quelles sont les raisons de son refus ?

— Ah ! ça, je n'en sais rien du tout, Erwan. Allez donc le lui demander vous-même. Il vous répondra peut-être.

Erwan se mit à réfléchir. Ce refus en apparence immotivé de la part du curé-doyen cachait sûrement quelque chose, et Erwan se sentit envahi par les pires soupçons. Il se leva.

— Docteur, dit-il, votre conseil est bon. Je vais aller tout de suite trouver le père Buléon.

Il ne fut pas long à gagner la place de l'église. Les cloches sonnaient la fin de la grand-messe et les fidèles sortaient, se répandant par groupes, qui au milieu de la place pour des conversations banales, qui dans les rues pour rejoindre leurs maisons. Erwan entra dans l'église. Il y avait encore quelques personnes agenouillées sur les bancs tandis que le curé, aidé par le sacristain Goulven, mettait de l'ordre dans le chœur et éteignait les cierges. Erwan s'assit sur un banc, dans le fond de la nef, attendant que l'église fût désertée, se remémorant la messe étrange et quelque peu blasphématoire à laquelle il avait assisté clandestinement la veille au soir.

La dernière personne à sortir fut mademoiselle Séveno, une vieille fille qu'Erwan connaissait depuis toujours, confite en bigoterie, vêtue immuablement d'une robe et d'un manteau noir, coiffée d'un chapeau noir qui datait probablement d'une quarantaine d'années. Elle n'avait même pas vieilli, car elle avait le même visage ridé et revêché qu'autrefois. Elle fit sa génuflexion dans le bas de l'église et trempa sa main dans le bénitier avant de se signer. Il émanait d'elle cette même horrible odeur de crasse et de cul mal lavé qui l'avait toujours caractérisée.

Quand elle eut disparu, Erwan s'avança vers le haut de la nef et s'en alla directement à la sacristie.

— Bonjour, monsieur Erwan, lui dit le sacristain.

Le père Buléon le regarda avec étonnement, car Erwan n'avait plus guère l'habitude de fréquenter les offices. Il devait se demander ce qu'il venait faire là.

— Bonjour, monsieur Merzhinn, dit-il néanmoins. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je voudrais seulement savoir, monsieur le doyen, pour quelles raisons vous refusez des obsèques religieuses à cette pauvre Gwenn Le Rhun.

Le père Buléon ne lui répondit pas, mais il se tourna vers le sacristain.

— Goulven, lui dit-il, je n'ai plus besoin de toi. Tu peux disposer. Mais n'oublie pas de revenir cet après-midi avant les vêpres.

Le sacristain sortit, et le prêtre alla fermer la porte qui communiquait avec l'église.

Apparemment, il n'avait aucune envie qu'une oreille indiscreète écoutât leur conversation.

— Monsieur Merzhinn, vous m'avez posé une question précise, dit-il enfin, mais je ne suis pas tenu de vous répondre. J'ai mes raisons, un point c'est tout.

— Je crois les connaître ! s'écria Erwan.

Il avait lancé cela au hasard, pour faire réagir le prêtre. Il vit qu'il avait réussi, car le visage du père Buléon se crispa subitement. Erwan remarqua qu'il avait un hématome sous sa pommette droite, conséquence du coup de pied qu'il avait reçu de Moïra Murrigane. Le doyen regarda fixement Erwan comme pour deviner ce qu'il avait voulu insinuer. Erwan soutint fermement son regard et ce fut le prêtre qui baissa les yeux.

— Cartes sur table ! s'écria Erwan. Je veux savoir la vérité !

— Bon, bon, admit le doyen. Je n'ai pas le droit de célébrer des obsèques religieuses pour un individu qui non seulement a vécu en dehors de toute pratique, mais a commis une véritable usurpation d'identité.

— Que voulez-vous dire par là ? insista Erwan.

Après un instant de trouble, le père Buléon avait repris son assurance.

— Écoutez, monsieur Merzhinn, répondit-il, puisque nous jouons cartes sur table, je suppose que vous savez que Gwenn Le Rhun n'était pas une femme.

— En effet, je le savais. Mais vous, monsieur le doyen, comment le savez-vous ?

Le prêtre ne répondit pas. Il se dirigea vers une armoire dont il ouvrit la porte. À l'intérieur, il y avait de nombreux cahiers reliés. Le père Buléon chercha pendant quelques instants et sortit un volumineux dossier qu'il se mit à feuilleter. « Bon sang ! se dit Erwan en lui-même, les registres paroissiaux ! je n'y avais pas pensé ! » Le prêtre étala le dossier sur la table de la sacristie.

— Voyez vous-même, dit-il. C'est son acte de baptême.

Erwan se pencha et lut attentivement ce qui était écrit d'une écriture manuscrite ferme mais archaïque, faite à la plume et à l'encre violette. C'était un acte banal, comme tous les autres, signé par un prêtre, le parrain et la marraine, et aussi la mère. Mais ce qui attira l'attention d'Erwan, ce fut le début : *A été baptisé ce jour, en la paroisse Notre-Dame de Kerhuel, Gwenn-Jakez, fils de Nolwenn Le Braz, né de père inconnu.* Cela confirmait absolument les certitudes d'Erwan : Gwenn Le Rhun était bien le fils de Jakez Stephan, le prénom de Jakez qui lui avait été donné en faisait foi, mais sous un patronyme différent, ce qui, apparemment, ne constituait pas un mystère pour le père Buléon, pas plus d'ailleurs que pour Erwan, puisqu'il savait sous quel nom la mère de Gwenn avait vécu à Kerhuel. Et la mère de Gwenn, à ce qu'avait dit Jakez Stephan, portait le même signe au creux de la main... Erwan sortait enfin du labyrinthe dans lequel il s'était perdu. Cependant, cet acte, qui affirmait le sexe masculin de Gwenn, n'expliquait en rien le changement de nom ni les circonstances qui avaient entouré cette métamorphose.

— Eh bien ! monsieur Merzhinn, reprit le prêtre, êtes-vous convaincu ?

— Plus que jamais, monsieur le doyen, rétorqua Erwan. Je veux une messe et une absoute pour Gwenn Le Rhun !

Le père Buléon s'était reculé, exprimant l'effarement le plus complet.

— Mais ! s'écria-t-il, pour qui vous prenez-vous en me donnant ainsi des ordres ?

— Pour le témoin de vos turpitudes, répondit froidement Erwan. Expliquez-moi donc l'origine de cet hématome qui orne superbement votre joue !

Incontestablement, le coup avait porté, car le visage du prêtre devint blême et l'inquiétude s'empara de son regard. Néanmoins, il tenta de rétablir la situation en sa faveur.

— On peut se cogner dans un meuble, balbutia-t-il.

Il ne croyait même pas à ce qu'il disait. L'allusion d'Erwan indiquait que celui-ci en savait davantage. Mais que savait-il au juste ? Cela, le doyen l'ignorait. Erwan voulut aller encore plus loin, sans pour autant anéantir son interlocuteur : il fallait user de patience pour que l'autre se livrât peu à peu et pût lui donner un maximum de renseignements sur la comtesse Murrigane, ce qui constituait en fait le seul but qu'il recherchait.

— Quel est votre comportement vis-à-vis des femmes ? demanda-t-il subitement.

Le père Buléon fut dérouté par cette question. Il chercha ses mots, mais ne savait comment répondre. Erwan sentit qu'il était à bout de nerfs et que c'était peut-être le moment de l'attaquer par un point qui lui serait très sensible et auquel il ne pourrait échapper. Le refus du prêtre d'accorder des funérailles religieuses à Gwenn Le Rhun lui parut un argument de base parfaitement adapté.

— En somme, monsieur le doyen, dit-il calmement, votre décision de ne pas accorder à Gwenn Le Rhun des obsèques religieuses découle de votre respect du droit canon ?

— C'est exact, monsieur Merzhinn.

— Alors, reprit Erwan d'un ton ironique, je ne comprends plus. Votre rigueur, que je juge excessive, ne s'accorde guère avec l'attitude fort laxiste que vous manifestez lorsque vous célébrez une messe dans votre église au milieu d'une bande de femmes nues auxquelles vous donnez la communion et qui se livrent ensuite à des ébats saphiques du plus bel effet...

Le prêtre recula d'un bond. Il était devenu livide et tremblait de tous ses membres.

— Comment osez-vous ? s'écria-t-il d'une voix rauque.

— Je n'ose pas, répondit Erwan, j'affirme, et j'affirme parce que j'ai vu tout cela hier soir dans cette église. Vous ne pouvez le nier.

— Fantasmagories ! ce que vous racontez est un tissu de fables ! personne ne vous croirait !

— Je n'en suis pas si sûr. Mais je n'ai nulle intention d'aller clamer partout que le curé-doyen de Kerhuel pratique des messes roses et qu'il supplie la comtesse Murrigane de lui accorder ses faveurs, ce qu'elle refuse d'ailleurs avec violence, comme en témoigne l'hématome que vous avez sur la joue droite. Je veux seulement deux choses : d'abord que vous enterriez religieusement la pauvre Gwenn Le Rhun, ensuite que vous me racontiez tout ce que vous savez sur la comtesse Murrigane. C'est assez clair, n'est-ce pas ?

Le père Buléon, de plus en plus crispé, paraissait agité d'une rage monstrueuse.

— Sortez, monsieur ! hurla-t-il, et ne revenez plus jamais ici !

— Oh ! si, je reviendrai, soyez en sûr, monsieur le doyen. Je reviendrai entendre votre réponse en fin d'après-midi. Réfléchissez bien à ce que vous allez me dire.

Et sans attendre plus longtemps, sans prendre congé, Erwan sortit de la sacristie, traversa l'église et se retrouva sur la place. Sa nervosité était à son comble, et il ne savait quoi faire pour la calmer. Il revint à la taverne des Nuages-Rouges, mais le docteur Even n'y était plus. Il but un autre verre et fuma cigarette sur cigarette pendant une bonne heure, plongé dans ses pensées, agité par les multiples questions qui se posaient à lui. Allait-il enfin connaître la vérité, ou tout au moins certaines parties de cette vérité ?

Il n'avait pas faim, mais il se rendit cependant à l'auberge des Bruyères où il se commanda un plat unique. Il prit tout son temps, forçant quelque peu sur le vin, écoutant nonchalamment les conversations qui s'échangeaient autour de lui. Dans les restaurants et les auberges, le déjeuner du dimanche et des jours fériés est généralement interminable. Il est l'occasion d'une réunion de famille, ou d'une rencontre entre couples qui s'ennuient pendant toute la semaine et qui viennent raconter leur ennui à d'autres qui s'en moquent éperdument parce que seul leur propre ennui les intéresse. Dans cette atmosphère propice à la détente, en tant que solitaire aux oreilles toujours à l'affût, Erwan en vint à oublier le chagrin qu'il éprouvait du sort de Gwenn Le Rhun. Et surtout, il était plein d'espoir : il avait suffisamment *chauffé* le curé-doyen pour que celui-ci se montrât compréhensif envers ses exigences. Il savait en tout cas qu'il irait jusqu'au bout, que rien ne l'arrêterait dans cette quête impossible qu'il menait pour découvrir la lumière qui se cachait au milieu des ombres sulfureuses qui étreignaient sa vie depuis de trop longs mois.

Il était presque quinze heures trente lorsqu'il sortit de l'auberge. Il n'y avait personne dans les rues de Kerhuel. Ceux qui n'étaient pas chez eux devaient être au cimetière, puisque telle était la coutume le jour de la Toussaint, communément confondu avec le jour des Morts. Mais lui, qu'allait-il faire ? Pourquoi ne pas aller lui-même sur la tombe de ceux qu'il avait aimés et qui reposaient dans cette terre de Kerhuel ? Cela partait d'un bon sentiment, mais pour Erwan, une tombe n'était guère qu'un simple mémorial, une pierre froide, absolument vide de toute présence humaine. L'essentiel était de savoir que ceux qu'il avait connus et aimés se trouvaient quelque part, dans un monde à la fois semblable et différent, situé non loin de lui et dans lequel il pouvait accéder. Non, il n'irait pas jusqu'au cimetière. En attendant le moment d'aller retrouver le curé-doyen en fin d'après-midi, il se calmerait les nerfs en errant sur les landes. Le vent lui apporterait peut-être des messages venus d'ailleurs...

À l'instant précis où il passait devant l'église, il vit le sacristain Goulven surgir par la porte et se précipiter vers lui.

— Monsieur Erwan ! monsieur Erwan ! venez vite !

Goulven semblait bouleversé. Il tremblait comme une feuille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Erwan. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Venez vite ! reprit le sacristain avec insistance.

Erwan le suivit à l'intérieur de l'église. La première chose qu'il vit, ce fut un corps qui se balançait au bout d'une corde attachée à l'un des lustres de la nef. Et, sous le corps pendu, il y avait une chaise renversée. Erwan en frémit de tout son être. Il s'agissait du père Buléon, et il ne faisait aucun doute qu'il ne fût mort depuis déjà un certain temps. Erwan se retourna vers Goulven d'un air interrogateur.

— Je l'ai trouvé comme ça en entrant, balbutia Goulven. J'étais venu avant les vêpres, comme il me l'avait demandé. C'est affreux, n'est-ce pas, monsieur Erwan ?

— Va chercher le prévôt et le docteur Even ! lui cria-t-il. Dépêche-toi. Et ferme la porte derrière toi. Il ne faut pas que quelqu'un puisse entrer.

Sans répondre, le sacristain se précipita au dehors et Erwan l'entendit tourner sa clé dans la serrure de la grande porte. Il était maintenant seul avec ce cadavre qui se balançait lentement presque au-dessus de lui dans la pénombre de l'église.

Sa première réaction fut de se mettre à genoux à même le dallage, et de prier. Il retrouva immédiatement toutes les prières de son enfance et les récita avec ferveur. Puis, comme un froid humide l'envahissait surnoisement, il se releva et s'assit sur un banc, la tête entre les mains. À n'en pas douter, le père Buléon s'était suicidé, mais pourquoi ? Brusquement, Erwan se sentit responsable de la mort du prêtre. C'était lui qui, en lui révélant ce qu'il avait vu la veille au soir et en lui posant ses conditions pour son silence, l'avait poussé à cet acte de désespoir. À cette pensée, Erwan en eut la nausée. Puis la colère et le découragement se succédèrent en lui : une nouvelle fois, quelqu'un qui eût pu lui dire certaines choses venait de disparaître. Était-il maudit ? Était-il condamné à ne jamais rien savoir ? Erwan demeura ainsi prostré sur sa chaise, supportant douloureusement le poids de son accablement.

Il entendit le bruit de la serrure. Le sacristain fit irruption, suivi du prévôt Yann Dagorn, du maire, monsieur Dréano, et du docteur Even. Ils s'immobilisèrent dans la nef, le regard fixé sur le sinistre spectacle qui s'offrait à eux. Après un long moment de silence, le maire prit la parole.

— Quelle histoire ! dit-il. Qu'en pensez-vous, Dagorn ?

— Le suicide ne fait pas de doute, répondit le prévôt. Tu n'as touché à rien, Goulven ? La chaise était-elle comme cela lorsque tu es entré ?

— Oui, monsieur le prévôt. Je vous assure que ça m'a fait un choc. Je me suis précipité dehors. Heureusement que monsieur Erwan passait juste à ce moment ! je ne sais pas ce que j'aurais fait !

— Bon, bon, dit le maire, agacé par les paroles du sacristain. Ce n'est pas le tout, il faut le décrocher. Goulven, il y a bien un escabeau ici ?

— Oui, monsieur le maire, je vais tout de suite le chercher.

Il revint peu après avec l'escabeau. Yann Dagorn entreprit d'y monter. Tandis que le sacristain tenait les jambes du mort, le prévôt s'efforça de dénouer la corde fixée au lustre. Il eut beaucoup de mal, mais il y parvint enfin. Les deux hommes déposèrent alors lentement le corps sur le dallage et le docteur se pencha sur lui pour l'examiner.

— Strangulation et vertèbres cervicales brisées, dit-il en se relevant. C'est

caractéristique de la pendaison. On ne peut discuter là-dessus : le père Buléon s'est bel et bien pendu...

Le maire tournait sur place, en proie à une nervosité croissante. Enfin, il se calma et se planta devant les autres.

— En dehors de nous, demanda-t-il, qui est au courant ?

— Apparemment personne, répondit Erwan. Je suis resté là pendant que Goulven allait vous chercher, et je lui avais demandé de fermer la porte derrière lui.

— Tu n'as rien dit à personne, Goulven ? Est-ce bien sûr ?

— Tout à fait sûr, monsieur le maire. Je suis allé directement chez le prévôt. Il était seul. Ensuite nous sommes allés chercher le docteur, et le prévôt a voulu que vous veniez avec nous.

— Il a bien fait, fit le maire.

Il se plongea de nouveau dans ses réflexions. Les autres gardaient le silence et ne bougeaient pas, attendant que le maire se décidât à exprimer ce qui paraissait le tourmenter. Erwan se sentait de plus en plus mal à l'aise.

— Bon, dit enfin le maire, maintenant, il nous faut éclaircir la situation. Dagorn et toi, Goulven, vous allez transporter le corps au presbytère et l'allonger sur son lit. Vous nouerez un foulard autour de son cou pour que personne ne puisse discerner des traces de strangulation, et, bien entendu, vous ferez disparaître la corde. Ensuite, nous irons en ville annoncer que notre curé-doyen, le père Buléon, est mort subitement d'une crise cardiaque. C'est d'ailleurs ce que le docteur Even écrira sur le certificat de décès et le permis d'inhumer. N'est-ce pas docteur ?

— Bah ! c'est évident, répondit le docteur Even d'un ton flegmatique. De toute façon, tout le monde sait que je soignais le père Buléon pour de petits ennuis cardiaques.

— Quant à toi, Goulven, n'oublie pas que tu es le premier témoin, donc le témoin essentiel. Il est non moins évident que tu as découvert le curé mort, allongé sur son lit. Il a dû avoir un malaise et a voulu se reposer. N'est-ce pas ?

— C'est comme vous dites, monsieur le maire.

Erwan avait écouté cette conversation avec un certain effarement.

— Non, mais ça ne va pas ! s'écria-t-il, pris d'une soudaine colère. Vous êtes en train d'officialiser un faux ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— Il y a, monsieur Merzhinn, rétorqua sèchement le maire, que je ne me vois pas annoncer à travers toute la ville que notre curé-doyen s'est donné la mort. Pensez au scandale que cela provoquerait.

— Peu importe le scandale ! reprit Erwan. C'est la vérité qui compte.

— La vérité ? dit monsieur Dréano avec ironie, mais, cher monsieur Merzhinn, la vérité, c'est ce que proclament les gens qualifiés pour le faire. Quoi que vous puissiez en penser, je maintiens que le père Buléon est mort d'une crise cardiaque. Si vous prétendez le contraire, personne ne vous croira. Le sacristain Goulven, qui a découvert le

malheureux prêtre, et qui est donc le premier témoin, l'affirme sous la foi du serment. Le docteur Even dit de même, en tant que médecin légiste. Le prévôt Dagorn est assermenté, et l'on ne peut mettre sa parole en doute. Quant à moi, je suis le maire, et je suis revêtu de la plus haute autorité sur la commune.

— Vous me dégoûtez ! dit encore Erwan.

— Nous n'avons que faire de votre appréciation, monsieur Merzhinn. J'admets que vous êtes né à Kerhuel et que vous aimez bien cette ville, mais vous n'en êtes pas citoyen. Laissez-nous régler nos affaires entre nous.

— Vous ne trouvez pas que vous exagérez ?

— Je n'exagère pas, monsieur Merzhinn. J'en ai seulement assez des histoires qui nous tombent sur le dos. Depuis que vous êtes arrivé ici, il y a à peine quelques jours, c'est une suite ininterrompue d'événements tragiques. D'abord, la mort de Fanch Latimer. Je reconnais que personne ne le regrette, mais c'est tout de même fâcheux. Ensuite, la mort de Draenek. D'accord, c'était un vagabond, mais quand même... Après cela, on retrouve Gwenn Le Rhun noyée, et maintenant le curé pendu dans son église. Avouez que ça fait beaucoup pour quelques jours !

— En somme, dit Erwan, vous me rendez responsable de tous ces décès ?

Le maire parut gêné par cette réflexion. Il se gratta la tête et toussa.

— Je n'ai pas dit cela, monsieur Erwan. Je parlais seulement de coïncidences. Les gens de Kerhuel sont volontiers superstitieux et ils font parfois des rapprochements bizarres. Vous savez, il y a un train vers 17 heures 30. À Dinas Emrys, il assure la correspondance avec le rapide de Keris. C'est un conseil que je vous donne : prenez ce train et oubliez tout cela.

Il se retourna vers le sacristain et le prévôt.

— Allez, vous autres, emmenez ce pauvre prêtre au presbytère et faites comme je vous ai dit. À plus tard.

Et le maire sortit de l'église sans ajouter un mot. Yann Dagorn et Goulven saisirent le corps et l'emportèrent. Erwan resta seul avec le docteur Even.

— Si je comprends bien, dit Erwan, je suis indésirable ici.

— C'est ce que j'ai cru comprendre à travers les paroles du maire, répondit le docteur. Et même si cela vous choque, Erwan, je trouve que son conseil est bon. Profitez du train et retournez à Keris. Laissez les gens d'ici aux prises avec leurs problèmes, ou tout simplement avec leurs fantasmes. Vous n'êtes responsable de rien. Laissez-nous tranquillement nous parjurer et rédiger des faux.

Erwan se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Il fit quelques pas dehors, sur les marches de l'église. Il était glacé, et la pleine lumière du soleil l'emporta dans un déluge de feu qui le réchauffa et calma son angoisse. Le docteur Even l'avait suivi. Erwan se retourna.

— Eh bien ! toubib, dit-il, vous n'avez pas peur de vous exposer ainsi avec un indésirable à la vue de tous les habitants de Kerhuel ?

— Je suis désolé, Erwan, répondit le docteur. Je ne comprends pas pourquoi le maire

est si désagréable envers vous. Quant à moi, je vous aime bien, je vous assure. Allons, oubliez les paroles qui ont été prononcées tout à l'heure. Ils étaient tous à cran, monsieur Dréano le premier. Restez donc à Kerhuel le temps que vous voudrez.

— Non, s'écria Erwan, je n'ai plus rien à faire ici. Puisqu'il a un train tout à l'heure et qu'il me permet de rejoindre Keris le plus vite possible, je vais en profiter. Je vais chercher mes affaires à l'hôtel et je pars.

Le docteur Even mit sa main sur l'épaule d'Erwan.

— Alors, laissez-moi vous accompagner jusqu'à la gare. Vous savez que je vais m'ennuyer à présent. Je commençais à m'habituer à passer du bon temps avec vous. La vie n'est pas drôle tous les jours ici.

— Bien sûr, docteur. Je vous aime bien, moi aussi, et je sais que je peux compter sur vous comme sur un véritable ami.

— Vous le pouvez, Erwan.

Ils allèrent directement à l'hôtel d'Avalon. Là, Erwan demanda sa note et monta dans sa chambre pour ranger ses affaires dans le sac de voyage qui lui était habituel et qu'il portait toujours sur l'épaule. Ce fut vite fait. Il redescendit et régla ce qu'il devait. Branwen le regarda partir avec une certaine tristesse dans le regard.

— Je reviendrai, lui dit-il. Sois heureuse, Branwen...

Ils passèrent devant la taverne des Nuages-Rouges. Le docteur ne put résister à l'envie d'inviter Erwan à entrer y boire un verre. Il n'y avait guère que deux ou trois clients dans la salle, car ce n'était pas encore l'heure où les flâneurs venaient échanger leurs propos et patienter avant de rentrer chez eux subir les inconvénients de la vie familiale. Erwan et le docteur se gardèrent bien de faire la moindre allusion au drame qui s'était déroulé dans l'église. Les habitants de Kerhuel apprendraient la nouvelle toujours assez tôt, et ils n'avaient, tous les deux, aucune envie d'être assaillis de questions sans intérêt. Ils burent tranquillement leur verre et se dirigèrent vers la gare en prenant les ruelles du centre. Ils arrivèrent ainsi sur la petite place où se dressait le Château des brouillards.

Le soleil commençait à pâlir dans le ciel et une légère brume montait du bas de la ville, s'infiltrant un peu partout dans les replis des maisons et des murs de jardins. Erwan s'avança vers le Château des brouillards et en toucha le mur de sa main. Puis, sans savoir pourquoi, il s'adossa à la face, très droit, comme s'il voulait s'imprégner de la puissante énergie minérale qui émanait de la pierre. Alors, il s'aperçut qu'il venait d'accomplir le même geste rituel qu'il avait vu faire à Moïra Murrigane, la veille au soir, lorsqu'elle avait rencontré Rhiannon sur cette place.

Pourquoi la comtesse était-elle venue rôder sur cette place après avoir participé à cette étrange cérémonie dans l'église ? Était-ce parce quelle était la nouvelle propriétaire du Château des brouillards ? Mais l'insistance avec laquelle elle s'était appuyée le dos contre le mur de cette bâtisse signifiait sûrement quelque chose. Et Rhiannon ? Que venait-elle faire ce soir-là à Kerhuel, précisément devant le Château des brouillards ? Depuis qu'Erwan savait que c'était dans cette demeure qu'il était né, toutes les suppositions, même les plus folles, devenaient possibles. Mais, là-dessus, comme pour le reste,

Rhiannon devrait s'expliquer. Il n'y avait plus qu'elle, désormais, à pouvoir lui apporter les détails qui lui manquaient pour comprendre, ou tout au moins pour essayer de comprendre les événements qui se déroulaient autour de lui comme en une gigantesque spirale dont il était le noyau inconscient.

Pendant ces quelques instants de recueillement, le docteur Even avait regardé Erwan sans dire un mot, mais avec un regard bizarre, comme s'il avait perçu une intention secrète dans cette communion entre l'homme et la pierre. Erwan ne fut pas sans remarquer la muette interrogation du docteur et crut bon de s'expliquer.

— Voyez-vous, docteur, si j'ai fait cela, c'est parce que je suis né ici, dans cette maison qu'on appelle le Château des brouillards. Mon séjour à Kerhuel n'aura pas été complètement inutile puisque j'ai appris aujourd'hui même qu'elle était la maison de ma naissance. Auparavant, je l'ignorais, et ma famille me l'avait toujours soigneusement caché, sans doute parce c'est aussi la maison où est morte ma mère. Oui, je suis né dans ce Château des brouillards. Alors, comme je m'en vais, j'ai voulu accomplir un geste pour me relier définitivement à mon passé.

— Quoi de plus normal ! dit le docteur.

Ils quittèrent la place et, au gré des ruelles, passèrent devant l'entrée de l'impasse où se trouvait la maison de Gwenn Le Rhun. Erwan s'arrêta. Il regarda vers le fond de l'impasse, le cœur étreint d'une poignante tristesse. Il savait que Gwenn était morte parce qu'elle avait fait passer son amour pour lui avant tous ses interdits. Mais quels étaient ces interdits ?

— Avez-vous remarqué, demanda le docteur, que Gwenn Le Rhun avait le même signe que vous gravé dans le creux de sa main ?

— Oui, répondit Erwan. Mais elle n'a pas voulu me dire qui le lui avait fait ni quand on le lui avait fait. Je ne suis pas plus avancé sur ce point.

Le docteur se garda bien d'insister. Erwan le regarda droit dans les yeux.

— Vous devez vous demander si j'ai réellement couché avec Gwenn Le Rhun, n'est-ce pas ?

— Certes, oui, mais je ne me serais pas permis de vous poser cette question.

— Eh bien, toubib, j'avoue. J'ai réellement couché avec Gwenn.

— Vous n'êtes pourtant pas homosexuel.

— Cela n'avait rien à voir. C'était comme cela. Cela s'est fait naturellement, et avec beaucoup d'amour. Cela vous choque ?

— Oh ! s'exclama le docteur, j'en ai tellement vu que rien ne peut plus me choquer ! D'ailleurs, je respecte trop la liberté de chacun pour juger quoi que ce soit. Cela dit, Erwan, cette Gwenn Le Rhun était un être tout à fait digne d'intérêt, et aussi d'amour. Je vous comprends parfaitement.

— Merci, docteur, murmura Erwan, vous me faites du bien.

Ils continuèrent leur chemin et se retrouvèrent bientôt devant la gare. Le train, qui était déjà à quai, était en fait un autorail avec sa remorque. La voie ferrée, qui reliait Dinas

Emrys, la capitale provinciale, à Kerhuel qui en constituait le terminus, n'était guère fréquentée, et l'on n'y effectuait que deux allers et retours quotidiens. Erwan alla prendre son billet au guichet et rejoignit le docteur qui l'attendait sur le quai. L'autorail ne devait partir que dix minutes plus tard, mais le mécanicien avait déjà mis le moteur en marche pour lui donner sa pleine puissance, et le diesel, probablement mal réglé, faisait jaillir, dans un ronflement inquiétant, des colonnes de fumée noire vers le ciel qui se chargeait déjà d'ombres. Il ferait froid cette nuit, Erwan en était convaincu, et le brouillard risquait de submerger la ville de ses flots laiteux dans lesquels s'agitaient tant d'êtres fantastiques égarés sur la terre depuis l'aube des temps.

Erwan et le docteur Even demeurèrent immobiles, l'un en face de l'autre. Quelques voyageurs prirent place à bord de l'autorail. Le chef de gare sortit à son tour sur le quai en consultant sa montre.

— Docteur, dit Erwan d'une voix émue. Merci pour tout...

Le docteur Even le fixa de son regard brillant d'ivrogne invétéré.

— Erwan, murmura-t-il. Avant que nous nous quittions, il faut que je vous dise quelque chose que je suis maintenant le seul, j'en suis persuadé, à connaître. Je n'en ai jamais parlé à quiconque. Cela me vient de mon père, et cela vous concerne.

— Comment cela ? s'écria Erwan.

Le docteur prit le bras d'Erwan et le serra avec force.

— Eh bien voici : vous savez que mon médecin de père est celui qui vous a découvert vagissant près de votre mère morte en vous mettant au monde. Oui, Erwan, vous étiez blotti contre le corps encore chaud de votre mère. Mais, ce qui est étrange, toujours d'après ce que m'a raconté mon père, c'est qu'il y avait un autre cordon ombilical que celui qui vous reliait encore à votre mère. Et ce cordon avait été sectionné...

Erwan sentit un immense frisson l'envahir.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? balbutia-t-il.

— C'est à vous d'en tirer des conclusions, Erwan, répondit le docteur. Mais il est temps que vous montiez. Le train va partir. Adieu, Erwan, et si Dieu existe, qu'il vous bénisse et vous protège !...

Erwan sauta dans la remorque de l'autorail. Immédiatement après le coup de sifflet du chef de gare, le moteur rugit comme une bête féroce et le convoi s'ébranla tandis que, sur le quai, le docteur Even faisait de la main un grand geste affectueux mais désespéré en direction d'Erwan.

*La voie ferrée qui relie Dinas Emrys à Keris, la capitale fédérale, au nord-ouest, traverse des petites montagnes avant de s'engager dans des zones plus basses, au voisinage de la mer. Cette côte méridionale est coupée par des estuaires parfois profonds et encaissés dont les cours d'eau prennent leur source dans les montagnes du Centre, cette barrière rocheuse qui sépare le versant sud, riant et vallonné, des grandes landes désertiques et froides qui s'étendent au nord, jusqu'à la mer. Puis, la voie remonte vers le nord-ouest, empruntant de larges vallées avant de longer de nouveau le rivage jusqu'à la ville de Keris, devant le grand large et le soleil couchant. Généralement, on met deux heures par train rapide entre Dinas Emrys et Keris. C'est le lundi 1<sup>er</sup> novembre, jour de la Toussaint, et il est plus de dix-huit heures.*

À peine Erwan était-il descendu de l'autorail, à Dinas Emrys, que le rapide à destination de Keris entra en gare. Il se hâta d'aller vers l'arrière du train et monta dans la dernière voiture, espérant qu'elle serait à peu près vide et qu'il pourrait y trouver le calme et la solitude pendant toute la durée du trajet. Effectivement, il n'y avait presque personne dans cette voiture de queue, et il s'installa dans un compartiment inoccupé.

Il s'affala sur la banquette, au coin de la fenêtre. Des images déferlaient dans sa tête et il ne parvenait pas à mettre de l'ordre dans ce tourbillon qui l'envahissait de plus en plus et provoquait en lui un terrible vertige. Il n'entrevoyait pas d'autre solution que de se précipiter chez lui et d'obliger Rhiannon à parler. Il la supplierait, il la presserait de questions, et elle serait alors obligée de répondre. Ainsi, il saurait et, le lendemain, il irait de toute urgence chez Jakez Stephan pour le mettre au courant de tout ce qu'il avait appris, de tous les événements dont il avait été le témoin quelque peu ébahi. Certes ce ne serait pas facile de lui révéler comment il avait réussi à retrouver son fils, et sous quel aspect il l'avait découvert. Ce serait encore plus douloureux de lui annoncer que ce fils, un instant retrouvé, avait disparu tragiquement. Mais il fallait tout raconter, sans omettre un seul détail, afin que le ministre mît tout en œuvre pour découvrir la réalité, quelle qu'elle fût, qui se cachait derrière les mystères de Kerhuel. Cela le concernait autant qu'Erwan, à présent, et il ne lui serait plus possible de se dérober.

Pour l'instant, il ne restait rien d'autre à faire qu'à attendre, à casser cet infernal tourbillon qui l'entraînait sur des rivages couverts de rochers aigus contre lesquels il se heurtait et se blessait douloureusement. Il fallait dormir, oui, se régénérer dans les eaux calmes et limpides d'une mer perdue quelque part au-delà de l'horizon. Le train roulait maintenant dans la nuit au rythme d'une barque qui fend les flots vers les îles bienheureuses du bout du monde. Erwan se laissait porter par les courants paisibles de la somnolence et il entendit à peine s'ouvrir la porte coulissante du compartiment.

— Monsieur le comte de Gwaed-y-Maen accepterait-il de partager son compartiment avec moi ? dit une voix de femme.

Erwan sursauta et ouvrit les yeux. Profondément ébahi, il reconnut Moïra Murrigane. Sans attendre de réponse de sa part, elle referma la porte du compartiment, s'avança et vint s'asseoir en face d'Erwan. Dans le mouvement qu'elle fit, sa jupe se releva légèrement et le regard d'Erwan se fixa sur ses jambes et ses genoux recouverts de nylon noir. Il ne put s'empêcher de se demander si elle portait des bas ou un collant. Puis son regard remonta lentement. La comtesse était vêtue d'une jupe de cuir noir, d'un corsage

rouge et d'une veste de cuir noir également. Elle se débarrassa de sa veste et la déposa sur la banquette, auprès d'elle. Elle souriait et regardait Erwan de toute l'intensité de ses yeux dont le scintillement évoquait une pluie d'étoiles filantes.

— Je suis ravie de faire ce voyage en votre compagnie, reprit-elle. J'ai dû quitter Kerhuel très tôt ce matin pour régler une affaire à Dinas Emrys. J'ai demandé à mes servantes de m'y déposer et de continuer vers Keris, car je ne savais combien de temps je devrais rester. Enfin, voilà, mon affaire est réglée, et je rentre à Keris par le train. Je vois que vous faites comme moi.

Erwan avait toutes les peines du monde à rassembler ses idées. Pourtant, l'occasion qu'il avait tant désirée se trouvait là, devant lui. Il allait enfin pouvoir poser certaines questions à Moïra Murrigane. Mais comment allait-il s'y prendre ? Il se doutait bien qu'elle ne se laisserait pas facilement arracher des confidences.

— Moi aussi, dit-il d'une voix mal assurée, je suis très heureux de vous rencontrer. Le trajet me paraîtra moins long et il sera plus agréable.

Il prit conscience qu'il ne pensait pas un seul mot de ce qu'il avait dit. Le regard de la comtesse continuait à le fouiller. Elle avait des yeux de louve, des yeux qui brillaient dans la pénombre, des yeux comme des pierres précieuses. Il décida de la laisser parler avant de lui poser la moindre question. Selon les méandres de la conversation, il serait toujours temps d'agir.

— Eh bien ! Erwan, demanda-t-elle d'une voix qu'elle rendait chaleureuse, êtes-vous satisfait de votre séjour à Kerhuel ?

— Si l'on peut dire !... marmonna Erwan entre ses dents.

— Il me semble que vous étiez venu pour tenter de retrouver votre mémoire, n'est-ce pas ? Avez-vous réussi à découvrir quelques indices ?

— Hélas ! non, répondit Erwan. C'est même encore plus obscur qu'auparavant...

— C'est que vous ne savez pas remonter le temps. Souvenez-vous de la pendule que vous m'avez si gentiment offerte, la pendule dont les aiguilles tournent à l'envers. C'était une très bonne idée, je vous assure.

Il eut l'impression qu'elle se moquait de lui.

— De toute façon, reprit-elle, c'est toujours agréable de revenir en un lieu que l'on a connu dans sa jeunesse. Un vrai bain de jouvence, comme on dit souvent... Il n'y a pas que les fées qui puissent se baigner dans les eaux d'une telle fontaine.

— Malheureusement, je n'ai pas fréquenté que les fées. J'ai aussi rencontré le diable.

Moïra Murrigane éclata d'un grand rire.

— Je vois, dit-elle. En l'occurrence, le diable était cette crapule de Fanch Latimer !

— Peut-être, admit Erwan.

Il revoyait la scène comme si elle se déroulait devant ses yeux. Latimer était devant lui, tendu à l'extrême, le visage ruisselant de haine, prêt à lui enfoncer son couteau dans la poitrine tandis que lui-même se préparait à lui balancer la chaise sur la tête. Les yeux de

Latimer le fixaient, guettant la moindre réaction de sa part, mais tout à coup, ils avaient dévié, happés par quelque chose qui se trouvait derrière Erwan, et c'était à ce moment-là qu'ils étaient devenus fixes et que le motard s'était effondré. Or Erwan avait repéré ce que regardait Latimer : c'était Moïra Murrigane qui venait juste d'entrer dans la taverne.

— Quand je pense, reprit la comtesse, que j'ai failli vous voir tué par cette ordure. Je suis entrée dans la taverne au moment même où il allait vous frapper. Mais il existe une justice immanente. Latimer avait accumulé en lui une telle violence que celle-ci en était arrivée à un point limite, et son cœur a lâché. Ce sont des choses qui arrivent dans des états d'extrême tension.

— Peut-être, dit encore Erwan.

— Enfin, il est inutile de pleurer sur le sort de Latimer. Par contre, comme c'est moi qui m'étais chargée de prévenir son oncle, le sénateur, je vous prie de croire que j'ai passé un mauvais moment. Il m'a fallu user de beaucoup de diplomatie pour le calmer et pour qu'il admette enfin que son neveu était une canaille. Mais tout cela n'est plus qu'un mauvais souvenir, n'est-ce pas, Erwan ?

— Sans aucun doute, répondit-il mécaniquement.

La comtesse Murrigane croisa les jambes, et, pendant l'espace d'un instant, Erwan aperçut un peu de peau nue : elle portait donc des bas. Le fait de le savoir le troubla. Il eut brusquement la vision du corps nu de Moïra Murrigane baigné de lumière mordorée tel qu'il l'avait aperçu dans le chœur de l'église de Kerhuel. Car elle était belle, la comtesse Murrigane, avec ses longs cheveux noirs, ses yeux de braise, sa taille souple et mince, le teint mat de sa peau, l'élégance de ses jambes. Le reste de son corps ne pouvait être que d'une sombre beauté. Il se rappelait sa toison pubienne, abondante et douce, protégeant un vallon moite qui s'ouvrait vers le centre de la terre. Mais était-ce un vallon ? C'était plutôt une vallée profonde, un authentique Val sans Retour, un gouffre dans lequel on risquait de s'engloutir pour l'éternité. Erwan fut saisi de vertige.

— Cela me fait penser à ce vagabond qui logeait dans le lavoir, continua la comtesse. Oui, comment l'appelait-on ? Draenek, je crois. C'était un pauvre bougre à qui je donnais souvent de la nourriture et des vêtements. C'est bien triste qu'il soit mort de congestion. Au fait, vous le connaissiez ?

— Oui, c'était un camarade de jeu lorsque nous étions enfants. Effectivement, c'était un brave type qui méritait mieux de la vie...

Tout à coup, Erwan se sentit coupable. Il n'avait rien fait pour le pauvre Draenek. Il se souvenait que, le soir où il avait dîné avec le docteur Even, le vagabond lui avait demandé quelque chose et qu'il s'était bien gardé de lui répondre. Par contre, il avait complètement oublié ce que Draenek lui avait demandé. Tout ce qu'il savait, c'était qu'on l'avait retrouvé un matin, dans le lavoir, mort d'une congestion, ou d'un abus d'alcool, car le malheureux tâtait un peu trop de la bouteille.

Le train ralentit son allure et s'arrêta. Des lumières brillaient tout autour. On était à Lënn-Glaz, la gare de transit d'où partait la navette pour Saint-Erwan, à l'écart de la voie principale, une gare en cul-de-sac vers laquelle les rapides ne faisaient pas le détour. On entendit les haut-parleurs diffuser quelques informations inaudibles, et le train se remit en

mouvement, prêt à se lancer de nouveau dans la nuit.

Pendant le temps de l'arrêt, Erwan et la comtesse Murrigane étaient demeurés silencieux. Le bruit des roues sur les sections de rail réveilla en eux leur envie de parler. Moïra Murrigane souriait toujours, comme si elle rêvait, mais ses yeux continuaient de pénétrer le regard d'Erwan. Elle allait ouvrir la bouche lorsque le contrôleur, après avoir frappé à la porte, entra dans le compartiment. Il vérifia leurs titres de transport et les salua d'un sonore « Bonne soirée ! » avant de disparaître dans le couloir. Le train roulait à présent de toute la puissance de sa motrice.

— Je me plais énormément à Kerhuel, reprit Moïra Murrigane. Cela a été une découverte pour moi, et j'aime y passer quelques jours chaque fois que j'en ai la possibilité. Cette petite ville au milieu des landes et des marécages a beaucoup de charme, vous en conviendrez.

— Certainement, répondit Erwan. Ce n'est pas moi qui vais vous contredire puisque j'y suis né et que j'y ai séjourné bien souvent.

— Au fait, c'est vrai, vous êtes né à Kerhuel. Mais dans quelle maison ?

Erwan se plongea dans sa mémoire, mais il eut beau réfléchir, s'interroger sur ce qu'il avait entendu dire sur sa naissance, il n'arrivait pas à trouver une réponse. Il sentit que la sueur coulait de son front et se répandait le long de ses tempes.

— Voilà le problème, murmura-t-il enfin. Ma famille n'a jamais voulu me révéler quoi que ce soit à ce sujet. Oui, je suis né à Kerhuel, mais j'ignore absolument dans quelle partie du bourg. Cela peut vous paraître bizarre, mais c'est ainsi.

— Après tout, dit la comtesse, cela a peu d'importance de savoir où on est né. L'essentiel, c'est qu'on soit né.

— Oui, ajouta Erwan, mais pourquoi sommes-nous nés ?

— Vous posez là le problème de base ! s'écria Moïra Murrigane en riant. Mais personne ne pourra vous en donner la solution. Je pense, pour ma part, que chacun d'entre nous est mis au monde pour accomplir quelque chose.

— Quoi donc ? Quelle chose ?

La comtesse cessa de sourire. Son visage devint soudain très grave.

— Erwan, dit-elle, l'autre jour, je vous ai parlé de la tour de Babel et j'ai insisté sur le fait que le Créateur, quel qu'il soit, est l'auteur d'une comédie pour laquelle il a distribué des rôles, mais que les acteurs peuvent interpréter comme ils le veulent, parce qu'ils ont été créés *libres*. Et j'ajoutais que le Créateur est parfois bien étonné de voir comment son schéma d'origine est malmené, souvent au-delà de ce qu'il a pu imaginer lui-même. Aujourd'hui, je vous invite à réfléchir sur la Création telle qu'elle est présentée selon la *Genèse*. Quand les mystérieux *Elohim*, terme pluriel, dois-je vous le rappeler, ont séparé les éléments, ont fait surgir les végétaux, les animaux, puis l'être humain, le texte dit que Dieu, quel que soit le nom qu'on lui donne, a constaté, au sixième jour, « que cela était bon » et qu'il a décidé de se reposer au septième jour. Moyennant quoi, les crétins qui ont organisé les religions, toutes les religions, ont décrété que le septième jour serait celui du repos, de l'oisiveté, de l'inaction. Le dimanche vaut bien le Sabbat du samedi et le saint

jour du vendredi des Musulmans, n'est-ce pas ? Or, si ce Dieu, incommunicable et ineffable, s'est mis en repos le septième jour, après avoir créé l'être humain, c'est bien parce qu'il a confié à celui-ci le soin de continuer la Création et de la mener à son terme. C'est ce que l'être humain n'a pas compris. C'est ce que les religions, du moins ceux qui en sont les maîtres et les profiteurs, ont détourné pour mieux asservir les peuples au nom de je ne sais quel obscur idéal. Ainsi la Création demeure-t-elle inachevée, pour le plus grand bénéfice des usurpateurs.

Erwan était abasourdi par le flot de paroles de Moïra Murrigane. Il la regardait avec une stupeur qui ne cessait de s'accroître. Elle paraissait hors d'elle, le visage tendu, avec pourtant ce même sourire ambigu qui prolongeait ses lèvres. Et, ainsi, elle paraissait encore plus belle, plus éclatante, plus désirable également.

— Mais moi, s'écria-t-elle enfin, je prétends prendre conscience de mon rôle, je prétends continuer la Création, je prétends entraîner tous ceux qui me font confiance dans cette gigantesque transformation d'un monde devenu abject par la faute de ceux qui ont trahi !...

Elle eut une sorte de spasme convulsif, se tordit les mains et secoua la tête. Sa longue chevelure noire lui recouvrit les yeux. Alors, elle écarta d'un geste ses cheveux, les rejetant vers sa nuque et elle fixa de nouveau Erwan.

— Excusez-moi, murmura-t-elle. Je me laisse aller. C'était simplement pour dire que chaque être humain a reçu en naissant une mission qui est strictement la sienne, et qu'il doit accomplir sous peine d'être anéanti.

Elle se tut et se cala dans l'angle de la fenêtre, les jambes écartées. Mais comme Erwan se trouvait dans la même position de son côté et qu'elle et lui formaient deux lignes perpendiculaires, il ne pouvait espérer aucune vision de ce qui était caché entre les cuisses de la comtesse. Il se sentait de plus en plus troublé et ne savait plus quoi dire, attendant stupidement qu'elle voulût bien continuer son discours.

— Pour en revenir à Kerhuel, reprit-elle, je m'y trouve bien non seulement à cause du lieu, de cette colline au milieu des landes et des marais, mais grâce aux gens qui y vivent. Ils sont d'un dévouement à toute épreuve quand on leur demande un service.

— C'est vrai, acquiesça Erwan.

— Tenez, continua la comtesse, je vais prendre un exemple, la jeune Gwenn Le Rhun, la secrétaire de mairie. Elle ne refuse jamais d'aider quelqu'un.

— C'est vrai, répéta stupidement Erwan.

— Oui, c'est elle qui m'indique les maisons à vendre dans Kerhuel. Elle est bien placée pour le savoir en vertu de ses fonctions.

— C'est vrai, répéta une fois de plus Erwan, d'un ton résigné.

— Je crois d'ailleurs, reprit la comtesse, qu'elle vous a beaucoup aidé dans vos recherches sur les généalogies des familles de Kerhuel...

— C'est vrai, dit Erwan qui se sentait incapable de toute autre réponse.

Une fois de plus, Erwan se sentit coupable. Gwenn Le Rhun l'avait invité à dîner le

samedi soir, mais il n'y était pas allé. Elle avait dû l'attendre toute la soirée et, actuellement, elle devait être furieuse contre lui parce qu'il avait manqué à sa parole. Il le regrettait vivement, car Gwenn Le Rhun lui était infiniment sympathique, et il aurait sûrement passé une excellente soirée en sa compagnie. Mais il se promit, quand il reviendrait de nouveau à Kerhuel, de faire tout son possible pour qu'elle pût lui pardonner. Certes, Gwenn Le Rhun n'était pas du tout le genre de femme qui excitait son intérêt : elle était blonde, très fade, mais elle était si gentille, si intelligente et si cultivée qu'on pouvait aisément lui pardonner son aspect physique. Et ce n'était pas la faute d'Erwan s'il était hanté par l'image d'une femme mince, à la poitrine peu développée, mais à la chevelure abondante et très noire retombant en vagues de nuit sur ses épaules.

Soudain, Moïra Murrigane se leva.

— Excusez-moi un instant, dit-elle, il faut que j'aille aux toilettes.

Elle quitta le compartiment et demeura absente pendant quelques minutes qui parurent très longues à Erwan. Il eut l'impression que la comtesse lui manquait et qu'il avait besoin de sa présence auprès de lui.

Quand elle revint, elle s'assit de nouveau en face d'Erwan, mais, cette fois, elle tendait ses genoux vers lui. Elle avait dû s'asperger de parfum, mais ce parfum était si léger et si subtil qu'il évoquait une prairie en fleurs au mois de juin, lorsque le soleil aspire toutes les senteurs de la terre. Il y avait cependant autre chose derrière le parfum utilisé par la comtesse, sa propre odeur de femme. Elle montait par effluve, plus forte maintenant que Moïra Murrigane venait de pisser, et que l'odeur de cette urine s'était conjuguée à celle qui émanait de la fente que devinait Erwan tout en haut de ses cuisses, cette odeur de cyprine qui parvenait jusqu'à ses narines et qui finissait par lui faire perdre toute notion du temps et de l'espace.

Pour lutter contre cette sorte d'envoûtement qui le tenaillait, Erwan se mit à fumer.

— Puis-je avoir une de vos cigarettes, Erwan ? J'en ai assez du tabac blond. J'aimerais essayer cet horrible tabac gris que vous fumez avec tant de délectation, et sans filtre.

— C'est le seul que je tolère, répondit Erwan, et je déteste les filtres. C'est de l'hypocrisie pure et simple. Je préfère m'intoxiquer pour de bon : au moins, cela en vaut la peine.

Il tendit son paquet ouvert à Moïra Murrigane. Elle prit une cigarette et la posa entre ses lèvres. Erwan lui présenta son briquet allumé et, après avoir allumé la cigarette, elle aspira goulûment la fumée par longues saccades en l'avalant visiblement et en la répandant généreusement dans ses poumons. « Elle a une bouche pour faire des pipes ! » pensa soudain Erwan, qui eut immédiatement honte de cette remarque obscène.

— Vous avez raison, dit la comtesse. Votre tabac est bien meilleur que celui que je fume habituellement. Je crois bien que je vais m'y mettre...

— Prenez le reste du paquet, dit Erwan. J'en ai un autre dans ma poche.

Moïra Murrigane ne se fit pas prier et rangea le paquet dans son sac. Les yeux d'Erwan redescendirent lentement de la tête vers les pieds, s'attardant volontiers sur la

poitrine dont on voyait la naissance par l'échancrure du corsage. Il admira la finesse des jambes et aperçut, au-dessus de la cheville gauche de la comtesse, un bracelet de cuivre du plus bel effet. Cela lui rappela quelque chose, mais il eut beau fouiller le fond de sa mémoire, il ne put découvrir quelle était la femme qu'il avait connue autrefois, portant le même ornement, et qui, s'il en croyait les impressions fugitives qui affluaient en son esprit, avait dû jouer un grand rôle dans sa vie.

— Je regrette d'avoir quitté si vite Kerhuel, reprit Moïra Murrigane. J'aurais voulu avoir le temps de recevoir certaines personnes qui en valent la peine, le maire, par exemple, ou encore le docteur Even, mais surtout le curé-doyen, ce brave père Buléon. Il a, paraît-il, une conversation particulièrement brillante, et c'est un expert en théologie. Tant pis, ce sera pour une autre fois. Et vous, Erwan, vous connaissez le père Buléon ?

— À peine, répondit Erwan. Ce sont ses prédécesseurs que j'ai fréquentés autrefois lorsque j'étais servant de messe. Cela dit, moi aussi, j'aurais volontiers discuté avec lui. Je crois que nous aurions beaucoup de choses à nous dire.

Un autre sentiment de culpabilité se glissa dans l'esprit d'Erwan. Il lui parut évident qu'il avait commis une faute en n'allant pas rendre visite au père Buléon. Même s'il n'était pas en conformité avec les dogmes et les enseignements de l'Église catholique romaine, Erwan n'avait jamais refusé de discuter avec des prêtres, bien au contraire. Et généralement, ceux-ci se montraient ravis de la profondeur de ses interprétations des textes sacrés. Erwan se promit, la prochaine fois qu'il se rendrait à Kerhuel, d'inviter à dîner le père Buléon, la jeune Gwenn Le Rhun et le docteur Even, voire Samantha et son mari, maître Jarno. Cela promettait d'être une soirée passionnante.

Erwan sortit de sa poche un nouveau paquet de cigarettes et l'ouvrit. Il le présenta à la comtesse qui ne refusa pas de prendre une cigarette. Tous deux se mirent à fumer tranquillement pendant quelques minutes. Erwan eut envie d'aller au bar et d'inviter la comtesse Murrigane à l'y accompagner, mais il jugea que, la voiture-bar étant en tête, il leur faudrait remonter tout le train. Il y renonça. D'ailleurs, Moïra Murrigane s'était bien calée dans l'angle de la fenêtre et ne paraissait pas vouloir bouger de sa place.

— Vous savez, Erwan, dit-elle encore, je suis surprise de constater que certains habitants de Kerhuel sont d'une classe exceptionnelle. Ce n'est pas habituel dans une petite ville perdue au fond de la province. Le maire, monsieur Dréano, me paraît un homme de grande valeur.

— Je crois qu'il ne m'aime pas beaucoup, fit Erwan.

— Comment cela ?

— Ce n'est qu'une impression. Nous ne sommes certainement pas sur la même longueur d'onde.

— Que voulez-vous ! c'est un technocrate, et tous ceux de cette espèce ont quelque chose de froid et d'impersonnel. Il n'empêche qu'il est un excellent administrateur. Et le prévôt, Yann Dagorn, vous le connaissez bien ?

— Oui, je l'ai rencontré plusieurs fois. Je dois dire que c'est un homme charmant. Bien qu'il soit flic, j'ai beaucoup de sympathie envers lui. Il fait du très bon travail en tout cas.

— Oui, et il était très ennuyé par l'histoire de Fanch Latimer. Mettez-vous à sa place : il devait ménager le sénateur Treffiagat, qui est un homme de grande influence, et en même temps éviter que sa canaille de neveu ne causât trop de dégâts à Kerhuel. Enfin, le problème est résolu maintenant, un peu grâce à vous, Erwan.

— Je n'y suis pour rien.

— Vous avez été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. S'il n'avait pas eu tant de haine pour vous, il serait toujours en vie, et il viendrait régulièrement importuner les gens de Kerhuel. Mais n'en parlons plus. Au fait, et le docteur Even ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Beaucoup de bien, répondit Erwan. Il y a des gens qui le considèrent comme un vieux fou, et je dois avouer que c'est un peu vrai. Mais j'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour ceux qui ne vivent pas comme les autres. C'est un original, le docteur Even. C'est peut-être à cause de l'alcool qu'il ingurgite, mais il n'en perd pas pour autant la tête. Les gens l'aiment bien parce qu'il est toujours bon médecin.

— Mais, objecta la comtesse, vous ne croyez pas qu'il délire parfois ?

Erwan se mit à rire.

— Ce n'est pas bien grave, dit-il. S'il raconte des histoires à dormir debout, on n'est pas obligé de le suivre dans ses déductions. C'est un vieux fou, je vous le répète. Mais c'est aussi un sage, et je le tiens pour un authentique ami.

Le train franchissait la gare de Saint-Ronan sans s'arrêter, sous une pluie de lumières et dans les bruit infernal des aiguillages. Moïra Murrigane avait écrasé ce qui restait de sa cigarette dans le cendrier et continuait à regarder Erwan. Celui-ci se mit à détailler son visage. La comtesse était vraiment belle, d'une sombre beauté, les sourcils bien dessinés, les yeux profonds et mystérieux, les joues très lisses et sans doute très douces à caresser, la bouche bien marquée par un rouge à lèvres tirant sur le violet, le cou mince et élancé. Ses cheveux noirs étaient admirablement soignés et laissaient apparaître, lorsqu'elle bougeait ou secouait la tête, de somptueuses boucles d'oreilles en argent qui pendaient jusqu'à son menton. Erwan baissa les yeux et fixa son attention sur ce bracelet de cuivre qu'elle portait au-dessus de sa cheville gauche. Ce bracelet le fascinait, car il évoquait en lui quelque chose de vague. Mais il avait beau fouiller dans sa mémoire, rien de précis ne surgissait.

— J'en reviens au docteur Even, dit la comtesse. Son père était le médecin de Kerhuel au moment de votre naissance. Vous auriez dû l'interroger au sujet de la maison où vous êtes né. Peut-être son père lui a-t-il raconté quelque chose à ce sujet...

— Je le lui ai demandé, répondit Erwan. Lui-même faisait ses études à l'époque et ne sait rien. Mais son père ne lui a fait aucune confidence là-dessus.

— En êtes-vous sûr ?

— Absolument. J'ai une confiance totale dans le docteur Even.

La comtesse Murrigane changea de position. Elle se redressa, fit entièrement face à Erwan et croisa de nouveau les jambes.

— J’apprécie également le notaire, maître Jarno, reprit-elle. Il s’occupe fort bien de mes affaires. De plus, il a une femme charmante et très belle, ce qui ne gêne rien, n’est-ce pas, Erwan ?

Elle avait dit cela avec une certaine ironie. Était-ce une allusion directe à sa petite aventure avec Samantha ? Dans ce cas, Moïra Murrigane devait être devineresse ou sorcière. À moins qu’elle ne fût elle-même amoureuse de Samantha et quelle manifestât ainsi une discrète jalousie.

— Je l’aime bien, répondit Erwan. C’est une très chère amie d’enfance.

La comtesse décroisa ses jambes, et ses genoux s’écartèrent insensiblement. Erwan crut percevoir l’odeur subtile de son intimité. Il se passa la main dans les cheveux.

— Eh bien ! Erwan, dit encore Moïra Murrigane. Vous rentrez donc à Keris, vous aussi. Qu’allez-vous faire maintenant ?

— Ce n’est pas difficile. Je vais rentrer chez moi et y retrouver Rhiannon.

— Rhiannon ? fit la comtesse. Qui est-ce ?

— Ah ! c’est vrai, vous ne la connaissez pas. C’est ma cousine germaine. Elle habite chez moi depuis ma réapparition. C’est comme si elle était ma grande sœur.

— Seulement ? murmura la comtesse d’un ton ambigu.

Erwan lui lança un coup d’œil hostile.

— Seulement, affirma-t-il. Qu’est-ce que vous croyez ?

— Rien, rien, je vous assure. Mais un homme comme vous ne peut vivre sans amour. Êtes-vous donc amoureux ?

— Je l’ai été, répondit Erwan d’une voix sourde. J’ai aimé ma femme, et je crois que je l’aime encore. J’ai toujours l’espoir de la retrouver.

— Je comprends, Erwan, je comprends... L’amour est une blessure qui ne se guérit pas, une blessure qui brûle. Quand on *embrasse* un être que l’on aime, on *s’embrase*, si je puis risquer ce mauvais jeu de mots. Et le feu qui jaillit vous tourmente jusqu’à la fin des temps...

À la façon dont elle avait prononcé ces paroles, Erwan se sentait conforté dans le jugement qu’il esquissait sur la comtesse : elle était d’une extrême sensibilité, mais elle ne la laissait paraître qu’en de rares occasions. Le récit quelle lui avait fait l’autre jour de son aventure avec le malheureux loup lui revint à l’esprit. Oui, la comtesse Murrigane était capable d’amour, sa réflexion le prouvait. Elle devait souffrir d’une blessure, ou plutôt d’une brûlure, quelle entretenait peut-être au fond de son être. Mais elle avait vraisemblablement pénétré sa pensée, car elle enchaîna sur le sujet.

— Je dois vous paraître inconstante et remplie de contradictions, Erwan, dit-elle rêveusement. On répète partout que j’aime les femmes. C’est vrai, j’aime les femmes, je n’ai pas honte de l’affirmer. Je suis ce qu’on appelle une lesbienne. Mais est-ce ma vraie nature ? Sachez, Erwan, que je me suis gardée vierge pour le seul homme que j’aime, l’homme qui m’est destiné depuis toujours, celui à qui je me donnerai corps et âme.

— C'est peut-être une image idéale, murmura Erwan, la projection de votre désir le plus profond...

— Non, Erwan ! s'écria-t-elle. Cet homme existe, il est vivant, il est parfaitement réel !

Une grande souffrance imprégnait sa voix. Elle baissa la tête et se laissa aller à une interminable rêverie qu'Erwan se garda bien de troubler. La comtesse Murrigane était incontestablement une femme en dehors du commun. C'était une grande dame, une femme riche, certainement redoutable en affaires, autoritaire, solitaire bien quelle fût grande consommatrice de jeunes filles, mais elle devait avoir ses faiblesses, elle aussi, comme toutes les autres femmes. Erwan ne savait que penser à son propos tant elle demeurait secrète et impénétrable.

Le train venait de s'arrêter dans la grande gare de Saint-Trémur. Pendant quelques instants, il y eut un grand mouvement de foule sur le quai, puis le train s'ébranla de nouveau, franchissant de nombreux tunnels avant de s'engager dans la nuit extérieure. Il ne restait guère plus qu'une vingtaine de minutes pour atteindre Keris.

— Il y a une chose que je ne regretterai pas de mon séjour à Kerhuel, dit soudain Moïra Murrigane, c'est d'avoir pu enfin faire votre connaissance. J'espère, Erwan, que nous n'allons pas nous en tenir là, et que nous nous reverrons souvent. Je vous appellerai et, si vous êtes libre, nous dînerons ensemble, n'est-ce pas, Erwan ?

— Oui, certainement, comtesse, répondit Erwan.

Elle fut secouée d'un immense éclat de rire.

— Ah ! monsieur le comte ! s'écria-t-elle enfin, je n'arrête pas de vous appeler Erwan, et vous, vous vous obstinez à m'appeler « comtesse » ! Cela vous ferait mal de me dire tout simplement « Moïra » ?

Il prit brusquement conscience qu'effectivement il ne prononçait pas souvent le nom de « Moïra » à haute voix, du moins devant elle.

— Allons, Erwan, continua-t-elle, faites un effort : dites-moi « oui, Moïra » !

Il le dit. Mais en prononçant le nom de Moïra, il ressentit un terrible ébranlement dans tout son être. Il bondit et se retrouva debout devant elle, les yeux fixés dans les siens, comme hypnotisé, les lèvres tremblantes. Il faillit s'effondrer sur Moïra Murrigane, non pas par faiblesse, mais par suite d'un violent désir de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui à en mourir. L'odeur qui émanait de Moïra pénétrait intégralement son corps et y provoquait l'irrésistible envie de posséder cette femme jusqu'au plus profond de son ventre.

Cela dura quelques fractions de seconde, et ce fut d'une extrême violence. Mais il se calma et se rassit tranquillement. Moïra Murrigane le regardait toujours, aussi fixement, avec les mêmes yeux ruisselant de poussières d'étoiles.

Sur le quai de la gare principale de Keris, Erwan et la comtesse Murrigane se dirigèrent lentement vers la sortie. Erwan avait le choix entre continuer jusqu'au terminus de Saint-Gwennolé en empruntant une rame de banlieue ou s'en aller à pied jusqu'à sa maison. Ce fut cette dernière solution qu'il décida de mettre en pratique, car il éprouvait le

besoin impérieux de marcher dans la ville, afin de remettre un peu d'ordre dans le tumulte de ses pensées.

Ils montèrent par l'escalier mécanique jusqu'au hall d'arrivée, violemment éclairé et encombré d'enseignes publicitaires lumineuses. Au milieu des voyageurs qui se pressaient, s'entrecroisaient et se dissipaient de part et d'autre, dans cette atmosphère électrique si différente de celle dans laquelle s'était fondu Erwan parmi les rues et les ruelles embrumées du bourg de Kerhuel, il lui sembla qu'il n'était qu'un pauvre caillou projeté et abandonné sur une grande route bitumée et que Moïra Murrigane n'était qu'une ombre provoquée par les rayons de la lune sur un arbre dépouillé de toutes ses feuilles par le grand vent du nord.

La comtesse remarqua le malaise d'Erwan.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle. Vous êtes tout pâle !

— C'est le fait de me retrouver brutalement au milieu de la foule, répondit Erwan. De toute façon, nous ne sommes guère avantagés par cette lumière qui nous rend blafards.

Ils quittèrent le hall et s'engagèrent dans un grand couloir qui faisait office de galerie marchande avant de déboucher sur le parvis de la gare. La comtesse Murrigane désigna à Erwan une voiture qui stationnait non loin de là, le long du trottoir.

— Ma voiture est là, dit-elle. Puis-je vous déposer quelque part ?

— Je vous remercie, répondit-il. Je préfère m'en retourner tranquillement à pied.

— Comme vous voudrez.

Ils se serrèrent la main. Celle de Moïra Murrigane était brûlante, d'une chaleur presque insupportable. Erwan sursauta.

— Eh bien ! Erwan, dit la comtesse, au revoir. Souvenez-vous que je vous appellerai. Vous viendrez dîner avec moi, n'est-ce pas ?

— Oui, Moïra, murmura Erwan.

Il la vit s'engouffrer à l'arrière de la voiture grise et reconnut, à l'avant, les deux filles qu'il avait vues au manoir de Gern. La voiture disparut bientôt dans le flot de la circulation et Erwan se retrouva seul sur le parvis de la gare, hésitant sur le chemin qu'il allait prendre. En fait, il n'était pas pressé de rentrer, car il savait qu'il subirait les sarcasmes de Rhiannon. Elle lui avait déconseillé d'aller à Kerhuel, disant que cela ne lui servirait à rien et que ce n'était pas en agitant ses vieux fantômes d'autrefois qu'il apprendrait quoi que ce fût à propos de ses deux années de mémoire perdue. Oui, Rhiannon allait se moquer de lui, car il ne rapportait rien, absolument rien de son séjour à Kerhuel, sinon une amertume qui n'allait pas le quitter de sitôt.

Non seulement il n'avait retrouvé nulle trace d'Anne et n'avait rencontré aucun témoin qui eût pu le renseigner sur ce qui lui était arrivé pendant ces deux années, mais il avait complètement échoué dans la mission que lui avait confiée Jakez Stephan : si son ami avait un fils, ce n'était certes pas à Kerhuel qu'il fallait le rechercher... Comme tout cela était décevant... Il ne pouvait guère se flatter que d'avoir couché avec Samantha Jarno et avec la jeune Branwen, mais c'était une piètre consolation par rapport à ce qu'il

avait espéré. Il y avait vraiment de quoi se taper la tête contre les murs...

Il allait quitter le parvis pour se diriger vers la Rabine quand un détail traversa son esprit et le cloua sur place. Il resta ainsi quelques instants, puis fit demi-tour et revint précipitamment vers la gare. Il s'engouffra à nouveau dans la galerie commerciale qui débouchait sur le hall d'arrivée. Il y avait là une boutique de parfums et de produits de beauté dont les trois vitrines étaient séparées par de grands miroirs. Il s'arrêta devant l'un des miroirs.

Il s'y voyait parfaitement, comme il voyait les gens qui circulaient derrière lui. Mais, quelques minutes plus tôt, lorsqu'il était passé là aux côtés de la comtesse, il n'avait remarqué, cela, il en était absolument sûr, que son propre reflet dans le miroir, et non pas celui de Moïra Murrigane.

TROISIÈME PARTIE  
TERRE DES OMBRES

*La ville de Keris est en réalité une forteresse qu'une grande digue, à l'ouest, tente de protéger contre les assauts furieux de la mer. À l'abri de cette digue des habitations se pressent les unes contre les autres, comme des moutons qui s'abritent de l'orage derrière les rochers de la montagne. Ce n'est pourtant pas un monde clos, puisque des routes franchissent les vieilles fortifications, du côté de l'est et du nord, livrant ainsi la ville aux vents qui viennent de partout. Pendant les mois noirs, la ville semble endormie, mais ce n'est qu'une apparence trompeuse, car les pierres froides qui la font surgir au-dessus des eaux sont irriguées par des veines profondes où circule du sang de la Pierre. C'est ce qu'on appelle le Sang de la Pierre. C'est le mercredi 19 décembre, et il est un peu plus de midi.*

Erwan raccrocha le combiné sur le poste téléphonique et se leva. Un instant immobile, il alla vers la fenêtre et regarda au dehors. La mer était grise, uniformément grise jusqu'à un vague horizon qui se diluait dans une brume de même teinte, de même intensité, de telle sorte qu'il était impossible de distinguer où finissait la mer et où commençait le ciel. On voyait à peine quelques traces blanches sur la surface de l'eau, quelques petites vagues insignifiantes qui déferlaient sans bruit sur les récifs aigus qui sillonnaient le rivage sous la lourde masse de la grande digue. Au large, il n'y avait aucun bateau, et les oiseaux de mer qui tourbillonnaient au-dessus de la ville ne criaient pas, étouffés qu'ils étaient par les lentes spirales d'air humide qui émanaient de la terre.

Il resta longtemps à fixer cette limite impossible où la mort et la vie ne sont plus que de calmes étalements sur la rotondité d'un monde en perpétuelles métamorphoses. Il se retourna brusquement, comme pour échapper à cet engloutissement qui le menaçait. Sur le fauteuil, il vit son chat qui dormait, enroulé sur lui-même, la tête entre les pattes de devant, la queue prolongeant la spirale qui se dessinait dans la profondeur de son rêve. Car il rêvait, c'était évident, il rêvait d'infini, et sa respiration, paisible et rassurante, rythmait les secondes qui s'écoulaient sur le cadran de la pendule, derrière le bureau, là-bas, dans l'angle le plus obscur de la pièce. Erwan s'approcha du fauteuil et caressa doucement le dos du chat qui, sans interrompre son sommeil, se mit à ronronner d'aise parce qu'il sentait la présence d'un être qui l'aimait et qui lui manifestait avec beaucoup de pudeur la tendresse vers laquelle il aspirait de tout son être. Erwan savait que son chat communiquait avec lui par des frémissements et non par des paroles, et que tout mensonge était absent de ses frémissements.

— Erwan ! entendit-il, tu peux venir, c'est prêt...

C'était la voix de Rhiannon qui lui parvenait ainsi. Erwan quitta la pièce qui lui servait à la fois de chambre et de bureau et vint dans la cuisine, qui donnait sur la cour. Là, c'était une tout autre atmosphère. On n'était plus sur le grand large, mais sur le mystère d'un enclos préservé au milieu de la ville, où des touffes d'herbe jaillissaient encore entre les pavés disjoints.

Il s'assit à la table où Rhiannon avait préparé le repas. C'était ainsi tous les jours, ou presque, lorsqu'ils étaient là tous les deux, unis par cette sorte de complicité fraternelle qu'ils ne mettaient jamais en doute même lorsqu'ils se disputaient et se retranchaient chacun derrière des arguments qui avaient force de lois. Gwenhadu, le chat blanc et noir d'Erwan, attiré par le remue-ménage, et probablement par l'odeur de ce qui cuisait sur la

gazinière, entra lui aussi dans la cuisine, inspecta prudemment les lieux et sauta sur la table afin de vérifier si ce qui se trouvait dans les plats était acceptable ou non, selon ses propres préférences culinaires. Quand il eut constaté qu'il n'y avait que des légumes, il manifesta sa désapprobation en se grattant des puces imaginaires et sauta sur le dallage pour aller se réfugier sur une chaise garnie d'un moelleux coussin, un peu en retrait, mais néanmoins d'une assez bonne visibilité sur l'ensemble de la cuisine, ce qui lui garantissait toutes les possibilités d'intervenir, le cas échéant, si quelque plat savoureux, à son avis, apparaissait sur la table de ses hôtes.

Rhiannon fixa son regard sur Erwan et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle. Tu me parais bien préoccupé, pour ne pas dire bouleversé... J'espère que ce n'est pas une mauvaise nouvelle.

Il coupa de larges tranches de pain et en présenta deux à Rhiannon avant de répondre.

— Ce n'est rien. Seulement une voix au téléphone, une voix qui me ramène quatre ans en arrière.

— Explique-toi, insista Rhiannon.

— Que veux-tu que je te dise ? C'est un peu comme si, brutalement, je m'étais retrouvé à la source d'une rivière que je ne connaissais pas encore, comme si rien ne s'était passé. Tu sais, ce n'est qu'une simple impression : je ne suis pas dupe, mais je cherche un point, un point essentiel à partir duquel je pourrais reprendre le déroulement de ma vie et le suivre jusqu'à maintenant.

Il se mit à manger et Rhiannon fit de même. Il gardait les yeux baissés. Rhiannon le regardait avec inquiétude.

— Es-tu certain, reprit-elle, que connaître ce qui t'est arrivé pendant ces deux années te serait favorable. Après tout, cette ignorance ne t'empêche pas de vivre.

— Bien sûr, mais je veux savoir. Et puis, il y a Anne...

— Ne t'obstine pas ainsi, Erwan. Anne est ce qu'elle est, j'en conviens, mais reconnais qu'elle t'a fait beaucoup de mal. À présent, elle a complètement disparu. Alors il serait peut-être temps que tu en fasses ton deuil.

Il releva la tête et plongea son regard dans celui de Rhiannon.

— Excuse-moi, Rhiannon, dit-il, mais je suis toujours en train de me demander si tu ne me caches pas certaines choses. Je suis sûr que tu en sais plus que ce que tu veux bien me raconter.

— Et pourquoi te cacherais-je certaines choses, s'il te plaît ?

— Peut-être pour me protéger, murmura Erwan.

Rhiannon éclata d'un grand rire sonore.

— Te protéger de quoi ? s'écria-t-elle. Tu n'es plus un gamin, Erwan, et je ne suis pas ta mère. Certes, je m'occupe de toi, mais, toi aussi, tu prends soin de moi. C'est un échange entre nous, et c'est tout à fait normal, puisque nous sommes les deux derniers rescapés de la famille Merzhinn, cette famille en perdition, comme tu te complais à le

répéter partout...

Erwan haussa les épaules. Rhiannon se leva et alla chercher, sur la gazinière, la poêle où elle avait fait cuire du poisson. Elle servit Erwan et remplit sa propre assiette. À ce moment, Gwenhadu quitta tranquillement sa chaise et sauta sur la table, son petit museau frémissant sous les effluves qui se répandaient tout autour. Erwan sourit, caressa le dos du chat et lui donna un morceau de poisson. L'animal renifla prudemment ce qui lui était présenté, se mit à ronronner et entreprit de consommer cette proie avec des mines gourmandes.

— Il n'empêche, reprit Erwan, que si tu n'avais pas été là pour t'occuper de Gwenhadu, je ne sais pas comment cette pauvre bête s'en serait tirée...

— Que veux-tu ? répondit Rhiannon. Je connaissais ton attachement pour ton chat. Quand j'ai appris qu'Anne était partie et que, toi, tu avais disparu de ton côté, je ne pouvais pas faire autrement que de venir ici. Gwenhadu mourait de faim, de soif et de solitude. Alors, je lui ai donné à boire et à manger et, ensuite, il est venu se blottir contre moi. J'ai pris conscience que ce petit être était perdu sans toi et qu'il reportait sur moi toute sa tendresse. C'est ainsi que je me suis installée dans ta maison, comme si c'était la mienne, dans l'espoir de te voir réapparaître un jour.

— Tu as bien fait. Et tu m'as vu réapparaître, effectivement, bien qu'amputé de deux années...

Rhiannon ne répondit rien. Ils continuèrent leur repas sans prononcer d'autres paroles. Quand ils quittèrent la table, le chat se mit en devoir de nettoyer les assiettes en consommant les arêtes de poisson qui y traînaient... Rhiannon passa directement dans la pièce voisine qu'elle avait aménagée en atelier. Erwan la suivit et s'assit dans un fauteuil, examinant une fois de plus les tableaux qui s'étaient étalés contre le mur. Rhiannon avait passé une blouse autrefois blanche et qui était, pour l'instant, éclaboussée de taches multicolores, et elle se tenait debout devant son chevalet, méditant sur la toile qu'elle était vraisemblablement sur le point de terminer. Du fauteuil dans lequel il était assis, Erwan distinguait mal ce que représentait ce tableau. Il se releva et s'approcha : il s'agissait d'une forme féminine harcelée entre une masse d'ombres tourmentées et une clarté venue d'un point inaccessible, vers le haut, clarté qu'il s'empressa de qualifier *d'explosante-fixe*, selon une expression bien connue d'André Breton qui le hantait depuis toujours. Et cette silhouette, perdue dans une sorte de brouillard, se présentait les jambes largement ouvertes, avec des mains qui écartaient de façon infiniment provocatrice les lèvres de sa vulve, offrant au regard une mystérieuse béance qui donnait le vertige.

— Ma parole ! s'écria Erwan. Tu viens de peindre une *Sheela-na-Gig* !

Rhiannon se mit à sourire. Avec son doigt, elle parcourut les formes qu'elle avait données à cette étrange représentation qu'on découvre parfois sur les murs des églises d'Irlande ou de Grande-Bretagne, et dont on ignore si elle est perverse ou simplement symbolique du retour dans la matrice originelle.

— Si tu veux, dit-elle, c'est une *Sheela-na-Gig*. Mais, pour moi, c'est bien autre chose. Tu ne devineras jamais le titre que je voudrais donner à ce tableau : *Notre-Dame de la Nuit*. Qu'en penses-tu ?

Erwan recula pour mieux observer l'ensemble de la composition de Rhiannon. Il secoua la tête en avant, puis sur les côtés, comme perplexe devant une énigme dont on distingue les grandes lignes sans pouvoir accéder à l'essentiel.

— Je pense que c'est un bon titre, répondit-il alors. Mais laisse-moi te dire que cette peinture m'effraie un peu. Ce n'est pas une femme que tu as représentée, mais une sorte de monstre dont le seul désir est d'engloutir ceux qui osent la regarder dans son intimité la plus secrète.

— C'est bien comme cela que je l'entendais, murmura Rhiannon. Je crois que tu as fort bien compris ce que j'ai tenté d'exprimer.

Erwan se rassit dans le fauteuil et alluma une cigarette. Il aimait rester dans l'atelier de Rhiannon et la regarder travailler. Elle lui apprenait toujours quelque chose en lui dévoilant peu à peu quels étaient les méandres de son imagination. Mais Rhiannon ne reprit pas ses pinceaux. Elle se retourna, et ses yeux clairs fixèrent longuement Erwan.

— Écoute, lui dit-elle, tu avais raison tout à l'heure lorsque tu prétendais que je te cachais certaines choses. C'est vrai, je ne t'ai pas tout raconté sur la manière dont tu as été retrouvé sur l'île Noire.

— Comment cela ? fit Erwan avec étonnement.

— Je ne sais pas pourquoi, mais, aujourd'hui, j'ai envie d'en parler.

Elle s'assit sur un tabouret et se mit à taper nerveusement sur le bois du chevalet.

— Voici, dit-elle. Au moment de l'enquête, j'ai prétendu que c'était par hasard que je t'avais découvert inanimé sur le rivage de l'île Noire. Or ce n'est pas exactement ainsi que les choses se sont passées. Si je me trouvais dans l'île Noire, ce jour-là, c'est parce que quelqu'un m'avait appelée au téléphone, très tôt le matin. J'avais été réveillée en sursaut. J'ai décroché et j'ai entendu une voix me lancer ce message : *Si vous vous intéressez à Erwan Merzhinn, allez sur le rivage de l'île Noire, non loin du pont du Nord. Il a besoin de vous.*

— Mais qui était-ce ? s'écria Erwan.

— Je l'ignore. C'était la voix d'une femme, assez rauque, assez étouffée. Elle ne m'en a pas dit davantage. Je me suis habillée en hâte, j'ai couru à ma voiture et j'ai roulé comme une folle jusqu'à l'île Noire. Effectivement, je t'ai trouvé. Tu étais nu et inconscient. En fait, tu étais dans le coma. J'ai aussitôt été chercher du secours et je t'ai fait conduire à l'hôpital. Tu étais vraiment dans un état lamentable. Pourtant, tu ne portais aucune trace de blessure, non rien. Les médecins n'arrivaient pas à comprendre pourquoi tu étais dans le coma. C'est au bout de trois jours et trois nuits que tu as émergé.

— Je sais, je sais, ronchonna Erwan. Et les premières paroles que j'ai prononcées, c'étaient quelques fragments de la chanson du pont du Nord... *Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?* et puis : *Ils firent trois pas et les voilà noyés !...* C'est bien cela, n'est-ce pas ? En tout cas, c'est la preuve que je suis venu de mon plein gré à l'endroit où tu m'as retrouvé, et que je savais donc parfaitement où j'étais. Donc, j'étais conscient avant que je ne tombe dans ce coma incompréhensible. Et pourquoi étais-je entièrement nu ? On ne va pas me dire que je me suis baladé à poil toute la nuit précédente ! Qui m'a

dépouillé de mes vêtements ? Là est la véritable question, et ce que tu me racontes n'apporte rien de nouveau : je sais que j'ai été manipulé, et j'aimerais bien savoir par qui. Mais pourquoi ne voulais-tu pas me parler de cet appel téléphonique ? Pourquoi n'en avoir soufflé mot au cours de l'enquête ?

Rhiannon haussa les épaules.

— On m'aurait pris pour une folle. L'essentiel était de te guérir et de t'éviter de nouvelles turbulences. Tu n'en avais certes pas besoin. Il te fallait du calme, il ne fallait pas que tu fusses ennuyé par les enquêteurs, interrogé sans cesse au sujet de cette femme mystérieuse qui m'a téléphoné. Cela t'aurait fait plus de mal que de bien et, de toute façon, personne n'aurait été capable de découvrir d'où provenait cette voix anonyme. Il n'y avait aucun indice, aucune preuve, seulement mon témoignage, avec son évidente faiblesse. Il valait mieux me taire, tu ne penses pas ?

— Peut-être, mais tu aurais pu m'en faire part.

— Je ne crois pas que cela aurait pu t'aider.

Erwan devint tout à coup d'une extrême nervosité. Il sortit de sa poche son paquet de cigarettes, en prit une qu'il mit longtemps à se décider à allumer. Il regardait avec une grande intensité le tableau de Rhiannon, comme si celui-ci évoquait en lui des images qu'il ne parvenait pas à canaliser.

— Rhiannon, dit-il enfin, réponds-moi franchement. Cette voix qui t'a avertie de ma présence sur l'île Noire, était-ce celle d'Anne ?

— Non, absolument pas. Je suis formelle sur ce point, car je connaissais suffisamment la voix de ta femme pour ne pas en douter un seul instant. Je t'assure que ce n'était pas Anne.

— Pourtant, d'après ce que je sais, Anne se trouvait dans les parages peu avant que tu ne me découvres au milieu des rochers...

— C'est exact. Elle se trouvait en compagnie d'un homme étrange qui a lui aussi disparu ce même jour. Ils voyageaient dans une camionnette qui avait été signalée et qu'on a retrouvée sur la côte qui domine le pont du Nord. Mais cette camionnette appartenait à une société de transport qui n'existe pas, qui n'a jamais existé. Cet homme qui accompagnait Anne n'a même pas de nom. Quant à Anne, je te le répète, elle s'est évanouie dans la nature.

Erwan se leva brusquement et éteignit sa cigarette dans le cendrier que Rhiannon plaçait toujours à côté de son chevalet. Elle regardait son cousin avec une sourde inquiétude, car elle connaissait bien son caractère : dans l'état où il se trouvait, il était capable de commettre les pires bêtises.

— Calme-toi, Erwan, je t'en prie, dit-elle. Si j'avais su, je ne t'aurais pas raconté cette histoire.

— Tu as bien fait ! hurla-t-il. Cela me conforte dans ce que je pensais ! Et ton tableau vient confirmer le tout. C'est Notre-Dame de la Nuit qui m'a conduit sur les rochers de l'île Noire et qui t'a prévenue ensuite. J'en suis persuadé. Quant à savoir dans quelles circonstances et dans quel but, c'est une autre affaire !...

Rhiannon le prit par l'épaule et l'obligea à se rasseoir sur le fauteuil.

— Notre-Dame de la Nuit n'est qu'un fantôme que je viens d'imaginer, dit-elle. Ne te laisse pas prendre par mes fantasmes.

— Ce ne sont pas des fantasmes ! s'écria Erwan. Tu es médium, je le sais, et tu ramasses des ondes que tu mets ensuite en forme sur tes tableaux. Si tu as fait ce portrait, imaginaire selon toi, de Notre-Dame de la Nuit, ce n'est pas sans raison. Tu as drainé des forces obscures qui nous entourent et qui se moquent de nous. L'appel téléphonique de tout à l'heure est un autre élément en faveur de cette thèse.

— Pourquoi ? demanda Rhiannon. Qui était-ce ?

— Une revenante, répondit Erwan, Yuna Loarek...

Rhiannon mit sa main dans ses cheveux et les tira légèrement. Un vague sourire s'esquissa sur ses lèvres. Depuis des années, ses mains avaient tellement trituré des tubes de couleur que ses doigts avaient pris toutes les irisations de l'arc-en-ciel. Elle avait beau se les tremper dans de l'essence de térébenthine, ils demeuraient toujours aussi maculés, comme si les teintures s'étaient imprégnées dans sa peau, y formant d'étranges tatouages abstraits. Erwan pensa à ce signe qu'il avait dans le creux de sa main gauche : ce n'était pas un tatouage, ce n'était pas de la peinture qu'on lui avait injectée sous la peau, c'était une blessure inexplicable. Et il n'apprendrait sans aucun doute jamais ce qu'elle pouvait signifier.

— Yuna Loarek, murmura Rhiannon, n'est-ce pas la journaliste avec laquelle tu as entretenu une liaison tumultueuse, ce qui n'a guère facilité les choses avec Anne, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est elle. Je me sens coupable, Rhiannon, c'est vrai, mais je dois t'avouer que j'ai eu une grande passion pour elle et que je ne l'ai pas oubliée...

— Les hommes sont comme ça, dit Rhiannon en riant. Ils sont capables d'aimer plusieurs femmes en même temps et de jurer à chacune qu'elle est la plus belle, la plus exceptionnelle, bref, l'unique femme de leur vie...

— Si tu crois que les femmes n'en font pas autant !

— D'accord, d'accord, Erwan, les êtres humains, qu'ils soient hommes ou femmes, ont les mêmes faiblesses... Mais que te voulait donc cette Yuna ?

— Me revoir. Elle m'a donné rendez-vous vers quatre heures, à la taverne des Abers.

— Et tu vas y aller, naturellement ?

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Rhiannon se leva brusquement, prit un pinceau, le chargea de peinture noire et se mit à tracer des mèches au-dessus du visage de la femme qu'elle avait représentée dans son tableau. Puis, avec un autre pinceau, elle déposa un peu de vert et de gris dans l'espace laissé vide de ses yeux. Alors, elle recula et examina le résultat de son intervention.

— C'est elle, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Erwan.

— Alors, reprit Rhiannon, va la retrouver. D’abord parce que tu meurs d’envie de la revoir. Ensuite, parce qu’avec elle tu pourras peut-être renouer le fil qui s’est brisé et qui t’échappe sans cesse. Cette femme a beaucoup compté dans ta vie, autrefois, tu ne peux le nier et elle fait partie de toi-même. Rejoins-la et n’hésite pas à parcourir le chemin quelle te tracera, volontairement ou non. Je suis certaine que des portes s’ouvriront et que tu les franchiras sans problème.

Rhiannon avait parlé d’une voix étrange, comme si c’était quelqu’un d’autre qui s’exprimait à travers elle. Erwan la regarda attentivement : son visage était demeuré impassible et elle ne semblait pas avoir conscience de ce qu’elle avait dit. Elle tendit la main vers la partie du tableau où éclataient des gerbes de lumière.

— Tu vois, Erwan, continua-t-elle de la même voix, depuis que l’univers existe, la lumière et l’ombre se font face comme si elles luttaient l’une contre l’autre. Mais ce n’est qu’une apparence, une trompeuse apparence. Car l’ombre est dans la lumière et la lumière est dans l’ombre. L’essentiel est de découvrir la porte où s’opèrent ces délicates transmutations. Notre-Dame de la Nuit est une porte, Erwan, et, cette porte, tu dois l’ouvrir enfin pour savoir quel est ton destin...

Rhiannon se tut. Son visage était devenu souriant. Erwan se sentit tout à coup plein d’espoir.

Il retourna dans sa chambre, et son chat le suivit. Il s’assit un instant sur le dossier d’un fauteuil, devant la fenêtre. Gwenhadu vint le rejoindre et se mit en devoir de lui lécher la main très doucement. Erwan le contempla avec une grande tendresse.

— Toi aussi, mon petit chat, murmura-t-il, tu es blanc et noir, lumineux et ombreux. Et pourtant tu es, et c’est ce qui fait que tu vis...

Il sortit un peu plus tard après avoir dit à Rhiannon qu’il ne savait pas à quelle heure il rentrerait. Rhiannon eut un rire entendu et lui souhaita une excellente nuit. Il traversa la cour et s’engagea dans la rue en marchant d’un pas tranquille. Il était en avance, mais il avait envie d’errer à travers la ville avant de se rendre à la taverne des Abers, au début de la Rabine. Il se dirigea d’abord vers l’arrière-port. Cela devenait une habitude pour Erwan : il repassait toujours par les mêmes endroits, cette ruelle où il avait rencontré la prostituée inconnue, les quais qui longeaient les bassins abandonnés où pourrissaient des épaves, puis quelques petites rues qui menaient à la cathédrale.

Là, il traversait la place et s’arrêtait longuement à l’ombre du monument, cherchant désespérément l’emplacement exact où, plus de deux ans auparavant, il avait commencé à décrocher du réel. Mais il avait beau se replonger en lui-même, écarter tout ce qui aurait pu détourner son attention, aucune image ne prenait forme dans son esprit : c’était le vide, un vide absolu que rien ne pouvait combler. Alors, il repartait à pas lents et essayait de penser à autre chose, abreuvant ses yeux et ses oreilles des spectacles et des bruits qui émanaient de la ville.

C’était bientôt Noël, et les magasins arboraient leur tenue de fête, leurs vitrines encombrées de guirlandes et de fausse neige. On avait dressé des sapins aux carrefours, dans les branches desquels se perdaient des spirales de fils reliant des ampoules multicolores. Certains commerçants avaient colonisé les trottoirs, proposant à la curiosité, sinon à la convoitise, des passants une foule d’objets hétéroclites dont ils voulaient

vraisemblablement se débarrasser dans les meilleurs délais. Des marchands de friandises s'étaient installés dans le prolongement des portes cochères. Et tout cela bruissait comme le fait une grande marée dont le ressac va en s'amplifiant à mesure que la nuit s'empare de l'horizon. Pourtant, il faisait encore très clair, et un petit vent sec et froid, tout droit surgi des grandes landes, rôdait à travers les rues, les ruelles et les places de la ville. En cette période de solstice, il semblait que la terre tout entière se tenait immobile dans l'espace, venant juste d'interrompre sa chute vertigineuse vers l'abîme et attendant le moment propice pour basculer une nouvelle fois, en un jaillissement riche de vie et d'espoir, en direction des lointaines contrées où s'éveille le soleil.

Erwan sentait monter en lui les assauts surnois d'une mélancolie qu'il savait ne pas être due au hasard. C'étaient ses souvenirs d'enfance qui affluaient ainsi, et ceux-là étaient fermement inscrits dans sa mémoire, gravés dans sa chair même, avec une telle vigueur et une telle profondeur qu'ils faisaient réellement partie de son être. Comme tous les enfants, il croyait au Père Noël et il se plaisait à imaginer ce noble vieillard barbu, enfoui dans sa grande houppelande fourrée, la tête protégée par son bonnet de laine rouge, conduisant les rennes attelés à son traîneau sur les innombrables chemins neigeux du ciel d'hiver. Certes, tout restait confus en lui, car lorsqu'il découvrait, au matin de Noël, quelques cadeaux sur ses souliers, on lui disait toujours de remercier le petit Jésus. Alors, Père Noël ou petit Jésus ? La distinction devenait difficile à établir...

De plus, Erwan n'avait jamais pu comprendre comment un gros bonhomme, tel qu'était représenté le Père Noël, pouvait se glisser avec autant de facilité à travers les conduits de cheminée, et ne pas éclabousser de suie les objets qu'il apportait. Tout cela tenait du miracle, évidemment, et Erwan se tirait d'affaire en affirmant à qui voulait l'entendre que le Père Noël était un des serviteurs de Dieu, donc du petit Jésus, et que, par conséquent, tout lui était possible. D'ailleurs, ces images de l'enfance, qui l'avaient si fortement impressionné, appartenaient au domaine du merveilleux et de l'inexplicable. Leur seule justification rationnelle était la sensation pure qu'il en avait éprouvée, à savoir l'odeur ineffable du sapin, celle des petites bougies multicolores, le froid du petit matin et la résonance des chants liturgiques qui lui revenaient de la messe de minuit. Il y avait même un détail qui valait bien celui, bien connu, de la madeleine de Marcel Proust : le goût de la brioche trempée dans du chocolat chaud que mangeait Erwan en compagnie de sa grand-mère en rentrant de cette fabuleuse messe de minuit où les anges chantaient dans les campagnes des mélodies qu'il n'entendrait jamais plus. Le bonheur était sans doute là, en cette époque bénie où rien de mal, rien de sordide, ne se manifestait dans la vie d'Erwan, sinon peut-être sa solitude d'enfant unique que venait cependant reconforter le sourire infiniment triste et douloureux, mais si beau et si chargé d'amour, de sa grand-mère.

Il y avait également cette attente de Noël, cette joie profonde et inconsciente qu'on peut ressentir avant un événement indicible, cet *avent* du calendrier chrétien qui est une sorte de cri d'espérance en un monde enfin réconcilié avec lui-même par la naissance d'un enfant-dieu dans une crèche, quelque part dans une lointaine Terre sainte plus ou moins perçue à travers les brouillards du crépuscule, en tout cas irréel, fantasmatique, étonnant, digne des plus belles pages de *La Légende dorée*. Alors, c'étaient des errances dans les rues où se côtoyaient les effluves des sapins et ceux des gaufres saupoudrées de sucre vanilliné que faisaient surgir d'étranges moules de métal des mitrons ambulants, ou encore

ceux des marrons qui grillaient sur d'énormes plaques de fonte chauffées au charbon de bois. Tout cela, Erwan le retrouvait en lui lorsqu'il rôdait, les jours qui précédaient Noël, dans une ville de Keris qui s'endormait dans le long sommeil de l'hiver. Mais hélas ! il y avait déjà si longtemps qu'il ne croyait plus au Père Noël...

Il en avait mal au cœur. À la déception de savoir que cette histoire n'était qu'une fable, certes très agréable et poétique, s'était ajoutée l'amertume, celle d'avoir été trompé, trahi dans son essence même. Erwan aurait voulu que cette histoire fût réelle et, en fait, à présent qu'il méditait sur ces questions, il en était venu à admettre qu'il avait, consciemment ou non, établi les moindres structures de sa vie en fonction de cette recherche désespérée, mais passionnée, d'un irréel tellement magnifique qu'il en avait oublié toutes les contraintes et toutes les obligations de sa condition humaine. Était-ce de l'orgueil ? Peut-être, mais cela avait été avant tout le désir de nier le monde tel qu'il lui était tombé sur la tête, et de le recréer à sa propre image, dans une vision grandiose que personne ne pourrait jamais comprendre hormis lui-même.

Erwan déboucha sur la Rabine. La circulation y était intense et les trottoirs ruisselaient de gens qui s'en allaient en tous sens, furetant et cherchant, eux aussi, des voies plus écartées qui les auraient menés vers des îles bienheureuses, là-bas, très loin dans l'océan. Il n'était pas encore l'heure. Il dépassa la taverne des Abers sans même regarder qui s'y trouvait, et redescendit lentement l'avenue. Ce ne furent plus les souvenirs d'enfance qui l'assaillirent, mais les images obsédantes de son aventure avec Yuna Loarek.

Quatre ans déjà... C'était si loin et pourtant si près. Yuna Loarek était journaliste. Elle l'avait abordé au cours d'un colloque auquel tous deux participaient. Elle lui avait parlé d'un article qu'Erwan avait publié dans une revue et qui avait pour thème le magnétisme dans les monuments mégalithiques. Yuna s'était présentée comme ayant vécu une étrange expérience à l'intérieur d'un tertre et elle brûlait d'envie de lui en faire part. Erwan avait regardé avec intérêt le visage de cette jeune femme brune aux yeux gris-bleu, apparemment timide, et qui avait rougi en lui parlant. Un sentiment assez trouble, indéfinissable et même inavouable s'était emparé d'Erwan : qu'avait-elle donc à lui dire et, surtout, où voulait-elle en venir ? Il avait alors invité Yuna à venir dîner chez lui le lendemain soir, afin de discuter dans le calme, et la journaliste n'avait guère fait de manières avant d'accepter.

Elle était arrivée tôt, vêtue d'une longue jupe bariolée, son petit sac sur le dos, les cheveux un peu épars. Erwan revivait cette soirée dans ses moindres détails. Anne avait préparé un repas léger et ils s'étaient installés dans la grande salle dont Rhiannon avait fait actuellement son atelier. Anne et Erwan étaient placés d'un côté de la table, tandis que Yuna se trouvait en face d'Erwan. Après les bavardages habituels en ce genre de réunion, ils en étaient venus au sujet qui en avait été le prétexte, et Yuna avait raconté une expérience qu'elle avait vécue, ou subie, lorsque en état de veille, un soir, elle avait eu la vision d'une étrange cérémonie à l'intérieur d'un tertre mégalithique. Et curieusement, dans les éléments qu'elle avait fournis quant à la description du monument, Erwan avait reconnu un site qu'il avait lui-même étudié. La conversation en devint plus ardente, mais à travers les mots qu'ils échangeaient, les non-dits finirent par prendre le dessus.

Visiblement, Yuna s'enflammait, et les regards quelle lançait sur Erwan montraient

assez la violente envie qu'elle avait de se retrouver dans ses bras. De son côté, Erwan essayait de percer des yeux les vêtements de Yuna, imaginant une poitrine menue mais ferme et il caressait de ses yeux la base de son cou à travers ses cheveux, sentant déjà la douceur de cette peau qui semblait frémir sous l'étreinte. Quant à Anne, elle se laissait prendre à cette atmosphère et semblait animée elle-même d'un trouble équivalent à celui de ses deux partenaires. Et cependant, il y avait quelque chose de beau, de paisible et de rassurant dans tout cela, quelque chose qui, en dehors de toute réflexion consciente, unissait trois êtres dans une même vision, dans une même respiration, comme si tout à coup les étoiles du ciel se groupaient en une vibrante corolle qui s'épanouissait dans la nuit éternelle.

Il se faisait tard, et le moment délicat approchait. *Il faudrait que je rentre chez moi...* Ce fut Anne qui répondit presque en un murmure : *À quoi bon ? Il y a de la place ici...* C'était vrai, d'ailleurs, et Yuna aurait pu dormir dans l'une des chambres de l'étage. Mais aucun des trois ne semblait s'en tenir à cette solution. Ils s'étaient levés de table et rapprochés timidement, avec beaucoup de pudeur. Et brusquement, Erwan avait entouré de ses bras les deux femmes et les avait plaquées contre lui. Il posa d'abord ses lèvres sur la bouche d'Anne et lui donna un profond baiser. Puis il fit de même avec Yuna et il la sentit prête à vaciller. Enfin, il fit se rejoindre les visages des deux femmes et celles-ci n'hésitèrent pas à se dévorer longuement la bouche.

Il n'y avait désormais plus rien à dire. Ils étaient entrés dans la grande chambre d'Anne et s'étaient déshabillés sans prononcer un seul mot. Oui, Yuna avait une petite poitrine, et elle ne portait même pas de soutien-gorge, et quand elle ôta son collant et sa culotte, son odeur intime, qu'il avait pourtant pressentie, frappa Erwan comme un éclair soudain dans une chaude nuit d'été.

Les deux femmes s'étaient allongées, tendrement enlacées, et elles commencèrent à se caresser avec une grande douceur, puis, au fur et à mesure que leurs gestes devenaient plus fébriles et que leurs mains s'égarèrent dans l'ombre, leur respiration se fit plus haletante, se muant en cris rauques. L'émotion d'Erwan était à son comble. Après avoir contemplé longuement leurs corps nus se fondant l'un dans l'autre, il se pencha et se mit lui-même à les caresser, sentant sous ses paumes les frémissements qui les traversaient, puis, glissant ses lèvres le long de leurs cuisses jusqu'au plus profond de leur mystère, recueillit délicatement une rosée ardente qui jaillissait d'une source perdue au plus obscur des forêts.

La nuit fut longue bien que de trop courte durée, une nuit d'orages incontrôlés qui se déversaient par tornades bruyantes sur leurs corps ruisselants. Après un bref sommeil qui était plutôt une sorte d'anéantissement dans un gouffre d'où jaillissaient des étincelles encore brûlantes, Erwan s'était réveillé entre les deux femmes, la tête de chacune d'elles sur sa poitrine, mêlant leur souffle et l'odeur de leurs chevelures en désordre, et leurs cuisses enchevêtrées parmi les siennes. Il n'en fut même pas étonné : c'était ainsi que cela devait se passer...

Anne s'était levée pour aller préparer du café, laissant seuls dans le lit Erwan et Yuna. Ils s'étaient regardés. *Tu me plais, j'ai encore envie de toi*, avait murmuré Erwan. *Moi aussi*, avait-elle répondu. Ils avaient fait l'amour rapidement, silencieusement, mais de façon fulgurante. Alors Yuna avait dit d'une voix implorante : *Il faut nous revoir tous les*

*deux, mais tout seuls.* Et il avait répondu : *Oui.* Était-ce l'erreur qui n'aurait jamais dû être commise ? Était-ce le destin qui avait frappé à la porte, emportant Erwan dans ses tourbillons ? Tout avait basculé à partir de ce moment où Erwan avait tenté l'impossible. Il aimait Anne, mais il aimait *aussi* Yuna, et il avait eu besoin des deux femmes. Mais l'instinct de possession était venu ravager ce bel ensemble rêvé. Chacune des deux femmes le voulait pour elle seule, ce qui avait constitué une situation sans issue. Et, aujourd'hui, ressassant ses souvenirs, Erwan errait dans les rues à la recherche d'ombres...

Il entra dans un bar et but un verre d'alcool. Il avait mal. Il avait à la fois la rage au cœur et le désir profond de revoir Yuna après un si long temps d'absence. Comment serait-elle ? Aurait-elle encore ce charme indicible et magique qui l'avait autrefois entraîné dans des domaines interdits ? Erwan se demanda s'il ne valait pas mieux rebrousser chemin et rentrer chez lui, se planter devant la fenêtre et contempler les vagues de la mer en attendant il ne savait plus quoi. Il sortit du bar et regarda sa montre. Il était presque l'heure. Alors, sans hésitation, il remonta la Rabine vers la taverne des Abers.

Elle était là. Assise près des vitres de la terrasse, elle se versait le contenu d'une théière dans une tasse. Elle paraissait aussi timide que le jour où elle l'avait abordé. Elle avait la même coupe de cheveux, la même allure, comme si ces années écoulées n'avaient pas eu de prise sur elle. Erwan s'en trouva profondément ému.

Il entra dans la taverne et se fraya un chemin à travers les tables. Quand il fut devant elle, elle leva la tête et sourit. Il se pencha et déposa un baiser sur son front. Il reconnut l'odeur de sa chevelure et la regarda un instant avec une sorte de tendresse mêlée de crainte. Puis il s'assit. Elle lui prit les mains et les lui pressa.

— Je suis si heureuse de te revoir, murmura-t-elle simplement.

Erwan ne voulut pas répondre. Il se contenta de prendre à son tour les mains de Yuna et de les presser. Elle comprit que lui aussi était heureux de ces retrouvailles. Mais aucun des deux n'avait besoin de s'exprimer par des mots. Le serveur vint s'enquérir de ce que désirait Erwan. Sans réfléchir, il commanda un double whiskey, comme s'il avait besoin de se rassurer en face de Yuna et il alluma une cigarette afin de se donner une contenance. Elle se mit à rire.

— Tu n'as pas changé !... murmura-t-elle. Tu es toujours aussi fragile malgré ta grande gueule et tes allures de matamore qui ne trompent personne. Un petit garçon, voilà ce que tu es, mais un petit garçon qui a grandi trop vite et qui a envie de sauter sa maman !  
...

— Tais-toi, grommela Erwan, rien qu'en me parlant, tu me donnes envie de toi...

Yuna plongea son regard dans le sien, mais il n'avait rien d'ironique : au contraire, il se teintait d'une grande tendresse noyée dans la nostalgie d'avoir perdu par insouciance quelque chose de très précieux. Et cette nostalgie ne fit qu'accroître celle d'Erwan. En somme, il était passé à côté de ce qui aurait pu lui apporter, sinon le bonheur, du moins la sérénité, une certaine notion de l'harmonie universelle, celle qu'on entend lorsqu'on tend l'oreille vers la musique des étoiles.

— Te souviens-tu, reprit Yuna, du jour où nous étions allés à la Fête du Livre de

Brech-ar-Mor ? Pour moi, c'est resté gravé en moi. Nous étions dans le train, avec quantité de gens qui nous connaissaient, toi et moi. Nous étions l'un contre l'autre, à la fois isolés et parfaitement visibles, encore plus repérables parce que tu avais passé ton bras dans mon dos afin de m'entourer la taille, et que ta main s'était infiltrée sous ma jupe.

— Tais-toi ! gémit Erwan.

— Non, je ne me tairai pas, mon cœur, car je n'ai pas honte de ce qui s'est passé. C'était peut-être scandaleux, j'en conviens, mais c'était également merveilleux. Je n'avais pas mis de culotte, je l'avais fait exprès. Alors, ta main s'est glissée entre mes fesses et, tout doucement, tu m'as enfoncé ton doigt dans le cul.

— Écoute, Yuna ! s'écria Erwan, si c'est pour me rappeler cela que tu voulais me voir, ce n'était vraiment pas la peine ! je m'en souviens fort bien et je ne renie rien.

Yuna rapprocha sa tête de celle d'Erwan et se mit à chuchoter.

— Tu vois que c'était un instant exceptionnel, mon cœur, reprit-elle. Je ne savais même plus où j'étais, mais j'avais conscience que tout le monde nous regardait et comprenait ce que tu faisais, car c'était bien toi qui agissais. Moi, je subissais, j'acceptais, tu me faisais jouir. Lorsque le contrôleur est passé, tu lui as tendu nos billets d'une main tandis que l'autre était encore entre mes fesses. Et ton doigt continuait à fouiller mes entrailles, au plus profond possible. Ensuite, je t'ai défié, oui, j'ai voulu que tu sucés ton doigt. Et tu l'as fait. Je t'ai aimé, Erwan, tu ne sauras jamais à quel point. Et depuis, je n'ai jamais cessé de t'aimer...

Le serveur revenait vers eux et apportait le verre commandé par Erwan. Quand il se fut éloigné, il but une gorgée de whiskey et reprit la main de Yuna.

— Alors, demanda-t-il, pourquoi avoir attendu si longtemps avant de m'appeler ?

— Tu ne m'aimais pas assez. Et tu avais choisi Anne. Tu as pris tes responsabilités, et j'ai l'impression que ce n'était pas la meilleure solution pour toi. Mais qu'importe ! Que pouvais-je faire d'autre que de te fuir ? On m'a proposé un poste à l'étranger et je l'ai accepté. Oui, Erwan, je suis partie dans le but de te fuir, de t'oublier. Cela n'a pas été le cas. Je suis revenue à Keris il y a un mois et j'ai appris ce qui t'était arrivé. J'ai hésité un certain temps, et puis, tant pis pour moi, je me suis décidée à t'appeler.

Yuna vida le reste de sa tasse de thé. Erwan se plongea le nez dans son verre, mais il ne but rien, se contentant de respirer largement les fragrances de l'alcool. Il ne comprenait toujours pas pourquoi Yuna avait brusquement donné signe de vie. Lui-même ne l'avait pas oubliée, mais elle était devenue si lointaine, si inaccessible qu'il n'imaginait même plus la possibilité de renouer avec elle une quelconque relation, fût-elle la plus éthérée, la plus éloignée de cette passion chamelle qu'elle venait d'évoquer et qui les avait unis de façon presque monstrueuse. Et maintenant, Erwan se sentait prêt à succomber une nouvelle fois sous les assauts magiques que Yuna, avec une habileté qu'il aurait pu qualifier de diabolique, dirigeait contre lui, enrobés d'une franchise qui tournait à l'indécence la plus crue et la plus directe. Il tenta de faire une diversion.

— Qu'as-tu fait durant ces années ? demanda-t-il.

— J'ai fait mon métier le mieux possible et je crois que je m'en suis tirée

honorablement. Mais je me doute bien que ce n'est pas cela qui t'intéresse. Alors, je vais répondre directement à la question que tu n'oses pas me poser : oui, j'ai eu des amants. Mais console-toi, mon cœur, je t'affirme qu'aucun d'eux n'a pu parvenir à me faire t'oublier...

Erwan demeura un instant les yeux perdus dans le vague. Yuna était-elle sincère ? Au fond, il avait toujours douté d'elle, douté de sa sincérité, de la tendresse réelle qu'elle affectait envers lui. Yuna était une femme éminemment sensuelle, ce qui n'était pas pour déplaire à Erwan, mais il y avait quelque chose en elle qu'il ne réussissait pas à élucider, quelque chose qui était trouble, mais qui, en dernière analyse, s'avérait d'une radieuse beauté. Jamais il n'avait connu pareille harmonie physique avec une femme, jamais il n'était allé aussi loin dans l'exploration des sens, jamais il n'avait atteint un orgasme aussi complet, aussi total, aussi inoubliable, que lorsqu'il se plongeait avec elle dans les vagues déchaînées d'une tempête à la mesure de l'impossible. Pourquoi lui disait-elle toujours *mon cœur*, même au moment suprême où elle jouissait avec son cul. Erwan, en cette fin d'après-midi de solstice d'hiver, se posait les mêmes questions qu'autrefois, il y avait désormais quatre ans, et il ne pouvait y répondre. Yuna était un mystère, une énigme qu'il ne parviendrait jamais à résoudre, en dépit de tous les frémissements d'une folle insolence qui le traversaient et le bouleversaient.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-elle. Regrettes-tu d'être venu me retrouver ?

— Non, répondit-il. Je suis si heureux de te revoir. Tu sais, je ne regrette rien, pas même les crises que nous avons traversées et qui nous ont fait tant de mal...

Elle tremblait. Il crut lire dans son regard des paroles d'amour et se sentit fondre sous la chaleur et la lumière qui émanaient d'elle et qui l'atteignaient de plein fouet comme les derniers rayons du soleil, là-bas, sur la grande mer, derrière la digue qui protégeait la ville.

— Je vais t'avouer une chose, murmura-t-elle. Mon cœur bat très fort en ce moment...

— Moi aussi, répondit-il sourdement.

Il leva son bras et, très doucement, il effleura la joue de Yuna du bout de ses doigts. Elle saisit sa main et la retint, la plaquant contre sa peau.

— Qui es-tu donc, Yuna Loarek ? demanda-t-il.

— Une femme, tout simplement, une femme qui t'a aimé, Erwan, et qui t'a gardé précieusement dans sa mémoire.

Ils se regardèrent encore très longuement. Erwan retira sa main de la joue de Yuna, lui caressa un instant les cheveux et alluma une cigarette.

— Et que fais-tu maintenant, depuis que tu es rentrée ? reprit-il.

— J'ai obtenu une chronique à *Keris-Hebdo*, et, de temps en temps, on m'envoie assurer quelques grands reportages. Tiens, à ce propos, demain, je dois couvrir l'inauguration de la nouvelle ligne de chemin de fer, la voie rapide qui passe par le nord et qui fait gagner deux heures sur l'itinéraire international. Il y aura du beau monde dans le train, et une grande fête à l'arrivée. Au fait, j'ai le droit d'emmener quelqu'un avec moi. Pourquoi ne viendrais-tu pas ? Cela me ferait plaisir, tu sais, Erwan. Cela me rappellerait

certains voyages d'autrefois ! ajouta-t-elle en riant.

Erwan reprit la main de Yuna et se mit lui-même à rire.

— Oui, répondit-il, mais à condition que tu sois bien sage !

— Aurais-tu peur de moi ?

Il haussa les épaules, mais, en lui-même, il se dit qu'il avait effectivement eu peur de Yuna en de nombreuses occasions, tant son attitude et son audace l'avaient impressionné. Mais, après tout, Erwan n'avait rien de prévu pour le lendemain et ce voyage, sur une ligne qu'il ne connaissait pas, en compagnie de Yuna, n'était pas fait pour lui déplaire.

— Je vais te demander quelque chose, reprit Yuna. Reste avec moi cette nuit...

*La gare principale de Keris s'étale au sud de la ville, le long du rivage de ce qu'on appelle la mer Intérieure, près de l'embarcadère des vedettes qui relie la capitale à la péninsule de Saint-Judikaël. De chaque côté, une voie s'enfonce sous le bâtiment afin de desservir les stations urbaines jusqu'au terminus de Saint-Gwennolé, près de la cathédrale. Au milieu, ce sont les voies de grandes lignes qui, au gré des aiguillages, se rejoignent et, sans qu'on puisse les remarquer, s'enfuient dans un lointain qui ouvre toutes les portes du rêve. C'est le jeudi 20 du mois de décembre, la veille du solstice, et il est onze heures du matin.*

Lorsque Erwan posa le pied sur le quai de la gare principale, en descendant du train de banlieue qui l'avait conduit jusque-là à travers les sombres souterrains de Keris, il s'étonna de la lumière du soleil qui le heurtait avec violence à travers les verrières. Et là, il s'immobilisa, sachant très bien que le voyage qu'il allait entreprendre serait une sorte de périple au cœur même des ténèbres qui le hantaient depuis qu'il s'était réveillé sur les rivages de l'île Noire. Il hésita cependant, se demandant s'il fallait aller plus avant ou revenir tranquillement chez lui afin de s'endormir devant la fenêtre, bercé par le doux ronron de son chat. Le découragement le plus profond l'envahit à ce moment-là, comme si les quelques nuages qui encombraient le ciel, du côté du nord, étaient sur le point de s'effondrer sur lui et l'empêcher d'accomplir la moindre action. Ah ! dormir, dormir et ne plus se réveiller...

Sa nuit avec Yuna avait été plus qu'agitée. Il était rentré vers huit heures et avait subi les sarcasmes de Rhiannon. Elle était déjà dans son atelier, vêtue d'un jean dégoulinant de peintures multicolores et elle travaillait, toujours sur le même tableau, celle de la femme aux jambes écartées. Erwan l'avait traitée de *vieille grognasse* et de *grenouille de bénitier*, ce qui l'avait fait éclater de rire. Puis, il avait pris une douche, s'était rasé, s'était changé, avait revêtu son blouson favori, qui comportait de nombreuses poches dans lesquelles il avait entassé des paquets de cigarettes, redoutant d'en manquer si le voyage en train se prolongeait. Il s'était ensuite fait du café, mais l'avait partagé avec Rhiannon. Celle-ci avait repris ses plaisanteries habituelles en ironisant sur les yeux cernés d'Erwan et en lui démontrant que la chasteté permettait parfois de se régénérer sans recourir à des élixirs sophistiqués. À la fin, Erwan lui avait lancé un sonore *tu m'emmerdes !* avant de quitter la maison en claquant la porte.

Il aperçut Yuna qui l'attendait à l'entrée du quai le long duquel se trouvait le train spécial, une rame de couleur bleue dont les voitures étaient striées de bandes jaunes et rouges, dernier cri de ce qu'on appelle le *design* ferroviaire. Des agents de la Régie fédérale des transports et des policiers de la *Garda* filtraient les voyageurs à l'entrée de ce quai tandis qu'une foule de badauds, se tenant à l'écart et béats d'admiration, se gargarisait à reconnaître tel ou tel personnage plus ou moins connu du monde politique ou de la soi-disant élite intellectuelle du pays. Erwan se dirigea lentement dans cette direction.

Yuna l'aperçut à son tour et ses yeux prirent une expression de tendresse mêlée de feu. Elle sourit largement et Erwan pensa tout à coup que, dans le jeu d'amour, la femme sort toujours victorieuse d'une lutte implacable – et inégale – qui se déchaîne entre deux êtres, non pas semblables mais complémentaires, et qui se termine par l'épanouissement

de l'une et l'affaiblissement de l'autre. Dans son enfance, il avait assisté aux noces d'une mante religieuse et de son mâle, il avait vu cette infernale conjonction qui se terminait par la lente absorption du mâle par la femelle. Spectacle terrifiant... Erwan se sentait les couilles vides, et plus que jamais il se posait la question de savoir quelle était la finalité de la vie : était-ce de mourir pour renaître ou mourir définitivement pour s'engloutir dans le ventre chaud et humide de la Déesse des Commencements, de Celle qui était déjà à l'Aube des Temps et qui serait un jour au crépuscule de l'univers enfin réconcilié avec lui-même, dans le ventre de *Celle qui doit être obéie*... Il fallait bien mourir un jour ou l'autre, alors autant mourir dans le con superbement accueillant de cette divinité aux multiples visages qu'il poursuivait sans cesse depuis son enfance, et cela parce qu'il n'avait pas connu le corps de sa mère... Erwan avait envie de pleurer. Quelle était donc la femme qui l'accueillerait dans son ventre au moment suprême où il basculerait dans l'ombre ?

— Enfin, te voilà, murmura Yuna en lui pressant la main.

Il haussa les épaules. Le spectacle de ces gens qui se précipitaient dans les voitures après avoir franchi des barrages, et qui étaient donc des privilégiés, des personnes qu'on *laissait passer*, lui donnait des nausées. Yuna, le tenant toujours par la main, l'entraîna jusqu'à ce barrage, sortit sa carte de presse et expliqua en quelques mots qu'elle était accompagnée. On leur fit signe *de passer*. Erwan se disait qu'il n'avait jamais fait que *passer* dans la vie, et que, maintenant, il fallait qu'il se préparât à *trans-passer*, ce qui, en bon langage, se traduit par *trépasser*. Son envie de vomir se transforma immédiatement en éclat de rire.

Ils s'en allèrent lentement sur le quai. Yuna salua plusieurs personnes qui lui demandaient : *Comment ça va, chère amie ?* en répondant : *Et vous-même, très cher ?* Erwan se retrouva brusquement quelques années en arrière, dans le temps bien lointain où il fréquentait les cocktails mondains du *tout-Keris*, au milieu d'une bande de snobs qui s'imaginaient être des génies parce que, en toute simplicité, ils avaient l'insigne faveur de côtoyer des auteurs à la mode. Il regretta une fois de plus de ne pas être dans la seule compagnie de son chat, quand celui-ci lui léchait le bout du nez et se blottissait contre sa poitrine, frottant son museau contre les poils de sa barbe renaissante. Et, en lui-même, Erwan se disait que toutes ces simagrées ne valaient pas une seule caresse de la part d'un animal, ce petit être confiant qui exprime tout l'amour du monde par le simple contact de sa fourrure contre l'âpreté d'une joue en fin de journée.

— Nous allons monter là, dit Yuna. C'est tout près de la voiture-bar. Comme cela, si tu as le bourdon, tu pourras te noyer dans ton chagrin...

Il lui décocha un regard meurtrier. Il ne comprenait pas quel jeu jouait Yuna et se demandait avec une angoisse sans cesse renforcée jusqu'où elle voulait le conduire. Tout cela n'était pas normal, Erwan le savait bien. Si Yuna l'avait invité à cette inauguration, c'est qu'elle avait une idée en tête, mais laquelle ? Ils montèrent dans la voiture qui était la plus proche du bar et, brusquement, Erwan entrevit, au milieu de silhouettes inconnues, le visage sombre et rayonnant de la comtesse Murrigane. Celle-ci s'avançait vers lui, la main tendue et les yeux encore plus lumineux que lorsqu'il l'avait quittée, un soir, devant la gare de Keris. Il en demeura inerte, comme pétrifié, tant cette apparition lui paraissait à la fois saugrenue et souhaitée.

— Bonjour, monsieur le comte de Gwaed-y-Maen, dit Moïra Murrigane avec ironie.

— Bonjour, madame la comtesse, répliqua Erwan du tac au tac.

Leurs regards s'interpénétrèrent, se mesurant comme pour savoir lequel des deux dévorerait l'autre. Puis Moïra Murrigane se tourna vers Yuna et celle-ci l'embrassa. Ainsi, les deux femmes se connaissaient... Erwan n'en fut même pas surpris : tout pouvait arriver et, au point où il en était, il se sentait capable d'affronter les situations les plus invraisemblables.

— Tenez, Erwan, reprit la comtesse, prenez place dans mon compartiment. Vous êtes mon invité et je vous promets que vous serez bien traité.

En parlant, elle désigna un carré de quatre sièges de chaque côté d'une table recouverte d'une nappe blanche sur laquelle étaient étalés de la vaisselle, des verres et des bouteilles. Erwan s'assit près du couloir, dans l'espoir de pouvoir étaler ses jambes, et Moïra s'installa en face de lui.

— Quant à toi, Yuna, dit-elle, je te réserve la place à côté d'Erwan. Mais je suppose que tu as du travail à faire, pour l'instant.

— En effet, répondit Yuna. Je vais commencer par faire un tour dans le train.

Elle les quitta, mais Erwan remarqua qu'elle avait l'air contrarié. Puis il vit passer plusieurs filles vêtues chacune d'un tailleur bleu du plus bel effet. C'étaient probablement des hôtesse dont on s'était assuré le service tout au long de ce voyage inaugural. La comtesse fit un signe à l'une d'elles qui s'approcha respectueusement.

— Sers-nous à boire, dit Moïra d'un ton impératif. Je suppose, Erwan, que vous prendrez un whiskey sans eau et sans glace.

— Vous supposez bien, Moïra, répondit machinalement Erwan.

L'hôtesse se hâta d'obéir. Moïra lui fit alors un signe comme pour l'inviter à s'en aller. Quand elle eut disparu, la comtesse leva son verre.

— À vous, Erwan, dit-elle, et au bonheur que j'ai de vous revoir. Yuna a eu une excellente idée de vous proposer ce voyage. Quant à ma présence ici, ne vous en étonnez pas : ce sont mes filles qui ont été engagées comme hôtesse, et je tiens à m'assurer que leur service sera impeccable.

Les filles de Moïra, toutes plus belles les unes que les autres... Mais qui était donc la comtesse Murrigane pour avoir un tel ascendant sur ces filles qui, visiblement, lui étaient dévouées corps et âme ? Erwan frissonna, se souvenant de l'instant où il s'était aperçu qu'elle n'avait pas de reflet dans le miroir. Non, ce n'était pas possible, il avait été le jouet d'une hallucination. Aujourd'hui, dans les vitres des fenêtres, on voyait très bien la silhouette de Moïra Murrigane. Elle était réellement en face de lui, en chair et en os, terriblement attirante, terriblement envoûtante dans sa robe noire qui mettait en valeur les moindres parties de son corps. Elle croisa les jambes et son genou heurta celui d'Erwan. Il vit qu'elle portait un curieux bracelet de cuivre à la cheville gauche.

— Vous connaissez donc Yuna... dit Erwan distraitement.

— Je connais tout le monde, répondit-elle en riant. C'est une excellente journaliste et

j'apprécie beaucoup la façon dont elle travaille.

Erwan n'avait aucun mal à imaginer que Yuna couchait avec la comtesse Murrigane. Il était même possible que Yuna fût une de ses « filles », non vraiment, il ne fallait s'étonner de rien.

— Erwan ! s'écria une voix masculine dans le couloir. Quelle surprise de te trouver ici !

Il se retourna et aperçut son ami Jakez Stephan, le ministre de l'Intérieur. Les deux hommes se serrèrent la main, puis Jakez Stephan se pencha vers Moïra Murrigane et s'acquitta d'un baisemain cérémonieux.

— Mes hommages, comtesse, dit-il. Je me félicite que mon ami Erwan soit en si charmante compagnie.

— Vous êtes trop aimable, mon cher ministre, mais si vous n'avez pas d'autres obligations, prenez place à côté de moi, j'en serai très flattée.

— J'accepte volontiers, répondit Jakez Stephan, mais je vous rejoindrai tout à l'heure. Je suis de service avec mon collègue des Transports et le directeur de la Régie fédérale. Il nous faut procéder à l'inauguration officielle. À plus tard...

Il s'éloigna, suivi par les deux agents de la *Garda* qui l'escortaient. Plusieurs personnes passèrent dans le couloir et s'arrêtèrent un instant pour saluer la comtesse Murrigane. Décidément, elle connaissait tout le monde, c'était vrai, et elle semblait inspirer à chacun déférence et respect. Vint alors le moment où le train s'ébranla, quittant la gare principale de Keris et s'engageant sur des aiguillages complexes qui provoquèrent quelques bruyantes secousses néanmoins amorties par une suspension parfaite des essieux. Une fois sur la voie descendante, le train prit de la vitesse et, après avoir un instant longé la côte jusqu'au triage de Skaer, s'engagea dans la tranchée qui menait directement à Saint-Trémeur. Ce fut alors le temps des discours, répercutés par la phonie intérieure dans toutes les voitures du convoi.

Erwan écouta distraitement le directeur de la Régie souhaiter la bienvenue aux invités, puis leur expliquer le parcours qu'ils allaient accomplir, d'abord par la ligne normale jusqu'à Kermor, puis par la nouvelle ligne de quelque deux cents kilomètres qui venait d'être construite à travers les landes désertiques qui s'étendaient au nord du pays, entre la mer et le versant le plus abrupt des montagnes du Centre, permettant ainsi une liaison rapide entre les régions de l'ouest et la grande zone industrielle de Brech-ar-Mor, tout en évitant les sinuosités qui caractérisaient la ligne du sud par Saint-Ronan et Dinas Emrys. Puis ce fut l'ingénieur en chef de la Régie fédérale qui prit la parole et tenta d'expliquer, avec force détails techniques, quelles étaient les innovations tant en matière d'infrastructure qu'en réalisation du matériel roulant.

Ensuite, ce fut le ministre des Transports qui, au nom du président et du gouvernement tout entier, félicita chaudement le directeur, l'ingénieur et tous ceux qui avaient participé à ce vaste chantier. Jakez Stephan, en guise de conclusion, lança de vibrants couplets à la gloire des techniques nouvelles mises en œuvre par des hommes pleins d'audace, de courage et de ténacité. Erwan, qui connaissait assez bien les astuces oratoires de Jakez Stephan, admira fort la façon dont il se tirait d'affaire pour parler de ce

qu'il ne connaissait pas. Il y eut de nombreux applaudissements, et les hôtesse se mirent en devoir de fournir aux invités tout ce qu'ils pouvaient désirer en boissons et en amuse-gueules.

Yuna revint bientôt et s'assit près de la fenêtre, à côté d'Erwan. Elle prit un verre de porto et grignota quelques cacahuètes. Peu après, Jakez Stephan arriva à son tour et la comtesse Murrigane se leva pour le laisser gagner sa place.

— Vous voyez, comtesse, je n'ai qu'une parole !

— Je crois bien que tu en as plus d'une ! s'écria Erwan en pouffant de rire. Quel bavard !

— Que veux-tu, mon pauvre Erwan ! les discours emmerdent tout le monde, mais on serait choqué si on n'en faisait pas !

Le train, qui roulait à allure régulière, ralentit pour franchir la grande gare de Saint-Trémeur, puis, après un court passage en souterrain, reprit sa vitesse à travers les vallées et les collines qui menaient vers le nord-est. Les hôtesse avaient servi les hors-d'œuvre et chacun commença à manger. Erwan, qui n'avait pas très faim, apprécia surtout les vins qui étaient d'une grande finesse. Il ne parlait pas, laissant la comtesse Murrigane et le ministre de l'Intérieur échanger des propos d'une banalité déconcertante. Il voulut saisir le regard de Yuna, mais celle-ci semblait vouloir le fuir, se retranchant dans un mutisme qui ne lui était pas habituel. Il lui mit la main sur la cuisse.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il.

— Mais oui, Erwan, répondit-elle. Je pense seulement à la façon dont je vais organiser mon reportage. Je voudrais en faire quelque chose de vivant.

— Mais tu ne fais pas de photos ?

— Le photographe du journal est dans le train. Je le laisse se débrouiller.

Le plat principal venait d'être servi lorsque le train arriva à la gare de Kermor. Celle-ci, édiflée en cul-de-sac sur une falaise dominant l'aber Gwerc'hez, à l'embouchure duquel était établi le port militaire, avait longtemps constitué le terminus de la ligne venant de Keris. On avait donc entièrement rénové la gare et lancé un pont de conception fort hardie sur l'aber. À partir de là, sur l'autre rive, les voies s'engageaient dans cette vaste étendue de landes absolument désertes, inhabitées, toujours battues par les vents du nord qui ne laissaient subsister que de maigres touffes d'ajoncs dans les creux que les pluies ne cessaient de raviner. Tout le reste n'était qu'un immense chaos de monticules rocheux recouverts de lichens et de mousses que ne fréquentaient guère que des oiseaux lassés par le bouleversement continu des vagues. Et il avait fallu bien du temps et bien des efforts pour achever la construction de cette nouvelle ligne à travers ces régions inhospitalières, puis, afin de l'électrifier, pour établir un insolite réseau de caténares reposant sur des pylônes capables de résister aux tempêtes les plus rudes de l'hiver.

Erwan regarda distraitement le paysage tourmenté dans lequel s'enfonçait le train à une vitesse qui s'était considérablement accrue. Il éprouvait toujours une sensation indéfinissable lorsqu'il se laissait aller à rêver au gré du roulement des roues sur les rails, une sorte de vertige qui le faisait parfois décrocher du réel. Brusquement, il n'entendit

plus rien d'autre que le léger bruit qui se manifestait à chaque section de rail, imposant au convoi un léger frémissement. Pour un peu, il se serait endormi béatement, ignorant ceux qui l'entouraient et qui n'étaient plus que des silhouettes anonymes sur un écran où était projeté un film incompréhensible.

Des rires le tirèrent de cette demi-torpeur. La chaleur généreuse des vins aidant, l'atmosphère devenait joyeuse chez les invités de ce voyage inaugural. Il se secoua et alluma une cigarette. Yuna mangeait en silence. La comtesse Murrigane et Jakez Stephan continuaient à parler avec animation. Les hôtesse allaient et venaient, ondulant des hanches, à l'aise sur leurs talons hauts, leurs jupes se soulevant parfois légèrement sur des jambes qu'Erwan jugeait parfaites. Ce fut alors que le paysage parut se dissoudre. Toujours en pleine vitesse, le train roulait à présent à travers une brume qui allait en s'épaississant, à tel point qu'on se serait cru en fin de journée, au moment où le soleil bascule derrière l'horizon.

— Eh bien ! dit tout à coup Jakez Stephan, vous avez vu ça ? Nous fonçons dans le brouillard !... Je souhaite qu'il n'y ait pas d'obstacle sur la voie ou tout au moins que le train soit équipé d'un radar !

Un souvenir surgit de la mémoire profonde d'Erwan, un moment vécu dans son enfance. Il se trouvait avec sa grand-mère dans un autorail. C'était le soir, et il y avait un brouillard opaque tout autour. Certes, l'autorail ne roulait pas aussi vite que ce train, mais cela avait suffi à Erwan pour imaginer une situation angoissante : il était aux extrémités du monde, il n'y avait rien d'autre qu'une voie ferrée sur laquelle l'autorail se précipitait en direction de l'infini. Il sentit monter en lui l'angoisse qui avait été la sienne, autrefois, dans le temps, cette angoisse qui lui avait saisi la poitrine et qui l'avait presque empêché de respirer. Il se leva et fit quelques pas dans le couloir. Une des hôtesse le frôla et il eut envie de lui caresser les fesses. Elle lui aurait probablement donné une gifle. À savoir ? Dehors, le brouillard devenait de plus en plus épais, de plus en plus sombre, et le train ne ralentissait cependant pas son allure. Erwan se demanda si le conducteur était devenu fou, ou s'il s'était endormi. Dans quels marécages infernaux le train allait-il s'échouer ?

Soudain, le ronronnement de la climatisation s'arrêta et les lumières s'éteignirent. Il ne subsista plus que les veilleuses de l'éclairage de secours. Mais le train continuait à rouler à la même vitesse. Les rires et les éclats de voix s'étaient interrompus. Erwan colla son visage contre la vitre, mais il eut beau ouvrir tout grands ses yeux, ils n'arrivaient pas à distinguer le moindre détail à l'extérieur. L'angoisse qu'il avait vécue dans l'autorail lui remonta jusqu'à la gorge. Alors, les lumières de secours s'éteignirent à leur tour et le train, en quelques secondes, s'immobilisa dans un épouvantable grincement de freins, provoquant dans l'air ambiant une odeur caractéristique de métal surchauffé. Dans une quasi-obscurité, les passagers du train s'étaient levés et se pressaient contre les fenêtres. Des exclamations fusèrent de toutes parts.

— C'est une coupure de courant ! dit quelqu'un.

— Peut-être, répondit Erwan, mais pourquoi n'y a-t-il plus d'éclairage de secours ?

Il se dirigea vers l'une des portes et voulut l'ouvrir. Mais ce fut en vain : elle était bloquée.

— Bon sang ! murmura-t-il, il y a quelque chose qui n'est pas normal.

Il revint vers le compartiment où se trouvaient Yuna, Jakez Stephan et la comtesse Murrigane. Ils s'étaient levés eux aussi.

— Alors ? demanda Jakez. As-tu des nouvelles ?

— Je sais seulement que les portes sont bloquées et qu'on ne peut pas sortir.

— C'est un simple incident, dit Moïra. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

— Je n'en suis pas si sûre, marmonna Yuna.

Elle avait pris le bras d'Erwan et le serrait avec force. À son tour, Erwan lui saisit le bras pour lui prouver qu'il avait compris son message.

— Bon, dit Jakez Stephan, allons rejoindre l'ingénieur en chef. Il est au bar.

Il se fraya un chemin au milieu des voyageurs et des hôtes, et Erwan, suivi de Yuna et de la comtesse, lui emboîta le pas. Ils parvinrent ainsi dans la voiture-bar voisine, tout aussi obscure que les autres voitures du convoi. Il y avait là quelques agents de la *Garda* en uniforme et trois personnages qui discutaient près du comptoir. Erwan, dans la pénombre, reconnut le ministre des Transports. Les deux autres devaient être le directeur de la Régie et l'ingénieur en chef. Jakez Stephan s'approcha d'eux sans hésiter.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à son collègue.

Celui-ci haussa les épaules avant de répondre.

— Nous avons envoyé le chef de train dans la cabine de conduite. Nous allons bientôt le savoir.

Quelques instants plus tard, le chef de train fit irruption dans la voiture-bar, suivi d'un homme en salopette qui devait être le conducteur.

— Alors ? demanda le ministre des Transports. Que signifie tout ceci ?

— À vrai dire, répondit l'interpellé, je n'y comprends rien. Tout le circuit électrique est neutralisé.

— Comment cela ? demanda l'un des deux autres personnages, qui devait être l'ingénieur en chef.

Le conducteur parut embarrassé et se gratta la tête.

— Écoutez, je ne peux que vous raconter ce qui s'est passé. Ce sera à vous de juger. Voici. Je roulais normalement, me fiant à la signalisation que j'apercevais malgré le brouillard, lorsque brusquement le courant de traction a été coupé. Je n'ai pas réagi tout de suite, parce que je pensais qu'il s'agissait d'une zone de transition. Le train continuait à rouler et je n'avais aucune raison de l'arrêter. J'attendais l'instant où le courant réapparaîtrait dans mes voltmètres. Mais il n'est jamais revenu et, tout à coup, tout le circuit de sécurité s'est éteint.

— C'est impossible ! s'écria l'ingénieur. Tout a été vérifié minutieusement ce matin avant le départ. Les batteries étaient chargées, et tous les systèmes fonctionnaient.

— Sans aucun doute, reprit le conducteur, mais je suis obligé de constater que toutes les batteries sont vides. Je n'ai même pas eu à actionner les freins, puisque ceux-ci se

bloquent automatiquement dès que le courant ne passe plus, ce qui prouve que la sécurité a normalement fonctionné.

— Mais les portes sont bloquées, elles aussi, intervint Jakez Stephan.

— C'est normal, puisque le déverrouillage obéit à une commande électrique. Mais vous savez qu'on peut les débloquent manuellement. En tout cas, je vous certifie qu'il n'y a plus une seule charge électrique dans ce train.

— C'est impossible ! répéta l'ingénieur.

Le conducteur sortit de sa poche une torche et pressa sur un bouton.

— Vous voulez une preuve ? La voici. Nous avons plusieurs torches qui sont alimentées par des piles. Je les ai vérifiées avant de partir. Elles fonctionnaient. Or, vous pouvez constater que celle-ci n'éclaire plus. Les piles ont été neutralisées comme les batteries d'accumulateurs. Je n'explique rien, monsieur l'ingénieur, je constate.

Un grand silence tomba sur le groupe. Ils se regardèrent les uns les autres, hésitant à prendre la parole parce qu'ils ne savaient pas quoi dire.

— C'est une histoire de fous, finit par s'écrier le directeur de la Régie.

— Bon, messieurs, intervint Jakez Stephan, puisque c'est une histoire de fous, inutile d'essayer de comprendre, du moins pour l'instant. Il y a plus urgent à faire. Si je comprends bien, tout le circuit électrique est neutralisé : donc, pas d'éclairage et pas de climatisation. Vu le temps qu'il fait dehors, nous n'allons pas tarder à nous geler les couilles, pour parler poliment.

— Hélas ! oui, monsieur le ministre, répondit le conducteur. Et je ne pense pas que le courant revienne, car mes pantographes sont dressés dans le vide. Il n'y a pas de caténaires à l'endroit où nous sommes.

— Vous avez essayé la radio ? demanda Jakez Stephan.

— Peine perdue. Je vous répète qu'il n'y a plus une seule trace d'électricité dans ce train.

Jakez Stephan sortit son téléphone portable et composa un numéro sur le clavier. En voyant cela, les trois autres sortirent leur portable et tentèrent la même manœuvre. Elle n'aboutit à rien.

— Vous le voyez bien, reprit le conducteur. Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur l'ingénieur ?

L'ingénieur demeura muet et se mit à réfléchir. Jakez Stephan se tourna alors vers les agents de la *Garda*.

— Écoutez, vous autres, dit-il. Allez dans toutes les voitures et ordonnez aux gens de regagner leur place. Il ne faut pas qu'il y ait d'affolement. Quant à vous, chère comtesse, ajouta-t-il à l'adresse de Moïra Murrigane, ordonnez à vos hôtes de servir tout ce qu'elles peuvent. Qu'ils se saoulent tous la gueule s'il le faut, mais qu'ils se tiennent tranquilles.

Les agents de la *Garda* se séparèrent et s'en allèrent dans les voitures. On les entendit

inviter les voyageurs à se rasseoir et qu'on allait continuer à servir leur repas. Moïra Murrigane prit à part une des hôtessees qui se trouvait là et lui glissa quelques mots à l'oreille. La fille disparut bientôt.

— Ce n'est pas tout, reprit Jakez Stephan, il faut savoir ce qui se passe à l'extérieur. Qu'on ouvre une des portes, puisque cela peut se faire.

Le chef de train se dirigea vers l'extrémité de la voiture-bar. Là, il actionna une manette et tira sur la poignée de la porte. Celle-ci s'ouvrit sans difficulté, mais un air froid et humide saisit ceux qui se trouvaient là. Le directeur de la Régie s'adressa au chef de train et au conducteur.

— Vous deux, dit-il, allez voir ce qui se passe dehors. Faites le tour du train et revenez vite.

Les deux hommes de la Régie descendirent sur le ballast et disparurent dans la pénombre, l'un vers l'avant, l'autre vers l'arrière. À l'intérieur de la voiture-bar, Erwan, Yuna, la comtesse Murrigane, Jakez Stephan, le ministre des Transports, le directeur et l'ingénieur en chef se tenaient immobiles, sans prononcer un seul mot. Erwan frissonna tant la froide humidité qui s'engouffrait par la porte devenait intolérable. Enfin, le chef de train réapparut et remonta à leur niveau, bientôt suivi par le conducteur.

— On n'y voit pas plus loin qu'à un mètre, dit le chef de train. Je n'ai jamais vu une pareille purée de pois. Et l'air est glacial. Mais je peux vous confirmer qu'il n'y a pas de pylônes, qu'il n'y a pas de caténaies et que la voie est unique.

— C'est exact, ajouta le conducteur. On dirait que nous sommes sur une voie de détournement.

— Refermez la porte ! s'écria Jakez Stephan. C'est stupide de faire partir la chaleur.

Le chef de train fit glisser la porte. L'ingénieur prit alors la parole.

— Écoutez, dit-il, c'est vraiment une histoire de fous, mais je crois avoir une explication. Ce n'est qu'une hypothèse et elle ne vaut que ce qu'elle vaut. Voici. Je me souviens qu'on avait commencé à poser des rails sur au moins dix kilomètres en suivant un tracé fixé d'avance, mais que par suite de difficultés imprévues, sur lesquelles je n'ai pas de renseignements, on a dû abandonner ce tracé et en commencer un autre. C'est sur cette voie abandonnée que nous nous trouvons, sans doute par suite d'un mauvais fonctionnement de l'aiguillage.

— Ou par suite d'un sabotage, dit Jakez Stephan décidément plus que jamais ministre de l'Intérieur.

— Peu importe, reprit l'ingénieur. Il me revient à l'esprit que les ouvriers qui ont posé cette voie se sont mis en grève parce qu'ils ne supportaient plus les conditions de travail et que plusieurs des leurs ont dû être hospitalisés pour une maladie qu'on n'a jamais pu identifier. Alors, voici mon hypothèse : nous sommes ici sur une zone radioactive et c'est une intensité anormale des radiations qui a neutralisé tous les systèmes électriques, qui a vidé les batteries et les piles. Au fait, quelle heure est-il ?

Erwan regarda sa montre.

— J'ai douze heures quarante, dit-il.

Les autres regardèrent également leur montre et eurent la même réponse. Alors l'ingénieur sortit du gousset de son gilet une antique montre « oignon », la consulta et déclara solennellement :

— Non, messieurs, il est treize heures quinze. Mais vous avez tous des montres à quartz tandis que moi, je suis resté fidèle à la montre de mon père, que je remonte patiemment tous les soirs avant de me coucher. Et le fonctionnement de vos montres, qui est électrique, a été lui aussi interrompu. Ce serait un argument de plus en faveur de mon hypothèse.

— Bon, bon, dit le directeur de la Régie, visiblement agacé par le discours de son subordonné qui en savait plus que lui. Il ne nous reste plus qu'à prendre notre mal en patience et attendre qu'on nous amène une motrice Diesel pour nous remorquer et nous ramener sur la voie électrifiée.

— Erreur profonde, monsieur le directeur, dit l'ingénieur d'un ton ironique. Aucune de nos motrices Diesel ne parviendra jusqu'ici.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que ce sont des diesels électriques, monsieur le directeur. Les moteurs de traction sont électriques et le courant est fourni par un générateur Diesel. Inévitablement, en arrivant sur cette zone radioactive, le système électrique sera neutralisé.

Le directeur de la Régie se mordit les lèvres, visiblement honteux de son ignorance ou de son manque de perspicacité.

— Mais alors, que faire ? demanda-t-il.

— Il faudrait des locotracteurs de manœuvre, tout simplement, plusieurs attelés l'un à l'autre. Un moteur Diesel fonctionne sans allumage.

— Eh bien ! comme je le disais, il ne nous reste qu'à attendre les secours et à faire patienter nos invités en leur fournissant tout ce qu'ils désirent.

L'ingénieur se mit à rire franchement.

— Il leur faudra beaucoup de patience, déclara-t-il, mi-chagriné, mi-amusé. Vous pensez sans doute que le Centre de régulation de Dinas Emrys a repéré où nous sommes ? Eh bien, c'est impossible, monsieur le directeur, car nous nous trouvons dans une zone neutralisée. Aucun système de détection électronique, aucun radar ne peut nous localiser.

— C'est incroyable ! gémit le directeur effondré.

— Allons ! allons ! intervint Jakez Stephan. Ne vous en faites pas. Il suffit que nous envoyons quelqu'un suivre les rails derrière nous. Il rejoindra fatalement la voie normale. Je suppose qu'il y a des téléphones d'alarme sur cette voie-là.

— Bien sûr, dit l'ingénieur. Vous avez raison, monsieur le ministre. C'est la seule solution. Nous allons envoyer le chef de train ou l'un de vos agents de la *Garda*.

— Non pas, non pas ! répliqua Jakez Stephan. Mes agents de la *Garda* seront plus utiles ici en cas de problème. Quant à vos hommes de la Régie, ils ne doivent pas

abandonner leur poste. En tant que responsable de l'Intérieur et de la Sécurité publique, c'est à moi d'y aller. Pas d'objection ?

— Si, s'écria Erwan. Je pars avec toi.

— Eh bien, si tu veux. Ce sera plus gai.

Erwan sentit la main de Yuna lui serrer fortement l'avant-bras.

— N'y va pas, chuchota-t-elle à son oreille.

Mais la comtesse Murrigane, qui se tenait tout près, avait entendu.

— Et pourquoi n'irait-il pas ? murmura-t-elle. Il n'y a aucun danger, et il tiendra compagnie à son vieil ami. N'est-ce pas, Erwan ?

Il regarda successivement Yuna, qui fermait les yeux, et Moïra dont les prunelles étincelaient dans la pénombre. Il détourna la tête.

— Allons-y, dit-il simplement à Jakez Stephan.

Tous deux revêtirent, l'un son manteau, l'autre son blouson, et, après avoir salué leurs compagnons, ils descendirent sur le ballast. Effectivement, la visibilité était réduite à moins d'un mètre. Ils longèrent le train vers l'arrière et se retrouvèrent bientôt au milieu d'une masse opaque dans laquelle leur seul point de repère était les rails et les traverses sur lesquels ils butaient parfois. Le froid humide les faisait trembler, mais ils avançaient ainsi sans faiblir, sachant très bien que les rails les conduiraient vers des lieux plus fréquentables. Ils ne parlaient pas, quelque peu essoufflés par leur marche et leurs efforts pour ne pas trop respirer cet air malsain qui les enveloppait de toutes parts et leur imprégnait le visage.

Erwan allait devant Jakez Stephan, et il ne se rendit pas compte qu'il l'avait distancé. Il entendit un bruit de chute.

— Jakez ! s'écria-t-il en se retournant. Que t'arrive-t-il ?

— Ce n'est rien, répondit l'autre. Je suis tombé et je crois que je suis au bas du ballast. Je n'y vois rien, mais je n'ai rien de cassé, rassure-toi.

— Attends ! ne bouge pas, je vais te rejoindre.

Erwan retourna sur ses pas et se dirigea vers l'endroit où il avait entendu la voix de Jakez. Il buta contre le corps de son ami. Il le distinguait à peine, mais il lui prit la main et l'aida à se relever.

— J'ai buté contre une traverse, dit le ministre, et j'ai basculé dans une sorte de vide.

— Bon, remontons sur la voie, maintenant. Tenons-nous par la main, c'est plus sûr.

Ils gravirent une pente, mais furent très étonnés de ne pas retrouver les rails.

— Pourtant, dit Erwan, c'était là. J'y étais et je suis descendu directement vers toi.

— Je n'y comprends rien en effet, ajouta Jakez Stephan. Nous devrions y être déjà. J'ai l'impression qu'il fait de plus en plus sombre. On dirait que la nuit tombe déjà. Cela ne va pas être facile de nous repérer.

Ils continuèrent leur ascension mais sans rencontrer quoi que ce fût qui ressemblât à une voie ferrée. Et brusquement, ils se retrouvèrent sur une pente raide qui les mena dans une sorte de gorge étroite. Ils s'arrêtèrent et reprirent leur respiration.

— Nous avons dû aller en sens contraire, dit alors Erwan. Je te propose de parcourir un cercle autour de cet endroit. Nous finirons bien par retrouver les rails. Mais tenons-nous toujours par la main, sinon nous risquons d'être séparés et de recommencer la même erreur.

Ils firent comme Erwan l'avait dit. Mais ils ne découvrirent rien d'autre que des éboulis de rochers sur des pentes plus ou moins raides et ils entendaient rouler des cailloux que leurs pas éparpillaient dans toutes les directions.

— Bon sang ! maugréa Erwan, je me demande où nous sommes. Re commençons en sens inverse. Nous finirons bien par buter dessus !

Ils reprirent leur marche, mais ce qu'ils heurtèrent, ce furent uniquement des cailloux qui roulaient en tous sens. Le froid et l'humidité les tenaillaient.

— Je n'en peux plus ! gémit Jakez Stephan. Arrêtons-nous. Je ne sens plus mes jambes.

— Il faudrait trouver un endroit un peu abrité, répondit Erwan.

Il se pencha vers le sol et, prudemment, sa main largement ouverte, il frôlait des rochers. Tout à coup, il sentit un vide et il l'explora avec attention. C'était, semblait-il, une ouverture assez large par laquelle on pouvait se glisser en se pliant en deux. Il entraîna Jakez après lui et s'y engouffra. Le froid devenait moins intense. Continuant à tâter les parois et le plafond avec sa main droite, il avança. Ils se trouvaient dans une sorte de couloir qui, au fur et à mesure qu'ils avançaient, devenait de plus en plus haut. Et bientôt, tous deux entendirent les échos de leurs pas se répercuter dans un espace plus vaste. Et si le froid était assez mordant, toute sensation d'humidité avait disparu, et l'on ne remarquait aucun courant d'air surnois, ce qui prouvait qu'il s'agissait d'un espace clos. Ils se redressèrent et, malgré leur taille, se trouvèrent parfaitement à l'aise. Erwan lâcha la main de Jakez, sortit son briquet de sa poche et l'alluma. La flamme ne vacilla pas et lui permit de constater qu'ils étaient effectivement dans une vaste salle au plafond en encorbellement et dans les murs de laquelle s'esquissaient des sortes d'alcôves. Erwan éteignit son briquet, ne voulant pas gaspiller inutilement le gaz qui lui restait.

— Où sommes-nous ? demanda Jakez Stephan.

— L'endroit exact, je ne sais pas, répondit Erwan, mais je peux te certifier que nous sommes dans la chambre funéraire d'un tertre mégalithique. J'en ai suffisamment vu et étudié pour te l'affirmer. Et c'est tant mieux, car on y est au sec et à l'abri du vent. La meilleure chose que nous puissions faire, c'est de rester là et d'y attendre le jour. Nous sommes fatigués et nous pourrions essayer de dormir un peu.

Ils s'assirent à même le sol, heureux de pouvoir enfin reposer leurs jambes qui ne les portaient plus guère.

— Attends, dit Jakez, j'ai une boîte d'allumettes.

Il en frota une et la petite lueur confirma les dires d'Erwan. Ils se trouvaient bel et

bien dans un tertre mégalithique, peu importait lequel. Ils avaient donc trouvé un abri et un endroit sec pour se remettre de leur marche harassante. Ils s'étendirent le mieux qu'ils purent en profitant des irrégularités du sol pour se couler dans des positions propices au repos.

— Quelle histoire ! murmura Jakez Stephan. Je suis très réaliste, tu le sais très bien, mais je commence à croire que nous sommes en train de rêver...

— Mais non, Jakez, nous sommes dans une réalité tangible. Allez ! reposons-nous en espérant qu'il fera grand jour demain.

— Je me demande quelle heure il peut être.

— Quelle importance ? s'écria Erwan en ricanant. Cela nous ferait une belle jambe de le savoir. De toute façon, nos montres ne fonctionnent plus.

Ils se turent et tentèrent de sombrer dans le sommeil. Mais des images confuses tournaient dans l'esprit d'Erwan.

— Dis-moi, Jakez, demanda-t-il soudain. Que penses-tu de la comtesse Murrigane ?

Le rire de Jakez Stephan secoua l'obscurité.

— Ce que j'en pense ? Mais rien du tout, mon cher. C'est une très belle femme, et qui a beaucoup d'influence. Bien sûr, c'est une lesbienne acharnée, mais ça la regarde, et ce n'est pas répréhensible. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Pour rien, pour rien... Elle me paraît étrange, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu veux, reprit Jakez Stephan, on ne choisit pas ses informateurs, on les prend quand ils se présentent...

— Ah ! bon, ajouta Erwan, je commence à comprendre pourquoi elle fait la pluie et le beau temps.

Et il garda le silence, plongeant à corps perdu dans les rêves qui le hantaient depuis tant d'années.

*Sur les grandes landes du nord, il arrive que le vent, surgissant avec violence du plus profond de la mer des Tempêtes, certaines nuits, souffle en tornades et disperse les brumes malsaines qui s'y sont accumulées la veille et qui ont englouti le monde dans une gigantesque poussière d'ombres et de fantômes hérités de nos rêves. À l'aube, le soleil le plus froid de l'hiver fait éclater les rochers et, brutalement, pénètre le ventre de la terre afin d'y féconder les âmes de ceux qui ne sont plus, mais qui veulent revenir à la lumière. Il n'y a plus de temps, seulement des espaces infinis. Il serait donc vain de chercher à savoir quel est le jour et quelle est l'heure... C'est quelque part sur la spirale de l'éternité.*

— Erwan ! Erwan ! réveille-toi ! regarde !

La voix de Jakez Stephan parvenait à Erwan à travers un bruissement d'étoiles qui se déversaient depuis la Voie lactée jusqu'aux limites de l'univers. Il se souleva et ouvrit les yeux. En face de lui, une lueur léchait le sol, se répandait comme une flaque d'eau et grandissait démesurément plus elle approchait de lui. Hébété, et ne sachant plus où il était, Erwan se trouva au milieu d'un nuage doré qui illuminait la salle dont il voyait maintenant la voûte savamment constituée de pierres encastrées les unes dans les autres. Jakez Stephan était debout à côté de lui et paraissait effaré de découvrir cette lumière rampante qui émanait du sol pour jaillir jusqu'au ciel.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutia Jakez Stephan.

Erwan tourna la tête à gauche, puis à droite et repéra les lieux. La lumière envahissait maintenant les sortes d'alcôves qu'il avait discernées la veille à la lueur du briquet et des allumettes, et il apercevait bien nettement des vasques de pierre sur lesquelles étaient disposés des ossements.

— Je te l'avais dit, répondit-il. Nous sommes à l'intérieur d'un tertre mégalithique, dans la chambre funéraire, pour être précis. Et comme ces monuments ont une ouverture sur le sud-est, les rayons du soleil levant, au solstice d'hiver, y pénètrent jusqu'au fond, comme tu peux t'en apercevoir. Car nous sommes le 21 décembre, mon cher ami, et c'est le solstice d'hiver...

Erwan se releva et, en silence, il admira le spectacle qui se présentait à lui. Il ne se sentait pas fatigué, il n'avait ni froid, ni faim, ni soif, seulement un grand désir de se couler dans la lumière et de disparaître avec elle lorsqu'elle refluerait vers le seuil. Et, au bout d'un certain temps, cette lumière commença à faiblir, à s'effacer, à reprendre lentement le chemin tortueux qu'elle avait emprunté pour parvenir jusqu'au plus profond du tertre. Bientôt, il n'en resta plus qu'une infime parcelle qui semblait s'être échappée d'un volcan en éruption.

— Allons-y, dit Erwan. Il fait grand jour dehors. Nous allons pouvoir nous repérer.

Ils s'engagèrent l'un après l'autre dans le couloir et, après s'être baissés de plus en plus, ils débouchèrent à l'air libre. Il faisait frais, mais il n'y avait pas de vent, et le soleil, bondissant vers le sommet du ciel, les enveloppa de sa chaude présence. Ils étirèrent leurs membres engourdis et respirèrent largement. Après les événements mystérieux de la veille et leur errance au milieu des brumes glaciales, après cette nuit passée à même le sol d'un

tertre funéraire, ils émergeaient enfin de l'ombre et abordaient sur des rivages riches d'espérance.

— Où sommes-nous donc ? murmura Jakez Stephan en se raclant la gorge.

Erwan se retourna et examina la butte sous laquelle ils avaient trouvé refuge. C'était effectivement un tertre artificiel, un de ces cairns mégalithiques vieux de plusieurs millénaires qu'on rencontre parfois dans les endroits que la main de l'homme a respectés et qui sont les témoignages étonnants d'une antique religion disparue.

— Grimpons là-dessus, dit-il. Il me semble que c'est assez haut pour observer tout l'horizon. Nous verrons la direction qu'il faut prendre.

Ils se frayèrent un chemin au milieu des éboulis qui constituaient le tertre et qui étaient à peine recouverts de mousses et de lichens. Quand ils furent parvenus au sommet, ils scrutèrent avec une attention soutenue le paysage environnant, mais ils eurent beau fatiguer leurs yeux sur les moindres buttes, sur les moindres replis de terrain, ils ne découvrirent rien qui ressemblât de près ou de loin à une voie ferrée, ni à un train arrêté en pleine nature. À perte de vue, il n'y avait que la lande, avec ses monticules et ses ravinements dispersés au hasard, hérissés parfois de touffes d'ajoncs squelettiques qui émergeaient à peine des anfractuosités où ils puisaient leur pauvre sève.

— Ah ! ça alors ! marmonna Jakez Stephan, c'est vraiment une histoire de fous... Nous n'avons pas pu nous éloigner ainsi du train. Quand je suis tombé et que nous n'avons pas retrouvé la voie ferrée, nous n'étions guère qu'à cinq cents mètres. Et depuis ce moment-là, nous n'avons cessé de tourner en rond. Tout cela est impossible, Erwan, dis-moi que je rêve...

Erwan ne répondit pas. Il fermait les yeux et se concentrait, immobile sur le sommet du tertre.

— Il faut faire quelque chose, reprit Jakez Stephan. Nous n'allons pas rester ici stupidement en attendant qu'on veuille bien envoyer un hélicoptère à notre recherche.

— Tu as raison, dit Erwan. J'ai une proposition à te faire. D'après ce que l'on nous a raconté, la nouvelle ligne traverse les landes dans la partie la plus proche de la mer. Cette ligne comporte deux voies. Nous roulions sur la voie descendante, c'est-à-dire sur celle de gauche. Et puisque le train s'est trouvé dérouté sur la voie inachevée, c'est, selon toute probabilité, vers la gauche, plus près de la mer, donc au nord. J'en conclus que, si nous voulons rejoindre la ligne, il nous faut aller vers le sud. Nous ne la voyons pas actuellement parce qu'elle est cachée par tous ces monticules, mais elle ne peut être que dans cette direction. Nous la rencontrerons nécessairement.

— C'est juste. Ton idée est excellente. Allons-y.

— Oui, allons-y. Mais il vaudrait mieux marcher parallèlement à une centaine de mètres de distance, afin d'avoir chacun une vue différente. Le premier qui apercevra quelque chose de nouveau avertira l'autre.

Ils redescendirent du tertre, se séparèrent et, laissant le soleil à leur gauche, ils entreprirent leur marche à travers la lande. Cette marche était fort pénible, car, à chaque pas, ils risquaient de s'enfoncer dans un trou en se blessant ou de dérapier sur une pierre

instable. Mais, animés d'une farouche volonté de rejoindre la voie ferrée, ils allaient vers le sud, espérant à chaque échappée sur l'horizon atteindre le but qu'ils s'étaient fixé.

Erwan se retrouva bientôt entre deux buttes rocheuses escarpées, en une sorte de vallon encaissé et tortueux, dont le sol était encombré de cailloux tombés là par suite de l'érosion. Il avançait péniblement et, tout à coup, devant lui, il aperçut avec stupéfaction une imposante muraille, régulièrement construite en grosses pierres de granit.

— Jakez ! hurla-t-il. Viens voir ! il y a quelque chose de bizarre !

Il n'obtint pas de réponse. Il attendit quelques instants, guettant le bruit des pas de Jakez Stephan, mais il n'entendit rien. Alors, il continua sa marche vers la muraille, et frôla celle-ci de sa main gauche.

Il ne sut jamais ce qui s'était passé à ce moment-là. C'était comme si la muraille s'était ouverte sous la poussée de sa main. Il eut un moment d'aveuglement et, lorsqu'il retrouva l'usage de ses yeux, il vit qu'il était dans une ruelle au bord de laquelle se dressaient des maisons de pierre, avec des portes et des fenêtres encadrées de sculptures qu'on pouvait reconnaître comme de style gothique. Hébété, il tituba et dut s'appuyer le dos contre la muraille. Non, il ne rêvait pas : il était réellement dans une ruelle, et ce qu'il voyait c'étaient des maisons de granit soigneusement entretenues, avec des toitures en ardoises qui descendaient très bas. Quand au sol de la ruelle, il était composé de gros pavés, avec, au centre, un léger creux qui permettait l'écoulement des eaux.

Erwan se décida. Il se mit à marcher dans la ruelle, faisant résonner ses pas sur les pavés. Il y avait de la lumière à certaines fenêtres du rez-de-chaussée, car l'étroitesse de la ruelle ne permettait pas à la clarté du jour de s'y répandre. Après un coude, la ruelle était bordée de deux rangées de maisons, et, au bout d'un certain temps, Erwan atteignit un croisement : il y vit une autre ruelle, toute semblable, qui était perpendiculaire à la première. L'une des maisons situées à l'angle comportait une façade en colombage et de grandes verrières divisées en petits carreaux, à travers lesquelles brillaient des lumières discrètes et par où surgissaient des flots de musique. Il s'agissait vraisemblablement d'une taverne.

Erwan en chercha la porte et la découvrit sur l'autre façade. Il entra. La musique l'assourdit complètement : c'était du rock assez violent. Il y avait, les uns attablés, les autres accoudés au comptoir, une dizaine de jeunes gens et de jeunes filles qui buvaient de la bière. La plupart fumaient des cigarettes dont l'odeur âcre surprit Erwan. Il les regarda attentivement et remarqua leurs yeux quelque peu hallucinés. Visiblement, c'étaient des joints qu'ils fumaient ainsi. Il s'approcha du bar.

— Salut ! lui lança un homme aux cheveux gris, derrière le comptoir.

— Salut ! répéta Erwan comme en écho.

Il s'appuya contre le comptoir, se demanda s'il allait demander tout de suite où il se trouvait. Il n'avait rien bu ni mangé depuis de longues heures et il commençait à sentir la fatigue l'envahir. Il préféra donc commander un double café, et le barman s'empressa de le lui servir. La chaleur et le goût du breuvage le réconfortèrent.

Il alluma une cigarette. Les jeunes qui l'entouraient ne faisaient manifestement pas attention à lui. Ils buvaient, fumaient, parlaient entre eux de choses et d'autres,

s'exclamaient parfois et riaient souvent. Ils avaient tous une vingtaine d'années. Les garçons étaient vêtus de jeans délavés et les filles de minijupes et de tee-shirts trop courts qui laissaient leur nombril à l'air. Ce n'était pas un juke-box qui diffusait la musique mais une bande sans fin sur un magnétophone placé à l'arrière du comptoir. Qui étaient ces jeunes et que faisaient-ils à cette heure matinale en buvant de la bière et en fumant des joints ? Et surtout, quelle était cette ville étrange dans laquelle il s'était retrouvé par hasard au milieu des landes désertiques ? Jakez Stephan avait dû s'apercevoir de la disparition d'Erwan et s'était probablement mis à sa recherche. Peut-être allait-il le voir surgir à son tour dans cette salle enfumée... Erwan en avait pris son parti : tout était possible, et rien ne pouvait plus l'étonner.

Brusquement, il en eut assez de l'atmosphère bruyante qui l'assailait. Il sortit de sa poche une poignée de monnaie.

— Combien je vous dois ? demanda-t-il au barman.

Celui-ci le regarda d'un air ahuri. Puis il éclata d'un rire sonore.

— Vous avez entendu ? s'exclama-t-il à l'adresse des jeunes gens. Il demande ce qu'il me doit !...

Ils se tournèrent tous vers Erwan et, eux aussi, se mirent à rire, d'un rire si violent que la musique en fut couverte. Erwan agitait toujours sa poignée de monnaie sous le nez du barman.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on foute de ça ? lui dit encore celui-ci en haussant les épaules. Garde ça pour jouer au lancer !

Erwan n'insista pas. Il remit sa monnaie dans sa poche. Les jeunes gens s'étaient arrêtés de parler et ils le regardaient maintenant avec beaucoup de curiosité. Il se décida à poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Mais où sommes-nous ici ? Quel est le nom de cette ville ?

Il n'avait pas fini de prononcer ces mots que le rire de ceux qui l'entouraient reprit de plus belle, encore plus sonore, encore plus inextinguible. Le barman était plié en deux et les autres agitaient leurs bras et leurs mains en tous sens. Quand cette hilarité fut un peu calmée, le barman se pencha vers Erwan.

— Écoute bien, lui dit-il d'un air sérieux, à quoi ça te servirait de savoir où nous sommes et quel pourrait être le nom de cette ville, hein ?

Erwan se sentit soudain très seul au milieu d'un monde qui lui échappait. Il ne répondit rien mais bondit vers la porte. Celle-ci s'était à peine refermée derrière lui qu'il entendit, à l'intérieur de la taverne, un redoublement de rires et de joyeux hurlements. Il hésita un instant et se mit à marcher dans la ruelle où il se trouvait. Elle était à peu près semblable à l'autre, aussi étroite avec ses pavés et son caniveau central, bordée de maisons à colombage dont les portes et des fenêtres étaient encadrées des mêmes sculptures gothiques. Il entendait des bruits de conversation, il voyait des lumières à l'intérieur, il croisait des gens qui ne le regardaient même pas. Il atteignit ainsi une petite place triangulaire où la façade de l'une des maisons, derrière une avancée soutenue par des piliers, semblait être une boulangerie.

La vue de la vitrine garnie de pains et de diverses préparations suscita la faim en lui. Il entra dans la boutique où se trouvaient déjà quelques personnes. Il attendit son tour, demanda un petit pain au chocolat, mais il se garda bien de payer, ne voulant pas s'attirer des moqueries et des rires. D'ailleurs, il avait bien remarqué que les « clients » qui étaient devant lui n'avaient donné aucune pièce de monnaie, aucun billet, en échange des pains qu'ils emportaient. Il fallait qu'il se fit une raison : il était dans une ville où l'on ne payait rien.

Il sortit et se mit à manger son pain au chocolat. Il le trouva délicieux. Une fois qu'il eut l'estomac rempli, il se demanda ce qu'il allait bien faire à présent. Il se trouvait dans une ville inconnue où l'argent n'avait aucune valeur et où les habitants s'esclaffaient quand on posait une question. Il avait beau se dire que rien ne pouvait plus l'étonner, il aurait bien voulu savoir où il était, quelle était cette ville perdue en plein cœur des grandes landes désertiques, et aussi ce qu'il était advenu de Jakez Stephan. Il espérait toujours voir surgir celui-ci d'une des ruelles de la ville, mais son attente se révélait vaine. Est-ce que Jakez avait entendu son dernier appel ? Il en doutait maintenant. Il eut alors le désir de sortir de cette ville, d'aller à la recherche de son ami et de le ramener ici, en un lieu peut-être insolite, mais où l'on était à l'abri.

Erwan avait assez le sens de l'orientation. En partant de la petite place triangulaire, il reprit en sens inverse le chemin qu'il avait parcouru pour y parvenir. Il passa devant la taverne où il avait bu son café et constata que la musique de rock s'y déversait avec autant de fureur. Il reprit la ruelle coudée qui le fit arriver le long de la muraille qui avait été son premier contact avec cette ville. Il chercha l'endroit d'où il avait brusquement surgi, passant du désert le plus absolu à l'étrange lieu clos – et fortifié – dans lequel il se sentait quelque peu prisonnier. Comment revenir en arrière ? Comment regagner la grande lande où Jakez Stephan était probablement en train d'errer misérablement ?

Il longea la muraille jusqu'à un nouveau coude de la ruelle sans rien reconnaître. Il ne se souvenait plus du geste qu'il avait accompli pour faire basculer les pierres et aboutir dans cette ruelle. De plus, les maisons se ressemblaient toutes et il ne pouvait déterminer laquelle il avait eu en face de lui quand il s'était senti à l'intérieur de l'enceinte. Il revint en arrière, frappant la muraille de son poing à chaque pas qu'il parcourait. Une femme d'âge mûr ouvrit la porte d'une maison et se dirigea vers lui.

— Que cherches-tu donc ? demanda-t-elle.

— L'endroit où je suis arrivé ici, répondit Erwan sans réfléchir.

— Et pourquoi donc ?

— Pour m'en aller.

La femme recula et se mit à rire bruyamment. Les échos de ce rire s'étalèrent longuement dans toute la ruelle.

— Quelle drôle d'idée de vouloir t'en aller ! s'écria enfin la femme.

Et, sans ajouter un mot, elle rentra dans sa maison et referma brutalement la porte derrière elle. Interloqué, Erwan s'appuya une nouvelle fois le dos contre la muraille en essayant de rassembler ses idées. Mais tout se brouillait dans son esprit, et il se demanda avec angoisse ce qu'il ferait si aucun élément nouveau ne venait lui apporter avant la nuit

une quelconque solution aux problèmes qui l'agitaient.

Il décida de suivre la ruelle dans le sens inverse à celui qu'il avait déjà parcouru. Il arriva ainsi à un autre croisement et continua tout droit. Cette ruelle paraissait plus animée que les précédentes et des hommes et des femmes y marchaient, souvent munis de sacs et de panier, venant visiblement de faire des emplettes. Un peu plus loin, il aperçut en effet plusieurs boutiques, l'une remplie de légumes et de fruits de toutes couleurs dont le parfum se répandait à travers la ruelle, une seconde à la devanture chargée de bocaux et de boîtes de conserve, une troisième qui proposait des fromages et des produits laitiers, une quatrième des sous-vêtements féminins affriolants, une cinquième qui était celle d'un fleuriste. Alors Erwan déboucha sur une place circulaire assez vaste où se dressait un bâtiment plus important que les autres, au grand porche gothique, à la façade ornée de figures surgies des bestiaires médiévaux les plus délirants, flanqué d'une tour carrée qui dépassait toutes les toitures avoisinantes et qui ressemblait à un campanile ou à un beffroi de ville flamande.

Erwan s'arrêta au milieu de la place et regarda autour de lui. Il remarqua que sept ruelles prenaient naissance à cet endroit, toutes aussi étroites et tortueuses que celles qu'il avait déjà empruntées. C'était peut-être le centre de cette étrange bourgade dont il ne connaissait ni le nom ni la situation exacte. Il vit aussi, à l'angle de l'une des ruelles, la devanture discrète d'une taverne qui paraissait très calme. Il avait soif et, sans plus hésiter, il se dirigea dans cette direction et entra résolument dans la taverne.

Elle était en effet très calme. Aucune sonorisation abusive n'en venait troubler la sérénité. Il y avait dans la salle, dispersés aux quatre coins, quatre ou cinq hommes assis devant des tables de bois brun, qui buvaient des bières et qui semblaient rêvasser, les yeux perdus vers le plafond sur les poutres duquel étaient suspendues de vieilles lampes-tempête. Erwan prit place un peu à l'écart et commanda une bière. Le serveur était un homme d'un certain âge, au visage impassible, qui lui apporta peu après un grand verre contenant un liquide brunâtre surmonté d'une fine mousse blanche. Erwan but une gorgée : c'était une bière forte et amère, mais dont le goût lui fut agréable et qui se révélait très désaltérante.

Quand il eut fini son verre, il en commanda un autre, que le serveur lui apporta avec la même allure indifférente et le même visage sans réaction. Erwan alluma une cigarette et se laissa aller à l'engourdissement qui montait en lui depuis ses jambes jusqu'à sa tête. Dans le flot d'images qui l'envahit alors, il distingua le visage de Yuna au milieu du brouillard. Mais bientôt, ce visage se fondit dans l'ombre pour réapparaître sous les traits d'Anne. Celle-ci pleurait et Erwan eut envie de bondir pour l'enlacer et lui laper ses larmes avec sa langue, comme l'aurait fait un chat près d'une tasse de lait dont le contenu se serait renversé sur le dallage d'une cuisine. Mais au moment où il se préparait à se projeter hors de l'espace, ce fut le visage de la comtesse Murrigane qui s'imposa, surgissant des flots d'une mer déchaînée : et les yeux de Moïra Murrigane brillaient comme des lumières de phares isolés au milieu d'une tempête.

Il se secoua et sortit péniblement de sa somnolence. En face de lui, quatre hommes étaient assis autour d'une table et se livraient à une partie de belote acharnée, criant et gesticulant, s'interpellant avec vivacité et déversant des plaisanteries d'un goût douteux. Combien de temps cette plongée dans l'inconscient avait-elle duré ?

Machinalement, il regarda sa montre. Elle marquait toujours douze heures quarante. Il se souvint brutalement qu'elle ne fonctionnait plus, puisque la pile avait été neutralisée. Peut-être pourrait-il trouver une autre pile dans cette ville, étant donné qu'il y avait de l'électricité, les lampes qui brillaient au plafond lui en donnaient la preuve. Il lui sembla qu'au-dehors le ciel s'était assombri et, comme le serveur passait devant lui, il le hêla et lui demanda quelle heure il était.

— À quoi ça sert de savoir l'heure ?

Telle fut la réponse du serveur, brutale, presque agressive. Il s'était arrêté devant Erwan, et son regard dur et froid contrastait avec l'impassibilité des traits de son visage. Erwan crut bon de calmer le jeu.

— Je demandais cela par simple curiosité, dit-il.

— Eh bien ! répliqua le serveur, dans ce cas, tu n'as qu'à choisir toi-même l'heure qui te plaira !

Et sur ces mots, il retourna vers le comptoir où il se mit en devoir de remplir des verres de bière. Erwan commençait à se sentir mal à l'aise, plongé dans un milieu devenu soudain hostile. Les cris et les hurlements des joueurs de belote l'agaçaient. Il se leva, enfila son blouson, fit un court séjour aux toilettes et sortit de la taverne. Dehors, sur la place, des gens traversaient à pas lents, et d'autres s'étaient groupés pour parler. Il y avait pourtant, à ce qu'il semblait, une vie active dans cette ville. Pourquoi ses habitants répondaient-ils aux questions qu'on leur posait par des insolences qu'on pouvait considérer comme des marques de mépris ou de franche hostilité ?

Il alla vers le centre de la place. Le ciel était pur, mais le soleil avait déjà disparu derrière les maisons. Il devait être assez tard. La nuit approchait. Erwan frissonna, car l'air devenait plus frais, et cela réveilla en lui son angoisse : où et comment allait-il passer la nuit ? Il en était là de ses réflexions amères quand il entendit soudain un bruit de moteur. Il prit alors conscience que, depuis son arrivée dans cette ville, il n'avait jamais rencontré un seul véhicule à moteur et qu'il ne s'en était même pas étonné. Comment y étaient livrées les marchandises qu'il avait vues dans les boutiques, et comment les habitants se déplaçaient-ils ?

Il demeura immobile au milieu de la place, guettant anxieusement le bruit du moteur qui se rapprochait. C'était un moteur Diesel, assurément. Et Erwan sentit son cœur battre très fort lorsqu'il vit déboucher d'une ruelle sur la place, à allure très lente, un vieil autocar dégingué qui s'immobilisa bientôt devant le porche du grand bâtiment. Le moteur une fois silencieux, la porte de l'autocar s'ouvrit et quatre personnes, trois hommes d'allure assez jeune et une femme d'un certain âge, en descendirent, se dirigeant immédiatement vers le porche et s'y engouffrant.

Erwan s'approcha de l'autocar dont la porte s'était refermée. Il remarqua le chauffeur, assis à son volant, le regard obstinément dirigé en face de lui, comme s'il était fasciné par une vision profonde. Il alla alors vers la porte et, de son poing, il frappa sur la vitre. Le chauffeur ne bougea pas d'un pouce. Erwan tambourina plus fort, mais n'obtint aucune réaction de celui qui était assis devant son volant. Alors il se mit en face du chauffeur et cogna durement contre le pare-brise. Il vit alors le chauffeur tressaillir, le regarder un instant avec des yeux étonnés, puis retomber dans son étrange apathie. Son visage

apparaissait meurtri, douloureux, harcelé par des cicatrices provenant sans doute d'anciennes brûlures. Une colère monstrueuse envahit Erwan.

Il se précipita vers le grand bâtiment et en franchit le porche pour déboucher dans un vaste hall dont le plafond était soutenu par des piliers de pierre. Près d'un escalier en bois superbement construit, il y avait une sorte de bureau derrière lequel était assis un homme, un vieillard aux cheveux et à la barbe d'une éclatante blancheur. Ce fut vers lui qu'Erwan se dirigea.

— Que faut-il faire pour monter dans le car ? demanda-t-il en hurlant.

Le vieillard sursauta et le regarda avec des yeux étonnés. Puis, après quelques instants de silence, il ouvrit la bouche.

— Mais personne ne monte dans le car, répondit-il tranquillement.

— J'ai pourtant vu des gens qui en descendaient tout à l'heure ! s'écria encore Erwan.

— Ce n'est pas la même chose, dit l'autre. Ils en descendaient. Ils n'y montaient pas.

— Mais d'où venaient ces gens ?

— Je ne sais pas.

— Et où va ce car ?

— Je ne sais pas.

Erwan n'en pouvait plus. Il était prêt à tout casser pour savoir la vérité. Cette attitude qu'on affectait devant lui le mettait dans un état de fureur incontrôlée.

— Eh bien ! hurla-t-il, peu importe où il va ! je veux partir d'ici ! je veux quitter cette ville, tu m'entends, espèce d'abruti !

Le vieillard écarquilla les yeux et fut secoué d'un grand rire. Puis il se leva, alla vers une porte qu'il ouvrit et il se mit à crier :

— Il veut partir d'ici ! il veut quitter cette ville !

Dès qu'il eut prononcé ces paroles, Erwan entendit des rires fuser de toutes parts et il vit une dizaine d'individus vêtus de noir surgir dans le hall, à moitié repliés sur eux-mêmes tant ils étaient saisis d'un rire inextinguible. Erwan comprit que personne ne l'écouterait. Il sortit en toute hâte du bâtiment et revint vers l'autocar, qui stationnait au même endroit. Il essaya d'en ouvrir la porte, mais, comme celle-ci était fermée de l'intérieur, tous ses efforts furent vains. Et tout autour, des gens s'étaient agglutinés, regardant avec un certain effarement le comportement hystérique de cet homme qui tentait de pénétrer à l'intérieur du véhicule.

Soudain, des cloches sonnèrent à toute volée. Cela provenait du beffroi et cela se répandait en ondes longues et profondes, glissant sur le toit des maisons et envahissant brutalement tout l'espace vide de la place. Immédiatement, le bruit du moteur se fit entendre et l'autocar s'ébranla, disparaissant bientôt à travers l'une des ruelles qui prenaient naissance sur la place. Erwan se mit à courir à sa poursuite. Il voyait le véhicule frôler les maisons et se frayer un chemin qui paraissait impossible à parcourir. Mais il eut beau courir, l'autocar allait plus vite que lui, et bientôt il n'entendit plus le bruit du

moteur. Les passants le regardaient étrangement et s'écartaient lorsqu'il les croisait de trop près. Il poursuivait néanmoins son chemin, aperçut des boutiques en grand nombre, repéra une librairie, une pharmacie, plusieurs épiceries, la vitrine d'un marchand de meubles, celle d'un marchand de vêtements. La tête commençait à lui tourner, mais il continuait d'avancer à vive allure, perdant son souffle un peu plus à chaque pas, transpirant abondamment et ressentant le froid que l'air du soir produisait en asséchant cette sueur qui coulait de partout, de son front, de son cou, de sa poitrine et de son ventre. Il se retrouva sur la grande place circulaire d'où il était parti.

Il était au bord de la crise de nerfs et se serait volontiers allongé sur le sol pour pleurer tout à son aise. Mais une incroyable énergie le poussa à tenter encore quelque chose. Il s'engouffra dans une autre ruelle et, toujours en courant, s'efforça d'aller le plus loin possible. Là encore, il remarqua des boutiques, toutes plus variées les unes que les autres, même celle d'un parfumeur, et plusieurs vitrines qui étalaient des lingeeries indécentes. Au bout de la ruelle, il se retrouva une fois de plus sur la grande place circulaire.

— Je n'en peux plus, gémit-il.

Des gens s'étaient attroupés autour de lui. Il voulut les fuir, échapper à leur regard qu'il sentait ironique et plein de mépris. Il s'engagea dans une troisième ruelle, qui était plus déserte, mais qui était aussi étroite et aussi tortueuse que les autres. Et là, il aperçut, précédée d'un parvis planté de quelques arbres sans feuilles, la masse plus sombre, mais majestueuse, d'une église dont la façade était couronnée par une étonnante rosace et percée d'un portail surmonté de trois rangées de figures humaines en pierre de granit. Il vit que, sous le portail, une petite ouverture était béante. Il s'y engouffra comme un fou hanté par le désir de se noyer dans un étang et entra dans une nef très sombre au fond de laquelle brillait une petite lampe. Alors, sans plus penser à rien, il s'effondra de tout son long sur un banc, haletant, épuisé, croyant mourir à chaque mouvement qu'il faisait pour respirer.

Il demeura ainsi prostré pendant un long espace de temps, mais le souffle lui revint, de plus en plus régulier, et les battements effrénés de son cœur se calmèrent. Il se redressa. Il avait froid. En voyant la petite lueur qui brillait sur l'autel, il eut le désir de prier, mais il ne trouva aucun mot, aucune formule capable de répondre à son intention profonde. Il lui sembla flotter dans une mer agitée de tremblements, au gré de vents venus des pays où le soleil se couche, ballotté entre deux petites vagues, risquant à chaque remous de basculer la tête la première dans un enchevêtrement d'écumes et d'algues arrachées aux rochers des écueils. Quand donc allait finir ce cauchemar ? Quand donc allait-il revenir sur des rivages illuminés de soleil ?

Tout à coup l'église tout entière sortit de l'obscurité : les lampes qui pendaient de la voûte éclairèrent violemment l'ensemble de la nef. Erwan ferma les yeux, aveuglé par l'intensité de cet éclairage insolite. Quand il les rouvrit, il aperçut devant lui un jeune homme aux longs cheveux blonds, vêtu d'une veste et d'un pantalon blancs sur lesquels resplendissait la lumière venue d'en haut. Le jeune homme souriait paisiblement et Erwan eut le brusque sentiment de l'avoir déjà vu autrefois. Mais sa mémoire était encore trop défaillante pour qu'il pût faire surgir du passé l'image qui eût conforté son impression. Le jeune homme s'avança plus près de lui.

— Ne reste pas ici, murmura-t-il d'une voix très douce.

— Je le voudrais bien, gémit Erwan, mais je suis épuisé. Je voudrais partir, je voudrais quitter cette ville au plus vite !

— C'est impossible, répondit le jeune homme. Personne ne peut quitter cette ville.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est ainsi.

Le jeune homme posa sa main gauche sur l'épaule droite d'Erwan et celui-ci ressentit comme une brûlure lui traverser le corps.

— Viens avec moi, reprit le jeune homme.

Erwan se leva, comme subjugué par cette voix qui paraissait irréaliste tant ses tonalités évoquaient une musique venant des étoiles. En observant de plus près le visage du jeune homme, il remarqua davantage ses traits fins, presque féminins, la clarté de ses yeux, la douceur de son sourire.

— Qui es-tu ? Demanda-t-il.

— À quoi bon le savoir ? Je suis celui que tu veux.

— Mais, insista Erwan, je suis sûr de t'avoir déjà vu quelque part.

— Oui, c'est vrai, nous nous sommes rencontrés autrefois, mais quelle importance cela peut-il avoir aujourd'hui ? L'essentiel est que je sois là. Viens avec moi.

Le jeune homme redescendit l'allée centrale de la nef et Erwan le suivit docilement. Quand ils eurent franchi la porte, les lumières s'éteignirent dans toute l'église. Dehors, il faisait maintenant nuit noire et, seuls quelques lampadaires fixés aux façades de certaines maisons projetaient une clarté indécise sur les pavés de la ruelle. Le jeune homme avança d'un pas rapide mais léger qui ne faisait pas résonner les pavés et Erwan, sans plus réfléchir, s'attacha à lui comme une ombre, craignant seulement qu'il ne l'abandonnât au milieu de la nuit.

Ils gagnèrent un croisement et empruntèrent la ruelle perpendiculaire sur la gauche. Peu après, le jeune homme s'arrêta devant une maison dont la fenêtre du rez-de-chaussée laissait entrevoir une faible lumière à travers des rideaux de couleur ocre. Il se retourna vers Erwan.

— Écoute, lui dit-il lentement, de sa même voix paisible. Un jour, il y a longtemps, tu m'as montré vers quel chemin je devais aller. Ce soir, c'est à mon tour de t'indiquer celui que tu dois prendre. Attends que je sois parti et frappe à cette porte. Adieu.

Et sans ajouter un mot, le jeune homme reprit sa marche silencieuse dans la ruelle. Erwan aperçut quelques instants encore sa fine silhouette blanche se glisser d'une zone de lumière à une autre. Puis il disparut. Alors, Erwan alla vers la porte, et, sans hésiter, il heurta légèrement le panneau de bois de la jointure de ses doigts.

Il entendit des pas à l'intérieur de la maison, puis la porte s'ouvrit. Dans l'encadrement, Erwan aperçut une femme aux cheveux gris, qu'il jugea, du premier coup d'œil, être âgée d'une soixantaine d'années.

— On m'a dit de frapper à cette porte, balbutia-t-il.

— On a eu raison, répondit la femme. Entre et sois le bienvenu.

Elle s’effaça pour lui laisser le passage, referma la porte derrière eux et le précéda le long d’un couloir. L’air était chargé d’effluves qui sentaient bon la soupe de légumes. Ils pénétrèrent dans une cuisine assez vaste, et Erwan put remarquer, sur le fourneau, une marmite qui laissait échapper la vapeur odorante qui avait saisi ses narines et qui n’était pas sans évoquer pour lui un lointain passé, lorsque sa grand-mère, tandis que lui-même s’activait sur ses devoirs d’écolier, faisait cuire des poireaux et des pommes de terre pour l’habituelle soupe du soir.

Mais il y avait quelqu’un d’autre dans cette cuisine, une femme plus jeune, sans doute d’une trentaine d’années, aux longs cheveux noirs qui retombaient sur ses épaules. Elle était assise à la table et coupait du pain. Quand elle vit Erwan, elle se leva.

— Sois le bienvenu, dit-elle en souriant.

Erwan ne savait que répondre. Il se tenait stupidement sur ses deux jambes, en face des deux femmes qui le regardaient comme pour tenter de savoir qui il était et pourquoi il était venu dans cette maison. Lui aussi, il les examinait avec curiosité, ne comprenant pas les raisons de leur comportement. La plus jeune était de taille moyenne, assez mince, vêtue d’un pantalon de velours noir et d’un pull-over blanc qui faisait ressortir la rondeur de ses seins. Son sourire était un peu mélancolique, et Erwan remarqua que ses yeux étaient très bleus. Quant à la plus âgée, ses yeux étaient gris et son regard exprimait une grande tristesse. Elle était petite, vêtue d’une jupe longue de couleur bleu foncé et d’un corsage de toile d’un bleu plus clair. Erwan fut étonné de la douceur infinie qui émanait de ces deux femmes, une douceur étrange qui le réconfortait et lui faisait oublier ses incertitudes et ses angoisses.

Ils restèrent un long moment, tous les trois, dans un profond silence. Ce fut la femme âgée qui parla la première.

— Ce n’est pas le tout, dit-elle, mais il faut s’organiser.

Elle réfléchit quelques instants et s’adressa à Erwan.

— Tu me parais très fatigué, mon garçon. Je te propose d’aller prendre une bonne douche et de changer de vêtements.

— Mais je n’ai rien d’autre à me mettre, objecta Erwan.

— Nous allons nous en occuper, répondit la femme.

Elle fit un signe à la plus jeune, et celle-ci quitta la cuisine. Erwan l’entendit monter les marches d’un escalier. Il demeura en silence devant la femme aux cheveux gris qui lui souriait toujours avec autant de douceur. Peu après, il y eut de nouveaux bruits de pas dans l’escalier. La plus jeune réapparut en tenant un paquet de vêtements.

— Voici, dit-elle. C’est un pantalon que je ne mets plus. Il sera peut-être un peu court pour toi, mais tant pis. Et puis, tu mettras ce tee-shirt qui est devenu trop large pour moi. Par contre, comme il n’y a pas d’homme dans la maison, tu devras te contenter d’une de mes culottes. Quant à tes vêtements, je les laverai demain.

Elle tendit le paquet quelle avait apporté à Erwan et celui-ci s’en saisit sans même

avoir l'idée de la remercier.

— La salle d'eau est juste à côté, ajouta-t-elle. Pendant que tu prendras ta douche, nous préparerons le repas, car tu as sûrement faim et soif.

Erwan se sentait sale, couvert de sueur séchée. Ce fut donc avec un plaisir intense qu'il reçut sur son corps le jet d'eau tiède qui l'enveloppa bientôt de son énergie bienfaisante. Quand il se fut soigneusement essuyé, il se mit en devoir de s'habiller avec les vêtements que la jeune femme lui avait remis. Il éprouva une étrange sensation en enfilant la petite culotte garnie de dentelles, et une soudaine chaleur envahit tout son ventre. Quant au pantalon, il était en effet un peu court, mais il s'y trouva cependant à l'aise. Il revint bientôt dans la cuisine.

— Eh bien ! dit la femme aux cheveux gris en riant. Il est beau comme un écolier qui a grandi trop vite et qui est tout intimidé le jour de la distribution des prix !

Erwan remarqua qu'il n'y avait aucune ironie dans ses paroles. Elle lui désigna une chaise et il s'y assit sans façon devant une assiette de soupe fumante qu'il se mit aussitôt à manger avec une certaine voracité, tant la faim commençait à le tenailler.

Quand il eut terminé son assiette, on lui en remplit une autre, qu'il engloutit avec autant de rapidité. Les deux femmes le regardaient manger avec un attendrissement bien visible, et il s'en aperçut bientôt.

— Je me demande, murmura-t-il, pourquoi vous m'accueillez ainsi avec autant de bienveillance sans même savoir qui je suis...

— C'est sans importance de savoir qui tu es et d'où tu viens, répondit la plus âgée. Nous t'accueillons dans notre maison, un point c'est tout.

— Mais qui êtes-vous donc ? reprit Erwan.

— Tu le vois bien, intervint la plus jeune, nous sommes deux femmes qui vivons seules dans cette maison. Et c'est avec joie que nous t'y recevons.

— Mais encore ? insista Erwan. J'aimerais quand même savoir vos noms.

— Cela t'avancerait à quoi ? dit la femme aux cheveux gris. Nous ne t'avons pas demandé ton nom, ce n'était pas nécessaire. Tu es, c'est la seule chose qui compte pour nous.

— Et pourtant, j'ai un nom : je m'appelle Erwan.

— Eh bien, puisque tu le dis, nous voulons bien te croire. Désormais, nous t'appellerons Erwan.

La femme aux cheveux gris se leva, alla jusqu'au fourneau et en revint avec un plat quelle posa sur la table. Elle servit Erwan d'un gratin de poireaux qui sentait délicieusement bon. Il attendit que les deux femmes fussent également servies et commença alors à manger. Mais son esprit était agité de questions qui restaient sans réponses. Certes, il aurait pu se contenter de se laisser vivre : la situation dans laquelle il se trouvait impliqué n'avait rien qui fût désagréable, bien au contraire. Il observa le silence un long moment, mais son désir d'en savoir plus prit bientôt le dessus.

— Il y a quelque chose qui m'ennuie, reprit-il. Puisque vous jugez inutile de me

donner vos noms, comment vais-je faire pour vous appeler l'une et l'autre ?

— Eh bien ! si tu y tiens tant, donne-nous les noms que tu voudras.

C'était peut-être une provocation. En tout état de cause, Erwan la considéra comme telle. Il dévisagea la plus âgée avec plus d'attention. Elle évoquait en lui l'image tendre et rassurante de sa grand-mère.

— Je vais t'appeler Janed, lui dit-il.

— Très bien, répondit-elle. Désormais, je serai Janed, mais seulement pour toi.

Il se tourna vers la plus jeune. Elle le regardait de toute l'intensité de ses yeux bleus. Il y remarqua plus que du désir. Oui, c'était quelque chose d'inexprimable, de complètement fou, et donc quelque chose d'incompréhensible.

— Toi, dit-il enfin, je t'appellerai Anne.

Le nom lui était échappé des lèvres sans qu'il y eût pensé consciemment, et il le regretta aussitôt. Personne d'autre que son épouse disparue ne pouvait s'appeler ainsi. Pourtant, à y réfléchir, il y avait une similitude : la même couleur de cheveux, la même taille, ou à peu près, les mêmes yeux, la même allure.

— Très bien, dit-elle. Désormais, tu pourras m'appeler Anne.

Le reste du repas se déroula dans le plus grand silence. Erwan apprécia le vin rouge qu'on lui servait. Il se sentait beaucoup mieux à présent, vivant intensément l'instant présent et oubliant tout ce qui lui était arrivé auparavant et ne se préoccupant nullement de son avenir.

Les deux femmes desservirent la table et firent rapidement la vaisselle. Après avoir demandé la permission de fumer, Erwan alluma une cigarette et se mit à rêvasser. Quand elles eurent mené leur travail à son terme, Anne et Janed reprirent place autour de la table.

— J'ai un autre problème, dit soudain Erwan. Je ne sais pas quelle est la ville où nous sommes.

— C'est tout simplement la ville où nous sommes. Je crois que c'est suffisant.

— Mais vous avez l'électricité et l'eau courante, n'est-ce pas ? Mais d'où cela provient-il ?

— Qu'est-ce que tu veux que cela nous fasse de savoir d'où proviennent l'électricité et l'eau courante. Nous en avons à notre disposition, c'est cela qui compte.

— Et les marchandises qui s'étalent dans vos boutiques ? reprit Erwan avec insistance. D'où viennent-elles et qui les apporte ?

— L'essentiel est que nous les ayons, répondit simplement Janed. Je ne vois pas pourquoi nous nous poserions des questions superflues.

— En plus, vous n'avez pas de monnaie, pas d'argent !

— Cela ne servirait à rien.

— Pourtant, les gens travaillent, comme j'ai pu m'en rendre compte.

— Et alors ? dit Janed. Si cela leur plaît d’avoir une activité et si cette activité est utile à tout le monde, il n’y a aucune raison de les en empêcher.

— Mais toi, Janed, est-ce que tu travailles ?

— Mon activité est dans cette maison. Quant à Anne, elle est occupée ailleurs tous les après-midi et je crois qu’elle y prend plaisir.

Erwan se tourna vers Anne.

— Quel est ton travail ? demanda-t-il.

— Qu’est-ce que cela peut te faire ? riposta Anne avec vivacité. De toute façon, j’ai horreur du mot *travail*. Il n’exprime que la souffrance. Disons que j’ai une activité et n’en parlons plus.

Décidément, Erwan ne saurait jamais rien à propos de cette ville sans nom perdue au milieu de landes désolées qu’il croyait absolument désertes, ni à propos de ses habitants qui ne pouvaient en sortir mais qui semblaient s’y plaire et ne se posaient jamais de questions. Il alluma une autre cigarette et envoya quelques bouffées de fumée vers le plafond. Tous les trois observèrent le plus grand silence jusqu’à ce qu’Erwan eût terminé sa cigarette.

— Ce serait peut-être le moment d’aller se coucher, dit alors Janed. Anne va te conduire à ta chambre, Erwan. J’espère que tu y passeras une excellente nuit.

Erwan se leva, souhaita un agréable repos à Janed et suivit Anne dans l’escalier. À l’étage, elle le fit entrer dans une chambre dont le plancher était à peu près entièrement masqué par une sorte de fourrure épaisse et moelleuse. Une armoire en style rustique était plaquée contre l’un des murs, une petite bibliothèque contre un autre, et, dans un angle formant alcôve, il y avait un lit assez large, dont la couverture était un plaid aux couleurs chatoyantes. La pièce était de dimensions modestes, mais l’atmosphère y était feutrée, chaleureuse, somme toute sécurisante. Anne alla vers la fenêtre et ferma les rideaux. Puis elle se retourna vers Erwan.

— Voilà, dit-elle. Tu es ici chez toi. Je vais te laisser te mettre au lit et je viendrai tout à l’heure m’assurer que tu ne manques de rien.

Resté seul, Erwan se dépouilla de ses vêtements, ne gardant sur son corps que la petite culotte ornée de dentelle. Il se coula dans le lit et étira ses membres fatigués. Il avait l’impression de flotter entre le ciel et la terre, de se trouver dans un nuage dont les vapeurs l’engloutissaient dans un rêve de bonheur et de plénitude. Peu importait qu’il fût dans une ville sans nom et qu’il ne comprît rien à tout ce qui l’entourait. Il *était*, et ce sentiment jusqu’alors inconnu lui révélait ce qu’il avait tant cherché, l’abandon de soi-même dans les espaces les plus lointains et les plus secrets de l’univers.

Anne réapparut peu de temps après. De la porte de la chambre, elle le regarda en hésitant. Puis elle s’approcha du lit. Dans la lumière tamisée de la lampe de chevet, ses yeux bleus plongeaient au plus profond d’une mer calme en plein milieu de l’été. Erwan sortit son bras de dessous le drap et le tendit vers elle. Elle lui prit la main. Il la serra très fort, et elle ne la dégagea pas.

— Es-tu bien ? demanda-t-elle.

— Je suis bien, répondit-il, mais je serais encore mieux si tu venais me rejoindre...

Elle ne répondit rien, mais elle se déshabilla entièrement. Quand elle fut nue, elle se glissa comme une ombre légère dans le lit et se blottit contre le corps d'Erwan. Alors tous deux s'enlacèrent avec une infinie tendresse.

*Le vent du nord souffle en rafales sur les landes, mais ce qu'on ignore, c'est qu'il existe des zones qui échappent à cette emprise sournoise issue des profondeurs béantes de la mer des Tempêtes. Quelque part, parmi les terres désertes, les brumes s'effritent et se dissolvent sous les pluies de l'automne et de l'hiver, c'est-à-dire pendant les mois noirs, une ville sans nom dresse ses maisons et ses tours vers un ciel que le soleil ne dédaigne pas de parcourir pendant la journée. Là, il n'y a plus de temps, ni d'espace d'ailleurs, puisque le temps n'est que l'ombre que projette l'univers sur la terre. Il ne peut donc y avoir d'horloge dans cette ville et il serait vain de chercher à quelle heure, en quel jour et en quel mois se dénoue la tragédie, autrement dit le sacrifice, qui entraîne tes héros de cette histoire dans le tourbillon infernal qui les ramène au lieu même de l'explosion primordiale.*

Erwan, engoncé dans son blouson, sortit de la maison et s'engagea dans la ruelle, martelant le pavé de ses pas, renouvelant une fois de plus le rituel qu'il accomplissait chaque jour dans cette ville d'où personne ne pouvait jamais sortir. Il longea l'église, obliqua sur la gauche et s'arrêta un instant devant la vitrine de l'antiquaire. Celui-ci venait d'y placer une statue féminine qui avait immédiatement attiré l'attention d'Erwan. Cette statue était insolite, très fruste, profondément obscène, et il avait reconnu en elle une *Sheela-na-Gig* de la tradition la plus authentique, telle qu'il en avait vu de multiples exemplaires lorsqu'il avait parcouru l'Irlande en tout sens, sur les murs des églises, voire à l'intérieur, et parfois sur des pierres érigées au milieu des cimetières. Il s'agissait d'une femme aux cuisses largement ouvertes qui, de ses mains presque griffues, saisissait ses lèvres vaginales et les écartait de telle sorte que cela créait au bas de son ventre une insupportable béance au-dessus de laquelle il était impossible de se pencher sans ressentir les effets pervers d'un vertige remontant aux réminiscences les plus subtiles de la mémoire.

Erwan se mit à songer aux multiples femmes qu'il avait dénudées ou qui s'étaient dénudées pour lui, ces femmes qui s'étaient écriées *je t'aime !* au moment de leur jouissance, et que lui-même avait cru aimer parce qu'elles ouvraient leurs cuisses et leur con devant lui pour qu'il les pénétrât et leur donnât l'impression de créer des mondes nouveaux dans un paroxysme de cris de bêtes fauves luttant les unes contre les autres. Étaient-elles toutes des *Sheela-na-Gig* ? Étaient-elles toutes des *banshees*, des « femmes du tertre » surgies des profondeurs pour le happer et l'entraîner avec elles dans les méandres de leurs entrailles ténébreuses, autrement dit des sorcières, des chiennes d'enfer, des *démones* hurlant comme des louves dans un paysage lunaire de rochers déchiquetés par la brûlure insatiable du soleil et le gel mortel de la nuit ? Et surtout, Anne, celle qu'il avait appelée Anne, faisait-elle partie de cette meute hurlante qui le poursuivait ainsi depuis tant d'années ?

Non, certainement non. Il y avait trop de douceur et de tendresse dans sa relation avec Anne. Depuis le premier soir où elle était venue le rejoindre dans son lit, sans rien dire, sans même prononcer la moindre restriction, Erwan avait conscience que cette femme n'était pas comme les autres et que, si elle recueillait sa semence au creux de son ventre ombreux, ce n'était pas pour le dévorer, mais pour lui permettre de se projeter lui-même dans un univers inconnu d'étoiles et de comètes constamment entremêlées dans une étreinte qui créait inlassablement une lumière nouvelle. Il y avait trop de tendresse dans leur conjonction farouche pour que ce fût seulement la résolution de deux tensions à la

polarité opposée parvenues à un point de non-retour.

Non, Anne ne l'avait pas dévoré. Elle l'avait *accueilli*. Le lendemain matin, lorsqu'il s'était réveillé et qu'il avait senti contre lui le corps chaud et bruisant d'Anne, de celle qu'il avait appelée Anne, il l'avait entourée de ses bras, il l'avait caressée longuement, il l'avait fait jouir en creusant de ses doigts la fossette *sacrée* qui se dessinait entre ses fesses et son dos, sur ses vertèbres lombaires, là où jaillit l'énergie mystérieuse qui remonte ensuite lentement mais violemment vers la nuque pour envahir la tête et s'épanouir enfin sur le front. Anne avait pleuré. Et elle avait murmuré timidement : « Enfin, c'est toi, je t'attendais depuis si longtemps... » Puis ils s'étaient levés tous les deux, ils étaient descendus dans la cuisine où Janed avait préparé le café. Ils avaient alors partagé leur petit déjeuner avec elle. Janed avait souri avec tendresse et complicité lorsqu'elle les avait vus arriver, les yeux cernés, les membres tremblants, la voix mal assurée. Mais elle n'avait rien dit, n'avait fait aucune remarque. Elle avait seulement ressenti les lointaines résonances de leur étreinte, résonances qui se prolongeaient en cercles de plus en plus larges sur le grand étang que le soleil commençait à boire.

Ensuite, ils étaient remontés dans la chambre, et ils avaient écouté de la musique, la seconde et la troisième symphonie de Gustav Mahler, ainsi que son *Chant de la Terre*. Ils avaient sombré dans une commune mer des Sargasses, incapables du moindre mouvement, tant les algues les enserraient de toutes parts. Mais les algues, c'était les sanglots de la voix mourante de Kathleen Ferrier, la voix de la dernière femme, le dernier jour du monde, cette voix meurtrie qui ne parvenait pourtant jamais à s'éteindre et qui devenait le souffle des anges, quelque part entre la terre et les plus lointaines constellations. Ils s'étaient aimés follement dans la simple écoute de cette musique, ils s'étaient fondus l'un dans l'autre comme si rien d'autre ne pouvait exister en dehors des vibrations de leur souffle unique, comme si leur haleine s'était chargée de tous les parfums les plus subtils des fleurs du jardin d'Eden.

Ils avaient été surpris lorsque Janed les avait appelés pour le déjeuner. Après le repas, Anne, celle qu'Erwan avait appelée Anne, s'était habillée et s'en était allée à *son activité*, comme elle disait. Erwan ne l'avait même pas suivie pour savoir ce qu'elle faisait. Il avait trop en mémoire la légende de Mélusine pour savoir ce qu'il en coûte quand on transgresse un interdit majeur lancé par une fée de la nuit. Il était allé rôder dans la ville. Il avait suivi chacune des sept ruelles qui s'ouvraient sur la grande place circulaire et, à chaque fois, il avait abouti sur cette même place. Il était entré dans la taverne où les jeunes gens écoutaient leurs sempiternels airs de rock, puis dans la taverne de la place où il avait lié connaissance et complicité avec les joueurs de belote. Il était revenu, la nuit tombée, il avait retrouvé Anne et Janed, ils avaient mangé la soupe. Et lorsque Janed avait décidé que c'était le moment de se coucher, Anne, celle qu'il avait appelée Anne, s'était glissée dans son lit, contre lui, lui faisant partager toute l'ardeur de son corps de braise.

Depuis, des aubes et des crépuscules s'étaient succédé, mais Erwan était incapable d'en simplement apprécier le nombre. Il n'y avait pas d'horloge dans cette ville, pas de pendule, pas de montre. Le matin, c'était la cloche de l'église qui sonnait à toute volée, et le soir, juste avant la tombée de la nuit, c'était la cloche du beffroi qui se mettait en branle, donnant ainsi chaque jour le signal du départ pour l'autocar qui, chaque jour, venait stationner sur la grande place et y déverser un certain nombre de personne. Erwan l'avait

souvent guetté : l'autocar repartait toujours à vide, et on ne savait pas ni où il allait, ni par où il passait. Erwan s'était fait une raison : il ne réussirait jamais à monter dans ce véhicule, et peut-être en valait-il mieux ainsi. Quant à demander aux habitants de la ville des informations sur le rôle de cet étrange autocar, il y avait renoncé, sachant par avance que toute question de sa part susciterait soit une réponse évasive, soit une crise d'hilarité fort pénible à supporter.

Alors, il retournait chez Anne et Janed. Les soirs où Anne n'était pas encore rentrée de ce qu'elle appelait son « activité », il en profitait pour bavarder seul à seul avec Janed. Il lui semblait en effet qu'elle pouvait parfois se laisser aller à quelques confidences plus explicites. Il l'avait interrogée sur sa vie passée, et elle avait répondu : « J'ai beaucoup souffert, mais il vaut mieux ne plus en parler. » Il lui avait demandé si Anne était sa fille : « Non pas », avait-elle murmuré. Il avait insisté en suggérant qu'elle avait sans doute eu des enfants. Elle avait alors répondu : « J'ai eu deux fils et j'ai élevé un petit-fils. » Elle n'avait rien dit de plus, mais Erwan en avait été tout bouleversé. Il avait compris que la douceur et la tendresse qu'elle éprouvait visiblement envers lui étaient de même nature : elle projetait sur lui ses sentiments d'autrefois. Il lui avait pris la main et elle s'était laissée faire. Il lui avait alors dit que lui-même avait été élevé par sa grand-mère et il avait remarqué quelques larmes sous les yeux de Janed. Mais elle s'était levée aussitôt, elle s'était retournée pour qu'il ne la vît pas pleurer et, se plongeant dans un grand silence, elle avait commencé à préparer son souper.

Anne était arrivée quelques instants plus tard et elle était allée aussitôt prendre une douche. Erwan l'avait rejointe dans la chambre alors quelle enfilait sa chemise de nuit. Il lui avait doucement caressé les seins. Elle s'était blottie contre lui et avait posé sa tête sur son épaule. Il lui avait alors demandé si elle était la fille de Janed. Elle avait répondu : « Il n'y a aucun lien de parenté entre nous. » Le démon de la curiosité l'avait poussé à aller plus loin et il avait posé cette question : « As-tu été déjà mariée ? » Elle avait redressé sa tête et avait regardé Erwan droit dans les yeux. « Oui, avait-elle murmuré, mais qu'est-ce que cela peut faire ? » Mais, en prononçant ces mots, elle s'était mise à trembler, et Erwan vit quelques larmes couler sur ses joues. Il les lécha avec sa langue, puis ils descendirent en silence pour retrouver Janed dans la cuisine.

La maison d'Anne et de Janed était petite, mais chaude et confortable, comportant deux étages, avec chacun deux chambres fournies de meubles anciens. Anne occupait le premier et Janed le second. Erwan se sentait à l'aise dans la chambre que lui avait donnée Anne le premier soir et où elle venait le rejoindre tout ou partie de la nuit. C'était là que, tous les matins, ils écoutaient de la musique pendant plus ou moins longtemps. Souvent, ils allaient tous les deux en ville chercher des provisions qu'ils ramenaient dans des paniers. Anne aidait alors Janed à préparer la nourriture, et une fois le déjeuner terminé, elle s'en allait à son « activité ». Erwan restait encore un peu en compagnie de Janed, puis il partait à son tour à travers les ruelles. Il lui arrivait de s'attarder dans les boutiques, d'y choisir quelque chose, un livre, un disque, un bouquet de fleurs pour Janed, une fine lingerie pour Anne, des chocolats ou des friandises pour les deux femmes. Et il était tout fier de pouvoir leur offrir quelque chose.

Il arrivait également à Erwan d'entrer dans l'église où il s'était réfugié, haletant et épuisé, le premier soir de son arrivée dans la ville, et dans laquelle il avait rencontré le

jeune homme aux cheveux blonds qui l'avait guidé ensuite jusqu'à la maison d'Anne et de Janed. Son secret espoir était de le voir à nouveau et d'évoquer avec lui des lambeaux de son passé, puisque le jeune homme avait admis qu'ils avaient eu des relations autrefois. Mais il ne l'avait jamais revu, comme s'il ne lui était apparu, à un moment où l'épuisement et le désespoir d'Erwan en étaient arrivés à un point ultime, que pour calmer ses angoisses et le réconcilier avec l'univers insolite dans lequel il avait fait irruption sans le vouloir. Qui était donc ce jeune homme ? Erwan était persuadé qu'il le connaissait bien : le son de sa voix, la douceur de ses traits, la blondeur de ses cheveux, tout lui prouvait qu'un lien s'était tissé entre eux, probablement pendant ces deux années dont il avait perdu tout souvenir précis. Ce n'était que réminiscences, que petits fragments d'images qui, séparés de leur contexte, ne signifiaient rien, mais laissaient en lui d'incohérentes mélancolies.

Ce qui le surprenait aussi, dans cette église, toujours déserte, mais toujours ouverte, nuit et jour, c'était de ne jamais y rencontrer de prêtre, ne n'y déceler aucune trace de cérémonie. La petite lampe brillait toujours, derrière l'autel, près du tabernacle. Et, de plus, il n'y avait jamais vu personne, ne seraient-ce que quelques vieilles bigotes abîmées dans leurs prières silencieuses. Il avait posé ces questions à Janed qu'il sentait capable de lui apporter quelques éclaircissements sur ces sujets. Les réponses avaient été courtes, mais sans appel : « Des prêtres ? Pour quoi faire ? Des gens en prière ? À quoi bon ? » Il n'en avait rien tiré de plus. Mais il revenait néanmoins dans cette église et y demeurait parfois assez longtemps, sinon en prière, du moins dans un état de méditation solitaire qui confinait au délire.

Il avait en effet le sentiment d'y rencontrer Dieu, quel que fût cet être mystérieux qui présidait aux destinées du monde après l'avoir, soi-disant créé *ex nihilo*, c'est-à-dire *de rien* ; ce mot n'étant nullement négatif, puisque résultant d'une francisation de l'accusatif latin *rem*, « chose », et auquel on ne pouvait donner son sens actuel qu'en le faisant précéder de l'adverbe *ne*. Bizarrerie du langage... Erwan n'en était pas à cela près. Dieu, ce barbu qui trônait dans les nuages, selon une bonne tradition répandue par les thuriféraires de l'édit de Théodose en 382, qui faisait du christianisme non seulement l'unique, mais l'officielle religion de l'Empire romain, détruisant ainsi complètement le message évangélique primitif et le remplaçant par la dictature d'un groupe de pression économique et politique, ce Dieu barbu, soi-disant omniprésent, et pourtant absolument vide de sens, ne représentait rien pour lui. Erwan qui se contentait de *sentir* Dieu – quel que fût son nom réel que seule connaissait la Lilith primitive, mère et femme de l'Adam primordial, du *Glébeux* s'il fallait en croire la traduction de l'admirable juif André Chouraqui – retrouvait au fond de lui cet Être et tentait de l'incarner. Orgueil ? Oui, d'après les moralistes et autres charlatans de l'Église romaine. Non, si l'on prêtait quelque attention à l'une des versions de la *Genèse* concernant la création de *l'Homme rouge*, à la fois mâle et femelle, à *l'image des Elohim*, autrement dit de Iaveh Adonai, le « seigneur », l'usurpateur, celui qui, tout fier de sa puissance de mâle, avait relégué dans l'ombre – et donc dans les ténèbres de l'Enfer – la Vierge des Vierges, la *Pistis Sophia* des Gnostiques, celle que, par un bizarre retournement de polarité, l'on connaît sous le nom de *Lucifer*, le « Porte-Lumière », et qui n'est que la *Vénus* des temps anciens, autrement dit la Beauté personnifiée, le *Monde*, ou le *Cosmos*, puisque ces termes signifient, en latin et en grec, tout simplement *ce qui est beau*.

Erwan se réjouissait grandement qu'il n'y eût nulle présence sacerdotale dans cette ville. Quel que fût son respect pour la dignité ecclésiastique, il ne pouvait s'empêcher de penser que les prêtres – de n'importe quelle religion – n'étaient que des imbéciles ou des escrocs. Il pardonnait volontiers aux premiers, mais il poursuivait de sa vindicte les seconds, coupables à ses yeux de s'engraisser au détriment des naïfs, de détourner le message originel, et d'exercer un pouvoir totalitaire sur les êtres humains en se faisant passer pour les médiateurs obligatoires entre le visible et l'invisible. Chaque fois qu'il y pensait, Erwan crachait par terre, comme si la terre n'était composée que des débris des ecclésiastiques qu'il avait côtoyés – et parfois crus – depuis sa plus tendre enfance lorsque sa grand-mère lui demandait de soulever son béret chaque fois qu'il rencontrait un « représentant du Bon Dieu ». « Saloperies de curés ! » marmonnait-il de temps à autre. Et cette expression le confortait dans sa confiance en un Dieu – quel que fût son nom – dont il était la créature et l'émanation.

Le vide de cette église, ou plutôt cette *vacuité* ; provoquait d'ailleurs en lui d'autres réflexions. Il en venait à s'interroger sur des faits précis. Il n'y avait pas de médecins dans cette ville. Et lorsqu'il en avait demandé la raison à Janed, celle-ci avait tout simplement répondu : « À quoi serviraient des médecins alors que nous ne sommes jamais malades ? » Et Erwan continuait : « Pourquoi n'y a-t-il pas de cimetière, ici ? » La réponse avait été celle-ci, sous forme d'une autre interrogation : « Que veux-tu que nous fassions d'un cimetière ? »

Ces réponses avaient le don d'exaspérer Erwan, mais il faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Il ruminait quelques réparties propres à faire parler enfin véritablement Janed. Il avait remarqué qu'il n'avait jamais rencontré d'enfants dans cette ville. La réponse avait été laconique : « Nous n'avons nul besoin d'enfant. » À cela, Erwan avait ajouté, non sans quelque perfidie : « Mais tu as pourtant eu deux fils autrefois, et tu m'as dit que tu avais élevé ton petit-fils » Il s'était alors attiré cette réplique : « C'était dans le temps. » Et Janed n'avait plus prononcé un seul mot de toute la soirée.

De même, il avait constaté qu'il n'y avait pas de journaux. « À quoi bon, puisqu'il ne se passe jamais rien ! » Telle avait été la réponse. Il n'y avait nul poste de radio, nul récepteur de télévision, mais deux ou trois magasins offraient des chaînes hi-fi perfectionnées, des cassettes et des disques extrêmement variés. Et bien entendu, Erwan n'avait jamais rencontré une personne qui pût ressembler à un policier. Pourquoi y aurait-il eu des vols dans cette ville alors que l'argent n'avait pas cours et qu'aucune marchandise, quelle quelle fût, ne se payait ? Erwan avait fini par trouver la situation dans laquelle il avait été plongé malgré lui comme parfaitement normale.

Il se contentait de vivre. Il avait bien proposé à Anne et à Janed d'avoir lui-même une « activité », pour reprendre l'expression qu'elles utilisaient, mais Janed avait simplement répondu que son « activité à lui était de les faire rêver », tâche dont il s'acquittait, selon ses dires, avec une grande habileté. Alors, Erwan abandonnait toute réserve.

Il se réfugiait avec délices dans le cocon qu'on lui offrait ainsi, et qui lui rappelait les premiers temps de son mariage avec Anne, l'autre, la vraie Anne, alors qu'ils habitaient avec sa grand-mère dans un petit appartement de Keris, non loin de la mer qui bruissait nuit et jour et qui leur apparaissait comme une grande porte toujours ouverte sur les rêves les plus fous. En somme, en identifiant celles qu'il avait appelées Anne et Janed comme

les substituts de son épouse et de sa grand-mère, Erwan remontait le temps et oubliait qu'il avait vieilli. Il était heureux.

Non, c'était faux, ce n'était qu'une illusion : Erwan n'était pas heureux. Tous les jours, il passait dans la ruelle dans laquelle il avait découvert la ville la première fois. Il s'arrêtait devant la muraille d'où il avait surgi brusquement après s'y être littéralement enfoncé. Il appuyait ses mains contre les pierres, mais c'était en vain. Les pierres résistaient à sa poussée, à son impatience, à son désespoir.

Il n'était pas non plus possible de grimper, car cette muraille était trop haute, trop lisse pour tenter la moindre escalade. Erwan ne comprenait pas. Il finissait par se convaincre qu'il était tombé dans un piège et que ce piège, installé et mis en œuvre par quelque puissance mystérieuse, lui était destiné depuis toujours. Il reprenait alors son errance parmi les sept ruelles de la ville, ces sept ruelles qui aboutissaient toutes, après de lentes reptations, sur la grande place circulaire qui semblait au centre de l'agglomération.

Quand il déboucha sur cette place, il aperçut dans le ciel un troupeau d'oiseaux noirs, des corbeaux probablement, qui tournoyaient au-dessus de lui en poussant des cris rauques. Cela évoqua en lui quelque souvenir lointain, mais il ne put en déterminer les détails : il avait seulement l'impression d'avoir déjà vécu ce moment. Il traversa la place. Les oiseaux se rapprochèrent, toujours plus bas, comme s'ils voulaient l'entourer et le saisir dans leurs ailes noires. Il entra dans la taverne et s'installa à sa place habituelle. Le serveur, toujours aussi impassible, vint lui apporter son habituel verre de bière brune.

Il venait à peine de boire quelques gorgées lorsqu'il vit arriver devant lui Moïra Murrigane, immense, vêtue d'un pantalon et d'un blouson de vinyle noir. Il se leva d'un bond.

— Que faites-vous ici ? s'écria-t-il.

— Je vous cherchais, Erwan, répondit-elle calmement.

Elle prit place sur une chaise de l'autre côté de la table.

Elle souriait d'un air étrange en le fixant de ses yeux toujours aussi intensément lumineux. Erwan s'était rassis. Il se sentait troublé jusqu'au plus profond de son être. Le serveur s'approcha et demanda à la comtesse ce qu'elle désirait boire.

— Rien du tout ! répliqua-t-elle d'une voix mauvaise. Va-t'en au diable !

Le serveur ignore l'insulte et battit en retraite derrière le comptoir. Il n'y avait personne dans la salle : Erwan et Moïra Murrigane étaient seuls l'un en face de l'autre, et Erwan ne savait quoi penser, ni quoi dire. Ce fut la comtesse qui rompit le silence.

— Eh bien, Erwan ! dit-elle. Vous nous avez fait peur. Actuellement, tout le monde est à votre recherche. Mais je savais que je vous retrouverais...

— Comment cela ? balbutia Erwan. Comment êtes-vous ici et qu'est-il arrivé aux autres ?

— Rassurez-vous, ils sont tous sains et saufs. Certes, la nuit que nous avons passée dans le train a été longue et pénible. Il faisait si froid et si humide. Mais, le matin, votre ami le ministre a rejoint la voie ferrée normale et a pu demander de l'aide grâce à un

téléphone d'alarme. Des tracteurs Diesel ont été envoyés pour nous remettre sur les vrais rails, sans aucun problème. Et votre amie Yuna pourra écrire un splendide reportage sur cette inauguration plutôt mouvementée.

— Elle ne l'a pas encore écrit ? fit Erwan avec étonnement.

— Comment l'aurait-elle pu, Erwan ? C'est ce matin même que nous avons été dépannés. Actuellement, le train est à Brech-ar-Mor où la Régie a tenu à recevoir dignement ses invités pour qu'ils puissent se remettre de leurs émotions et des désagréments de la nuit.

— Mais qu'est-ce que vous me racontez, Moïra ? Vous me parlez de ce matin alors que je suis ici depuis je ne sais combien de jours, plusieurs semaines en tout cas !

La comtesse Murrigane se mit à rire.

— Mon pauvre Erwan ! s'exclama-t-elle. Vous rêvez tout éveillé ! Je vous répète que c'est ce matin que nous avons été secourus. Vous êtes ici depuis seulement quelques heures et vous vous imaginez que vous êtes arrivé il y a plusieurs semaines. Ce n'est pas étonnant, après avoir passé la nuit dans un tertre funéraire des temps préhistoriques. Oui, Jakez Stephan nous a raconté votre aventure. Vous savez, Erwan, on prétend que lorsqu'on dort dans certains monuments mégalithiques qui se trouvent au point de contact entre les courants cosmiques et les courants telluriques, surtout à l'époque du solstice, on décroche littéralement hors du temps et de l'espace et l'on se réveille soit fou, soit poète. Dans votre cas, vous vous êtes réveillé poète, il me semble...

Erwan était abasourdi par le discours de Moïra Murrigane.

— Mais enfin, dit-il, je ne rêve pas. Cette ville existe bien. Je l'ai parcourue en tous sens. D'abord, comment se fait-il que vous ayez pu y entrer ?

— Je connais certaines choses, Erwan, qui me permettent d'aller n'importe où. Et pour ne rien vous cacher, j'avais la certitude de vous retrouver ici.

— Cependant, reprit Erwan, quand on entre dans cette ville, on ne peut plus en sortir.

La comtesse se mit de nouveau à rire bruyamment.

— Rassurez-vous, Erwan, lorsque j'entre quelque part, je peux toujours en sortir.

— Mais moi, je ne peux pas. Et chaque fois que je demande à partir, on me rit au nez.

— C'est que vous ne savez pas vous y prendre, Erwan.

— Comment cela ?

— Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez offert lorsque vous êtes venu chez moi, à Kerhuel ? Vous souvenez-vous de cette pendule qui tourne à l'envers ? C'est le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais fait. Mais je me demande si vous avez eu conscience de votre geste. Cela n'était pas le fruit du hasard, Erwan. Pourquoi cette pendule, somme toute complètement absurde, et qui recèle pourtant la clé de toutes vos interrogations ?

— J'avoue ne pas comprendre, dit Erwan.

Elle avait toujours son petit sourire ironique. Pour se donner une contenance, Erwan alluma une cigarette. Il entendait la voix de la comtesse à travers le nuage de fumée qu'il

rejetait.

— Il n’y a rien à comprendre, Erwan. Vous voulez toujours savoir ce qui se passe et c’est ainsi que vous vous égarez dans vos rêves.

— Avouez que c’est quand même tentant de chercher à comprendre...

— Peut-être, mais ce n’est pas l’essentiel. L’essentiel, Erwan, vous l’aviez en vous, et vous ne le saviez pas.

— Et qu’est-ce que c’était, selon vous ?

— Remonter le temps.

Erwan regarda Moïra Murrigane avec une stupeur mêlée de crainte. Mais qui était donc cette femme ? Elle avait repris son visage grave, avec seulement quelques traces d’ironie au coin des lèvres. Et elle était d’une beauté extraordinaire, d’une beauté qui plongeait Erwan dans une sorte de torpeur où il finissait par se sentir à l’abri de toute contrainte.

— Erwan, demanda la comtesse en le fixant, voulez-vous vraiment partir d’ici ?

— Oui, répondit Erwan, c’est mon désir le plus cher.

Moïra Murrigane eut un imperceptible sourire.

— Eh bien, dit-elle, je peux satisfaire votre désir, Erwan. Mais je dois vous prévenir que je ne le ferai pas sans contrepartie.

— Tout ce que vous voudrez ! s’écria Erwan, transporté de joie. J’accepte tout ce que voudrez, pourvu que je puisse m’en aller !

Elle demeura silencieuse un instant. La lumière qui émanait de ses yeux devint si ardente qu’Erwan en éprouva une brûlure douloureuse.

— Ai-je bien entendu, Erwan ? reprit-elle. Tout ce que je voudrai ? Alors, je vais exiger de vous une promesse, non, que dis-je ? un serment. Je veux que vous veniez me rejoindre ce soir-même chez moi.

— Je vous le jure, Moïra.

— Sur quoi le jurez-vous ?

— Sur ma tête.

— Je n’accepte pas, répondit la comtesse. Je sais trop que vous vous moquez éperdument de votre tête. Non, jurez-le sur la tête de l’être que vous aimez le plus au monde. Ce sera un serment qui vous engagera entièrement. Et je vous croirai.

— En somme, vous n’avez pas confiance en moi ?

— Je n’ai confiance en personne.

— Merci pour moi !

— Trêve de bavardages ! Faites ce serment.

Erwan se mit à réfléchir. Moïra Murrigane paraissait très sérieuse.

— Je vous le jure, dit-il, sur la tête d'Anne, mon épouse.

Elle fut saisie d'une autre crise d'hilarité.

— Non, Erwan, ça ne va pas. Anne, votre épouse, n'est pas l'être que vous aimez le plus au monde, c'est faux. Vous n'avez pas arrêté de commettre des infidélités à son égard, ne serait-ce qu'avec cette chère Yuna, sans parler de toutes les autres...

— Elle ne s'est pas privée de me tromper, elle aussi, riposta Erwan avec une certaine gêne. Cependant, on peut coucher avec une autre femme sans cesser d'aimer celle qu'on a choisie une fois pour toutes.

— Vous avez peut-être raison, mais c'est toujours une excuse que se donnent les hommes quand ils veulent se justifier. J'ai trop entendu cette formule pour la croire. Je préférerais qu'il s'agisse d'une personne que vous aimez d'une façon tout à fait désintéressée.

— Eh bien, dit Erwan solennellement, je jure, sur la tête de ma grand-mère, de vous rejoindre chez vous ce soir même si vous réussissez à me faire sortir d'ici.

Un sourire de triomphe se dessina sur le visage de Moïra Murrigane.

— J'accepte votre serment, dit-elle. Je vais donc vous indiquer la marche à suivre.

— Mais pourquoi ne m'emmenez-vous pas avec vous, puisque vous avez le moyen de quitter cette ville ? objecta soudain Erwan.

— J'ai beaucoup de choses à faire avant ce soir, répondit-elle. Donnez-moi votre main gauche.

Sans réfléchir davantage, Erwan lui tendit sa main. Elle la saisit et la retourna de façon à l'étaler sur la table.

— Le signe que vous portez là, gravé dans votre chair, vous permettra de partir, dit-elle.

Erwan avait sursauté. Il retira vivement sa main, échappant à l'emprise de Moïra Murrigane.

— Comment saviez-vous que je portais ce signe ? s'écria-t-il.

— Je sais beaucoup de choses, murmura-t-elle évasivement. Et puis, peu importe. Écoutez bien ce que je vais vous dire. Ce soir, à la tombée de la nuit, un autocar arrivera sur la place.

— Je sais, intervint Erwan. Je l'ai vu tous les soirs depuis que je suis arrivé dans cette ville. Il arrive avec quelques personnes qui descendent, mais jamais personne n'y monte.

— Je vois que vous êtes toujours en train de rêver, Erwan. Mais si vous y tenez, cela ne vous fera pas de mal. Donc, ce soir, lorsque l'autocar sera sur cette place, vous montrerez le creux de votre main au chauffeur. C'est tout. À ce soir, Erwan.

Elle se leva, toute droite dans ses vêtements noirs qui la moulait étroitement et que sa chevelure sombre, se déroulant comme de longues algues nocturnes sur ses épaules, semblait fermer autour de sa tête en la protégeant de tous les orages qui pouvaient déchirer le ciel. Il y avait quelque chose de trouble, de terrifiant, mais d'envoûtant, dans cette

femme surgie brutalement devant Erwan et qui, l'ayant accusé de rêver, lui proposait la solution qu'il avait cherchée pour s'enfuir de ce lieu.

— Ne me suivez pas, dit-elle encore. Je ne peux pas vous emmener avec moi, mais je vous attendrai ce soir.

Elle sortit de la taverne sans se retourner. Elle n'avait pas indiqué où il devait la retrouver, mais, au fond, cela n'avait aucune importance. Erwan ne devait s'étonner de rien. Il en eut assez d'être assis dans cette taverne. Il se leva et sortit à son tour. Dehors, la place était déserte. Il regarda au-dessus de lui : le ciel était bleu, entièrement vide de nuages, et la troupe des oiseaux noirs avait disparu. Il en fut déçu, car il pensait qu'il les retrouverait, tournoyant sur sa tête, prêts à l'entraîner dans leur spirale ascendante qui lui aurait permis d'échapper immédiatement à l'emprise torturante, qu'il ressentait à présent comme malsaine, des façades de pierres et des toitures d'ardoises qui limitaient la portée de sa vision du monde.

Où était le rêve dans lequel la comtesse Murrigane avait accusé Erwan d'être noyé ? Était-ce cette ville qui s'ouvrait devant lui et qu'il avait explorée par toutes ses ruelles pendant ces longues semaines avant de revenir se réfugier dans l'atmosphère feutrée de la maison de celles qu'il avait appelées Anne et Janed ? Était-ce au contraire l'apparition de Moïra Murrigane, toute vêtue de noir, qui lui avait affirmé qu'il n'était là que depuis quelques heures et qui lui avait donné, moyennant son serment, la clé qui lui permettrait de s'évader de cette ville close où il végétait ? Erwan avait besoin de marcher. Il s'engagea dans l'une des ruelles et décida d'aller jusqu'au bout. Mais, dans sa poitrine, l'angoisse commençait à prendre le dessus sur sa quiétude. Qu'allait-il faire ? Montrer le creux de sa main au chauffeur de l'autocar et disparaître à tout jamais de cette ville étrange, ou bien revenir dans la petite maison rassurante et paisible dans laquelle il se sentirait si bien auprès de Janed et d'Anne, surtout lorsque celle-ci viendrait le rejoindre dans son lit pour lui communiquer la douce chaleur de son corps qui vibrerait chaque fois qu'il posait la main sur sa peau ?

Il revint sur la place. Il n'avait nulle envie de s'installer dans la taverne. Il ne fallait pas manquer l'arrivée de l'autocar. Il fallait se précipiter et montrer le creux de sa main au chauffeur. Il ne fallait pas manquer l'occasion qui se présentait ainsi à lui. Mais ce n'était pas encore le soir. Il repartit par une autre ruelle.

Il passa près de l'église et y entra. Tout y était vide et silencieux. Il s'assit sur un banc et, ne trouvant pas les mots pour prier, se contenta de se plonger dans une méditation sur l'immensité de l'univers, cette immensité justifiant à elle seule l'existence d'un dieu unique qui, quel que fût son nom, régissait le mouvement des étoiles et des planètes. Au fait, quelles étaient les limites de l'univers ? Est-ce qu'il y avait d'autres mondes au-delà de celui qui s'offrait à ses regards, les nuits où le ciel était transparent ? Erwan ne connaissait pas les réponses à ces questions, mais, au fond de lui-même, il savait qu'il était venu là dans l'espoir d'y rencontrer le jeune homme blond qui l'avait conduit vers la maison d'Anne et de Janed. Il lui aurait certainement dit ce qu'il devait faire, car il semblait détenir une connaissance intime des êtres et des choses.

Mais il ne vit pas le jeune homme aux cheveux blonds et sortit de l'église pour reprendre sa marche le long des façades qui bordaient la ruelle. Après de nombreux

détours, après avoir franchi plusieurs croisements, il déboucha sur la place. Elle était plus animée. Des gens la traversaient en tous sens tandis que le soleil, beaucoup moins chaud, commençait sa descente derrière les toitures en pente. Erwan s'engagea dans une autre ruelle, le corps agité de tremblements et se demandant s'il pourrait survivre à cette attente intolérable qui montait en lui.

Ce fut ainsi qu'il passa devant la maison d'Anne et de Janed. Il s'arrêta. Sa première idée fut d'y entrer et de dire à Janed qu'il partait. Mais qu'aurait-elle répondu ? Quel désespoir aurait saisi son visage de vieille dame tendrement penchée sur un enfant endormi ? Erwan se mit à trembler de tous ses membres. Janed lui avait dit que son « activité » à lui consistait à faire rêver les deux femmes. Quelle serait leur réaction lorsqu'elles s'apercevraient qu'il était parti sur un coup de tête et qu'il les avait abandonnées sans même prendre congé ? C'était vraiment faire montre d'une ingratitude monstrueuse... Les deux femmes l'avaient accueilli avec une telle gentillesse, une telle affection qu'il ne pouvait décemment pas leur causer un tel affront. Il s'approcha de la porte.

Mais qu'allait-il dire à Janed, qui était seule dans la maison en ce moment ?

Une insurmontable terreur s'empara de lui. Bien souvent, il avait quitté des femmes, le matin, après une nuit d'amour, promettant de revenir le soir suivant, et ne revenant jamais. Il n'en avait pas été autrement affecté. Mais là, c'était différent. Ce n'était pas possible... Et pourtant, Erwan savait qu'il ne pouvait pas avouer, ni à Janed, ni à Anne, qu'il ne reviendrait plus, ou tout au moins qu'il partait et que, peut-être, il reviendrait un jour. Un tel aveu, qui pouvait être considéré comme une lâcheté sans précédent, lui aurait été insupportable, impossible à formuler, d'une incommensurable inhumanité. Erwan ne frappa pas à la porte. Il se glissa le long du mur et poursuivit son chemin, lentement, tristement, le cœur vide comme un écorché vif qui se voit tout à coup suspendu au palan des supplices en quelque royaume qu'un despote fou tente de hausser au premier rang des peuples du monde.

Non, il ne dirait rien. Non, il s'en irait dans le silence.

Quand il arriva de nouveau sur la grande place, il entendit le moteur Diesel qui ronflait quelque part dans une des ruelles de la ville. Il crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Il vit le véhicule désuet surgir brusquement entre deux façades et s'immobiliser devant le grand bâtiment. Une fois la porte ouverte, deux hommes et deux femmes en descendirent et s'engouffrèrent sous le porche. C'était le moment ou jamais.

Il s'en alla vers l'autocar. Il ne fallait plus réfléchir, mais mener jusqu'au bout ce retour vers la vie. Car ce n'était pas une vie, ici, dans cette ville où il ne se passait jamais rien, cette ville close où il suffisait de vouloir pour avoir, où plus rien n'existait que la succession monotone des jours et des nuits, à moins que ce ne fût une suite de rêves mal digérés qui se heurtaient parfois dans le choc des corps et des consciences. Il allait, il courait, il avait peur que ce véhicule à moitié dégingué qui puait le gazole ne repartît sans lui dans cette course infernale qu'il entreprenait chaque soir – à moins que ce ne fût dans son imagination délirante – dans les ruelles de la ville pourtant trop étroites pour lui livrer passage.

Brusquement, il s'arrêta. L'autocar était à moins de cinq mètres de lui. Il suffisait de

quelques pas pour qu'il parvînt devant le pare-brise. Il lui suffirait alors de tendre son bras, d'ouvrir sa main, de montrer au personnage qui se tenait au volant qu'il avait un « M » au centre d'une spirale définitivement gravée dans sa main. Il serait libre, enfin, libre pour toujours...

Mais libre de quoi ?

Une sueur froide coula sur le visage d'Erwan. Et si Moïra Murrigane avait menti ? Si tout cela n'était qu'un nouveau piège pour l'enfermer dans un cercle plus étroit de ce qu'on appelle communément l'Enfer ? Moïra Murrigane était une *goule*, un de ces esprits malins qui hantent les mausolées, le soir, après la tombée de la nuit, guettant les attardés qui reviennent des estaminets, l'estomac gorgé de vins doucereux, des impies bien sûr, des gens sans aveu qui sont toujours prêts à braver les interdits. Non, ce n'était pas une *goule*, car les *goules* sont des êtres fantastiques qui appartiennent à la mythologie de l'islam, un monde complètement inconnu d'Erwan. Ce ne pouvait être que la Lilith des traditions rabbiniques, cette femme-hibou qui rôde dans les déserts, assoiffée de sperme humain dont elle se goinfre pour engendrer les démons qui viennent tourmenter le moindre de nos cauchemars. Erreur ! Erreur ! Erreur ! C'était tout simplement la *banshee*, cette femme des tertres qui vient annoncer le malheur à ceux qu'elle rencontre.

Vraiment ? Erwan ne pouvait le croire. La comtesse Murrigane ne pouvait pas annoncer des malheurs, elle était trop belle et trop attirante pour se livrer à d'aussi basses besognes. En fait, elle n'était qu'une *Sheela-na-Gig*, une femelle effrayante mais sublime, au sexe largement ouvert qu'elle écartait encore davantage avec ses doigts, et qui l'invitait à pénétrer dans son ventre. C'était sûrement chaud, humide, délectable. On y oubliait tout, même de vivre. Oui, plonger dans le sexe béant de Moïra Murrigane, ce devait être l'ultime jouissance, la plus extraordinaire aventure que l'humanité eût connue depuis la naissance d'Adam, quelque part dans le Paradis terrestre.

Le Paradis terrestre ? Qu'est-ce que c'était, sinon le ventre de la Femme ?

Mais de quelle femme ? Le ventre de celle qu'il avait appelée Anne ou le ventre de celle qui se faisait appeler la comtesse Moïra Murrigane ?

Erwan se précipita sur l'autocar, se colla contre la calandre, leva le bras, ouvrit sa main et la posa sur la vitre devant le chauffeur, qui, son visage ravagé toujours impassible, attendait le signal des cloches pour mettre son moteur en marche. Erwan le vit tressaillir. La porte du véhicule s'ouvrit et Erwan bondit, sauta à l'intérieur et s'assit sur un siège, haletant, stupéfait, anéanti, tandis que la porte se refermait dans un grincement abominable. *Il y était*. Peu importait ce qui se passerait désormais.

Il reprenait à peine sa respiration quand il aperçut, à travers la vitre, une femme courir sur la place. C'était Anne, du moins, celle qu'il avait appelée Anne. Elle se plaqua contre la paroi métallique de l'autocar. Son visage exprimait le plus complet désarroi. Elle pleurait.

— Erwan ! s'écria-t-elle, Erwan, mon amour, qu'as-tu fait ?

La voix lui parvint très nettement, bien qu'assourdie par le vitrage. Erwan se sentit pris d'un effroyable vertige qui risquait de l'entraîner jusqu'au centre de la terre, ne sachant pas s'il s'agissait de souffrance ou de pitié. Il plongea son regard dans les yeux

bleus d'Anne, de celle qu'il avait appelée Anne, et il y lut un désespoir infini.

— Erwan ! hurla-t-elle, pourquoi ne m'as-tu pas reconnue ? Tu m'as donné ce nom sans réfléchir, et je pensais que tu m'avais reconnue malgré mon nouveau visage. Je croyais que tu avais senti qui j'étais et que tu m'aimais comme je t'ai toujours aimé !

Erwan se leva d'un bond et se colla à son tour contre la vitre.

— Anne ! s'écria-t-il. Ce n'est pas possible !

— Si, Erwan, c'est possible bien que cela te paraisse incroyable. Au fond de toi-même, tu le savais, puisque tu m'as donné mon nom. Hélas ! je ne pouvais rien te dire, je ne pouvais me présenter à toi que sous cet aspect. Mais je savais que ce qui t'attirait en moi, c'était l'être que j'étais autrefois pour toi.

Une douleur fulgurante traversa la poitrine d'Erwan et il se tordit les mains.

— Anne ! gémit-il, est-ce vraiment toi ?

— Oui, répondit-elle. Je suis réellement Anne, celle que tu as aimée et qui t'aime avec autant de force et de tendresse qu'autrefois, malgré tout ce qui nous est arrivé, malgré toutes nos erreurs et toutes nos faiblesses ! Quant à Janed, c'est réellement ta grand-mère, Erwan, celle qui a veillé avec tant de douceur sur ton sommeil d'enfant... Elle aussi, elle ne pouvait rien te dire. Elle aussi avait un aspect qui n'était pas celui sous lequel tu la connaissais. Mais tu sentais bien qu'il y avait quelque chose en elle qui te rappelait ton passé. Hélas ! nous étions enfin réunis, mon amour, et cela pour l'éternité. Pourquoi es-tu monté dans ce maudit véhicule ?

Erwan sauta sur ses pieds et se précipita vers le chauffeur, plaquant sa main sur l'épaule de celui-ci et lui enfonçant ses doigts dans la chair.

— Ouvre la porte ! hurla-t-il.

— Il n'en est pas question, répondit froidement l'autre. Tu es entré ici de ton plein gré et tu n'en sortiras pas.

Erwan leva son poing, prêt à frapper le chauffeur, bien décidé à tout faire pour l'obliger à ouvrir la porte. Au besoin, il tuerait le chauffeur, il briserait les vitres, rien ne l'arrêterait tant son émotion et sa colère étaient fortes. Mais au moment où son bras allait atteindre l'homme, les cloches du beffroi se mirent à sonner frénétiquement. Le chauffeur, qui avait laissé branché le préchauffage, fit ronfler le moteur, et le véhicule s'ébranla. La dernière vision d'Erwan fut celle du visage d'Anne, bouleversé et ruisselant de larmes, et il s'écroula sur le plancher de l'autocar, complètement aveuglé et assourdi par un bruit infernal. Il fut secoué en tous sens, il se heurta aux montants métalliques des sièges, il sentit un goût de sang dans sa bouche et ses membres furent brisés par une impitoyable tempête de fer et de feu. Les secousses et les cahots qu'il subissait devinrent si violents et si cruels qu'ils finirent par anéantir en lui toute velléité de vivre. Il ne savait plus où il était et croyait naviguer dans des espaces sidéraux encombrés de météorites de grande taille qui, à chaque fois qu'il en rencontrait, traversaient son corps et le réduisaient à quelque silex jailli en fusion d'un volcan et se solidifiant à la vitesse du vent. Il finit par sombrer dans l'inconscience la plus totale.

Ce fut la voix du chauffeur qui le tira de cette dormition malsaine.

— Réveille-toi et descends ! c'est là que tu dois aller !

Il se releva péniblement en s'appuyant au dossier des sièges et jeta un regard effaré autour de lui. Il ne voyait rien. Tout était sombre, plongé dans la nuit, et seules les lumières du tableau de bord pouvaient lui servir de points de repère.

— Allons ! reprit la voix du chauffeur qui semblait s'impatienter. Descends et va-t'en au diable !

— Où sommes-nous ? balbutia Erwan.

— Je m'en moque. Descends.

Erwan sentit un courant d'air froid et humide se glisser sous ses vêtements et lui mordre la peau dans les moindres replis de son corps. En titubant, il se dirigea vers une ouverture béante qui devait être celle de la porte. Il manqua une marche, se rattrapa de justesse, saisit fébrilement une tige de métal et ses pieds finirent par heurter violemment le sol. Aussitôt, il entendit le bruit d'une porte automatique qui se refermait, puis le vrombissement d'un moteur en plein régime. Il vit la forme indécise d'un véhicule s'enfoncer dans la nuit, ses feux de position brillants comme des comètes disparaissant derrière les masses imposantes des planètes les plus proches.

Il se retrouva alors au milieu d'un brouillard si épais qu'il ne parvenait pas à comprendre ce qu'il faisait, ni même à appréhender s'il marchait sur un sol de terre ou sur des nuages au milieu du ciel nocturne. Ses yeux finirent par s'habituer à cette pénombre qui l'enveloppait et le cernait de toutes parts, et il distingua un halo lumineux non loin de lui. Il s'en approcha. Une forme s'agitait au milieu du halo, et cette forme se blottit contre lui.

— Enfin, te voici, murmura une voix dans la brume.

Il reconnut Yuna.

*Dans les ténèbres les plus épaisses, lorsque jaillit une étincelle, la lumière qu'elle répand fait pâlir le soleil. C'est le solstice, le vendredi 21 du mois de décembre, et il est huit heures du soir.*

Erwan saisit Yuna dans ses bras et la serra avec force, voulant s'assurer que sa présence était bien réelle. Il tremblait, mais la chaleur qui émanait du corps de Yuna le rassura.

— Dis-moi, murmura-t-il. Quand m'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Hier, vers midi, répondit-elle, lorsque tu as quitté le train avec Jakez Stephan.

Ainsi donc, Erwan continuait à rêver. Et le brouillard qui l'entourait était le même que celui qu'il avait traversé lorsqu'il avait marché le long de la voie ferrée, un brouillard si épais et si obscur qu'il s'était perdu.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

Elle parut ignorer la question. Elle se dégagea de son étreinte et le prit par la main.

— Viens avec moi, dit-elle seulement.

Ils quittèrent le halo de lumière et pénétrèrent dans une zone d'ombre. Erwan, se laissant guider, sentit qu'ils frôlaient un mur et qu'ils arrivaient devant une porte. Yuna s'arrêta, approcha sa tête de celle d'Erwan et déposa un baiser sur ses lèvres.

— Je n'ai pas voulu tout cela, murmura-t-elle d'une voix rauque.

Elle poussa la porte et une faible lumière les enveloppa. Yuna le fit entrer dans un couloir et referma la porte derrière elle. Ils parvinrent au pied d'un escalier de bois recouvert d'un tapis de couleur cramoisie.

— Monte, dit encore Yuna.

Il gravit les marches silencieusement jusqu'à un palier éclairé par un globe rouge qui pendait du plafond. Yuna ouvrit une porte et poussa Erwan à l'intérieur d'une vaste pièce. Et il aperçut alors Moïra Murrigane.

Elle était installée dans un large fauteuil, non loin d'une cheminée où brûlait un feu de tourbe qui répandait une petite fumée à l'odeur âcre. Au-dessus de la cheminée, Erwan remarqua une pendule dont les chiffres étaient disposés de droite à gauche, la pendule qu'il avait offerte à la comtesse, la pendule qui tournait à l'envers. Quand il s'avança, Moïra Murrigane se leva en souriant. Elle était revêtue d'une robe moulante d'une éclatante blancheur qui s'arrêtait aux genoux. Elle portait des bas noirs sur lesquels tranchait, autour de sa cheville gauche, son étrange bracelet de cuivre. Et, autour du cou, s'étalant sur sa poitrine, elle avait un magnifique collier d'ambre.

— Je suis si heureuse que vous soyez là, Erwan, dit-elle.

Elle paraissait émue. Elle leva ses deux mains et les posa sur les bras d'Erwan. Puis elle se retourna vers Yuna.

— Merci, Yuna, dit-elle. Tu peux t'en aller, maintenant.

Yuna s'approcha de Moïra et lui baisa les lèvres. Elle fit brusquement demi-tour et se dirigea vers la porte, passant devant Erwan sans même le regarder.

— Tu peux l'embrasser, dit Moïra.

Yuna s'arrêta, vint vers Erwan, tendit sa bouche vers lui. Ses yeux exprimaient une tristesse infinie. Il crut qu'elle allait se mettre à pleurer, mais son visage se raidit, comme si elle se retenait. Après l'avoir embrassé, elle retourna vers la porte et la referma derrière elle. Erwan l'entendit descendre l'escalier. Il y eut encore un bruit de porte, sans doute celle de la maison, puis bientôt le ronflement d'un moteur de voiture qui s'effaça progressivement dans la nuit. Erwan était seul en face de Moïra Murrigane. Ils demeurèrent ainsi un long moment, toujours debout. Il sembla à Erwan que la comtesse tremblait, et il ne pouvait quitter du regard cette silhouette blanche encadrée d'une abondante chevelure noire qui éveillait en lui des frémissements insolites. À la fin, elle lui désigna un autre fauteuil, de l'autre côté de la cheminée.

— Prends place, Erwan, dit-elle en usant brusquement du tutoiement. Il y a tout ce qu'il faut pour boire et pour manger. Sers-toi. Tu es ici chez toi.

Erwan ne s'étonna même pas de sa soudaine familiarité. Il s'installa dans le confortable fauteuil qu'elle lui désignait, et elle-même se rassit en face de lui, les jambes légèrement écartées, ce qui permit à Erwan de constater qu'effectivement elle portait des bas et non des collants. Il vit également qu'elle avait une culotte aussi blanche que sa robe. Entre eux, légèrement à l'écart, il y avait une table basse chargée de bouteilles de vin, de verres et d'assiettes remplies de toasts et de petits-fours. Sans plus se faire prier, Erwan remplit deux verres de vin, en tendit un à Moïra Murrigane et commença à boire. Il avait soif et un peu faim, mais, curieusement, il ne sentait nulle fatigue, nul malaise dans tout son corps. Il était bien dans cette chambre, car c'était une chambre, assez vaste, dont le fond, disposé en alcôve, recelait un grand lit recouvert d'une épaisse fourrure blanche. Et le feu de tourbe, qui rougeoyait dans la cheminée, répandait une douce chaleur qui l'entraînait dans une sorte de rêve éveillé.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Chez nous, répondit-elle.

Il posa son verre sur la table et écarquilla les yeux.

— Comment cela, chez nous ? fit-il.

La comtesse Murrigane passa sa main dans ses cheveux et se mit à les tresser nonchalamment. Elle souriait avec une sorte de bonheur indicible égaré dans son regard.

— Oui, reprit-elle. Nous sommes à Kerhuel, Erwan, dans cette maison qu'on appelle le Château des brouillards. Cette maison, je l'ai rachetée et elle est donc à moi. Mais c'est aussi la tienne, Erwan, puisque c'est ici, dans cette chambre même, que tu es né.

Erwan sursauta, autant à cause de la surprise d'une telle révélation que par la mention de sa naissance. Comment Moïra Murrigane savait-elle cela ? Il la regarda avec plus d'intensité, cherchant à découvrir quelque chose dans ce visage de femme dont les yeux brillaient toujours de cet éclat magique qui l'avait tant impressionné. Mais il lui fut

impossible d'aller plus loin. Moïra Murrigane souriait.

— Qui es-tu ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Tu le sais, répondit-elle sur le même ton.

Il se prit la tête dans les mains, concentrant toute son énergie à puiser dans sa mémoire. Non, il ne savait pas. Il ne savait rien, sinon que Moïra était devant lui, qu'il la voyait, qu'il la dévorait des yeux et qu'il percevait même sa troublante odeur de femelle au travers de la légère fumée que dégageait la tourbe en se consumant.

— Il suffit de remonter le temps, reprit Moïra. Où m'as-tu vue la première fois ?

— Dans la taverne des Nuages-Rouges, répondit machinalement Erwan, au moment même où Fanch Latimer allait me frapper. Alors, il t'a vue entrer, il t'a regardée et il est tombé mort. C'est alors que, moi aussi, je t'ai regardée. Et j'ai vu tes yeux...

— Et qu'est-ce que tu as vu dans mes yeux ?

— Je ne sais pas. C'était quelque chose d'étrange, à la fois terrifiant, comme si tu pouvais me foudroyer, et malgré tout d'une grande tendresse. J'ai eu peur, je te l'avoue, mais j'ai compris que tu m'avais sauvé par le regard que tu avais porté sur Fanch Latimer. Il allait me frapper. C'est toi qui l'as tué ?

— À ton avis ? se contenta de répondre Moïra.

Il tenait toujours sa tête entre ses mains.

— Verse-nous à boire, et mangeons, dit Moïra. Nous avons toute la nuit devant nous, toute la nuit pour remonter le temps...

Erwan remplit de nouveau les deux verres et ils grignotèrent quelques toasts. Puis Erwan alluma une cigarette et se mit à fumer rêveusement.

— C'est bizarre, murmura-t-il alors, j'ai comme l'impression que ce n'était pas la première fois que je te voyais, dans la taverne. Quand je t'ai regardée, j'ai cru un instant que je te reconnaissais, mais j'ai été incapable de découvrir ce souvenir au fond de moi...

— Continue, Erwan, s'écria Moïra d'une voix exaltée, continue, remonte le temps !...

— Eh bien, voici... C'était dans l'arrière-port de Keris. J'étais penché au-dessus de l'eau. J'étais très désespéré. Une voiture s'est arrêtée derrière moi. Je me suis retourné et j'ai aperçu une femme au volant. Et cette femme te ressemblait.

— Et après ? Qu'as-tu fait ?

— J'ai quitté l'arrière-port et je suis revenu vers la cathédrale. Oui, c'est cela, j'ai longé la cathédrale, je me suis enfoncé dans une impasse, j'ai poussé une porte, je me suis retrouvé dans un couloir qui n'en finissait plus... J'étais triste et désespéré, je ne savais plus rien...

— Tu as pourtant continué à marcher.

— Que pouvais-je faire d'autre ?

Erwan se tut brusquement. Il avala en entier le contenu de son verre. Puis un grand cri s'échappa de sa gorge. Il se mit alors à parler d'une façon saccadée, comme si les mots

fusaient en longues giclées sonores :

— Oui, c'est cela ! j'ai vu une lumière dans l'ombre, une lumière qui n'éclairait rien, une lumière qui me faisait mal. Et dans la lumière, je t'ai vue. Tu étais nue. Tu m'as demandé d'approcher. Tu as dit ton nom. Tu m'as fait mettre à genoux. Tu m'as brûlé. Atrociement brûlé. Mon visage était couvert de plaies. Je ne savais plus qui j'étais. Tu m'as fait jurer de t'obéir. Tu as fait de moi ton larbin, ton esclave même. Je ne me reconnaissais plus.

Des flots de larmes jaillirent des yeux d'Erwan. Moïra le regardait fixement.

— Pleure, Erwan, pleure, murmura-t-elle. Ainsi, tu pourras mieux remonter le temps.

— Mais pourquoi ? s'écria Erwan avec désespoir. Pourquoi as-tu transformé mon aspect ? Pourquoi as-tu fait cela ?

— Pour te sauver, répondit Moïra. Tu étais sur le point de mourir. Je suis arrivé sur l'arrière-port au moment où tu allais t'engloutir dans les eaux. Je t'ai obligé à me suivre et, puisque j'en avais le pouvoir, j'ai fait de toi un autre, en attendant le moment essentiel.

— Quel moment ?

— Cette nuit même.

— Que veux-tu dire ?

— Rien. Continue. Remonte le temps...

— Je ne peux pas. C'est trop lourd à porter. Tu m'as fait subir les pires choses.

— Mais je t'avais donné certains de mes pouvoirs, Erwan, des pouvoirs que je n'avais confiés à personne d'autre, celui de te faire obéir, celui de foudroyer par le regard, celui de pénétrer dans des domaines auxquels les humains n'ont pas le droit d'accéder. Tu étais presque aussi puissant que moi, Erwan, sous l'aspect misérable qui était le tien.

— C'est vrai, je n'étais qu'un conducteur de camionnette anonyme, toujours à ta disposition. Combien de temps m'aurais-tu maintenu dans cet état ?

— Le temps qu'il fallait. Mais tu as tout gâché.

Erwan avait cessé de pleurer, mais il tremblait. Il se servit un autre verre de vin et le but.

— Comment ai-je tout gâché ? demanda-t-il.

— Tu le sais. Remonte le temps.

— Oui, c'est à cause d'Anne. Mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

— Cette salope ! s'écria Moïra avec colère. Il fallait la laisser croupir dans son fumier. Elle t'avait assez fait de mal comme cela !

— J'ai essayé de la sauver.

— Et tu as failli en mourir lorsqu'elle a prononcé ton nom. Selon les lois auxquelles nous sommes soumis, personne ne devait te reconnaître. Elle l'a fait. Tu as repris ton aspect normal, mais cela te condamnait. Heureusement, je suis arrivée juste à temps pour

te maintenir en vie. Cependant, tout était gâché. Ce n'était pas encore le moment.

— Mais de quel moment parles-tu ?

— Je te l'ai déjà dit, de cette nuit même. Alors, j'ai été obligée de réagir et j'ai endormi ta mémoire. Voilà pourquoi tu ne te souvenais plus de ces deux années. Mais j'ai fait en sorte de te donner le *signe*, celui que tu portes au creux de ta main.

— C'était donc toi ?

— Oui, c'était moi. Je ne t'ai pas abandonné, Erwan. J'ai voulu te laisser le moyen de parcourir les domaines interdits.

— Et pourquoi ?

— Pour que tu sois libre... Hélas ! tu t'en es mal servi et, de nouveau, tu as tout gâché...

Erwan tendit sa main et regarda une nouvelle fois le « M » au centre de la spirale. Il se secoua comme s'il voulait évacuer une pensée mauvaise.

— Je sais, dit-il. À cause de Gwenn Le Rhun. Elle m'a emmené où je ne devais pas aller, elle m'a montré ce que je ne devais pas voir. Voilà pourquoi elle est morte. Voilà pourquoi le doyen de Kerhuel est mort. Voilà aussi pourquoi le vagabond qui allait tout me révéler est mort. Mais pourquoi, oui, pourquoi tout cela ?

— Il le fallait. Ce n'était pas encore le moment.

— Et c'est alors que tu as encore endormi ma mémoire. C'était dans le train qui nous menait à Keris. Tu étais si persuasive, si convaincante, et si belle également, que je me suis laissé prendre à tes pièges sans m'en rendre compte.

— Ce n'étaient pas des pièges, Erwan, c'était une nécessité.

Tout à coup, Erwan se sentit très mal à l'aise.

— Qu'as-tu fait d'Anne ? demanda-t-il d'une voix agressive.

— Tu le sais parfaitement puisque tu viens de la voir, et de la quitter librement. Il fallait que tu choisisses. Tu as choisi de monter dans l'autocar. Tu as juré de me retrouver et, pour cela, tu as abandonné Anne. Maintenant, tu es là, près de moi, Erwan, entièrement libre. Tu es toi-même.

— Si je comprends bien, balbutia Erwan, la réapparition de Yuna et son invitation au voyage inaugural, c'était toi ?

— C'était moi.

— L'incident du train et tout ce qui a suivi, c'était également toi ?

— C'était moi. Tu devais subir cette épreuve. Et tu l'as réussie.

Il y avait des accents de triomphe dans la voix de Moïra. Erwan ne savait plus très bien où il en était. Toute sa mémoire lui revenait par lambeaux, mais également des images étranges qu'il n'aurait jamais pu inventer. Ces images, en apparence incohérentes, surgissaient de partout et s'entrechoquaient, s'entremêlaient, se métamorphosaient à une vitesse vertigineuse. Erwan se trouvait prisonnier au centre d'un tourbillon dont l'intensité

ne cessait de s'accroître. Désormais, plus rien n'était anormal, plus rien n'était extraordinaire, plus rien n'était impossible.

— Tu me fais peur, dit-il à Moïra.

Elle se mit à rire. Puis elle mangea quelques toasts et but un verre de vin. Erwan continuait à la regarder fixement, comme aveuglé et fasciné par la lumière qui émanait de ses yeux.

— Erwan, murmura-t-elle doucement, il manque encore l'essentiel...

— Quoi donc ? demanda-t-il, un peu surpris.

— Tu le sais. Remonte le temps.

Il s'absorba dans ses pensées les plus tumultueuses. Brusquement, la spirale qui l'entourait et l'enserrait si étroitement se dilata démesurément et éclata avec un bruit sec, le laissant dans un vide absolu dans lequel il eut l'impression de tomber. Et, dans ce vide, il n'y avait pas de fond, il n'y avait pas de limite. C'était l'infini.

— Je vais t'aider, dit Moïra. Qui suis-je ?

— Tu es Moïra, répondit-il.

— Non, insista-t-elle, ce n'est pas l'essentiel. Remonte le temps, Erwan. N'aie pas peur de découvrir des vérités, même si elles font mal. Qui suis-je ?

— Tu es la comtesse Murrigane.

— Ce n'est que ma couverture sociale, comme on dit. Je suis bien autre chose.

— Tu es Notre-Dame de la Nuit !

— C'est ainsi que certains m'appellent, mais ce n'est pas l'essentiel. Remonte le temps. Il faut que tu trouves, c'est inscrit en toi. Qui suis-je en réalité ?

— Tu es ma sœur ! s'écria Erwan dans un souffle.

Un sourire triomphal éclaira le visage de Moïra. Erwan la trouva encore plus belle, plus exaltante, plus désirable aussi.

— Enfin ! murmura-t-elle. Tu l'as enfin dit... C'était le moment, ce moment que j'ai attendu depuis si longtemps.

Elle s'était levée. Elle se tenait droite devant Erwan qui était toujours affalé dans son fauteuil. Elle frémissait de tout son corps.

— Oui, Erwan, je suis ta sœur, ta sœur jumelle. Nous sommes de faux jumeaux, certes, mais nous sommes nés en même temps, ici même, dans cette chambre, sur ce lit, et notre mère est morte en nous donnant la vie...

Elle garda le silence un long moment. Erwan la fixait intensément, guettant la moindre de ses réactions.

— Voilà pourquoi, reprit-elle, j'ai voulu que notre rencontre ait lieu ici même, dans cette chambre de vie et de mort. N'est-ce pas un beau symbole ?

— Mais, dit Erwan, comment se fait-il que le secret ait été si bien gardé ? Seul le père

du docteur Even avait des soupçons, parce qu'il avait découvert deux cordons ombilicaux. Il en a parlé à son fils qui me l'a avoué. Je ne m'en souvenais plus. Tu viens de réveiller ma mémoire. Mon père n'a jamais rien su, ni personne d'autre dans la famille.

— Tu te trompes, Erwan. Rhiannon le sait.

— Elle ne m'en a jamais rien dit !

— Pourquoi l'aurait-elle fait ?

— En somme, constata Erwan avec amertume, Rhiannon n'a pas cessé de me manipuler.

— C'est exact, répondit Moïra. J'ai conclu un accord avec elle. Elle ne me laisse rien passer, mais je ne lui fais pas de cadeau non plus. Je n'aime pas sa façon de m'espionner.

— Rhiannon t'espionne donc !

— Disons qu'elle me surveille...

Erwan devint perplexe. Il prit soudain conscience que les moindres actes de sa vie avaient été, sinon provoqués, du moins suivis par des hommes ou des femmes dont il n'avait jamais soupçonné la double nature.

— Mais, dit-il encore, je ne peux m'expliquer pourquoi mon père ne savait pas que sa femme attendait des jumeaux.

— Notre père ne pouvait pas le savoir. Personne ne pouvait le savoir, car l'échographie n'existait pas à cette époque. Quand nous sommes nés, Erwan, une femme est entrée dans cette chambre. Elle a découvert notre mère morte et n'a rien pu faire pour la ranimer. Elle a vu qu'il y avait un garçon et une fille. Alors elle a pris la fille et l'a emmenée. Elle l'a fait nourrir et élever dans une famille en qui elle avait toute confiance.

— Mais qui était cette femme ?

— Je ne peux te le dire. C'est ainsi que j'ai grandi, que j'ai été adoptée par cette famille. C'est ainsi que je suis maintenant la comtesse Murrigane. Mais je devrais me nommer Moïra Merzhinn, comtesse de Gwaed-y-Maen. Voilà, je t'ai tout dit. Cela, toi non plus, tu ne pouvais pas le savoir.

— L'un de tes esclaves, l'un de ceux que tu as condamné à mort, me l'avait révélé.

— Il a payé son indiscretion en même temps que sa trahison. Il a amplement mérité son châtement, car c'était une ordure. Ne le regrette pas. Mais cela t'a permis de m'imposer un marchandage à propos d'Anne, marchandage qui aurait pu nous conduire à la catastrophe.

— J'aurais tout fait pour sauver Anne, tu t'en doutes bien.

— Tu as eu tort. Si je n'avais pas été là pour te protéger, tu te serais laissé aller aux pires folies, Erwan. Tu n'as jamais compris la perversité d'Anne : elle jouait les anges purs et radieux alors qu'elle n'était qu'un monstre sordide...

Erwan s'était levé à son tour et s'était mis à marcher en rond dans la chambre. Il se sentait beaucoup mieux depuis qu'ils avaient parlé tous les deux. Après tout, cette histoire était d'une effarante banalité. Et comme tout était calme... On n'entendait aucun bruit à

l'extérieur, comme si la ville de Kerhuel s'était endormie dans les nuages et voguait, tel un voilier, à travers des océans paisibles. Le feu de tourbe continuait à rougeoyer dans l'âtre, et l'odeur qu'il dégagait imprégnait la chambre comme celle de l'encens dans un sanctuaire. Mais n'était-ce pas précisément un sanctuaire où officiaient un prêtre et une prêtresse qui se livraient à une étrange liturgie issue du fond des âges ?

— Moïra, ma sœur, dit tout à coup Erwan, d'où viennent les pouvoirs que tu détiens ?

Moïra hésita un instant. Elle détourna la tête et parut s'absorber dans la contemplation des braises.

— Erwan, mon frère, répondit-elle enfin, ils me viennent de la femme qui m'a enlevée d'ici la nuit de notre naissance. Je lui dois tout ce que je sais.

— Mais qui est donc cette femme ? s'écria Erwan.

Moïra ne répondit pas. Elle secoua sa chevelure et fit le geste de la dérouler. Erwan aurait aimé quelle fût encore plus longue et retombât jusqu'à ses reins.

— Je lui dois tout, répéta Moïra avec mélancolie.

— Pourtant, objecta Erwan, ce n'est pas elle qui t'a élevée.

— C'est juste. C'est lorsque j'ai eu seize ans quelle est venue me trouver et qu'elle m'a tout dévoilé, qui j'étais en réalité, à quoi j'étais destinée, ce qu'on attendait de moi. Et, un jour, elle m'a emmenée où elle devait me conduire. C'est tout ce que je peux te dire, Erwan, mais de toute façon, si je t'en disais davantage, tu ne comprendrais pas...

— Tu sais, lorsque j'accomplissais ce que tu me demandais de faire, je ne comprenais pas non plus.

— Tant mieux ! répondit-elle en riant.

— Comme je n'ai jamais compris le mépris dans lequel tu tiens les hommes, continua-t-il.

— Ce n'est pas du mépris. Je me protège. Je suis vierge, Erwan, absolument vierge.

— Cela ne t'empêche pas d'aimer les femmes.

Moïra fut secouée d'un grand éclat de rire.

— Et alors ? dit-elle d'un ton provocant. Oui, j'ai fait l'amour avec de nombreuses femmes, mais aucun homme ne m'a jamais approchée ni pénétrée.

— Et pourquoi ?

— Parce que je suis destinée à un seul homme. Il sera le seul à pénétrer en moi, le seul à me féconder, le seul que j'aurai jamais aimé, et cela se fera quand le temps sera venu.

— Quand viendra ce temps ? demanda Erwan.

— Cette nuit même, répondit-elle.

— Et qui est cet homme ?

Moïra s'enfonça dans un mutisme farouche. Elle se tenait toujours debout, droite et

immobile, entre le fauteuil qu'elle avait occupé et le lit recouvert de cette fourrure immaculée qui semblait projeter une étonnante lumière dans la chambre. Erwan s'arrêta devant elle, très près. Il respira largement son odeur de femme, cette odeur intime, légèrement acide, qui remontait de très loin et qui envahissait tout son être.

— Et moi, demanda-t-il d'une voix étouffée, qu'attends-tu de moi ?

— Tout, répondit-elle simplement.

Il s'approcha davantage. Le souffle de Moïra devenait haletant. Il leva ses mains et les passa dans les cheveux de sa sœur, les fouillant, les tordant presque, en appuyant ses doigts sur sa nuque. Elle tendit son visage vers lui.

— Erwan, mon frère, mon amour, chuchota Moïra entre ses dents.

Il colla sa bouche contre celle de Moïra et, de sa langue, il lui écarta les dents, se glissant hardiment vers le fond de sa gorge. Moïra se mit à gémir. Il se plaqua contre elle de toute sa force et tous deux basculèrent sur le lit recouvert de fourrure blanche.

La nuit fut longue, peuplée de cris, de morsures, de plaintes et de hurlements. Sans aucun doute, en ce lendemain de solstice, une horde de loups était parvenue aux abords de la ville et cherchait un chemin pour y pénétrer.

Quand Erwan ouvrit les yeux, la lumière du soleil l'aveugla. Dès qu'il put distinguer ce qui l'entourait, il se vit sur un lit ravagé, recroquevillé sur lui-même, entièrement nu. Il frissonna et se mit en position assise. La tête lui tournait. Où était-il ? Il remarqua des traces de morsures sur ses bras et sur ses cuisses, ainsi que du sang séché sur la couverture de fourrure blanche. Au bas du lit, la robe de Moïra gisait, chiffonnée et déchirée. Il aperçut également le bracelet de cuivre de Moïra, ouvert, abandonné sur le tapis, reflétant les rayons du soleil qui pénétraient à flots par la fenêtre. Mais Erwan était seul dans cette chambre.

— Moïra ! s'écria-t-il. Où es-tu ?

Il ne reçut aucune réponse. Il répéta son appel, mais ce fut également sans succès. Le feu s'était éteint dans la cheminée. Erwan avait froid et était agité de tremblements. Il se mit péniblement debout, car ses muscles fatigués ne répondaient pas à son attente. Il faillit tomber plusieurs fois. Il chercha ses vêtements et, après les avoir retrouvés, dispersés qu'ils étaient un peu partout dans la chambre, il les enfila. Alors, sans prendre la peine de se chausser, il ouvrit la porte et descendit l'escalier aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

— Moïra ! s'écria-t-il une fois de plus.

Tout était silencieux au rez-de-chaussée. Il alla dans la cuisine : elle était vide. Il alla vers la salle d'eau : il n'y avait personne. Il alla dans le vaste salon rempli de meubles dissimulés sous des housses de toile grise : il était glacial et il n'y découvrit aucune présence. Il remonta alors en hâte jusqu'à l'étage, explora deux chambres où tout baignait dans une effroyable poussière et se réfugia dans la chambre. Là, il s'assit sur le lit.

Que s'était-il passé ? Il n'était plus sûr de rien. Une fois de plus, il avait rêvé, il ne faisait que cela depuis un certain temps. Pourtant, l'aspect de ce lit bouleversé, de cette fourrure tachée, ces odeurs de sang, de sueur, de cyprine et de sperme, tout cela lui

prouvait qu'il avait passé la nuit à faire l'amour avec une femme.

Mais laquelle ?

Il se releva et regarda par la fenêtre. Il reconnut les maisons de la petite place où se dressait le Château des brouillards. Il était bel et bien à Kerhuel, il était impossible d'en douter un seul instant, et tous les brouillards s'étaient dissipés dans la nuit. Il vacilla et dut s'appuyer contre la vitre. L'image de Moïra s'imposa dans sa mémoire, l'image de cette Moïra, avec ses longs cheveux noirs, son corps irréel de nymphe, son odeur acide de femelle en rut... Il avait encore le goût de son sexe dans la bouche.

Il eut envie de pleurer.

Il revint sur le palier. Il y avait là une porte qu'il n'avait pas ouverte. Il la poussa et le panneau s'écarta avec un long grincement, découvrant un escalier dont les marches, quelque peu délabrées, étaient recouvertes d'une épaisse poussière. Il s'y engagea avec précaution, en se retenant au mur, et monta longtemps dans une obscurité quasi complète. Il parvint alors devant une porte qu'il ouvrit et qui le fit déboucher dans une pièce circulaire violemment éclairée par des verrières qui laissaient passer le soleil en abondance. Il comprit qu'il se trouvait au sommet de la tour qui flanquait le Château des brouillards. Là, il dominait l'ensemble des toitures de Kerhuel, ces toitures d'ardoise aux pentes prolongées et qui étaient encore luisantes des brouillards de la veille.

Entre les verrières, il y avait des miroirs, et ceux-ci renvoyaient la lumière du soleil de part et d'autre de la pièce, la multipliant ainsi à l'infini. Erwan en était complètement ébloui. Cet endroit était étrange : on aurait pu penser à quelque observatoire aménagé par un savant fou ou encore la pièce de méditation d'un philosophe ou d'un poète. Mais Erwan se souvenait de la *chambre de soleil* des anciennes légendes, dans laquelle tout être vivant, même en piteux état, peut se régénérer sous les ondes généreuses des mystérieuses énergies déversées là depuis les profondeurs du ciel. Il se sentit réchauffé dans tout son corps et, ses yeux s'étant habitués à l'intensité de la lumière, il examina soigneusement les murs de cet antre d'astrologue ou de sorcier.

Il tressaillit, en proie à une subite angoisse. Il passa et repassa devant les miroirs, mais il lui fut impossible d'y apercevoir son propre reflet.

LE MOT DE LA FIN  
(ENFIN, PRESQUE...)

*J'aime cette cour, avec ses pavés disjoints entre lesquels tentent de pousser des herbes dont les graines ont été déposées, il y a sans doute bien longtemps, par des oiseaux de passage. On y pénètre par un porche, sous un immeuble de pierres de taille, mais tout de suite, on se sent ailleurs, dans le temps des diligences et des relais de poste. Pourtant, c'est en pleine ville, dans la vieille ville de Keris. Au fond de la cour, se dresse une maison à un étage, construite sur les anciennes fortifications qui donnent directement sur la mer. C'est dans cette maison complètement isolée qu'habite mon ami d'enfance Erwan Merzhinn.*

*Je traverse la cour et je vais frapper à la porte. J'entends des pas dans un couloir et c'est Rhiannon qui vient m'ouvrir.*

*— Ah ! c'est toi, dit-elle. Entre, je t'en prie.*

*Nous nous embrassons et je la suis jusqu'à son atelier. Je connais Rhiannon depuis bien longtemps, aussi longtemps qu'Erwan Merzhinn. J'ai eu une brève liaison amoureuse avec elle, autrefois, mais nous sommes restés de fort bons amis, et j'apprécie beaucoup les étranges tableaux quelle compose parfois lorsqu'elle est sous le coup d'une soudaine et inexplicable vision intérieure. C'est une drôle de fille que Rhiannon Merzhinn, aussi bizarre et aussi marginale que son cousin Erwan, mon condisciple et mon ami de toujours. Et j'ai toujours beaucoup de plaisir à bavarder avec elle.*

*Rhiannon m'a fait asseoir dans le fauteuil qui se trouve près de la fenêtre. De là, on voit la mer. Aujourd'hui, il y a des vagues et du vent, mais le ciel est clair, sans nuages. Bientôt, le soleil se couchera presque en face, vers l'ouest, là où les antiques traditions placent les portes d'or de son palais nocturne. Le chat Gwenhadu s'est glissé entre les meubles et les tableaux et il s'est approché de moi, guettant le moment où il pourra sauter sur mes genoux. Il m'aime bien, Gwenhadu, il sait que je suis un ami des chats et, chaque fois que je viens chez Erwan, il ne manque pas de m'honorer de ses délicates attentions.*

*Le voici sur mes cuisses. Il adore les pantalons de velours, car il peut y faire ses griffes. Il pédale. En fait, il revit fantastiquement l'époque où il tétait sa mère, son actif pédalage étant destiné à faire monter le lait dans les mamelles de la chatte. Et il ronronne éperdument. Rhiannon sourit d'un air entendu. Sans oser déranger Gwenhadu, je parviens à sortir de ma serviette deux gros dossiers que je tends à Rhiannon.*

*— Voilà, dis-je. J'ai terminé le travail qu'Erwan m'avait demandé de faire. J'ai rédigé le récit de ses incroyables aventures d'après les notes qu'il m'a confiées. Les notes sont ici, et le manuscrit est là. J'espère qu'il en sera satisfait. Selon son vœu, j'ai changé tous les noms, et personne ne pourra s'estimer malmené, ni par lui ni par moi. Mais je me*

pose toujours la même question : pourquoi n'a-t-il pas rédigé lui-même ce récit ?

— Il n'osait pas. Cela le concerne de trop près pour qu'il puisse raconter à tout le monde ce qui lui est arrivé personnellement. Il savait que tu rectifierais le tir, si besoin était.

— J'ai quand même hâte de savoir ce qu'il en pense.

— Il n'en pensera rien. Il te fait entièrement confiance.

Je regarde attentivement Rhiannon et je constate que son visage exprime la contrariété, ou une certaine anxiété. Elle n'est pas comme cela, d'habitude. Aujourd'hui, quelque chose ne passe pas. Il faut que je sache ce qui motive ainsi son attitude.

— Qu'y a-t-il ? Tu sembles bizarre...

— Il y a, répond Rhiannon, qu'Erwan ne lira pas ton manuscrit, du moins je le présume. Mais, je te le répète, il te fait entièrement confiance. Tu peux le publier. C'est d'ailleurs ce qu'il m'a demandé de te dire.

— Pourquoi ne pas me le dire lui-même ? Il n'est pas là, je suppose. Quand rentre-t-il ?

— Il ne rentrera pas, répond Rhiannon d'un ton lugubre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire qu'Erwan est parti hier matin et qu'il n'a pas l'intention de revenir.

— Mais où est-il allé ?

Rhiannon s'est assise sur un tabouret et elle tapote nerveusement l'un de ses pinceaux quelle trempe dans de la couleur qu'elle étale n'importe comment sur une portion de toile déjà lourdement chargée.

— Qui pourrait le dire ? Même pas lui. Depuis l'aventure du train, il est intenable. Il ne sait plus à quel saint se vouer. Il n'est pas resté un jour sans évoquer cette fameuse ville aux sept ruelles, ainsi que les deux femmes qu'il prend pour Anne et sa grand-mère. Cela ne l'empêche d'ailleurs nullement de parler de Moïra et d'évoquer la folle nuit qu'il a passée avec elle à Kerhuel.

— La folle nuit ? Il n'en a pas vécu d'autres avec elle ?

— Non, il ne l'a pas revue depuis.

— Mais alors, qu'est devenue Moïra ?

— Elle a disparu. Du moins Erwan pense qu'elle a disparu.

— Mais pas toi, Rhiannon. Toi, tu sais.

— Peut-être, répond-elle évasivement.

Rhiannon se lève et va vers la fenêtre, devant moi. Elle regarde la mer.

— En fait, je ne sais plus rien, murmure-t-elle. Hier matin, il m'a dit qu'il n'en pouvait plus, qu'il lui fallait partir à la recherche de cette ville. Il était sûr de pouvoir la retrouver et d'y pénétrer puisqu'il a le signe qui lui permet, soi-disant, de franchir toutes

les barrières. Il est quelque part, sur les grandes landes, avec des provisions dans son sac à dos.

— Mais, c'est de la folie ! et tu n'as rien fait pour l'en empêcher.

— Tu sais très bien, comme moi, que lorsque Erwan a une idée en tête, rien ne peut l'arrêter, même si cela le conduit à une catastrophe. Il dit toujours qu'il prend ses responsabilités et qu'il est prêt à payer toutes les erreurs qu'il commettrait. Dans ces conditions, comment veux-tu l'empêcher d'aller où il a décidé d'aller ?

Je ne réponds rien. Je connais bien le caractère d'Erwan Merzhinn. Rhiannon a raison : Erwan ira jusqu'au bout, quelles que soient les conséquences de ses actes. Mais je comprends pourquoi Rhiannon est si inquiète. Elle a beau savoir beaucoup de choses quant à l'étrange destinée d'Erwan et de cette famille de Gwaed-y-Maen quelque peu maudite, elle n'en est pas moins une femme comme les autres, avec ses qualités, mais aussi avec ses faiblesses. Rhiannon est retournée s'asseoir sur son tabouret

— Et cette Yuna, Erwan l'a-t-il revue ? Elle a peut-être son mot à dire.

Rhiannon hésite un instant. Je suis persuadé qu'elle me cache quelque chose. Mais, après tout, elle n'est pas obligée de me raconter ce qu'Erwan n'a pas jugé bon de relater dans ses notes.

— Il n'a pas plus revu Yuna qu'il n'a revu Moïra, répond enfin Rhiannon.

— Mais, dis-je encore, qu'est devenue cette Yuna ?

Rhiannon me regarde d'un air ambigu, mais elle garde le silence. Je ne sais plus que faire, ni que dire. Quand elle s'aperçoit de mon agacement, elle se relève et enfle un blouson.

— Viens avec moi, me dit-elle. Je vais te montrer quelque chose.

Je prends mon propre blouson et je la suis. Nous sortons de la maison, nous traversons la cour, nous marchons sur le petit trottoir de la rue, nous bifurquons ensuite dans une rue plus étroite, du côté de la cathédrale.

— Où m'emmènes-tu, Rhiannon ? lui demandé-je.

— Tu le verras bien, répond-elle laconiquement.

Nous nous arrêtons devant la porte d'un immeuble dit bourgeois. Cette porte est fermée, mais Rhiannon tape un numéro de code sur un cadran, en débloquent ainsi l'ouverture. Nous entrons, nous montons un escalier jusqu'au premier étage. Là, elle appuie sur le bouton d'une sonnerie. On entend des pas. La porte s'ouvre sur une femme d'une quarantaine d'années, aux cheveux bruns, qui nous fait entrer.

— Bonjour, Rhiannon, dit la femme. Je ne m'attendais pas à ta visite.

Les deux femmes s'embrassent. Puis Rhiannon se tourne vers moi.

— Je te présente Yuna Loarek, dit-elle.

Je sursaute. Ainsi, c'est elle, cette Yuna dont les notes manuscrites d'Erwan décrivaient l'allure et aussi le singulier comportement. Je serre la main de Yuna. Celle-ci me lance un regard qui m'atteint au plus profond. Je sais déjà que je reverrai Yuna Loarek

*et qu'il y aura quelque chose entre nous. Cependant, Yuna nous fait entrer dans un petit salon.*

*— Elle va bien ? demande Rhiannon.*

*— Le mieux possible, répond Yuna. Quand je ne suis pas là, c'est ma fille qui s'en occupe.*

*— On peut la voir ?*

*— Bien sûr, mais ne faites pas de bruit. Elle dort.*

*Yuna Loarek ouvre une porte latérale et nous entraîne dans une chambre dont la fenêtre est obscurcie par un rideau. Au milieu de la chambre, il y a un berceau, et, dans le berceau, je distingue la tête d'une petite fille, encadrée de cheveux noirs extraordinairement longs. Elle dort paisiblement. Rhiannon la contemple un moment, puis se penche et dépose un léger baiser sur le front de l'enfant.*

*— Qui est-ce ? dis-je dans un murmure.*

*— C'est Sabrina, la fille d'Erwan et de Moïra, me répond froidement Rhiannon. Oui, la fille du frère et de la sœur. Ainsi est réalisée la prophétie : au moment où elle allait disparaître, la lignée des Gwaed-y-Maen sera perpétuée par une fille incestueuse. Elle aussi sera Notre-Dame de la Nuit, sois en sûr, car elle réunit en elle toute la violence et tout le savoir d'Erwan et de Moïra. C'est elle qui, un jour, deviendra la maîtresse du monde...*

*Les paroles de Rhiannon, même prononcées à voix basse, résonnent encore dans ma mémoire. Nous nous retrouvons dans la rue, devant la porte de l'immeuble. Je ne sais plus que penser.*

*— Reste dîner avec moi ce soir, me dit Rhiannon. J'ai le cafard.*

*Nous revenons lentement vers la maison d'Erwan. Je ne dis rien. Rhiannon ne dit rien. Parfois, elle me regarde d'un air interrogateur. Mais rien ne passe. Au fond de moi-même, je suis autant bouleversé par la vision de cette petite fille endormie dans son berceau que par le regard étrangement pervers de Yuna Loarek. À la fin, je me décide à parler.*

*— Dis-moi : Erwan connaît-il l'existence de sa fille ?*

*— Non, répond-elle. Moïra n'a pas voulu qu'il le sache. Elle nous a confié l'enfant à Yuna et à moi. C'est à nous de l'élever.*

*Elle se tait un instant, puis elle éclate de rire.*

*— Dans tous les sens du terme ! s'écrie-t-elle.*

*Je regarde Rhiannon avec une certaine inquiétude. Qui est-elle réellement, cette femme aux yeux clairs qui s'interpose ainsi entre les destinées des autres, et qui, malgré tout, prétend dissimuler des secrets aux uns et en révéler à d'autres ? Est-elle le double de Moïra la Noire, cette Notre-Dame de la Nuit qui hante les rêves de tous les hommes, son double lumineux qui s'obscurcit dès que le soleil disparaît à l'horizon ?*

*Nous rentrons dans la maison et le chat vient nous accueillir, se frottant*

*voluptueusement contre nos jambes et ronronnant comme s'il ne nous avait pas vus depuis plusieurs jours. Une question me brûle alors les lèvres :*

*— Dis-moi, Rhiannon, Erwan est-il allé rejoindre Anne ou Moïra ?*

*— Demande cela au chat, répond Rhiannon. Il est le seul à le savoir.*

*Je prends Gwenhadu dans mes bras. Il est ravi et se met à ronronner. Je le caresse. Il me lèche le bout du nez. Je le berce doucement et je me tiens debout devant la fenêtre. Le vent s'est levé et les vagues sont de plus en plus fortes. Il y aura de la tempête cette nuit. Le chat me regarde avec une intensité accrue par la tombée de la nuit. Et, soudain, je me souviens du dicton irlandais qui affirme que c'est dans les yeux des chats qu'on voit l'Autre Monde.*

Poul Fetan, 1997

N° d'édition : 6634. N° d'impression : 98637/1

Dépôt légal : janvier 1998

*Imprimé en France*